UNIVERSITY
OF
TORONTO
LIBRARY

DESTINÉE SOCIALE

PAR

VICTOR CONSIDERANT,

Ancien Élève de l'Ecole Polytechnique, ex-Capitaine du Génie,

Représentant du Peuple.

TOME DEUXIÈME. — 2e ÉDITION.

Les Destinées sont les résultats présents, passés et futurs des plans établis par Dieu, conformément aux lois mathématiques. CH. FOURIER.

Jeune soldat, où vas-tu ?
Je vais combattre pour les lois éternelles descendues d'en haut !
Que tes armes soient bénies, jeune soldat !
DE LAMENNAIS.

PARIS

LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE

RUE DE BEAUNE, 2,

ET QUAI VOLTAIRE, 25, EN FACE DU PONT-NATIONAL.

M. D. CCC. XL. IX.

DESTINÉE SOCIALE.

II

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

SoS
C7554d

DESTINÉE SOCIALE

PAR

VICTOR CONSIDERANT,

Ancien Élève de l'Ecole Polytechnique, ex-Capitaine du Génie,

Représentant du Peuple.

TOME DEUXIÈME. — 2e ÉDITION.

Les Destinées sont les résultats présents, passés et futurs des plans établis par Dieu, conformément aux lois mathématiques. CH. FOURIER.

Jeune soldat, où vas-tu ?
Je vais combattre pour les lois éternelles descendues d'en haut !
Que tes armes soient bénies, jeune soldat !
DE LAMENNAIS.

57667
13/9/02

PARIS

LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE,

RUE DE BEAUNE, 2,

ET QUAI VOLTAIRE, 25, EN FACE DU PONT-NATIONAL.

M. D. CCC. XL. IX.

TABLE

DES

MATIERES CONTENUES DANS LE IIe VOLUME.

INTERMÈDE.

DU FOND ET DE LA FORME. — POSITION DIFFICILE D'UNE DOCTRINE NOUVELLE.

Pages.

1. Critiques encourues 1
2. Nécessité du combat..... 3
3. Caractère fondamentalement pacifique de la Science de Fourier 8
4. Influence morale de la Science passionnelle 13
5. Du Préjugé ancien, que les Hommes sont condamnés au Mal sur la Terre .....
6. Énorme inertie à vaincre 15
7. Réserve en faveur de la Science, qui n'est pas responsable..... .. 21

Du sens vrai de la Doctrine de la Rédemption..... 25

Coup-d'œil rétrospectif sur le premier volume.. .. 91

SUITE DE LA

DEUXIÈME PARTIE. — ORGANISATION.

TROISIÈME LIVRE.

DÉTERMINATION DU MÉCANISME SOCIAL NATUREL.
LOI SÉRIAIRE.

CHAPITRE PREMIER. Tendances générales au Groupe et à la Série 107
CHAPITRE DEUXIÈME. Première approximation. Division parcellaire du Travail 121
CHAPITRE TROISIÈME. Deuxième approximation. Alternance des Fonctions 133
CHAPITRE QUATRIÈME. Troisième approximation. Rivalités industrielles 145
CHAPITRE CINQUIÈME. Loi Sériaire, Formule générale des relations harmoniques 157
CHAPITRE SIXIÈME. Résumé des Conditions organiques de la Loi sériaire 180
APPENDICE A LA DEUXIÈME PARTIE. Analyse et Synthèse de l'Attraction passionnelle ... 195
TABLEAU analytique et synthétique du Système passionnel 207
TRANSITION 243

TROISIÈME PARTIE. — HARMONIE.

PROLOGUE. Corporisation de toutes les Fonctions dans la Phalange. — Ton unitaire 253

PREMIER LIVRE.

ÉQUILIBRE DE LUXE INTERNE ET EXTERNE,

OU DÉVELOPPEMENT INTÉGRAL DE L'INDIVIDU ET DE L'INDUSTRIE.

CHAPITRE PREMIER. Développement intégral des forces physiques : santé, vigueur et richesse du corps..... 269

CHAPITRE DEUXIÈME. Développement intégral des facultés intellectuelles : santé, vigueur et richesse de l'âme.... 281

CHAPITRE TROISIÈME. Développement intégral des puissances industrielles : richesse générale 298

DEUXIÈME LIVRE.

ÉQUILIBRES SOCIAUX.

CHAPITRE PREMIER. Équilibre approximatif. Phénomènes d'Harmonie obscure, manifestés en Civilisation..... 341

CHAPITRE DEUXIÈME. Équilibre de justice distributive, par le mode d'élection dans les Séries 358

CHAPITRE TROISIÈME. Équilibre de Concorde générale, par l'engrenage des Séries. .. 394

FIN DE LA TABLE.

AVERTISSEMENT.

(2e édition.)

Les éléments de la solution du problème de la Répartition étant produits dans la Note R (1er vol., p. 270), dans la Note RR (2e vol., p. 390), et dans le second chapitre du deuxième livre de la TROISIÈME PARTIE (2e vol., p. 358), il résulte des additions faites à cette Édition, que les deux premiers volumes de DESTINÉE SOCIALE forment maintenant une Exposition élémentaire complète de la Théorie phalanstérienne, et par conséquent un tout.

Le troisième volume est en quelque sorte un ouvrage d'un degré plus avancé, consacré à l'*application* de la Théorie aux faits capitaux de la vie sociale et d'abord au système de l'éducation. Il renfermera en outre l'application de la Théorie aux rapports extérieurs des Phalanges, aux relations scientifiques, commerciales, aux armées industrielles et aux Congrès de différents degrés.

Ce volume enfin discutera et exposera le procédé le plus sûr de Réalisation, c'est-à-dire d'organisation progressive d'une Phalange d'essai.

La 1re moitié du 3e volume, contenant la théorie de l'Éducation naturelle et attrayante, paraîtra très prochainement.

Paris, 5 février 1849.

INTERMÈDE.

DU FOND ET DE LA FORME.

POSITION DIFFICILE D'UNE DOCTRINE NOUVELLE.

> Cet animal est très-méchant, quand on l'attaque il se défend.
>
> LA HARPE.
>
> Si la parole du poëte est quelquefois amère, à qui la faute?
>
> VICTOR LEROUX.

1.

Critiques encourues.

Lorsque je commençai l'ouvrage que le lecteur a sous les yeux, je croyais pouvoir donner en un seul volume l'exposition élémentaire de la belle Théorie sociale que j'avais à cœur de rendre claire et acceptable au public. J'ai été trompé dans mes prévisions, le sujet s'étant étendu malgré moi, sous ma plume. Il fallait, en effet, pour être clair dans des questions aussi neuves, aussi extraordinaires, très-variées dans leurs applications, quoique dérivant toujours d'un principe générateur auquel le lecteur ne pouvait être initié dès le début, il fallait, dis-je, sacrifier la concision : il fallait éviter les formules générales, scientifiques, abstraites et condensées, ou du moins n'y arriver qu'après en avoir prouvé la légi-

timité par des déductions explicatives, qu'après en avoir préparé l'intelligence par des dissertations en mode concret. Il fallait, en outre, être complet dans le cadre embrassé.

La *Science sociale* se lie à tout, touche à toutes les branches de l'activité et des connaissances humaines. Une exposition de la Théorie Sociétaire, strictement réduite à la *technie de la Série,* qui en fait la base, sans préparations, sans alliages, sans excursions dans les questions industrielles, politiques, scientifiques, etc., qui composent le domaine de ses applications, et sur lesquelles elle verse de si vives lumières; une pareille exposition, à l'époque surtout où je conçus cet ouvrage, eût été un travail nul, sans valeur de propagation, sans grand effet utile. Dans sa simple et belle nudité, la Théorie sociétaire n'eût alors semblé qu'une conception étrange, ardue, bizarre, sans lien avec les choses réelles et actuelles, une combinaison inféconde et inapplicable.

J'ai donc dû *déguiser la Science,* et, sans porter atteinte à la rigueur et à l'enchaînement des démonstrations et de la méthode, abandonner les formes concises et quelque peu sèches du langage didactique, pour tâcher d'obtenir avant tout la clarté et l'attrait.

L'accueil fait au 1er volume de cet ouvrage, et les services qu'il a rendus à la cause sociétaire, m'ont prouvé que j'avais calculé assez juste; mais si ce volume a été l'objet d'un accueil favorable, je ne dois pas taire qu'il a soulevé des critiques trop nombreuses et venant souvent de personnes trop bienveillantes envers le sujet de mon travail et envers moi-même, pour n'être pas fondées en raison.

Ces critiques s'adressent *au ton* que l'on a trouvé souvent trop dur, trop belliqueux, trop hostile, et propre à faire attribuer à l'auteur une humeur colérique et sauvage tout opposée au caractère qui doit distinguer l'apôtre d'une doctrine de paix et d'harmonie. Les passages écrits de ce ton déparent un livre consacré à cette belle et divine Doctrine, et jurent avec son objet. On a dit encore que l'ouvrage contenait trop d'excursions dans le domaine des petits faits du jour, trop de hors-d'œuvre qui ne se lient pas d'une manière heureuse avec les grandes et larges vérités critiques et organiques au développement desquelles il est consacré, et qui font tache sur celles-ci.

Voilà ce que m'ont dit des critiques éclairés et bienveillants,

et ce qu'ont dit aussi des critiques hostiles. Un semblable *consensus* ne saurait être sans fondement, et je déclare partager entièrement l'opinion de mes critiques ; j'ajoute que je pensais absolument comme eux sur la nature des passages incriminés, à l'époque même où je les écrivais.

Partageant sur le fond l'opinion d'une critique que je signale franchement, et l'acceptant pleine et entière dans son expression, je demanderai la permission de dire qu'en prenant ces formes dont je reconnais *l'infériorité absolue*, j'ai eu des motifs *relatifs*, plausibles à mes yeux, et qui, dans les circonstances surtout où j'écrivais, pouvaient être fondés en raison. Peut-être parviendrais-je à édifier sur ce point le lecteur et à désarmer son opinion, si je déduisais ces motifs auxquels j'ai obéi : mais d'abord, il ne serait pas encore opportun de le faire aujourd'hui, attendu qu'en exposant naïvement la pensée qui m'a guidé, je compromettrais le résultat de mon calcul, comme un général, qui, pour justifier sa marche devant la critique, livrerait son plan de campagne, avant de l'avoir entièrement exécuté et d'en avoir recueilli tous les fruits. Et puis, y a-t-il donc grande importance à cette justification personnelle auprès du lecteur, s'il veut (comme tout lecteur raisonnable y souscrira sans aucun doute) accepter les observations, les excuses et surtout les réserves relatives à la Doctrine, que l'on trouvera dans cet intermède ? Si la Doctrine est bonne, qu'importent les torts de celui qui l'expose....

2.

Nécessité du Combat.

Pour ce qui est des observations, je dirai en premier lieu et véritablement, que si l'on croyait les pages les plus âpres et les plus amères de Fourier et de ses disciples, dictées par des sentiments de haine, de colère contre des hommes, on ferait erreur. Ce sont toujours, chez nous, des idées qui sont en cause. C'est toujours sur des combinaisons sociales malfaisantes, sur les erreurs qui les engendrent ou les entretiennent, et non sur les soldats de ces erreurs (qui en sont les premières victimes), que tombent nos diatribes et nos coups.

Toutes les fois, pour mon compte, que j'ai engagé un combat de doctrine contre une personne, les coups s'adressaient si évidemment à *l'idée* représentée par la personne, que jamais, quel que pût être mon sentiment intime à cet égard, je n'ai porté une accusation directe de mauvaise foi contre l'adversaire....

Ce caractère de notre critique mérite qu'on le remarque et que l'on en tienne compte. Oyez les polémiques qui se font en dehors de nous; écoutez le langage des partis: c'est là que le langage est vraiment condamnable; car là, c'est le système de l'attaque portée contre le caractère, contre la bonne foi, contre l'intention de l'adversaire, intention trop souvent déclarée avec legèreté, perverse, égoïste, vicieuse ou criminelle par l'antagoniste. Voilà la polémique à l'ordre du jour. Cette polémique-là, on ne lui doit pas de quartier, car elle est évidemment absurde, immorale et anti-sociale: absurde, parce qu'elle ne prouve rien sinon la passion et la haine de ceux qui l'emploient; immorale et anti-sociale, parce qu'elle n'est propre qu'à accroître la passion et la haine, à attiser la querelle et la guerre, là où il conviendrait de faire œuvre de ralliement, de science et de raison.

Cette polémique n'est point la nôtre. Nous ne disons point systématiquement à nos adversaires qu'ils sont des misérables, et que nous monopolisons la loyauté. Les plus grands emportements de notre critique ne vont, après tout, qu'à dire à nos adversaires qu'ils ont l'esprit plein de préjugés et d'erreurs, qu'ils sont aveugles et propagateurs de l'aveuglement chez les autres. Et ce que l'on nous a le moins pardonné, ce n'est pas de l'avoir dit, mais de l'avoir prouvé.

Sans doute le calme doit être le caractère normal du langage de la Science et de la Vérité dans un état normal; mais il faut prendre garde que, loin de parler dans un milieu normal, nous agissons dans un milieu troublé, bruyant, anarchique, dans un milieu armé et hostile, et fort inhospitalier à la Vérité; ainsi que le prouve l'histoire de toutes les vérités, abreuvées, à leur origine, d'avanies et de persécutions.... Dans ce milieu-ci la Vérité doit combattre! Le combat lui est imposé pour cause de légitime défense. Sous peine d'être écrasée et foulée aux pieds, elle doit se produire, dans ce monde-ci, armée de pied en cap. C'est ce qu'enseigne le mythe de la naissance de Minerve sortant *tout armée* du

cerveau de Jupiter; mythe profond et caractéristique des époques subversives, pour lesquelles le génie symbolique a identifié ainsi la Vérité avec le Combat, en faisant de la Pensée de Jupiter, de la Fille de Dieu, de la Sagesse (dans la large acception antique de ce mot) une divinité armée et belliqueuse.

La fatalité, que nous signalons en la déplorant, est tellement impérieuse et si fortement inhérente aux premiers développements de toute Doctrine rénovatrice, que Jésus, qui était la douceur même et qui prêchait une religion d'amour et de charité, est allé souvent jusqu'à se montrer fort hostile. Tantôt il frappait à grands coups de cordes les marchands établis sous le portique du temple, et culbutait leurs étalages et leurs marchandises (1); tantôt il traitait de *sépulcres blanchis*, de *races de vipères*, etc., etc., les ennemis de sa Parole. Il maudissait et ordonnait à ses apôtres de maudire, en secouant contre elles la poussière de leurs sandales, les villes où l'on se montrait un peu lent à accepter sa Doctrine. Si Jésus lui-même et ses apôtres ont donné ces exemples, on doit pardonner quelque chose à des hommes qui, avec une foi égale à la Divinité, ou, ce qui est la même chose, à la Vérité de leur Doctrine, se contentent de frapper sur les idées de leurs adversaires, sans maudire ceux-ci, et dans l'unique but de les éclairer, d'éclairer le monde, de mettre à néant les erreurs invétérées qui perpétuent les misères et les ruines sur notre terre désolée.

Eh! quoi donc! Quand, avec les ailes que Dieu a données au Génie de l'Humanité, on plane sur ces régions inférieures

---

(1) Nous croyons, malgré la précision matérielle des textes évangéliques, qu'il serait injurieux à J.-C. de s'en tenir ici à la lettre de ses biographes. Il faut voir dans le récit de cette exécution une parabole dont le sens est que Jésus foudroya dans ses prédications les prêtres juifs, qui se livraient, de son temps, à la simonie, au trafic des choses saintes, comme l'ont fait trop long-temps et avec une trop universelle ardeur, après lui, les prêtres de la religion baptisée de son nom,— ainsi que l'atteste tout le cours de l'histoire ecclésiastique et canonique elle-même après les premiers siècles. Cette interprétation, au reste, pour relever l'acte d'hostilité dont nous parlons, en le transportant dans le domaine moral, n'en confirme pas moins notre argumentation. (*Note de la 1re édition.*)

où s'agitent les misères, les haines, les douleurs et les hontes de la réalité présente! sur cet abîme, profond de cinquante siècles, rempli d'immondices sociales jusqu'à son cratère! sur cet horrible chaos de boue, de sang et de larmes, des entrailles duquel sort incessamment un bruit sourd de masses vivantes qui se heurtent et se choquent, et s'écrasent en se maudissant! Quand on entend, au-dessous de soi, ce concert lugubre des gémissements, des sanglots, des angoisses, des cris de détresse de tous les êtres créés, ces voix lamentables des tortures permanentes, des tourments sans cesse renaissants; tous ces bruits, enfin, tous ces vagissements, toutes ces voix de malheur dont l'harmonie infernale compose la grande voix du vieil Abîme!..... Quand on s'est élevé au-dessus de cet obscur royaume du Mal, réalisé temporairement par Satan sur notre terre, et qu'aux vives clartés de la Science on a reconnu les régions infinies du Possible, les sphères resplendissantes des Destinées Heureuses; que l'on a respiré leur air si pur, chargé des arômes fortifiants de l'Amour et de l'Intelligence; que l'on a contemplé leurs sources surabondantes de vie, d'harmonie et de bonheur, leurs trésors infinis de toutes richesses, leurs cieux inondés de toutes les Lumières et de toutes les Gloires! — Et quand on sait que ce monde de la Destinée Vraie pourrait descendre sur notre terre désolée, y verser à grands flots toutes les Joies vivantes, toutes les radieuses harmonies d'en-haut; quand on sait que ce beau Monde du Possible n'est repoussé de la réalité que par les erreurs, l'ignorance et la volonté faussée des hommes! En face de cette ignorance, de ces erreurs et de ceux qui, les propageant, repoussent l'Harmonie et perpétuent l'Enfer, on pourrait conserver toujours un calme parfait, un imperturbable sang-froid, un langage toujours retenu et bridé, ou des formes toujours onctueuses? On ne se laisserait jamais emporter à une parole amère, à une réaction violente contre le Génie du mal et de l'erreur qui usurpe encore le gouvernement du Monde, et range toutes les créatures sous le joug de la douleur?... Ah! non, cela ne se peut pas! Cela ne se peut pas! Cela n'est pas compatible avec cette chaleur de cœur et cette source de passion, de ténacité et de force, qu'il faut bien posséder en soi pour se vouer aujourd'hui au culte actif et dur (et non au culte contemplatif et doux) de la Vérité et de l'Humanité! Cela ne se peut pas, du moins, avant

d'avoir long-temps réagi sur soi-même, avant d'avoir calmé par des efforts soutenus les bondissements du cœur, et réglé sa jeunesse. Et cette tâche de compression ne se fait pas en un jour, quand on voit cette Vérité si belle, cette Vérité divine, cette Vérité qui apporte le bonheur à tous les êtres, violemment repoussée ou misérablement étouffée sous le fracas de la guerre et des querelles, ou bien couverte sous les vagues limoneuses et tumultueuses des erreurs et des mensonges infâmes.... Force est bien de hausser la voix pour haranguer la guerre et la tempête.

Il ne faut pas confondre notre action actuelle avec le but ultérieur. Notre but ultérieur c'est l'harmonie intégrale et universelle ; mais notre action actuelle n'est pas cette harmonie. Notre action actuelle est un combat engagé contre les forces opposées à la réalisation de ce but d'harmonie. C'est fort illogiquement que l'on nous accuse de contradiction, parce que nos professions de doctrine et de foi sont pacifiques et nos paroles souvent hostiles. Il y a là deux sphères fort différentes. Ce qui induit en erreur, c'est qu'on se laisse aller à confondre le caractère de notre doctrine avec celui des doctrines philosophiques et religieuses précédentes, qui toutes ont été des doctrines de moralisation individuelle, destinées à l'individu dans le milieu social même où il se trouvait, et quel que fût ce milieu. Notre doctrine n'est point de cet ordre. C'est une *Science* qui enseigne les lois d'une organisation sociale satisfaisant tous les intérêts, et développant légitimement toutes les facultés humaines. Mais cette Science ne saurait produire les fruits de l'Harmonie avant d'en avoir réalisé les conditions, c'est-à-dire avant d'avoir organisé le milieu social nouveau qu'elle fait connaître. D'ici là, nous avons à faire œuvre de guerre contre les erreurs qui s'opposent à l'intelligence et à la réalisation des conditions d'où sortira l'Harmonie : et cette œuvre de guerre, loin d'être en contradiction avec notre doctrine d'Harmonie, est, au contraire, *dans l'état actuel des choses,* exigée pour sa défense et pour son triomphe. Ainsi, au sein de l'anarchie intellectuelle qui règne, le combat nous est imposé, à nous apôtres de la Paix universelle, aussi bien qu'aux hommes des autres doctrines; seulement il y a une distinction tout-à-fait capitale à établir ici, et que je vais énoncer dans sa généralité.

3.

Caractère fondamentalement pacifique de la Science de Fourier.

Disons que tous les partis, toutes les doctrines, politiques ou philosophiques, à l'exception de la nôtre, reposant sur des conceptions plus ou moins étroites, n'acceptant pas en principe, ou même niant et repoussant violemment telles ou telles classes d'intérêts, tels ou tels développements, telles ou telles manifestations de la nature humaine, il en résulte que la condition logique de triomphe, pour l'une quelconque de ces doctrines, est toujours l'annihilation ou l'oppression des éléments qui ne ressortent pas de son principe. La lutte de ces doctrines dans le domaine intellectuel, représentant une lutte d'intérêts opposés, de manifestations qui se nient les unes les autres, entraîne logiquement une lutte ultérieure dans le domaine des faits, c'est-à-dire une guerre suivie d'une oppression. — Toutes les doctrines, tous les partis politiques ou religieux jusqu'à ce jour, ont eu ce caractère et engendré ces conséquences, ou tendu à les engendrer; tous, en effet, contenant des négations devaient se résoudre finalement dans une guerre contre les éléments niés par leurs principes trop étroits.

Notre doctrine, au contraire, ayant sérieusement pour principe l'Association intégrale par le complet développement de la nature, et étant capable de son principe (1), a

(1) Ayant *sérieusement* pour principe..., et *étant capable de son principe;* nous insistons sur ces conditions, afin que l'on ne confonde point une réalité avec des apparences. Le *Saint-Simonisme*, par exemple, avait pris pour principe ou plutôt pour drapeau le mot *association universelle*. Mais ce mot était si peu compris, si peu sérieux, et la doctrine si peu capable du principe contenu dans ce mot, que le Saint-Simonisme commençait, même doctrinalement et explicitement, par nier les intérêts les plus capitaux et les éléments humains les plus importants, la propriété, l'hérédité, la liberté, la famille, etc. Loin d'être une doctrine d'association universelle, le Saint-Simonisme, pour qui sait voir le fond des choses, a été, sans que la plupart de ses apôtres en eussent seulement la conscience, la plus grande

pour caractère d'offrir satisfaction à tout intérêt donné, à toute faculté, à toute passion essentielle de l'humanité. N'ayant, en fait et dans sa réalisation, rien de vraiment humain à rejeter, à condamner ou à opprimer, sa lutte intellectuelle contre les autres doctrines n'est pas du tout une lutte contre les intérêts spéciaux (matériels ou moraux) qui en font les bases. Cette lutte n'est dirigée que contre l'exclusivisme du principe de ces doctrines trop étroites, et contre l'impuissance, la malfaisance, le vague, l'absurdité ou la nullité de leurs moyens. Notre lutte est donc purement intellectuelle, et ne saurait jamais se résoudre logiquement en guerre dans le domaine des faits. Entre les sectes et les partis, il y a des intérêts opposés, des faits fondamentaux opposés, et qui, dans l'état social accepté par les uns et les autres, se repoussent réellement. Les négations réciproques et la guerre des intérêts et des idées les poussent à réaliser l'oppression et la guerre dans les faits. Nos adversaires sont, patemment ou latemment, mais nécessairement des ennemis les uns pour

---

manifestation révolutionnaire des temps modernes. Qu'est-il resté du Saint-Simonisme dans le monde? Il en est resté l'idée absurde de la suppression de toute hérédité, et, logiquement, de la propriété individuelle, et dans les masses un levain révolutionnaire qui couve, qui se développe sourdement, et qui ferait trembler les classes supérieures et nos gouvernants, s'ils n'ignoraient entièrement ce que c'est que le peuple, ce qui se passe en lui, et s'ils n'avaient reçu, à un degré éminent, le don de légèreté, d'imprévoyance et d'aveuglement. Oui, il se fait à l'heure qu'il est un travail terrible dans les têtes du peuple; et si vous voulez en savoir quelque chose, allez dans les ateliers où le peuple travaille aujourd'hui pour vos plaisirs et vos jouissances, heureux du monde! Là vous verrez des bras nerveux, des poitrines velues, et vous entendrez des voix fortes et fières chanter en chœur, au bruit des marteaux et des enclumes, et sur des airs mâles et belliqueux, des refrains dont vous comprendrez peut-être le sens, des refrains tels que celui-ci :

« Sème le champ, Prolétaire....
« C'est l'Oisif qui récoltera ! »

Si les libéraux, aujourd'hui au Pouvoir, comprenaient la menace qui gronde au fond de ces paroles, vous verriez qu'ils les feraient défendre par la police, et que sur cette grande mesure ils dormiraient tranquilles¡¡¡ O prévoyance, ô génie de nos hommes d'État¡¡¡ (1re édition; écrit en 1837).

les autres. De nous à eux, au contraire, il n'y a aucune hostilité essentielle, puisque nous affirmons, dans une conception omnimode et supérieure, toutes leurs affirmations particulières, et que nous ne repoussons que les négations, qu'ils regardent, par grande erreur, par infériorité de point de vue, comme nécessaires à la satisfaction de leurs intérêts respectifs. Ils se combattent pour se détruire, pour anéantir réciproquement les éléments humains qu'ils représentent. Nous les combattons pour les éclairer, pour leur prouver qu'il existe un moyen de développer harmoniquement tous ces éléments divers, de les satisfaire simultanément et complètement. En un mot : *Chacun d'eux a intérêt à ce que tous les autres aient tort dans leurs doctrines;* TOUS, *au contraire, par rapport à nous, ont intérêt à avoir tort dans leurs doctrines exclusives, et à ce que nous ayons raison dans la nôtre, qui satisfait leurs intérêts essentiels.*

Cette thèse, que nous laissons ici dans son expression générale, peut être amenée au dernier degré d'évidence par un examen philosophique de la nature de chaque opinion, de chaque secte, de chaque doctrine, en descendant à l'intérêt ou à l'idée dont chacune d'elles est la représentation partielle. La démonstration générale de cette thèse de haute pacification, sort implicitement de l'essence même de la conception de Fourier : les démonstrations explicites en sont d'ailleurs abondamment répandues dans tous les ouvrages de l'Ecole sociétaire. Pour mon propre compte, j'ai tellement à cœur, malgré l'apparence de certaines formes, le désir de cette pacification supérieure, que j'ai beaucoup multiplié les démonstrations et les applications de cet argument pacificateur (1). Je n'ai jamais cessé de comprendre la *Vérité,* comme je la comprenais quand j'ai prononcé les paroles suivantes, qu'on me permettra de rappeler ici pour ma justification :

« La Vérité n'était pas dans ce lourd bagage de guerres et » de haines politiques et religieuses que l'esprit humain traîne » péniblement à sa suite depuis plusieurs mille ans. Elle n'est » pas dans tous ces misérables haillons philosophiques et » dogmatiques qu'on jette sur les épaules des peuples qui

(1) Dans la *Débâcle de la politique*, *Trois Discours*, la *Phalange*, etc.

» meurent à la peine. La Vérité ne s'embarrasse pas de toutes » ces nippes. Elles se présente toujours aux hommes nue, » parce qu'elle est chaste et belle comme la Vénus antique : » et quand elle s'est montrée aux hommes, vous le savez, » après les premiers éblouissements produits, par la gloire » qui émane d'elle, sur les yeux habitués aux longues obscu- » rités; après les premières clameurs des faux prêtres qui » avaient usurpé chez les peuples le service de ses autels, » vous le savez, les peuples l'encensent et l'adorent ! C'est le » bonheur qu'elle apporte au monde, — non la guerre et les » fanatismes intolérants des sectaires.... Elle n'est pas *into-* » *lérante*, parce qu'elle est lumière, et qu'elle sait que, l'in- » telligence étant lumière, l'homme viendra à elle par l'intel- » ligence; elle n'est pas intolérante, encore, parce qu'elle est » amour et bonheur, et qu'elle sait que, l'homme n'étant pas » né pour souffrir, il faudra bien que tantôt il se rende aux » séductions vives, aux irrésistibles attractions de sa puis- » sance ! » (*Trois Disc.*, p. 74.)

Et remarquez, je vous prie, lecteur, que ces paroles, qui ne sont point dans notre bouche l'expression d'une tolérance indifférente ou d'un éclectisme bénin, ne sont pas davantage les paroles d'une ostentation vaine. D'autres doctrines, des partis politiques, des sectes religieuses, peuvent bien tenir un pareil langage ; mais ce langage est démenti par leurs tendances et par leurs actes. Dans notre doctrine seule, ce langage est conforme aux tendances réelles, aux manifestations effectives. En effet, à quoi visent, malgré leurs protestations de tolérance, les partisans des autres doctrines, les hommes des autres partis ? Où vont leurs efforts et leurs actes? Ils vont droit au pouvoir, c'est-à-dire à la force.... Ils veulent le gouvernement, ils veulent faire la loi ! Ils veulent tous arriver à dominer la société, à lui imposer par la loi leurs idées, à faire triompher par la puissance législative et administrative l'élément qu'ils représentent. Ils veulent être maîtres des choses et régler, par l'autorité, les choses, comme il leur paraît convenir aux intérêts spéciaux dont ils sont préoccupés que les choses soient réglées ! Ils ne voient pas d'autre moyen que la loi, c'est-à-dire l'obligation imposée par la force....

Nous, au contraire, que demandons-nous? Demandons-nous la puissance, l'autorité, la force? Demandons-nous le

pouvoir social pour agir sur la société à notre convenance? Demandons-nous l'empire, ou, si vous voulez, le ministère, comme tous les autres partis le demandent pour eux, pour leurs hommes? Non. Nous ne demandons point que la société entière soit remise en nos mains pour lui appliquer nos théories *par acte d'autorité*. Nous demandons une *expérience* sur un coin de terre. Nous demandons une épreuve du mécanisme sociétaire, réalisée sur quelques centaines d'hectares, par quelques capitaux conquis à nos convictions. Nous ne voulons pas gouverner la société par la puissance: nous voulons l'édifier par une expérience; lui prouver, par un fait qui ne compromette aucun intérêt existant, que notre combinaison sociale est capable de satisfaire tous les intérêts sociaux, tous les besoins, et cela sans imposer aucun joug!

Le *compelle intrare* est au fond de toutes ces doctrines qui se disputent le gouvernement, le droit de *faire la loi*, c'est-à-dire la force. La liberté et l'harmonie sont au fond de la nôtre, qui ne demande qu'une expérience, un essai réduit à un espace infiniment petit, pour éclairer les hommes sur leurs vrais intérêts; qui ne veut envahir la société que par le bienfait même de sa réalité prouvé à tous les yeux, sans rien imposer préalablement à personne.

Nous sommes donc les serviteurs, les vrais serviteurs de l'humanité; les représentants de tous ses intérêts et de toutes ses aspirations. Nous combattons, il est vrai; mais nous ne combattons que des erreurs fatales : nous ne combattons pas des intérêts, des éléments vivants et réels; nous ne combattons que les idées fausses, qui empêchent nos adversaires de comprendre comment notre doctrine sert, beaucoup mieux que leurs propres théories, leurs propres intérêts. Nous sommes au fond les amis et les serviteurs de nos adversaires. Comment l'intolérance et la haine seraient-elles au fond de nos cœurs, à nous dont la main est tendue à tous, dont les armes ne frappent que les routines et les erreurs qui empêchent les hommes de s'entendre et les intérêts de toutes les classes d'entrer dans la combinaison bienfaisante qui les unira, qui fera régner la paix, qui ouvrira les sources abondantes de toutes les prospérités, réalisera tous les accords et tous les bonheurs?.... Ah! de grâce, comprenez, comprenez bien le sens de nos luttes, le but de nos combats? Sans doute, et nous l'avons souvent dit, et c'est une triste nécessité de

ces temps d'anarchie et de tempête ; sans doute dans cette mêlée terrible des opinions contradictoires, des erreurs anciennes et récentes; dans cette mêlée où tous frappent à tort et à travers à grands coups d'épée, de sabre et de massue, nous ne pouvons pas entrer nus et désarmés; nous ne pouvons parer avec des éventails les coups que l'on nous porte: mais nous ne combattons que pour que l'on nous entende, pour que l'on fasse une trève, pour que l'on mette bas les armes, et que l'on raisonne, que l'on examine, que l'on juge, que l'on décide les questions par l'intelligence et par l'expérience..... Vous n'écoutez pas, vous écrasez qui n'est pas armé! C'est vous qui nous forcez de frapper, puisque vous ne voulez faire compte que de qui frappe fort..... Et l'expérience est là, qui prouve que l'on ne nous a écoutés qu'en proportion de ce que nous avons frappé...

4.

Influence morale de la Science passionnelle.

Il ne faut donc pas nous rendre comptables de nécessités que nous avons subies à notre grand déplaisir. Ce qui est venu des conditions imposées par le milieu actuel, il ne faut pas l'attribuer à des dispositions qui ne sont pas dans nos cœurs et qui n'y sauraient tenir. De la haine, nous, de la haine pour des hommes! bon Dieu; mais ce sentiment inférieur ne pourrait pas, fût-il même évoqué par la volonté, subsister chez ceux qui ont compris avec quelque profondeur la Science dont nous sommes les apôtres. Tout esprit quelque peu élevé devient, quand il est imbu de cette Science, imperméable à la haine ; et loin de porter ce sentiment dans la discussion des idées, dans le domaine intellectuel, il ne peut pas même l'éprouver dans le domaine des faits, des actes, des relations sociales et morales. Dans le premier de ces domaines, il peut être emporté sans doute par une énergique réaction contre les préjugés funestes, les erreurs pernicieuses qui entretiennent le mal sur la terre; dans le second, il pourra éprouver éloignement, pitié, dégoût ou mépris pour ces natures que les circonstances ont faussées et dégradées, dans lesquelles la lâcheté, la perfidie, la bassesse et le vice

se sont enracinés. Mais comme il voit et juge les causes des erreurs et des dégradations, il demeure au-dessus de la haine, sentiment étroit et aveugle qui ne saurait dans aucun cas lui imposer son joug humiliant.

Les doctrines morales les plus pures, les préceptes évangéliques eux-mêmes ont prohibé, en théorie, la haine de l'homme pour l'homme; mais en fait, ces doctrines et ces préceptes n'ont pas empêché que des caractères même fort élevés qui les professaient, ne fussent sujets de la haine. Hé bien! le fait que je signale ici, c'est que notre doctrine, qui ne se réduit pas à une collection de préceptes moraux, mais qui est l'expression de la véritable science de l'homme et de la société, a le propre d'expulser la haine du cœur de ceux qui comprennent cette science, s'ils sont dignes de la comprendre. De sorte que tel (je dis tel, je ne dis pas quiconque), de sorte que tel qui, nourri des préceptes moraux les plus purs, ne se fût jamais senti au-dessus de ce sentiment subversif, s'en trouve affranchi quand il s'est assimilé la science que nous enseignons!

Ainsi, quoique le but direct de cette doctrine ne soit pas de moraliser les individus vivant dans la société actuelle; quoique son but direct soit de promulguer les conditions d'une société nouvelle dans laquelle tous les hommes pratiqueront la vertu et s'aimeront entre eux, parce que l'amour et la vertu auront sur eux, dans ces nouvelles conditions sociales, un charme tout-puissant; l'effet actuel et indirect de cette doctrine est cependant plus énergiquement moralisateur et pacificateur que tous les efforts directement exercés par toutes les doctrines morales et religieuses antérieures. Il est entendu que je parle toujours de cette doctrine bien comprise, comprise telle qu'elle est, comprise dans son essence et sa pureté, et non comme la comprennent ceux qui croient y trouver la justification de leurs extravagances, de leurs désordres ou de leurs vices, sous prétexte que ce sont des essors passionnels.

Cette doctrine excite donc à l'horreur du Mal sous les trois formes *erreur*, *laideur* et *vice*, que le Mal revêt en se produisant dans le triple domaine intellectuel, matériel et moral. Mais en même temps, rapportant le Mal à ses causes premières, à la fausseté des combinaisons sociales, elle développe l'amour de l'Humanité, elle dispose à la tolérance,

et donne à ce sentiment toute l'extension qu'il puisse, sans déraison et au sein des conditions actuelles, atteindre dans le cœur humain.

Or, sans aucun doute, loin d'être contradictoires, ces deux sentiments sont fort compatibles. Une réactionviolente contre le mal et contre les erreurs qui le propagent ou l'entretiennent, se concilie très-bien avec l'amour de l'Humanité; elle en est même une manifestation d'autant plus certaine qu'elle est plus puissante et plus sincère. Seulement il faut comprendre les choses, il faut se garder de laisser aller son jugement sur une fausse apparence, et ne pas voir, par exemple, dans les charges à fond de la Vérité contre des Erreurs fatales au monde, un signe de haine ou de mauvais vouloir envers ceux qui, de bonne foi, cultivent ces erreurs.

5.

Inertie.

Malgré les conquêtes magnifiques de la science et de l'industrie humaines ; malgré l'empire glorieux pris dans ces derniers siècles sur les puissances de la nature ; malgré la création et la possession des instruments d'action, et quoiqu'il ne s'agisse plus aujourd'hui que de nous organiser, de régulariser, de combiner notre travail sur la nature, pour enrichir le monde de tous les beaux fruits de l'industrie, de l'intelligence et de l'harmonie;aujourd'hui, reconnaissons-le, l'idée du bonheur universel (tant les vieilles erreurs des peuples sont difficiles à déraciner !) est toujours regardée comme une chimère.

« Jamais on ne pourra faire vivre les hommes en bonne » harmonie, et les rendre heureux. Leurs passions s'y op» posent. Le mal que nous voyons a toujours été et sub» sistera toujours. » C'est une maxime consacrée. Ainsi, le préjugé, vaincu par les faits dans l'ordre des sciences matérielles, nous déborde encore par la tradition dans l'ordre moral et social. La littérature ancienne et moderne en est tout imprégnée. L'enfant le suce avec le lait, le respire avec l'air, et l'égoïsme, ainsi que je le montrerai plus loin; accueille et propage avec amour et reconnaissance une incré-

dulité à l'abri de laquelle il se sent à l'aise. De telle sorte qu'il n'est aucun préjugé plus répandu, aucun lieu commun plus universel que l'expression de cette désespérance sociale ! Pauvres, riches, savants et ignorants, tous sur ce point sont d'accord.

Observez que plus une erreur est générale et ancienne, plus elle est perfide. On pense d'autant moins à la suspecter, et l'on fléchit sous le poids d'un témoignage universel. Il en est des hommes vivant dans l'atmosphère d'une vieille erreur, comme de gens plongés dans une atmosphère fétide. Ils vont, viennent, agissent dans un air vicié, sans avoir le sentiment de son infection, sans savoir rapporter à cette putridité, que leur odorat blasé ne reconnaît pas, l'origine des maladies qui les affligent; — et ils spéculent sur mille causes étrangères, avant de suspecter l'atmosphère qui les enveloppe. Or l'erreur dont nous parlons couvre la terre entière, dès l'origine des temps historiques.

Ainsi, quoique cette erreur antique approche de son terme, quoiqu'elle ne règne généralement plus déjà sur les esprits en tant que dogme religieux, mais seulement en tant qu'opinion, en tant que préjugé moral, universellement accrédité par la tradition et nourri par l'égoïsme; quoique le progrès des sciences et des éléments de la grandeur humaine la mine incessamment et prépare sa chute, il n'en est pas moins vrai qu'elle domine encore et oppose de toutes parts au développement d'une théorie sociale qui promet le bonheur du monde une INCRÉDULITÉ, une INDIFFÉRENCE, une INERTIE déplorables, et des résistances aussi fortes que peu intelligentes et peu réfléchies.

Que faire donc, lorsque l'on est certain de la possibilité de réaliser un Ordre social qui universalisera la richesse, le bonheur et l'harmonie, qui fondera l'unité humaine et l'élèvera au plus haut degré de beauté, de puissance, de gloire et de splendeur? Que faire pour agiter un Océan immobile d'incrédulité et d'égoïsme? Que faire pour ébranler cette torpeur générale, pour mordre sur ces préjugés auxquels le temps a donné la ténacité du fer, la dureté de l'acier trempé? Que faire quand on sait qu'il faudrait que les hommes voulussent seulement douter, examiner et éprouver sur un coin de terre l'efficacité du moyen social qu'on leur propose? Que faire pour tirer les intelligences du fatal sommeil léthargique qui

prolonge les calamités, les fléaux et les douleurs sur la terre entière, quand on sait qu'il serait possible et facile aux hommes, *s'ils écoutaient un moment*, de changer en cris de joie, en chants de reconnaissance et d'amour les pleurs et les gémissements des peuples courbés, d'un pôle à l'autre, sous le joug de toutes les misères, déchirés par toutes les souffrances? Que faire?

Faut-il exposer sans passion, dans un langage calme et froid, la découverte que l'on croit capable de remédier à tous les maux qui affligent l'Humanité, capable de fonder le bonheur? Mais on ne vous écoutera pas, on rira de votre idée bizarre, de votre *rêve d'honnête d'homme*, le mot est consacré. On vous répondra souvent que la société n'est pas trop mal comme elle est. On vous répondra toujours qu'elle est tout ce qu'elle peut être, et que c'est une folie que de prétendre à la modifier; on refusera certainement de vous suivre sur votre terrain, et l'on vous débitera une foule de lieux communs économiques, philosophiques, politiques et autres, usés comme le pavé des plus vieilles rues, une foule de lieux communs dont vous êtes saturé dès l'enfance et que l'on vous donnera pourtant comme des arguments que vous auriez ignorés, comme des objections très-capables de réfuter votre système.... que l'on ne connaît pas.

Que ferez-vous donc, si vous croyez fermement que ce que l'on ne veut pas écouter contient pourtant le salut du monde et le bonheur des hommes? Vous tairez-vous, vous renfermerez-vous dans le silence et la résignation! Non, si vous vous souciez du bonheur des hommes; non, si vous vous sentez profondément dévoué à une cause aussi sainte; non, vous ne vous tairez pas, vous ne vous résignerez pas, non! Vous comprendrez, dans leurs causes, l'indifférence et la légèreté que vous aurez rencontrées; vous comprendrez la raison des erreurs qu'on vous aura objectées, et leur puissance sur les esprits qu'elles aveuglent. Vous n'aurez aucune colère contre les indifférents, contre les gens trompés qui engendrent de bonne foi les erreurs, ou les entretiennent en répétant bravement les lieux communs les plus bêtes; mais vous vous mettrez en mesure d'attaquer rudement les erreurs, l'incrédulité, l'indifférence et la sottise....

Ils ne veulent pas venir sur votre terrain et vous écouter!... Vous irez sur le leur, alors: et là, votre critique ardente se

mettra en œuvre de le labourer, leur terrain, de le défoncer, de bouleverser leurs idées jusque dans leurs racines. Ils ne veulent pas vous suivre dans ce que vous avez à leur expliquer d'une société nouvelle, large, belle, féconde et bienfaisante !.... Vous vous mettrez à découvrir une à une les plaies hideuses de leur société, sur lesquelles ils se complaisent à fermer les yeux, vous leur ferez voir les chairs saignantes, rongées, pourries jusqu'aux os. Ils ne veulent pas venir respirer avec vous l'air pur des régions de l'avenir !.... Vous leur ferez sentir les exhalaisons infectes que répand leur société, dont ils s'obstinent à méconnaître la putréfaction. Et ce que vous attaquerez avec le plus d'énergie, ce seront les erreurs les plus accréditées, les illusions les plus répandues, les opinions trompeuses, les fausses idées, les fausses doctrines, les sciences mensongères, qui, par grand malheur, sont fort bien reçues dans les esprits et passent pour de lumineuses vérités. Vous serez prompt et raide à la riposte quand on aura parlé de votre doctrine sans se donner la peine de la connaître, avec un ton trop cavalier : (ce qui arrivera souvent, car on exige autant de respect pour les préjugés qui ont un vieux droit de cité, que l'on est injuste, impertinent et leste au vis-à-vis des vérités qui n'ont encore pour elles que les veilles des grands génies auxquels on doit leur découverte (1). Les préjugés d'ancienne souche sont nobles, les vérités neuves sont roturières.)

Quand vous aurez ainsi armé votre doctrine en guerre, quand elle sera entrée militairement dans le domaine des idées reçues, quand elle aura riposté ferme, frappé à droite

---

(1) Ce péché de légèreté et d'impertinence à l'égard de toutes les découvertes importantes est si universellement constaté et blâmé, que l'on ne comprend guère l'extrême facilité avec laquelle les hommes y retombent toujours. Il est remarquable que ceux-là précisément qui le signalent du ton le plus philosophique y sont le plus enclins. Bacon, que l'on nomme le père de la philosophie moderne, l'inventeur, de la raison et de l'expérience, Bacon écrivait à un de ses amis, en parlant du mouvement de la terre autour du soleil, et des travaux du grand Galilée : « *J'espère que vous avez fait justice des billevesées de cet Italien.* » Il est à parier qu'il y a, encore aujourd'hui, à l'Institut, de savants personnages qui tourneraient le génie de Fourier en ridicule.

et à gauche au travers des préjugés qui ne voulaient ni l'écouter, ni la laisser parler: quand elle aura entamé des idoles, brisé des faux-dieux, déchiré des voiles trompeurs, alors il arrivera que l'on prendra garde à elle, et que l'on en fera quelque compte; car elle sera allée là où va l'attention, et elle aura prouvé que, toute pacifique que soit sa nature, elle peut attaquer et se défendre, — ce qui est un grand point dans un monde où l'on méprise tout ce qui paraît débonnaire, où l'on dédaigne et bafoue sans pitié ce qui demande et mérite accueil, soutien, protection, encouragement.

Si, agissant comme je viens de dire, vous êtes parvenu à exciter l'attention sur une conception dont la réalisation doit calmer les souffrances des peuples, délivrer les malheureux des angoisses de la faim et de la misère, délivrer les *heureux* de leur égoïsme et marier enfin sur la terre le travail et le plaisir, la richesse et les bons sentiments, la vertu et le bonheur; si vous avez hâté de dix années, de cinq années, d'une année seulement le jour où l'humanité entrera dans les voies de sa prospérité, de sa dignité et de sa gloire; où ces myriades d'hommes, de femmes et d'enfants qui souffrent, pourront être rappelés à l'espérance et sécher leurs larmes; qu'importe, je vous le demande, que vous ayez un moment malmené les erreurs en crédit et les distributeurs de l'aveuglement? Qu'importe que l'on vous ait accusé un moment de nourrir dans votre cœur la violence, l'acrimonie, la colère? Il vous sera facile de prouver le contraire en désarmant au fur et à mesure qu'on écoutera l'Idée nouvelle et libératrice, au fur et à mesure qu'on lui ménagera le dédain, les coups, les attaques injustes. Et d'ailleurs, vous aurez travaillé à une noble et sainte tâche, vous aurez bien mérité de l'Humanité... Telle a du moins été la manière de voir de mon Maître, telle a été la mienne. Et, en vérité, on se tromperait si l'on attribuait à de mauvais sentiments la colère intellectuelle, l'âpreté de style, et les bondissements que a l'on reprochés à ses écrits et aux miens.

D'ailleurs je reconnais volontiers, pour mon propre compte, que je suis allé trop loin, que j'ai plusieurs fois été emporté au delà des bornes, que j'aurais pu souvent demeurer aussi fort en restant moins violent et plus digne; je reconnais surtout avec grande joie que la doctrine à laquelle j'ai voué ma vie a conquis maintenant dans le domaine de l'opinion pu-

blique une place assez bonne, qu'elle est assez forte dans la position qu'elle occupe, pour que ses promoteurs la revêtent dorénavant de formes moins dures et moins anguleuses. M'exécutant moi-même franchement et de bonne grâce, j'espère que les lecteurs qui ont été plus ou moins choqués du ton de certains passages du volume qui précède celui-ci seront disposés à pardonner les fautes du même genre qu'ils pourront rencontrer dans ce qui leur reste à lire. Ce second volume que je présente aujourd'hui au public, et la première moitié du troisième, quoique ayant suivi à un intervalle de plusieurs années la publication du premier volume, ont été composés en même temps. Des occupations difficiles, des démarches nombreuses, toutes relatives à la propagation de la Théorie sociétaire, la publication de *la Phalange*, la composition de plusieurs écrits auxquels les circonstances m'ont entraîné, un état de santé chancelant et pénible qui a paralysé une partie de mes forces pendant plusieurs années, m'ont empêché longtemps de mettre la dernière main à cet ouvrage, pour l'achèvement duquel il m'eût fallu un mois de bonne disposition et de calme. On ne sera donc pas étonné de retrouver, dans une composition qui date en grande partie de l'époque où le premier volume a été publié, quelques écarts de ton analogues à ceux qui m'ont valu des reproches dont je reconnais la justesse, et une turbulence de style qui doit désormais se calmer dans nos écrits.

En somme, le lecteur se mettra à notre point de vue. Il reconnaîtra que, chez des hommes profondément pénétrés d'une foi dont l'objet est capital, la vivacité de la parole n'est qu'une manifestation de la foi. Il pardonnera à ces hommes leurs réactions contre l'esprit d'un siècle qui a laissé passer un Génie tel que Fourier, sans avoir eu pour ce Génie bienfaisant, quarante ans consacré, dans un temps d'égoïsme général, au service de l'humanité, d'autres récompenses qu'un délaissement cruel, d'insultants sarcasmes, ou de viles calomnies. Il comprendra d'ailleurs que l'on doit indulgence à des travaux persévérants qui n'ont d'autre objet que le bien de tous, d'autre mobile que l'amour des hommes. Il comprendra enfin qu'avant d'avoir acquis du calme et de l'expérience, avant d'avoir appris à régler ses forces et à mesurer ses réactions, il y a un temps de jeunesse et de fougue dont il est raisonnable de tenir compte dans les premières productions d'un homme et d'une École.

6.

Réserve en faveur de la Science, qui n'est pas responsable.

Quant au petit nombre de caractères raides et par trop sévères qui resteraient rebelles à nos légitimes excuses, et que notre acte d'attrition ne disposerait pas à l'indulgence, nous leur dirons de conserver tout ce qu'il leur en plairait de colère contre nos formes ; mais nous les avertirons que, après tout, il y a, dans les nécessités qui nous ont amené à cette discussion de *forme*, beaucoup de puérilité et fort peu de raison ; car, enfin, ce qui est ici en litige, ce qui importe, ce qui est grave, ce qui doit être jugé, ce à côté de quoi tout le reste tombe et s'efface, c'est le *fond* et non la *forme*, c'est la question sociale, non le style.

Qu'importe, par exemple, à la vérité et à l'acceptation de la découverte du *Calcul différentiel* l'âpreté des discussions qui s'établirent à ce sujet entre Newton et Leibnitz? Et si Newton eût promulgué dans un langage acerbe le théorème de *l'Attraction proportionnelle aux masses et inversement proportionnelle au carré des distances*, serait-on reçu à refuser cette loi comme régissant les relations de la lune, de la terre et des planètes entre elles et avec le soleil, par la raison que l'on aurait des reproches à faire au style dudit Newton? Eh! qu'est-ce, bon Dieu, que le *Calcul différentiel* et *l'Attraction sidérale*, à côté du problème du Bonheur, de la Destinée humaine et des Destinées universelles? Ces deux belles découvertes partielles peuvent-elles entrer en ligne avec la solution de ce dernier problème? En lisant le *Traité de l'Association* de Fourier, ou la présente *Exposition élémentaire* de sa découverte, ou tout autre écrit un peu rude de l'École, ce n'est donc pas le ton et le caractère du Maître ou de son disciple qu'il importe de bien ou de mal juger. Ce ne sont pas des hommes qui sont en cause, mais une doctrine capitale.

Si ces hommes ont mérité des reproches tellement graves que vous ne puissiez leur pardonner eu égard aux positions, aux choses, aux nécessités de la légitime défense d'une grande et sainte cause ; si vous ne vous sentez pas indulgence pour

eux en faveur de leurs bons sentiments, de leurs travaux persévérants, tenaces, de leur dévouement fort au bien de tous, blâmez-les, condamnez-les, prenez, comme on dit, leur tête... mais, au nom de Dieu, au nom de la raison, au nom de tous les malheureux qui souffrent, n'impliquez pas la doctrine dans votre exécution! La doctrine est indépendante des méfaits de ceux qui la proclament.

C'est une chose qu'il faut dire haut : Toute doctrine, toute opinion, toute science peut être mal défendue, mal propagée, mal servie. Toutes les causes ont de mauvais soldats, beaucoup plus de mauvais soldats que de bons. Mais les hommes de raison et de sens doivent distinguer entre une cause, sa vérité, son importance, sa valeur propre, et les erreurs de ses partisans. La *Théorie sociétaire* mérite sans doute, par l'importance de son objet et par sa valeur propre, que l'on fasse en sa faveur cette distinction toujours légitime, qu'on ne la rende pas solidaire des travers d'esprit ou de cœur, des sottises, des extravagances de ceux qui la présentent au monde.

Pour mon propre compte, je m'explique là-dessus nettement. Je désire sans doute, malgré mes passages massacrants, me concilier la bienveillance du lecteur, et c'est pour cela que j'ai eu à cœur de lui présenter les faits et les raisons que cet *Intermède* expose. Je ne l'en prie pas moins de faire bonne justice en me laissant, pour compte, tout ce qu'il rencontrera de vicieux dans mes écrits, et en reportant tout ce qu'il y trouvera de bon, de beau, de grand et de fécond au Génie de Fourier et à la Vérité éternelle par lui découverte.

D'autres critiques ont été faites à nos ouvrages ; je veux parler de critiques purement littéraires, portant les unes sur le néologisme, les autres sur la correction du style. Les premières sont ridicules et ne méritent pas de réponse. Il n'est pas de Science qui n'ait ses mots et sa langue, et qui n'y soit obligée pour éviter d'interminables périphrases. Qu'on n'ait pas besoin de mots nouveaux lorsque l'on brasse des lieux communs politiques ou moraux, lorsque l'on écrit des contes pour amuser les oisifs, etc., à la bonne heure. Mais quand on

apporte des idées neuves, ce serait bien merveille que l'on trouvât tout faits, dans le *Dictionnaire de l'Académie*, les mots techniques nécessaires à l'expression de ces idées auxquelles la docte Assemblée est naturellement fort étrangère.

Les mots ne peuvent pas précéder les idées; et, quand des idées viennent au monde, elles veulent des noms et un baptême. Si l'on n'avait jamais créé des mots, il n'y aurait pas de langue. Au reste, le *Supplément au Nouveau Dictionnaire de l'Académie*, de Didot, contient les principaux termes techniques de la *Théorie sociétaire*, et le *Journal de la langue française*, dans un article de M. Bonvalot, professeur au collège Charlemagne, ne craint pas de s'exprimer ainsi en parlant des socialistes de notre époque, et nommément de nous : « Ces hommes-là, comme on l'a vu, ne s'occupent pas à ra-
» tisser des syllabes; ils vont au fond des choses, et, DE LA,
» surgit une langue nouvelle, un dictionnaire nouveau : c'est
» un fait immense que j'expose. »

Quant aux critiques relatives à la correction du style, je ne saurais en décliner la justesse, et les accepte volontiers à condition qu'on ne leur donnera pas trop d'importance. Sans doute le *fond* ne perdrait rien à être enveloppé des formes les plus pures et les plus attrayantes. Mais si le style est tout dans les œuvres purement littéraires, si l'incorrection et la précipitation ne sont ni justifiables ni tolérables dans les objets d'art pur et simple, il n'en est point de même pour les objets de la Science, surtout de la Science sociale. Nous sommes des mineurs dont la tâche est d'extraire l'or du filon : nous ne sommes point des ciseleurs et des orfèvres. Que la critique littéraire se montre sévère, s'il y a lieu, pour un poème de M. de Lamartine, pour un roman de M. V. Hugo, pour un dithyrambe en prose de M. de Lamennais, à la bonne heure. Ce sont là des œuvres d'art, d'imagination, des productions littéraires qui n'offrent pas à la société des moyens d'organisation, des voies nouvelles. Elles doivent être jugées dans leur ordre et dans leur essence. Mais tout ce que l'on est en droit d'exiger de nous, qui allons au fond des choses, qui discutons les institutions, qui indiquons à la société des sources de prospérité, de vie et de puissance, et qui ne nous érigeons pas en littérateurs, c'est que nous soyons clairs et logiques, et nos solutions heureuses et fécondes.

Un puriste sévère, un écrivain qui s'est fait le croquemitaine de la *littérature facile*, M. Nisard enfin, a pris soin lui-même de nous absoudre dans une de ses philippiques contre cette littérature de pacotille qui abonde aujourd'hui sur le marché littéraire : « Si vous connaissez, a-» t-il dit, quelque remède qui fasse cesser le hideux spec-» tacle d'une société manquant à l'homme qui lui offre ses » bras, son intelligence et son travail ; qui élargisse le cercle » où nous nous foulons les uns les autres, où il y a cent can-» didats pour une place, cent bouches pour un morceau de » pain; improvisez, le temps presse; brûlez le papier, lâchez » la bride à votre plume; si vous savez quelque plan en » finances qui augmente le revenu public sans augmenter » l'impôt, qui donne au pauvre le pain et le sel ; improvisez.» On dirait que M. Nisard nous avait particulièrement en vue lorsqu'il signait ce *laissez-passer* d'exception, car il invoque précisément ce que seuls nous offrons : Un procédé social *défini* dans ses moyens, et capable des résultats demandés.

Nous solliciterons donc tous, avec l'appui de la raison et sous l'autorité de M. Nisard, l'indulgence pour les fautes de syntaxe et les incorrections de style qui se rencontrent dans les écrits de l'*École sociétaire*, — indulgence dont le présent ouvrage a besoin plus que tout autre; car ses différentes parties, interrompues et reprises à de longs intervalles, ont été composées dans des conditions peu favorables à une pureté et à un fini littéraire, que l'auteur est loin de dédaigner, mais dont il ne prétend pas avoir fait preuve.

DU SENS VRAI

DE LA

DOCTRINE DE LA RÉDEMPTION.

Notre Père qui êtes aux cieux, QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE, que votre Volonté soit faite SUR LA TERRE COMME AUX CIEUX.

JÉSUS-CHRIST.

I.

Que le lecteur se mette à notre point de vue. Nous croyons qu'une grande découverte a été faite, la plus grande des découvertes dont l'intelligence puisse prendre possession, la découverte de la Loi des Destinées, des Harmonies Universelles et du Bonheur réalisable dès cette terre....

Nous croyons que du moment où, sur un point du globe, on sera entré dans les voies ouvertes par le Génie qui a brisé les sceaux de cette Loi sublime; que du moment où un seul élément social harmonique aura été constitué, aussitôt l'harmonie et le bonheur se répandront comme un embrasement sur le monde.

Voilà notre croyance.

Elle est nette et tranchée ; c'est une certitude mathématique, c'est une vue lucide et calme de l'arrangement des choses , suivant l'ordre que leurs rapports naturels invoquent, que leurs convenances appellent. Nous avons sous les yeux la société de l'avenir, nous contemplons le splendide cortège de ses harmonies; et nous voyons comment une expérience (qui n'exige pas des moyens gigantesques) peut, dès demain, inaugurer sur le globe cet avenir de liberté, d'ordre, de vertu, de gloire et de magnificence.

Eh bien! quoique le désir de ce bonheur soit le désir suprême de l'homme et la vie de son âme; quoique l'invincible gravitation de l'être intérieur vers les sphères de ces harmonies prouve invinciblement que ce bonheur et ces harmonies sont la voie de notre vraie Destinée , que l'homme a été créé pour ces sphères heureuses; le passé, le passé douloureux et terrible, et les misères de la réalité présente ont si complètement étouffé l'espérance et paralysé la foi dans les cœurs, que, sur toute la terre aujourd'hui, le bonheur universel est considéré comme la chimère par excellence..... Chose étrange! on vous permettra plutôt de chercher la quadrature du cercle, que d'étudier ce grand problème du bonheur!... du bonheur que tout être désire, auquel toute âme aspire!

II.

A cette réclamation universelle de la même fin, à cette tendance nécessaire, absolue, de tous les Êtres vers le même but, LE BONHEUR, on refuse de reconnaître la preuve que ce but est dans la Destinée des Êtres et que les Êtres doivent l'atteindre! On aime mieux croire que ce but est un mirage vain, et que Dieu n'aurait ainsi frappé tout ce qui a vie du désir permanent et fatal d'un

but impossible, que pour se donner l'odieux, l'infernal plaisir de torturer tous les êtres vivants, en proportion même de la supériorité des facultés et des désirs dont il les aurait pourvus.....!

Et pourquoi l'esprit de l'homme s'est-il enfoncé aussi profondément dans cette erreur impie? Comment s'est obscurcie cette vérité lumineuse qui montre la *réalisabilité* du bonheur comme la conséquence naturelle du **DÉSIR** que le Dieu grand et bon a déposé dans nos cœurs, non pour nous égarer et nous tourmenter, mais pour nous mener à l'Harmonie, à ses joies surabondantes? Ah! ce n'est pas seulement parce que, chez les masses, cette belle et pieuse croyance au bonheur s'est affaissée sous l'énorme pression des douleurs accumulées dans les mauvais jours; c'est encore, c'est surtout parce que l'Intelligence et le Sentiment religieux, ces deux grandes Puissances de l'homme, ont été, dès les temps anciens, faussés dans leurs voies par ceux qui imprimaient le mouvement aux idées et aux peuples. La Raison, qui devait servir de phare dans les ténèbres où les peuples étaient plongés; la Foi qui, pareille à la colonne de feu d'Israël, devait conduire à la Terre-promise l'humanité engagée dans le désert; subissant l'une et l'autre le joug du Mal qui dominait les masses, se sont faites ses complices. L'une et l'autre ont conspiré contre la croyance à la Terre-promise, à la Destinée Heureuse; l'une et l'autre ont arrêté l'humanité au milieu du désert....

Par son poids, par sa durée, par son inertie, le Mal agissant passivement sur le sentiment des générations tendait à comprimer en elles l'espoir de la grande conquête. Les théories philosophiques et les dogmes ont travaillé activement à seconder cet effet funeste. C'est directement, c'est en face, que les dogmes ont attaqué l'espoir du Bonheur, pour le détruire dans ses racines. Ils ont, de toute leur autorité sur l'esprit des peuples, sanctionné la négation de l'Harmonie sur la Terre. Ils ont tant fait enfin, en combinant avec l'influence pas-

sive du Mal leur influence propre et active, qu'ils sont parvenus à inculquer à l'homme cette triste croyance que ce Mal (temporaire) est éternel, fatal et voulu; que sa source est dans notre nature même, nature mauvaise, vicieuse et corrompue; que les privations, les douleurs et les larmes composent notre lot ici-bas; et qu'à jamais ici-bas la perfection de la sagesse et de la science humaine sera de comprimer les désirs que Dieu a mis en nous, d'enchaîner les aspirations de l'âme et de vivre en se résignant.....

III.

Cette erreur colossale sur l'Homme et la Destinée a porté tous ses fruits de mort. Elle a fondé et universalisé l'**INCRÉDULITÉ** et l'**ÉGOÏSME**.

En effet, si les doctrines religieuses et philosophiques (qui toutes jusqu'à notre âge, et malgré leurs formes diverses, se sont, au fond, constituées sur cette commune erreur), si ces doctrines n'ont pas eu de peine à enlever entièrement à l'individu l'espoir du *Bonheur de* l'**ESPÈCE**, comme elles étaient *absolument impuissantes à tuer dans son cœur le désir et l'amour de* **SON PROPRE** *bonheur*, elles ont eu pour résultat de jeter chaque homme dans la *recherche isolée et égoïste de* **SON** *bonheur* **PERSONNEL**.

Le bonheur de l'espèce, le bonheur de tous, le bonheur solidaire, l'Harmonie sociale.... chimères! y croire c'était impiété ou folie. Mais en même temps l'individu restait Homme et **VOULAIT JOUIR** (en ce monde ou en l'autre, peu importe). — De là, que pouvait-il sortir? — Eh! grand Dieu! ce qui en est sorti : l'égoïsme, et rien que l'égoïsme; c'est-à-dire, un espoir tout *individuel*, une règle de conduite faisant consister la sagesse réelle, pratique, véritable, à chercher *pour soi*, et tout au plus pour les siens, **SON** bien dans ce monde ; à savoir se caser **SOI ET LES SIENS** dans ce monde ; ou, ce qui est

encore et toujours l'égoïsme, à préparer **SON** *salut*, c'est-à-dire, *son bonheur* **INDIVIDUEL** dans l'autre monde!

Quant au bonheur de l'*Humanité* **ENTIÈRE** dans ce monde, ou au salut de l'*Humanité* **ENTIÈRE** dans l'autre, c'était folie d'y songer suivant les théories philosophiques, c'était impiété d'y croire suivant les dogmes. Les philosophes et les prêtres se rencontraient dans une négation commune : ceux-là parlant au nom de la raison humaine, ceux-ci au nom de Dieu et de la foi.....

Oui! le lien suprême et harmonique de tous les Êtres du monde en Dieu, le Bonheur possible de l'espèce, la belle Destinée qui doit établir sur la terre l'abondance, l'amour, l'unité, la félicité universelle, investir l'homme de sa royauté sur la création, et le conduire par le bonheur terrestre aux bonheurs et aux gloires des développements futurs, des vies éternelles ultérieures : tout était faux et condamné! Ces saints désirs de l'âme qui veut le bonheur pour toutes les âmes, cette religieuse espérance du Règne de Dieu sur la terre, ces lumineuses émanations de l'éternelle Lumière du monde, ces aspirations divines..... c'étaient des piéges de Satan! Car la croyance *au règne de Dieu sur la Terre* était une hérésie..... l'expression de cette croyance un blasphème..... et la recherche des moyens d'établir le règne de Dieu ici-bas, une orgueilleuse révolte de Titan contre Dieu!

Voyez-vous la conséquence à laquelle conduisait invinciblement le dogme? — Travailler à établir dans la société les lois de Dieu, c'était se révolter contre Dieu! car le Règne de Dieu dans la société ferait le bonheur des hommes sur la Terre, et Dieu, affirmait le dogme, n'entend pas que le bonheur règne sur une Terre qu'il a dévouée aux larmes et aux douleurs. —Se peut-il rien de plus monstrueusement contradictoire, rien d'aussi absurde?

Tel est pourtant le dogme qui, depuis les temps les plus reculés, subjuguant l'intelligence et obscurcissant le Verbe naturel de la Destinée, cette lumière qui éclaire

tout homme venant au monde, a empêché le Génie humain de découvrir cette belle Destinée, en lui interdisant d'en rechercher les voies ; bien plus ! en lui ordonnant de croire que l'idée d'une Destinée heureuse était une chimère (1).

IV.

Ce dogme abominable du Mal perpétuellement imposé à la Terre par la volonté de Dieu, de la souffrance érigée en loi de Dieu pour la terre, en moyen impératif de la purification et du salut ; ce dogme était en contradiction flagrante avec l'esprit du Christ et de sa doctrine. Le Christ voulait que les hommes formassent une société de frères, qu'ils s'unissent entre eux et en Dieu par l'amour. L'idéal social, dont la réalisation était le but de ses prédications, de son saint dévouement et de sa mort, *serait une* **SOCIÉTÉ HEUREUSE** ; car il est impossible de comprendre la Paix universelle, la Justice universelle et l'Amour universel sans le Bonheur universel. Il est évident que dans un monde où la vertu est générale, où tous les hommes s'aiment, s'entendent, et travaillent à l'envi au bonheur les uns des autres, dans le monde que voulait Jésus, il n'y a plus de place pour le mal social ! La pensée la plus élevée du Christ, comme toute transcendante pensée d'humanité, était donc directement contradictoire à ce dogme du mal. Ce dogme eût péri déjà

(1) Un lecteur judicieux ne manquera pas de faire ici une remarque importante : c'est que, s'il est impie et absurde de nier *à priori* la possibilité du bonheur universel sur la terre, en soutenant que Dieu veut absolument que le mal s'y perpétue, il est encore fort déraisonnable de faire contre cette possibilité l'objection *à posteriori* que l'on reproduit chaque jour. On dit : s'il y avait une destinée possible de bonheur pour l'homme, il y a longtemps qu'on l'aurait trouvée.—Eh ! comment l'aurait-on trouvée, puisque, jusqu'à notre âge, on ne l'a jamais cherchée, et qu'on n'a même jamais cru qu'elle fût possible ?

si le désir du Christ se fût déjà incarné dans la société humaine. Il succombera sans retour le jour où ce grand désir pour lequel le Fils de l'Homme est mort il y a dix-huit cents ans, sera réalisé par le MOYEN dont la révélation a été réservée à Fourier, et pour lequel, lui aussi, il a souffert et il est mort, *passus et mortuus est.*

Si la douleur, si les souffrances, si toutes les misères nous sont imposées par la volonté de Dieu ; s'il lui plaît que nous subissions le joug du mal : si nous ne pouvons mériter auprès de lui, rentrer en grâce et gagner notre salut éternel que par ces douleurs, par ces souffrances, et par notre résignation à les supporter : si Dieu considère comme une révolte contre sa volonté le bonheur goûté sur la terre, la charité alors est une ridicule inconséquence..... Porter secours à votre frère qui souffre, c'est tendre un piège à sa faiblesse, c'est lui enlever des mérites, des occasions, des moyens de salut. Si vous diminuez le mal sur la Terre, si vous y faites régner l'abondance, le bien-être, si vous y remplacez les privations et les sacrifices par les satisfactions... vous êtes le plus perfide des tentateurs, vous êtes la plus grande plaie de l'humanité ! car vous avez séduit les hommes et vous leur avez enlevé les moyens de leur salut. Ce bien-être que vous avez répandu sur vos frères, ces joies, ces satisfactions que votre charité ardente a versées sur eux, ce bonheur goûté sur la terre aura irrité Dieu et escompté pour l'éternité le bonheur de vos frères. Vous serez d'autant plus malfaisant que vous ferez plus de bien ici-bas. Plus près la charité approchera de son but, plus elle se fera ingénieuse et puissante à rendre heureux les humains, plus elle aura préparé de victimes à l'enfer (et l'enfer de ce dogme terrible est éternel !). Voilà les conséquences où le dogme mène ! Quiconque accepte le principe doit subir ces conséquences détestables. Et c'est pourtant là ce que l'ignorance, la domination et l'orgueil ont fait de la doctrine du Christ !...

Si la Charité, qui est une expansion du cœur et que

prescrivait le Christ, s'est développée malgré le dogme qui s'est constitué par une erreur de l'esprit, ce dogme n'en a pas moins eu puissance de la renfermer dans le cercle le plus étroit, de la limiter à une action misérable, essentiellement individuelle et fragmentaire. En effet, il a réduit la Charité à avoir pour expression l'aumône, la dégradante aumône ! L'aumône qui caractérise la barbarie d'une société dans laquelle les malheureux et les faibles sont abandonnés aux hasards et aux humiliations de cette charité individuelle, avilissante et corruptrice ! Cette charité-là, tout excellente qu'elle soit comme sentiment et dans son principe, a bien plus nui à la société qu'elle ne lui a été utile. En jetant sur l'incendie des gouttes d'eau elle n'a finalement servi qu'à l'accroître. L'aumône et la charité publique (qui, elle aussi, a toujours été réduite à l'action individuelle, parce qu'elle n'a jamais eu pour objet que le soulagement transitoire de l'individu souffrant), l'aumône et la charité publique, ont nourri, loin de les réduire, la corruption et la misère.

La charité, qu'un dogme vrai, qu'une philosophie vraie eussent développée, et que les dogmes et les philosophies du passé ont étouffée, c'est la charité supérieure, intelligente et large, la charité *sociale*, qui n'exclut pas l'exercice éclairé de la charité *individuelle* tant que celle-ci est nécessaire; mais qui montre au cœur et au génie de l'homme, pour but à atteindre, l'amélioration générale de la société, la destruction de la misère, du vice, de la souffrance, dans leurs racines mêmes : l'annihilation du mal enfin dans ses causes ! Voilà la charité qui sortait brûlante des enseignements du Christ, et qui, excitant et sollicitant le génie de l'Humanité à la recherche du bonheur social, en eût dès long-temps ouvert les voies, si la foi au bien, la confiance en Dieu et l'espérance eussent prévalu contre ce dogme du désespoir et du mal — qui damnait le monde et le livrait à Satan.

Lorsque la poésie lugubre, qui avait enveloppé ce dogme des plus effrayants mystères, régnait sur les peu-

ples, elle pouvait du moins servir à sanctionner des prescriptions de vertus et de sacrifices. Aujourd'hui ce règne est détruit. L'enfer et ses terreurs tiennent peu de place dans les préoccupations réelles des plus fougueux défenseurs du dogme eux-mêmes ; et l'individu, précipité dans le tourbillon d'un égoïsme effréné, se dévoue tout entier, convenez-en, à son intérêt, à sa fortune, au travail de son bien-être, sans trop se soucier de ce que ce bien-être pourra lui faire perdre dans l'éternité... L'individu s'est donc complètement affranchi du dogme, quant à ce qui concerne son individualité. Mais quant à ce qui regarde la société, il s'y attache fortement au contraire, et se range dévotement ou philosophiquement au principe du dogme qui caresse et légitime son égoïsme.

— Qu'est-ce que l'**ÉGOISTE**, en effet ? — *C'est l'homme qui fait au dogme du malheur aussi bon marché du bonheur de ses frères , du bonheur de la société , qu'il met de fureur à lui disputer son bien propre, son bonheur isolé, son intérêt personnel....*

V.

Oui, ce sont les hommes le plus âprement dévoués à l'édification de leur fortune individuelle, les hommes qui n'ont qu'une seule pensée, qu'un seul but : celui de s'abriter contre le mal général, eux et leur famille, et d'accumuler dans le nid qu'ils ont construit à leur égoïsme toutes les commodités, toutes les jouissances de la vie... ce sont ceux-là précisément qui se montrent les apôtres furieux de la nécessité du mal social sur la terre ! — Ils vous disent avec un aplomb incroyable, les uns, qu'il est impossible, les autres, qu'il est impie de vouloir réaliser pour tous les hommes, quoi ? —ce qu'ils travaillent si ardemment à réaliser pour eux-mêmes ! Et ces égoïstes vils répondront à vos principes d'universalisation du bonheur, en arguant contre vous de la

parole du Christ, de ce Christ qui a été tout amour, tout dévouement pour l'Humanité qu'ils crucifient!

Ainsi ce dogme fatal, ancien, engendré par le Mal, qui s'est introduit dans toutes les doctrines philosophiques et religieuses, qui a altéré et corrompu les plus pures d'entre elles, et qui, depuis plusieurs milliers d'années, a courbé universellement sous son joug l'intelligence humaine; ce dogme qui nie la réalisabilité de la paix, de l'unité, de l'ordre, de l'harmonie, de la volonté du Christ, du bonheur des hommes sur la terre: qui nous dévoue à jamais à la misère, au crime, au versement du sang, aux larmes et aux douleurs: ainsi ce dogme qui, sur le front de Satan le génie du Mal, posait la couronne légitime du monde, a toujours eu pour effet de livrer l'individu en pâture à l'Égoïsme, en ne lui laissant d'autre but que son bonheur *personnel* en cette vie ou en l'autre.

L'opinion dérivée de ce dogme est aujourd'hi la Théorie commune à tous les égoïsmes, égoïsme des individus, égoïsme des sectes, des partis, des classes. C'est leur principe de ralliement. Elle constitue, si l'on peut rapprocher ces deux mots, la **RELIGION DE L'ÉGOISME.**

Voilà quelle est l'influence finale de ce dogme, que beaucoup d'hommes honorables, mais peu clairvoyans, prennent maintenant encore, soit en prose, soit en vers, pour thème de leurs élucubrations religieuses, philosophiques, et mélancoliques. Quelle démence! Ah, Messieurs les prosateurs, Messieurs les poëtes, qui exploitez si malencontreusement encore les lieux communs de cette vieille et triste donnée, permettez qu'on vous soumette la pensée qu'en agissant ainsi vous agissez sans votre intelligence. Votre intelligence, en effet, et l'expérience positive des temps passés et présents vous montreraient facilement qu'en enracinant dans les esprits la théorie de la Nécessité du mal social, qu'en propageant, par vos vers, par votre prose, la croyance à l'impossibilité du bonheur général sur la terre, vous n'aboutirez qu'à ren-

forcer l'égoïsme. Car, encore une fois, quand vous aurez convaincu l'individu que le bonheur général ne peut pas être réalisé, quel autre but lui restera-t-il que celui de son bonheur exceptionnel ? Si le mal général est une nécessité permanente, ne devient-il pas sagesse de s'abriter aussi bien que possible, soi et les siens, contre ce mal général? Et ne devient-il pas folie de se préoccuper du Bien universel, du Bien social, de consacrer sa vie à le poursuivre, si ce Bien n'est qu'une chimère?

Eh ! malheureux ! proclamez, proclamez donc de toutes les forces de votre éloquence et de votre âme, proclamez que le bonheur est possible sur la terre comme dans le ciel ! Que, comme le ciel dans lequel elle nage, la terre appartient à Dieu son créateur ! Qu'après les premiers jours de faiblesse, d'ignorance et de misère, viendront les beaux jours de la puissance, de la gloire et de l'Harmonie ! Dites-nous, dites-nous donc que le bonheur de nos frères est possible, si vous voulez que nous nous consacrions à préparer le bonheur de nos frères !

Hommes de religion, philosophes, poëtes ! voilà trop long-temps, que vous nourrissez, que vous justifiez, que vous consacrez l'égoïsme, la seule sagesse dans le système d'idées que vous avez propagé. Développez enfin le dévouement et l'amour de l'Humanité en offrant au dévouement un grand but, en proclamant que l'amour de l'Humanité n'est pas un sentiment improductif et stérile ! Comprenez et faites comprendre à vos frères qu'il y a devant l'Humanité un beau, un splendide avenir; qu'il est glorieux, qu'il est grand et religieux aux générations actuelles d'y travailler, ne fût-ce que pour les générations qui viendront après elles. Ne voyez-vous pas, hommes de religion, philosophes et poëtes ! que, si vous répandiez parmi les hommes cette foi à la destinée humaine, et cette sainte espérance du bonheur de l'Humanité, cette foi et cette espérance éveilleraient une ardente charité dans les cœurs ? que l'égoïsme n'aurait plus ni prétexte, ni refuge ? qu'il ne pourrait plus comme

aujourd'hui s'envelopper du manteau de la raison et de la sagesse, et que, apparaissant dans toute sa hideuse nudité, il ferait peur à tout le monde? Mais si vous ne voulez pas que les hommes croient à l'efficacité de leurs efforts, si vous voulez leur arracher non-seulement l'espoir pour leur âge, mais encore le dévouement à l'avenir, alors, cessez vos déclamations ridicules contre l'égoïsme : car, encore une fois, la conséquence humaine des principes de votre prose et de vos vers, c'est que l'égoïsme seul est sagesse, et le dévouement duperie, puérilité, absurdité, sottise....

Dès avant l'origine de nos temps historiques, ce vieux dogme oriental de la dévolution de l'homme et de la terre au Mal, s'est répandu dans les nations, a corrompu toutes les philosophies, empesté toutes les religions, déterminé sur tous les points du globe l'avortement du génie social, et maintenu plus de deux mille ans de trop l'Humanité hors des voies où Dieu l'appelle. En le combattant, j'ai constaté que l'intelligence humaine est maintenant encore universellement esclave des conséquences de ce dogme; car l'impossibilité du bonheur social sur la terre est une idée qui, bien qu'approchant de sa fin, est aussi puissante aujourd'hui dans le monde où elle règne à l'état d'opinion, que quand elle y régnait comme article de foi, — et cela parce qu'elle s'allie avec l'Égoïsme général, le justifie et le nourrit.

VI.

Ainsi, grâce à la longue influence du mal sur la terre, grâce à des principes faux, à des dogmes malfaisans, promulgués dès le berceau du monde par les Théocraties dont ils servaient la domination, acceptés par l'ignorance des peuples, roulés d'âge en âge dans le grand fleuve de la tradition, et mêlés à toutes les conceptions philosophiques ou religieuses, l'intelligence refuse encore

de croire à la Destinée. C'est en vain que le Génie de l'Humanité, gravitant par les vertus intérieures de sa nature vers la sphère dont les harmonies l'attirent, a élevé, dans les trois derniers siècles, à la gloire et à la puissance humaines de superbes trophées : c'est en vain que nous avons, par la science, conquis la terre et envahi les cieux!

Eh quoi! l'homme, ce ver de terre, cette créature dont vous vous êtes plu à proclamer la faiblesse, l'humiliation, la misère; cette créature jetée sur une terre maudite pour y vivre esclave des éléments, jouet de leurs mouvements désordonnés, et s'y anéantir dans le sentiment de sa propre petitesse; cette créature impuissante, la voici qui dompte ces éléments terribles, qui règle leurs actions, subjugue leurs forces et les soumet, dociles, à ses besoins et à ses plaisirs!..... Les ronces et les épines devaient déchirer et ensanglanter à jamais ses pieds dans les vallons de la terre maudite! et voici que la créature condamnée aux ronces et aux épines arrache les épines et les ronces, ou que, les transformant par la greffe, elle ordonne à leur écorce de s'adoucir, à leurs branches de porter des fruits savoureux !..... Partout où l'homme fait acte d'intelligente volonté sur sa terre d'exil, cette terre d'exil se couvre de fleurs et d'épis, se sillonne de canaux et de routes rapides, se hérisse de cités populeuses, de palais somptueux... Et si nous ouvrons les flancs de cette terre de malédiction, nous les trouvons remplis de trésors... Cette terre d'exil est, à tout prendre, un domaine qui en vaut un autre.

L'homme a puissance de régner sur la terre, de régner sur les eaux, sur les arômes et les airs. Le sol souterrain lui paie tribut. Il assujettit tous les éléments à son service. Quand sa voix se fait entendre au sein de la création, la création écoute et obéit. Tout est soumis à l'homme sur son globe. Il a d'ailleurs exploré les champs du ciel; déjà il en a dressé la carte, reconnu les lois, calculé les mouvements; il a mesuré les dimensions

des astres qui les habitent, et plongé sur eux un regard assez puissant pour promettre des connaissances bien autrement complètes, des communications même..... Et ce qu'il a fait en trois siècles de civilisation sur un petit coin du globe n'est rien, évidemment rien à côté de ce qu'il est appelé à faire ; car chaque jour accroît avec une si prodigieuse fécondité les instruments de sa puissance, car il se soumet si merveilleusement les éléments, les choses, les distances et le temps, qu'il ne lui est plus permis de borner ses prétentions, de limiter ses espérances....

Et c'est à ces signes que vous reconnaissez la créature déchue? la créature en butte à la malédiction d'un Dieu cruel? la créature condamnée aux humiliations et aux douleurs, exilée dans le triste et obscur séjour des expiations et des larmes?... A ces signes, moi, je reconnais un Roi et un Royaume, et je salue la volonté véritable de Dieu, qui a préposé l'Homme au gouvernement du globe, et qui excite le jeune Roi à se saisir du sceptre et à ceindre son front du diadème.

Prenez-y garde! vous qui condamnez Dieu à vouloir l'humiliation et la misère de l'homme ici-bas, car voici que l'homme aurait bientôt vaincu Dieu! Votre dogme, injurieux à Dieu, a pu prévaloir quand l'homme, dans son enfance et sa faiblesse, tremblait devant Dieu qu'il croyait un maître barbare, un despote brutal dont il redoutait la colère; mais il n'est plus fait pour l'homme grandi en force et en intelligence; car l'homme dans sa force et dans son intelligence connaîtra Dieu son père, l'aimera de tout son amour et saura qu'il n'a rien à redouter de lui, mais tout à espérer, tout à demander et tout à attendre...

VII.

Sans rechercher les causes génératrices, faciles à déterminer, de ce dogme qui condamnait la Terre et

l'excluait de l'harmonie universelle, il est certain qu'il se trouve à la racine de toutes les conceptions philosophiques et religieuses qui se sont épanouies sur la terre, et particulièrement dans l'ancien monde oriental. La chute de l'homme, la colère de Dieu et la malédiction de la terre, plus ou moins grossièrement entendues, sont à la base de toutes les traditions sur l'origine du mal. Moïse, néanmoins, modifia profondément l'ancienne donnée orientale, dans la promulgation qu'il fit aux Hébreux.

Jésus, qui voulait remplacer la loi de Moïse par une loi nouvelle, agit toujours à l'égard de la première par voie de substitution plutôt que par voie de renversement. D'ailleurs la croyance donnée aux Hébreux par Moïse se prêtait à un développement que n'aurait pas souffert le dogme oriental lui-même. En effet, Jésus ayant pour objet l'invocation de l'Harmonie, de l'union des hommes entre eux et en Dieu, la réalisation de ce but magnifique, qui doit donner le bonheur à la terre, porte bien une négation absolue contre le dogme oriental de la fatalité PERMANENTE du mal ici-bas ; mais elle n'est que le terme prévu, promis et toujours attendu par le peuple juif, de la malédiction TEMPORAIRE dont le Dieu de la Genèse avait frappé la terre après la transgression d'Adam.

Les prédications du Christ, ses commandements de charité et d'amour constituaient la révélation du BUT que l'humanité devait se proposer ; mais ils n'étaient pas, à eux seuls, capables de produire immédiatement le règne de la charité, de l'amour, de l'harmonie sur la terre, *et ils ne l'ont pas produit en effet.* Jésus ne l'ignorait pas. Il n'a point parlé comme s'il eût été dans l'illusion à cet égard. Il savait bien que son règne n'était pas encore de ce monde, que son temps n'était pas encore venu (1).

---

(1) NUNC *autem regnum meum non est hinc.* Mon royaume n'est pas encore ici. (JEAN, XVIII, 36.)

Son œuvre consistait à signaler le but et à préparer le temps qui devait venir, ce temps caractérisé par la réciprocité de l'amour, cette époque d'union et de bonheur social. Il s'en rapportait au développement ultérieur de sa parole, à la puissance logique de son principe, à l'impulsion de sa pensée vers son but, pour que le dogme de l'espérance et de l'amour se substituât entièrement à l'ancien dogme de la malédiction. Aussi ne s'occupa-t-il ni de cosmogonie, ni de théologie proprement dite, mais exclusivement de morale religieuse. « Aimez-vous les uns » les autres, aimez-vous comme des frères; pratiquez » la vérité, la justice et l'amour : c'est ainsi que vous » entrerez dans les voies de votre Père qui est au ciel, » et que vous mériterez sa bénédiction. » Tel est le résumé de tout ce qu'il y a de capital dans les prédications du Christ.

VIII.

Mais les hommes qui vinrent après Jésus et dont les efforts constituèrent le Christianisme tel qu'il s'est développé historiquement, oublièrent peu à peu la parole et la pensée du Maître. Ils ne comprirent point qu'à la morale nouvelle devait correspondre un développement de dogme et de théologie nouveau; que, si la loi ancienne, la loi de rigueur, la loi cruelle et sanglante, avait été transformée par Jésus en loi de charité, de mansuétude et d'amour, la transformation dans la loi commandait une transformation semblable dans le dogme, et qu'au dogme de rigueur et de terreur, au dogme de la malédiction, au dogme du Dieu courroucé et armé contre l'homme, devait se substituer le dogme de l'espérance et de l'amour, le dogme de la bénédiction, de l'harmonie et du bonheur des Êtres; le dogme du Dieu tout-puissant et bon, qui veut réaliser par le charme et l'attrait son concert avec les créatures. S'il y avait une trop grande distance de

cette conception à la conception ancienne, au moins fallait-il annoncer, pour se conformer à la pensée de Jésus, que les temps de la malédiction primitive étaient près de s'accomplir, et que la terre rentrerait en grâce par l'accomplissement de la loi.

Que la nécessité logique de cette transformation du dogme n'ait point été comprise par tous, c'est ce qui n'a pas lieu d'étonner : il y avait à ce qu'elle le fût des difficultés historiques, sociales et religieuses certainement très-grandes, et dont on peut sans peine déterminer les causes lorsque l'on a étudié avec intelligence les époques de formation du Christianisme. L'espace nous manquant, nous renonçons, quoique à regret, à les développer ici, et nous nous contenterons d'indiquer, parmi les causes qui ont concouru à la production du grand et fatal illogisme que nous voulons signaler, une raison politique dont l'influence est facile à saisir. Cette raison se trouve dans la position de la doctrine nouvelle par rapport au pouvoir de la société dans laquelle le Christianisme avait à se développer. Le Christianisme, en effet, s'étant constitué en Église, fut naturellement entraîné dans les premiers temps, pour éviter autant que possible une lutte trop inégale avec le pouvoir existant, à séparer du domaine de celui-ci le domaine de la doctrine. Or, le domaine de ce pouvoir étant ce monde-ci, le monde actuel et la société civile, il ne restait plus à la doctrine nouvelle que le domaine spirituel et l'autre monde. Ainsi, pour gagner en liberté de développement, la doctrine nouvelle consentit à réduire son espace, à borner son terrain. Pour rassurer César contre des craintes logiques, on fonda un grand illogisme, on posa en principe que l'on n'empièterait pas sur son pouvoir, que la doctrine divine n'usurperait pas sur son domaine. Chose absurde en soi ! car si la doctrine nouvelle était la vérité absolue, elle devait tout embrasser ; si la doctrine nouvelle était la loi de Dieu, il était puéril de dire à la loi de Dieu, au gré de telle ou telle convenance de politique

humaine et transitoire : « Loi de Dieu, voici ton do-
» maine; loi de Dieu, voici ta limite; loi de Dieu, tu t'é-
» tendras jusqu'à cette limite, tu ne la franchiras ja-
» mais! » Dieu lui-même n'aurait pas pu établir cette limite, car Dieu étant défini «le Souverain Maître de tou-
» tes choses » cesserait d'être Dieu du moment que quelque chose cesserait d'être soumis à sa loi, qui est une et absolue par essence.

La raison politique que nous venons d'indiquer, jointe aux autres causes dans l'examen desquelles nous ne pouvons pas entrer ici, mais dont l'influence fut plus profonde encore, déterminèrent donc la séparation *doctrinale* du temporel et du spirituel. Dès lors, et comme conséquence nécessaire, le monde, qui restait en dehors de la loi de Dieu, en dehors de l'Église de Dieu, dut être considéré, et le fut en effet, comme le domaine de Satan. Satan resta une réalité dans le dogme; il devint même une réalité plus capitale qu'il ne l'avait été dans la cosmogonie antérieure; car le royaume de la Terre lui fut concédé à perpétuité et en possession légitime par le Christianisme. Remarquons bien que cela n'avait point été dans la doctrine de Moïse. Cette doctrine établissait *l'unité de la loi sociale et de la loi religieuse*, et ne séparait point le domaine temporel du domaine spirituel pour livrer le premier au principe du Mal.

Ainsi les disciples du Christ, loin de faire subir au dogme ancien une transformation parallèle à la loi morale nouvelle, conséquente à la fois à la tradition et aux enseignements de Jésus, et d'annoncer au peuple l'approche du retour en grâce, retombèrent au contraire sous la domination du dogme des religions étrangères. Au lieu de se poser avec Jésus en avant de Moïse, ils reculèrent derrière Moïse.

IX.

Moïse, en effet, avait donné au monde le premier degré d'initiation. Les religions antiques enseignaient aux peuples l'existence absolue de deux principes : le principe du Bien et le principe du Mal, dont l'action sur le monde devait être permanente. Moïse subordonna le dernier principe, il enseigna qu'il n'avait qu'une existence relative et temporaire, car il enseigna que le Bien avait régné sur la terre à une époque primitive, paradisiaque, heureuse : que les harmonies primitives y avaient été troublées, mais qu'elles y renaîtraient un jour. Ainsi, en faisant à son peuple l'histoire de la naissance du Mal sur la Terre, Moïse en avait annoncé la fin. Il avait prédit la rentrée en grâce, le terme de la malédiction et de la colère célestes, la Rédemption. La Terre n'a jamais été considérée par le peuple juif comme devant être exclue du bénéfice de cette Rédemption ; seulement l'égoïsme et la grossièreté de ce peuple lui avaient persuadé que la Rédemption promise ne devait être autre chose que son triomphe et sa domination sur toutes les nations du monde.

Si les dogmatistes, les métaphysiciens, les théologiens qui vinrent après Jésus-Christ avaient suivi, dans sa pureté et dans sa direction, la pensée de leur Maître, ils auraient continué la transformation de l'ancien dogme commencée par Moïse. En adoucissant les formes du dogme mosaïque, en y mêlant plus de bonté, d'espérance et d'amour, en annonçant l'apaisement de la colère céleste au fur et à mesure que les peuples de la Terre réaliseraient les prescriptions de la loi nouvelle, ils auraient fait comprendre, d'après la parole de Jésus, que la Rédemption promise ne devait point s'entendre de la domination matérielle du peuple juif sur les nations, mais de l'établissement de la paix dans le monde et de la fusion des nations dans la grande unité de la famille

humaine. Il n'y avait aucune rupture à faire avec la Genèse. Moïse avait ouvert les portes de l'avenir par la promesse de la Rédemption. Pour se conformer à la tradition et aux révélations successives de Moïse et de Jésus, il allait entrer dans cette voie magnifique, au lieu de subtiliser sur la doctrine de la Rédemption et de la fausser misérablement. J'appelle ici l'attention du lecteur.

X.

Le but de la doctrine de Jésus, c'était que les hommes vécussent unis entre eux et avec Dieu par l'amour. L'époque ultérieure où ce but serait réalisé était *le temps* invoqué par Jésus, et la société de ce temps, *son royaume.* Il est évident que la Rédemption de l'homme, la rentrée en grâce, le retour du Bien, de l'Harmonie sur la terre, la cessation de la malédiction de Dieu, ne pouvaient et ne devaient s'entendre que du temps où la loi de Jésus, l'union des hommes entre eux et avec Dieu, *serait réalisée* dans l'humanité. En disant aux hommes que la loi de Dieu était qu'ils s'aimassent entre eux comme des frères, Jésus n'entendait certes pas que les hommes seraient rachetés du mal, que la **Rédemption serait opérée** par cela seul qu'il aurait parlé ainsi aux hommes et qu'il aurait scellé sa parole de sa vie. Cela eût été absurde. Jésus entendait que la Rédemption serait opérée, que l'Homme serait réconcilié avec Dieu, quand l'Homme (l'Humanité, et non pas tel ou tel individu) pratiquerait la loi de Dieu, que lui, Jésus, était venu annoncer. Il n'ignorait pas, je le répète, que la réalisation ne suivrait point immédiatement sa parole. Certes, il savait qu'il faudrait du temps avant que son royaume fût de ce monde, avant que les hommes eussent universalisé entre eux l'amour, avant qu'ils eussent, par des moyens quelconques, organisé l'unité de la famille humaine et par suite la paix, l'harmonie et le bonheur. Jésus

annonçait au monde la loi de Dieu ; évidemment, la Rédemption du monde ne pouvait résulter que de l'accomplissement de la loi par le monde ; elle ne pouvait en aucune façon résulter de la seule proclamation de la loi ; elle ne pouvait être qu'une conséquence ultérieure de la venue de Jésus-Christ, un effet de sa doctrine. —Et cela fut compris par nombre des Pères des premiers Siècles.

XI.

Vinrent les docteurs nourris des philosophies de l'Orient. Ceux-ci ne comprenant ni les paroles de Jésus, ni le sens de sa mission, au lieu d'enseigner que la Rédemption du monde serait la conséquence de l'accomplissement de la loi nouvelle, la conséquence du règne de la justice et de l'amour, enseignèrent que l'acte de la venue de Jésus et son sacrifice avaient commencé, terminé et accompli la Rédemption. Jésus avait sanctionné de sa vie le grand désir de charité, de justice et d'amour, dont la réalisation universelle devait ultérieurement opérer la Rédemption du monde. Les disciples, au lieu de s'attacher à la parole, à l'esprit, au but, **A LA LOI**, absorbant tout dans la personnalité, et ne comprenant pas que la Rédemption, d'après la parole et la pensée de Jésus, *résulterait* **DE L'ACCOMPLISSEMENT DE LA LOI PAR LES HOMMES**, voulurent qu'elle résultât *de l'accomplissement du sacrifice par Jésus.*

Certes, il est facile de comprendre comment et par quelles causes ces erreurs s'introduisirent chez les disciples de Jésus lorsqu'ils n'eurent plus leur Maître pour les conduire ; mais il n'en est pas moins vrai que ces erreurs capitales se produisirent dès l'origine, que la doctrine du Christ fut peu à peu altérée par elles, et que la mysticité et la subtilité finirent par remplacer la raison élevée et simple, le divin bon sens, qui caractérisaient la parole du Fondateur.

Qu'y avait-il de plus sensé et de plus beau que la doctrine de la Rédemption, telle qu'elle résultait des enseignements de Jésus? Les harmonies primitives avaient été troublées à une époque de chute; dès cette époque le Mal physique et le mal moral s'étaient répandus sur la terre, et la douleur avait subjugué l'Homme. Mais une grande promesse avait été faite à l'Homme et à la Terre : les harmonies perdues devaient renaître un jour; l'Homme et la Terre seraient délivrés du mal. Or, Jésus venait faire connaître aux hommes la *condition* de la Rédemption en leur enseignant que l'anéantissement du mal et l'établissement du bien étaient liés *à la pratique générale* de ce grand commandement qui est toute la loi : Aimez-vous les uns les autres.

Certes, cela était aussi sensé, aussi vrai que sublime; et il faut dire que c'était une parole divine, celle qui enseignait aux hommes plongés dans la barbarie ou dans les voies de l'égoïsme, que la Rédemption du monde et le bonheur de l'humanité dépendaient **SOUVERAINEMENT** de l'union des hommes, de leur amour les uns pour les autres. Il n'y a pas ici d'obscurité, il n'y a pas de mystère dans cette doctrine de la Rédemption : « Vous serez ra-
» chetés du Mal et la bénédiction de Dieu descendra sur
» la terre *quand vous aurez établi sur la terre le royaume*
» *de Dieu et sa justice*. Vous vous haïssez, vous vous
» dépouillez par la ruse et par la violence, vous vous
» combattez les uns les autres, individus, peuples, na-
» tions; vous cherchez par l'oppression et l'injustice la
» possession des biens et des jouissances. Et moi, je viens
» vous annoncer qu'en faisant ainsi vous perpétuez le
» mal sur la terre, car la terre ne sera affranchie du mal,
» et ne rentrera en grâce auprès de Dieu que quand vous
» ferez régner sur elle la loi de Dieu en vous aimant les
» uns les autres! » Quel avertissement sublime! Quelle révélation lumineuse aux hordes barbares et aux peuples égoïstes et corrompus, qui couvraient le monde!

C'était dire à l'activité humaine engagée jusque-là

dans la voie de la guerre, de l'oppression, qu'il était temps d'entrer dans une route toute nouvelle en se tournant du côté de la charité et de la justice ; c'était apprendre à l'Humanité que son salut, que le bonheur des individus et des peuples et la bénédiction de Dieu ne seraient jamais obtenus par la violence, mais par l'amour, par l'union des membres de la famille humaine !

Jésus, en annonçant la loi de Dieu, la condition de la Rédemption et du bonheur, présentait donc à l'intelligence humaine, jusque-là engagée dans la guerre, un but nouveau. Ce but était et est encore le vrai but. Sa mission consistait en cela. Il donnait l'impulsion à la pensée et au cœur de l'homme. Il introduisait l'homme dans la voie de la Rédemption, et il disait au Génie de l'Humanité, en parlant de ce royaume à la conquête duquel il l'excitait par le développement des hautes puissances religieuses : *Cherchez et vous trouverez, frappez à la porte, et on vous ouvrira.*

Gloire à vous donc, ô Christ ! non-seulement parce que vous êtes le type le plus élevé, la plus pure manifestation, la plus complète incarnation de l'amour ; mais encore parce que vous avez montré la voie, indiqué le but, parce que vous avez voulu faire connaître aux nations les conditions saintes et unitaires de la Rédemption du monde, à une époque où le seul peuple qui l'espérât l'interprétait dans le sens brutal de l'asservissement des autres peuples à sa puissance !

XII.

Ainsi, en apportant une loi nouvelle au monde, en versant sur ce monde de conquérans corrompus et d'esclaves souffrants et avilis la lumière pure de l'amour, le sentiment de l'unité de la famille humaine et de la future réalisation de la justice et de l'union, Jésus, loin de rompre la tradition religieuse, procédait au développement

de la *Promesse*. Il ouvrait la voie de l'accomplissement. Il ne voulait point briser l'unité antique de la loi religieuse et de la loi sociale; il voulait, au contraire, préparer la transformation sociale par le développement de la tradition et par la transformation de la loi religieuse.

Cela est incontestable, et résulte clairement de sa parole et du caractère même de sa doctrine, pour qui sait apprécier ce caractère dans son essence, et distinguer, dans les prédications du Christ, ce qui était enseignement d'application présente, consolation transitoire apporteé aux souffrances transitoires, et ce qui était enseignement absolu et vue d'avenir.

Mais appuyons un moment sur cette réflexion que nous recommandons à toute l'attention du lecteur : — Avant que la doctrine d'union, d'amour et de paix, promulguée par Jésus, eût reçu ses développements ultérieurs, trouvé sa forme, ses voies et ses moyens de réalisation; avant qu'elle fût passée de l'existence *potentielle* et *spirituelle* à l'existence *actuelle* et *sociale;* avant qu'elle fût universellement pratiquée, qu'elle fût enfin incarnée dans l'Humanité (ce qui n'est pas encore accompli aujourd'hui, 1800 ans après la promulgation): pendant tout ce laps de temps compris entre la promulgation et l'accomplissement, la Terre ne pouvait cesser d'être la vallée désolée des larmes et des douleurs : cela est certain. — En livrant sa pensée à ses disciples, en les investissant de la sainte mais dure mission d'en opérer le développement, en les envoyant prêcher cette pensée par ce Monde sanglant qu'elle devait purifier et métamorphoser un jour, Jésus devait les prémunir contre les grands obstacles qu'ils rencontreraient par les chemins du Monde. Il devait fortifier les pieds contre les pierres, les ronces et les épines; il devait fortifier les âmes contre les afflictions, enseigner à supporter des maux inévitables avec courage, avec résignation, avec cette calme et sainte puissance qui pousse au cœur de quiconque se dévoue

sérieusement au bonheur de ses frères et marche dans les voies de Dieu. Il devait enfin exalter les mérites des hommes qui subiraient pieusement les tribulations rencontrées dans la voie de la loi et de la doctrine, proclamer saintes ces souffrances, proclamer *Heureux et Élus de Dieu,* ceux qui aimeraient mieux souffrir par dévouement à l'Humanité que de s'abriter dans les basses jouissances d'un lâche et dégradant égoïsme. *Heureux qui aura souffert en portant ma loi.* Et en vérité ne sont-ils pas les Heureux et les Élus du Seigneur, ceux qui, avec une profonde résignation, naturelle ou conquise par la volonté, à toutes les tribulations qui leur viennent, se vouent entièrement au culte de l'Humanité et au développement de la loi de Dieu? Les Élus du Seigneur et les Heureux seraient-ils, par hasard, ces êtres à face humaine qui, comme de grossiers animaux, n'ont pour objet de leur affection, pour unique but de leurs actes, que leur propre personne et leur seule matière?

Jésus devait donc prévoir et prédire les afflictions, sanctifier la résignation, sanctifier les douleurs de ceux qui marcheraient dans sa loi. Mais cette sanctification des souffrances nécessaire à l'accomplissement de la loi, aux grands et durs et longs préliminaires de sa réalisation sur notre Terre, pouvait-elle signifier, ainsi qu'on a eu l'insigne déraison de le croire, que Jésus ordonnait d'aimer la souffrance pour elle-même et comme étant en elle-même agréable à Dieu? Cette sanctification de la souffrance n'était-elle pas *relative?* Ce qui sanctifiait la souffrance n'était-ce pas son objet, l'établissement de la loi de Dieu sur la Terre et du bonheur de l'Humanité; et n'est-il pas absurde au premier chef d'avoir pris le relatif pour l'absolu, la transition pour le terme, d'avoir substitué l'accessoire au principal, d'avoir fait, enfin, de la doctrine de Jésus qui se proposait comme but définitif l'établissement général du bien, de la justice, de l'union, de l'harmonie sur la Terre, une doctrine qui se serait proposé d'universaliser sur cette Terre l'amour de la souf-

france et des tribulations, qui eût fait considérer la perpétuelle durée du mal ici-bas comme une chose voulue par Dieu et désirable par ses Saints! Jésus eût convié les hommes à réaliser la loi de Dieu, et il eût proscrit le bonheur universel qui doit résulter de cette réalisation! Loin d'être une vue sublime, une haute révélation, une pareille doctrine n'eût pas même eu le sens commun. — C'est ainsi que quand on ne distingue pas l'*absolu* et le *relatif* dans les enseignements et dans la conception de Jésus, on travestit sa pensée et on lui prête une doctrine déraisonnable et inconséquente jusqu'au ridicule.

XIII.

La doctrine de Jésus, ayant pour but capital l'établissement de la paix et du bien parmi les hommes, en promulguant les idées de justice, de charité, de dévouement à l'humanité, qui pouvaient seules conduire l'esprit humain à la réalisation ultérieure de cette grande pensée, fondait donc une *foi religieuse* qui, loin d'être contradictoire au génie de l'Humanité, à ses attraits, à ses tendances natives, vibrait en parfait accord avec elles. Loin de prétendre abaisser l'homme, humilier sa Raison, en exiger le sacrifice, et briser ainsi l'unité humaine dans ses deux manifestations supérieures, le sentiment et l'intelligence, la foi de Jésus élevait l'homme, purifiait son cœur, exaltait son intelligence, provoquait le développement de l'Humanité dans toutes ses puissances, et se mariait à la plus haute Raison dont elle était le Verbe vivant. Oui, la Raison et la Foi s'accordaient pleinement dans la doctrine du Christ, dans sa religion. Rien n'était plus *raisonnable* que ses enseignements, rien n'exigeait moins le sacrifice de la Raison devant la Foi. En a-t-il été de même des différentes doctrines religieuses que l'on a, après lui, constituées en son nom, et qui ont

formé et forment encore les branches divisées du Christianisme ?

Nous venons de montrer ce qu'était, dans sa pureté, dans sa simplicité et dans sa grandeur, la pensée du Christ et sa doctrine. C'était la voie de la Rédemption du monde, la voie du salut de l'Humanité. Cette pensée se trouva trop large pour les temps, trop forte pour les intelligences qui en reçurent l'expression ; car, hélas ! peu après que le Christ eut payé de sa vie son amour pour l'Humanité, le bon sens de la doctrine commençait à être obscurci par l'ignorance et la subtilité, et le haut point de vue de la *Rédemption de l'Humanité universelle par l'incarnation universelle de l'Amour dans l'Humanité*, abandonné pour je ne sais quelle doctrine étroite et mystique d'une *Rédemption purement individuelle par les souffrances de Jésus-Christ*. Ah ! Jésus-Christ n'avait point dit qu'il venait racheter l'individu *par ses souffrances*, il avait dit qu'il venait racheter le monde *par sa doctrine*. Il n'avait jamais dit que la clause de la Rédemption était que la Terre se chargeât d'un crime de plus en le faisant mourir ; il avait dit que cette clause était dans l'exécution, par tous les membres de l'Humanité, du grand commandement : « Aimez-vous les uns les autres, » à la sanction duquel il fit l'holocauste de sa vie.

Nous ne pouvons, ainsi que nous l'avons déjà dit, entrer ici dans le développement, d'un haut intérêt pourtant, des causes de l'altération qui dénatura le véritable Christianisme, de si bonne heure que, pour retrouver pure dans les Évangiles la doctrine de Jésus, il faut tenir grand compte déjà de l'état d'esprit de ses biographes et de l'infériorité de leur vue par rapport à celle de leur Maître. Le trait caractéristique de l'infériorité des continuateurs se trouve généralement dans la substitution de la *mysticité* au *bon sens* (1), des hallucinations et des subtilités

(1) Une tentative moderne de formulation religieuse nous a présenté un caractère absolument analogue.

des disciples, à la raison élevée, calme et simple de la doctrine primitive.

Il fut bientôt déclaré que la *Promesse* était accomplie, que la Rédemption avait eu lieu par le sacrifice de Jésus, et, puisque le désordre et le mal continuaient toujours à désoler la Terre, il fallait bien alors prendre cette Rédemption dans le sens étroit et mystique d'un salut *purement individuel et spirituel,* concernant l'autre monde, à l'exclusion de celui-ci, dont l'empire fut dévolu à Satan. La matière et l'esprit furent constitués en dualité hostile, les dogmes orientaux furent repris et formulés dans toute leur rigueur; et la doctrine des deux principes, la mythologie persanne et les théories platoniciennes qui en dérivaient, infectèrent la doctrine du Christ et en troublèrent les eaux pures et limpides. Le mépris du monde devint le fondement de la loi religieuse. La souffrance fut érigée en vertu, proclamée en elle-même agréable à Dieu, et la nature humaine condamnée dans le plus grand nombre des Attraits qui lui ont été donnés par Dieu pour l'accomplissement de sa Destinée terrestre.

C'est ainsi que le lien du temporel et du spirituel fut rompu, que l'unité sociale et religieuse, établie dans la loi de Moïse et résultant de la pensée de Jésus, fut détruite; c'est ainsi que la chaîne de la tradition fut brisée, que la doctrine se constitua en hostilité avec le développement de l'Humanité, et que, se laissant envahir par les dogmes étrangers et reculant au delà de Moïse, elle fonda la **GRANDE HÉRÉSIE** et le **GRAND ILLOGISME** qui ont malheureusement prévalu dans toutes les Écoles chrétiennes. Toutes les Églises, en effet, après quelques siècles avaient définitivement rompu avec la tradition primitive ou mosaïque, subi le joug des dogmes étrangers, et porté la contradiction dans leur sein; car toutes en arrivèrent à condamner, au nom de Dieu, l'idée du bonheur sur la Terre, en même temps que la pensée propre de Jésus, se développant en elles, conviait l'Humanité à réaliser

les conditions de son bonheur et de son salut sur la Terre (aussi bien que dans les vies ultérieures), en y réalisant et y universalisant les conditions de la justice et de l'amour. Chose étrange ! les prêtres chrétiens enseignaient et enseignent encore : 1° qu'il faut aimer la souffrance en elle-même (1), et se garder de chercher le bonheur sur la Terre ; 2° que le Christianisme est la seule religion qui puisse établir et assurer la paix, la prospérité et le bonheur des peuples....

XIV.

Ainsi, deux forces contraires, deux pensées divergentes, deux tendances incompatibles furent déposées dans le Christianisme historique : l'*Œuvre propre* du Christ, qui continuait la tradition biblique et poussait l'Humanité en pleine voie de développement et de Rédemption ; et l'*Œuvre hérétique* des théologiens chrétiens, qui brisait la tradition, condamnait la nature humaine, réprouvait l'**ASSOCIATION** de l'Humanité avec le Monde, et lui défendait de marcher à la conquête de sa Royauté terrestre.

L'histoire des progrès accomplis dans la grande industrie, dans les arts, dans les sciences, dans le développement de la puissance humaine, notamment pendant les trois derniers siècles, est l'histoire de la lutte du Génie de l'Humanité (2) d'accord avec le principe de Jésus, contre les entraves imposées par ce dogme, — que l'on est obligé d'appeler le dogme *chrétien*, puisqu'il a été le fondement dogmatique du *Christianisme historique*, quoi-

---

(1) *D.* Pourquoi J.-C. est-il venu au monde dans une étable? *R.* Pour nous apprendre à aimer la pauvreté, l'humilité et les souffrances. — Voilà ce que demande et ce que répond encore le Catéchisme ; et ceci n'est point dit dans un sens relatif, mais dans un sens absolu.

(2) J'ai eu occasion de traiter avec quelque étendue cette question dans la brochure intitulée : *Trois Discours à l'Hôtel-de-Ville.*

qu'il soit la négation même du *Christianisme pur,* de la doctrine de Jésus, doctrine essentiellement favorable au développement de l'Humanité.

Le Christianisme historique s'étant laissé envahir par un principe étranger, hérétique, directement opposé au Génie de l'Humanité, aux Tendances qui la portent à prendre possession du Gouvernement du Monde, et ne pouvant cependant renier Moïse et Jésus, ne s'imposait pas seulement une contradiction doctrinale perpétuelle; il engendrait en outre une contradiction pratique monstrueuse qui devait singulièrement contribuer à détruire l'autorité de l'Église. Car comment les peuples pouvaient-ils rester indéfiniment respectueux spectateurs de la contradiction des actes de l'Église, de ses envahissements temporels, de son luxe, de ses richesses, de son avidité *pratique,* avec ses paroles, ses anathèmes *théoriques* contre les biens du Monde? L'Église ayant accepté un principe contraire à la nature humaine ne pouvait éviter, en tant que servie elle-même par des hommes, de se constituer, par ses actes, en protestantisme permanent contre son principe. En bonne logique, l'Évêque, pour être légitimement le *Chef spirituel* de son diocèse, aurait dû en être l'homme le plus pauvre, et le Pape n'était qu'un Scandale, s'il se trouvait dans la chrétienté un homme plus dénué et plus humble que lui. Or, il y a toujours eu dans l'Église flagrant désaccord entre les actes et le principe (1), jusque là que les Pontifes suprêmes de la

(1) Quelques mois après ma première communion, l'évêque de notre diocèse fit une tournée pour administrer à ses ouailles le sacrement de confirmation. Il arriva chez nous avec un train, des laquais, un équipage. C'était un spectacle inconnu dans notre petite ville. Le lendemain il officia et nous fit un sermon superbe sur le mépris des biens de ce monde, sur la nécessité d'aimer, pour gagner le ciel, la pauvreté, l'humilité et les souffrances. Malgré ma ferveur, la contradiction du sermon avec le train du prélat me scandalisa, me choqua vivement, et me fit faire des réflexions qui n'étaient pas dans l'ordre des meilleures dispositions à recevoir l'onc-

religion qui condamnait les biens vils de ce monde, s'en montraient avides au point de donner, à comptoir ouvert, les biens de l'autre en échange. Cette contradiction était un scandale permanent, qui devait amener l'affaiblissement moral de l'Église et préparer sa ruine (1).

XV.

L'hérésie religieuse que nous signalons produisit donc deux grandes contradictions dans l'Église et dans la Doctrine :

1° Contradiction fondamentale des principes entre eux :

2° Contradiction scandaleuse des actes et des paroles ;

Et, ce qui est capital, elle mit la doctrine en guerre

---

tion sainte. Quinze jours après, grâce à mon évêque, ma foi très-ardente avait été brisée sous les coups répétés des questions que ma logique, si violemment éveillée, se posait sans cesse. Ces réflexions de l'enfant de dix ans et demi sont celles que les masses ont faites, et elles ont bien plus miné l'autorité de l'Église dans l'esprit des peuples, que les discussions théoriques des philosophes, dont l'Église s'est plainte avec tant d'amertume. (*N. de la 1re Éd.*)

(1) On croit généralement aujourd'hui que Rome ne trafique plus sur les *indulgences*, ou que cette partie est du moins entièrement ruinée en France, c'est une grande erreur. Dernièrement une personne, assez haut placée, s'entretenant familièrement de ce sujet au Vatican avec un Cardinal de la cour de Rome, lui dit : — « Tout au moins, monseigneur, si vous livrez encore des *indulgences*, ce commerce par le temps qui court ne doit plus être d'un grand rapport, surtout en France. » — « Détrompez-vous, » répondit en souriant le Cardinal, « votre France nous donne encore plus d'un million par an pour *indulgences*, et vous ne sauriez croire, ajouta le Cardinal, « à quelle quantité de révélations de famille et de crimes inconnus cette somme correspond. »— Je certifie cette réponse, qui, heureusement, donne à penser que, si Rome bénéficie encore sur les indulgences, c'est au moins en exigeant la confession et le repentir des crimes qu'elle absout, et non plus, ce qui était le comble de l'immoralité, en accordant l'impunité spirituelle pour *les péchés et les crimes* à commettre. Il y a donc eu progrès. (*N. de la 1re Éd.*)

avec la nature humaine, avec les tendances de l'Humanité et son génie; de telle sorte que la religion, historiquement constituée sur cette hérésie, disputa à l'homme la route du progrès, tandis que sa tâche était de la lui ouvrir.....

Notre but n'est pas de récriminer ici contre ce qui a été fait. Il faut tenir compte des temps et des circonstances, et on ne saurait nier qu'il n'y ait eu de grands cœurs parmi ceux qui ont mis le plus de zèle à engager l'intelligence dans ces erreurs. Mais ces erreurs n'en ont pas moins entraîné des résultats déplorables. Si le Christianisme avait été un développement pur, logique, large et compréhensif de la doctrine de Jésus, l'esprit humain descendant le cours majestueux d'une tradition imposante, dont la source remontait à l'origine du monde, pouvait, sous la puissance combinée de la Raison et de la Foi, avancer à pleines voiles vers la Rédemption promise, vers sa Destinée de gloire et d'harmonie. En acceptant dans son sein une contradiction de principe et un dogme opposé au Génie de l'Homme et à son développement, la doctrine, hélas! paralysait le Génie humain au lieu de le stimuler, l'égarait au lieu de le guider, et introduisait dans son propre sein un germe fatal de dissolution.

Aussi est-il facile de voir comment ce principe funeste, dont l'Église ne sut jamais apercevoir le danger pour elle-même, prépara les succès négatifs du protestantisme et de la philosophie. — Dans la contradiction des actes et des paroles, Luther trouva un fort beau joint où introduire le levier du protestantisme, qui fit crouler de si larges pans de l'édifice. Le protestantisme, malheureusement, ne fut qu'une œuvre de révolte, une œuvre sans vue d'avenir, et, en somme, fort peu compréhensive. Par réaction contre les pompes mondaines et le luxe scandaleusement illogique de Rome, le protestantisme établit un culte nu, froid, décoloré; il fonda un fanatisme abstrait, et se complut dans la raideur et

l'étroitesse d'un puritanisme qui renforça, de tout son orgueil et de toute sa haine contre Rome, les teintes tristes, sombres, lugubres, du dogme de la malédiction du Monde. Le protestantisme a sans doute aidé la raison à s'affranchir de l'autorité ancienne par une révolte devenue malheureusement nécessaire; mais considéré en lui-même et *dogmatiquement,* il est très-certain qu'il n'a n'a été qu'une *œuvre de dissolution à tendance fortement rétrograde.*

A son tour, la philosophie a été, elle aussi, une *œuvre de dissolution,* mais *à tendance ultrograde ou progressive.* La philosophie, en effet, sans voir clairement l'avenir, sans affirmer religieusement à l'homme qu'il est fait pour une Destinée déterminée, pour une Harmonie préétablie, sans lui apporter un dogme nouveau, sans lui donner la foi pleine et forte que Dieu l'appelle à prendre en main le gouvernement du monde pour y universaliser la Paix, l'Ordre, le Travail attrayant et le Bonheur; la philosophie a levé la condamnation que le Christianisme avait jetée sur le Monde, elle s'est enorgueillie des conquêtes de l'Homme, elle l'a poussé dans les voies de la science et des arts, elle a applaudi aux développements de sa puissance, excité ses forces, émancipé sa raison, glorifié et embrasé son génie.

Il est manifeste que le mouvement de l'esprit philosophique moderne, considéré de haut, apparaît dans sa réalité comme une réaction du Génie de l'Humanité, non pas contre le Christianisme de Jésus, mais contre les doctrines hérétiques et anti-humaines de ses successeurs. Et en vérité, que peut reprocher l'Église à l'esprit moderne? d'avoir fait un retour de dix-huit cents années pour retrouver, pure, la doctrine de Jésus, ou, si mieux vous aimez, d'avoir conservé du Christianisme tout ce que Jésus y avait mis, en rejetant l'alliage des dogmes funestes ou absurdes qui, depuis dix-huit cents ans, altéraient la doctrine impérissable du Maître? Qui, en effet, dans notre siècle, a prêché contre le vrai Christia-

nisme, contre les principes du Christ, contre cette doctrine de paix, d'amour et d'union de la famille humaine, qu'il a apportée sur la terre, qu'il disait être toute la loi et les prophètes, et pour laquelle il est mort sur la croix? Personne. — La philosophie, la première, a adopté, a proclamé, a propagé ces principes et cette doctrine. Je me tiens pour fort assuré que Jésus-Christ reconnaîtrait comme orthodoxe telle œuvre de la philosophie du XVIIIe ou du XIXe siècle, beaucoup plutôt que telle œuvre de la théologie catholique la plus pure. Aussi est-il très-vrai de dire, en parlant du Christianisme véritable, du Christianisme essentiel, qu'il est aujourd'hui répandu chez tous les peuples civilisés, et qu'il possédera certainement l'univers entier; car l'excellence de la doctrine de la paix, de l'union des hommes entre eux et avec Dieu, est acceptée en principe par tous les peuples civilisés, et sera reconnue un jour par toutes les nations plongées encore dans les ténèbres de la Sauvagerie et de la Barbarie.

XVI.

Mais ce qui n'existe pas aujourd'hui, ce qui n'a jamais existé, ce qui doit être l'objet des efforts de tous les hommes religieux, c'est l'application de l'idée, la réalisation du but, l'établissement du Christianisme pratique. — EN THÉORIE, en profession de foi morale, sans doute notre société est chrétienne, puisqu'elle reconnaît et confesse l'excellence de la doctrine de Jésus. EN PRATIQUE, elle ne l'est nullement. L'idée du Christ règne dans le domaine des idées; elle a pénétré les esprits, et la philosophie a beaucoup contribué à cette conquête; mais l'idée du Christ ne gouverne aucunement les relations sociales. Elle n'est pas le moins du monde incarnée dans les faits. Notre société l'honore, elle ne lui obéit pas. — Que cela soit, rien n'est moins étonnant; puisque, jusqu'à nous, les chrétiens catholiques et les chrétiens

philosophes eux-mêmes n'ont su tendre au Christianisme pratique que par de *simples exhortations morales adressées à l'individu*, exhortations dont l'impuissance est prouvée par l'expérience des siècles, et qui, inondassent-elles le globe pendant des milliers d'années encore, n'auraient pas plus d'effet pratique qu'elles n'en ont eu jusqu'ici, *tant que la forme sociale continuera à mettre en guerre les intérêts et les passions des hommes.*

C'est une déraison, c'est une très-réelle folie que d'en rester toujours inintelligemment et routinièrement à cette stérile moralisation de l'individu, de s'adresser toujours et exclusivement à l'individu, comme si les circonstances sociales qui pervertissent l'individu, qui impriment de fausses marches à ses passions, et d'où vient tout le mal, n'étaient absolument rien! Est-il une plus étrange chimère, une plus déraisonnable utopie que d'attendre le Bien de l'universalisation de la vertu individuelle dans des circonstances sociales dont la nature est d'étouffer la vertu et de faire pulluler le vice; où le vice a toujours été la règle et la vertu l'exception; où les hommes vertueux ne peuvent pas même parvenir à vivre ensemble et à s'entendre? Mais, grand Dieu! voilà bien assez long-temps que l'expérience dure, et ils sont tous assez ridicules, ces moralisateurs éternels qui depuis tant de siècles versent abondamment leurs eaux morales dans des vases percés, sans avoir pu comprendre encore qu'autant que les vases resteront en cet état, ils ne parviendront jamais à les remplir?

Si encore cette manœuvre n'était que ridicule, on pourrait s'en consoler; mais ce travail de Danaïde sa si bien prévalu, qu'il a ôté jusqu'à la pensée du travail utile. Toutes les forces étant employées à moraliser et remoraliser vainement les individus, dans l'espérance de les amener au bien, on n'a pas songé à attaquer le mal à sa source, c'est-à-dire, dans la constitution sociale qui l'engendre, qui *tourne au mal* les passions et les facultés natives qu'un autre ordre de choses *tournerait au bien.*

Ainsi la foi à l'efficacité des vaines paroles d'un moralisme impuissant a trompé l'intelligence et l'a empêchée de vaquer à son œuvre.

Pour réaliser la pensée d'amour et d'union, il fallait construire des institutions sociales; on n'a construit que des sermons.

Si nous recherchons la cause de cette fallacieuse direction de l'intelligence, nous la trouverons encore dans l'influence fatale de ce dogme du **Mépris** de la Terre et des choses de ce Monde. Comment, en effet, sous l'action de ce dogme, dont toute l'énergie était employée à détacher l'Homme de la Terre, eût-on pu reconnaître que l'arrangement et l'organisation des choses de la Terre était la question capitale du règne de l'harmonie sur la Terre, la condition souveraine de l'établissement du bien, de l'accomplissement de la loi de Jésus? Jésus avait indiqué le but, l'union religieuse de la famille humaine. La tâche de l'intelligence humaine était de découvrir les institutions sociales capables de réaliser cette union; et voici que le dogme, enseignant qu'il faut abandonner et mépriser tout ce qui concerne la Terre, renferme, dans le cercle étroit d'une vaine moralisation individuelle, cette grande pensée du Christ, qui ne peut devenir féconde qu'à la condition de conduire l'intelligence à la découverte d'une bonne organisation des choses de ce monde!...

XVII.

Nous avons montré comment la doctrine de Jésus, qui devait pousser l'Intelligence à poser et à résoudre le problème de la Destinée sociale, a été frappée de stérilité par l'adjonction des dogmes étrangers dont l'influence, donnant le change à l'esprit, lui enleva le champ des spéculations sociales pour l'abîmer dans d'oiseuses, d'égoïstes et de stériles contemplations mystiques, ou pour

le jeter dans le système d'une moralisation individuelle impuissante. Nous avons montré comment ces dogmes s'étant, de toute leur autorité sur l'esprit des peuples, opposés à la marche de l'Humanité vers la conquête de sa Destinée terrestre, l'esprit humain, sollicité par l'instinct de son développement, avait dû peu à peu se dégager des entraves de ses dogmes en se dégageant de l'autorité de l'Église qui les imposait. L'Église ne voulant point lever la condamnation qu'elle avait portée sur le monde, il était inévitable que le monde finît par divorcer avec l'Église.

Ce divorce, accompli dans les idées de la société moderne, a été enregistré par la philosophie. Tout homme de bonne foi et libre de préjugés reconnaîtra que cette séparation doit être exclusivement attribuée à l'obstination avec laquelle l'Église a maintenu l'entrave, les dogmes introduits dans le Christianisme postérieurement à Jésus. Et en effet, l'esprit moderne, en se dégageant de l'Église, a retenu les principes promulgués par Jésus et les a propagés avec adeur; — quoiqu'il n'ait pas su, jusqu'à nos jours, réaliser la transformation sociale qui aurait eu la puissance de leur donner la vie, de les incarner dans l'Humanité.

Ne craignons pas de le dire, ce divorce de l'Église et du Monde, cette révolte contre l'autorité dont le vaste réseau et l'imposante unité couvraient l'Europe, ont été en eux-mêmes un grand malheur; car si une autorité pareille avait su comprendre que sa tâche n'était pas seulement de tirer quelques âmes des griffes du démon, mais de conduire l'Humanité entière à ses Destinées glorieuses, si elle avait su conserver sa domination sur l'esprit des peuples en marchant toujours à leur tête, de grands maux, des luttes déplorables et de longs retards nous eussent été épargnés. Notre âge n'eût point subi les tortures du Scepticisme, les cruelles douleurs du combat de la Foi et de la Raison, de l'Autorité et de l'Intelligence; le Génie des Révolutions n'eût point ébranlé les

nations et dévasté la Terre..... — Sans doute nous arriverons, malgré cette guerre intestine des idées et ces scissions armées des intelligences humaines. Combien cependant n'eût-il pas été plus heureux et plus beau que l'Humanité, avertie par la *Parole* qui a retenti il y a dix-huit siècles, et mise, par le *Pouvoir* qui s'était fondé sur cette Parole, en possession de la connaissance du but qu'elle devait atteindre, eût marché *directement, rangs serrés,* et *ralliée sous le drapeau d'une seule et puissante* **AUTORITÉ**, à la conquête de sa **DESTINÉE TERRESTRE** (1), qui est sa légitime et harmonique domination sur le Monde ! Mais le *Passé* est passé, et l'**AVENIR** seul nous appartient. Songeons donc à l'Avenir.

XVIII.

Aujourd'hui le résultat de la guerre engagée entre le dogme et la nature humaine ne saurait être douteux. Par le fait, et dans la vie pratique et réelle, la société a marché par-dessus le dogme. L'Industrie, les sciences, les arts, le travail en un mot, se développent avec énergie, et l'individu qui, à l'imitation des Pères du désert ou des Moines du moyen âge, passerait sa vie à s'in-

(1) La *Genèse* de Moïse est toute pleine de cette idée, que la Destinée terrestre de l'homme est le gouvernement de la Terre. Elle est exprimée de la manière la plus formelle et la plus éclatante dans le chapitre premier, où, après avoir meublé la Terre de ses créations animales et végétales, Dieu fait l'homme à son image, et lui donne autorité sur tous les règnes créés. L'homme *fait à l'image de Dieu* qui règne dans les cieux et gouverne l'Harmonie des Mondes, ne peut remplir sa Destinée qu'en régnant sur la Terre et gouvernant l'Harmonie des choses de cette Terre dont la gestion lui est subdéléguée. Loin donc que la volonté de Dieu soit que l'homme néglige la Terre et abandonne le soin des choses confiées à sa garde, la volonté de Dieu est que l'homme, déployant son activité intelligente, établisse et maintienne dans le domaine de son empire les lois d'Ordre et d'Harmonie que Dieu établit et maintient dans le domaine des cieux.

fliger des macérations, des privations, des douleurs, dans le simple et unique but d'être agréable à Dieu et de gagner de bonnes notes pour l'autre monde; celui qui rechercherait ainsi la souffrance, pour le seul mérite de la souffrance, en vue de son salut individuel, paraîtrait constituer, dans notre société du XIXe siècle, une anomalie bizarre. Sans doute, il est encore des personnes qui croient faire œuvre méritoire en s'imposant, à certaines époques, certaines privations; mais ces faibles concessions, ces vains hommages au dogme détrôné ne servent qu'à mieux manifester son actuelle débilité. Et, en effet, à part quelques instants d'exception, ces mêmes personnes s'environnent de tout le comfort qui plaît à leur caractère, et dont leur position leur permet la jouissance. Je vous vois bien jeûner à vigile et à quatre-temps, mais je ne vous vois pas abandonner *vos intérêts*, délaisser vos droits de *propriété des choses de la terre*, et repousser les *avantages de la fortune*, c'est-à-dire les *pompes de Satan*. Malgré vos jeûnes et vos austérités, je vous vois âpres à vos droits aux choses du monde, tout autant et souvent bien plus que ceux qui ne jeûnent pas, qui ne portent pas de cilice!

Si le mépris RÉEL et EFFECTIF des biens de ce monde, si l'amour et la recherche sincère de la pauvreté, de l'humilité et des souffrances, constituent un commandement essentiel du Christianisme, une condition *sine quâ non* de salut, il est certain qu'il n'y a pas aujourd'hui dans la société un seul homme en état de raison, catholique ou protestant, qui soit chrétien et qui agisse de façon à éviter l'enfer. Et en vérité, autant on est disposé à la vénération pour l'homme qui s'impose des privations DANS LE NOBLE BUT *de secourir ses frères*, d'être agréable à Dieu par la combinaison sublime de la charité et du sacrifice, autant on aurait de pitié pour un pauvre égaré qui se créerait de *stériles souffrances* dans l'idée (égoïste et injurieuse à Dieu si elle n'était une folie) que cette douleur inutile plaît au Créateur et attire ses bonnes

grâces. Vous avez tonné contre les idolâtres qui offraient à leurs dieux, croyant mériter leur faveur, le sang de quelques victimes humaines..... et, malheureux que vous êtes! vous aviez conservé, perfectionné et raffiné ce principe détestable, en proclamant que l'holocauste de toutes les douleurs humaines était l'offrande la plus agréable à notre Père céleste, plein de bonté et de miséricorde!

Dans quel but donc le catholicisme et le protestantisme continuent-ils encore à plaider un dogme suranné? Pourquoi s'acharnent-ils, si infructueusement et si maladroitement, à associer encore aux vérités du Christianisme, acceptées par l'esprit moderne et propagées par la philosophie elle-même, une cause perdue, perdue sans retour, des principes hostiles au développement de la société, dont la société ne veut plus, dont elle ne tiendra certainement aucun compte? Au milieu de ce mouvement qui emporte toutes les forces vers l'industrie et le travail (dont l'essence est de produire, d'enrichir, de pacifier, et qui n'attendent plus qu'une *organisation convenable* pour mettre l'Humanité en possession de tous les beaux fruits matériels, moraux et religieux, dont elle est appelée à jouir); dans des temples où le clergé lui-même se plaît à entasser toutes les coquetteries de l'art, toutes les séductions du luxe, et émanant de ces chaires sculptées, peintes, enjolivées et dorées à merci, nous entendons des voix qui grondent, au nom de Dieu, contre les biens de ce monde! qui tonnent contre les jouissances de l'industrie et de l'aisance, contre les pompes des arts et du luxe, et qui anathématisent, en phrases élégamment cadencées, ce Monde que l'on s'obstine, comme aux plus sombres jours du moyen âge, à appeler l'Empire de Satan!...

Quoi donc? mon expression n'est pas assez forte si je dis que vous subissez le joug du Monde; pour être vrai, je dois dire que vous adorez le Monde, que vous lui dressez des autels dans vos temples, que vos temples mêmes sont ses temples à lui : et ces temples que vous lui avez éle-

vés, où vous entretenez avec soin son culte et sa magnificence, retentissent de vaines imprécations que lui prodigue avec une fougue puérile votre faconde vaine! Que signifient de pareils sermons dans de pareils temples (1)? et pourquoi vous plaisez-vous à vous déconsidérer ainsi vous-mêmes et à compromettre, par des inconséquences solennellement ridicules, les enseignements que le Christ a laissés aux hommes, et la doctrine dont vous devriez être les plus purs et les plus intelligents organes? Dans leurs temples nus et dépouillés, les orateurs protestants, au moins, conservent une logique apparente, puisque le temple protestant ne proteste pas, comme le temple catholique, contre la parole dont ses voûtes retentissent. — Remarquez bien que nous ne vous demandons pas de satisfaire la logique en transformant vos temples et en vous mettant à l'unisson du protestantisme, mais bien en transformant votre parole.

Nous n'ignorons pas qu'à envisager le *mépris des biens de ce monde* du côté de la réthorique, c'est un fort beau texte de sermon, et que l'on peut sur cette réprobation construire très-facilement des périodes de la plus belle allure. C'est là certainement une des raisons principales pour lesquelles nos prédicateurs se plaisent tant à ce texte. Il y a de si formidables antithèses, de si beaux effets dramatiques, dans cette matière! Mais outre que ces effets sont bien rebattus, qu'ils sentent fort l'amplification de collège et appartiennent de droit à la littéra-

(1) Allez écouter un sermon contre le monde et le luxe, dans l'église de *Notre-Dame de Lorette*, et essayez d'accorder les idées que le catholicisme vous y donne par les yeux avec celles qu'il vous y donne par les oreilles! Pourquoi le clergé qui vient de décorer cette église comme une salle de bal, et qui même y monte de fort jolis concerts tout en y sermonnant comme nous disons, ne prend-il pas le costume fashionable et ne court-il pas les bals pour y prêcher le mépris du monde aux dames pendant la valse et la contredanse? Je verrais là une *coutume* nouvelle, mais non pas une *logique* différente. (*Note de la 1re édition.*)

ture facile, à l'éloquence de pacotille, des convenances de rhétorique ne devraient en aucun cas, surtout dans la chaire religieuse, faire manquer aux convenances de la raison et du bon sens. Or, il n'y a pas de raison à prêcher, sans relâche, à une société, des commandements qu'on la sait fort décidée à ne mettre pas en pratique, et auxquels on est bien décidé soi-même à ne pas obéir. Et il n'y a pas de bon sens à associer la religion que l'on est chargé de défendre, à une idée fausse et funeste que l'on sait parfaitement perdue et perdue sans retour.

De bonne foi, nos prédicateurs et nos écrivains puritains, catholiques ou protestants, croient-ils qu'ils peuvent être pris au sérieux? qu'à leur voix la société va abandonner l'Industrie pour s'absorber dans de fainéantes contemplations, et cesser de travailler pour s'administrer la discipline? De bonne foi même, ces messieurs désirent-ils qu'on les prenne au sérieux, qu'on obéisse à leurs théories? souhaiteraient-ils que leur éloquence amenât chacun à se détacher du monde, à abandonner le travail, la production, les arts et tout ce qui est nécessaire à la vie, à la force, à la richesse et au progrès de la société? Quelle société serait possible, si, conséquemment au dogme absurde du mépris du monde et de ses biens, l'homme cessait toute association de son activité et de son intelligence avec cette Terre à laquelle Dieu a donné la bienfaisante fécondité qui nous fait vivre?

Chose étrange! les prescriptions et les dogmes de ces messieurs, exécutés à la lettre, dissoudraient, ruineraient la société! Si nous étions tous parfaits à leur manière, notre génération s'éteindrait dans les jeûnes, dans les macérations et dans la misère; et, non contente de son douloureux, de son lent et pieux suicide, elle se garderait de procréer une génération qui la remplaçât, car la continence absolue, au dire des mêmes doctrines, est plus agréable à Dieu que les unions même légitimées par le sacrement!

Ministres de Dieu, les lois de Dieu sur l'homme sont écrites dans la nature de l'homme, dans les attraits normaux de son âme et dans les organes de son corps. Si Dieu voulait que nous accomplissions des lois opposées aux lois de notre Être dont il est l'auteur, en vue desquelles il nous a créé des organes et des attraits naturels, **S'IL NOUS FAISAIT VOULOIR ET NOUS DONNAIT DES ORGANES POUR ACCOMPLIR, ET SI,** EN MÊME TEMPS, **IL NE VOULAIT PAS L'ACCOMPLISSEMENT DE CE QU'IL NOUS FAIT VOULOIR ET NOUS EN PUNISSAIT,** il serait le plus inepte des Êtres ou le plus odieux des tyrans... Avisez donc, si vous voulez que vos frères respectent vos enseignements, si vous voulez reprendre sur eux une légitime influence, à ne pas faire tomber Dieu dans des contradictions méprisables; car à ces contradictions nous ne vous reconnaîtrons pas pour les vrais interprètes de la Raison divine. Si vous restez inférieurs même à la Raison du siècle, vous qui devriez l'éclairer et la guider, la Raison du siècle passera à côté de vous avec le sourire d'un juste dédain; et votre puissance, qui pourrait encore ressusciter, glorieuse et grande, à la condition d'être intelligente et propice au Monde, achèvera de périr... Ne voyez-vous pas qu'en prêchant le suicide à la Fille de Dieu sur la Terre, à l'Humanité qui a grandi et qui sent sa vie et ses forces, vous vous suicidez vous-mêmes?

Il faut le dire à l'autorité religieuse comme à l'autorité politique : Vous ne pouvez ni dompter ni réduire le monde, vous pouvez seulement le gouverner. Mais vous ne le gouvernerez qu'à la condition de reconnaître et de comprendre sa vie réelle, la vie réelle et actuelle de la société, et d'agir conformément aux convenances de son développement matériel et spirituel. Que si, par aveuglement ou par obstination, vous vous renfermez dans les formes usées, impuissantes et fausses d'un passé, passé sans retour, vos temples seront comme des tombeaux vides au milieu d'une cité active et populeuse, et de nouveaux temples, qui seront les *temples des vivants*, s'élève-

ront à côté des tombeaux des morts : — car le sentiment religieux, ce haut et impérieux besoin de la belle nature humaine, ne peut périr dans les sociétés ; et les sociétés, en religion comme en politique, finissent *par se faire satisfaction* quand on refuse *de leur donner satisfaction.*

Ne vaudrait-il pas mieux pourtant qu'une transformation nécessaire, inévitable, forcée par le développement de la vie sociale et BONNE, se développât par l'autorité ancienne, que contrairement à cette autorité, ou à côté d'elle et sans son concours ? Et comment cela pourrait-il être, si vous vous obstinez à poursuivre vous-mêmes l'amoindrissement de votre influence en continuant à tenir aux hommes de notre temps un langage qui n'est plus de notre temps, un langage qui n'a aucun rapport avec la réalité des choses, avec la vie de la société, ou qui ne s'y rapporte que pour la foudroyer par des anathèmes, grotesques à force d'être solennellement impuissants ? La société d'aujourd'hui n'est pas un monastère du XIIe siècle : Paris n'est pas un cloître et ne se dispose guère à le devenir ; et cependant vous nous parlez comme si cela était ou pouvait être ! Aussi, pendant que vous demeurez dans ce monde qui n'existe pas, dans ce monde conventionnel, le monde réel marche, vit, agit, bien ou mal, *mais sans vous*, sans votre concours, sans votre influence, sans seulement écouter vos sermons ; ou, si par hasard, par caprice, par mode ou par passe-temps, il en écoute un, il dit : « Ce prédicateur a un bel » organe, ce prédicateur n'improvise pas bien, ce prédi- » cateur a beaucoup de talent..... ; » et sur des éloges ou des critiques de ce genre, il retourne à la vie réelle et à ses affaires..... Ce n'est certes pas là l'effet que je voudrais de la parole du prêtre. Mieux vaudrait l'absence de culte que ce simulacre sans vie et sans influence.

XIX.

Mais, dites-vous, le mal vient de ce que le Siècle est sans religion.

Holà ! ces paroles par lesquelles vous portez accusation contre le Siècle sont précisément votre condamnation ; car elles soulèvent un **POURQUOI** formidable qui retombe sur vous de tout son poids et vous écrase... **POURQUOI** *le Siècle est-il sans religion?* —Direz-vous que l'homme ne naît plus avec le besoin religieux, avec la capacité du sentiment religieux, avec la faculté religieuse? Non; car l'enfant qui vient au monde aujourd'hui n'est pas différent de celui qui venait au monde il y a cinq cents ans, il y a mille ans, il y a vingt siècles. Non encore, car le besoin d'une satisfaction religieuse est tel, qu'aujourd'hui même il conduit dans vos temples des hommes qui n'ont pas foi en vous, mais qui, à défaut de la réalité dont le besoin les tourmente, vont y chercher des ombres en pâture...

POURQUOI *donc le Siècle* est-il sans religion? — **PARCE QUE** VOUS, *dont la fonction était de maintenir, de cultiver, de développer la Religion dans la société, vous avez manqué à vos fonctions et fait défaut à votre tâche!*

Chose étrange entre toutes, que ce soit vous qui accusiez en disant : *le Siècle est sans religion!*

Le Feu Sacré est éteint! — Et voici que le Collège des Vestales, à la garde duquel il était confié, et qui l'a éteint ou laissé éteindre entre ses mains, paraît devant le Peuple Romain... Vous croyez que le Collège des Vestales se présente de l'air morne et contrit des accusés, des coupables et des supplians? Non point, en vérité. C'est la tête haute et d'un ton accusateur, qu'il s'adresse à la foule et prétend la condamner en la frappant de cette parole : *le Feu sacré est éteint!*

Église catholique! oui, la société est sans religion.....

Et c'est pourquoi la société vous demande compte ; car c'est vous qui vous étiez chargée d'alimenter le sentiment religieux dans son sein ! Qu'avez-vous fait du Feu sacré confié à votre garde ? et pourquoi aujourd'hui le Feu est-il éteint ? La société vous avait-elle rien refusé de ce qui était nécessaire à l'accomplissement de votre ministère, elle qui s'était livrée sans réserve à votre toute-puissance !

Vous rejetez la faute sur l'esprit de révolte, sur l'incrédulité et la perversité des temps modernes..... Eh ! comment ne voyez-vous pas que vous répondez par le fait même qui vous accuse et qui vous condamne ? Car d'où est-il sorti, cet esprit d'incrédulité et de perversité dont vous parlez ? N'est-il pas le fils de vos œuvres ? Vous avez possédé la société tout entière, vous l'avez tenue tout entière entre vos fortes mains pendant des siècles. Vous preniez les générations dès le jour de la naissance ; vous marquiez *de votre signe* les enfants des hommes avant qu'ils eussent pressé la mamelle de leur mère, et vous exerciez autorité sur eux jusqu'au tombeau..... Que dis-je ? Votre autorité s'étendait, mystérieuse, terrible, omnipotente, au-delà de la tombe elle-même et réglait les comptes de l'Éternité ! Aucun acte de la vie, aucun homme ne vous échappait, ni dans ce monde, ni dans l'autre. Vous façonniez à votre convenance l'esprit des enfants du Pâtre et l'esprit des enfants du Roi. Le réseau de votre domination enlaçait les palais et les chaumières et couvrait la terre ! Église catholique ! vous seule avez eu la plus formidable puissance qui fut jamais ; car vous seule avez réalisé, pour votre principe, un *système d'enseignement un et universel ;* et aujourd'hui encore, quand l'Université, qui d'ailleurs accepte votre enseignement, donne à quelques centaines de mille créatures humaines, en France, son instruction spéciale, vous donnez la vôtre, dans vos chaires, à trente-deux millions d'enfants !

Et c'est après avoir ainsi tenu, dominé, possédé, élévé, gouverné la société tout entière pendant des siècles, que

vous venez vous plaindre des actuels résultats d'irréligion et récriminer de ce que le monde vous échappe? Eh! si la Société vous échappe, malgré la domination absolue que vous aviez étendue sur elle, c'est donc que votre action, qui devait lui être propice, heureuse et maternelle, était devenue singulièrement lourde, oppressive, hostile. Si vous aviez favorisé la vie et le développement de l'Humanité, sur laquelle vous aviez toute influence, toute autorité, ET DONT VOUS ÉLEVIEZ LES ENFANTS, pourquoi et comment l'Humanité se serait-elle dressée contre vous? Si vous aviez toujours été ce qu'il y avait à chaque époque de plus vrai, de plus utile, de plus intelligent, pourquoi et comment auriez-vous perdu votre influence? Car vous étiez omnipotente, et l'esprit de révolte, d'insubordination et d'orgueil individuel, dont les générations modernes sont maintenant pénétrées jusqu'aux os, n'était pas né.

Église, Église! pourquoi vos fils se sont-ils tournés contre vous? Les philosophes et leurs pères ont été vos fils et vos élèves.

Église! vous n'avez pas voulu marcher avec l'Humanité qui a marché; vous n'avez pas voulu enlever vous-même, en modifiant vos dogmes barbares, ou en les laissant tomber dans l'oubli et passant outre avec l'intelligence moderne, vous n'avez pas voulu enlever les obstacles que vos dogmes faisaient sur notre chemin; vous n'avez pas voulu tenir aux Peuples grandis en force, en raison, en intelligence, à l'Europe policée, industrieuse et savante, un autre langage que celui avec lequel vous soumettiez, dans les premiers siècles, les grossières légions des Goths, des Huns et des Vandales; vous ne voulez dire ni plus, ni moins, ni autrement aux Français d'aujourd'hui, que vous ne disiez aux Franks de Clovis ou de Mérovée...

A cela vous répondez que c'est ce qui fait votre gloire, car la vérité est identique à elle-même dans tous les temps et dans tous les lieux, et ne saurait varier au gré

des circonstances. — Le principe est juste, mais ne démontre point la justesse de l'application que vous en faites. La vérité ne change pas : les vérités mathématiques découvertes par Pythagore, Platon, Euclide et Archimède, sont certainement tout aussi vraies aujourd'hui qu'au temps où ces géomètres les découvrirent. Il en est manifestement de même de la loi morale proclamée par Jésus. Mais si l'invariabilité est un des caractères de la vérité, cela ne prouve nullement qu'une erreur devient une vérité par l'obstination qu'une corporation peut mettre à la soutenir invariablement.

XX.

L'homme étant fait pour connaître et aimer la vérité, il arrive que lorsqu'une vérité lui est révélée et qu'il l'a comprise et acceptée, il la conserve sans modification et sans altération dans le trésor de sa connaissance. L'évidence de cette vérité conquise ne diminue pas pour lui au fur et à mesure que son intelligence se développe. Au contraire, cette évidence n'en est que plus profondément et plus généralement sentie dans l'Humanité. Ainsi, *quand une chose est vraie,* l'Humanité *ne peut cesser de la comprendre vraie en s'éclairant davantage.* Voilà pourquoi les vérités géométriques dont nous parlons et la vérité morale du principe de Jésus-Christ, brillent aujourd'hui, dans la liberté de la conscience humaine, d'un jour aussi pur, plus pur même ou au moins plus complet qu'à l'époque où cette conscience en a pris possession pour la première fois.

Quant au dogme de la sainteté du mépris des choses de la terre et du renoncement au monde, vous avez bien pu y croire à une certaine époque et le faire accepter comme un acte de foi, par la prodigieuse et légitime influence de votre supériorité sur des populations incultes et ignorantes, et parce que des nuages épais obscurcis-

saient totalement encore à cette époque la Destinée humaine. Mais votre obstination à demeurer aujourd'hui dans une erreur que l'esprit humain abandonne, et que vous croyez devoir à vos prétentions d'infaillibilité de prêcher comme vous la prêchiez il y a dix et quinze siècles, prouve certainement la fixité de ces prétentions, mais non pas la fixité du dogme dans la conscience libre de l'homme. Or, c'est cette fixité de l'assentiment de la conscience libre à l'idée qui serait une manifestation de vérité en sa faveur.

Voyez la différence du *vrai* et du *faux*. Au principe de Jésus vous avez mêlé des dogmes étrangers et hérétiques. Pour un temps vous avez fait accepter le tout ensemble aux hommes. Mais au fur et à mesure que l'intelligence humaine, cette noble fille de Dieu, a grandi et s'est débarrassée de ses langes, elle a compris avec plus d'évidence, elle s'est assimilé avec plus de force le principe de Jésus, parce que ce principe, en tant que vérité, était adéquat de cette intelligence dont la vérité est l'aliment essentiel et en quelque sorte la substance intégrante. Et cependant que le principe de Jésus s'élevait, brillant d'un éclat de plus en plus vif, les dogmes faux auxquels il avait été associé et qui bénéficiaient du reflet de sa pure lumière, ces dogmes allaient pâlissant, se ternissant, s'obscurcissant. Et voici que le principe de la paix et de l'amour, qui s'est victorieusement dégagé, dans la conscience humaine, des idées tumultueuses, guerrières, mystiques et barbares du moyen âge, rejette aujourd'hui cet alliage impur des religions antérieures, ce cortège hétérogène des métaphysiques platoniciennes, des cosmogonies et des théogonies égyptiennes et orientales dont étaient imbus les sophistes et les docteurs qui, lors de leur conversion au Christianisme, les introduisirent à flots écumeux dans la doctrine de Jésus.

L'Esprit moderne, en conservant la conception de Jésus, l'excellence du principe de la paix, de l'amour, de l'union des hommes entre eux et avec Dieu; en repous-

sant les dogmes échafaudés sur les données hérétiques dont nous venons de parler, et notamment le dogme de l'éternelle et fatale malédiction de la Terre, de la colère et de la vengeance du Créateur contre ses créatures, de l'expiation des fautes non commises; en marchant visiblement vers la conception d'un Dieu puissant et bon, qui veut le bonheur de l'Humanité, qui lui permet les plus grandes et les plus belles espérances, qui l'appelle à réaliser sur la Terre, au sein des jouissances légitimes dévolues à son rang, le travail glorieux qui est sa tâche dans l'Œuvre éternelle de l'Harmonie des choses, à prendre dans ce travail et par ce travail un développement qui la conduise à des Destinées ultramondaines plus glorieuses encore..... l'Esprit moderne, en avançant vers cette FOI NOUVELLE, brillante des plus pures et des plus vives clartés de l'espérance et de l'amour, a procédé à la séparation du bon grain de la doctrine de Jésus d'avec l'ivraie des doctrines étrangères. Il a expulsé les *erreurs des nations* introduites dans la doctrine lorsque la puissante main du Christ n'était plus là pour faire obstacle à leur invasion, et qui la dénaturèrent absolument après les premiers siècles.

En obéissant aux tendances que nous signalons, l'intelligence humaine, loin de répudier Jésus, revient donc évidemment à sa pensée même, au Christianisme pur et primitif. Et elle y revient, non pas pour rejeter cette grande pensée dans des régions abstraites, mystiques et stériles, comme firent autrefois les philosophes grecs convertis au Christianisme; non pour la chasser de la réalité actuelle et vivante; non pour la renvoyer du Monde où nous sommes, en la confinant dans celui où nous ne sommes pas encore; non pour ne lui demander qu'une simpliste et vicieuse *moralisation individuelle*, impuissante au sein des conditions sociales dépravatrices où l'homme est placé; mais pour organiser des conditions sociales conformes à cette pensée d'union et d'harmonie, capables de la réaliser sur la Terre, de l'incarner dans l'Humanité.

Notre terre, comme tous les globes qui peuplent le ciel, est un Enfant du ciel, et nage dans ses feux et dans sa lumière. Elle est appelée, avec son Humanité, à prendre part au concert paradisiaque de l'Éternelle Harmonie des mondes. Voilà la Foi qui va remplacer le dogme faux, décevant et funeste, de la terre exilée du ciel et maudite de Dieu. Cette Foi nouvelle, c'est la chaîne d'or qui bientôt rattachera la terre au ciel, l'Humanité à l'Univers et à Dieu. Nous avons assez prouvé d'ailleurs qu'elle est la conséquence logique de la pensée du Christ; qu'elle est au principe fondamental de sa doctrine ce qu'un jeune arbre, riche du plus beau feuillage, couvert de fleurs parfumées auxquelles succèderont des fruits savoureux, est à la semence d'où il est sorti.

Ainsi, nous devons reconnaître avec joie et proclamer avec orgueil que la Vérité, qui est absolue et qui ne varie ni avec les temps ni avec les lieux, loin d'être exposée à périr dans la conscience de l'Humanité au fur et à mesure que celle-ci se fortifie, se développe et s'éclaire, s'y établit, au contraire, toujours plus puissante et plus lumineuse; tandis que les erreurs qui l'accompagnent dans cette même conscience, sont expulsées tôt ou tard. — L'intelligence humaine est comme un van et comme un crible. Le van et le crible peuvent recevoir des pierres et de la poussière avec le bon grain; mais le crible séparera les pierres, le van chassera la poussière, et le bon grain finalement restera sans perte et sans mélange. — Ces opérations sont souvent bien longues. Le travail de l'Humanité, dans les troubles et l'anarchie des époques subversives, n'est pas progressivement continu; il est souvent interrompu pour être repris à de longs intervalles; mais enfin se fait-il à travers les préjugés, les difficultés, les obstacles de tout genre; et les soldats de la Vérité ne doivent jamais cesser d'avoir bon courage, car s'ils peuvent succomber à la peine, si le plus souvent ils succombent, leur cause triomphera, et c'est là, en définitive, ce qui doit être à leurs yeux l'important.

XXI.

Arrivons, en nous résumant, au fait que nous voulons signaler pour finir.

L'intelligence humaine, avons-nous établi, après avoir accepté des dogmes faux, absurdes, funestes, sur Dieu, le Monde, l'Homme et la Destinée, s'est révoltée contre ces dogmes et contre l'autorité qui les avait imposés et qui les maintenait. Tant qu'elle eut un combat sérieux à soutenir, le combat suffit à son activité. Mais après la victoire, comme Ève après sa première révolte et sa première conquête, l'âme humaine se vit nue! elle se trouva sans dogme, sans religion, sans idée supérieure et directrice, sans foi. Alors le besoin du plus noble, du plus sublime de ses aliments s'est de nouveau révélé en elle. Dévastée, dévorée par un scepticisme aride, Ève a poussé des gémissements lamentables, elle a compris qu'une croyance religieuse était aussi nécessaire à l'homme social que le pain au corps de l'homme individuel.

La manifestation de ce besoin a réjoui les soldats arriérés des vieux dogmes, car ils n'en ont pas compris le sens : ils ont cru qu'elle indiquait un retour à l'esprit du passé. Quelques caractères faibles ou légers, des hommes fatigués, des littérateurs inconséquents, romanciers, feuilletonnistes, avides de parler religion et philosophie pour orner leur futilité; des jeunes gens irréfléchis, frappés des beautés de l'art chrétien dont notre siècle a retrouvé l'intelligence, visitant le passé avec leur imagination, amoureux des belles madones et des naïves légendes, ont cru aussi que la société allait débonnairement reprendre la foi du moyen âge. — Ce sont là des jugements insensés ou plutôt puérils; car il est bien facile de reconnaître que, loin de la ramener au passé, le travail qui s'opère dans la société l'en éloigne davantage. En effet, l'esprit humain qui avait secoué les dogmes anciens

et qui s'était arrêté dans de simples négations, reconnaissant aujourd'hui la nécessité d'une croyance et cherchant une affirmation qui ne sera certainement pas celle des moines du XIIe siècle, continue évidemment son cours vers l'idée de l'avenir, bien loin de retourner aux dogmatiques du passé. L'homme ayant préludé à la prise de possession de la Terre par un développement décisif de sa force, de son intelligence, de son industrie, ne peut plus reprendre la croyance insensée et ignorante qui avilissait la Terre. Il doute encore, mais il lui faudra bientôt la croyance intelligente et lumineuse qui fera de la Terre l'une des oasis du Ciel.

L'idée claire et brillante de la Destinée de l'homme, telle que nous la faisons connaître, n'a donc pas encore illuminé et ne possède pas tous les esprits; mais l'avenir lui appartient incontestablement. Déjà, en effet, à part quelques obstinations étroites, les esprits sérieux se tournent du côté de la question sociale, et pressentent le règne de la liberté, de l'harmonie, du bonheur sur la Terre. Qu'il y ait encore dans les intelligences beaucoup de timidité, de nombreux préjugés, du trouble et de la contradiction, nous ne le nions pas. Il n'en est pas moins évident que l'on marche du côté de la lumière : et la grande preuve que nous avons à en donner, c'est que jusque dans le sein des églises protestantes et de l'église catholique elle-même, on commence à reconnaître que la doctrine du Christ a été faussée dans ses applications; que, loin d'avoir exclusivement pour objet le *salut exceptionnel de l'individu* dans l'autre monde, son objet principal est le *salut social de l'Humanité* dans cette vie aussi bien que dans les autres vies : on reconnaît enfin qu'on ne peut restituer au Christianisme sa légitime grandeur et sa puissance qu'à la condition d'accepter cette interprétation qui montre dans l'Evangile la **SOURCE PRIMITIVE DE TOUTE VUE FÉCONDE SUR L'AMÉLIORATION DE LA SOCIÉTÉ.**

Que de pareilles tendances intellectuelles se manifestent dans la société laïque, qui, sans vouloir se départir des conquêtes de la philosophie, veut conquérir une idée religieuse d'accord avec la raison et avec ses pressentiments, vagues encore, sur l'avenir de l'Humanité, rien n'est plus naturel. Mais ce qui est remarquable, c'est que ce mouvement intellectuel agite aujourd'hui les rangs du clergé où l'esprit nouveau pénètre. Et en vérité, n'était-il pas impossible qu'un corps aussi nombreux, renfermant tant de membres pleins de lumières, de hautes vertus et de bons désirs, restât absolument en arrière et ne suivît pas la marche de la société ambiante? Aussi cette idée germe et se développe dans son sein, que, pour remettre l'Évangile à la place où il doit être dans l'esprit des peuples, il faut le leur présenter non comme répudiant et damnant le monde, mais comme annonçant et promettant au monde le règne des lois de Dieu et les fruits de justice, de liberté, de paix et de bonheur dont seules ces lois peuvent le couvrir.

Beaucoup de prêtres catholiques et protestants, surtout en France et en Allemagne (et déjà même en Angleterre et aux États-Unis), comprennent donc que le caractère essentiel de toute *religion*, et à plus forte raison celui de la religion de Jésus, doit être de *rallier* ou de *relier* les hommes; que, loin par conséquent de se reléguer en dehors du monde et de la société, la religion doit féconder le monde et attendre son propre développement du développement de la sociabilité humaine avec laquelle elle se confond, et dont elle n'est et ne peut être que le fait synthétique et suprême (1).

Malheureusement les dépositaires de l'autorité sont précisément, dans le corps ecclésiastique, les hommes qui comprennent le moins la portée des tendances de l'esprit

(1) J'écrivais ces lignes en 1835. L'heureux mouvement de transformation qu'elles signalent a fait de nouveaux et grands progrès depuis cette époque. (*Éd. de* 1848.)

moderne ; leurs répugnances à l'endroit des transformations sociales que les temps commandent et que le Génie de l'Humanité va bientôt accomplir, sont si fortes que, sans aucun doute, l'*Eglise* (officielle) laissera au *Monde* l'initiative de ce mouvement d'organisation pacifique qui réalisera la pensée de Jésus, et dont l'accomplissement était sa propre tâche à elle-même !

XXII.

Au reste, il ne faut pas accuser trop fort. L'Eglise a été inintelligente, elle a cessé de marcher à la tête des peuples, elle s'est réfugiée et renfermée dans le passé, elle a laissé l'esprit nouveau se former en dehors d'elle sans y prendre part ; elle a voulu le *statu quo* et prononcé un anathème général contre toute transformation : cela est vrai. Mais cet esprit nouveau à son tour a été long-temps tracassier et révolutionnaire : la philosophie n'a long-temps fait que des monceaux de ruines, et les nations sont encore tout imprégnées des dissolvants terribles avec lesquels elle a miné et renversé les trônes et les autels.

Ainsi, malgré des tendances et des désirs incontestablement progressifs, la philosophie, faute d'avoir conçu clairement et distinctement la Destinée de l'homme et d'en avoir reconnu les voies pacifiques et régulières, n'a su inaugurer que le génie révolutionnaire. Et elle a si bien soudé l'idée de *révolution* à l'idée d'*innovation*, qu'elle a persuadé aux Pouvoirs et aux Peuples que le principe révolutionnaire et le principe du progrès social ne sont qu'une seule et même chose ; de telle sorte que les Peuples se sont passionnés pour les révolutions, et que les Pouvoirs effarouchés sont disposés à se cabrer contre tout ce qui se présente avec un caractère d'innovation et de progrès....

Quoique ce malheureux esprit de révolution ait, dans ces derniers temps, perdu beaucoup de sa puissance au

fur et à mesure que les idées d'organisation, les principes de la véritable Science sociale ont gagné du terrain, il est encore assez fort néanmoins pour entretenir des haines aveugles et déplorables dans le champ de la politique subversive. De plus, et c'est ce qu'il importe surtout de signaler à l'opinion, pour la mettre en garde, aujourd'hui que la Science sociale commence à se répandre dans le monde, il cherche à s'emparer à son profit de la force que recèlent les flancs de cette science, à en dénaturer le caractère essentiellement pacifique, à s'appuyer enfin sur des principes qui concluent à l'harmonie sociale, pour conclure à la discorde et à la guerre. — Et malheureusement il faut dire que la conduite du gouvernement et des classes officielles rend de jour en jour vigueur à ce principe de révolution en le faisant devenir quasi-nécessaire.

Nous voyons donc des écrivains, d'une part aveuglés par les préjugés révolutionnaires et les haines politiques que nous ont légués nos pères, mais que nous devrions avoir en ce temps-ci la sagesse de répudier; d'autre part, forcés de reconnaître la puissance du grand principe d'**ASSOCIATION** formulé par Fourier, chercher (ce qui est contradictoire à ce principe même) à en faire un ferment révolutionnaire. Ils prétendent activer la lutte des classes et des intérêts qui se combattent, au nom même de l'idée qui apporte enfin le moyen de les rallier et de les unir!

Mais cette logique doit-elle étonner dans un siècle où l'Évangile, dont on ne contestera pas sans doute que la pensée fondamentale est l'exaltation du principe de la paix, de la charité, de l'union des hommes entre eux et avec Dieu, où l'Evangile de Jésus, disons-nous, est exploité chaque jour comme un arsenal de révolution ; où un prêtre même, puissant par la parole, mais d'une intelligence vacillante, égarée et fiévreuse, a jeté dans le monde étonné le nom de celui qui a été la plus parfaite expression, la plus pure émanation de l'amour, comme un signal terrible de renversement, de vengeance et d'extermination?

Ah! certes, ces inconcevables, ces monstrueuses al-

liances des principes sacrés de l'union et du bonheur des hommes avec les doctrines sanglantes du génie des révolutions, cette transformation insensée de l'Ange du progrès social en Démon des ruines, ne sont faites ni pour éclairer les hommes, ni pour calmer des passions désordonnées, ni pour convertir les Pouvoirs sociaux à la cause du progrès et du bonheur de l'Humanité, qui est pourtant leur cause aussi, à moins qu'ils ne veuillent pas se compter dans l'Humanité ! Et vous, qui au sortir des austérités du cloître vous êtes laissé subitement enivrer par une liqueur à laquelle il n'est déjà plus donné dans ce temps-ci de troubler le cerveau des hommes mûrs, quelle n'eût pas été votre gloire si vous fussiez monté à la hauteur de la belle mission qui vous était offerte, si vous eussiez su sacrifier le bruit, très-grand, mais vain et passager, d'une révolte stérile, au développement et à la fécondation de l'esprit qui germait dans les rangs de l'Église ! si, au lieu de vouloir atteler Jésus au char des révolutions, vous eussiez démontré à cette Église sur laquelle vous aviez alors tant de puissance, que l'Évangile de Jésus appelait l'Humanité aux voies pacifiques des grandes améliorations sociales et promettait à l'avenir la justice, la liberté et le bonheur ! Prêtre du Christ et Apôtre de l'humanité, il fallait combattre et vaincre cette erreur qui vous a vaincu, cette idée ignorante et barbare qui arme d'un glaive et d'une torche ardente le Génie du Progrès. Il fallait présenter ce Génie bienfaisant, aux Peuples, à l'Église, aux Rois, tenant à la main la branche d'olivier et le rameau de vigne, invoquant l'accomplissement de la loi du Christ et répétant ses anathèmes contre la violence, la destruction et la guerre ! Vous étiez en position de faire entendre et formellement accepter à l'Église que les voies rétrogrades sont des voies fausses comme les voies révolutionnaires ; que le bénéfice de la *Promesse* n'est pas borné à l'autre vie ; que cette Terre appartient à Dieu, est apte à recevoir ses lois, et que, comme le Ciel, elle relève de sa Bonté et de sa Providence !

Et quand encore l'Église se fût montrée lente à une acceptation formelle, votre parole, recueillie dans le monde, y eût porté de bons fruits. Mais, pour cela, il eût fallu comprendre....

Si nous insistons sur ce fait spécial, c'est parce qu'il est l'incarnation et le type le plus éclatant de cette association, aussi fausse, aussi inconséquente que funeste, du principe du progrès social et du principe révolutionnaire; c'est ensuite, parce qu'il a reçu une importance malheureuse dans la production des tendances intellectuelles modernes que ce fragment a pour but de signaler. Cette révolte bruyante, en effet, cette union étrange de l'Évangile et des doctrines les plus violentes et les plus subversives; ce dithyrambe apocalyptique où les lieux communs les plus pauvres et les plus usés de la presse révolutionnaire se sont trouvés rajeunis par un style qui tantôt s'élevait aux formes de la poésie la plus pure, tantôt descendait aux plus vulgaires déclamations du mélodrame; cette œuvre de bruit et de paroles, de philosophie et de mysticisme, d'amour et de haine, a retardé et compromis le mouvement heureux qui s'opérait dans le sein de l'Église, et préparait le rapprochement des deux grandes manifestations, encore hostiles aujourd'hui, de l'intelligence humaine, la Raison et la Foi. Nombre de ces membres du clergé, dont la pensée se préoccupait avec amour du *Salut social* de l'Humanité; qui commençaient à comprendre que la richesse, la liberté, le bonheur des peuples, le progrès réel, enfin, avec toutes ses puissances et toutes ses gloires terrestres, loin d'être condamnés par la Parole du Christ, en formaient, au contraire, le vrai développement; nombre de ces hommes, que l'esprit de l'Avenir torchait et échauffait, et dont l'influence aurait pu nouer régulièrement l'Avenir au Passé, se sont repliés avec effroi sur le Passé, à l'aspect de cette manifestation furibonde et sanglante. Il leur a semblé que si le Lévite, converti au progrès, était entraîné lui-même à sacrifier

au Dieu violent des révolutions et à lui consacrer l'Évangile, il fallait bien que ce mot de progrès ne fût qu'une tentation funeste, et qu'il ne recélât que la révolte, le vertige et la destruction.

C'est ainsi que celui qui aurait pu être le négociateur de paix, le médiateur entre le Passé et l'Avenir, et préparer l'alliance dans laquelle sont appelées à se réunir, en se complétant, sous l'invocation de Dieu et de l'Humanité, les doctrines encore hostiles du Catholicisme, du Protestantisme et de la Philosophie, n'a été pour l'Église qu'un sujet de scandale et d'effroi, qu'un sujet de réaction rétrograde pour les Pouvoirs constitués, de trouble pour la société, et de pitié pour la Philosophie elle-même, — car les représentants avancés de la Philosophie (qui répudient aujourd'hui l'esprit de dissolution et comprennent que le temps est venu de réorganiser et d'édifier) avaient accueilli avec joie les premières manifestations du prêtre chrétien en faveur du progrès social et de l'avenir, mais ils l'ont repoussé avec dédain quand ils l'ont vu essayer, dans son égarement, de rallumer avec l'Évangile le feu qui s'éteint sous les débris du passé.

XXIII.

Au reste, pour n'avoir pas été comprise avec grandeur, pour avoir, au contraire, été méconnue et compromise, la préparation de cette haute alliance des deux manifestations supérieures de l'âme humaine n'en constitue pas moins, à l'époque actuelle du développement intellectuel, la tâche capitale des esprits qui se livrent aux spéculations générales de la philosophie et de la religion.

Cette alliance, nous le disons sans crainte de nous tromper, ne se ratifiera pleine et entière que **POSTÉRIEUREMENT** à la grande transformation qui inaugurera l'accord de l'ordre et de la liberté sur la terre, qui réalisera l'Harmonie dans l'ensemble des faits de la vie hu-

manitaire. C'est seulement de l'*Harmonie vivante* que l'alliance de la Raison et de la Foi émergera, radieuse et intelligible à tous les esprits et à tous les cœurs (1). Néanmoins, tout effort de rapprochement entre ces deux puissances, tout travail ayant pour but de faire reconnaître que le principe du développement social, loin d'être opposé à la pensée vraiment fondamentale du Christianisme, en est, au contraire, la conséquence voulue; que le caractère du progrès réel, loin d'être révolutionnaire, est essentiellement organisateur et pacificateur; que c'est par la *science*, par l'*expérience* et par l'ATTRAIT, et non par le tumulte et la violence, que la société doit entrer dans la carrière splendide de ses Destinées heureuses : tout travail conçu dans ces vues de raison, de sagesse et de ralliement intellectuel, doit déblayer la route qui mène à la réalisation de l'Harmonie sociale, route trop embarrassée encore et par les préjugés anciens et par les préjugés nouveaux.

Tel a été notre but en écrivant ces lignes sur la Doctrine religieuse de la Rédemption et sur le caractère éminemment favorable au développement de la Destinée humaine, qui distingue la pensée fondamentale de la Révélation de Jésus. Ce n'est qu'en restituant à cette pensée son sens pur et primitif, en se rendant compte de son influence effective sur l'esprit moderne, en y rattachant l'idée de progrès, de liberté et de développement, sur laquelle s'est élevée la philosophie de notre temps, que l'on apercevra la chaîne qui lie le Présent au Passé, l'Avenir à l'ancienne Promesse.

J'ai cru utile de mettre en tête de l'exposition du *Mé-*

---

(1) L'HARMONIE et LE BONHEUR ÉTANT LA FIN DES ÊTRES, la conception de l'Harmonie peut seule donner la solution des problèmes philosophiques et religieux, qui, jusque-là, n'ont été que des énigmes absolument indéchiffrables. La participation à cette Harmonie réalisée, pourra seule incarner universellement le sentiment de ces solutions.

canisme de l'Harmonie sociale, dont la connaissance initie, par une induction facile, à la Foi de l'avenir, cette appréciation générale des conceptions religieuses et philosophiques du passé et du présent, qui sont les prolégomènes de ce livre de la Destinée humaine dont les sceaux ont été brisés par le génie de Fourier. Si l'on veut, de part et d'autre, abandonner des erreurs que l'on ne peut plus songer sérieusement à défendre, on reconnaîtra que la Religion chrétienne fondée sur une tradition et sur une promesse, et que la Philosophie fondée sur une perception, encore obscure et plus instinctive que scientifique, du développement de l'Humanité, se réunissent et s'accordent dans le commandement de la justice et dans un grand **DÉSIR**, celui de l'union et du bonheur de l'Humanité. Or, la Conception de Fourier apporte le moyen d'assurer, par l'**ATTRAIT** même, l'exécution du commandement, et de réaliser enfin le grand désir. Si donc on nous demandait comment cette Conception se lie au passé de l'Humanité, nous répondrions qu'elle s'y lie comme l'Accomplissement d'un fait capital se lie au Désir qui l'a invoqué, à la Promesse qui en a été transmise.

XXIV.

Les hommes de bonne foi verront bien maintenant que, loin de condamner injustement tout dans le passé, nous avons à cœur, au contraire, de montrer comment la Conception qui le couronne et qui l'éclaire en ouvrant l'Ère radieuse des époques harmoniques, permet de rendre justice aux bons efforts, et prouve que les vérités mêlées d'erreurs et cultivées dans des camps ennemis, grandissant et s'épanouissant au soleil de l'Harmonie, s'associeront entre elles et marieront dans un berceau splendide leurs rameaux, leurs fleurs et leurs fruits parfumés. Le Catholicisme trouvera satisfaction pleine et entière pour le principe de l'Ordre ou de l'Unité qu'il a

courageusement défendu sur la terre. Le Protestantisme trouvera satisfaction pleine et entière pour le principe du libre Examen et la Philosophie pour celui de la Liberté et du développement de l'Humanité, qui ont été les mobiles de leurs combats. Et tous trois, un jour qui n'est pas éloigné, salueront, dans la **LOI DES HARMONIES**, découverte par Fourier, la réalisation du but indiqué par Jésus, la solution de la question posée au Génie humain par cet Évangile où il est écrit : *Cherchez d'abord le* **ROYAUME DE DIEU ET SA JUSTICE**, *et tous les biens vous viendront ensuite par surcroît : cherchez et vous trouverez ; frappez à la porte et elle vous sera ouverte.*

Au reste, comme nous l'avons dit, cette Foi pleine, intégrale, intelligente et complète, qui donnera satisfaction à tous les besoins de l'âme humaine, dont les diverses doctrines philosophiques et religieuses n'ont été jusqu'ici que des expressions fragmentaires et plus ou moins exclusives; cette Foi qui sera la grande voix de reconnaissance et d'amour de l'Humanité constituée dans son Unité, la haute et vivante synthèse de son Harmonie sociale, s'introduira d'elle-même après l'installation de cette glorieuse Harmonie sur la Terre. Jusque-là toute la question dogmatique doit être strictement renfermée dans le domaine de l'esprit et de la science. Pratiquement, les discussions qui s'y rapportent n'ont aujourd'hui d'importance que pour préparer les intelligences élevées à la connaissance et à l'acceptation de la nouvelle Économie Sociale qu'il faut avant tout organiser. Fourier et ses disciples orthodoxes et intelligents n'ont jamais songé et ne songeront jamais à prêcher à la société actuelle rien qui ressemble à une religion, à y fonder rien qui ressemble à une secte. Le but de leurs travaux de propagation est d'obtenir une décisive expérience de l'**ORDRE SÉRIAIRE** appliqué à une **ORGANISATION PUREMENT INDUSTRIELLE**, et qui restera entièrement soumise à la **LOI CIVILE**, à la **LOI MORALE**, à la **LOI POLITIQUE** et à la **LOI RELIGIEUSE** du pays au

sein duquel elle sera exécutée : que ce pays soit la France, la Russie, l'Angleterre ou la Turquie; que la religion y soit le catholicisme romain, le christianisme grec, le protestantisme ou le mahométisme. La réforme des conditions de l'**INDUSTRIE** et du **TRAVAIL**, nous le répétons, voilà notre but, notre seul but actuel. Que l'Humanité, après cette réforme, qui sera la solide base de ses immenses progrès futurs, de ses glorieux développements ultérieurs, modifie et transforme les lois civiles, les lois politiques, les lois religieuses qui conviennent à son état actuel, ou qui en sont des expressions et des nécessités plus ou moins heureuses; que les mœurs de l'Avenir n'aient, dans tous les ordres de relations, que des rapports de ressemblance fort éloignés avec les mœurs du Passé ou du Présent, nous ne le mettons pas en doute, et nous croyons même qu'il faudrait être fou pour le contester un seul instant. Mais ces transformations ultérieures des mœurs, des lois, des croyances publiques, qui peuvent être prévues et prédites, sont l'affaire de l'intelligence et de la volonté ultérieures de l'Humanité. Aujourd'hui elles appartiennent au domaine de la spéculation, du sentiment, de la pensée pure, et n'en doivent pas sortir.

Nous espérons que ces explications suffiront pour qu'aucun homme de bonne foi ne se méprenne sur le caractère de la doctrine que nous propageons et sur la nature de sa critique. La doctrine accepte la société telle qu'elle est, avec ses mœurs, ses croyances, ses préjugés mêmes : elle veut seulement conquérir le crédit dont elle a besoin pour déterminer l'application expérimentale de son principe organisateur à l'*ordonnance des travaux d'une Commune agricole et industrielle, établie dans des conditions données*. Et quand elle critique la société et la loi actuelles, ce n'est pas pour provoquer au renversement brutal de l'une et de l'autre ; car elle professe, et il ressort de ses principes mêmes que le caractère du **PROGRÈS RÉEL** est de procéder par la voie des *transfor-*

mations attrayantes, et non par celle des *renversements.* Elle est comme l'homme sage qui signale les vices de la loi mauvaise, qui peut même la critiquer âprement, mais qui se soumet à cette loi tant qu'elle n'est pas remplacée par une autre, tant qu'elle est LA RÈGLE de la société dans laquelle il vit.

XXV.

Il ne manque pas de gens dans le monde qui n'ayant pas compris la Conception de Fourier, et restant éblouis devant la thèse si neuve de l'ATTRACTION PASSIONNELLE, aux développements de laquelle ce grand homme a dû surtout s'attacher dans ses livres, ont cru qu'il s'était laissé emporter hors des voies du vrai, en abandonnant trop exclusivement sa pensée au principe de la *Liberté.* C'est une erreur immense. Le principe qui domine la Conception de Fourier, ce n'est pas le principe de la *Liberté*, c'est le principe de l'ORDRE. Il faut être aveugle pour ne pas le voir. Comment Fourier légitime-t-il, *à priori,* le principe de la Liberté de l'âme humaine ? C'est en s'appuyant sur l'idée la plus élevée de l'Ordre, qui exige que Dieu n'ait pas mis au cœur de la créature intelligente, chargée de le représenter sur la Terre, des passions intimement et essentiellement mauvaises. Et comment légitime-t-il, *à posteriori*, le principe de cette Liberté ? C'est en présentant un Mécanisme social dans lequel toute l'énergie des passions tourne spontanément au Bien et engendre un Ordre admirable. Est-ce attenter au principe de l'Ordre, que de prouver que l'Ordre le plus parfait, que l'Unité, que l'Harmonie enfin a pour moyen la Liberté elle-même *développée dans ses conditions normales*, — tandis que la compression qui excite les résistances et les réactions, n'est, après tout, que l'attestation du désordre ?

Qu'il soit donc bien entendu que cette Théorie qui, suivant les propres expressions de Fourier, doit porter

le nom de **Théorie de l'Unité universelle**, est, avant tout, et bien qu'annonçant à l'Humanité le développement plein et entier de sa **Liberté**, une doctrine d'**Ordre**; qu'aux yeux de Fourier et de ceux qui savent le comprendre, c'est la considération même de l'**Ordre** ou de l'**Unité** qui fait la légitimité transcendante de la **Liberté**; et qu'en tout état régulier de société, à leurs yeux, les **besoins de la Liberté**, toujours légitimes dans leur source, doivent rester néanmoins subordonnés pratiquement aux **nécessités de l'Ordre.**

Ce qui fait la beauté suprême de la Conception de Fourier, ce qui lui donne le caractère absolu de la Science, c'est que précisément, en organisant les relations et les choses d'après le principe de l'**ordre naturel**, elle obtient dans la société l'*Ordre effectif le plus parfait* **par la liberté la plus entière.**

FIN DE L'INTERMÈDE.

COUP D'OEIL RÉTROSPECTIF

SUR

LE PREMIER VOLUME.

COUP D'OEIL RÉTROSPECTIF

SUR

LE PREMIER VOLUME.

> N'est-il pas étonnant qu'on n'ait jamais songé qu'à l'ordre politique, tandis qu'on avait à créer presque entièrement l'ORDRE INDUSTRIEL, incomparablement plus essentiel au bonheur de l'humanité ?
>
> ALPHONSE TAMISIER.

AVANT de nous engager sur le terrain du second volume, d'aborder la constitution du Monde Sociétaire et de développer les merveilleuses harmonies des passions humaines dans leur jeu équilibré et leur essor vrai, il convient de jeter un regard en arrière, et de récapituler les vérités qui ont été déposées et démontrées dans le volume précédent. Nous devons, pour en bien comprendre les conséquences, avoir présentes à l'esprit nos prémisses : donc, procédons rapidement à l'inventaire.

PRÉLUDE. Après la déclaration du but de l'ouvrage, j'ai tracé, sous forme d'hypothèse, l'*Esquisse d'une société convenablement et rationnellement organisée.* — A ce début, les hommes qui ne se doutent même pas de ce que c'est que le *positif* des choses, qui nagent dans le vague ou plutôt qui s'y noient, n'auront pas manqué de dire : « voici déjà le bout de l'utopie qui passe ! »

Ce jugement n'a rien qui doive étonner de leur part, vu leur profonde ignorance. Ils ne savent pas que dans les sciences exactes le procédé général de solution consiste à *supposer d'abord le problème résolu.* C'est ainsi que l'on pose la question, qu'on s'établit face à face avec elle, qu'on en détermine les conditions, et que l'on se

met en mesure de dégager les inconnues du problème. C'est par cette méthode que Kepler a déterminé les trois grandes lois sur lesquelles est assise l'astronomie moderne ; c'est également par une hypothèse que Newton a débuté dans son livre des *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, où il a fondé la mécanique céleste. On en peut dire autant de Copernic pour l'explication des mouvements apparents, de Colomb pour la découverte du nouveau continent, et en général de tous les génies qui ont ouvert une carrière quelconque à l'esprit humain.

Cette méthode, qui m'a fourni la définition nette du BUT de la Science sociale, nous a donné, indépendamment de plusieurs autres conséquences, les théorèmes suivants, savoir :

I. Que la tâche de l'Homme sur cette terre est la gérance de la surface du globe livré en propriété à l'espèce, et que cette tâche doit être accomplie par le développement de toutes les facultés individuelles, ordonnées entre elles, et convergentes au foyer général d'activité de l'espèce ;

II. Que l'Homme, par conséquent, ne peut entrer dans la voie de sa Destinée vraie qu'à la condition d'organiser une société *capable de régulariser le travail humanitaire* suivant les lois fixes et déterminées qui résultent de l'organisme même de la nature humaine ;

III. Que toute forme sociale dont la constitution repose sur un principe générateur du désordre, de l'anarchie, de la guerre, étant *radicalement fausse*, il ne s'agit point de perfectionner pareille forme sociale, mais de la remplacer par un autre, dont le mécanisme doit être déduit de la nature passionnelle de l'Homme, et appliqué aux grandes convenances humanitaires ;

IV. Que la transformation sociale, *quelle qu'elle soit*, doit reposer en premier lieu sur une organisation harmonique de la *Commune*, élément alvéolaire de la société et premier atelier du travail humanitaire ;

v. Cette hypothèse, enfin, nous a fourni un *point d'appui fixe* pour établir régulièrement la critique de la société dans laquelle vivent aujourd'hui les nations les plus avancées dans l'échelle du mouvement, et pour apprécier la valeur des périodes sociales qui l'ont précédée dans cette échelle. — Nous avons procédé ensuite à cette haute critique, qui s'est divisée naturellement en deux sections distinctes.

Critique. *Première section.* Dans la première section, prenant corps à corps la société telle qu'elle est en fait, les conditions sociales au sein desquelles agissent les peuples européens, nous avons rendu saillante et palpable l'effrayante *quantité d'action humaine* que ces fausses conditions divertissent de son véritable et utile emploi, — qui est la création des richesses générales et des moyens du bien-être matériel et intellectuel, — soit pour l'employer à *détruire*, soit pour la *paralyser*, l'occupant à des opérations radicalement improductives. — Nous avons montré en outre quelle quantité non moins effrayante de force est dilapidée par le fait de la non-organisation des opérations productives.

Nous avons fait voir que cette dilapidation des forces, dérivant en principe du *Morcellement* de l'action humanitaire, se traduisait sous nos yeux, dans nos relations industrielles, commerciales, etc., par les grands désordres de la *divergence anarchique* nommée aujourd'hui *libre concurrence*, si niaisement prônée par les ânes savants qui, sous les bannières de la politique et de l'économisme, endoctrinent encore les gouvernements et les peuples.

Cette critique a rendu sensible à tout homme de bon sens que, relativement aux moyens d'action industrielle, aux procédés techniques dont l'humanité est aujourd'hui pourvue dans les sciences et dans les arts, la déperdition du bien-être est poussée à son *maximum* d'énergie, par suite du système vicieux qui régit la production, la distribution et la consommation.

Critique. *Deuxième section.* Elle a été consacrée à l'examen des différentes formes sociales. Nous avons établi d'abord la formule transcendante du Mouvement dans sa généralité universelle; nous avons fait ensuite l'application sociale de cette formule au développement de l'Humanité postée sur un globe de l'ordre du nôtre (1).

Nous avons passé en revue les périodes successives parcourues par l'humanité sur notre globe; nous avons décrit les principaux anneaux de la chaîne que forment ces périodes successives, et nous avons montré comment cette chaîne se prolonge dans l'avenir, en passant du mode *subversif* au mode *harmonique.* — Nous avons donné ainsi la norme du progrès et constaté que le but final ou téléologique des périodes parcourues par l'Humanité, en des lieux différents et à plusieurs reprises, était la conquête des ressources au moyen desquelles l'Humanité peut s'élever à la constitution de la forme so-

---

(1) Il va sans dire que cette formule générale se modifie dans toutes les applications particulières. — On pourrait démontrer qu'elle contient en elle-même la loi de ses modifications, c'est-à-dire toutes les Fonctions qui font varier ses applications diverses, et c'est là le caractère suprême de sa généralité.

On peut comprendre ce que j'énonce ici, en réfléchissant que cette loi déterminant, par exemple, la *hiérarchie des globes dans un tourbillon*, et gouvernant aussi le système de la création sur chacun de ces globes suivant son *titre* et son *rang* dans cette hiérarchie, il en résulte que la formule générale appliquée au mouvement social de l'humanité sur un globe, contenant nécessairement une fonction du titre de ce globe et de la richesse de la création dont il a été pourvu, sera modifiée suivant cet ordre hiérarchique, suivant ce titre spécial. — Ainsi les résultats de l'application de la loi générale des Destinées au mouvement social sur les différents globes, pour être *analogues* entre eux, ne sont cependant pas *identiques :* et la connaissance de la loi fournit les moyens de déterminer les différences et les rapports. — C'est pour avoir ignoré cette loi générale, disons-le en passant, que nous n'avons eu, jusqu'à Fourier, que des Cosmogonies empiriques, fausses et imaginaires, ou misérablement fragmentaires. Je ne prétends point que la Cosmogonie de Fourier soit complète, achevée et parfaite; mais je soutiens sa donnée générale.

ciale *combinée*, *sociétaire* ou *harmonique*, c'est-à-dire de la forme dans laquelle le principe d'Association remplaçant celui de Morcellement, la convergence et l'accord des forces humaines se trouvent substitués à leur divergence et à leur lutte.

J'ai terminé cette première partie en insistant sur l'époque critique où se trouve une Civilisation lorsqu'elle a atteint le point de maturité atteint par les peuples européens. J'ai fait voir, et par le témoignage des faits historiques, et plus scientifiquement encore, par l'appréciation des choses, que notre société, si elle ne passe pas à un échelon supérieur, est menacée de décadence et de chute en période inférieure ; ce qui condamnerait l'Humanité à recommencer, sur de nouveaux frais, de douloureux essais de développement (1).

---

(1) Si la Civilisation européenne entrait un jour en pleine décadence, à la suite de convulsions politiques et sociales, la Barbarie qui en résulterait ne serait certainement pas aussi grossière que celle qui a succédé aux Civilisations de l'Asie occidentale, de l'Égypte et de l'Empire romain. Cette différence serait due à la constitution fixe des sciences, opérée par notre Civilisation, et à l'IMPRIMERIE, qui en a trop universalisé les documents, pour qu'ils puissent être entièrement anéantis dans la catastrophe de chute. Ainsi, ce serait à une pure invention matérielle, l'imprimerie, que l'Humanité devrait sa meilleure planche de salut. — Quant aux sublimes conceptions morales, philosophiques et spiritualistes dont nos barbouilleurs littéraires et politiques font tant de fracas, Dieu sait ce qu'elles deviendraient dans ce cataclysme. Il est probable que les débris de ces misères serviraient à engendrer de nouvelles disputes, à raviver des fanatismes éteints, et fourniraient aux hommes de nouveaux prétextes pour ensanglanter leur terre.

Toutefois, malgré l'imprimerie et la constitution des sciences, il se pourrait bien faire que la chute en période inférieure entraînât les résultats les plus terribles, à cause de la dégradation matérielle et climatérique de la planète, dégradation bien plus avancée aujourd'hui qu'aux époques des révolutions sociales précédentes. Aussi, je ne crains pas d'exprimer ici comme mon opinion, que si la civilisation, s'étendant sur l'Amérique, avait alors exercé sur ce continent les déboisements et les grands ravages qu'elle a faits sur l'ancien, la vie de la planète pourrait être gravement compromise par quelques centaines d'années de perturbation. — Mais la découverte du Régime sociétaire ôte toute chance à ces évènements.

Après avoir terminé la partie négative ou critique, nous sommes entrés dans la partie positive ou organique.

ORGANISATION. *Premier livre.* Ce livre pose et discute l'ensemble des principes primordiaux sur lesquels doit être basée une saine Economie Sociale. Ce n'est pas arbitrairement que je me suis pris à établir d'abord les principes relatifs à la constitution industrielle et matérielle du régime sociétaire. La vie sociale, comme la vie humaine, est *composée*, et il est fort ridicule, dans l'ordre pratique, de s'occuper de l'âme, des jouissances du cœur et de l'esprit, avant d'avoir songé à pourvoir aux premières nécessités de la vie. *Ventre affamé n'a point d'oreilles.* Le spiritualisme politique qui professe le dédain de la matière ne fait preuve que d'une fondamentale inintelligence des choses.

Le fatras des doctrines philosophiques, les vanités politiques et les aberrations morales, tant anciennes que modernes, dans lesquelles l'esprit public est aujourd'hui submergé, nous ont imposé l'obligation de nous étendre longuement sur la position du problème social et sur la haute importance de la question des intérêts matériels. J'ai dû démontrer rigoureusement que tout développement des sentiments sociaux est subordonné à cette question, et que tant qu'on affecterait de la dédaigner pour se borner à la phraséologie constitutionnelle ou républicaine, à des déclarations des droits de l'homme et du citoyen, à des traités de morale et autres belles choses, on continuerait toujours à patauger dans ces disputes de Bas-Empire, qui feront de notre époque impuissante, verbeuse, libérale, mercantile et philantrope, une des époques les plus honteuses des mauvais temps de l'humanité.

Cette question est la pierre angulaire de la Science Sociale. Les deux premiers livres de la partie organique ont été consacrés à la poser et à lui donner ses développements élémentaires.

De quelque côté que soit attaquée la question sociale, nous avons reconnu que l'organisation du travail en est

le fondement véritable. Cet énoncé n'est d'ailleurs autre chose que la traduction prosaïque de l'expression générale de la Destinée terrestre de l'homme; car, pour que l'homme accomplisse sa gérance et se pose ordonnateur, dominateur et roi sur son globe, il faut qu'il organise toutes ses puissances, qu'il dirige leur action unitaire et combinée sur son œuvre, en un mot, qu'il organise la grande industrie humanitaire.

Et si l'on voulait faire ici une mauvaise dissertation de scepticisme et d'athéisme dans le but de nier qu'il y ait une *Destinée préétablie* pour l'homme, je me contenterais de répondre : *Que si l'homme n'a pas reçu mission de gouverner le globe, s'il n'a pas été préposé à cette tâche par* PRÉVOYANCE DIVINE, *il faut qu'il prenne, lui, cette tâche par* PRÉVOYANCE HUMAINE. — Qu'a-t-il à faire de mieux sur la terre que d'y établir l'ordre, la paix et le bonheur? et comment ces résultats seraient-ils atteints autrement que par la coordination des facultés et des forces humaines dans un grand système d'activité capable de créer d'abondantes richesses, et l'accord universel?

Les abeilles présentent dans leurs ruches des modèles d'ordre, de travail combiné et d'harmonie. Or, dès les premiers jours de juillet, quand les fleurs deviennent rares dans la campagne, on voit les ruches qui ont négligé de faire des provisions suffisantes, se livrer d'effrayants combats; et quand toutes leurs provisions sont dissipées, elles font invasion chez les voisines. A cette époque encore, les guêpes et les frelons, qui vivent sans prévoyance, au jour le jour, et qui jusque-là avaient trouvé pâture dans les champs en respectant les ruches, commencent à les attaquer et à exercer le brigandage. C'est ici de l'histoire naturelle aussi vraie pour les hommes que pour les abeilles. Pour que les abeilles vivent en paix et en bonne harmonie, il faut qu'elles fassent du miel, et non pas qu'elles passent le printemps à écouter des sermons et des radotages dans lesquels on leur dirait de mépriser les in-

térêts matériels, les fleurs et les richesses, et de se résigner aux sacrifices. Les plus belles prédications de morale et de charité, dans leurs ruches comme dans nos sociétés, se termineraient par la discorde et la guerre. — Donc le problème social qu'il faut résoudre doit s'énoncer ainsi dans toute sa généralité :

Organiser le système de l'activité humaine sur le globe, de telle sorte que son effet utile soit le plus grand possible ; c'est-à-dire de telle sorte qu'il y ait unité d'action, convergence de toutes les forces, et que le mode de travail soit en consonnance avec les penchants natifs de l'homme, qu'il les développe, les utilise, les satisfasse, et par conséquent les légitime : — de telle sorte encore que les produits de la synergie des efforts humains soient répartis à tous les individus proportionnellement au concours de leur action individuelle dans l'action générale.

A ces conditions, vous aurez des hommes naturellement disposés à s'unir les uns les autres par toutes les affections que Dieu a déposées dans leurs cœurs, au lieu de bêtes féroces toujours prêtes à se dévorer, parce que la pâture est insuffisante.

Et alors, s'il y a des passions *radicalement mauvaises* dans l'homme, si Dieu *a mal fait* l'homme, alors, moralistes et prêtres du dogme ancien, vous serez en droit de corriger l'ouvrage de Dieu; et vous aurez certainement alors moins de peine qu'aujourd'hui pour obtenir d'infiniment meilleurs résultats. — Nous composons avec vous de bonne grâce.

Après avoir établi, au premier volume, les principes rigoureux et positifs que nous venons de rappeler brièvement, nous avons reconnu que la grande question de l'organisation du travail social se résolvait en premier lieu dans celle de l'organisation de l'atelier primaire, de l'alvéole, de la Commune.

Nous avons constaté que, des deux procédés contraires sur lesquels peut reposer le système d'action humaine dans la Commune, l'un, celui de Morcellement, ne pro-

duit que déperdition des forces, frottements, misère, lutte des intérêts, choc des passions, désordre général ; — tandis que l'autre, celui d'Association, a puissance de réunir les forces en faisceau convergent, de les utiliser toutes, de les multiplier les unes par les autres, de créer l'ordre et les richesses, et d'ouvrir à l'humanité les belles routes de l'avenir.

Organisation. *Deuxième livre*. Optant pour le principe d'Association, nous avons décrit *le dispositif matériel des Phalanges*. Toutes les dispositions industrielles, architectoniques et agricoles exposées dans ce livre n'ont été rien autre chose que la *corporisation* du principe d'Association, l'expression des convenances prises dans la nature des choses, et des grandes convenances primordiales données par l'essence même de l'organisme humain.

Et maintenant nous voici arrivés en un lieu d'où nous apercevons les terres harmoniennes. Les villages civilisés, aux chaumières misérables, aux mâsures délabrées, ont disparu avec tous les aspects révoltants et toutes les hideurs auxquels le Morcellement s'accouplait. Les campagnes sont riches et plantureuses; les Phalanstères qui surgissent dans les plaines et les vallées, aux penchants des montagnes, aux confluents des rivières, font d'élégantes et nobles demeures à des populations aisées, instruites, laborieuses et vivant en joie. Ce sont là des hommes, et non plus des brutes à figure humaine : et cela, — d'abord et avant tout, — parce que la misère a été chassée du monde, parce qu'il ne lui est plus permis de dégrader, d'abrutir et d'avilir la créature faite à l'image de Dieu.

Or ici, moi qui ai pris pour tâche de conduire des Civilisés dans ce monde inconnu, plus vrai que le monde réel, je serais bien porté à *décrire* et à dire : *voyez*. — Mais chacun ne verrait pas, et beaucoup se prendraient à repousser les tableaux avec dérision, en écrivant au dos : *utopie ! rêves ! fantasmagories ! pure illusion !...* car ces

tableaux auraient beau être la conséquence logique de principes rigoureusement démontrés, la transition serait trop brusque, et trop grand l'espace entre les conséquences et les principes. Donc allons encore pas à pas, raisonnons, prouvons, démontrons toujours ; plus tard, nous regarderons et nous verrons. Ainsi, au lieu de présenter au lecteur un panorama harmonien, nous allons d'abord construire logiquement et naturellement les pièces de l'organisation industrielle et sociale d'une Phalange.

Déjà nous en connaissons les dispositions matérielles. Supposons un moment qu'elles sont réalisées quelque part, que le milieu est créé ; qu'un Phalanstère est habité par une population de trois à quatre cents familles inégales ; que les capitaux engagés dans l'Association, les terres, toutes les richesses enfin ont été représentés par des actions dont sont nantis les sociétaires, chacun dans la proportion des avances par lui faites ; et examinons comment, dans ce milieu ainsi préparé, nos dix-huit cents ou deux mille sociétaires, d'âges, de sexes, de fortunes et de caractères différents, se disposeraient à exploiter leur domaine unitaire.

Si vous voulez être bien chaussé, vous faites prendre mesure à votre pied ; si vous voulez être habillé convenablement, vous faites prendre mesure à votre corps ; si vous voulez bien dormir, vous faites faire votre lit à votre convenance. Donc si vous voulez que notre population phalanstérienne travaille bien et gaiement, il ne faut pas lui imposer une méthode de travail contrariant et froissant ses penchants et ses goûts ; il faut au contraire en adopter une qui se plie et s'adapte en tous points à leurs exigences. Ainsi, *la* LOI *d'organisation des travaux dans la Phalange* DOIT ÊTRE CONFORME AUX ATTRACTIONS NATURELLES DES TRAVAILLEURS.

Or, pour découvrir et reconnaître cette LOI *de travail,* conforme aux penchants natifs de l'homme, nous n'avons rien autre chose à faire que de suivre les impulsions

spontanées des travailleurs, d'écouter docilement la voix des Attractions, d'épier les indications de la nature, de la prendre sur le fait. — Cette manière de procéder est à la portée des enfants.

Le but spécial du livre suivant sera donc la détermination de la *Loi naturelle d'organisation des travaux,* et notre procédé de détermination ne sera autre chose que l'introduction, dans le calcul, de tous les éléments fournis par l'étude des impulsions natives. Nous allons voir les contours généraux de la formule se dessiner dès le premier chapitre; puis nous arriverons à un dessin plus pur par des approximations successives, dont chacune correspondra spécialement à une des conditions fondamentales, impérieusement exigées par la nature, pour que le travail exerce sur l'homme un charme invincible, pour que le plaisir seul l'entraîne libre à l'industrie. En un mot, nous allons examiner les conditions de l'**Attraction industrielle**, et en trouver la formule générale.

SUITE DE LA

DEUXIÈME PARTIE.

ORGANISATION.

Dire que le travail n'est pas la destinée de l'homme, c'est nier l'évidence.
Dire que le travail est la destinée de l'homme et qu'il ne puisse devenir pour lui une source de bonheur, c'est calomnier Dieu.
C'est donc qu'il y a deux lois pour le travail :
La loi de contrainte qui vient de l'ignorance humaine;
La loi de charme et d'attrait qui est la révélation divine;
Partant, deux résultats :
Misère ou richesse, — Oppression ou liberté.

CLARISSE VIGOUREUX.

ORGANISATION.

TROISIÈME LIVRE.

DÉTERMINATION DU MÉCANISME SOCIAL NATUREL.
LOI SÉRIAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

Tendances générales au Groupe et à la Série.

Il faut écouter la nature ; il faut prendre la nature pour guide ; la nature est plus sage que notre sagesse. TOUS LES PHILOSOPHES.

Que signifie ce respect qu'affectent les philosophes pour la nature? S'ils croient que la nature doive être consultée dans l'étude de l'Homme et des destins sociaux, comment prouveront-ils que l'Attraction ne fasse pas partie de la nature humaine, et qu'on puisse étudier l'homme sans étudier l'Attraction passionnelle, dont ils n'ont dit mot dans leurs cent mille systèmes? CH. FOURIER.

§ I.

Approche et viens grossir notre joyeuse troupe.
A. DE MUSSET.

Il est bien entendu que nous allons faire l'étude théorique de la formation du milieu sociétaire, et rechercher les bases naturelles de l'organisation des travaux et des fonctions. — Il ne faudrait pas confondre cette question, toute générale, avec celle de l'installation de la première

Phalange, et du mode de réalisation par essai, question toute particulière, que nous traiterons en son lieu.

Nous voici donc face à face avec le problème fondamental, « *La détermination du meilleur mode d'emploi de l'activité humaine,* autrement dit, *de l'organisation du travail.* »

Or, puisque la Phalange est l'atelier social élémentaire, ce problème général se précise de prime abord sous l'énoncé suivant :

Étant donnée une population de quatre cents familles, associées, pour former une Phalange, sur un canton possédé actionnairement par elles, et préparé comme il a été dit précédemment, déterminer une organisation industrielle adaptée aux goûts, aux penchants des travailleurs, apte au développement libre de toutes leurs facultés individuelles, capable, en un mot, de répandre l'attrait et le charme sur leurs travaux.

Cette manière de poser la question nous donne sans transition une réponse singulièrement importante, une réponse qui condamne tranchément, dès le premier pas, tout le régime industriel des Civilisés; car vous ne pensez pas,

Que les travailleurs de la Phalange, parfaitement libres d'organiser leurs opérations comme il leur aurait plu, se seraient avisés de les *morceler* pour s'isoler les

uns des autres, celui-ci seul dans un champ, celui-là seul dans un atelier, disséminés comme on voit la plupart des travailleurs civilisés... non, certes, vous ne pensez pas cela.

Ce seul fait de la *liberté* des individus placés au sein d'un milieu sociétairement préparé, vous révèle donc que le GROUPE, ou *réunion volontaire d'un certain nombre de travailleurs*, se substituerait naturellement à la *solité*, dans toutes les fonctions qui pourraient s'y prêter, c'est-à-dire, dans toutes les fonctions d'industrie active en agriculture, fabrique, ménage, éducation, science, beaux arts, etc.

La nature pousse l'homme aux nombreuses réunions, où elle lui a ménagé l'emploi de son activité, le jeu de ses facultés, le développement de ses vives et nobles affections ;

La Civilisation, elle, trace autour de l'homme un cercle étroit d'intérêts égoïstes, dépourvus de liens avec les intérêts extérieurs ; elle l'enferme au centre de ce cercle, et quand il y est bien enfermé, dûment attaché la chaîne au cou à son métier, à sa fonction, à son travail solitaire, la morale intervient pour prêcher à ce pauvre esclave isolé... quoi ? l'amour du travail... oui, elle lui corne aux oreilles qu'il DOIT adorer ce travail abrutissant, odieux, insupportable ! — quelle qualification donner à une pareille aberration ?

Ainsi, vous le voyez, ce principe de Morcellement,

dont nous avons si bien reconnu l'extrême malfaisance quand nous dissertions sur le matériel de l'économie sociale, continue à jouer son rôle subversif dans le mode d'emploi de l'activité humaine en régime civilisé. Nous le retrouvons dans les relations d'industrie active, livrant l'homme, sans grâce ni merci, aux ennuis mortels de l'isolement, à l'ahurissante atonie de la solité, comme nous l'avons vu précédemment livrant l'homme, ce roi de la terre, à la dent de la misère. Nous le retrouvons ici, ce principe fondamental des sociétés subversives, faisant obstacle aux mouvements des penchants et des facultés, étendant la nature sur un lit de Procuste et hongrant l'homme, comme nous l'avons vu faire obstacle à la création des richesses, à l'enfantement des éléments matériels du bien-être, et desséchant toutes les sources de la production.

Et vous voyez le principe d'Association, et les grandes et fécondes dispositions qui en dérivent, se prêter merveilleusement, au contraire, au développement des affinités, au jeu des affections et des facultés, à l'essor des passions corporatives et sociales, qui ne peuvent éclore qu'au sein des grandes réunions humaines, dont les premiers éléments sont les Groupes.

Mais, avant d'aller aux conséquences, nous devons légitimer d'abord, par de bonnes preuves, ce que nous avons dit sur la tendance de la nature au Groupe, — mot tout-à-fait technique en science passionnelle, et qu'il faut dès maintenant accepter comme tel. — Nous devons étudier encore les phénomènes qui se manifes-

tent dans la formation des Groupes et dans leurs contacts. Ces démonstrations et ces études sont si faciles, qu'elles consistent uniquement à savoir observer et bien voir ce qui se passe chaque jour sous nos yeux. Nous voulons reconnaître les lois des impulsions naturelles ? examinons les effets de ces impulsions dans les milieux où elles ne sont pas enchaînées et contraintes.

§ II.

Les éléments *tendent à s'unir*. Cette disposition augmente ou diminue dans le rapport plus ou moins prochain de leur nature ou de leurs qualités respectives. CH. BONNET.

Au bal, — je ne vous parle pas du bal froid, glacé, guindé, du bal tel que la Civilisation le fait souvent, — et c'est une de ses hontes, — où le jeune homme, quand il reconduit sa danseuse, a échangé avec elle deux paroles, l'engagement et le remerciement; où trois femmes côte à côte assises n'ont pas eu l'une pour l'autre, pendant la soirée, un mot, un signe de tête, un sourire... bal triste, raide, compassé, où l'ennui saisit toutes les âmes et déborde sur toutes les figures à travers leur masque d'impassibilité ; bal que je hais plus qu'un enterrement.... je ne parle pas de cela, mais d'un bal joyeux, animé et vivant, où l'on n'est pas gêné par l'étiquette, où l'on connaît son monde, où chacun se sent à l'aise. Dans une pareille soirée, vous voyez la population du bal se distribuer naturellement et bien vite en Groupes différents. — Les uns, dans la salle du jeu, se

pressent autour des tapis verts de la bouillotte et de l'écarté, tout à côté des tables plus calmes, où les dames *d'un certain âge* et les grands-parents font leurs parties de whist et de boston. Les autres, attirés dans les salons où l'orchestre résonne, où les femmes brillent sous les diamants et les fleurs, se mêlent aux figures croisées des contredanses, ou se font emporter aux mouvements précipités des walses et des galops. Ici c'est un petit noyau qui passe en revue le bal et épilogue ; là on cause littérature ; plus loin on s'échauffe sur la politique.

Sert-on un souper? — la masse encore se divise, et chacun, pour prendre place, recherche le voisinage de ceux qu'il aime, de ceux avec qui il désire nouer relation. Et ainsi, et toujours, dans un milieu libre, les Groupes se forment naturellement par affinités de convenances réciproques, par *affinités électives.*

Examinez-vous une réunion d'une autre nature, une assemblée politique, une Chambre de députés? Vous allez, sous un tout autre *ton*, retrouver les mêmes effets, reconnaître les mêmes tendances.

C'est d'abord une division en trois corps très-distincts, le CENTRE et les deux ailes, — *la droite* et *la gauche.* Puis, dans chacune de ces trois grandes divisions, qui répondent aux trois principales couleurs politiques, vous voyez se dessiner des subdivisions correspondant aux nuances d'opinion ; — et chaque député va se ranger dans la subdivision qui exprime sa nuance. Et, dans

cette subdivision encore, il prend place à côté des hommes dont il préfère individuellement le caractère, à côté de ses *amis politiques*, expression composée qui indique très-bien la double force de l'affinité génératrice du Groupe.

Ainsi, les affections particulières ou *affinités de caractère*, et les sympathies d'opinion ou *affinités d'industrie*, — qu'on me permette ici l'application de cette expression tout-à-fait générale, — déterminent naturellement la formation des Groupes, leur classement, leur hiérarchie. Ces Groupes, distribués en échelle hiérarchique, ascendante et descendante, ailes et centre, forment une Série beaucoup plus régulière déjà dans la Chambre que dans la réunion de plaisir, parce que la Chambre est une assemblée périodique, où les sympathies et les antipathies d'opinion et de caractère ont le temps de se développer, sont mieux connues, mieux appréciées.

Dans les collèges, dans les grands pensionnats, vous voyez se révéler les mêmes tendances, et toujours les impulsions naturelles conduire, — plus ou moins confusément, suivant l'état du milieu, — les jeunes gens et les enfants, comme les hommes faits, à la constitution des Groupes et à l'affiliation des Groupes en Séries, soit en affaires d'opinion, d'études et de travaux, soit en affaires de plaisir.

C'est surtout aux heures de récréation que la tendance se manifeste franchement, parce que, aux heures

de récréation, les Attractions individuelles ne sont pas comprimées par les divisions forcées et le despotisme des règlements.

Reportez-vous à vos temps de collège, et vous vous souviendrez qu'à peine hors des salles de classe ou d'étude, à peine échappée, livrée à elle-même, à l'air, au soleil, dans la grande cour de récréation, la population collégienne se formait à l'instant en catégories diverses. — La première division, celle qui est si peu arbitraire, que la nature la donne partout, et dans le sein de laquelle les autres se créent, c'est celle qui correspond à l'*échelle des âges*. Chaque élève, en effet, dans tout établissement nombreux, appartient toujours, aussi authentiquement qu'un soldat à sa compagnie, à la classe des *grands*, ou à celle des *petits*, ou à la division intermédiaire. Et ces divisions premières acceptent encore des subdivisions régulières, qui ont leurs noms spéciaux dans l'argot de chaque collège.

En dedans ou en dehors de ces classements corrélatifs à l'âge, les *amis*, les *pays*, cloîtrés tout à l'heure dans leurs salles respectives, se réunissent en divisions et sous-divisions formant des *bandes*, des *cliques* particulières; ce sont les expressions consacrées. — Ces catégories déterminées par les âges, les caractères et les positions, n'empêchent d'ailleurs pas la masse de se distribuer pour les jeux en nouveaux Groupes, en nouvelles Séries :

Ici c'est la place réservée aux billes; elle est nette et

propre; les carrés sont tracés, les trous creusés et les parties s'organisent. — Là on joue au bouchon; — plus loin à la balle. — Voilà les deux camps des barres;... et chaque élève entre dans une partie, s'enrôle dans un camp, se réunissant aux camarades qu'il aime, évitant ceux qu'il n'aime pas, et choisissant les jeux qui vont à ses goûts, qui font briller sa force et ses talents.

Ainsi vont les choses dans toutes les réunions nombreuses qui ne sont pas gênées par des règlements disciplinaires, monastiques ou autres, partout où l'Attrait peut se développer librement; — et cela, quels que soient les âges, les caractères, les sexes, les positions et les rangs.

La division en Séries, en Groupes et en Sous-Groupes, voilà donc ce que la nature inspire à l'homme; voilà le procédé de division et de classement qu'elle indique et auquel elle pousse indistinctement tous les individus de l'espèce. — Si ce vœu de la nature est plus irrécusablement mis en évidence aujourd'hui dans les jeux des enfants, dans les exercices des écoliers, à leurs moments de liberté, qu'il ne l'est dans les relations des pères, c'est que les enfants sont plus près de la nature, et que le régime civilisé ne leur a pas encore créé ces intérêts étroits et ces habitudes d'isolement que le travail morcelé impose à la plupart de ses fonctionnaires.

De tous ces faits connus et de mille autres du même genre, vous êtes en droit de déduire sans contestation possible :

V. Que toute condition de travail qui débute par placer l'homme dans une position antipathique à sa nature et forcée, devant avoir pour inévitable effet de créer la *répugnance pour le travail*, le mode d'emploi de l'activité humaine dans le Morcellement qui isole le travailleur, est faux *à priori*, et condamné par la pratique;

A. Que si l'on veut offrir à l'homme des conditions de travail susceptibles de l'*attirer*, de le *charmer*, il faut d'abord écarter la nécessité de l'isolement, *et spéculer sur la faculté de réunion*, *sur la libre formation des Groupes et des* Séries.

Ainsi, en principe général, chacun dans la Phalange s'affilie aux Groupes *dont le personnel et dont les travaux lui plaisent.*

Cette liberté pleine, en mode d'emploi de l'activité individuelle, entraîne l'éclosion et le développement des vocations, immense question, question à peine soupçonnée jusqu'ici, et que, pour le moment, nous nous bornons à indiquer.

Ne sent-on pas, en effet, qu'au sein d'une organisation pareille à celle que nous commençons à ébaucher, homme, femme, enfant, nul individu au monde, ne peut se trouver forcé d'embrasser un état, un métier, contraires à son vouloir? La naissance, la position, les circonstances n'imposent plus rien. L'homme est affranchi du joug des choses. — Vous avez le choix : toutes les Séries, tous les Groupes vous sont ouverts.

Vous pouvez entrer partout comme postulant, être admis partout en faisant vos preuves. Rien ne vous contraint à vous enrôler dans des fonctions qui sont hors de vos convenances. — Et ainsi, dès l'enfance, chacun s'applique aux travaux vers lesquels il se sent attiré par ses aptitudes naturelles. — C'est la vocation qui conduit à la fonction.

Or, vous ne pensez pas que les services en marchent plus mal, pour être exclusivement confiés aux caractères qui ont respectivement pour eux goût et vocation. — Et comme la nature n'a pas fait les hommes égaux en goûts, en facultés, en opinions et en vocations, on peut être assuré de trouver, dans un assortiment de dix-huit cents caractères, de quoi remplir les cadres de toutes les Séries dont le roulement sera nécessaire ou utile à la Phalange. Nous reprendrons cette question plus tard.

Ainsi, sauf exceptions et convenances particulières, les travaux de toute nature sont exécutés dans la Phalange par des Groupes nombreux, composés de sectaires ou membres volontairement réunis par un penchant affectueux, et par un goût commun pour la fonction du Groupe. — Ce travail d'option devient dès-lors aussi riant qu'il est triste et fastidieux dans la *solité* du Morcellement : car la gaîté, l'entraînement et la joie se produisent inévitablement dans les réunions nombreuses et bien assorties en convenances réciproques.

§ III.

> Il me semble que la sagesse éternelle ne pouvait prescrire que ce qui est conforme à la nature de l'homme, et qu'elle devait adapter ses lois à l'être qu'elle a créé. SPURZEIM.

MAINTENANT que nous avons reconnu, dans l'homme, les tendances au Groupe et à la SÉRIE, comme des faits passionnels généraux, il nous est facile de comprendre que l'intelligence suprême devait pétrir notre nature de ces deux tendances.

L'homme, en effet, étant appelé à gérer son domaine terrestre, à agir sur son globe, à TRAVAILLER, il fallait qu'il fût *prédisposé* à un certain mode d'action, à une certaine loi de travail, — sinon Dieu serait absurde.

Or, tout dans la création est classé en *ordre sériaire*. Les trois règnes, animal, végétal et minéral, se divisent et se subdivisent en classes, ordres, genres, espèces, variétés, ténuités, etc., si bien que l'on est forcé, pour les étudier, de les cataloguer et de les ranger en Groupes et SÉRIES de Groupes, comme ils le sont dans la nature. — Cette classification porte même le nom de *Méthode naturelle*.

Les sciences, qui, dans l'origine et aux temps obscurs, formaient un assemblage confus de quelques vérités mêlées à beaucoup d'erreurs, se sont divisées et subdivisées à mesure qu'elles se sont constituées, et que

l'esprit humain en a étendu le domaine. Telle branche de phénomènes dont l'existence était à peine soupçonnée il y a quelques siècles, comme l'électricité, fournit à elle seule aujourd'hui de nombreux rameaux dont chacun réclame des études spéciales et des hommes spéciaux. Plus on avance dans le champ des découvertes, plus on se convainc que, tout étant lié dans le système de la nature, l'ensemble des connaissances doit se classer en ordre généalogique ou sériaire. Les arts, d'ailleurs, exigent aussi des divisions et des classements analogues. Il n'y a rien de ceci qui ne soit connu et banal.

Ainsi, tout, dans la création, dans le domaine de l'activité de l'homme et de l'intelligence, est assujéti à cette loi sériaire, — loi suprême, sans laquelle l'ordre, l'harmonie et l'unité de l'univers ne seraient que des mots.

Donc, si tous les objets sur lesquels l'homme est appelé à exercer son activité physique ou son énergie intellectuelle, sont ordonnés et classés en Séries dans le sein des choses, il faut bien que lui, l'homme aussi, accepte cette forme *sériaire* pour l'ordonnance et le classement de ses travaux, sous peine de se constituer en révolte contre l'Ordre naturel, de se placer hors des cadres de l'Unité universelle, d'opérer en système désordonné sur la création, et de manquer ainsi la voie et l'acte de sa Destinée.

Et si tout ceci est vrai, il fallait bien que l'organisme passionnel de l'homme fût prédisposé pour cette forme

sériaire, et que l'homme fût porté par nature à distribuer son activité parallèlement à la distribution naturelle des objets sur lesquels cette activité était appelée à s'étendre.

C'est chose qui paraîtrait superflue, sans doute, à tout homme doué d'une certaine portée d'esprit, que d'insister sur la valeur de ce qui vient d'être développé ici. Tout un système social est là pourtant, et pas un système de création humaine encore, mais le système pensé par Dieu, voulu par Dieu, et typé par lui sur la face de tous les mondes.

Somme toute, ce chapitre nous a montré, en vue d'ensemble, que la condition générale d'Attraction industrielle, c'est *l'exercice des travaux en Groupes et Séries de Groupes*, méthode naturelle qui nous a été directement révélée par le jeu des *affinités électives*.

Étudions de plus près maintenant les conditions spéciales de l'Attrait, pour arriver à la détermination précise de cette formule.

CHAPITRE DEUXIÈME.

PREMIÈRE APPROXIMATION

Division parcellaire du Travail.

> La confiance, l'amitié, le charme, seront d'autant plus vifs qu'on aura donné plus d'extension à cet exercice parcellaire, appliquant chaque individu aux fonctions où il excelle et qu'il préfère.
>
> CH. FOURIER.

§ I.

> Comme il vous plaira.

Qui voudrait dès maintenant commencer à se représenter une Phalange en mouvement, devrait concevoir que chaque genre de travail a fourni un cadre de Série, et que tous ces cadres sont remplis, c'est-à-dire que, dans chaque Série de genre, des Groupes distincts de

travailleurs se sont emparés du soin des espèces, des variétés, etc., de telle sorte que les détails de toutes les industries, de toutes les fonctions, sont ainsi partagés entre des Séries et des Groupes.

Et maintenant, que voulez-vous faire ? que savez-vous faire ? qu'aimez-vous ? à quoi êtes-vous propre? — Vous voulez des places ? en voici, choisissez. Le choix est beau, j'imagine : arts, sciences, instruction, administration, fabriques, cultures... toute fonction que vous pourrez dire, toute branche d'activité humaine sont là, vous offrant carrière.

C'est d'abord de la culture que vous voulez faire ? — libre à vous. Oh ! vous n'aurez pas comme aujourd'hui une ferme à gouverner, des valets à surveiller, un train sur les bras. Vous n'aimez pas les travaux des champs et des prairies, rien ne vous plaît au soin des harnais et des bestiaux ? hé bien, laissez champs et prairies, harnais et bestiaux ; ne songez ni aux blés ni aux fourrages, ni aux étables ni aux écuries : laissez cela, et soyez tranquille : on y veillera. — Les vergers vous attirent ; vous vous plairiez au soin des arbres fruitiers. — Bien, entrez à la Série des vergers. — Oui ; mais cerisiers et pruniers n'ont pas l'art de vous plaire, pommiers encore moins : ce sont les pêchers que vous aimez. — Entrez donc à la Série qui cultive les pêchers. — Vous avez, dans le genre pêcher, une espèce de prédilection, une espèce qui vous séduit. — Alors enrôlez-vous au Groupe qui a pour attribut le soin de cette espèce.

Et croyez-vous qu'on vous a ménagé une assez grande

latitude ? croyez-vous que ceci soit assez faire pour votre liberté, pour servir vos goûts, voire vos caprices ? — Oh non, car il peut vous paraître, à vous, fastidieux de sarcler, de planter, émonder, de veiller à la conservation des fruits... Ce que vous aimez, vous, c'est la greffe, et vous avez un haut talent à cette opération. Cela vous rend fier. Entrez donc au Groupe de votre pêche favorite, et, dans ce Groupe, au Sous-Groupe de la Greffe, et allez encore exercer votre talent de greffeur dans vingt autres Groupes, dont l'objet et le personnel auront exercé séduction sur vous.

Cette parfaite liberté en choix de fonctions, expliquée sur un exemple agricole, s'étend à tout le reste. Et vous voyez bien que, pour servir les goûts individuels et satisfaire aux intentions de la nature qui a donné ces goûts, il faut, non-seulement diviser les travaux et les industries en Séries et en Groupes, mais faire encore au sein du Groupe une *distribution parcellaire* du travail, afin que chaque sujet puisse se porter aux actions pour lesquelles il a de l'aptitude.

Ces dispositions-ci sont-elles autre chose que l'expression même des faits qui tendent à se produire naturellement en milieu libre ? Est-ce ici de l'esprit de système ? — L'*esprit de système* et l'*idée fixe* !... — Il y a par le monde cinq cents pédants ignares qui tranchent tout au travers de la découverte de Fourier avec ces mots-là ! Voyons pourtant :

§ II

> Plus de développement dans les puissances [illegible] tives du travail, [illegible] d'activité et d'intelligence dans la [illegible] partout [illegible] c'est là l'effet de la [illegible]
>
> ADAM SMITH.

> En chasse, et chasse heureuse !
>
> A. DE MUSSET.

Par les beaux jours d'octobre, à trois heures du matin, — octobre, c'était temps de vacances, — souvent nous nous mettions en route, sac de chasse au dos et fusil sur l'épaule, huit ou dix camarades de collége ensemble. Nous avions treize, quatorze, quinze ans je ne sais. — Nous cheminions gaiement sous un ciel étoilé, le long des premières pentes de notre Jura, par des chemins pierreux, à nous connus. Il fallait [illegible] qu'aux premiers rayons du soleil levant, nos miroirs fussent plantés, brillants, dans les hautes plaines d'Ivry ou de Malaton, — lieux éprouvés pour la *passe* des alouettes auxquelles nous avions à cœur de faire bonne guerre. — On entrait en chasse.

Quand le beau soleil s'était haussé sur l'horizon et qu'il pouvait marquer neuf heures ou dix, nous ne tardions pas, d'ordinaire, à voir déboucher à l'horizon du plateau des robes flottant au vent, de blancs chapeaux de paille et des ombrelles qui s'enlevaient sur le bleu du ciel ou sur les teintes sombres et chaudes des montagnes du fond. C'étaient nos sœurs et leurs amis

ivant au rendez-vous de chasse. On faisait encore, r gentillesse, durer la chasse un instant pour elles. – Elles tournaient les miroirs, et prenaient à la chasse ntérêt et plaisir.

Mais il fallait bientôt se mettre en devoir de préparer n repas; en général, les estomacs étaient prédisposés.

Or, vous auriez vu par terre, pêle-mêle et assez consément étalés, les fruits de la chasse d'abord, de glorieuses alouettes dont on était fier; chacun savait son ombre; puis les carnassières, les fusils, des écharpes des chapeaux de paille, les munitions, les provisions portées de la ville, du pain, du vin et quelque bon gigot... parce que, voyez-vous, il y a des jours où les ouettes ne passent guère... on ne sait pas d'avance.

Donc il fallait préparer le déjeuner. Nous étions uinze, vingt souvent, et chacun s'y mettait.

— « Nous autres, nous nous chargeons d'organiser feu. » — Bien. Et parmi ceux qui avaient ainsi parlé, s uns couraient faire du bois; les autres prenaient emlacement, bâtissaient un foyer à joues et chenets de ierre, et disposaient devant ce foyer, sur le vent, deux ranches fourchues, plantées en terre, pour supporter s baguettes de fusil qui devaient servir de broches à ôtir les alouettes.

— « Il faut du beurre, il faut des assiettes, il faut des ommes de terre, une poêle à frire... Vous avez oublié l'apporter du sel, Messieurs; qui ira au village chercher

§ II.

Plus de développement dans les puissances productives du travail, c'est-à-dire, plus d'adresse, d'activité et d'intelligence dans la manière dont partout aujourd'hui on l'applique et on le dirige, c'est là l'effet de la *division du travail*.

ADAM SMITH.

En chasse, et chasse heureuse !

A. DE MUSSET.

PAR les beaux jours d'octobre, à trois heures du matin, — octobre, c'était temps de vacances, — souvent nous nous mettions en route, sac de chasse au dos et fusil sur l'épaule, huit ou dix camarades de collège ensemble. Nous avions treize, quatorze, quinze ans, je ne sais. — Nous cheminions gaiement sous un ciel étoilé, le long des premières pentes de notre Jura, par des chemins pierreux, à nous connus. Il fallait bien qu'aux premiers rayons du soleil levant, nos miroirs fussent plantés, brillants, dans les hautes plaines d'Ivory ou de Malaton, — lieux éprouvés pour la *passe* des alouettes auxquelles nous avions à cœur de faire bonne guerre. — On entrait en chasse.

Quand le beau soleil s'était haussé sur l'horizon et qu'il pouvait marquer neuf heures ou dix, nous ne tardions pas, d'ordinaire, à voir déboucher à l'horizon du plateau des robes flottant au vent, de blancs chapeaux de paille et des ombrelles qui s'enlevaient sur le bleu du ciel ou sur les teintes sombres et chaudes des montagnes du fond. C'étaient nos sœurs et leurs amies,

arrivant au rendez-vous de chasse. On faisait encore, par gentillesse, durer la chasse un instant pour elles. — Elles tournaient les miroirs, et prenaient à la chasse intérêt et plaisir.

Mais il fallait bientôt se mettre en devoir de préparer un repas; en général, les estomacs étaient prédisposés.

Or, vous auriez vu par terre, pêle-mêle et assez confusément étalés, les fruits de la chasse d'abord, de glorieuses alouettes dont on était fier; chacun savait son nombre; puis les carnassières, les fusils, des écharpes et des chapeaux de paille, les munitions, les provisions apportées de la ville, du pain, du vin et quelque bon gigot... parce que, voyez-vous, il y a des jours où les alouettes ne passent guère... on ne sait pas d'avance.

Donc il fallait préparer le déjeuner. Nous étions quinze, vingt souvent, et chacun s'y mettait.

— « Nous autres, nous nous chargeons d'organiser le feu. » — Bien. Et parmi ceux qui avaient ainsi parlé, les uns couraient faire du bois; les autres prenaient emplacement, bâtissaient un foyer à joues et chenets de pierre, et disposaient devant ce foyer, sur le vent, deux branches fourchues, plantées en terre, pour supporter les baguettes de fusil qui devaient servir de broches à rôtir les alouettes.

— « Il faut du beurre, il faut des assiettes, il faut des pommes de terre, une poêle à frire... Vous avez oublié d'apporter du sel, Messieurs; qui ira au village chercher

organisation industrielle, qu'il faille avoir recours à des jeux *puérils*, pour avoir des exemples d'industrie attrayante et constater les exigences de la nature libre. Toutefois, rien n'est moins puéril que les conséquences de nos observations; car je ne crois pas que l'on puisse agiter, dans l'ordre des spéculations sociales, une question plus haute que celle de la mise en harmonie des institutions avec les convenances de la nature et des passions. L'important est d'observer vrai, de raisonner juste et d'être compris. Si je voulais, je serais aussi pédant et inintelligible que le premier métaphysicien venu (1).

Donc nous acceptons comme procédé général de classement et d'organisation pour les travaux sociétaires, et comme procédé voulu par la logique et la nature, la Subdivision sériaire se résolvant en Groupes, et le *travail parcellaire* dans les Groupes.

(1) Un très-bel exemple de la division du Groupe en Sous-Groupes, est fourni par la manœuvre d'une compagnie de pontonniers sur un fleuve. L'établissement d'un pont de bateaux se complique de beaucoup de détails : le service des bateaux, des cordages, des ancres, des poutrelles, des madriers, etc., etc. Or, la compagnie se divise en escouades adonnées à un détail, et toutes ces escouades faisant aller simultanément leur affaire particulière, l'œuvre totale marche avec un accord et une rapidité magiques. Et quand deux ponts sont jetés concurremment, et qu'il y a des spectateurs auxquels on ait à cœur de montrer son savoir-faire, l'activité à la manœuvre et l'ensemble de l'exécution dépassent tout ce qu'on peut dire. Ceux qui ont vu ou pratiqué l'opération dont je parle, comprendront bien la division parcellaire dans le groupe, et l'importance de cette division des fonctions dans l'œuvre totale.—Malheureusement je ne pouvais donner cet exemple comme effet de *spontanéité*.

Or, vous pouvez reconnaître qu'ici encore, comme en toutes choses, la nature de l'homme est toujours en harmonie parfaite, en pleine coïncidence avec les convenances de raison. Vous avez écouté la nature, vous avez voulu suivre jusqu'au bout ses impulsions les plus délicates, ses indications les plus nuancées, ses derniers caprices : elle vous a mené par la main, et vous a montré pour loi d'organisation cette loi sériaire et ses ramifications parcellaires ;

C'est-à-dire que l'étude des impulsions naturelles, et la franche acceptation des vocations et des goûts parcellaires, vous ont fourni un procédé intégral d'application à tous les travaux, *de ce fameux principe de la* DIVISION DU TRAVAIL, si prodigieusement productif, principe que l'industrie civilisée ne peut appliquer, elle, qu'à une seule branche de travaux, les travaux de fabrique, et encore pour le grand malheur de l'ouvrier.

En résumant ce chapitre, on comprendra que la *division parcellaire* dans le Groupe est la véritable garantie de l'INDÉPENDANCE INDIVIDUELLE du travailleur, et du LIBRE DÉVELOPPEMENT DES VOCATIONS, puisqu'elle permet à chacun de vaquer seulement, je ne dirai pas aux fonctions, mais aux détails de fonction, pour lesquels il se sent goût, aptitude et volonté.

Le Groupe qui s'est emparé d'un travail et dans le sein duquel chaque Sous-Groupe fait marcher un détail de l'œuvre, est un corps composé de parties qui concourent librement à l'action commune, rivalisent de zèle,

d'ardeur, et s'entraînent passionnément dans un Accord puissant d'ensemble. Chacun, alerte à la tâche qu'il aime, se repose sur les voisins de tous les autres soins; l'individu s'appuie sur la masse; tous se soutiennent, se concentrent, serrent les rangs dans le Groupe, et s'excitent à l'action. Les affections se nouent, le contact échauffe, l'identité du but commun rallie, le sentiment de l'union électrise la masse, l'Accord d'ensemble retentit dans toutes les poitrines, et l'enthousiasme, à qui tout obstacle cède, éclate dans la manœuvre.

Que ce soit œuvre de paix ou œuvre de guerre, toutes les fois que les différentes parties d'un corps agissent de concert dans une manœuvre, et exécutent, chacune avec zèle et passion, leur rôle particulier dans l'ensemble; toutes les fois que les actions parcellaires se résolvent simultanément dans une action unitaire, totale, et rayonnent sur un même centre, la convergence générale produit l'Accord, l'enthousiasme se met dans la masse et l'emporte. — C'est de règle, c'est forcé, c'est irrésistible et de nature. L'homme est ainsi fait d'un pôle à l'autre. L'individu le plus froid ne peut se soustraire à l'influence des grands Accords produits au sein d'une masse composée de parties harmoniques. Or, la première manifestation de cet entraînement enthousiaste se développe dans le Groupe, quand tous les Sous-Groupes sont à la manœuvre et agissent de concert.

Que si vous supprimez le contact et détruisez le jeu des différentes pièces; s'il n'y a plus dans l'exécution cette promptitude produite par l'intégrale de toutes les

actions partielles et simultanées ; si vous placez le travailleur dans les conditions de l'industrie civilisée ; s'il est isolé, *surchargé de tous les détails de l'œuvre*, obligé d'exécuter successivement, lentement, sans émules co-intéressés, sans aide et sans soutien... tout disparaît. L'ennui et le dégoût remplacent l'entraînement et la joie : travail redevient peine, ennui, douleur.....

En dernière analyse, le résultat de ce chapitre a été l'introduction dans le Groupe, du TRAVAIL PARCELLAIRE, reconnu comme exigence de liberté individuelle, vœu de la nature, et première condition spéciale d'Attraction industrielle. Nous avons établi que le principe de la division parcellaire, dirigeant des efforts simultanés, harmoniquement concentrés sur un but commun, est le mode de Génération des grands ACCORDS D'IDENTITÉ qui meuvent et passionnent les masses, les frappent d'enthousiasme pour un œuvre, et créent les fougues ardentes auxquelles nul obstacle ne résiste. — Ces Accords croissent d'intensité avec les masses passionnelles sur lesquelles ils agissent ; et quand ils atteignent un certain degré de force, ils deviennent surhumains, puissants comme la *Foi*, et *transportent les montagnes*.

Dans cette période de ma tâche, où je construis le mécanisme sériaire pièce à pièce, je désire beaucoup que mon argumentation soit l'objet d'une surveillance sévère de votre part, lecteur ; car si nous ne voulons rien avancer d'arbitraire et d'imaginé, rien qui ne soit fondé en fait et en raison, et bien décidément avoué

par la nature, nous ne voulons pas non plus vous laisser le droit de faire plus tard volte-face à un ensemble dont vous aurez admis tous les détails. Voyez, je ne vous prends pas en traître, je vous préviens dès maintenant que si vous acceptez les sommes partielles, vous ne serez pas reçu à refuser le total. — Ceci étant de bonne justice, continuons.

CHAPITRE TROISIÈME.

DEUXIÈME APPROXIMATION.

Alternance des Fonctions.

Dieu a bien fait ce qu'il a fait.

LE SENS COMMUN.

Si les séances des séries devaient se prolonger douze à quinze heures, comme celles des travailleurs civilisés, qui, du matin au soir s'abrutissent à une fonction insipide, sans aucune diversion, Dieu nous aurait donné le goût de la monotonie, l'horreur de la variété. CH. FOURIER.

Le bonheur des élus consiste en ce que Dieu étant infini, ils trouvent, à le contempler, des joies *toujours nouvelles*. ST. AUGUSTIN.

§ I.

Eh! moralistes, si vous voulez que l'homme aime le travail, sachez donc rendre le travail aimable!

CH. FOURIER.

Si vous voulez que l'homme aime le travail, que pour lui, l'industrie soit attrait, plaisir et charme, faites simplement que chacun ait à faire les choses qu'il aime le mieux et avec ceux qu'il aime le mieux : que votre méthode de distribution des travaux ne soit autre chose que

la résultante, la synthèse des impulsions naturelles elles-mêmes.

Est-ce donc un grand plaisir en soi que de danser, galoper, faire des chassés et des glissades ? Non : c'est un exercice par lui-même insipide et fatigant. Vous ne voyez pas de jeune fille, — si folle qu'elle soit du bal, — qui se prenne à danser toute seule, en sa chambre. — Hé bien ! qu'un orchestre se fasse entendre, qu'il y ait de beaux salons, de jeunes cavaliers, d'élégantes danseuses, et vous en allez voir plus d'une et plus d'un, des quadrilles, danser jusqu'au bout, jusqu'à en être rendus, sur les dents. Isolés, ils n'auraient pas dansé du tout. Pourtant la danse est toujours la même chose, mais les accessoires sont changés ; c'est le bal ! le Groupe est formé, les liens s'établissent, la vie s'éveille, l'animation grandit, et les liens s'établissent, la vie s'éveille, l'animation grandit, et le plaisir comme le feu jaillit du mouvement et du contact.

La Civilisation a si bien pris ses mesures pour écarter du travail toute cause génératrice du plaisir, que, dans nos langues, *peine* et *travail* sont devenus parfaitement synonymes. Cette synonymie, vraie en sens relatif, en milieu barbare ou civilisé, ne doit point être acceptée en sens absolu. D'abord, pour préciser le sens réel du mot travail, disons que ce mot représente, en bonne logique, *la mise en activité de toute force physique ou intellectuelle de l'homme, en vue d'un résultat donné.* Que le résultat soit productif ou non, utile ou nuisible, peu importe pour la définition : l'acte n'en constitue

pas moins un travail. Les Danaïdes *travaillaient*. Les Civilisés *travaillent* souvent comme les Danaïdes, et pour un résultat plus pitoyable encore; car il vaudrait mieux verser de l'eau dans des tonneaux sans fonds, que d'occuper huit cent mille hommes et deux cent mille chevaux à ravager les pays, brûler les moissons, demolir les villages, incendier les villes, et s'égorger les uns les autres. — En mécanique, pour mesurer le *travail* d'un cours d'eau, d'une machine, on détermine ce que machine et cours d'eau *fournissent de force*, sans s'inquiéter à quelle fin ces forces sont employées.

Mais, de même que les bonnes machines sont celles qui tirent les plus grands effets utiles de leurs forces motrices, de même les bonnes sociétés sont celles qui dirigent tout travail vers la plus grande création des éléments du bien physique, moral et intellectuel de l'humanité, vers le *maximum* de production. Et comme la production n'est faite que pour subvenir aux besoins des hommes et leur créer des *jouissances*, il ne faut pas que ces jouissances soient achetées par des *peines et des douleurs;* c'est-à-dire que le travail doit être rendu *attrayant*. — Ainsi, le caractère d'un bon ordre social, c'est l'organisation générale du travail PRODUCTIF ATTRAYANT.

Or, que travail, — emploi d'activité physique ou intellectuelle, — puisse devenir pour l'homme synonyme de plaisir, c'est ce dont chacun de nous a eu mille preuves accidentelles dans sa vie.

Et ici je ne parlerai point des joies de l'artiste dans la conception, la gestation et l'enfantement de son œuvre. Je ne parlerai point des amours du savant, qui suit et poursuit sa découverte à travers de longues nuits solitaires, en oubli du boire et du manger... Ce sont là, certes, des acharnements et des passions. Mais on arguerait de natures exceptionnelles, de travaux exeptionnels, et, pour le moment surtout, on aurait raison.

Aussi je veux prendre des paysans; et aussi je veux dire en passant que si, le plus souvent, nous mettons en scène des opérations soit de ménage, soit d'agriculture, c'est que — indépendamment de leur généralité et de leur immense importance — on a, de ces travaux surtout, l'idée qu'ils sont, essentiellement et par nature, pénibles et repugnants. Or une fois démontré l'*attrait industriel* en fonctions de culture, ménage, fabrique... on admettra de reste l'extension du charme aux travaux des sciences et des beaux-arts. Ce sera un *à fortiori*. Si, par contre, nos exemples étaient choisis dans ces derniers travaux, on refuserait de conclure de ces fonctions aux autres. Parlons culture et fonctions domestiques.

Certes, pour le paysan qui mène sa charrue, tout le jour durant, pieds nus dans la terre froide, seul dans son champ, battant sa paire de bœufs maigres et harassés; certes, pour ce paysan, la journée est rude et triste, et le travail répugnant. — Rude est aussi la journée, et répugnant le travail pour ce pauvre homme isolé au milieu de la vigne de son maître, face à face avec la terre qu'il bêche du matin, lui aussi, jusqu'au soir.

Oui ; mais viennent les temps de la fauche, de la moisson, des vendanges, et voici que les journées sont des fêtes.

Voyez, dans la plaine, cette ligne de jeunes hommes aux bras nerveux, qui marchent de front, abattant circulairement sous leurs faux des andains d'herbes vertes et tondant la prairie. Derrière eux, les faneuses armées de fourches et de rateaux blancs, tournant et retournant les foins, soulèvent les andains, forment les veillottes. Tout cela est vivant, gai, animé. On rit, on chante, et plus on est nombreux, plus l'ouvrage marche vite et gaiement. Quand viennent les voitures pour charger, tous les travailleurs se concentrent autour d'elles à l'envi, pères et fils, garçons et jeunes filles, et c'est merveille combien sont promptement exécutés ces joyeux chargements. — Qui a connu les mœurs des campagnes, a observé ceci comme je le décris, moi qui ai pris plus d'une fois la faux des faucheurs, la fourche et le rateau des faneuses. — Et les vendanges!.....

Au temps des vendanges, en Comté, les populations des montagnes descendent par troupes nombreuses d'hommes, de femmes et d'enfants. L'émigration se développe sur toute la ligne du Jura et se mêle dans chaque canton, pour la cueillette, avec les indigènes. — Les Groupes se distribuent dans les vignes. On se met en alignement à deux pas les uns des autres. Il y en a un qui mène la bande. Chacun a son panier, récolte, cueille en avançant et verse dans la bouille — la hotte du porteur. — Quand les coteaux sont ainsi envahis

par des légions de vendangeurs et de vendangeuses et qu'il fait un beau soleil de septembre, tout est vivant alors et mouvant sur les coteaux, et là encore on entend rire et rudement chanter. — Les gens de la ville y viennent par plaisir, dames et messieurs, et souvent se mettent à l'œuvre, Les enfants sont fous, et s'ils ont une serpette et un petit panier, ils travaillent bravement des heures entières. Et, je vous le dis, ce sont des temps de fêtes.

Car les vendanges, comme la moisson et la fauche, sont des temps de TRAVAIL EN NOMBREUSES ET JOYEUSES RÉUNIONS.

Dira-t-on que c'est la nature du travail, la satisfaction de récolter, de recueillir..... Et ceux qui récoltent, recueillent, fanent, vendangent et moissonnent pour autrui? — J'ai vu des paysans commandés de corvée par la commune pour réparer des chemins arriver très-mécontents et jurant fort, — car on sait que ces sortes de travaux, qui n'intéressent que toute la commune, paraissent très-ingrats au peuple souverain de nos villages?—Hé bien ! j'ai vu le mécontentement disparaître, la mauvaise humeur se fondre, et la grosse gaieté campagnarde naître comme par enchantement au contact du Groupe.

Et puis voici un raisonnement pour en finir :

Brisez les Groupes, séparez-moi faucheurs et faneuses, vendangeurs et vendangeuses ; semez tout ce personnel-

là à de grandes distances, isolez chacun, faites que chacun tout seul ait tout à faire, et vous verrez bien alors si l'on rit encore, si l'on chante encore, si la journée va sembler légère, si le travail ne devient pas subitement morne, terne, et par ainsi RÉPUGNANT.

§ II.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.
BOILEAU.

Le travail est la Destinée de l'homme, et Dieu ne peut pas avoir lié une malédiction à la Destinée de l'homme qu'il a créé. C'est donc qu'il y a deux lois de travail : le travail morne, terne, égoïste, isolé, forcé ; et le travail joyeux et libre, concentrant au même foyer de nombreux efforts sympathiques, plein de vie et de passion.

Or, à laquelle de ces deux lois de travail Dieu pousse-t-il l'homme par toutes les puissances de son organisme, par tous les Attraits de sa nature, à la première ou à la seconde ?...

Si votre société fausse vous enlace si bien dans ses entraves qu'elle vous empêche d'obéir à ces puissances de votre être, qui vous attirent vers la loi de plaisir et de charme, cessez donc de dire que Dieu, en destinant l'homme au travail, lui a fait une Destinée de larmes et de misères; puisque vous n'obéissez pas aux volontés de Dieu, révélés par les Attraits qu'il a mis en vous. Les

Attractions vous indiquent incessamment les volontés de Dieu, elles vous apprennent clairement sa Loi. Pourquoi regimbez-vous contre l'aiguillon?

L'homme a été tellement prédisposé au travail, qu'on le voit languir, traîner sa vie, rongé, dévoré d'ennui, quand il est inoccupé. Oh! un homme entièrement et parfaitement désœuvré!.. Qu'y a-t-il au monde de plus triste, de plus fatigant, de plus lourd et insupportable à soi et aux autres, qu'un homme bien portant et désœuvré?

L'homme aspire au travail. — Les enfants, les femmes, les riches, les rois eux-mêmes se créent à plaisir des études, des travaux, des occupations. Louis XVI était un habile serrurier; Louis XV cuisinait à Trianon des journées entières, et ce n'est pas ce qu'il y a fait de plus mal. Chaque jour vous voyez des hommes fort indépendants par leur fortune, prendre plaisir à tourner, menuiser, soigner un jardin, tailler, greffer, sarcler; des femmes passionnées pour des fleurs, les cultiver assidûment elles-mêmes.— Mille faits accidentels prouvent, je le répète, que s'occuper est un besoin pour l'homme, et que travail peut devenir plaisir, — travail des mains aussi bien que travail d'imagination ou d'esprit.

— « Oui, oui, des faits accidentels, mais purement accidentels; car...»

— « Eh! sur Dieu! est-ce nous qui soutenons que l'industrie civilisée est bien organisée, et ne la condamnons-nous pas, nous autres, précisément pour ce qu'elle

ne présente qu'*exceptionnellement* des exemples de travail attrayant ! »

— « Bien, c'est fort bien. Vous prouvez sans doute que dans certaines circonstances le travail peut éveiller le plaisir et s'exécuter en joie. Mais tout cela est bon pour un jour, pour une heure. Imposez donc à vos amateurs un travail continu, impérieux, un travail de tout le jour pendant toutes les journées du mois, et de tous les mois de l'année pendant toutes les années de la vie ; une fonction... »

— « Ah !!!.. Vous reconnaissez donc qu'un travail long, impérieux, continu ; un travail comme vous dites, de toutes les heures de la vie, durant toute la vie, vous reconnaissez qu'un pareil travail est une chaîne au cou, un boulet au pied, un plomb sur la poitrine, un supplice !!! Vous reconnaissez que le plaisir ne peut durer qu'un temps sur une occupation... Hé bien ! tout simplement, tout bonnement alors... allons ! concluez, c'est vous qui le dites... tout simplement : il ne faut pas clouer, qui pour la vie à son bureau, qui pour la vie sur son champ, qui pour la vie sur son établi, qui pour la vie à son comptoir, — l'homme à la chose.... comme aujourd'hui...

Etrangeté ! un beau drame, — je demande pardon de ceci à M. Hugo, — un beau drame qui dure quatre heures fatigue les spectateurs ; — s'il durait six heures, ils seraient écrasés ; si on fermait les portes du théâtre, et qu'on voulût leur *imposer* CE PLAISIR pendant huit heu-

res, dix heures... oh ! ce serait une fureur, un combat, une tempête dans la salle (1)... Et quand il est ainsi reconnu qu'un plaisir qui dure trop long-temps devient insupportable, odieux, on ne veut pas comprendre que ce joug de plomb de la continuité sous lequel on courbe la tête du travailleur, doit rendre nécessairement son travail RÉPUGNANT, et qu'il faut le briser, ce joug, pour que l'homme se relève ! Ah ! c'est trop fort ! — Ce n'est pas le travail en lui-même qui est répugnant, c'est cette continuité mortelle à laquelle votre absurde régime de travail a marié le travail ; c'est ce mariage de la mobilité et de la vie à l'immobilité, à la mort ; — donc permettez le divorce.

Si vous alliez aux Barrières, par un soir de dimanche, vous verriez beaucoup danser dans les guinguettes. Examinez, et choisissez le plus acharné danseur. Puis, s'il est fort de la halle ou du port, gagnant trois francs par jour à porter sur son dos des sacs de trois cents livres, proposez-lui trois francs de sa journée pour venir danser chez vous, seul dans votre chambre, douze heures du jour, six avant midi, six après. Je fais le pari qu'il préférera son train du port ou de la halle ! En tout cas, s'il accepte un jour, il ne recommencera pas le lendemain.

Si les séances solitaires, longues, continues, sont insipides et mortelles en industrie et en toutes choses, écoutez la voix de la Nature, et concluez avec elle que

(1) Voyez dans le 2e volume de la *Réforme industrielle*, la dissertation de Fourier sur l'opéra de quarante-huit heures.

le travail utile ne peut devenir plaisir qu'à la condition d'être exécuté 1° en réunions nombreuses, 2° en séances courtes et variées.

C'est ainsi que marchent les choses dans les Phalanges. Quand les Groupes ont terminé leurs séances, longues de deux heures au plus, en cas ordinaire, leurs membres se divisent, se séparent et vont dans d'autres Groupes, auxquels ils sont affiliés, fournir avec des visages nouveaux une nouvelle carrière de courte durée aussi comme la précédente. Ainsi se succèdent les travaux en contraste, et se servant les uns les autres de délassements mutuels. — Rien de plus agréable, après une séance de science, après avoir écouté un professeur une heure et demie durant, ou professé soi-même, que d'aller se mêler à ses amis des vergers, aux travailleuses des jardins, émonder, sarcler, tailler, arroser ou greffer avec eux et avec elles...

Il n'y a donc plus, en Harmonie, le jardinier qui tout le jour jardine, forcé de connaître et d'exécuter les mille détails de son métier; ni l'agriculteur qui, toujours aussi, remue la terre des champs; ni le menuisier ayant du matin au soir son rabot attaché dans la main, comme le cordonnier son alène, comme le marchand son aune, et l'employé d'une administration sa plume et son grattoir.

Non, toutes les industries, tous les travaux ont fourni des divisions et des subdivisions, des Séries et des Groupes, et chacun suivant ses goûts, ses vocations, ses

désirs, ses talents et ses facultés, s'est enrôlé dans les Groupes et les Séries qui excitent son Attrait, qui exercent séduction sur lui, et dont le roulement et l'engrenage offrent mille thèmes variés à l'emploi de son activité, mille modulations diverses à l'essor de ses affections et de ses passions.

Comparez donc ce sort de l'Harmonien avec celui des légions ouvrières, que la Misère et la Civilisation, deux bonnes sœurs ! enferment pour la vie dans nos bagnes industriels, ou jettent sur le pavé des villes et sur les grandes routes, sans pouvoir même leur donner ce travail civilisé, que la faim les réduit à mendier par le monde.

Le travail sociétaire opère donc en Groupes, et les Groupes exercent en séances courtes et variées. — Ainsi nous avons mis en lumière, dans ce chapitre, la seconde des conditions d'Attrait industriel, introduite dans notre formule, la faculté d'alterner travaux, occupations, plaisirs.

CHAPITRE QUATRIÈME.

TROISIÈME APPROXIMATION.

Rivalités industrielles.

Pourquoi Dieu a-t-il rendu les hommes si enclins à l'intrigue, et plus encore les femmes ?.... pourquoi ces rivalités ?.... pourquoi ne pas rendre les hommes tous frères et unis d'opinions ? Pourquoi ? c'est qu'il faut dans l'homme des ressorts convenables à l'état sociétaire auquel Dieu nous destine. S'il nous avait créé pour l'état familial et morcelé, il nous aurait donné des passions molles et apathiques, telles que les desire la philosophie. CH. FOURIER.

§ I.

Un cheval attelé à un des cabriolets qui assistaient à la course, s'élance tout-à-coup sur les pas des autres et franchit la barrière avec son cabriolet, aux applaudissements de la foule effrayée et ravie. C'était un vieux cheval de race. Cette généreuse bête, etc... UN JOURNAL.

Nous allons continuer à déterminer les conditions organiques du système de l'Attraction industrielle ; mais, comme nous ne nous appuyons que sur les faits pour construire les différentes pièces du mécanisme sériaire, je prie le lecteur de me permettre toujours l'usage des

exemples, voire des chiffres. Les exemples précisent, marquent, détachent une idée; et quand l'esprit a saisi l'idée sur l'exemple, il la généralise facilement. Cette faculté de généraliser appartient à l'esprit de l'homme dès la basse enfance, et chacun pouvant faire cette opération, il en résulte que préciser une idée sur un exemple ou la généraliser par une formule abstraite, ne sont que deux manières différentes de la présenter. — Il en est pourtant, de par le monde, qui se croient larges, profonds, et se prennent d'une grande vénération pour eux-mêmes, quand il leur est arrivé de traduire dans l'expression générale telle idée qui a été présentée par autrui sous forme particulière ! — Revenons à l'examen du jeu des passions dans les Séries.

Chaque branche d'industrie et de travail, avons-nous dit, a fourni autant de Groupes qu'elle peut donner de nuances de produits, si bien qu'en culture, je suppose, vous verriez des Séries de sept, neuf, vingt-quatre, trente-deux Groupes, — plus ou moins, — adonnés, par exemple, aux soins de sept variétés de graminées, de neuf variétés de groseilles, vingt-quatre variétés de pêches, trente-deux variétés de poires, etc., et de même pour les travaux de ménage, de science, de beaux-arts, etc.

Or, quel effet va résulter de l'existence simultanée, du contact, de deux Groupes voisins dans l'échelle de la Série? Pensez-vous qu'il y aura grand accord entre ces Groupes, donnant des produits peu dissemblables, donnant quelquefois même des produits identiques, mais

obtenus par des méthodes, des procédés différents? Chaque Groupe a son drapeau dont il est jaloux; les drapeaux voisins sont rivaux. — Voilà le fait de nature.

Un énergique discord éclatera donc entre les Groupes contigus dans l'échelle : il s'élèvera d'ardentes rivalités, de vives concurrences. La critique leur viendra plus naturellement aux lèvres que la louange.

Quel sera l'effet industriel de ces *Discords*, de ces joutes cabalistiques, inévitablement développés par l'ordonnance graduée de l'Échelle sériaire? — Entre mille faits qui peuvent répondre à la question, en voici un que j'entendais conter à l'un de nos consuls dans les échelles du Levant. — Je ne sais plus en quelle station des îles Ioniennes il en avait été témoin.

Deux frégates françaises étaient à l'ancre dans le port, égales à peu près pour la force, l'équipage et la mâture; l'une, c'étaient des Provençaux qui la montaient; l'autre était servie par des matelots de la Saintonge.

Elles ne pouvaient pas rester là longtemps, les deux rivales, sans se jeter un défi; et de fait, un matin que les deux états-majors déjeunaient ensemble, après des narrations biographiques et panégyriques sur chacune d'elles, on discuta de leur mérite respectif. Un pari s'ensuivit. Tous les officiers y entrèrent, chacun soutenant son bord. On fit cent louis de part et d'autre. Le lendemain, au soleil levant, les frégates étaient prêtes, et la lutte s'engagea sur les manœuvres convenues. Je ne

vous dirai pas quelles furent ces manœuvres, mais je vous dirai que les équipages spectateurs, — la galerie, — affirmèrent hautement qu'ils n'avaient jamais vu d'aussi belles, d'aussi prestes, d'aussi vives et hardies manœuvres. — Or, la galerie, c'étaient des navires russes et anglais...

C'est qu'il y avait là *esprit de corps* et RIVALITÉ bien nette et bien tranchée; c'est que, sur chaque bord, officiers, matelots et mousses étaient en arrêt, l'oreille au vent, les muscles tendus, les yeux sur le commandant; c'est que, pour tous, il y allait de l'honneur de la frégate; c'est qu'il n'y avait qu'une pensée, qu'une volonté, qu'une âme, et que tous étaient mordus par la même passion! — Les deux équipages eurent les honneurs de la journée : le côté gagnant répandit sur eux une rosée assez abondante de pièces de cent sous, et vainqueurs et vaincus se portèrent cordialement des santés réciproques.

Chacun a pu observer des essors analogues de Rivalité. Je cite un autre exemple qui m'a servi, dans le temps, de démonstration expérimentale pour ce que je vais établir théoriquement ici.

C'était à Metz. — Mais d'abord il faut savoir que les régiments du génie sont exercés chaque année, pendant la belle saison, à tous les travaux relatifs à l'attaque et à la défense des places. — Nous en étions à la confection des matériaux de siége.

Une semaine, j'avais des fascines à faire préparer à ma Compagnie. Pendant les trois premiers jours, je laissai le travail aller, comme d'habitude, tout le monde formant un seul atelier et portant au tas commun. — La besogne se faisait, comme d'habitude, lentement, sans zèle, parce qu'il fallait la faire, — besogne forcée, sans intérêt; seulement la gaîté du Groupe, même sous la griffe, peu méchante il est vrai au bout de mes doigts, de la discipline militaire.

Le quatrième jour, je divisai la masse. Je fis disposer dix ateliers en deux camps, cinq de front sur deux lignes et face à face. J'ordonnai que chaque atelier empilerait derrière lui ses fascines à mesure de confection, avertissant qu'à la fin de la séance — après comparaison des dix tas — on empilerait ensemble encore les fascines des cinq ateliers réunis de chaque camp, et que l'on verrait..... Je me bornai à établir la *disposition*, m'interdisant toute excitation par la parole.

Hé bien! à peine les hommes furent-ils à l'œuvre, que vous eussiez apprécié l'influence de la disposition. — De chaque côté d'abord Rivalité très-prononcée, entre eux, des Groupes qui se touchaient; grande Rivalité face à face de chaque atelier avec son vis-à-vis de l'autre camp; Rivalité en masse, enfin, des cinq ateliers d'un camp contre les cinq ateliers de l'autre. — Dans chaque atelier on s'excitait vivement, on se critiquait on se portait des défis d'un Groupe à l'autre, et les Rivalités intérieures des cinq ateliers d'un parti n'empêchaient pourtant pas qu'ils ne se stimulassent entre eux

contre l'autre. — On en fit, des fascines, ce jour-là.

Cela se passait sur les glacis nus, au grand soleil de juillet, un vrai soleil africain, tombant d'aplomb sur les têtes. — Le reste de la Compagnie fabriquait des harts — à l'ombre. — Nul des fascines ne demanda à passer aux harts. — La fougue dura deux heures; — la Rivalité les soutenait encore pendant la troisième; mais le travail baissait sensiblement. Ils étaient ruisselants.

Le lendemain, même résultat. — Pendant ces deux jours de Rivalité, on fit deux fois plus que pendant les trois jours de calme. Les monceaux de fascines étaient là en témoignage. Mes camarades du régiment constatèrent le fait.

Je pourrais remplir un volume des observations que j'ai eu occasion de faire, au travail, avec nos Compagnies. La seule analyse détaillée des effets produits pendant la semaine dont je viens de dire un mot serait déjà fort longue et hautement confirmative des calculs de la théorie des Séries (1).

J'ai cité des exemples de Rivalité en *essors harmoniques*. Tout combat de terre ou de mer présente des exemples de la même passion en *essors subversifs*,

(1) Voir à la fin de ce *livre* le *Complément de l'Appendice* consacré *à l'étude de quelques phénomènes de travail attrayant*. Le lecteur doit, avant d'aller plus avant, prendre connaissance des faits contenus dans cette *Etude*.

appliqués à la destruction; mais pour subversifs qu'ils soient, ils n'en prouvent pas moins la vigueur et l'énergie du ressort.

§ II.

..... C'est aux humains, dont la race est divine,
A discerner l'erreur, à voir la vérité.
La nature les sert.....

PYTHAGORE.

La passion génératrice des Rivalités, et, avec elle, l'Ambition, que la Civilisation a aussi la propriété de faire éclore neuf fois sur dix en subversif, ont eu la plus grande part à la colère des moralistes, ennemis-nés de toutes les passions, mais amis de la société, qui en entrave, qui en fausse le jeu, et n'en tire que des monstruosités et des horreurs, au lieu des brillantes modulations auxquelles elles sont destinées.

Or pour faire application au stimulant passionnel que nous étudions, je vous le demande, et je le demanderais à un enfant, Dieu l'aurait-il créé, ce stimulant, en aurait-il garni et doublé toutes les âmes humaines s'il ne lui avait ménagé un emploi proportionnel à sa puissance? Et cette puissance si générale, si reconnue, cette vigueur de Rivalité à laquelle vous trouvez aptes l'enfant, l'homme, la femme, le vieillard lui-même, cette force qui surgit de notre organisme en tout contact social, est-ce un moteur que Dieu aurait créé pour n'en

rien faire? — Que dis-je! il ne l'aurait créé que pour le mal! — Cela est insensé à dire, et si vous reconnaissez que cette force de Rivalité, quand elle vient à parler haut dans l'action et la manœuvre, suscite chez les travailleurs la fougue réfléchie, l'acharnement du joueur, l'ardeur du combattant, que ne songez-vous alors à lui ménager des emplois utiles, harmoniques, humanitaires? Puisque l'homme est destiné au travail et que vous trouvez en lui de puissantes causes d'excitation, comment ne comprenez-vous pas que ces causes d'excitation lui ont été données pour le *but final* du travail? Si Dieu destinait l'homme à *agir sur son globe* et à régir la création, ne fallait-il pas qu'il mît en l'homme les ressorts, les forces déterminantes et les moyens de l'action? Dès lors qui peut méconnaître l'emploi final et providentiel de la Rivalité?

Cette passion si générale et si vive est appelée à jouer un grand rôle dans le mécanisme des Séries. C'est à elle que l'on devra le perfectionnement incessant et le raffinement indéfini de toutes les branches de l'industrie, de l'art et de la science, les classifications distinctes, nettes, tranchées en toutes choses, la persévérance acharnée des Groupes à leurs opérations, l'activité des critiques, la surexcitation industrielle des travailleurs et bien d'autres précieux effets d'harmonie que nous développerons plus tard.

Aussi la nature a-t-elle voulu que cette passion se développât d'elle-même et vivement dans les Séries. — Jugez-en.

Dans une Série d'emploi quelconque, mais régulièrement formée, deux Groupes contigus dans l'échelle donnent des produits fort rapprochés, peu dissemblables, quelquefois même identiques. Comment voudriez-vous que ces Groupes fussent en Accord, qu'une chaude jalousie industrielle ne se mît pas entre eux? La Rivalité est forcée.

On est entre deux feux dans chaque Groupe; on a l'ennemi de droite, on a l'ennemi de gauche. Ce sont deux parties jouées simultanément, et ce jeu en mode composé se reproduit tout le long de l'échelle. Il faut se tenir ferme.

Ainsi dans la Série, ou *Échelle naturelle de classement des travaux*, chaque terme *discorde* avec ses deux voisins, comme dans la Gamme ou *Échelle naturelle des sons musicaux*, chaque son discorde avec ses deux contigus, comme aussi deux nuances consécutives, prises dans le prisme ou *Échelle naturelle des couleurs*, discordent entre elles. — Observez que je dis *nuances*.

Une Série est donc une gamme, et, comme la gamme musicale, elle doit avoir la faculté de former des Accords, des Discords et toutes les Modulations variées que comporte l'harmonie.

La Série étant la base de l'harmonie sociale, comme la Gamme est la base de l'harmonie des sons, comme le spectre solaire est la base de l'harmonie des couleurs,

il est tout-à-fait nécessaire que nous fassions une dissection spéciale de ce mécanisme. — Le lecteur qui me saurait quelque gré pour ce que je m'efforce d'élaguer les *ronces* qu'on rencontre en toute science et dans tous les traités du monde, je le prierai de s'en reconnaître en donnant une attention soutenue aux chapitres qui terminent ce 3e Livre. C'est le seul point qui exige un peu d'étude, et d'ailleurs la question est fondamentale : qui comprend bien la Série sait tout.

« Qui comprend bien la Série sait tout! » Voilà donc à quoi se réduit la grande découverte de Fourier? LA SÉRIE! Mais cela est bien simple, bien facile, bien naturel..... »

Oh! oui, en vérité, cela est naturel, bien naturel..... Aimeriez-vous mieux que cela ne le fût pas? Et croyez-vous bien regrettable que la vérité sociale et *universelle* ne soit pas alambiquée, obscure et inintelligible comme la métaphysique de ces messieurs? — Du reste, sur cette question, écoutez deux mots de Fourier :

« Je dois prévenir une objection qu'on ne manquera pas de m'adresser au sujet du nouvel ordre domestique que je nomme Série de Groupes. On dira que l'invention d'un tel ordre était un calcul d'enfant et que ses dispositions semblent des amusettes. Peu importe, pourvu qu'elles atteignent le but, qui est de produire *Attraction industrielle* et de nous entraîner par l'appât du plaisir au travail agricole, qui est aujourd'hui un supplice pour l'homme bien né. Ses fonctions, telles que labourage, nous inspirent avec raison un dégoût

voisin de l'horreur, et l'homme d'éducation est réduit au suicide quand il n'a que la charrue pour ressource. Ce dégoût sera complètement surmonté par la violente Attraction industrielle que produisent les Séries dont je vais parler.

» Si les dispositions de cet ordre ne reposent que sur des calculs d'enfants, c'est un bienfait signalé de la Providence, qui a voulu que la science la plus importante à notre bonheur fût la plus facile à acquérir. Dès lors en reprochant à la théorie des Séries son extrême simplicité, on commettra deux inconséquences, qui seront de critiquer la Providence sur les facilités qu'elle a attachées au calcul de nos destinées, et critiquer les Civilisés sur l'étourderie qui leur a fait manquer le plus simple et le plus utile des calculs. Si c'est une étude d'enfants, nos savants sont donc au-dessous des enfants pour n'avoir pas inventé ce qui exigeait de si faibles lumières, et tel est le défaut communs aux Civilisés, qui, tout boursouflés de prétentions scientifiques, s'élancent dix fois au delà de leur but et deviennent par excès de science incapables de saisir les procédés simples et faciles de la nature.

» On n'en vit jamais de preuve plus frappante que celle de l'étrier, invention si simple que tout enfant la pouvait faire; cependant il a fallu 5,000 ans avant que l'étrier ne fût inventé. Les cavaliers dans l'antiquité fatiguaient prodigieusement; ils étaient sujets à de graves maladies faute d'un étrier, et le long des routes on plaçait des bornes pour aider à monter à cheval. A ce récit, chacun s'ébahit sur l'étourderie des anciens, étourderie qui a pourtant duré cinquante siècles, quoique le moindre enfant eût pu la prévenir. On verra bientôt que le genre humain a commis, au sujet des Séries, la même étourderie, et qu'il aurait suffi du moindre savant pour découvrir ce petit calcul. Puisque enfin le voilà

saisi, toute critique sur sa simplicité sera, je le répète, un ridicule que les plaisants jetteront sur eux-mêmes et sur vingt-cinq siècles savants qui l'ont manqué. »

(*Théorie des quatre mouvements.*)

Ajoutons que s'il était simple d'arriver à l'idée de la Série, soit par déductions rationnelles, soit par concession à la nature et à l'instinct, il n'en a pas moins fallu une fière force de génie créateur pour calculer les combinaisons et les rapports des Séries et de leurs termes, et en déterminer *à priori* les Lois. — L'idée fondamentale de toute science est toujours une vérité claire et limpide. Quoi de plus clair que l'idée de l'*attraction* sur laquelle l'astronomie pivote aujourd'hui tout entière?

L'objet de ce *livre* n'étant pas de creuser la science et de s'enfoncer dans ses ramifications, mais bien d'exposer la découverte de Fourier, de la faire comprendre et accepter, nous nous contenterons de donner sur les rapports et les lois des Séries seulement quelques généralités nécessaires à l'intelligence du mécanisme sociétaire. C'est de quoi nous allons nous occuper au chapitre suivant. Constatons seulement en achevant celui-ci que nous avons introduit le *développement des Rivalités* dans notre organisation industrielle, — ce qui constitue la troisième condition spéciale du système attrayant.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LOI SÉRIAIRE,

Formule générale des relations harmoniques.

> Une loi gouverne le monde des intelligences, et cette loi existe dès le commencement des choses, comme celle qui gouverne le monde physique.
>
> BALLANCHE.

> De toutes les impiétés, la pire est cet impertinent préjugé qui suspecte Dieu d'avoir créé les hommes, les passions et les matériaux de l'industrie, sans avoir arrêté aucun plan sur leur organisation.
>
> CH. FOURIER.

§ I.

> Exempli causâ.
>
> *Philosophia Legislatoris.*

Avant d'aborder l'examen du mécanisme de la Série et le jeu de ses rouages, précisons les idées par un exemple, et rendons-nous bien compte de l'application du procédé sériaire à un mode quelconque de travail. Si nos lectrices le veulent, nous entrerons dans leur

domaine, nous parlerons cuisine et confiserie. — Cuisine et confiserie!! dans un livre qui a la prétention de faire de la Science sociale!!!... — Oui, cuisine et confiserie; oui, monsieur l'Économiste politique, qui mangez fort bien les produits de l'une et de l'autre et écrivez fort mal sur les *suifs*, les *savons*, les *charbons*, les *cotons*, les *sucres*, les *huiles*, les *lins*, etc.; oui, cuisine et confiserie, confiserie et cuisine.

Et d'abord disons que tous les travaux qui sont aujourd'hui du ressort de la *cuisine* ont fourni de grandes Séries dans lesquelles on entre, croyez-le, sans nulle honte. Les Harmoniens ne sont pas gens à avilir ou déconsidérer la première et la plus vaste des fabriques, celle qui les nourrit et leur fournit chaque jour des jouissances fort réelles, qu'on ne se donne pas, comme certains Civilisés, les airs de mépriser. — La cuisine, d'ailleurs, qui aura avec l'hygiène des alliances hautement importantes et scientifiques, n'est après tout que la plus utile et la plus gracieuse partie de la chimie. — Oui, certes, et dans les grands ateliers d'une riche Phalange, alouettes, cailles et perdrix, bécasses et bécassines, disposées sur triple étage de longues broches d'argent nettes et polies, tournant devant un foyer à larges joues de métal brillant, et, sur les réchaux de porcelaine, les poulardes et les canards dorés dans leurs bassines, et, sur les grils luisants, les beefsteacks étalés..... tout cela vaudra bien à voir, j'imagine, une cornue bourrée d'hydrochlorate d'ammoniaque et de chaux, ou quelque appareil de Voulf, distillant de l'hydrogène sulfuré. — Il y a tel cuisinier d'Harmonie, voyez-vous, qui aurait cer-

tainement le pas sur M. Thénard, professeur en Sorbonne, baron et pair de France, — si preste qu'il soit à verdir la teinture de tournesol et à montrer dans les deux éprouvettes *ici la vie et là la mort!* Mais venons à notre Série.

Notre canton fournit d'excellents fruits rouges. Son terroir se prête merveilleusement à ces productions, auxquelles il donne des parfums exquis. Aussi vous verriez plus d'un grand verger de cerisiers ombrager ses collines, et au printemps bien des jeunes filles, bien des enfants répandus dans les planches de fraisiers, parmi les bouquets et les lignes de groseilliers et dans les grands champs de framboisiers, dont la Phalange a mélangé ses cultures et garni les clairières et les jours de ses forêts.

Si bien, mesdames, que, grâce à vos talents et à la nature du sol, nous voyons sortir chaque année de nos ateliers quelques centaines de mille tasses de confitures qui ont mis notre Phalange en renom dans la France, voire même à l'extérieur. — C'est une branche d'industrie, de richesse et de renom qu'elle se garde de mépriser.

La Série, dont le personnel monte à deux cent quarante membres engagés, est presque entièrement composée de dames et de jeunes filles, puis des enfants et vingt-cinq cavaliers au plus; — encore ne faudrait-il pas jurer qu'ils sont tous là par pur amour pour les confitures.

Quoi qu'il en soit, la Série est formée, ailerons, ailes et centre, — cerises en centre, framboises et groseilles en ailes, et fraises en ailerons, si vous voulez. — Les compétentes auront su se classer.

Somme toute, voici une branche d'industrie, une *fabrique* reposant sur vingt-quatre Groupes formant échelle bien nuancée. Les intrigues se nouent sur les recettes, les méthodes; on cabale sur la supériorité des produits, sur le zèle des Groupes et leur savoir-faire; on critique, on raille, on exagère. — On peut s'en rapporter à ces dames pour tout cela. Il faut dire aussi qu'on se rend justice et que l'on complimente fort le talent. — D'ailleurs la hiérarchie est organisée dans la Série, et quand l'action s'engage, chefs et soldats sont à leur poste.

On comprend bien, j'imagine, que la Série se forme de la même manière quel que soit l'objet du travail, qu'il s'agisse d'agriculture, de ménage, d'instruction, d'art, de science, et quel que soit aussi son personnel, sa force, le nombre de ses Groupes. — Nous allons examiner dans les paragraphes suivants comment se distribuent, au sein d'une Série, les Accords et les Discords qui ne peuvent manquer de s'y manifester. Je prie le lecteur de donner toute son attention à l'examen de ce mécanisme. — C'est la question fondamentale.

§ II.

Nunc ad rem accedamus cum Deo.
J. Keplerus.

L'harmonie du monde et celle de la musique ne diffèrent pas. Pythagore.

Quand la Série est régulièrement graduée par nuances délicates depuis le premier terme jusqu'au dernier, les produits contigus ne diffèrent pas plus entre eux que les sons successifs dans un clavier d'orgue ou de piano. Par ainsi, ses vingt-quatre Groupes — supposons-la de ce nombre — forment deux *octaves* successives, et nous pouvons, pour nous entendre, leur donner les noms portés par les notes auxquelles ils correspondent. — Voici donc notre Série de vingt-quatre Groupes.

Si. ut, ut^{d}, *re*, re^{d}, mi, *fa*, fa^{d}, sol, sol^{d}, *la*, la^{d}, *si*. ut, ut^{d}, *re*, re^{d}, mi, *fa*, fa^{d}, sol, sol^{d}, *la*, la^{d}.

Considérons le Groupe mi de la première octave. Ce Groupe mi est nécessairement en violente discordance avec ses voisins re^{d} et *fa* : car les produits différant fort peu, la concurrence est très-active. De même ut de cette première octave discorde vivement avec ut^{1}. Quant à *re* — suivez bien, je vous prie, — il donne des produits trop semblables encore à ceux des Groupes mi et ut pour s'entendre bien avec eux. Mais mi et ut sont assez éloignés dans l'échelle pour n'avoir pas à se jalouser ; bien au contraire, vous les voyez se liguer mutuellement contre l'ennemi commun, contre les Groupes ut^{1},

re et re_d. Ut et mi se plaisent à se donner des louanges, à s'exalter mutuellement, à se reconnaître l'un l'autre comme partisans du bon goût, des bonnes doctrines. Il existe entre ces Groupes mi et ut un accord de *contraste;* ils forment pacte offensif et défensif, soutenant, envers et contre tous, leurs travaux et leurs produits réciproques, se prêtant secours, s'entr'aidant à l'œuvre, et n'épargnant, à l'occasion, ni plaisanteries ni critiques aux voisins.

Mi et sol, eux, sont en parfaite position pour s'entendre, car tous deux ont pour rivaux les Groupes *fa* et fa^d. — Ut, mi, sol forment donc alliance fédérative et *Accord parfait.* — A l'octave supérieure, ut, mi, sol, qui occupent des rangs analogues dans la Série, ne peuvent se dispenser d'entrer dans l'alliance. — Mais vous pensez que les Groupes contre lesquels cette alliance-ci est dirigée ne manqueront pas de former aussi soutenance entre eux, et vous verrez une autre ligue de *re, fa, la,* par exemple, dans les deux octaves : *re, fa, la, re, fa, la.*

Ces nouveaux Groupes formant alliance entre eux, le *ton* de cette alliance sera différent, sans contredit, du ton de la précédente.

Tout ceci se produisant par effet de passion, en milieu parfaitement libre, n'a rien de raide ni de forcé. Il est certain seulement qu'un Groupe discorde naturellement avec ses contigus; qu'il peut difficilement s'accorder avec le sous-contigu, et qu'un *intervalle* de trois

à quatre nuances ou demi-tons convient généralement pour former Accord. Ainsi de UT à MI nous avons eu un Accord à quatre intervalles, quatre nuances, quatre demi-tons; de MI à SOL l'intervalle était plus court d'une nuance, et l'Accord total, composé de cette manière, correspond à celui qui est produit en musique par une tierce majeure et une quinte juste, c'est-à-dire à l'Accord parfait majeur.

Voilà la loi générale de la consonnance naturelle, et qui vous donne les alliances correspondantes aux Accords parfaits en majeur, et en mineur, dans les différents tons. — En resserrant ces intervalles, on tombe dans des dissonances d'autant plus fortes que les intervalles diminuent davantage. Pourtant, de même que ces dissonances sont continuellement employées en musique, de même les Rivalités s'établissant dans une Série à des titres divers : on voit souvent se former momentanément des Accords différents de l'Accord parfait; et les modulations du jeu variable des Rivalités combinent les dissonances industrielles comme se combinent en musique les sons et les Accords dissonants.

Ceci suffit pour démontrer que les Accords et les Discords d'une Série bien régulièrement graduée, sont en parfaite analogie avec les Accords et les Discords de l'Échelle musicale.

Les sectaires d'un même Groupe sont en Accord d'*identité simple* avec eux-mêmes, comme le son UT est en Accord d'identité avec lui-même;

Ils sont en Accord d'*identité composée* avec ceux du Groupe à distance d'octave, comme les sons UT et UT (octave supérieure) ;

Ils forment Accord de *contraste* avec les Groupes de tierce et de quinte, comme les sons UT, MI, SOL ;

Ils sont en dissonance plus ou moins forte avec les Groupes contigus et sous-contigus, comme le son MI avec les sons *re*, re^{d}, *fa*.

N'oublions pas toutefois que tous ces Groupes, appartenant à la même Série, se rallient autour du même drapeau, comme des compagnies, qui, pour rivaliser entre elles, n'en soutiennent pas moins âprement l'honneur du régiment. Ces Groupes rivaux sont loin d'être ennemis ; et, bien que les Accords de soutenance réciproque soient plus régulièrement établis sur les Groupes à distance de tierce, de quinte et d'octave UT, MI, SOL, UT, *re*, *fa*, *la*, *re*, etc., les autres n'en sont pas moins susceptibles de se rendre des services mutuels, de s'entr'aider, de se porter secours quand l'intérêt de l'aile ou de la Série l'exige : c'est-à-dire que, dans les différentes Modulations exécutées par la Série, tous les Accords possibles peuvent et doivent être amenés. Puis, suivant les temps, les choses et les hasards des combats industriels, les supériorités se déplacent, les succès se partagent, et, suivant que la victoire se déclare pour une alliance fédérative, suivant qu'un parti l'emporte, qu'un Accord domine, la Modulation ce jour-là s'exécute dans le *ton* de cette alliance, dans le *mode* auquel appartient cet Ac-

cord. — Ainsi, non-seulement l'*Echelle sériaire passionnelle* présente les Accords et les Discords de l'*Echelle sériaire musicale;* mais encore, — et c'est d'ailleurs d'une nécessité logique, — les lois harmoniques qui régissent la composition des sons musicaux sont identiques avec celles qui régissent les harmonies du clavier passionnel.

Il est sensible que la Série sera d'autant plus riche en Accords et en Discords qu'elle sera plus forte en nombre, mieux et plus régulièrement graduée ; de même que la harpe à quarante-deux cordes des modernes est bien autrement riche en harmonie que le tétracorde, ou lyre à quatre cordes, des anciens.

En tout ceci il n'y a rien d'arbitraire, rien de fictif, rien d'imaginaire. Organisez des Séries, et vous verrez eclater bientôt, naturellement, d'elles-mêmes, ces consonnances et ces dissonances : les Accords et les Discords naîtront spontanément sous vos yeux ; les ligues fédératives de soutenance réciproque et de Rivalités combinées se développeront ; elles vous emporteront vous-mêmes dans leurs mouvements ; vous fonctionnerez dans les Modulations variées où elles auront puissance de vous entraîner en suscitant vos facultés sympathiques, en faisant vibrer chez vous toutes les cordes à l'unisson.

Une Série, c'est donc un instrument d'harmonie social, un clavier qui a son timbre, ses sons et ses Accords ;

Et la Phalange formée par la combinaison de toutes les Séries, modulant sous la direction de la Régence,

pouvoir de direction, librement choisi et passionnément accepté par elles, — la Phalange en action mesurée et cadencée, c'est un grand et magnifique orchestre à dix-huit cents exécutants, c'est un immense concert où vous entendez par centaines les voix graves, sonores et vibrantes des hommes, mariées aux voix suaves ou métalliques des femmes, aux voix argentines et suraiguës des jeunes filles et des enfants.....

Et si chaque Phalange est un immense et magnifique orchestre, que sera la province, que sera la nation ?... que sera le Globe, quand il étalera sur ses grands continents, ses villes, ses capitales et ses trois millions de Phalanges, dont chacune aura sa voix dans le concert d'amour et de joie que la terre alors élèvera vers les cieux !...

Oh ! ce sera un glorieux, un noble et religieux concert alors, digne de l'homme qui le chantera et de Dieu qui l'écoutera ! — Alors aussi tout homme saura comprendre ce que le génie de Pythagore avait pressenti, ce que d'anciens sages ont répété, ce que Képler croyait, et ce que Fourier a carrément établi et glorieusement démontré, à savoir :

LA NATURE EST UNE DANS SES LOIS ET ANALOGIQUE DANS SES ŒUVRES ; LA CRÉATION ENTIÈRE EST UN IMMENSE CONCERT, DONT TOUTES LES PARTIES ONT ÉTÉ FAITES AVEC NOMBRE, POIDS ET MESURE, OU TOUTES LES HARMONIES SE RÉSOLVENT EN UNE SEULE HARMOMIE

§ III.

> Tant que nous ne savons pas reconnaître l'esprit divin dans les harmonies mesurées matérielles, nous ne sommes pas dignes de nous élever aux passionnelles, ni d'en pressentir le système.
>
> Ch. Fourier.

Le mécanisme sériaire constituant à lui seul toute la base de l'édifice sociétaire, il convient de ne pas abandonner ce chapitre sans en avoir bien établi les données générales. Pour cela faire, je vais transcrire un passage de la *Théorie des quatre Mouvements*, dans laquelle, dès l'année 1808, ce calcul fondamental était déjà produit : ce qui servit alors à égayer beaucoup je ne sais plus quel journaliste. — Ecoutons Fourier :

Une Série se compose de personnes inégales en tout sens, âges, fortunes, caractères, lumières, etc., formant contraste et gradation d'inégalités. Plus les inégalités sont graduées et contrastées, plus la Série s'entraîne au travail, produit le bénéfice, et offre d'harmonie sociale.

On la divise en divers Groupes, dont l'ordonnance est la même que celle d'une armée. Pour en donner le tableau, je vais supposer une masse d'environ six cents personnes, moitié hommes et moitié femmes, tous passionnés pour une même branche d'industrie, comme une culture de fleurs ou de fruits. Soit la Série de la culture des poiriers; on subdivisera ces six cents personnes en Groupes, qui se voueront à cultiver une ou deux espèces de poiriers. Ainsi on verra un Groupe des sectaires du beurré, un des sectaires du rousselet, etc. Et lorsque chacun se sera enrôlé dans les Groupes de ses poi-

riers favoris (on peut être membre de plusieurs), il pourra se trouver une trentaine de Groupes qui se distingueront par leurs bannières et ornements, et se formeront en trois, ou cinq, ou sept divisions, par exemple :

Série de la culture des Poiriers,

COMPOSÉE DE 32 GROUPES.

DIVISION.	PROGRESSION numérique.	GENRES DE CULTURES.
1. [illegible]	2 Groupes.	[illegible]
2. Aileron ascendant...	4 [illegible]	Poires dures, à cuire.
3. Aile ascendante.....	6 [illegible]	Poires cassantes.
4. Centre de Série.....	8 [illegible]	Poires fondantes.
5. Aile descendante...	6 [illegible]	Poires compactes.
6. Aileron descendant..	4 [illegible]	Poires farineuses.
7. [illegible]	2 Groupes.	[illegible]

Il n'importe que la Série soit composée d'hommes ou de femmes, ou d'enfants, ou mi-partie, la disposition est toujours la même.

La Série prendra *à peu près* cette distribution, soit pour le nombre des Groupes, soit pour la répartition des travaux; plus elle approchera de cette régularité en gradation et en dégradation, mieux elle s'harmonisera et s'entraînera au travail. Le canton qui gagne le plus et qui donne à égalité de chance le plus beau produit, c'est celui qui a ses Séries les mieux graduées et les mieux contrastées.

Si la Série est formée régulièrement, comme celle que je viens de citer, on verra des alliances entre les divisions correspondantes. Ainsi l'aile ascendante et l'aile descendante s'allieront contre le centre de Série, et s'entendront pour faire prévaloir leurs productions aux dépens de celles du centre;

les deux ailerons seront alliés entre eux et ligués avec le centre pour lutter contre les deux ailes. Il résultera de ce mécanisme que chacun des Groupes produira à l'envi des fruits magnifiques.

Les mêmes rivalités et alliances se produisent entre les divers Groupes d'une division. Si une aile est composée de six Groupes, dont trois d'hommes et trois de femmes, il y aura rivalité industrielle entre les hommes et les femmes, puis rivalité dans chaque sexe entre le Groupe 2, qui est central, et les Groupes extrêmes 1 et 3, qui sont ligués contre lui, puis alliance des Groupes n° 2, hommes et femmes, contre les prétentions du Groupe 1 et 3, hommes et femmes; enfin, il y aura ralliement de toute l'aile contre les prétentions des Groupes de l'aileron et du centre; de sorte que la Série, pour la seule culture de ses poiriers, aura plus d'intrigues fédérales et rivales qu'il n'y en a dans les cabinets politiques de l'Europe.

Viennent ensuite les intrigues de Série à Série et de canton à canton, qui s'organisent de la même manière. On conçoit que la Série des poiriers sera fortement rivale de la Série des pommiers; mais elle s'alliera avec la Série des cerisiers, ces deux espèces d'arbres fruitiers n'offrant aucun rapprochement qui puisse exciter la jalousie entre les cultivateurs respectifs.

Plus on sait exciter le feu des passions, des luttes et des ligues entre les Groupes et les Séries d'un canton, plus on les voit rivaliser d'ardeur au travail, et élever à une haute perfection la branche d'industrie pour laquelle ils sont passionnés. De là résulte la perfection générale de toute industrie, car il y a des moyens de former Série sur toute branche de travail. S'agit-il d'une plante bâtarde, comme le coing, qui n'est ni poire ni pomme? on place son Groupe sur deux Sé-

ries, à qui il sert de lien. Ce Groupe de coing est avant-poste de la Série des poiriers, et arrière-poste de la Série des pommiers. C'est un Groupe mixte entre deux genres, une transition de l'un à l'autre, et il s'incorpore aux deux Séries. On trouve dans les passions des goûts bâtards et bizarres, comme on trouve des productions mixtes qui ne tiennent à aucun genre. L'ordre sociétaire tire parti de toutes ces bizarreries, et sait faire emploi de toutes les passions imaginables, Dieu n'en ayant créé aucune d'inutile.

J'ai dit que les Séries ne peuvent pas toujours se classer aussi régulièrement que je viens de l'indiquer ; mais on approche, autant qu'on le peut, de cette méthode, qui est l'ordre naturel, et qui est le plus efficace pour exalter les passions, les contre-balancer et les entraîner au travail. L'industrie devient un divertissement aussitôt que les industrieux sont formés en Séries progressives. Ils travaillent alors moins par appât du gain que par effet de l'émulation et des autres véhicules inhérents à l'esprit de Série.

De là naît un résultat fort étonnant, comme tous ceux de l'ordre sociétaire : c'est que moins on s'occupe de bénéfice, plus on gagne ; en effet, la Série la plus fortement stimulée par les intrigues, celle qui ferait le plus de sacrifices pécuniaires pour satisfaire son amour-propre, sera celle qui donnera le plus de perfection et de valeur aux produits, et qui, par conséquent, aura le plus gagné en oubliant l'intérêt pour ne songer qu'à la passion. Mais si elle a peu de rivalités, d'intrigues et de ligues, peu d'amour-propre et d'exaltation, elle travaillera par intérêt plus que par passion spéciale, et ses produits comme ses bénéfices sont très-inférieurs à ceux d'une Série bien intriguée. Dès-lors elle aura d'autant moins gagné, qu'elle aura été plus stimulée par l'amour du gain.

J'ai dit que, pour bien intriguer les Séries et élever à la plus haute perfection les produits de chacun de leurs Groupes, il faut les coordonner, autant que possible, à la progression

ascendante et descendante. J'en vais donner un second tableau, pour mieux graver cette disposition dans l'esprit :

SÉRIE DE PARADE.

Dans un canton sociétaire, tous les membres de la Phalange industrielle qui exploite le canton se divisent en seize Tribus de différents âges. Chaque Tribu est formé de deux quadrilles, un d'hommes et un de femmes, en tout trente-deux quadrilles, dont seize masculins et seize féminins, ayant chacun leurs bannières, distinctions, officiers et costumes distincts, soit en hiver, soit en été.

Ainsi, la Série dont nous allons reproduire ici le tableau est celle qui correspond à l'échelle des âges. Nous avons eu déjà occasion de remarquer la propension naturelle des enfants à l'organiser dans les pensionnats et les collèges. Notre société et nos réunions donnent souvent aussi des indications suffisamment révélatrices de cette tendance, qui, dans un milieu libre, sociétaire et conforme à la nature humaine, se régulariserait et se trancherait comme on va voir. Cette classification, bien entendu, n'a rien de forcé, et il faut comprendre que l'âge ne commandera pas, impérieusement et à jour fixe, le passage d'une tribu dans une autre, surtout dans l'aile descendante. Seulement, ces corporations diverses jouissant chacune d'avantages appropriés *aux plaisirs, à l'esprit et aux mœurs* des différents âges, les individus se placeront où ils seront entraînés par les mœurs, l'esprit et les plaisirs de leur âge et de leur nature... Que les dames, qui ne se soucient guère de dire leur date, se rassurent donc, et que l'on se souvienne bien

qu'en Harmonie tout se mène par liberté et par Attraction. On n'impose jamais rien à qui que ce soit.

La classification au-dessus de vingt ans étant tout-à-fait libre, les âges n'ont pas été indiqués pour ces tribus.

Et, maintenant, que les plaisants, les farceurs et toutes les catégories de Civilisés malins s'apprêtent ; car, en établissant une classification régulière et naturelle, que nul autre n'avait pu et su établir avant lui, Fourier a donné aux divisions qui la composent des dominations particulières : il a formé une nomenclature,— ainsi que fit en son temps Lavoisier pour le règne minéral, quand il créa l'ordre en chimie ; ainsi qu'avaient fait pour le règne végétal Linnée et de Jussieu, et tout récemment encore Cuvier pour la zoologie de l'ancien monde, — ce qui est sans contredit extrêmement drôle ! ajoutez-y que Fourier, au lieu de puiser ses désignations dans le latin ou le grec, les a prises, quand il s'agissait des enfants, dans la langue des mères et des nourrices, et pour le reste dans le langage ordinaire ; ce qui, dès-lors, devient *ultrà-pyramidal* et dépasse le plus haut *cocasse*...

PHALANGE EN GRANDE ÉCHELLE.

DISTRIBUTION EN 16 TRIBUS ET 32 CHOEURS.

ORDRES.	GENRES.	AGES.
Compléments ascendants.	*Nourrissons*	0 à 1 an.
	Poupons	1 à 2
	Enfans	2 à 3

TRIBUS ET CHOEURS.

Transition ascendante. 1 *tribu.*	1 *Bambins et Bambines*	3 à 4 1/2
2 tribus.	2 Chérubins et Chérubines	4 1/2 à 6 1/2
	3 Séraphins et Séraphines	6 1/2 à 9
3 tribus.	4 Lycéens et Lycéennes	9 à 12
	5 Gymnasiens et Gymnasiennes.	12 à 15 1/2
	6 Jouvenceaux et Jouvencelles.	15 1/2 à 20
4 tribus.	7 Adolescents et Adolescentes.	
	8 Formés et Formées.	
	✕ RÉGENCE.	
	9 Athlètes et Athlètes.	
	10 Virils et Viriles.	
3 tribus.	11 Raffinés et Raffinées.	
	12 Tempérés et Tempérées.	
	13 Prudents et Prudentes.	
2 tribus.	14 Révérends et Révérendes.	
	15 Vénérables et Vénérables.	
Transition descendante. 1 *tribu.*	16 *Patriarches et Patriarches.*	

Compléments descendants.	*Malades.*
	Infirmes.
	Décrépits.

Voilà l'ordre de parade : Enfants, jeunes garçons et jeunes filles, hommes et femmes, vieillards ; les deux hiérarchies naturelles des âges et des sexes ; seize Tribus et trente-deux Chœurs, avec leurs costumes variés,

leurs drapeaux, leurs enseignes, leurs gonfanons, conjugués sur l'oriflamme à trente-deux écussons de la Phalange, et pivotant sur la Régence, comme sur le soleil toutes les planètes d'un tourbillon! Comparez l'aspect de a population d'une Phalange en ordre de parade avec celui de nos foules de peuple ennuyé et endimanché, dans nos campagnes et dans nos villes.....

Quand la Phalange étale ses trente-deux Chœurs, c'est l'Unité humanitaire complète, puissante, immortelle : c'est l'homme, cela, et non pas l'homme isolé et civilisé, créature faible, ignorante, pauvre et souffreteuse, qui entreprend et ne finit pas, qui vit et meurt. La Phalange vit et ne meurt pas. Quand les vieilles générations s'en vont, les jeunes viennent. Les cadres sont toujours complets. Sans cesse l'humanité monte et descend cette échelle qui unit le ciel à la terre, échelle divine dont Jacob avait vu l'image. Et que représentent en effet les anges qui montent et descendent incessamment l'échelle mystique de la vision du patriarche, sinon l'incessante et réciproque migration des âmes d'un monde dans l'autre après l'établissement de l'Harmonie?

Quand la Phalange étale ses trente-deux Chœurs en parade, c'est l'humanité déployant sa vie qui ne passe pas, sa force qui ne meurt pas, et manifestant ainsi sa Royauté sur la terre....

Quand la Phalange étale ses trente-deux Chœurs au temple, en festivité religieuse, et chante à Dieu l'hymne à trente-deux voix, c'est l'humanité, Reine de la terre,

faisant hommage de sa couronne à Dieu son Suzerain, et s'unissant à lui par un concert de joie, d'intelligence et d'amour. — Oh! ce n'est plus l'homme isolé, qui tremble devant Dieu, se macère, et prie sur la pierre, pour soustraire son âme à la griffe du Diable. La religion n'a plus de rigueurs, de terreurs et de sombres mystères; elle a dépouillé son vêtement de deuil. Elle est parée maintenant; elle porte des fleurs, comme la terre au printemps; elle est riante et pure comme le grand ciel, au matin d'un beau jour d'été! L'homme jouit! Il n'est plus atteint de cette triste folie, qui lui avait persuadé de présenter à Dieu, pour agréable offrande, un concert formé de gémissements et de soupirs, un calice rempli de larmes et de douleurs.... Assez longtemps l'homme a commis le sacrifice, sacrifice des corps et sacrifice des âmes! Dieu ne se plaît plus aux pleurs et aux grincements de dents. Il ne damne plus. L'enfer est aboli, le démon a reçu sa grâce.

Vienne donc une Phalange, étalant ses trente-deux Chœurs en parade, enfants, garçons et jeunes filles, hommes et femmes, vieillards, vêtus de couleurs harmoniées, semant de fleurs le parvis du temple, et chantant ensemble à Dieu l'hymne saint à trente-deux voix! Oh! vienne une Phalange avec ses seize tribus et ses trente-deux Chœurs, car l'heure de la délivrance alors aura sonné sur la terre!

Mais nous n'avons pas à nous occuper ici de la poésie qui jaillit comme de source vive du développement e

l'activité humaine en régime sériaire : nous avons une étude à faire.

Des seize tribus de parade, douze seulement, — de 2 à 13, — prennent part aux évolutions, aux grandes manœuvres, et forment les cadres de l'*Harmonie active*. La tribu 1 est trop jeune pour figurer dans ces mouvements ; les tribus 14, 15, sont *conseillères* et non *manœuvrières ;* la tribu 16 est cadre de retraite.

La Série que nous venons d'examiner peut nous rendre manifeste un système d'Accords que nous n'avions pas envisagé dans les exemples précédents : il est facile de voir qu'elle se conjugue sur elle-même, en retour, de la manière suivante :

1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.
16.	15.	14.	13.	12.	11.	10.	9.

Les tribus correspondantes, dans la ligne supérieure et la ligne inférieure, sont entre elles en accord d'*identité* par degrés progressifs. L'affinité des âges extrêmes, des enfants et des vieillards est chose bien connue ; aussi l'accord d'identité est *plein* entre les tribus 1 et 16, bambins et patriarches. Cet accord se prolonge, mais en diminuant progressivement d'identité, jusqu'aux termes milieu, tribus 8 et 9, où il est le plus faible.

La distribution de ce genre d'Accords dans une Série, est exactement analogue à la distribution de l'Attraction dans un aimant ou dans une pile. On sait, en effet, que

dans ces appareils, les deux pôles sont en vive affinité l'un pour l'autre, et que l'intensité de l'Attraction réciproque des éléments situés à égale distance des extrémités, diminue progressivement jusqu'au point milieu, qui est le point *indifférent* du système.

§ IV.

Je désigne sous le nom de moduls d'Harmonie, les quatre méthodes employées dans la distribution des Séries. CH. FOURIER.

Il résulte de ce que nous avons vu, que les Séries, — et spécialement les Séries régulièrement ordonnées en gammes septennaires ou douzainaires, et auxquelles Fourier a donné le nom de *Séries mesurées*, — que les Séries, dis-je, se prêtent à produire trois sortes d'accords :

1° « Le *contrasté* progressif majeur et mineur, qui est en rapport avec les tierces, quartes, quintes et sixtes musicales ;

2° « Le *conjugué* progressif ou identique, que nous venons de faire connaître ;

3° « L'*alternant* progressif, selon lequel les sympathies alternent du contrasté au conjugué, du mode majeur au mode mineur, etc. »

Nous n'entrerons pas plus avant dans l'étude du mé-

canisme des Séries. En voilà assez pour concevoir les dispositions du Régime sociétaire et pour comprendre aussi que l'étude des Séries peut fournir des combinaisons et des calculs fort longs et très-compliqués.

Terminons en disant que la distribution des Séries se fait suivant quatre méthodes ou *moduls* différents :

1er Modul, *simple.*
2e Modul, *mixte.*
3e Modul, *mesuré.*
4e Modul, *puissanciel.*

Ces quatre moduls, analogues, dans l'harmonie du langage, le 1er à la prose, le 2e à la prose poétique, le 3e aux vers libres, le 4e aux vers suivis et coupés en stances, servent à former les cadres de toutes les Séries.

« La méthode *simple* est celle des Civilisés dans leurs tableaux de la nature, où ils se bornent à passer consécutivement des classes aux ordres, de là aux genres, puis aux espèces, etc., négligeant de distinguer la transition. » — Voyez pour exemple de cette méthode la Série des banqueroutes, tome 1, page 157.

« La méthode *mixte* est déjà plus féconde en Accords que la simple; elle est plus distincte en progression croissante et décroissante ; elle donne plus de saillie, plus de contraste aux subdivisions de genres et d'espèces : en outre, elle détache les transitions, qu'elle sépare, aux deux extrêmes, en double sorte. » — Voyez pour

exemple le tableau nominal des crimes du commerce, tome 1, p. 154.

« On obtient des Accords bien plus nombreux, un classement plus méthodique et plus varié, si l'on emploie le 3e modul, ordre *mesuré* ou distribution par octaves et pivots. »

Fourier n'a donné aucun détail sur le modul puissanciel. Il opère sur des combinaisons de Séries, mesurées ou non mesurées.

L'étude des moduls est la véritable base de la Technie des Séries. Le lecteur curieux de cette étude pourra voir l'article abréviatif que Fourier a donné sur cette haute question, au second volume du *Traité de l'Association*, — livre 3, sect. 5e ; et consulter dans la collection de la nouvelle *Phalange* les nombreuses *Publications des manuscrits de Fourier* sur ce sujet. — Ceux qui ne croient à la science qu'à l'aspect des calculs, verront qu'il y a, par là, matière à en faire.

CHAPITRE SIXIÈME.

Résumé des Conditions organiques de la

LOI SÉRIAIRE.

La LOI NOUVELLE vous sera révélée.

. . . . . .

Elle est comme l'olive qui donne nourriture et lumière, et, comme l'olive, elle porte la paix au monde. CLARISSE VIGOUREUX.

§ I.

CONDITIONS D'ATTRACTION.

Le monde ou Univers ne communiquant avec Dieu que par entremise de l'Attraction, toute créature, depuis les astres jusqu'aux insectes, n'arrivant à l'Harmonie qu'en suivant les impulsions de l'Attraction, il y aurait duplicité de système si l'homme devait suivre d'autre voie que l'Attraction pour arriver aux fins de Dieu, à l'Harmonie et à l'Unité.

CH. FOURIER.

Si nous voulons maintenant nous rendre compte en peu de mots de ce que nous avons établi, nous reconnaîtrons que nous avons construit de toutes pièces un mécanisme qui jouit, en première ligne, de la propriété de provoquer l'entraînement, l'acharnement et le charme

sur l'objet auquel il est appliqué. Ce mécanisme, nous l'avons constitué en introduisant simplement, bonnement, une à une, les *conditions d'attrait* que la nature humaine a étalées de tout temps et étale sans cesse, aux yeux du savant et de l'ignorant, sur toute la surface de la terre : de telle sorte que notre science n'est pas de la science anglaise, française, russe ou iroquoise ; car nous avons spéculé, non sur des Anglais, des Français, des Russes ou des Iroquois, mais sur des HOMMES. — Puis, nous avons tout déduit de ce seul principe, qu'au lieu de vouloir rebrousser brutalement les impulsions natives de l'homme, il faut les accueillir, les laisser parler, et voir si ce ne serait pas chose facile et heureuse que de leur accorder ce qu'elles demandent. Ce sont les impulsions naturelles qui nous ont tout révélé. Nous n'avons rien *imaginé :* nous avons seulement écouté la nature avec docilité et intelligence, et vous pouvez engager votre parole d'homme intelligent, qu'il n'y a pas de meilleure philosophie que cela.

Or, la nature nous a appris que l'homme, — individuellement (1) et collectivement, — est susceptible d'être mu par deux ressorts principaux :

La fougue enthousiaste, dérivant de l'Accord,
L'acharnement rivalisé, dérivant du Discord.

La nature nous a appris encore que ces deux fougues,

(1) Le concours de plusieurs sentiments passionnés agissant synergiquement, produit l'enthousiasme même chez l'individu *isolé.* Quant à la rivalité d'individu à individu, rien n'est plus connu.

l'une aveugle, emportée, enlevant d'assaut l'obstacle, l'autre réfléchie, calculatrice et tenace, ne peuvent se maintenir indéfiniment sur le même objet ; qu'il est hors des conditions de l'*attrait passionnel* comme hors des conditions de l'*attrait musical*, qu'un Accord ou un Discord se soutiennent au-delà d'une certaine durée ; qu'un *point d'orgue* même doit avoir une fin ; que la continuité d'un même fait, constitue pour l'âme un supplice, comme celle d'un même son pour l'oreille. Nous avons donc compris la nécessité des *Alternances*, et reconnu qu'il faut, pour l'attrait, non-seulement l'*Accord* et le *Discord*, mais encore la *Modulation*, ce mot prenant ici son acception la plus générale et signifiant la *succession* combinée des sons, des Accords et des Discords.

Si vous parvenez à développer dans une masse un Accord d'ensemble sur une action, l'action sera exécutée par enthousiasme et passionnément ; — la masse sera *mise en Attraction* sur cette action.

Si vous parvenez à exciter une masse à l'action par l'aiguillon acéré des Rivalités et des luttes, l'action sera exécutée avec acharnement et passion ; — la masse sera *mise en Attraction* sur cette action.

Dans tous les cas où ces deux genres de ressorts interviendront séparément (1) ou simultanément, l'ATTRAIT

(1) La plupart du temps, les deux genres de ressorts interviennent combinément. Citerez-vous comme spécial exemple d'*Accord* la magnifique et enthousiaste exécution des terrassements du Champ-de-Mars par la population parisienne, pour la fête républi-

sera le mobile de l'activité déployée, *et la force de l'attrait sera proportionnelle à l'intensité de la résultante des ressorts.*

Si maintenant vous voulez obtenir l'attrait en système général et soutenu sur un ensemble d'actes, vous devez forcément spéculer sur les changements, les relais, les variations, les contrastes, en un mot sur les *Alternances* des notes, des Accords, des Discords, des modes et des tons.

ACCORD, ALTERNAT, DISCORD,

tels sont donc les trois grands moyens du mécanisme actif de l'Attraction.

Ces trois éléments correspondent à trois passions primitives ou forces vives de l'âme, que Fourier a désignées sous l'appellation commune des passions MÉCANISANTES

caine de la fédération ? — mais certainement l'émulation jouait entre les différentes brigades de travailleurs. Citerez-vous les barricades, une lutte, un combat quelconque comme spécial exemple de *Discord ?* — mais, en pareil acte, il y a Accord dans chaque camp contre l'autre, excepté en cas de *contrainte*, — cas que nous n'examinons même pas, car nous ne voulons étudier que la nature libre, ou simplement la nature (*nature libre* forme pléonasme). — Ainsi on ne trouve guère d'exemples d'Accord ou de Discord pur et simple dans des Groupes et des masses. Quant aux développements des deux ressorts chez des individus isolés, ce ne sont que des notes, des sons séparés ; ce ne sont ni des Accords ni des Discords, mais seulement des *germes* d'Accords et de Discords, des éléments d'harmonie ou de cacophonie sociale ; d'harmonie s'ils sont bien combinés entre eux, de cacophonie s'ils le sont mal.

ou DISTRIBUTIVES. Cette appellation exprime parfaitement leurs fonctions et leur nature. Il les a tout aussi heureusement nommées chacune en particulier :

Composite, besoin des Accords, des sentiments et actions passionnés, synergiques et *composés*, donnant naissance à la fougue aveugle, enthousiaste, poétique ;

Cabaliste, besoin des Discords, des excitations intriguées, des actions rivalisées, des luttes cabalistiques, donnant naissance à la fougue réfléchie, intelligente, vigilante et calculatrice ;

Papillonne, nom romantique de la plus romantique des passions, du besoin d'alternance et de variété destiné à entretenir le mouvement, la vie, et le charme, à semer les plaisirs variés comme le printemps sème les fleurs, et à *mesurer* l'harmonie dans l'univers (1).

(1) Je n'ai *nommé* ici les trois passions distributives que pour mémoire. Je serais bien allé jusqu'à la fin sans ces trois mots, et l'on peut considérer les quatre *alinéas* ci-dessus comme une note détachée. Ceci soit dit pour ôter à la malveillance le prétexte des accusations dont la phraséologie phalanstérienne a été déjà l'objet. On rencontre les mots les plus bizarres dans toutes les sciences, où on les prodigue, dieu sait ! et l'on ne veut pas en passer quinze à la Science Sociale, des mots encore qui ont leurs analogies françaises, et qui se comprennent à première vue. D'ailleurs ils sont expliqués et définis. Je veux en outre faire remarquer que tous les jours on apprend des langues étrangères, on lit péniblement des livres dont chaque page n'est comprise qu'à grands coups de dictionnaire ; et l'on ose présenter, comme fin de non-recevoir, contre les ouvrages de Fourier, quinze ou vingt mots créés très-philologiquement par lui pour exprimer des idées nouvelles !! — Est-ce que Christophe Colomb et Vasco de Gama n'ont pas baptisé les terres qu'ils ont découvertes ?.

Or c'est bien, si je ne me trompe, de l'observation des circonstances générales qui mettent en jeu ces trois ressorts, que nous avons déduit la formule du Mécanisme attractionnel ; en effet :

1re. *Condition d'attraction.* — La convergence des rayons au même foyer, le jeu simultané de toutes les parties d'une masse dirigées sur un même but, la division parcellaire sommée dans une action totale : telles sont bien les conditions de l'Accord, de l'Accord des volontés, de l'Accord passionné d'où sort l'enthousiasme et la fougue aveugle. — Ce fait passionnel, — principe et conséquences, — nous l'avons élémentairement formulé dans la *composition du Groupe*, dans la réunion systématique de ses éléments.

2e *Condition d'Attraction.* — La concurrence entre deux forces rivales, et qui ne peuvent être rivales qu'à la condition de s'appliquer à des objets semblables ou fort peu différenciés, telle est bien la condition du Discord, du Discord des volontés, du Discord passionné qui engendre l'acharnement de la lutte, l'esprit de parti, la fougue réfléchie.—Ce fait passionnel,—principe et conséquences,—nous l'avons élémentairement formulé dans la distribution des Groupes en *Gammes* ou *Échelles nuancées* que nous avons appelées *Séries*.

3e *Condition d'Attraction.*— Et pour que l'Accord ou le Discord ne devienne pas fatigant, monotone, ne tombe pas à plat ou ne dégénère pas l'un en folle effervescence, l'autre en aigreur et en haine, écoutons encore

la nature, qui invoque les *Alternances;* laissons l'individu, auquel la distribution et la division parcellaire de l'action permettent de s'enrôler dans une foule de détails d'actions différentes, laissons, dis-je, l'individu libre de se combiner de mille manières avec les autres individualités qui composent la masse; permettons les migrations des Groupes, les engrenages des Séries. Ainsi :

La Série *exaltée, rivalisée, engrenée.*

Exaltée par la Composite et ses Accords,
Rivalisée par la Cabaliste et ses Discords,
Engrenée par la Papillonne et ses Alternances;

telle est la formule du Mécanisme d'Attraction.

Or, ce mécanisme qui développe si puissamment les Accords et les Discords, les activités passionnées, appliquez-le à tout objet bon en soi, productif, utile, fécond, heureux à l'humanité, à tout ce que comporte la haute gestion du Globe, au développement des puissances humanitaires, en un mot, à l'Industrie dans la plus large et la plus belle acception de ce mot qui désigne l'exercice harmonique de l'activité humaine, et vous aurez la loi d'industrie-attrayante; vous aurez appliqué la force passionnelle de l'homme, et *par suite* toutes ses puissances physiques et animiques, au bien, à l'ordre, au bonheur général, à l'œuvre universel, au développement régulier et complet de l'humanité.

§ II.

CONDITIONS D'HARMONIE.

La musique est un concert de plusieurs discordants. PYTHAGORE.

Je viens de démontrer que l'application du mécanisme sériaire à l'Industrie rend l'Industrie attrayante.—Montrons maintenant que cette application à l'Industrie, à la gestion du Globe, à la grande et haute tâche de l'homme, est la condition suprême du *jeu harmonique* de la Série.

Rappelons d'abord que, quoique nous ayons bien distingué, dans l'analyse, l'Accord et le Discord, ces deux genres d'essors passionnels n'en sont pas moins susceptibles de se combiner entre eux dans l'action, de se multiplier les uns par les autres, de s'élever à des puissances successives. Dans presque tous les exemples que nous avons cités, et dans beaucoup d'autres que l'on peut observer au sein de la vie sociale,— quand on sait un peu observer, — on peut voir des éléments rivaliser entre eux et se corporiser dans des masses de premier ordre; puis ces masses rivaliser entre elles et se corporiser dans des masses plus fortes, du second ordre; et les Discords se composer et s'élever ainsi successivement d'agglomérations plus petites à agglomérations plus grandes, pour venir enfin s'absorber dans un *dernier* Accord, ou dans un *dernier* Discord. Or, voici ce que j'ai à dire : c'est que

L'action passionnelle n'est harmonique qu'autant que tous les Accords et Discords partiels et inférieurs se résolvent en dernier lieu dans un Accord total supérieur.

Ainsi les Accords et les Discords des compagnies, bataillons, régiments et brigades d'une armée, forment bien un tout harmonique, *sous le rapport de la manœuvre*, car ils se résolvent en un Accord total. — Mais lorsque deux armées ennemies sont en présence, les deux grands Accords formés, dans chacune d'elles, par le jeu combiné de ses compagnies, de ses régiments, de ses brigades, ne se composent plus dans un Accord total supérieur. Ces deux Accords se résolvent dans une grande dissonance : l'action est subversive.

Deux orchestres, dont chacun joue un morceau différent, mais parfaitement harmonique dans ses consonnances et ses dissonances particulières, produiront une effroyable cacophonie s'ils viennent à jouer simultanément, *l'un contre l'autre.*

Le principe est vrai à toutes les *puissances*, qu'il s'agisse d'unités, de dizaines ou de millions; de sons individuels, élémentaires, ou de sons collectifs, composés, groupés en partitions; d'un duo ou d'un orchestre. La règle définitive d'harmonie est toujours *que les dissonances doivent se sauver sur une consonnance supérieure*, que toutes les actions doivent aboutir et se résoudre en dernier lieu sur un Accord.

L'Accord des Sous-Groupes dans l'unité du Groupe, des Groupes dans l'unité de la Série, l'accord des Séries dans l'unité de la Phalange, des Phalanges dans l'unite de la nation, des nations dans l'unité du Globe, telles sont les exigences successives de la règle d'Harmonie.

Du reste, ces ralliements successifs et puissanciels sont si bien dans les desseins de la nature, qu'elle nous y prédispose et nous entraîne par la magnifique gamme des développements croissants de l'UNITÉISME, la passion grandiose et pivotale, le divin besoin de l'unité, de l'ordre universel, de l'accord supérieur et final, de l'union des parties dans le tout, de la conjonction hiérarchique de l'être intégrant avec l'infini.

En effet, le ralliement des Groupes dans la Série est passionnellement représenté et provoqué par l'*esprit de corps ;* le ralliement des Séries dans la Phalange, par le *civisme* (1); des Phalanges dans la nation, par le *patriotisme;* des nations dans l'harmonie du Globe, par l'*Unitéisme collectif.*

J'indique seulement cette thèse des développements

(1) *Civisme* est pris dans son acception originelle et étymologique, esprit de cité (*civitas*). Ce mot, au reste, et le suivant, *patriotisme*, conviennent fort mal ici. Je ne les donne que pour faire deviner l'idée qu'ils ne peuvent pas rendre, puisque l'idée appartient entièrement au monde harmonique, et que ces mots appartiennent au dictionnaire des sociétés subversives. — Patience, l'Harmonie fera sa langue. — Quoi qu'il en soit, ici, prenez dans ces mots ce qu'ils ont de beau et d'humanitaire, et laissez tout ce qu'ils peuvent avoir aujourd'hui d'hostile, de haineux ou de niais, et vous vous rapprocherez du sens harmonique.

puissanciels de l'Unitéisme; elle demanderait à être traitée en détail et régulièrement dans ce qui touche à son jeu social, à la destinée terrestre. Puis, il faudrait la poursuivre dans ses applications à l'ordre général, à la vie universelle, au monde et à Dieu, aux Destinées ultérieures, à l'Unité intégrale. Je réserve ces questions pour un autre ouvrage, et je dirai seulement là-dessus pour le moment que la religion de l'avenir est contenue tout entière dans ces développements. Ailleurs aussi je dirai comment ces Accords supérieurs ravissent l'âme humaine; dans quels délirants tourbillons d'actions passionnées et synergiques ils emportent les masses harmoniennes, dans quel océan de vie, de joies enivrantes et de bonheur actif et saisissant, l'homme alors est plongé sur sa terre ! — Certes, dès long-temps, à tous ces mystérieux désirs de joie, qui s'agitent dans son cœur; à cette soif des eaux vives et inconnues, qu'il porte dans sa poitrine ardente; à cette pression sans nom, exercée sur son âme par la vie du monde subversif, l'homme a bien senti qu'il n'était pas dans sa Destinée, qu'il habitait la vallée des larmes ! Heureux si, plus fort, il n'eût pas plié sous le poids des mauvais jours, s'il ne se fût pas couché sur la tâche avec une résignation désespérée, fatale et coupable; s'il eût compris que Dieu, — LE PÈRE, — n'avait pas méchamment ajourné le bien à d'autres vies, et qu'il devait, lui, l'Homme, par sa volonté d'Homme et sa puissance, changer sa vallée de larmes en vallée paradisiaque !

L'homme est si bien prédisposé et prédestiné aux grands Accords, à leurs vibrations entraînantes, qu'on a

vu en 1830 un Accord de ce genre, — encore qu'il fût passablement entaché de subversif, — rendre folle de joie et de probité une population misérable, habituellement affamée, et qu'il faut, en temps ordinaire, dix mille argousins et je ne sais combien de gendarmes, de geôliers, de juges et de prisons, pour maintenir quelque peu dans *les limites ;* puis la fusion fraternelle momentanément réalisée entre les hautes et basses classes libérales ; puis la communication électrique du mouvement à la France ; et tous les peuples d'Europe se mettant à vibrer à l'unisson ; et je ne sais combien de révolutions et de trônes renversés ! — Qu'il y ait ou non du subversif en ces mouvements révolutionnaires, il est certain que l'homme ne jouit de la plénitude de sa vie que dans cette haute sphère passionnelle ; c'est là qu'il se sent à l'aise ! Aussi vous disons-nous que la plus heureuse vie du plus heureux richard civilisé n'est qu'une monotonie misérable et une plate existence, à côté de celle du moins passionné, du plus froid, du plus pauvrement organisé des Harmoniens. — Mais ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit ici.

J'expliquais que le jeu des Séries, qui est *attrayant*, doit encore être *harmonique ;* je montrais que la condition d'harmonie se trouve dans la résolution de tous les Accords et les Discords inférieurs en un Accord total, unitaire et supérieur ; — et maintenant j'arrive à ma conclusion, savoir :

Que l'application du mécanisme sériaire à la haute gestion du Globe est le seul moyen d'obtenir l'Accord

unitaire; car l'Accord unitaire de l'humanité entière ne peut être obtenu d'une façon stable et durable *que sur un but utile à l'humanité entière.*

Ce que je dis pour l'humanité est vrai à tous les degrés de l'échelle hiérarchique de l'Association humaine; ainsi,

Il n'y a Accord unitaire soutenu, dans la Phalange, qu'à cause de l'Association de toutes les Séries dans la gestion de la Phalange : le ralliement total ne s'y peut concentrer que sur une œuvre *utile à toute la Phalange.* — On déduirait de même pour les Phalanges dans la nation, pour les nations dans le Continent.....

Donc voici :

La Série est un merveilleux instrument qui produit l'ATTRAIT sur l'objet auquel il est appliqué, et qui produit l'ATTRAIT ET L'HARMONIE SOCIALE quand il est appliqué à l'intégralité des objets bons et utiles à l'humanité, c'est-à-dire à l'*Industrie :* — ce dernier mot, je le répète pour la dixième fois, devant être entendu dans une acception aussi large que l'activité de l'âme humaine.

Dans la Civilisation, tous les intérêts sont généralement en désordre et en confusion, toutes les positions faussées, toutes les passions hostiles. Tout se nuit, se choque, se brise. Ce sont des milliards de bruits individuels discordants entre eux et composant un odieux charivari.

Que s'il y a dans le désordre quelques exceptions,

quelque chose de régularisé, de corporisé, une masse organisée, c'est le plus souvent pour arriver à des conflits d'ordre supérieur, pour passer du duel à la bataille rangée. Presque tous les services organisés un peu largement en Civilisation, la guerre, la marine, la justice, ont un but offensif, défensif ou répressif; leur raison d'être est un genre quelconque de conflit extérieur ou intérieur.....

Et cependant tous les caractères humains sont des instruments animés et intelligents qui ne demandent pas mieux que de jouer au ton, de se grouper en Accords et en Discords combinés, de moduler de concert. Un son qui résonne, on le sait bien, fait résonner simultanément ses *harmoniques*. Il en est manifestement de même pour les caractères; ils appellent vivement leurs harmoniques. Brisez donc les entraves, permettez ces heureuses et libres alliances, et réalisez enfin les conditions de la Liberté et de l'Harmonie, si vous voulez l'une et l'autre! Veut-on toujours tourner et retourner dans la sphère de l'inintelligence et des inepties, et ne pas comprendre qu'avec des sons comme avec des passions, on peut voir les consonnances ou les dissonances se résoudre en harmonie ou en cacophonie, suivant que l'on ouvrira aux sons individuels de bonnes ou de mauvaises combinaisons?.. — Ah ! je dis qu'il faut avoir le cerveau singulièrement concrétionné par les sottises philosophiques et morales, anciennes et modernes, pour ne pas se sentir saisi par cette vérité si simple et si naturelle !

Au reste, je viens d'entrer dans des considérations

que j'aurais pu laisser pour leur véritable place, à la *troisième partie* de cet ouvrage. Le principal objet de ce livre était de rechercher la Loi d'organisation naturelle du travail, d'en étudier le mécanisme et de démontrer la propriété qu'elle possède d'*imprimer Attraction*. L'étude des *conséquences harmoniques* de la Loi viendra plus loin.

APPENDICE

'A LA DEUXIÈME PARTIE.

Analyse et Synthèse de l'Attraction passionnelle.

C'est une entreprise aussi vaine que ridicule de vouloir détruire les passions; c'est contrôler la nature; c'est réformer l'ouvrage de Dieu. Si Dieu disait à l'homme d'anéantir les passions qu'il lui donne, Dieu voudrait et ne voudrait pas; il se contredirait lui-même. Jamais il n'a donné cet ordre insensé rien de pareil n'est écrit dans le cœur humain; et ce que Dieu veut qu'un homme fasse, il ne le lui fait pas dire par un autre homme, il le lui dit lui même, il l'écrit au fond de son cœur. J.-J. Rousseau.

Connais-toi toi-même.
L'Oracle antique.

§ I.

Il n'y a pas d'effet sans cause.

Si j ai été intelligible dès le commencement de cet ouvrage et si j'ai parlé à partie intelligente, on aura compris que le problème social se composait,

1° De la détermination d'un MILIEU social favorable à l'harmonie;

2° De la détermination d'un **ORGANISME** passionnel destiné à fonctionner dans ce milieu.

L'examen de la première de ces deux questions, dans le premier volume, nous a donné pour solution la Commune-sociétaire, la Phalange.

Dans le second volume, nous avons pris corps-à-corps la question de l'organisme passionnel, de la Loi naturelle d'industrie, et nous avons reconnu que la propriété d'*imprimer Attraction* devait en être le premier et plus saillant caractère, le caractère *indispensable*. Aussi est-ce précisément par la considération de certaines conditions d'attrait que nous avons déterminé l'organisme cherché.

L'organisme, c'est la Série ; le milieu, c'est la Commune-sociétaire.

Il est facile de voir que l'influence du milieu se combine avec la puissance du mécanisme dans le sens de l'Attraction, car nous avons reconnu que la création des grandes richesses repose en premier lieu sur l'Association, sur la combinaison du milieu sociétaire ; or, cette création des grandes richesses est une des trois grandes conditions d'attrait, un des trois foyers d'Attraction déterminés par la science passionnelle. En effet :

La première condition générale d'Attrait, c'est le **LUXE** : le *luxe interne* ou santé et vigueur de l'individu ; et le *luxe externe* ou salubrité, élégance du milieu dans lequel l'individu est appelé à agir, et participation de l'in-

dividu à la richesse générale. L'aisance générale, la richesse générale, la santé générale, telles sont évidemment les premières conditions, les conditions de base. On ne peut songer à faire descendre le plaisir, le charme, sur une population misérable, affamée, souffreteuse. C'est clair comme le jour. — Or, le Luxe, première condition d'Attraction, ne peut être réalisé que par l'Association, que dans une société à base de Phalange.—Nous l'avons surabondamment prouvé.

La seconde condition d'Attrait, c'est la libre formation des **Groupes**, les réunions libres et sympathiques où se forment et se développent les affections, les sentiments du cœur, les passions corporatives, les liens d'amitié, d'amour, d'ambition, de famille.

La troisième condition d'Attrait, c'est l'affiliation des Groupes en **Séries**, la régularisation et l'ordonnance naturelle des choses, la production des Accords, des Discords, et les mouvements des Modulations.

La première condition, — *Luxe*, — correspond plus particulièrement aux exigences de la **vie sensitive**;

La seconde condition, — *Groupe*, — aux exigences de la **vie affective**;

La troisième condition, — *Série*, — aux exigences des combinaisons des Groupes sociaux, de la **vie sociale**.

Si les Sens sont lésés dans le travail et par le travail,

et si le travail n'est pas assez rétribué pour suffire aux exigences des besoins et des plaisirs sensitifs, ce sera une première cause de répugnance;

Si les affections de l'âme sont étouffées dans le travail, si le travailleur est forcément maintenu par l'ordonnance même de son travail, hors de contact avec les êtres sympathiques et les sentiments dont son cœur est avide, ce sera une seconde cause de répugnance;

Si le travailleur est laissé dans un calme plat, s'il n'est pas stimulé par le jeu actif des Accords et des Discords, s'il est plongé dans la monotonie, cloué à une œuvre morne et toujours identique, ce sera une troisième et mortelle cause de répugnance;

Mais si l'action est pour lui une source de *jouissances sensitives*, de *jouissances affectives* et d'*excitations passionnées*, elle exercera un charme puissant, un charme proportionné au nombre des ressorts combinés, multiplié par leurs énergies. — Ainsi :

LUXE, GROUPES, SÉRIES,

telles sont les trois grandes conditions de charme, les trois *foyers* généraux d'Attraction.

Si vous affaiblissez l'un ou l'autre de ces foyers, si vous diminuez leur alimentation ou leur intensité comburante, la *puissance attractive* diminue. Si vous affaiblissez encore, si vous éteignez la flamme, vous arrivez aux *répu-*

gnances, dont vous verrez augmenter graduellement les énergies au fur et à mesure qu'aux conditions ci-dessus se substitueront de plus en plus les conditions opposées, les conditions civilisées et subversives, la *misère*, l'*isolement*, la *monotonie*. — Ces dernières conditions sont tout-à-fait négatives. Elles sont l'absence même des conditions essentielles de la vie et du bonheur, comme le froid est l'absence de la chaleur, les ténèbres l'absence de la lumière... Les répugnances dérivent des conditions négatives offertes par le Morcellement, comme l'attrait dérive des conditions opposées, des conditions positives de l'Ordre sériaire.—Le travail étant attrayant dans les conditions de la Phalange, il ne saurait se faire qu'il ne fût pas répugnant dans les conditions opposées; et étant répugnant dans les conditions des sociétés actuelles, barbares ou civilisées, il ne peut pas se faire qu'il ne devienne attrayant dans les conditions phalanstériennes. — C'est la preuve et la contre-preuve. — C'est forcé; c'est irréductible. Mettez ce raisonnement entre le marteau et l'enclume, tirez-le à la filière, passez-le au laminoir, frappez dessus, essayez de le broyer, et vous verrez que tous vos efforts resteront inutiles. Vous ne l'entamerez pas d'une ligne. — Comprenez donc alors la vertu de ce fameux argument, *que le travail ne sera jamais attrayant*, PARCE QUE *il a toujours été répugnant*. Depuis dix ans, pourtant, moi j'entends le Civilisé répondre aux transcendantes déductions de Fourier avec ce lourd et stupide *parce que*, jeté dans le plateau de la balance comme l'épée du Barbare! — Allez donc aux causes, cerveaux étroits, idiotement butés contre les effets, comme si les effets n'avaient pas de causes... Eh! certai-

nement, le travail organisé à la barbare, à la civilisée, a été, est, et sera dans tous les temps répugnant. Qui le nie? qui nie cela? parlez, est-ce nous? — Nous? mais c'est nous qui le proclamons, ce fait. Nous le crions pardessus les toits. C'est sur cela même que nous faisons pivoter notre critique de l'état barbare et civilisé.... et on nous apporte cela comme une objection! L'effet civilisé, produit par la disposition civilisée, on nous le vient bravement jeter comme conséquence d'une disposition ANTI-civilisée! En vérité, on n'est pas plus béotien que cela. — Par Sainte Logique! toute la question est de savoir si les conditions phalanstériennes sont les mêmes que les conditions civilisées... Eh bien! elles sont en tout point opposées.

Enfin, c'est une chose légitime que de tenir compte du soleil, il s'agit d'une question de jour ou de nuit, ce me semble; et vous ne recevriez pas le raisonnement d'un homme qui vous dirait : « il ne fera pas jour quand le soleil sera levé, *parce que* il fait nuit quand il est couché. » — Que nous dit-on autre chose, pourtant? « Le travail sériaire, — exécuté dans les conditions d'attrait, — ne sera pas attrayant, *parce que* le travail civilisé, — exécuté dans les conditions contraires à l'attrait, — est très-répugnant? » — Je vous donne pourtant ma parole d'honneur que beaucoup de vos penseurs, de vos célébrités, dont les noms courent l'Europe, que vous êtes habitués à regarder comme de rudes têtes, auprès desquels, mon bon lecteur, vous allez peut-être jusqu'à vous croire un imbécile, que ces penseurs célèbres, dis-je, pensent et raisonnent ainsi, — ni plus, — ni moins. —

Ah! Jocrisse, ingénieux Jocrisse, qui te jettes à l'eau pour t'abriter de la pluie, comme tu es débordé!... Que je sais de penseurs, de graves auteurs, d'académiciens et d'*hommes du progrès*, qui sont de force à te rendre dix points en vingt-quatre!...

Les causes d'attrait sont les satisfactions des convenances passionnelles, indéfectibles et de nature;

Les causes de répugnance sont les lésions des mêmes convenances passionnelles, indéfectibles et de nature:

Or, il y a trois ordres de convenances passionnelles, constituant trois foyers généraux d'Attraction;

1° Les convenances des cinq *sens*, Goût, Vue, Ouïe, Odorat, Toucher, déterminent cinq espèces de besoins et de plaisirs que nous appelons *passions sensitives*. Cet ordre de passions est spécialement relatif à la vie intérieure et animale de l'être. Il met l'homme en attraction directe sur le LUXE.

2° Les convenances de l'âme, ou besoins et plaisirs des quatre affections, *Amitié*, *Amour*, *Ambition* (lien corporatif), et *Famille*, que nous appelons PASSIONS AFFECTIVES. Cet ordre de passions est relatif à la vie extérieure de l'être et préside à la combinaison des individus, à la formation des liens, des réunions sympathiques, des GROUPES.

3° Enfin, les convenances de l'intelligence rectrice et

de la vie sociale, les passions relatives au classement, à la régularisation et à l'ordonnance des choses, à l'affiliation hiérarchique des Groupes élémentaires, à la combinaison des sympathies et des antipathies, au jeu des Accords et des Discords alternés. Ce sont les **PASSIONS DISTRIBUTIVES**. Elles président à la formation des **SÉRIES**, et sont les hauts ressorts d'ordre social et d'Harmonie.

Ces trois ordres de passions correspondent aux trois faces de la nature humaine,

Les sens qui appètent, — sphère *matérielle;*
Le cœur qui aime, — sphère *animique*;
La tête qui combine et mesure,—sphère *intellectuelle*.

Le besoin de l'harmonie de ces trois sphères avec elles-mêmes, avec le monde extérieur et avec Dieu, constitue l'**UNITÉISME**, passion suprême, qui n'appartient dans l'univers qu'aux Êtres appelés à partager l'œuvre de Dieu, à **RÉGIR**. — L'Unitéisme est signe de royauté parmi les races. L'homme seul sur la terre en porte au front la divine empreinte.

Il y a donc douze passions radicales :

Cinq *Sensitives*, tendant au **LUXE**;
Quatre *Affectives*, tendant aux **GROUPES**;
Trois *Distributives*, tendant aux **SÉRIES**;

Et ces douze passions sont appelées toutes à se résoudre

dans l'UNITÉISME, comme les sept rayons colorés du spectre solaire se résolvent unitairement dans le rayon blanc.

Voilà l'analyse de la nature passionnelle de l'homme ; voilà la véritable base de la Science sociale.

§ II.

On ne doit pas confondre la passion avec ses essors, la cause avec l'effet. CH. FOURIER.

— MAIS, me dira-t-on, êtes-vous en droit de dire que ces douze passions sont *les passions radicales*, qu'il n'y en a pas d'autres ? que ce sont là les mobiles primordiaux de toutes les actions humaines ?

— Je m'en remets à vous du soin de répondre. La nature des hommes dans le passé, dans le présent, autour de vous, dans vous, présente-t-elle une autre face que les trois faces matérielle, animique et intellectuelle ? connaissez-vous une autre sphère que ces trois sphères, voyons, réfléchissez ?...— non, n'est-ce pas ?

Dès-lors,

1° Dans la sphère matérielle ou sensitive connaissez-vous un sens de plus que les cinq sens, Vue, Odorat, Ouïe, Goût et Toucher ?

2° Connaissez-vous, dans la sphère, animique une

passion de plus que les quatre passions : Amitié —affection *unisexuelle*, dominant surtout dans l'enfance de la vie ; Amour—affection *bisexuelle*, dominant dans la jeunesse ; Ambition—affection *corporative*, dominant dans la maturité ; Famillisme — affection *générative* (relient les générations successives), dominant dans la vieillesse ?— Connaissez-vous dans les régions affectives de l'âme une affection qui ne soit effet ou combinaison d'une ou plusieurs de ces quatre affections qui se partagent la domination de la vie de l'homme ?

3° Enfin, dans les exigences de la sphère intellectuelle qui doit présider à la distribution des choses, à la combinaison des sons passionnels , connaissez-vous d'autres éléments que la consonnance, la dissonance et la modulation, l'Accord, le Discord et l'Alternat, et trouvez-vous dans la sphère des passions distributives d'autres passions que la Cabaliste génératrice des Discords, la Composite génératrice des Accords et la Papillonne génératrice des Alternats (1) ?

Et toutes ces passions de genre, qui ne peuvent être satisfaites simultanément que par l'harmonie générale, ne sont-elles pas dominées par le besoin de cette harmonie supérieure, par l'Unitéisme, qui est leur foyer commun ?

(1) J'ai trouvé, depuis la composition de ce livre, par la détermination de la *loi ontologique* du système passionnel des êtres, la démonstration *à priori* de ce qui n'est ici démontré qu'*à posteriori*, Mais cet *à posteriori* est plus que suffisant dans un ouvrage élémentaire.

— Bien, très bien. Mais comment appellerez-vous la haine, la vengeance, la colère, la crainte, etc..... si ce ne sont pas des passions ?

Tous ces mouvements, et bien d'autres que des philosophes ignorants ont appelés des passions et donnés comme des forces constitutives de la nature humaine, ne sont que des effets des *essors faux,* des *récurrences* des passions primitives. Vous *haïssez*, vous vous *vengez*, vous entrez en *colère*, quand vous êtes contrarié, choqué, blessé dans les désirs de vos sens, dans vos affections d'Amitié, d'Amour, d'Ambition, de Famille, dans le développement de l'une quelconque de vos passions radicales. De même vous *craignez* pour vous, pour vos jouissances, pour vos affections menacées. La peur souvent est un effet d'*absence* de passion : les êtres les plus faibles deviennent courageux quand la passion est fortement excitée chez eux. Voyez dans toute la nature, par exemple, le développement du courage des femelles, à l'époque de leur fonction, de leur passion de maternité.

Pour peu qu'on y prenne garde, on verra facilement que tous les mouvements subversifs, qu'on a rangés jusqu'ici parmi les passions, ne sont que des essors plus ou moins faussés des douze passions de gamme, ce qui renverse toutes les imputations de *perversité native*, faites à la nature humaine. Du reste, notre objet n'est pas de traiter ici les questions dans lesquelles nous entraînerait cette dernière considération ; je me réserve de le faire dans un ouvrage postérieur. Nous avons à envisager ici

les passions sous le rapport de l'attrait industriel : résumons notre analyse et notre synthèse.

Il y a trois ordres de passions correspondant aux trois sphères de la nature humaine, ou, ce qui est général et absolu, aux trois faces de l'univers, aux trois principes qui le composent :

La **MATIÈRE**, principe passif et mu ;

L'**ESPRIT**, principe actif et moteur ;

La **MATHÉMATIQUE**, principe neutre, arbitral et régulateur.

Chacun de ces trois ordres fournit ses passions particulières, qui se résolvent en trois foyers principaux d'Attraction, et, à un point plus élevé, s'unissent dans un foyer supérieur commun, ainsi qu'on peut le voir dans le tableau suivant, que j'engage le lecteur à méditer un peu.

TABLEAU ANALYTIQUE ET SYNTHÉTIQUE
DU
Système Passionnel.

		Ordres.	Genres.		Foyers généraux.	Foyer supérieur.
PRINCIPE	*Passif :*	Passions. **PASSIONS.** Sensitives (Sphère matérielle.)	VUE ; OUIE ; ODORAT ; GOUT ; TOUCHER ;		LUXE :	**HARMONIE UNIVERSELLE**, but ultérieur et foyer commun de l'ensemble des passions : exigence de l'**UNITÉISME.**
	Actif :	Affectives (Sphère animique)	AMITIÉ	*Pon unisexuelle ;* (Enfance.)	GROUPES :	
			AMOUR	*Pon bisexuelle ;* (Jeunesse.)		
			AMBITION	*Pon corporative ;* (Maturité.)		
			FAMILLE	*Pon générative ;* (1) (Vieillesse.)		
	Neutre :	Distributives (Sphère intellectuelle.)	CABALISTE ; Les Discords.		SÉRIES :	
			PAPILLONNE ; Les Modulations.			
			COMPOSITE ; Les Accords.			

1) Assez mauvais mot pour dire Lien affectueux des générations.

Si nous voulions compléter l'analyse de la nature humaine, il faudrait, à ce tableau des puissances passionnelles ou motrices des trois sphères, ajouter celui des facultés que ces puissances mettent en mouvement. L'homme en effet est doué de facultés *physiques*, — les forces musculaires, — de facultés *sentimentales*, et de facultés *intellectuelles*. Ces facultés sont les *moyens* de l'activité humaine, qui se se développe sous trois faces, la *Science*, l'*Art* et l'*Industrie*, — dans le sens matériel et restreint du dernier mot. — Mais ce qu'il importe bien de remarquer, c'est que les facultés que je viens de signaler sont seulement nos *moyens* d'action, mais nullement les *causes* de nos actions. Les forces musculaires, les facultés artistiques, les facultés intellectuelles, dorment tant que la passion ne les éveille pas. La passion est le mobile antérieur, la cause du mouvement. Les facultés sont aux ordres de la passion et exécutent ses commandements. Ces facultés servent les essors subversifs aussi bien que les essors harmoniques de la passion. En face de la passion elles sont un élément tout-à-fait passif, inféodé à la passion, élément actif qui les suscite. Les trois ordres de facultés sont les agents de la passion, ses manœuvres, ses soldats, ses employés, ses éclaireurs. Il est tout-à-fait faux d'ailleurs d'établir une coïncidence absolue entre ces facultés et leurs passions respectives dans les trois sphères, car les trois ordres de passions Sensitives, Affectives et Distributives, mettent indistinctement en action les facultés physiques, animiques ou intellectuelles. Un désir des sens provoque le jeu des facultés de l'esprit,

comme un besoin des Distributives ou des Affectives provoque un développement des forces musculaires (1).

Le caractère essentiellement actif de la passion va si loin, que l'on a presque le droit de dire que la passion *crée* les facultés. Un caractère élevé en titre passionnel ne peut pas être pauvre de facultés. C'est ce que l'on a exprimé à peu près en disant que le vouloir fait le pouvoir. — Qui n'a reconnu par soi-même combien plus on vaut dans l'excitation passionnée que dans l'état de calme et d'atonie ; combien l'on acquiert, par la passion, de

(1) Si c'était ici le lieu, nous montrerions, en poussant un peu ces considérations, combien était ignorante des premiers éléments de la science de l'homme, une doctrine qui naguère faisait pivoter toute la théorie sociale sur une division tirée des facultés, et qui croyait avoir produit une formule d'organisation sociale, en donnant une pure classification des natures, suivant les prédominances de leurs facultés *industrielles*, *artistiques* ou *scientifiques*, ce qui ne constitue pas plus la science sociale, que la science chimique n'est constituée quand on a dit que cette science s'occupe des corps métalloïdes, métalliques, et gazeux. — Il est vrai que derrière cette classification dans laquelle on encadrait l'humanité ordinaire, on avait imaginé une nature pontificale qui sortait fort à propos de la coulisse, comme le Dieu de la scène antique, et au moyen de laquelle on avait réponse à tout, car elle était omnipotente. Toute la virtualité, toute la spontanéité, toute la volonté humanitaires étaient en elle. Telle était la création bizarre par laquelle on remplaçait la force passionnelle que chacun de nous porte en soi, et qui est prédisposée pour l'Harmonie, à la condition de jouer dans son milieu propre, — milieu dont la recherche constituait le problème de la Science sociale. — Du reste, il était digne de la Civilisation d'accoucher à la fois, dans sa plus haute période de gloire, des absurdités égalitaires de nos radicaux, et du pontificat omnivore des Saint-Simoniens. — Ce qu'il y a de mieux encore, c'est qu'il est aujourd'hui bien des esprits qui trouvent le moyen d'appartenir simultanément aux deux partis, — *ô tempora, ô mores !* (1re *Édit.*)

puissance intellectuelle, d'inspiration artistique, d'habileté, d'adresse et de force musculaire ; combien tout ce qui se fait avec goût, avec amour, est supérieur à ce qui se fait avec indifférence ou répugnance !

Si nous voulions maintenant dresser pour les facultés un tableau analogue à celui que nous avons fait pour les passions, nous le disposerions ainsi :

TABLEAU ANALYTIQUE ET SYNTHÉTIQUE

DU

SYSTÈME DES FACULTÉS (1).

		Facultés.		Foyers généraux.	Foyer supérieur.
Principe	*Passif :*	Physiques :	Les aptitudes à l'industrie matérielle.	INDUSTRIE MATÉRIELLE :	INDUSTRIE GÉNÉRALE, GESTION DU GLOBE,
	Actif :	Sentimentales :	Les aptitudes aux Arts.	ART :	
	Neutre :	Intellectuelles :	Les aptitudes aux Sciences.	SCIENCE :	

Travailler, agir, c'est employer ses facultés, c'est faire usage de ses forces musculaires, de sa puissance

(1) Il est facile de saisir que dans le passage où nous sommes, j'ai spécialisé le mot faculté. Il faut s'entendre et ne pas chicaner sur les mots ; je sais bien que si l'on veut, avec le sens général du mot, on pourra dire que les passions sont des facultés. Toute argumentation qui porterait là-dessus serait une fadaise. — On ne confondra pas non plus les *facultés* de ce tableau avec les facultés idéologiques (sensation, perception, etc..., jugement) dont le cadre se déduit aussi d'ailleurs du système passionnel.

intellectuelle, de ses aptitudes artistiques. Que l'emploi soit bon ou mauvais, l'action utile, inutile ou nuisible, c'est toujours une action, une dépense de force.

La condition d'ordre harmonique, c'est que l'action soit utile, bonne dans ses résultats, autrement dit, que les facultés soient appliquées à l'industrie générale. C'est encore, que l'action en elle-même soit un plaisir.

Or l'action, l'exercice des facultés, ne peut être provoqué que de deux manières, par l'*Attrait* ou par la *Contrainte* ;

Mais l'Attrait, c'est le résultat des excitations directes et libres des passions Sensitives, Affectives et Distributives ;

La Contrainte, c'est le fouet du contre-maître, la faim, le besoin, les obligations morales, les tristes nécessités de prévoyance, les soucis aigus de la vie, qui tourmentent et crucifient l'âme et l'intelligence.

L'action provoquée par l'excitation de la passion est essentiellement libre et attrayante ;

L'action qui n'a pour mobile que la contrainte, est évidemment répugnante. — Cela est clair à crever les yeux. Jugez maintenant les choses avec ces données de la science passionnelle ; voyez :

§ III.

Pourquoi?.....

Les exigences des douze passions et de l'Unitéisme déterminant les conditions d'attrait, est-il recevable de dire en système absolu que l'homme AIME le repos et HAIT le travail? — Non, non et non, cela n'est pas vrai. L'homme est né pour l'action. Il apporte des aptitudes qui l'y prédisposent, des forces qui l'y poussent. Quand il n'agit ni ne s'occupe, l'ennui le saisit et le dévore.

Mais il est vrai qu'en face d'un travail dont les conditions sont à contre-sens des exigences passionnelles, l'homme préférera le repos? L'homme aime le plaisir, voilà tout. Que travail devienne plaisir, c'est-à-dire moyen d'excitation et de satisfaction des douze passions, et l'homme aimera le travail.

Les gens qui ne savent ou ne veulent pas raisonner ni remonter aux causes, font ici une singulière argumentation. Ils distinguent tout ce qui est action en deux classes, celles qui ont un résultat utile, celles qui ont un résultat nul ou futile. A l'exécution des premières ils donnent le nom de *travail*, à l'exécution des secondes le nom d'*amusements* ou de *plaisirs ;* et comme on voit aujourd'hui les hommes courir après les *plaisirs* (résultat improductif), et ne se livrer généralement que par nécessité au *travail* (résultat productif), ils concluent har-

diment qu'on n'a pas le sens commun quand on admet la possibilité du travail attrayant.

Vous leur citez des exemples très-communs, leur propre exemple à eux-mêmes, pour prouver que souvent on se crée des occupations, qu'on se passionne pour des travaux d'art, de science, de construction, pour certains exercices d'horticulture, de menuiserie, pour la pêche, la chasse, etc. ; exercices qu'on est bien libre de ne pas prendre et qui ont un résultat productif, pour lesquels on se fatigue souvent beaucoup, qui présentent des difficultés et des obstacles contre lesquels on s'acharne..... On vous répond que ce sont des amusements. Eh ! pardieu, je le veux bien, ce sont des amusements. Mais *pourquoi* ces exercices sont-ils des amusements ? voilà ce qu'il faut savoir. Et quand vous vous serez rendu compte de ce *pourquoi*, vous aviserez à voir si d'aucune façon on ne peut changer aussi en amusements, — puisque amusement il y a, — l'ensemble des exercices de science, d'agriculture, de fabrique, d'art, etc., qui constituent l'Industrie. Voilà toute la question.

C'est une chose qui n'est pas merveilleuse, en vérité, que l'on voie dans l'état actuel les hommes courir après les *plaisirs* et fuir le *travail*. Un manœuvre, un laboureur, un artisan, un employé d'administration..... un travailleur civilisé, en un mot, trouve son travail encadré dans une certaine forme qui est indépendante de ses goûts, de ses Attractions, et qui est inflexible. Cette forme ne permet pas les jouissances et les excitations passion-

nées; au contraire, elle est dirigée en sens inverse du vœu des passions.

A) La nature veut l'élégance, le luxe, la richesse, la santé, les plaisirs des sens; — γ) le travail morcelé et civilisé, le plus souvent, blesse les sens, altère les organes, détruit la santé, et suffit à peine à l'existence du travailleur et de sa misérable famille. Voilà la condition de travail pour les masses. — Cette condition s'améliore à mesure que vous montez les degrés de l'échelle sociale..... Aussi le travail, de moins en moins ingrat à mesure que vous montez ainsi, devient-il, à ce titre, de moins en moins répugnant. Est-ce qu'un bourgeois à sa boutique, à son bureau, éprouve des répugnances aussi fortes que le malheureux qui passe sa journée d'hiver dans la Seine glacée, l'eau jusqu'à la ceinture, pour gagner trois francs à retirer du bois de flottage ?

B) La nature veut les réunions de gens qui s'aiment, se recherchent, sympathisent, hommes, femmes, enfants, parents, amis, amants, collègues, inférieurs et supérieurs; elle veut la libre formation des Groupes correspondants aux passions affectives : — ϱ) le travail civilisé et morcelé isole le travailleur dans sa fonction, ou le met face à face avec des êtres qu'il n'aime pas ; étouffe et tue les passions affectives, et apporte ainsi le vide, son ennui et son désespoir, ou la haine, à la place des jouissances actives du cœur, des chauds épanchements de l'âme, de l'exaltation des vives sympathies. — Quel est l'homme au monde assez borné pour nier qu'à mesure qu'on se rapproche des conditions relatives à l'essor des quatre passions af-

fectives, le travail ne devienne de moins en moins répugnant et ne converge vers le plaisir? — Ce ne sera pas vous, lecteur, qui nierez cela, j'en suis sûr.

C) La nature demande une succession de positions variées et contrastées, le mouvement, les changements de scène, les incidents, les alternances; c'est la loi de vie. Elle a horreur de la monotonie : — ɔ) le travail civilisé cloue pour le jour et la vie l'homme à son œuvre, à une œuvre identique. — D) La nature veut des Accords, de grands mouvements synergiques, entraînants et passionnés; elle a mis dans tous les cœurs des cordes que les enthousiasmes des masses sympathiques font vibrer à l'unisson; elle veut aussi des Discords, des luttes, des cabales de parti, des intrigues excitantes, de vigoureuses et puissantes dissidences : elle hait le calme plat, l'atonie, le vide, la torpeur : — ɑ) le travail civilisé baigne dans l'ennui, ne tend aucun ressort, et laisse toutes les cordes débandées, flasques et pendantes. — Qui peut dire que, dans tous les cas accidentels et hors de règle civilisée où ces ressorts agissent plus ou moins dans le travail, on ne voie les champions industriels plus ou moins stimulés à l'œuvre, plus ou moins en Attraction sur l'objet de l'œuvre?

E) Enfin la nature humaine fait un besoin à l'individu de rattacher son action à une œuvre d'ensemble, de jouer dans le grand concert de l'ordre général, d'avoir un rôle apprécié dans un tout harmonique. C'est aux satisfactions de plus en plus larges de ce haut et noble besoin que sont attachées les grandes et religieuses jouissances,

les inspirations supérieures, les grandioses synergies. — Ξ) Le travail civilisé enclôt le travailleur dans le misérable cercle de son égoïsme individuel, tout au plus de son égoïsme familial. L'action humanitaire est morcelée, fragmentée, ou plutôt elle n'existe pas ; il n'y a pas d'ensemble, d'ordre, d'unité : tout se contrarie, se choque, se brise. Le travailleur civilisé ne peut avoir à se rendre ainsi qu'un triste témoignage de contrainte et d'égoïsme, au lieu d'être emporté dans les hauts accords de l'Unitéisme et de la Liberté.

Voulez-vous comprendre maintenant la cause du fait que vous exprimez, quand vous dites, l'homme aime *les plaisirs* et fuit le *travail ?* Eh ! mon Dieu, c'est que dans la forme sociale actuelle nous ne sommes pas libres de disposer nos actes industriels de manière à les mettre en consonnance avec notre nature, avec nos passions ; le milieu industriel ne s'y prête pas : tandis que nous nous rapprochons de cette consonnance dans l'ordre des actes qu'on appelle *les plaisirs*.

Pour un manœuvre non intéressé à son travail, rétribué très-faiblement, exposé aux injures de l'air (lésion des *Sensitives*), isolé (lésion des *Affectives*), lié à une tâche monotone (lésion des *Distributives*), le travail est répugnant. Mais le cabaret est attrayant pour ce manœuvre, parce qu'il y est abrité contre les excès de la température ; parce que le vin et le tabac lui font des excitations et des plaisirs (essor des *Sensitives*); parce qu'il y rencontre des connaissances, qu'il s'y réunit à ses amis (essor des *Affectives*) ; parce qu'il y discute, qu'il y trouve

des sujets d'intrigue et d'orgasme cabalistique dans les cartes, le billard, les journaux, les différents jeux, qu'il se sent libre et peut passer d'une action à une autre, et varier ses modifications personnelles (essor des *Distributives*).

Dans la vie du bourgeois et de l'homme du monde, vous retrouvez les mêmes essorts, plus raffinés. Le café, les réunions de société, les bals, les spectacles, les courses de chevaux, les discussions littéraires et politiques, les chasses, les dînés, le carnaval..... Analysez tout cela, allez aux causes, et vous trouverez toujours au fond quelques-uns des douze ressorts passionnels. Je sais bien qu'en Civilisation tous ces plaisirs sont pauvres, misérables, *ennuyeux*. Ils ne sont pas nourris, ils n'ont pas d'haleine, ils sont faux et mesquins. Leur but futile et le milieu morcelé dans lequel on les développe artificiellement, à prix d'argent, ne comportent pas les hauts Accords, les Rivalités composées, les fréquentes Alternances. Ces plaisirs factices sont à la vie Phalanstérienne ce que des figures de cire sont à des Groupes animés et joyeux : de pâles copies, de fades images. Je sais bien qu'un Phalanstérien des moins ardents consomme plus de plaisir actif en un jour qu'un heureux Civilisé en un mois. Pourtant vous pourrez toujours retrouver les causes essentielles de l'action libre et attrayante, dans l'étude de ce que l'on est convenu d'appeler les *plaisirs*. Le jeu est-il autre chose qu'une intrigue factice, créée à défaut de réelle ? Proposeriez-vous des cartes à des commerçants qui discutent leurs affaires, à des littérateurs qui sont aux prises sur leurs œuvres et leurs théories,

à des conspirateurs qui combinent les chances de succès d'une entreprise ; en un mot, à tout homme surexcité par une intrigue réelle ? Les spectacles sont-ils autre chose que des intrigues artificielles aussi, pour lesquelles vous n'êtes plus acteur comme au jeu, mais spectateur, intrigues soutenues par le luxe des décors, l'action de l'orchestre, les effets passionnés de la scène, le piquant et la variété des situations ? La lecture d'un roman, d'un conte, d'un poème, est-elle autre chose qu'un moyen de se créer artificiellement encore des éréthismes passionnels, des jouissances solitaires, d'ouvrir à la passion un monde imaginaire, ou, à défaut des satisfactions que le monde réel lui refuse, elle cherche à s'assouvir sur des images et des ombres, comme Ixion embrassant la nue...

Ainsi tout ce qui entrave le jeu des passions, se range dans les sources de répugnances ; et tout ce qui favorise leur essor libre, alterné et équilibré, tout ce qui est dans le sens de leurs exigences, se range dans les causes productives de plaisir et d'attrait. C'est ce que nous apprennent tous les actes humains éclos sous le soleil ; c'est ce que nous démontre l'analyse des mobiles de notre nature.

Or, les trois ordres de passions convergent sur trois foyers que nous avons fait connaître sous les noms de Luxe, Groupes, Séries, et qui sont ainsi les conditions générales de l'Attraction.

Si vous réalisez complètement ces trois conditions, vous disposez de toute la force de l'Attrait, vous mettez

en œuvre par la vertu seule du plaisir, toute l'énergie dont l'homme est capable. Si vous vous éloignez de ces conditions, vous diminuez proportionnellement l'Attrait, et pour que l'action continue à s'exécuter, il faut remplacer graduellement le mobile *plaisir*, par le mobile *contrainte*, dont la violence doit aller croissant à mesure que vous avancez davantage dans le domaine des répugnances, c'est-à-dire à mesure que vous vous écartez plus des trois conditions d'Attrait, que vous exercez des lésions plus fortes contre le système passionnel. — A l'une des extrémités, la liberté, l'ordre, et le bonheur ; c'est l'Association Phalanstérienne : à l'autre, l'esclavage, l'anarchie et la souffrance ; c'est le plus complet Morcellement barbare ou civilisé. — Choisissez. — Ah ! le choix est fait, je l'espère ! et si l'intelligence du siècle n'a pas encore su trouver la graine qui doit produire les bons fruits, du moins ses tendances sont au Travail, à l'Association, à la Liberté, et ces tendances ont désormais l'avenir à elles. Courage donc nous tous qui creusons le sillon et aiguillonnons le bœuf tardif ! Cœur et courage pour que la moisson soit abondante et belle, et que nous, les laboureurs, nous assistions encore à ses fêtes !....

Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que vous qui lisez ceci, vous devez demeurer convaincu par la force des faits et la puissance des rigoureux raisonnements, que le calcul analytique et synthétique de l'Attraction passionnelle, seule base réelle de la Science de l'Homme, nous a livré la connaissance du mécanisme social vrai, préétabli, consonnant avec la nature humaine, et que le premier caractère de l'application de ce

mécanisme à l'industrie, c'est la mise en Attraction de l'humanité sur son œuvre générale, sur la gestion du globe, autrement dit, l'inauguration, sur la terre, du **TRAVAIL ATTRAYANT.**

Je termine par une remarque dont le lecteur appréciera la portée. — Nous avons établi, d'abord par des considérations d'économie, d'ordre, d'unité, l'excellence de l'Association. Plus tard, nous adressant à l'organisme humain et lui demandant compte de ses exigences et de ses désirs, nous avons eu pour réponse l'ordonnance sériaire. Or, ce mécanisme sériaire, voulu par l'essence passionnelle de notre nature, ne peut évidemment jouer, avec sa liberté, ses réunions nombreuses, ses Discords, ses Accords et ses Engrenages, que dans un large milieu, dans un milieu unitaire et associé. Il faut, pour l'application de ce mécanisme, un milieu trois ou quatre cent fois plus large que le ménage familial, étroite base des sociétés morcelées : il faut, comme première base d'opération, la Phalange de quinze à dix-huit cents personnes.

Ainsi, des considérations purement industrielles nous ont amené à l'Association comme but final de l'économie sociale ; et maintenant, des considérations d'un tout autre ordre, des considérations psycho-physiologiques, l'étude des passions natives, nous ramènent aussi à ce même but. Ce que veulent les convenances de raison, les lois mathématiques appliquées à la détermination des *maxima* de production, de consommation, de bien-être, les conditions d'ordre général, eh bien ! c'est aussi ce que veu-

lent les forces vives de l'âme humaine, les ressorts élémentaires de la spontanéité, ces passions tant décriées, tant et si vainement attaquées, ces passions dont on n'a jamais seulement daigné examiner les réclamations, ces passions que la morale, la loi, la religion poussaient du pied à la porte à qui mieux mieux, sans seulement consentir à les regarder en face, à les nommer, à les compter. C'étaient les passions qui avaient raison dans leur révolte acharnée contre la forme de la société, et l'intelligence, mieux avisée, comprend aujourd'hui qu'elle ne peut avoir un plus haut et plus digne emploi que celui de suivre leurs révélations, qui enseignent les vraies lois de l'ordre, et peuvent seules nous initier à la connaissance des éternelles harmonies du monde ! — Cette magnifique correspondance entre les exigences mathématiques, les convenances générales d'ordre et de raison, et les exigences passionnelles de l'homme, les convenances de bien-être, de plaisir, de bonheur, n'est-elle pas la preuve la plus élevée de la belle Destinée réservée à l'homme, de l'ordonnance parfaite de toutes les choses de l'univers sous l'action de la Loi providentielle ? Qui oserait méconnaître dans ces merveilleuses corrélations l'intervention des intelligences supérieures ? Qui oserait nier l'harmonie préétablie ? Qui peut méconnaître la Destinée d'harmonie et de gloire ?

COMPLÉMENT

DE

L'APPENDICE A LA DEUXIÈME PARTIE.

ÉTUDE

DE

QUELQUES PHÉNOMÈNES DE TRAVAIL ATTRAYANT.

Pourquoi?... pourquoi?... pourquoi?

Il serait très-facile de disposer les travaux des écoles régimentaires du génie de façon à atteindre des résultats incomparablement supérieurs à ceux qu'on obtient aujourd'hui. Les sapeurs sont en effet exercés chaque année à l'exécution d'un nombre assez considérable de tra-

vaux variés, —confection des fascines, des gabions, fagots de sape, claies, piquets, blindes ; puis tout ce qui est relatif aux travaux de siége, mines, tranchées, descentes de fossé ; puis les retranchements, les terrassements, les ponts de toutes sortes, les fours de campagne, les baraques de campement, etc.

Chacun de ces travaux se divise en différents détails, et chaque homme des compagnies doit passer par tous ces travaux et ces détails.

On s'occupe assez, dans l'arme, de perfectionner les procédés techniques, relatifs à ces différents travaux, mais c'est tout. Pour les faire exécuter on se contente de *donner l'ordre ;* puis les consignes et la salle de police sont là. On n'a pas même l'idée de créer des stimulants aux travailleurs par une convenable disposition des travaux et des ateliers. Rien pourtant ne serait plus facile. — On encadre les compagnies dans leurs emplacements respectifs sur les glacis ou dans les fossés. Là, elles sont isolées, sans communications entre elles dans leurs opérations. Chacune est chez elle comme si elle était seule ; on n'établit entre elles ni rapports, ni comparaisons ; et l'énorme virtualité de réaction que développeraient toutes les compagnies d'un régiment agissant les unes sur les autres par Accords et Rivalités composés, est entièrement perdue. Puis, dans chaque compagnie encore, on fait tout exécuter pêle-mêle, confusément ou similairement.

Et pourtant que d'indices révélateurs se produisent à

chaque instant, qui auraient dû mettre dè slong-temps sur la voie ! — D'abord la gaîté des Groupes, encore que ce soient des Groupes forcés, travaillant par corvée à des opérations sans intérêt et sans produit pour eux. Ensuite la rigoureuse appréciation du degré de mérite et d'habileté de chacun par les autres, en toute opération ; et, — quand le hasard amène quelque arrangement favorable à l'éclosion des Rivalités,—des preuves singulièrement claires et frappantes de l'excitation industrielle qu'elles produisent. Au reste, on peut reconnaître chaque jour, au sein des ateliers, la tendance naturelle des Rivalités à se développer. Mais les germes en sont ordinairement étouffés par la contrainte, par les dispositions peu flexibles de l'exécution militaire. Malgré tout, j'ai vu souvent les hommes se passionner très-fortement pour les travaux. Une nuit qu'on élevait des *lignes Rognat* (1) sur les glacis, la Rivalité se mit entre deux brigades qui travaillaient côte à côte au retranchement. Le matin, au jour, après six heures d'un travail ardent, tout était fini, parachevé dans ces deux ateliers. Les autres détachements séparés n'avaient pas fait moitié !.... On parla de cela pendant trois jours au régiment. On disait que c'était incroyable. Eh ! rien n'était plus croyable. Ce qui est incroyable, c'est que, ayant chaque année sous les yeux mille faits de ce genre aux écoles, on n'ait pas encore songé à adopter une distribution des travaux, des compagnies et des ateliers divers, apte à faire éclore ces acharnements industriels qui vaudraient bien, pour l'exécution, les menaces, les consignes, les salles de police,

(1) Nom d'un retranchement dû au général Rognat.

les semonces des officiers et des sergents, — toutes bonnes choses qu'on serait d'ailleurs très-libre de se réserver pour l'occasion.

Je mets en fait, et si j'avais à disposer les travaux d'une école régimentaire, je m'engagerais à démontrer en quinze jours d'exercice, qu'au moyen d'une convenable distribution des ateliers, en classant les travaux, en échelonnant regulièrement les Groupes, les rivalisant dans le sein des compagnies par l'emploi simultané de procédés techniques différents; en mettant ensuite les compagnies face à face, sur trois lignes de front, en établissant nettement les comparaisons des effets obtenus, en portant les résultats tous les jours ou toutes les semaines à l'ordre du régiment, en nouant bien les intrigues et en alternant convenablement les travaux, je pose en fait, dis-je, que de pareilles dispositions donneraient pour produit, dans la campagne, six fois plus de travail fait, six fois moins de punitions, six fois plus de gaîeté, et des hommes six fois mieux exercés qu'en cas ordinaire, en calme plat. Que serait-ce si l'on distribuait des récompenses et des grades ?... — Tout officier qui a étudié ses hommes au travail, et qui réfléchira à ceci, dira comme moi. — C'eût été belle chose, que l'armée eût donné l'exemple à l'industrie, et ouvert à la société la grande route de l'avenir !

Puisque j'ai consacré une note à citer et à discuter des faits justificatifs, je vais en rapporter quelques-uns.

On sait combien le travail souterrain des mineurs est,

en soi, pénible et répugnant. Il n'y a rien de gracieux à se traîner à plat-ventre, dans un rameau de cinquante centimètres d'ouverture, ni même à creuser à trente pieds sous terre des galeries moins étroites. Pourtant on voit souvent, au régiment, le zèle et l'attrait se développer dans l'exercice de ces travaux. Quelles en sont les causes?

D'abord, la précision scientifique préside aux opérations ; on agit régulièrement, fil à plomb et équerre à la main ; l'exécution est nette, je dirai même élégante. C'est déjà une première cause d'attrait que cette intervention de l'intelligence et du goût dans l'exécution; le travailleur en est relevé, et le travail ennobli : l'homme épouse son œuvre, l'aime, l'anime et la domine. Cela met le cœur à l'ouvrage. — Je prie le lecteur de remarquer, en passant, que cette condition est un fait constant du travail d'Harmonie, où l'on ne connaît plus ce travail tout matérialisé, grossier, brutal, de nos pauvres prolétaires. On ne voit plus en Harmonie ces ouvriers-machines, ces êtres abrutis par le travail civilisé, exécuteurs passifs, dont le rôle est borné à fournir de la force comme des bêtes de somme, des pistons ou des balanciers. Ces types incomplets, ces êtres manqués ont disparu. Tout a été développé dans l'homme par la loi des Alternances, et tout travail industriel est *intelligent*. Toujours l'ouvrier procède de l'homme, la tête mène la main. — Or, il est connu qu'on s'attache à une œuvre que l'on veut parfaire, où l'on agit avec son intelligence, car c'est alors une création, un enfantement. On est auteur et père de son œuvre. On y a mis *quelque chose de soi*, et à ce titre

on s'éprend pour elle. — Ceci doit s'entendre d'un corps, d'un Groupe, d'une Série, comme d'un individu.

Dans nos régiments, sapeurs et mineurs, par le fait de la variété des exercices auxquels ils se livrent et d'un contact quotidien avec des officiers et des sous-officiers instruits, entrent déjà quelque peu dans cette voie du travail raisonné et compris. Aussi, assez généralement, tout travail qui a quelque ensemble et doit laisser un résultat, les captive. Ils tiennent à le bien faire, ne fût-ce que *pour produire un travail bien fait.* — Et quand à ce sentiment se joignent les Rivalités extérieures, l'opération marche avec vigueur, ardeur et précision. On eut de cela un bel exemple, au deuxième régiment, une année que deux compagnies, — commandées par les capitaines Jotte et Picaud, si je ne me trompe, — eurent ordre d'exécuter concurremment une galerie de mine, en saillant de bastion. La galerie symétrique à droite et à gauche de la capitale, se divisait en deux parties égales, qui furent confiées chacune à une compagnie. Officiers, sous-officiers et soldats se prirent de Rivalité, et l'haleine ne manqua pas tant que dura ce long travail. Chaque matin les hommes y revenaient avec ardeur. Aussi, fut-ce beau d'exécution, proprement fait, — et les compagnies avaient droit d'être fières.

Une chose qui s'observe facilement dans nos régiments, c'est que les hommes sont susceptibles de s'éprendre de travaux très-répugnants de leur nature, mais qui laissent un résultat visible, comme ceux que je viens

d'indiquer ; tandis qu'ils se fatiguent plus vite d'opérations bien moins pénibles, mais qui n'ont pas de trace, et qui ne se répètent pas assez pour bien nouer les intrigues corporatives. — Ainsi deux compagnies pioche-ront six et huit heures par jour, pendant toute la saison, et soutiendront l'action en concurrence sur un travail déterminé. C'est une œuvre commencée qu'on veut finir. On en veut avoir raison. L'honneur de la compagnie est engagé. C'est une *intrigue bien nouée.* — Que si vous menez ces deux compagnies au tir à la cible,.... pendant les deux premières heures elles seront ardentes. Chaque bon coup est un triomphe pour la compagnie d'où il est parti ; il occasionne de joyeuses et bruyantes paroles adressées à l'autre. La *blague* (pardon, mais c'est le mot, Madame) roule ferme de part et d'autre. Et cependant au bout de trois heures, tout est apaisé, la grande joie abattue comme le grand vent par la pluie. Plus d'attention, plus rien. Celui pour qui l'on bat un glorieux rigodon, n'y prend seulement plus garde. C'est que ce n'est pas un travail, ce n'est qu'un simple exercice.

Du reste, je n'ai pas signalé l'acharnement des mineurs pour nier la nécessité des Alternances, car les deux heures de débuts à un travail quelconque sont toujours les plus belles ; j'ai voulu seulement montrer la supériorité de puissance d'une intrigue bien nouée, qui se prolonge et tient campagne, sur une intrigue purement accidentelle et passagère. — En Harmonie, les intrigues émulatives des Séries sont perdurables et se transmettent de génération en génération, comme en Civili-

sation les rancunes de partis, les mépris de castes, les haines de nation à nation.

J'ai dit que l'entrain durait moins long-temps dans une affaire sans résultat d'exécution, et trop rare pour que les intrigues aient le temps de pousser des racines ; qu'il y avait bien plus de ténacité pour des travaux montés comme ceux de nos écoles régimentaires. —Mais ces derniers travaux ne sont encore eux-mêmes que des exercices. A la fin de la saison, toutes ces sapes dont les glacis sont labourés, ces descentes de fossé, ces galeries de mine si artistement faites, ces retranchements si proprement revêtus de gazons ou de clayonnages, ces baraques, ces fours, ces dispositions de campement, tout sera comblé, démoli, nivelé ; tous les résultats seront effacés.

Que si, au contraire, l'objet du travail devait avoir vie et durée, surtout s'il se rattachait à quelque grand ensemble, à une pensée générale ; si, au lieu d'un simulacre de siège, c'était d'un siége réel qu'il s'agît,.... oh ! alors vous verriez le sapeur bien autrement en œuvre ! Lors de la révolution de juillet seulement, on parla de Prussiens à Metz, et l'ordre fut donné de mettre la ville en état de défense. Je me rappellerai toujours la joie, la précision, la célérité de cet armement. La grande place était là assoupie depuis long-temps, et comme endormie au soleil. De longues herbes de dix ans pendaient à ses remparts, couraient sur ses parapets arrondis, s'échevelaient sur ses talus aplatis. Elle n'avait plus rien d'aigu ni de méchant dans l'aspect. On n'y voyait plus seulement les traces des vieilles embrasures. Bastions, cour-

tines et demi-lunes, tout avait l'air inoffensif et débonnaire, et, je vous l'ai dit, semblait dormir. Hé bien ! fiez-vous-y ! En quarante-huit heures on eut fait sa toilette, coupé ses cheveux, peigné ses moustaches ; en quarante-huit heures on eut réparé et armé les saillants, taillé les parapets, tranché les embrasures. Ah ! les pelles, les pioches et les haches besoignaient ! les voitures d'artillerie affluaient, vides, à l'arsenal, refluaient chargées de longues pièces, et les emportaient en toutes directions, bruissant sur le pavé des rues. Tout le monde y était, toutes les armes, chefs et soldats, et de cœur ! En quarante-huit heures les pièces étaient sur leurs plates-formes, luisantes au soleil, la gueule ouverte sur la campagne, approvisionnées, — obus et boulets en piles, — et prêtes à parler. On ne reconnaissait plus la place. Elle était armée, palissadée, hérissée sur tous ses points d'attaque, elle montrait partout les dents.... les Prussiens pouvaient venir.

Pourquoi ces ardeurs, après tout ; pourquoi ces prodiges ? — Parce qu'il y avait là Rivalité intérieure des corps, des régiments, des compagnies dans l'œuvre de l'armement, et Accord total dans le but commun ; parce que toutes les parties intelligentes et passionnées du tout, agissaient synergiquement dans une opération qui se rattachait à une idée d'ensemble, à une passion d'ordre supérieur et de haut degré ; — le patriotisme alors battait dans tous les cœurs ; — et parce que ce grand Accord d'identité était triplé par la Rivalité extérieure, tendue contre nos bons voisins de Prusse auxquels on avait supposé à tort des dispositions hostiles.

Un siège régulier est la plus brillante manifestation de la puissance des Rivalités corporisées, que puisse fournir la Civilisation. C'est quelque chose de merveilleux que la succession des opérations simultanées d'attaque et de défense qui le composent, et ceux qui veulent voir quelque chose d'intéressant, — c'est bien d'intérêt dramatique que j'entends parler ici, — n'ont qu'à lire le *Traité de l'attaque et de la défense des Places*, de Vauban. Pas un de nos romans ne vaut ce livre. — Depuis l'investissement jusqu'à la brèche au retranchement intérieur, c'est une fière intrigue nouée et serrée ! C'est une épopée, qu'un siège. — Et l'Iliade, au fait, n'a pas pour sujet une promenade en bateau. — Réflexion et spontanéité, évènements imprévus, préparés, amenés, et brusques accidents, rien n'y manque. Rivalités intérieures entre les différents corps de l'assiégé ; rivalités intérieures entre les différents corps de l'assiégeant, et Accord total de chaque masse l'une contre l'autre, par Rivalité extérieure. C'est une bataille acharnée, qui dure des mois sans s'interrompre ni jour ni nuit, qui se poursuit à travers de longs et mornes silences, comme à travers les grands fracas de toutes les batteries faisant feu de toutes pièces. Chaque pouce de terrain est disputé : c'est merveilleux ! Je voudrais avoir à moi l'espace pour décrire l'opération ; pour suivre pas à pas les longues tranchées sinueuses qui se traînent à plat ventre sur le sol comme de gigantesques reptiles ; pour conduire les têtes de sape qui avancent de front et lentement vers la place, gueules béantes et lançant du feu. Puis l'action de l'artillerie, des différents corps, et les réponses de l'assiégé à toutes les questions que l'assiégeant lui pose...

Oh ! c'est une affaire montée , où chacun s'acharne à sa tâche ; c'est là une partie engagée, c'est là que la galerie est attentive de chaque côté à la carte qui vient ! c'est là, aussi, qu'il se fait des prodiges de ténacité et d'invention, de courage et d'intelligence. — Or, croyez-vous que les sillons des sapes ne soient pas plus profonds et plus durs à creuser que des sillons de labour ?....

Tous les militaires qui ont fait des sièges, en rapportent des choses miraculeuses, attestant hautement ce que nous disons, et prouvant à excès combien ces combinaisons qui développent les Passions, les Rivalités, les Accords et les Discords, sont puissantes pour susciter l'intelligence, éveiller le génie, allumer le courage et pousser à l'action. On voit là ce que vaut l'homme, ce qu'il y a de ressources vives en lui ! La passion découvre les trésors enfouis ; elle fait jaillir les facultés cachées, comme la verge de Moïse faisait surgir les sources au désert.

Je regrette de ne pouvoir citer tout ce que je sais sur ce sujet, et entre autres la défense d'une place soutenue en Espagne, par nos troupes, contre les Anglais, et dans laquelle la Rivalité qui s'était mise entre les bataillons chargés chacun de garder un front, produisit spontanément les artifices de défense les plus ingénieux, les effets les plus étonnants.

Eh bien ! tout cela c'est du **TRAVAIL** ! c'est de la force et de l'intelligence dépensées avec profusion ; ce sont de fiers obstacles vaincus, emportés ; c'est de l'industrie organisée et déjà attrayante, mais *subversive*, c'est-à-dire

tournée au rebours des convenances de l'ordre général et du bonheur de l'humanité. Organisez donc l'industrie *harmonique* et productive. Vous avez pour l'allier à la passion mille fois plus de moyens, de liens, de ressorts et de puissances.

L'industrie productive civilisée ne manifeste pas ces grands effets d'entraînement, ces acharnements passionnés, parce qu'elle n'est ni organisée ni corporisée. Attendez que nous ayons nos Phalanges, nos cohortes équipées, nos armées industrielles.... D'ici là, l'industrie restera terne, morne, prosaïque et répugnante, comme serait la guerre si les combattants étaient isolés, sans liens entre eux, sans rapports, enfermés dans d'étroites limites, et ne se battant que pour gagner leur pain quotidien, au lieu d'être organisés, ralliés sous des drapeaux, et échauffés par des passions nobles et corporatives.

Pour rentrer, en terminant cette Note, dans le domaine de l'industrie productive, je vais citer un fait d'Attraction agricole très-curieux. Toutefois, comprenons bien que, *dans notre société,* les faits industriels que nous avons examinés, comme la fenaison, les vendanges, et celui que nous allons dire, étant purement accidentels, et non corporisés, régularisés et durables, ne peuvent pas présenter des résultats de haut entraînement. Il faut tenir compte, dans ces exemples, de l'absence de toutes les conditions qui manquent.

Prenez un fléau, allez dans une grange ou mieux au grand soleil, tout seul, et mettez-vous à battre des ger-

bes de blé. Vous verrez si cela vous amuse. — Maintenant écoutez la jolie description raisonnée du *battage des grains*, en Basse-Bretagne, par mon ami Charles Pellarin :

« L'agriculture offre déjà quelques germes d'Attrac-
» tion, que j'ai été en position d'observer jusque dans la
» Basse-Bretagne, germes que l'instinct seul a mis entre
» les mains de nos paysans, sans que personne songe à
» les développer et à les étendre aux autres branches de
» l'industrie. Ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que
» partout où règne ce *travail attrayant*, très-réduit à la
» vérité par la mortelle longueur des séances, on forme
« des *Groupes* plus ou moins parfaits.

» Les travaux du battage des grains au fléau sont, sans
» contredit, des plus rudes ; ils exigent un emploi de
» force considérable, des mouvements étendus et rapides
» des bras et de tout le corps ; ils se font en plus grande
» partie, du moins en Bretagne, à l'ardeur du soleil
» d'août et de septembre. Eh bien ! malgré tout cela, ils
» sont de ceux qu'aiment les habitants des campagnes,
» et pour lesquels la jeunesse se passionne. C'est que là
» on ne travaille point isolément ; sur l'aire il y a au
» moins dix à douze personnes sur deux rangées, qui se
» font face, et rivalisent l'une avec l'autre. Dans chaque
» rang on remarque presque toujours deux ailes qui ri-
» valisent ensemble ; et au milieu un homme vigoureux,
» bien exercé, dirigeant et excitant ce qu'il appelle son
» côté, ou bien le Groupe entier, s'il est le chef de tous
» les travailleurs. Cette attribution revient au plus méri-

» tant, qu'il soit domestique, journalier ou maître, il
» n'importe, pourvu qu'il sache exciter les forces sans les
» épuiser, pourvu qu'il soit le plus habile à saisir ses
» alternatives de relâchement et d'énergie passionnée
» dont les hommes éprouvent le besoin dans un travail
» animé, et qui se succèdent comme des ondulations.

» Le bruit des fléaux qui tombent en cadence est aussi
» un puissant moyen de diminuer la fatigue ; et s'il
» vient un maladroit dont les coups soient discordants,
» on le chasse, on le renvoie honteusement au balayage.
» Bien que parmi les travailleurs beaucoup ne soient que
» des salariés, l'animation est très-grande dans la troupe,
» quand elle est bien assortie, surtout si le temps est fa-
» vorable, si le grain est de bonne qualité, si le maître,
» propriétaire ou fermier, est un brave homme aimé de
» tous, ayant soin de verser à boire de temps en temps
» à son monde, etc. Souvent aussi il se forme deux
» Groupes de batteurs quand ils sont en nombre suffi-
» sant : dans ce cas l'ardeur est portée au comble par le
» ressort de rivalité qui s'établit entre les deux Grou-
» pes. Il fait beau voir alors et entendre le paysan bre-
» ton, allègre, pousser son hourra, stimuler celui-ci,
» celui-là par un éloge ou un reproche toujours bien ac-
» cueillis, personne ne songeant à y répondre que par
» une ardeur croissante ; puis les deux Groupes rivaux
» échanger les railleries et se surveiller l'un l'autre avec
» une jalouse émulation.

» Tel est le charme de ces travaux de battage, que les
» enfants veulent toujours s'y mêler, et qu'il faut em-

» ployer les menaces, quelquefois même en venir aux
» coups pour les éloigner, quand ils ne sont pas encore
» assez forts ni assez exercés pour se joindre aux adul-
» tes. C'est aussi la seule opération d'agriculture à la-
» quelle le bourgeois des petites villes vienne quelque-
» fois prendre part dans un pays où il n'y a point de
» vendanges. J'ai vu de jeunes chasseurs, même fashio-
» nables, poser leurs fusils pour s'armer de fléaux, et ne
» s'apercevoir qu'à la fin de la séance des ampoules qui
» leur étaient venues aux mains.

» Tous ces détails paraîtront peut-être bien familiers,
» bien prosaïques; mais il m'a semblé qu'ils confirmaient
» d'une manière frappante les dispositions fondamenta-
» les du procédé d'industrie sociétaire de M. Fourier.

» D'ailleurs, je ne prétends en aucune façon contester
» la supériorité des machines à battre sur la méthode
» employée par les paysans bretons : seulement, j'ai
» voulu montrer que le plaisir n'est pas incompatible
» avec des travaux même très-fatigants.

» Qu'on essaie de faire exécuter les mêmes travaux
» par des hommes isolés ou même par des réunions de
» trois ou quatre personnes, et l'on verra qu'avec une
» fatigue double on obtiendra un résultat proportionnel
» bien inférieur. Aussi, les cultivateurs de petites fermes,
» au lieu de s'obstiner à tout faire avec ce qu'ils ont de
» monde, vont-ils aider leurs voisins des grandes fermes
» qui le leur rendent ensuite, au notable avantage des
» uns et des autres : car ils savent bien que le principe,

» *chacun chez soi*, n'est pas toujours le plus profitable,
» et ils trouvent qu'il n'est pas quelquefois mauvais,
» quoi qu'en ait dit La Fontaine, de compter sur ses voi-
» sins et même de les attendre. Pour juger de l'utilité
» de ces échanges, de ces services mutuels qui lient
» d'ailleurs entre eux les gens de la campagne, il ne faut
» pas voir seulement le temps employé à se rendre d'un
» village à l'autre, mais tenir compte de l'influence d'un
» grand nombre de personnes, de familles, d'âges, de
» sexes différents, sur les travailleurs, et par suite sur
» les produits du travail. L'homme n'est pas un être
» brut, une machine dont on puisse calculer la force in-
» dépendamment de ressorts passionnels qui la mettent
» en jeu, ressorts qui ne fonctionnent bien qu'au milieu
» de circonstances qu'on s'est trop peu occupé jusqu'ici
» de faire naître. » (*Réforme industrielle*, t. I, p. 153.)

Ce serait ici le lieu de citer les phénomènes d'Attraction industrielle qui apparaissent au concours de charrues, dans les fermes-modèles, à Grignon, par exemple, d'où les Civilisés de Paris reviennent chaque année, émerveillés de ce qu'ils ont vu, et bien plus satisfaits qu'ils n'ont souvent lieu de l'être en sortant du Théâtre Français. — Ce qui les frappe d'abord, c'est l'ordre, la propreté, la bonne distribution des choses. Avec nos préjugés civilisés et notre habitude de voir par toute la France la saleté et la misère dans l'agriculture et chez l'agriculteur, cela semble un prodige. Ils ne tarissent pas sur la beauté des animaux, sur les soins dont ils sont l'objet dans les étables. Chaque vache a sa place marquée, avec indication de nom, d'âge, de race, de régime, de la

quantité et de la qualité du lait qu'elle fournit. Les champs aussi sont flanqués d'écriteaux indiquant le nom, le système d'assolement, le régime agricole auxquels ils sont soumis, et les résultats. Ces dispositions développent chez les bouviers et garçons de ferme, des germes de zèle déjà très-remarquables, et qui étonnent les Civilisés à juste titre, car leur *domesticité* n'est pas une bonne terre à semer le zèle. Mais ce qui enlève tous les spectateurs, c'est le concours. Dix ou vingt charrues, plus ou moins, bien propres, bien vernissées, bien attelées et équipées, sont rangées en ligne de bataille, alignées sur le front d'un vaste champ ; chacune d'elles a devant soi un jalon de direction, qui lui indique son premier sillon : ce sera sa ligne d'opération. Les attelages ne bougent ; hommes et chevaux, oreilles dressées et prêts à partir, attendent le signal avec impatience.

La lutte s'engagera, tantôt sur la profondeur et la perfection des sillons, indépendamment du temps ; tantôt sur la rapidité du labour ; d'autres fois sur les deux éléments en mode composé. — En avant les charrues ! elles partent comme des équipages d'artillerie : c'est là qu'on voit labourer au grand trot, et je vous réponds qu'il y a du feu dans la manœuvre. Qu'est-ce pourtant que tout cela, bon Dieu ! comparativement aux grandes manœuvres des régiments de labour des Phalanges ? Un assaut d'armes à côté d'un tournois, un duel à côté d'un combat ; — le rapport d'une ferme-modèle à un Phalanstère....

On peut si bien mettre les hommes en Attraction sur

la charrue, qu'à la ferme-modèle de Roville, — je tiens ceci d'amis qui y ont étudié l'agriculture, — c'est, parmi les élèves, à qui aura un labour à exécuter. On y inscrit les tours pour établir l'ordre des priorités, et chacun se montre très-jaloux de ne pas laisser passer le sien ; on crierait fort, si l'on *favorisait* quelqu'un d'*un tour de labour*, au détriment des autres. Et cependant à Roville les plus fortes causes d'Attraction sont très-peu développées, beaucoup même n'y ont pas seulement germé.

On citerait des milliers de faits, et l'analyse prouverait toujours, en définitive, que partout où il y a plaisir et entraînement sur une œuvre quelconque, productive, improductive ou destructive, utile, futile ou nuisible, c'est que toujours quelques ressorts passionnels ont été mis en jeu. — Appliquez donc à l'industrie le jeu des passions, si vous voulez que l'industrie devienne attrayante, et que, par ainsi, l'homme entre dans la magnifique voie de sa Destinée de bonheur.

Au reste, cette note, que j'aurais pu garnir d'un bien plus grand nombre de faits, est ici moins encore pour prouver par les faits cités, que pour mettre le lecteur à même de réfléchir lui-même sur la valeur de tous ceux dont il a été, et dont il peut chaque jour être témoin.

P. S. *Le Temps* nous jette, ce matin, un fait qui passera inaperçu sans doute, et que je transcris ici en *Post-Scriptum*.

« L'opération du fourragement qui se fait aux envi-

» rons du camp d'Erlon, à Bouffarick, avec autant d'ac-
» tivité que de succès, a donné lieu, le 27 mai, à une
» fête champêtre dont l'entrée au camp des premières
» voitures de foin a été l'occasion. Un témoin oculaire
» nous en adresse le récit, que nous nous faisons le plai-
» sir de communiquer à nos lecteurs.

» Camp d'Erlon, le 27 mai 1835.

» Ce matin, à 10 heures, six prolonges chargées de
» foin ont été conduites dans l'intérieur du camp, sur le
» terrain destiné à recevoir les meules qui doivent as-
» surer la conservation de l'immense récolte qui a été
» faite, et qui se continue conformément aux intentions
» de M. le gouverneur-général. Ce premier produit d'une
» opération dont les résultats dépassent déjà toutes les
» prévisions, et prouvent aux plus incrédules ce que
» peuvent des hommes dont la sollicitude, étrangère à
» des intérêts particuliers, se rattache exclusivement à
» l'honneur national et à la prospérité publique, à la-
» quelle chacun a pris part avec un égal sentiment d'en-
» thousiasme et d'allégresse. »

» Ces six premières voitures, marchant en file, sont
» parties ensemble du lieu où se fait le fourragement,
» sous la direction du capitaine Mallet, de la légion
» étrangère, chargé spécialement, par ordre de M. le
» lieutenant-général Rapatel, du fourragement, avec
» MM. Chastaing, lieutenant, Baumer, sous-lieutenant au
» 1er régiment de chasseurs, qui lui ont été adjoints pour
» cette opération. Ils étaient précédés par les tambours,

» les clairons et la musique de la légion étrangère, et du
» premier régiment de chasseurs, qui, pendant toute la
» marche, n'ont cessé de battre ou de jouer.

» La première de ces voitures avait sa charge surmon-
» tée d'un bouquet de fleurs, dont l'éclat et la variété
» donnaient à la marche un air à la fois triomphal et
» printannier. Les faucheurs, faneurs et botteleurs, au
» nombre de 300, appartenant tous à la légion étran-
» gère, portant à leur tête des fleurs, et à la main des
» branches de verdure, en signe de réjouissance, ser-
» vaient d'escorte aux cinq autres voitures. Leur démar-
» che fière et leurs chants joyeux qui se mêlaient aux
» sons de la musique, ajoutaient encore au charme de
» cette fête improvisée dans la plaine de la Mitidja, au
» pied de l'Atlas, par des Européens, qui, par l'illusion
» des souvenirs, se croyaient transportés sur le sol natal,
» à cette heureuse époque de l'année où les richesses
» de la terre deviennent celles de l'homme.

» Après une demi-heure de marche, les voitures sont
» entrées au camp; rangées autour du terrain, disposé à
» l'avance par les soins de M. Robert, sous-lieutenant,
» et où vont s'élever, comme par enchantement, ces
» *meules colossales :* elles ont été déchargées en présence
» du colonel de Schauenbourg, chargé de la principale
» direction des travaux de fourragement, et du colonel
» Brenelle, commandant la légion étrangère et le camp
» d'Erlon, au son de la musique et au bruit des tam-
» bours, avec lesquels se confondaient les chants inces-
» sants des soldats cultivateurs.

» Des spectateurs militaires et bourgeois, en grand » nombre, animaient cette fête par leur présence, et pre- » naient part à la joie des troupes. Une pensée plus pro- » fonde pouvait aussi les préoccuper : tout en rendant » un hommage justement mérité aux braves officiers, » dont l'habileté et le zèle soutenu stimulent si bien la » bonne volonté et l'ardeur de nos soldats cultivateurs, » chacun, en présence de ces richesses que des mains » barbares refusent de recueillir sur un sol de fertilité et » de productions incalculables, semblait vouloir répéter » le mot d'un orateur à la Tribune nationale : « Désor- » mais la régence d'Alger sera la continuation de la » Provence, et la Méditerranée un lac français. »

Et les Civilisés sont si bouchés, et le gouvernement si aveugle, que tout cela ne leur apprend rien ! En face de cet enthousiasme des soldats pour des travaux de culture en grande échelle, de l'acharnement des régiments du génie à leurs mouvements de terre, de l'acharnement plus grand encore des officiers de cette arme à leurs opérations et constructions de toute nature, à peine commence-t-on une expérience pour l'établissement des routes stratégiques. — Pareille impéritie, pareil aveu d'impuissance, sont quelque chose de bien misérable et de bien honteux !

TRANSITION.

Oui ou Non?

> Ie ne veulx disputer *pro* et *contra*, comme font ces sotz sophistes de ceste ville et de ailleurs.
>
> RABELAIS.

L'HOMME est là, et à ses pieds, la terre.

Il est doué de forces physiques, animiques et intellectuelles.

A quoi doivent être employées ces forces dont il est doué? à détruire ou à produire? à ravager son globe, à voler, piller, gruger, guerroyer, guerroyer à l'intérieur et à l'extérieur, — ou à cultiver, parer, embellir son domaine, et créer les moyens infinis de son bien-être et de son perfectionnement matériel et intellectuel?

Et s'il est destiné au travail productif, au travail créateur, au travail qui donne les moyens du bien-être matériel et intellectuel, et développe les facultés, faut-il que ce travail lui soit un supplice, et que ce supplice soit imposé à des esclaves, à des parias, à des prolétaires, pour faire des jouissances à une minorité de fainéants ?

Il est sensible, évident, palpable, *que le travail* PRODUCTIF-ATTRAYANT, *utilisant et développant toutes les facultés de l'homme, est la Destinée de l'homme sur la terre.* — Qu'a-t-il de mieux à y faire, puisque, encore une fois, il faut,

Ou qu'il n'emploie pas les facultés dont il est doué ;

Ou qu'il les emploie à tuer, voler, ravager, détruire ;

Ou qu'il les emploie à produire ?

La question sociale, pivotale et emportant tout le reste, c'est donc l'emploi utile des forces humaines, le travail productif-attrayant.

Pour que le travail soit *productif,* le plus productif, il faut qu'il soit ORGANISÉ.

Pour que le travail soit *attrayant*, il faut qu'il soit organisé CONFORMÉMENT AUX PENCHANTS des travailleurs.

Le travail ne peut être organisé dans la Nation, sur le Globe, s'il ne l'est d'abord dans les Communes.

Le travail ne peut être organisé dans les Communes, c'est-à-dire, soumis à régularisation, dirigé avec prévoyance, ensemble, unité, si les Communes restent morcelées en exploitations individuelles, aveugles, capricieuses, incohérentes, et livrées sans merci à la dent de la famille.

Les familles doivent donc être ASSOCIÉES dans la Commune : la Commune doit se métamorphoser en Phalange.

Et maintenant quelle sera la loi d'organisation des travaux dans la Phalange ? — Regardez. Comment organise-t-on un service quelconque ? Voyez dans les ministères, dans les tribunaux, dans les théâtres, dans les grandes manufactures, dans toutes les administrations. On fait des divisions et des subdivisions dans les services, on les classe, on établit des catégories, des SÉRIES. — Et l'armée ? — C'est un corps de quatre cent mille hommes *organisé*, c'est-à-dire classé par divisions, par brigades, par régiments, par bataillons, par compagnies, sections, escouades ; infanterie, cavalerie, troupes de ligne de toute destination ; armes spéciales, artillerie et génie ; fournitures, vivres, hôpitaux..... C'est bien là le procédé sériaire, j'imagine.

Donc si vous voulez organiser les travaux dans la Phalange, vous les distribuerez en Séries de classe,

ordre, genre, espèces, puis vous arriverez avec les variétés aux Groupes élémentaires.— Ceci est exactement le sens même du mot *organiser*.

Qu'y a-t-il donc de si étrange dans cette assertion, qu'il *faut distribuer les travaux en Groupes et en Séries?* — Si l'on ne veut pas de ceci, c'est donc que l'on repousse l'idée d'organiser le travail. — Si l'on repousse l'idée d'organiser le travail, qui est la source du bien-être des individus et des nations, tandis que l'on trouve bon et convenable d'organiser l'administration, la police, la guerre, alors on fait preuve de stupidité, on donne sa mesure. A qui parle ainsi, il n'y a plus rien à dire ; c'est *perdre son savon....*

Et maintenant, si les services, les industries, les travaux sont hiérarchisés, ordonnés, classés, divisés et subdivisés dans la Phalange, si les cadres des Séries et des Groupes sont formés, trouvera-t-on convenable de FORCER *l'enrôlement*, d'intervertir l'ordre des vocations, de contraindre Nodier à garder les vaches, madame Sand à écumer le pot, Vaucanson à composer des opéras, Mozart à faire des mécaniques, Raphaël à fabriquer des chandelles, Michel-Ange à les vendre, et tel cuistre que je dirais, à peindre des vierges ou à construire des basiliques? — Il me semble bien mieux de laisser aller chacun aux goûts que le bon Dieu lui a faits ; — quitte à renforcer les doses d'Attrait sur les parties de l'Industrie qui faibliraient. Et puis, imaginez que si Dieu nous a destinés au travail, s'il nous a départi des vocations diverses, imaginez qu'il a bien su nous les

départir en doses et quantités convenables et proportionnelles aux besoins. — Dieu aurait fait des vocations poétiques, et il n'aurait pas fait de vocations pour la charrue! En vérité, c'est le supposer un peu bien inintelligent ; car enfin, force est bien de manger pour pouvoir chanter.

Ainsi l'enrôlement sera *libre* dans les Groupes et les Séries.

Et dès-lors, pourquoi nous, travailleurs libres, cultivant nos terres, exploitant nos fabriques, instruisant nos enfants, parant notre demeure... pourquoi nous, travailleurs libres, nous attacherions-nous pour la vie sur un métier, à une fonction, quand nous avons facilité de varier à option, de passer d'un travail à un autre, de nous enrôler dans vingt, trente, cinquante Séries et plus, si nos désirs le demandent, si nos facultés le permettent ?

Donc les Groupes exécuteront en *séances courtes et variées*.

Quant aux *Rivalités cabalistiques*, laissez faire! Nous n'aurons pas mis la main à l'œuvre, que vous verrez bien.

Ainsi, généralement et sauf exceptions volontaires, — les travaux seront exécutés, dans la Phalange, par des SÉRIES DE GROUPES RIVALISÉS, CONTRASTÉS, ENGRENÉS; — les *ressemblances* donnant les *Discords*,

les *contrastes* donnant les *Accords*, les *changements* donnant les *Engrenages*.

Or, ceci, c'est toute la théorie organique de Fourier.

Grands saints qui faites des constitutions, idéologues qui ne rêvez pas, que trouvez-vous donc à ceci d'utopique, de fantastique, de systématique? — Oh! vous aimez bien mieux les lois anglaises, américaines, n'est-ce pas? ou bien les constitutions de 91, de 93, du directoire, du consulat, de l'empire, de la restauration, des glorieuses, toute feuille de papier, enfin, sur laquelle on écrit de fort belles choses octroyées ou non, efficaces, durables, perdurables, et assurant à tout Français, dans son village ou sa ville, santé, aisance, éducation, plaisirs, et toutes sortes de prospérités en abondance, en un mot, faisant le bonheur des Français.... comme pas une n'y a manqué dans le passé, comme pas une n'y manquerait dans l'avenir.... Vertueux régénérateurs politiques, vous êtes des hommes bien sensés ! Vos lois anglaises ou américaines, vos gouvernements à un, deux, trois, quatre membres.... tant de membres que vous voudrez, la réforme électorale aussi, et encore beaucoup d'autres choses, tout cela est bien dans la question, en vérité! et le peuple qui travaille, sue et ne mange pas toutes les fois qu'il a faim, est fort heureux sans doute des soins que vous prenez de lui !... — ils n'ont pas pu comprendre encore que, le travail étant une *nécessité* d'humanité, les peuples ne seront ni *libres* ni *heureux*, tant qu'ils seront *forcés* de se li-

vrer au travail répugnant, tant qu'ils ne travailleront pas *par plaisir!*

Ici, je voudrais bien que l'on se prononçât. — Faut-il, ou non, organiser le travail dans la Commune, et par conséquent classer les industries en Séries? — Le faut-il, — OUI OU NON?

Faut-il laisser chacun libre de s'enrôler aux fonctions qui sont suivant ses goûts, de travailler aux choses qu'il aime, avec les gens qu'il aime, et de varier ses occupations à sa convenance; — ou faut-il forcer l'homme à un régime disciplinaire, lui imposer des lois contraires à sa nature et à sa volonté?... Et alors, QUI, PARMI LES HOMMES, IMPOSERA LA LOI AUX AUTRES HOMMES? — (Je voudrais bien savoir ce que penseront les générations de l'avenir, en voyant ce qu'il aura fallu faire d'escrime avec la génération présente sur des questions pareilles!!! elle qui rit des siècles passés...)

Donc, accepte-t-on comme *Loi naturelle* d'organisation du travail, la *Loi sériaire*, telle que nous l'avons développée, telle que Fourier la propose?

Si on ne l'accepte pas, que propose-t-on en place? Aime-t-on mieux le Morcellement, la naumachie industrielle, la guerre intestine de la Civilisation? ou bien offre-t-on un autre procédé d'organisation que celui qui consiste à former des corps, à classer, diviser et subdiviser les services, à former les Séries? a-t-on une autre formule pour mettre l'ordre dans les choses, la liberté

dans les actions, le plaisir dans le travail? Encore une fois, accepte-t-on la nécessité d'organiser l'industrie, OUI OU NON, et veut-on ESSAYER la *méthode naturelle* d'organisation, OUI OU NON???????

— Ce sont ici des questions de pur bon sens. Celui qui, au mépris de tout ce qu'il y a de plus clair au monde, et à la glorification de la plus épaisse routine, n'accepterait pas cette loi pour réglementation générale des travaux et base de l'organisation industrielle, celui qui refuserait d'accorder au moins l'opportunité, la *nécessité d'en faire essai* sur une demi-lieue carrée de terrain, qui récuserait l'appel à l'expérience, celui-là, ce ne serait pas la peine qu'il allât plus loin; car nous n'avons plus qu'à développer l'idée et en montrer les conséquences.

Et vous qui l'avez comprise et l'admettez, marchons! Marchons, car nous avons en main le fil d'Ariane pour le labyrinthe; pour la grande mer, le sextant, la boussole, et l'étoile polaire sur nos têtes. Nous pouvons aborder l'avenir maintenant, partir de la Phalange et parcourir le Monde.

TROISIÈME PARTIE.

HARMONIE.

Fourier nous dit : Sors de la fange,
Peuple en proie aux déceptions !
Travaille, groupé par phalange,
Dans un cercle d'attractions.
La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain !

P.-J. Béranger.

TROISIÈME PARTIE.

HARMONIE.

PROLOGUE.

CORPORISATION DE TOUTES LES FONCTIONS

DANS LA PHALANGE.

TON UNITAIRE.

> Le bon ton chez les Harmonie ns entraînera au travail productif; il dirigera à ce but toutes les classes et toutes les passions.
>
> CH. FOURIER.

§ I.

> Formons nos batai llons!
>
> ROUG ET DE L'ISLE.

Voici quinze personnes identiques pa r un point de leur nature, reliées par un goût commu n, et qui, par choix et passion, librement, ont formé Groupe. — Ceci est le fait primitif, fait tout de libert é, de spon-

tanéité. Le Groupe, c'est l'expression de la vocation des individus et de leurs affections réciproques.

Le Groupe prend avec la Série et la Phalange, à la face de la Phalange, la responsabilité du travail dont il s'est emparé. Son honneur est engagé. Voici l'esprit corporatif qui apparaît. Le Groupe est affilié à la Série. C'est le second fait. Vous avez les deux premiers termes de la progression, vous pouvez la continuer jusqu'à l'infini. — Dès ce second pas, en effet, l'individu membre du Groupe est relié à la Série, à la Phalange, à la Nation, à l'Humanité entière.

Les individus dans le Groupe se sont partagé les détails parcellaires de la fonction commune, et les Sous-Groupes comptent les uns sur les autres, comme la Série entière compte sur le Groupe, comme la Phalange compte sur la Série, comme la province compte sur la Phalange, la nation sur la province.... et ainsi jusqu'au Globe : car le Groupe opère sur les individus, comme la Série de première puissance opère sur les Groupes, comme la Série de seconde puissance opère sur celles de première, etc. — Voilà la loi. — Aussi, quand on comprend le jeu de la Série dans la Phalange, on comprend également son jeu dans l'univers. — Si cela n'était pas, il y aurait donc DEUX LOIS, DEUX VÉRITÉS : chose absurde et contradictoire.

Déjà l'on peut concevoir qu'en prenant, logiquement et modestement, comme nous l'avons fait, la Commune pour premier champ de spéculations, nous nous élevons

tout de suite plus haut que n'ont jamais été les ballons pleins de vent de nos idéologues. Et certes, nous montons sans effort, puisque, à deux pas de la formation naturelle du Groupe élémentaire, nous trouvons la loi de la hiérarchie sociale universelle. En effet, les compagnies s'encadrent dans le bataillon, comme les bataillons dans le régiment, comme les régiments dans la brigade, les brigades dans la division, les divisions dans le corps d'armée. Les satellites se conjuguent sur leur planète dans leur système, comme les planètes sur leur soleil dans un tourbillon, comme les soleils sur un soleil d'un titre plus élevé dans une nébuleuse..... Et de même, les Groupes s'affilient librement à la Série de première puissance, les Séries de première puissance à une Série d'ordre supérieur dans la Phalange, et ainsi de suite dans la province, dans la nation, sur le continent, sur le globe enveloppé par sa Hiérarchie sphérique. — Telle est la loi d'Association : et ainsi l'Association s'étend de l'individualité à l'universalité.

Étudions donc la loi d'harmonie dans la Phalange, car la Phalange est une miniature d'univers, un microcosme ou petit monde fait sur le patron du grand. La Phalange une fois connue, on sait par extension le reste, les lois de la grande Societe, et les lois qui régissent le monde, les grandes lois cosmogoniques; car, encore une fois, il n'y a pas deux vérités, deux lois, deux systèmes dans l'harmonie universelle, deux règles dans la création. Donc, étudions notre Phalange.

Nous avons vu la formation spontanée du Groupe,

immédiate et première manifestation des goûts et des affections individuels, première agrégation, premier élément de l'Association, expression de l'organisme humain, des impulsions naturelles, effet de liberté.

De même que l'agrégation des individus forme le Groupe, de même l'agrégation des Groupes forme la Série, et l'agrégation des Séries la Phalange.

La Phalange en manœuvre, c'est une armée un jour de bataille. Honte au régiment qui chancèle ! honte au bataillon qui plie, au peloton qui fuit ! Aussi voyez-vous dans les Groupes de vigoureux esprits de corps, qui rattachent l'individu à son Groupe et à sa Série, comme le soldat à sa compagnie et à son régiment, et bien plus fortement encore, car on n'est pas amené aux Séries par la conscription et la gendarmerie royale ou républicaine. — Là, on s'est choisi son monde, son travail, ses chefs ; l'enrôlement a été volontaire ; on le rompt s'il ne convient plus.

L'esprit corporatif, les liaisons formées au sein des Groupes, les vocations industrielles, les nombreuses chances d'avancement, équilibrent la mobilité, assurent l'exécution des services, la persistance des individus aux fonctions qu'ils ont choisies.

Il y a des Civilisés, — c'est le grand nombre, — qui, sur l'annonce de la possibilité qu'on aura de varier ses travaux, ses occupations, d'employer successivement ses divers modes de facultés, vous jettent à la tête que dès

lors les hommes effleureront tout et ne parferont rien. On dirait, à les entendre, que l'espèce humaine tout entière va entrer en danse et en voltige comme une grande cohue d'épileptiques et de fous. Eh! non. Quand un homme a mordu à une affaire qui lui va, quand il s'est incorporé quelque part, quand il a acquis, dans une partie, du talent, de l'influence, des titres à l'avancement, quand il s'y est créé des affections et des intérêts, alors cet homme n'est pas en disposition de jeter au vent tout cela, d'abandonner une carrière commencée parce qu'elle est commencée, d'entreprendre aujourd'hui pour quitter le lendemain. J'ai toujours vu les hommes très-portés à *s'engouer* de ce qu'ils font, à s'exagérer l'importance et la valeur de leurs spécialités : et cette prédisposition naturelle, souvent fort ridicule en Civilisation, et qui, en Civilisation encore, ne *suffit pas* pour les attacher à leur travail répugnant, est fort bonne et très-utile dans le régime sériaire. — Par ainsi, quand les cadres des Séries seront remplis, ne craignez pas de voir des désertions continuelles. Rapportez-vous-en aux affections développées dans les Groupes, aux liaisons établies, à l'esprit corporatif, aux influences des Accords et des Discords, à l'amour de l'avancement, et à cet engouement naturel à chacun pour des travaux choisis librement et passionnément.

Jeunes et vieux, ceux qui sont là, vous pouvez le croire, épousent vivement les affaires du Groupe. Ils n'entendent pas raillerie sur ses produits ni sur le travail. Chacun se dévouera pour soutenir l'honneur du corps. Et puis, l'on est exact aux séances, ponctuel à la

manœuvre, et chefs et soldats, à l'heure de l'exécution, sont jaloux d'être à leur poste.

Qui est maladroit au travail : il est, suivant les degrés, enseigné, badiné, plaisanté, raillé.

Qui a des présomptions, des vanités, des prétentions sans mérite ; qui se gonfle : le Groupe le raille, le berne, le bafoue, et c'est ce qui *forme* vite. Voyez dans les collèges.

Qui apporterait au travail lenteur, tiédeur, et aurait l'air de travailler pour l'amour de Dieu : le Groupe le siffle, et, s'il persiste, le chasse. Un Groupe ne s'accommode pas d'un air indolent et ennuyé. Si vous n'y êtes plus de cœur et d'âme, retirez-vous du service actif de ce Groupe, et mettez-vous sur son cadre de disponibilité ; mille Groupes extérieurs vous sont ouverts. Les recrues compensent les pertes, et les Séries sont immortelles, comme le bataillon sacré des trois cents de Thèbes. — Au reste, cette complète liberté individuelle dans le régime des Séries, est une garantie qu'un Groupe n'aurait jamais, — ou bien rarement du moins, — à exercer l'expulsion.

Quand les Groupes sont formés, les esprits de corps développés, les membres qui composent le personnel d'un Groupe ne sont pas long-temps ensemble sur le terrain, sans se connaître et se classer entre eux sous le double rapport du Travail et du Talent. On n'est bien et sûrement jugé que par ses pairs. Quand on est à

l'œuvre ensemble, l'opinion générale se forme, se dessine, se prononce ; le mérite respectif des individus s'estime, s'apprécie, s'évalue : il est facile alors de le constater par des distinctions et des grades.

Mais l'ambition des différents membres du Groupe n'est pas enfermée dans ce cercle étroit. La hiérarchie sort des Groupes et monte à la Série, de la Série de genre à la Série d'ordre, et ainsi, et encore.... S'il faut des capitaines pour les Groupes, il faut des chefs de bataillon pour les ailes et le centre des Séries, des colonels pour les Séries, des généraux pour les brigades, des grades plus élevés pour les divisions. Et la hiérarchie sort de la Phalange, et montant toujours s'étend à la province, à la nation, au Globe. — Quand le Régime sociétaire l'aura envahi, le Globe, ses affaires marcheront unitairement comme celles de la Phalange, de la province, de la nation, et le Globe aussi sera géré comme domaine d'un seul homme, et cet homme, ce sera l'Humanité une et vivante.

En s'enrôlant dans un Groupe de la Phalange, on entre dans une armée où l'avancement est indéfini. On a devant soi route large et carrière ouverte ; route et carrière dans les sciences, les arts, l'administration, l'industrie. Courage donc, les jeunes ambitions ! l'ambition est bonne, car Dieu l'a faite. Il y a de l'air ici, et l'on respire à l'aise. Il y a de la fortune, il y a de la gloire, il y a de nobles récompenses, d'enivrants succès. Jeunes hommes, les femmes d'Harmonie vous tresseront des couronnes. Oh ! vous ne savez pas ce qui

vous attend au service de l'humanité ! ce n'est plus l'atmosphère de Civilisation, avec ses lourds nuages, ses odeurs de misère, pesante atmosphère qui décourage, accable, tue. C'est le grand ciel pur, bleu, doré, infini.... On ne se suicide pas à vingt ans, sous ce ciel-ci !

Aujourd'hui on court après les places, on se presse dans les services du gouvernement. — C'est que, si mal qu'ils le soient par rapport aux vœux de la nature, ces services, civils ou militaires, sont organisés ; c'est que, si mal qu'ils soient généralement payés, il y a là pour chacun au moins un espoir d'avenir et de carrière ; c'est que le sous-lieutenant et le dernier des commis rêvent de grades plus élevés, de chances d'avancement; c'est encore qu'il y a dans des fonctions rattachées à un grand ensemble, formant corps et se liant aux intérêts généraux du pays, quelque chose de plus large et de plus honorable en soi, que dans le travail de celui qui ne spécule que pour lui seul, qui n'est lié d'intérêt qu'avec sa famille, qui aune du drap dans son étroite boutique, qui vend de la chandelle sur son comptoir graisseux. Puis, dans les services du gouvernement, le produit du travail, les émoluments sont fixes, réguliers, et soustraits à cette variabilité dont les chances ruinent souvent l'agriculteur, le fabricant, le marchand, isolés et insolidaires.

En Harmonie, la solidarité de toutes les branches de production dans la Phalange, des Phalanges dans le departement, etc., établie par un système universel d'as-

surances mutuelles graduées, promet des appointements certains à tout fonctionnaire en toute fonction. Un minimum lui est garanti comme point de départ : de là, il n'a plus qu'à marcher en avant sur les mille routes de fortune et d'honneur que la corporisation régulière des industries ouvre toutes grandes au mérite et au zèle.

Et puis le fonctionnaire des Phalanges n'est plus un SALARIÉ comme le fonctionnaire civilisé. — En Civilisation, le roi lui-même n'est qu'un salarié; et c'est pitié encore de voir, à chaque commencement de règne, comment se débattent et se marchandent les gages de de la royauté. — Aux Phalanges, le fonctionnaire est un associé qui vient, sans mendier, prendre ce qui lui appartient dans le produit général. Ce sont des bénéfices partagés entre gens qui ont concouru. On n'est pas *payé* par le tiers et par le quart, par un maître, par le peuple, par le roi. On prend sa part, sa part à soi. Dans la récolte des fruits du travail, il ne reste plus ni trace, ni vestige de servitude : pas plus que dans l'œuvre du travail elle-même, où la liberté individuelle est parfaite, où l'on embrasse les fonctions qui plaisent, où l'on ne se lie qu'à ceux qu'on aime, où l'on n'écoute que ses propres penchants, ses propres sympathies. — Il n'y a plus d'oppression possible. C'est la liberté humaine, belle, forte, sans ennemis, solidement assise.

Ainsi, toutes les industries, toutes les fonctions sont honorées et honorables. Elles s'entrelacent, forment corps et convergent ensemble à la prospérité publique.

—Vous n'avez pas pris parti dans les Groupes du labour, dans les rangs du professorat, ailleurs..... Mais toutes ces fonctions sont des branches de l'arbre, dont le feuillage vous protège, dont les fruits vous nourrissent. Tous ces travaux sont des sources qui viennent mêler leurs eaux au fleuve où vous vous abreuvez. C'est votre Phalange! Sa richesse, c'est votre richesse. Sa prospérité, sa gloire, vous sont chères, et toutes les Séries forment soutenance entre elles dans les Phalanges, comme les bataillons et les régiments d'un corps d'armée dans un combat. — Et la Phalange est liée à sa province, la province à sa nation, la nation à son continent, et le continent à l'humanité du Globe, comme l'individu à sa Phalange.

§ II.

> Apprenez, poète qui cherchez une gloire jusqu'ici nouvelle et inconnue, apprenez, et dites au monde à quelle destinée il est appelé!
>
> CLARISSE VIGOUREUX.

Et alors que l'humanité a ainsi compris et accepté sa Destinée, il en résulte par le monde un TON.

Ce ton, ce n'est pas le *bon ton* de la Civilisation, qui consiste à ne rien faire, à passer toute sa vie comme toutes les nullités et les oisivetés mâles et femelles, qui se prélassent sur les canapés de Paris et de la province. — Ce n'est pas ce ton-là.

A la guerre, savez-vous, le ton c'est d'être brave, et

de marcher au feu, tête haute et sans broncher. Au jeu, le ton, c'est, quand on perd, de perdre avec grâce et sans sourciller. Au bal, l'honneur est à qui danse avec intrépidité, six heures durant, sans se lasser ni se reposer. Dans une assemblée politique, l'honneur est à la parole entraînante et passionnée, à la voix forte et puissante, qui, de la tribune, saisit les volontés et les pétrit, commande aux flots de l'opinion, conduit à son gré la vague.... — Et dans les Phalanges?

Oh! dans les Phalanges.... honneur dans les Phalanges aux plus puissants à l'action, aux plus gais au travail, aux plus habiles à la manœuvre! Honneur aux bataillons qui déploient dans les opérations adresse et force, intelligence et courage! Honneur aux beaux états de services industriels! Honneur à l'activité, au travail, au talent, au savant qui découvre, à l'artiste qui pare, qui embellit, qui exalte, honneur au génie qui produit et qui crée! Honneur surtout aux corporations intrépides, qui se chargent des travaux durs et répugnants! Honneur et gloire à elles, ces saintes milices de l'Unité, car elles comptent dans leur sein les caractères larges, les couleurs tranchées, les soldats dévoués, les âmes trempées!

A l'œuvre donc, jeunes hommes et vieillards, enfants, femmes et jeunes filles, le ban et l'arrière-ban de l'humanité! Quel soldat faiblirait dans les Séries et les Groupes, quand les Séries rivalisent, quand les Groupes se surveillent, se tiennent en haleine, se critiquent, s'encouragent, s'excitent, s'actionnent et s'en-

traînent? Qui donc, au milieu de ces mouvements, au sein de ce tourbillon d'actions et de réactions passionnées et convergentes, resterait froid, musard, nul, inutile? A l'œuvre donc, vieillards; le service unitaire réclame vos talents, votre expérience et vos lumières; à vous le conseil, aux jeunes l'exécution! Au sexe fort les grandes manœuvres, au sexe faible les travaux qui exigent moins de force, plus de goût et d'adresse; à chacun suivant ses facultés et ses désirs; à tous, la liberté!

Que de passion dans ces masses! que d'entraînement dans ces grands Accords de camaraderie! Et puis, il y a dans les Séries des louanges à mériter, des couronnes qui vont bien sur les têtes, et, dans les rangs des Phalanges, *bien des yeux bleus*, *bien des yeux noirs*, bien des lèvres à faire sourire, bien des cœurs à se faire aimer! mouvement et passions, amours variées, hasards de la guerre, intrigues sans fin!

Oh! ce ne sont pas des Civilisés guindés, vernissés, raides, pétrifiés, froids au contact comme de l'acier en hiver! Ce n'est plus une société pâle, terne, gelée. Le beau soleil du chaud printemps s'est levé fort et lumineux sur la terre; il a dissipé les froidures, échauffé les nations! Sur la terre maintenant, on se connaît, on se voit, on se lie, on se livre, on s'aime....! La vie circule, la passion éclate et bondit, elle anime les individus, elle meut les masses. L'humanité dormait en de mauvais rêves; elle s'est éveillée. Amitié, Amour, Ambition, Famille, Accords éclatants, séductions de l'âme, séductions des sens, tous les charmes agissent, toutes les

poésies débordent, toutes les puissances humaines sont en jeu ! C'est la vie, cela ! la vie mobile, variée, intriguée, joyeuse, la vie forte, pleine et roulante, la vie passionnée, la vie vivante ! Vous croyez en Dieu maintenant, et l'adolescent n'est plus désillusionné, amorti, éteint, au contact de cette vie-là, quand il l'aborde avec le cœur que Dieu lui a fait. La réalité passe vos désirs, les plaisirs et les joies passent vos facultés. Le bonheur coule à flots sur la terre d'Harmonie. Tout est luxe et richesse, tout est mouvement, amour et poésie.... CAR TRAVAIL EST DEVENU PLAISIR.

Donc, en terre d'Harmonie, le Ton entraîne les hommes au travail productif attrayant. L'humanité a pris son Globe corps à corps ; elle est lancée dans sa carrière active, comme une frégate pavoisée, faisant voile au vent de toutes voiles. Tout est emporté au grand torrent d'activité, au grand courant de l'électricité humanitaire. L'homme est à son poste dans l'univers alors, et fait son œuvre ! Et qui voudriez-vous qui n'y participât pas à l'œuvre ! — Oh ! vos oisifs, vos « gens dits *comme il faut*, passant leur vie à ne rien faire : » si, par impossible, il en tombait une compagnie au milieu du grand atelier sociétaire, comme ils sembleraient une race étrange ! On irait les voir. Les jeunes filles en riraient. Les enfants les hueraient.... Ces nobles fainéants seraient plus flétris par l'opinion que ne le sont aujourd'hui vos vagabonds, que votre société abandonne sans asile, sans travail, sans pain, et que vos riches fainéants flétrissent pour ce qu'ils fainéantisent et vagabondent... Mais ces hypothèses sont oiseuses, car de pareils phé-

nomènes ne pourraient se produire en terre d'Harmonie.

Voyez donc! l'esprit de corps, l'honneur et le ton, ont suffi, en milieu subversif, pour anoblir ce qu'il y a de plus répugnant au monde, la tuerie. Croit-on que ce soit chose naturelle à l'homme et contre laquelle rien ne se révolte chez lui, que d'aller enfoncer un sabre dans le ventre d'autrui? Croit-on que des individus isolés, calmes, pourraient, sans causes, sans passions, de sang-froid, exercer cette ignoble et sanglante industrie?... Eh bien! formez les bataillons, développez les esprits de corps, créez les rivalités, donnez des drapeaux, appelez l'honneur pour les porter et les défendre; aux braves, des distinctions et des grades! aux morts, des funérailles! des triomphes aux vainqueurs! à tous une grande voix, la voix de la patrie.... éveillez les passions humaines, enfin, et vous verrez ces mêmes hommes se ruer en chantant au combat, vous les verrez, *pour fouiller avec le sabre le ventre de leur semblable*, affronter eux-mêmes la douleur et la mort, c'est-à-dire tout ce qui répugne le plus à la nature humaine!!!!

Et vous n'avez pas encore songé à ennoblir le travail, la science, l'industrie? à faire pour le travail créateur ce que vous avez fait pour le meurtre? à lui prêter le secours, l'attrait, le charme, la grande énergie des passions !.... Le mobile que vous donnez à votre industrie, c'est, aux Antilles et dans vos républiques-modèles d'Amérique, le fouet du contre-maître; et dans vos monarchies constitutionnelles et régénérées d'Europe, la peur

de mourir de faim. — Ajoutez-y l'amour de l'argent, *auri sacra fames*, l'âpreté au gain, toute crue, toute nue, la cupidité subversive, égoïste, hargneuse, carnassière, et basse comme tout appétit individuel qui n'est pas allié aux sentiments de l'âme, qui n'est pas emporté dans le brillant cortège des passions nobles, poétiques, grandioses, humanitaires.

Moralistes ! moralistes ! éternels prêcheurs que vous êtes, vous rendrez-vous enfin ! ou bien, si vous voulez redire encore vos litanies de trois mille ans, usées jusqu'à la corde, vos ridicules patenôtres sur la vertu, le devoir et l'amour du travail répugnant ? Voulez-vous maugréer encore contre ces passions, ces prétendus vices d'organisation, que Dieu a créées pour être les magnifiques instruments du grand concert que la terre doit chanter aux cieux ? Oh ! vous avez assez battu la campagne, et il est temps de tourner bride du côté de la lumière ; — sinon, continuez.... et que l'orgueil vous emporte ! — On fera sans vous.

Encore une fois, tout se réduit à savoir si l'on veut organiser l'Industrie. Et quand on a devant les yeux des masses organisées en guerre, quand on voit que, sous ce régime disciplinaire, faux, incomplet, forcé, on tire déjà de grands emplois des passions humaines, que cette ombre du vrai régime sériaire appliquée à la guerre suffit déjà pour mettre les peuples en Attraction sur la guerre ; si l'on ne conclut pas avec nous et comme nous, que le régime sériaire appliqué à l'Industrie mettra l'humanité en Attraction sur l'Industrie,

il faut donc conclure que Dieu a voué l'homme à la destruction, au meurtre, qu'il lui a fait, pour le meurtre et pour la destruction, des facultés dont il l'aurait privé pour le travail productif. — Dieu aurait fait l'homme tout exprès pour le service de Satan.... Eh! qu'aurait pu faire de mieux Satan lui-même?

En Harmonie, le Ton entraine les masses au travail productif-attrayant, — voilà.

Et l'on vous demande l'essai sur une demi-lieue carrée de terrain.

HARMONIE.

PREMIER LIVRE.

ÉQUILIBRE DE LUXE INTERNE ET EXTERNE,

OU

DÉVELOPPEMENT INTÉGRAL DE L'INDIVIDU

ET DE L'INDUSTRIE.

CHAPITRE PREMIER.

Développement intégral des forces physiques :

SANTÉ, VIGUEUR ET RICHESSE DU CORPS.

> C'est une précieuse chose, que la santé, et la seule qui mérite, à la vérité, qu'on y employe non le temps seulement, la sueur, la peine, les biens, mais encore la vie à sa poursuite; d'autant que sans elle, la vie nous vient à estre injurieuse. La volupté, la sagesse, la science et la vertu, sans elle se ternissent et esvanoüissent. MONTAIGNE.

§ I.

> Ma théorie se réduit à substituer les courtes séances aux longues séances, en exercice de l'industrie.
> CH. FOURIER.

Si le lecteur a bien compris la formule qui règle l'organisation des travaux, et dont l'élasticité se prête à l'encadrement de toutes les industries, il aura remarqué sans doute, comme caractère capital, que Fourier fait

pour l'Industrie ce qu'a fait Napoléon pour la guerre. L'ancienne tactique *divisait* les forces et s'affaiblissait sur tous les points. Napoléon vint et apprit à composer de tous les corps d'armée isolés et épars, une armée puissante et compacte, dont la masse, multipliée par l'énergie d'impulsion, écrase et broie tout sur son passage. — Tel avait été le secret de tous les grands capitaines.

Cette comparaison pèche en un sens, pourtant ; car l'Industrie aujourd'hui n'est pas même organisée en corps d'armée partiels, détachés. L'armée des travailleurs est aujourd'hui comme une armée de défense ou d'invasion, qui serait formée d'une masse d'hommes sans uniformes, sans liens, sans chefs, sans discipline, sans communications, agissant séparément, se contrariant les uns les autres, et dont la grande majorité des soldats n'auraient même ni armes, ni munitions. Il ferait beau voir cette armée sans drapeau entrer en campagne ! Imaginez-vous un tacticien qui viendrait dire : « Voilà de bonnes dispositions d'attaque et de défense ; » c'est bien, cela ! gardez-vous de former des compa- » gnies et des corps ; laissez les combattants isolés, *lais- » sez faire, laissez passer !* La concurrence s'établira » entre les combattants, chacun saura bien faire pour le » mieux, et vive, pour la guerre, l'anarchie et la *libre » concurrence !* »

— Nous avons des gens qui se sont donné le nom d'*économistes*, et qui parlent ainsi en face de l'immense armée indisciplinée des travailleurs ! — Et dans un pays

où l'on appelle ânes les ânes, on appelle ces gens-là des savants !

Le caractère saillant de la conception de Fourier est donc d'avoir reconnu que la masse doit être substituée à l'individu dans l'exécution, dans la manœuvre industrielle. — Sur un champ de dix arpents, l'Industrie civilisée met une charrue et deux paysans ennuyés et maussades ; ils y labourent dix jours de suite, et seize heures par jour. — L'Industrie sociétaire porte sur ce champ trois Groupes, de douze, quinze ou vingt laboureurs, trente, quarante charrues montées, harnachées et bien attelées. Les trois pelotons attaquent au pas de charge, et quand, deux heures après, les charrues rentrent au parc en défilant en colonnes, et musique en tête, les dix arpents sont proprement et dûment retournés. Ce n'a pas été de la besogne faite pour l'amour de Dieu. Les sillons sont alignés et profonds : on peut aller voir.

Voilà le principe et l'exemple. Les travaux sont organisés en séances courtes et variées.

Les *courtes séances,* — toute la théorie de Fourier est en germe dans ce mot-là. Faisons une halte pour en reconnaître la valeur.

On conçoit sans peine que le principe des courtes séances nécessite l'emploi des Groupes et des Séries, car il faut compenser par le nombre des travailleurs, ce que l'on perd en durée du travail ; il faut former des

agrégations, des Groupes. Ces groupes s'affilient et se corporisent suivant leurs affinités, et vous retrouvez la Série. Quel que soit notre point de départ donc, nous retombons sur cette loi de distribution voulue par la nature, et nous sommes ramenés en même temps à l'Association ; car il est plus qu'évident que le Morcellement des propriétés, le régime étroit de la famille isolée, ne permettent nullement la formation des Groupes et des Séries, chacun restant chez soi dans ce système étriqué.

Ceci posé, nous étudierons l'influence de la substitution du régime des courtes séances au régime Civilisé qui occupe de la même manière toutes les heures de la journée de l'homme, et toutes les journées de sa vie. Nous avons à examiner la question par rapport au travailleur, et par rapport au travail. — Il y a des millions de faits sur lesquels la comparaison pourrait s'établir. Citons-en quelques-uns.

§ II.

> Dans les lieux où le peuple civilisé ne meurt pas de faim pressante, il meurt de faim lente par les privations; de faim spéculative qui l'oblige à se nourrir de choses mal-saines; de faim imminente, en s'excédant de travail, en se livrant par besoin à des fonctions pernicieuses, à des fatigues outrées, d'où naissent les fièvres, les infirmités. Ch. Fourier.

Il résulte d'un mémoire de M. Lombard, de Genève, lu à l'Académie des Sciences le 3 février 1834, — mémoire écrit à la suite d'un consciencieux travail fait sur

deux cent vingt états différents, — *que certaines professions tendent à développer énergiquement la phthisie pulmonaire :* « ce sont celles de sculpteur, imprimeur, chapelier, polisseur, gendarme, brossier, soldat, joaillier, tailleur, meunier, matelassier, passementier, limonadier, perruquier, écrivain-copiste, cuisinier, tourneur, cordonnier, etc. : chez les femmes, celles dont la poitrine est le plus compromise, sont les lingères, cordonnières, gantières, brodeuses et polisseuses. »

D'autres industries sont au contraire signalées par M. Lombard comme ayant une tendance préservatrice. Ce fait aussi est fort remarquable.

M. Lombard signale comme causes déterminantes de la phthisie, « l'exercice *prolongé* et *continu* d'un grand nombre d'industries, et l'impureté de l'air des ateliers. » Il dit, ce sont ses termes : « l'absence d'exercice musculaire étant une cause fréquente de phthisie, *tes ouvriers sédentaires doivent faire chaque jour un peu d'exercice en plein air, en ayant soin de mouvoir les muscles qui, pendant le travail, sont dans un repos forcé.* » M. Lombard appelle l'attention sur l'utilité que certains ouvriers pourraient retirer d'un *changement d'état*, dès qu'ils commencent à éprouver quelques symptômes du mal.

Voilà un travail fait par un seul homme, sur un nombre fini de professions, et par rapport à une seule maladie, la phthisie. Que l'on fasse la même étude, plus complète, et sur toutes les autres maladies ou déformations

du corps humain, et l'on commencera à comprendre la valeur hygiénique de l'Industrialisme civilisé.—Le passage suivant, extrait d'une Revue étrangère, va nous donner, sur le métier de polisseur d'acier, des détails et des chiffres.

Les articles que l'on polit à Scheffield, sont des fourchettes, des rasoirs, des ciseaux, des canifs, des couteaux de table, etc.... Quelques ouvriers n'emploient que des meules sèches, d'autres seulement des meules humides; enfin, quelques-uns, tantôt les unes, tantôt les autres. On compte à Scheffield environ deux mille cinq cents polisseurs d'acier; ils commencent ordinairement ce genre de travail à quatorze ans, et, à cet âge, ils sont pour la plupart fortement constitués, vigoureux, et n'offrent à l'extérieur aucune prédisposition à la consomption pulmonaire. Quand, au bout de sept ans, leur apprentissage est fini, ils commencent à travailler pour leur propre compte. Mais quelques-uns sont obligés d'abandonner cet état durant leur apprentissage, ne pouvant supporter les effets pernicieux de la poussière sur les poumons. Pendant la guerre, un nombre considérable d'entre eux s'enrôlaient à un âge peu avancé; mais maintenant que le débouché leur est fermé, (un *débouché*, la guerre!) ils continuent ordinairement ce travail pendant toute leur vie, quoique connaissant bien ses funestes résultats.

Jusqu'à la fin du dernier siècle, on n'avait point remarqué que les polisseurs fussent moins bien portants que les autres ouvriers, parce que la plupart travaillaient à la campagne, et souvent dans de grandes chambres, ayant plusieurs ouvertures. Ils s'occupaient en même temps des autres parties de la coutellerie, et conséquemment employaient moins de temps au polissage. En outre, il leur arrivait souvent,

pendant des mois entiers, de ne travailler que trois ou quatre heures par jour, par le manque d'eau, qui seule à cette époque était employée pour mettre les meules en mouvement. Cependant les besoins du commerce ayant augmenté (perfectionnement de la Civilisation), on fut obligé de subdiviser le travail; c'est-à-dire que chaque ouvrier ne s'occupe exclusivement que d'une seule partie (perfectionnement de la Civilisation). Enfin, en 1786, la vapeur ayant été substituée à l'eau comme moteur (nouveau perfectionnement de la Civilisation), les rémouleurs se trouvèrent tout-à-coup entassés dans de petites chambres, contenant huit ou dix pierres, et souvent jusqu'à seize ouvriers (perfectionnement des perfectionnements et progrès continu!).

Les résultats de ce changement de système sur leur santé ont été des plus déplorables. — Les rémouleurs à sec meurent entre 28 et 30 ans; ceux qui se servent alternativement de meules sèches et de meules humides, meurent entre 40 et 45; enfin, ceux qui n'emploient que des meules humides, ne vivent pas au-delà de 50 ans, s'ils se livrent constamment à ce travail. En 1822, on constata que sur 2,500 polisseurs de toutes les classes, il n'y en avait que 35 qui eussent atteint l'âge de 50 ans, et environ le double celui de 45 ans; tandis que, sur 80 adultes occupés à polir des fourchettes, et qui n'employaient que des pierres sèches, il n'y a pas un seul individu qui fût arrivé à 36 ans. Il paraît que l'on a constaté aussi le fait singulier que les hommes les plus laborieux étaient ceux qui vivaient le moins long-temps; tandis que ceux qui arrivaient à un âge un peu avancé, avaient, en général, mené une vie dissipée : de sorte que l'intempérance elle-même semblait favorable à la durée de l'existence, seulement, sans doute, parce qu'elle éloignait pour un temps l'ouvrier de ces occupations funestes. Le docteur Knight, de Scheffield, qui a publié dans un essai toutes les informations

recueillies jusqu'ici sur ce sujet, rapporte plusieurs faits statistiques qu'il a observés à l'infirmerie de Scheffield, dont il est médecin, et qui tendent tous à la même conclusion.

Messieurs les économistes, vous aimez les statistiques ; faites donc un peu celle des assassinats de votre Industrie. Allez consulter les chiffres de mortalité dans les manufactures où l'on opère sur l'antimoine, l'arsenic, le plomb, le cuivre et le mercure, où l'on fabrique et broie des couleurs ; là aussi les plus vieux ont trente ans ! Trente ans, c'est la limite supérieure de la vie !.... Interrogez les ouvriers ; ils savent les dangers certains de leur état, et ils vous feront toujours la même réponse : « Que voulez-vous, Monsieur, c'est un métier qui tue le corps ; mais il faut bien gagner du pain. » Et le père introduit son enfant après lui dans cet odieux guet-apens. Il faut bien gagner du pain !... En ce temps de perfectibilité industrielle et économique, les maîtres qui n'emploient leurs salariés que comme des animaux et des machines, se soucient d'ailleurs si peu de faire dans leurs fabriques les dépenses relatives aux précautions sanitaires, que le savant professeur Péclet, au retour d'une tournée où il venait de visiter une foule de manufactures françaises, s'écriait naguère, dans son cours à l'École centrale, — que c'était une chose honteuse et infâme, que les ouvriers sont empoisonnés dans mille ateliers, que la police et le procureur du Roi devraient intervenir....

L'Industrie civilisée porte donc le mal au composé : elle tue, et par l'insalubrité des ateliers, et par la con-

tinuité indéfinie du même travail. — Et quand elle ne tue pas, elle estropie. « Les vignerons cultivant des pentes ardues, sont fatigués de l'arrière par la déclivité du terrain, et leur jambe reste grêle, malgré la vigueur du corps ; même inconvénient affecte la cuisse des cavaliers, » J'ai remarqué que les ouvriers pressiers, dans les imprimeries, sont tous fortement bossus de l'épaule droite, quand ils ont exercé long-temps leur métier. Les compositeurs gagnent, depuis qu'ils se tiennent debout, des varices qui, de bonne heure, ne leur laissent d'espoir que dans l'asile de l'hôpital.

« J'ai vu, » dit Transon, « à une leçon de M. Geoffroy-Saint-Hilaire, un ancien crieur public dont je ne sais quel muscle s'était ossifié à force de crier. Avec un peu d'attention on trouverait des monstruosités analogues dans les organes de tout homme adonné depuis long-temps à un travail unique. La déformation cruelle des paveurs et tailleurs de pierre est un fait à la portée de tout le monde, et qui justifie bien cette assertion. » On en ajouterait bien d'autres, et notamment celle des souffleurs de bouteilles dans les verreries, dont les muscles des joues finissent par perdre entièrement leur faculté de mouvement et de jeu volontaire.

§ III.

> Les villes sont les gouffres de l'espèce humaine. Au bout de quelques générations, les races périssent et dégénèrent; il faut les renouveler, et c'est toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement.
>
> J.-J. Rousseau.

Voila des faits. Ce sont des preuves malheureusement trop positives de l'influence morbifique et délétère du système de *continuité* en exercice de l'Industrie, — seul système possible dans le Morcellement, où chacun reste nécessairement enfermé dans sa fonction.

Les faits de ce genre, pour graves et nombreux qu'ils soient, ne constituent pourtant encore qu'une seule des faces de la question que nous traitons. Nous venons d'envisager les résultats de l'excès *d'exercice*, de la fatigue produite par la fréquente et exclusive répétition d'une action, d'un mouvement, qui exténue ou atrophie un muscle, un membre, un organe. Il faudrait maintenant demander compte à notre société de toutes les santés perdues, de toutes les douleurs, de toutes les maladies aiguës ou chroniques, de toutes les morts prématurées, dues à l'absence *d'exercice*, à la vie renfermée et sédentaire qu'elle impose à un si grand nombre de ses fonctionnaires. Voyez-moi les santés de ces hommes qui ne sont que les premiers meubles meublants des bureaux, des administrations, des boutiques et des comptoirs, et ces populations ouvrières, aux yeux enfoncés et jaunâtres, aux joues creuses et livides, aux

visages haves, aux membres grêles, qui entrent au matin, par centaines, dans les grandes manufactures, et en sont vomies le soir, avec les vapeurs chaudes et l'air vicié où elles ont séjourné....

Et voyez les femmes, les femmes des villes surtout! Chez elles il ne faut plus compter les altérations de santé sur les individus; car la santé est altérée dans la généralité, dans le sexe.... la maladie en est l'état normal. — Les médecins, sur ce lamentable sujet, savent des choses effrayantes.... Quel contraste honteux pour notre Civilisation raffinée, ne forment pas d'ailleurs avec la santé misérable de nos femmes de luxe, les fraîches, vigoureuses et florissantes santés de ces populations paysannes demi-barbares, placées dans certaines conditions favorables, auxquelles un air pur et un exercice varié ont conservé la première empreinte de la virtualité native des belles races humaines?

Ainsi la Civilisation détériore, estropie, empoisonne et tue l'homme en système composé,

1° En exténuant de fatigue un organe par excès d'exercice;

2° En privant l'ensemble des autres organes d'un exercice absolument nécessaire à l'entretien de la santé et de la vie.

On sent que c'est ici une thèse seulement indiquée.

Il faudrait une société de médecins et de physiologistes, et un travail immense pour la traiter dans tous ses développements, pour instruire complètement, en entendant tous les témoins, le procès criminel de l'Industrie civilisée.

Nous venons d'envisager l'action physique de la *continuité industrielle ;* passons à son action morale.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Développement intégral des facultés intellectuelles :

SANTÉ, VIGUEUR ET RICHESSE DE L'AME.

> Ne faut-il pas que toutes les facultés puissent prendre leur essor, se développer librement, chacune suivant les lois de sa nature, et apporter leurs vibrations variées au grand concert où sont appelées toutes les puissances humaines?
>
> CLARISSE VIGOUREUX.

§ I.

> L'intelligence ne saurait être une faculté oisive : elle meurt de disette comme le corps. LÉMONTEY.

On observera qu'au fur et à mesure que l'industrialisme civilisé se *perfectionne*, à mesure que les procédés de production s'améliorent, et que la division du travail est plus loin poussée, les vices de la continuité fonctionnelle sont de plus en plus monstrueux. En effet,

les travaux se fractionnant indéfiniment, la parcelle qui échoit à l'ouvrier devient de plus en plus simple, son travail de plus en plus monotone, et son esprit, borné. — C'est que, ainsi qu'un animal de méchante nature, la Civilisation est d'autant plus malfaisante, qu'elle est plus parfaite en son espèce. — Maintenant, écoutons Lémontey, de qui nous avons déjà, au premier volume, cité des vues critiques très-remarquables sur l'industrialisme moderne :

Plus la division du travail sera parfaite et l'application des machines étendue, plus l'intelligence de l'ouvrier se resserrera. Une minute, une seconde, consommeront tout son savoir, et la minute, la seconde suivante, verront répéter la même chose. Tel homme est destiné à ne représenter toute sa vie qu'un levier, tel autre une cheville ou une manivelle. On voit que la nature humaine est de trop dans un pareil instrument, et que le mécanicien n'attend que le moment où son art perfectionné pourra y suppléer par un ressort.

Cependant l'intelligence ne saurait être une faculté oisive : elle meurt de disette comme le corps; elle est même soumise à des accidents que nous appellerons des caprices, tant que nous en ignorerons les causes premières. La simple monotonie, le retour continu du même son, du même geste, importunent d'abord, irritent un instant, et plongent ensuite dans le sommeil ou la torpeur. Le somnambulisme, les affections nerveuses et cataleptiques, les diverses asphyxies de l'âme, sont probablement les suites d'un semblable désordre. Serait-il donc possible que la succession éternelle du même acte n'engourdît pas la pensée et ne finît par la paralyser? On couvre d'un bandeau les yeux de l'animal qu'on destine à parcourir une ligne circulaire. *L'ouvrier-machine* trouve une

ressource équivalente dans la dégradation complète de ses facultés intellectuelles. Il en est qui perdent dans l'isolement presque jusqu'au souvenir du langage. L'être dont l'économie des arts a réduit l'existence à un seul geste, paraît descendu à la classe des polypes, où l'on n'aperçoit point de tête, et qui semblent ne vivre que par leurs bras.

Le Sauvage qui dispute sa vie aux éléments, et subsiste des produits de sa pêche ou de sa chasse, est un composé de force et de ruse, plein de sens et d'imagination. Le laboureur, que la variété des saisons, des sols, des cultures et des labeurs, force à des combinaisons renaissantes, reste un être pensant, malgré ses routines et ses débris d'astrologie. Ces classes d'ouvriers, en qui l'emploi des forces musculaires se réunit à quelques notions de dessin, de calcul ou de chimie, formaient une espèce d'homme très-remarquable. Le trait saillant de leur caractère était l'amour de l'indépendance.

. . . . . .

Si l'homme développe ainsi son entendement par l'exercice d'un travail compliqué, on doit s'attendre à un effet tout contraire sur l'agent d'un travail divisé. Le premier, qui porte dans ses bras tout un métier, sent sa force et son indépendance ; le second tient de la nature des machines au milieu desquelles il vit : il ne saurait se dissimuler qu'il n'en est lui-même qu'un accessoire, et que, séparé d'elles, il n'a plus ni capacité, ni moyens d'existence. C'est un triste témoignage à se rendre, que de n'avoir jamais levé qu'une soupape, ou de n'avoir jamais fait que la dix-huitième partie d'une épingle. Le sentiment de sa faiblesse sera donc le trait dominant de l'ouvrier-machine, et le rendra nécessairement timide et sédentaire.

. . . . . , . .

Comme son travail est d'une extrême simplicité, et qu'il peut y être remplacé par le premier venu ; comme lui-même ne saurait, sans un hasard inespéré, retrouver ailleurs la place qu'il aurait perdue, il reste vis-à-vis du maître de l'atelier, dans une dépendance aussi absolue que décourageante; le prix de sa main-d'œuvre, regardé autant comme une grâce que comme un salaire, sera calculé par cette froide et dure économie qui est la base des établissements manufacturiers. Nous trouverons donc partout l'ouvrier-machine, pauvre, servile et sans émulation.

. . . . . .

. . . . . La population dont nous parlons sera plus exposée que toute autre aux séductions. Pour qui n'a point d'idée, toute idée est une nouveauté, tout comme l'ivresse est prompte dans celui qui n'avait jamais usé de liqueurs fortes. C'est au sein des troupeaux pacifiques que les vertiges font les plus grands ravages. Une foule de stupides se précipite, sous le plus vil des chefs, avec l'aveuglement de l'ignorance et l'impétuosité des impressions nouvelles.

On aperçoit en dernière analyse, que le principe de la division du travail fortifie en malignité l'inflence déjà peu avantageuse que la vie manufacturière avait sur le caractère d'un peuple. On demeure convaincu que si ce principe atteint le développement où la cupidité ne cessera de le pousser, il formera une race d'hommes lâche, dégradée, impuissante à rien entreprendre pour la défense de la patrie, et voisine d'excès d'autant plus funestes, qu'elle s'y jettera avec la sécurité de l'innocence, et la profonde incapacité de discerner l'absurde et l'injuste.

Plus loin, Lémontey ajoute, dans une note :

Est-ce par imitation, est-ce par l'effet simultané d'une cause générale, que dans nos temps modernes l'homme a soumis ses plus nobles facultés à la même division que les arts mécaniques? Nous sommes frappés d'admiration, en voyant parmi les anciens le même personnage être à la fois, dans un degré éminent, philosophe, poète, orateur, historien, prêtre, administrateur, général d'armée. Nos âmes s'épouvantent à l'aspect d'un si vaste domaine. Chacun plante sa haie, et s'enferme dans son enclos. J'ignore si, par cette découpure, le champ s'agrandit, mais je sais bien que l'homme se rapetisse.

Mais, voilà : vous voyez le mal, vous le dites, vous le faites sentir aux aveugles qui ne le voient pas. C'est bien, mais ce n'est pas tout. Si vous concluez par des sentimentalités sur tout cela, votre œuvre est vaine. Et puis, encore une fois, vous attaquez bien à tort le principe de la *division du travail*, qui n'a rien à faire ici. C'est la *continuité* seule qui, dans votre argumentation même, est en cause. Et voyez la conséquence de votre erreur : en vous en prenant à la division du travail, vous n'avez pas de remède, pas de solution, rien à conseiller! La division du travail est un principe heureux, fécond, productif, qu'il faut savoir employer favorablement à l'industrie et au travailleur. Pourquoi l'attaquez-vous? La division du travail n'empêche pas de varier ses travaux; au contraire, elle s'y prête éminemment. Si vous aviez dit, « le vice, c'est le *principe de continuité*, » — comme vous deviez dire pour être conséquent à votre très-juste critique, — le remède s'offrait

à vous de lui-même : vous posiez que le physique et le moral de l'homme exigent l'exercice de l'Industrie en séances courtes et variées ; et la division du travail, au lieu d'être pour vous un obstacle, devenait un moyen. Vous avez bien compris, vous avez exprimé la supériorité que donne aux laboureurs et à certains ouvriers la *variété de leurs travaux ;* pourquoi donc, encore une fois, vous butter contre la *division du travail,* qui peut favoriser merveilleusement la *variété des travaux ?*

Et vous aussi, M. Lombard, de la phthisie pulmonaire, j'aurais bonne envie de vous railler pour cette conclusion bizarre et saugrenue que vous mettez au bout de votre bon mémoire : « que les ouvriers devraient al- » ler chaque jour, en plein air, agiter les parties de leur » corps qui sont en repos dans leur travail. « —Allons, on ne dit pas des choses comme cela, M. Lombard.

Vienne maintenant l'Académie, avec le prix qu'elle offre, de temps à autre, à la découverte de quelque procédé sanitaire, applicable à tel ou tel genre d'industrie. Elle devrait laisser là son savant microscope, et regarder avec ses yeux, l'Académie ; et alors elle apercevrait que, dans notre régime industriel, toutes les industries sont délétères au corps et délétères à l'âme, et elle proposerait son prix sur l'ensemble. Mais bah ! elle s'en gardera bien. — J'ai vu dans l'incendie de Salins, une bonne femme, — elle avait perdu la tête, — qui éteignait bravement, avec une caraffe d'eau et un verre à boire, la devanture de sa boutique..... La maison et la ville flambaient.

§ II.

Il viendra un temps où les peuples désabusés donneront trois sous par tête d'Économiste qu'on leur apportera dans un panier. LÉON GOZLAN.

PASSONS à présent au dire de l'économie politique. C'est Transon qui la mène, comme vous allez voir : — un article charmant.

Les économistes confessent tous que si la séparation des travaux est un puissant moyen d'accroître la production et d'améliorer les produits, c'est aussi pour les producteurs une cause certaine d'abrutissement ; et cependant ils ne font nul effort pour trouver une issue à ce véritable *cercle vicieux* qui ne laisse plus qu'à choisir entre la dégradation de l'homme et l'imperfection du travail. Écoutons à ce propos un de ceux qui ont le plus contribué à vulgariser parmi nous la science créée par Adam Smith : « Un homme, dit M. Say, » qui ne fait pendant toute sa vie qu'une même opération, » parvient à coup sûr à exécuter mieux et plus promptement » qu'un autre homme; mais en même temps il devient moins » capable de toute autre occupation, soit physique, soit mo- » rale ; *ses autres facultés s'éteignent, et il en résulte une* DÉ- » GÉNÉRESCENCE *dans l'homme considéré individuellement.* » M. Say montre lui-même que ce n'est pas seulement l'ouvrier qui *dégénère de sa nature* par l'application à une fonction unique ; c'est encore, dit-il, l'homme qui par état exerce exclusivement les facultés les plus déliées de son esprit. Mais c'est principalement par rapport à la classe inférieure qu'il s'attache à montrer les fâcheuses conséquences de la division du travail. « Dans la classe des ouvriers, dit-il, cette incapa-

» cité pour plus d'un emploi rend plus dure, plus fastidieuse et » moins lucrative la condition des travailleurs. Ils ont moins » de facilité pour réclamer une part équitable dans la valeur » totale du produit. L'ouvrier qui porte dans ses bras tout » un métier, peut aller partout exercer son industrie et » trouver des moyens de subsister; l'autre n'est qu'un acces- » soire, qui, séparé de ses confrères, n'a plus ni capacité, » ni indépendance, et qui se trouve forcé d'accepter la loi » qu'on juge à propos de leur imposer. »

Ayant si bien décrit le mal (1), vous croyez peut-être que le docte professeur y va chercher remède. Point ! ce n'est pas son affaire. Exposant les phénomènes de la production, de la distribution, et de la consommation des richesses, il dit ce qui est pour, il dit ce qui est contre, le tout avec une lucidité de style très-remarquable, et il ne s'embarrasse pas du reste. Voici la conclusion finale de son chapitre sur la division des travaux : « En résultat, on peut dire que la séparation des » travaux est un habile emploi des forces de l'homme : » (*habile emploi,* M. Say ! un procédé d'où résulte selon vous-même la *dégénérescence* de la nature humaine; *habile emploi,* un mécanisme qui *éteint les facultés* de l'ouvrier, qui lui ôte sa *capacité* et son *indépendance!* certes, il y a ici un étrange abus de langage), « qu'elle accroît en conséquence » les produits de la société, c'est-à-dire sa puissance et ses

(1) Transon fait honneur ici à M. Say d'un mérite qui appartient tout entier à Lémontey, dont on retrouve les phrases à peine altérées dans le texte de M. Say. C'est ici de la part du coryphée de l'Économisme un mérite de pure incrustation et non pas de sagacité personnelle. L'Économie politique, avertie par l'excellente critique de Lémontey, redisant des phrases entières de cette critique, et n'en continuant pas moins hardiment son commerce, aux applaudissemens du libéralisme de la restauration, c'est un phénomène d'inintelligence et de charlatanisme suffisamment remarquable !

» jouissances (non pas sans doute la puissance et les jouis-
» sances de l'ouvrier), mais qu'elle ôte *quelque chose* à la ca-
» pacité de chaque homme *pris individuellement.* » *Quelque chose*! est un peu bien faible après les aveux précédents de l'auteur; mais je vois bien ce qui a mis son esprit en repos; c'est le « chaque homme *pris individuellement.* » M. Say avait déjà eu la précaution de nous dire que s'il résulte de la division du travail une dégénérescence, *c'est dans l'homme considéré individuellement.* (Voir plus haut la citation.) J'entends; — Les individus dégénèrent; ils perdent la dignité de leur nature, leurs facultés, leur liberté! Ce néanmoins LA SOCIÉTÉ va toujours se perfectionnant.— Cela rappelle un peu ce bon simple qui donnait à perte le détail de sa marchandise, espérant qu'il pourrait se récupérer sur l'ensemble de la vente.

Dès l'année 1808, M. Fourier, se garant de l'engouement général qui commençait à gagner les esprits en faveur de l'économie politique, la signalait comme une science fausse, une illusion, *un cercle vicieux.* — En 1829, indigné de voir les économistes réduire définitivement leur science à une simple analyse du mal existant, et ne chercher aucune voie d'amélioration : « C'est agir, s'écriait-il, comme un médecin qui dirait au malade : « Mon ministère consiste à faire » l'analyse de votre fièvre, et non pas à vous en indiquer les » moyens curatifs. » — Un tel médecin nous semblerait ridicule; c'est pourtant le rôle que veulent prendre aujourd'hui quelques économistes qui, s'apercevant que leur science n'a su qu'empirer le mal, et embarrassés d'en trouver l'antidote, nous disent comme le renard au bouc : *Tâche de t'en tirer et fais tous tes efforts.* » (N. M. Ind., page 39.)

Et maintenant, s'il est constaté que M. Fourier apporte le vrai moyen de *tirer du puits* le pauvre hère, ne trouvera-

t-on pas qu'il a le droit de remontrer sévèrement les économistes sur la nullité de leur science?

Voici le problème que les économistes devaient résoudre, ou au moins proposer : « Conserver les avantages incontestables de la division du travail, même l'introduire dans tous travaux de culture et de ménage, où l'industrie actuelle n'opère que *par complication la plus grande, affectant à un seul individu toutes les nuances d'une fonction*, et cependant échapper aux graves inconvénients signalés par M. Say, inconvénients inévitables dans les grands ateliers de fabrique où l'industrie des civilisés opère *par séances de la plus longue durée et de la plus grande monotonie.*

Le procédé d'industrie sociétaire, exercée en courtes séances et distribuée par *Groupes* et *Séries de Groupes*, satisfait pleinement à cette double condition. Dans *le Phalanstère* toute fonction agricole, ou de fabrique, ou de ménage, est accomplie par des *Groupes* de travailleurs. La tâche ainsi partagée entre plusieurs se fait avec rapidité, de sorte que, dans une même journée, le même individu peut s'appliquer successivement à des fonctions très-diverses.

La division parcellaire du travail devient la condition essentielle de l'application du *procédé;* car elle seule peut permettre d'affecter sans cohue un grand nombre de travailleurs à une même fonction. Mais en même temps la courte durée des séances introduit la variété des travaux, et ainsi procure à chacun le développement de toutes ses facultés, la satisfaction de tous ses goûts.

On objectera peut-être que, pour accomplir un travail avec perfection, il ne suffit pas que l'ouvrier n'ait à s'occuper que d'un simple détail ; que, pour acquérir ce qu'on appelle dans

les arts *le tour de main*, il lui faut aussi une longue pratique. — Ceci est un fait incontestable, mais qui n'entraîne aucunement la nécessité d'une *pratique en longues séances*. — Quand les riches de la société actuelle veulent acquérir de l'habileté dans quelque exercice de corps, comme danse, escrime, natation, manège, ils ont besoin aussi d'une longue pratique; mais s'il leur fallait danser ou chevaucher tout le long du jour, et toute la semaine, et toute l'année, ce qui leur est un exercice salutaire leur deviendrait une fatigue insupportable. —Il en est de même de *la dextérité industrielle*, qui n'exige nullement une application exclusive et sans relâche. (*Le Phalanstère.*)

§ III.

Faites ordonner une purgation à vostre cervelle elle y sera mieux employée qu'à vostre estomach.
MONTAIGNE.

Ici, je voudrais bien en avoir fini avec ma thèse : mais, hélas ! je sais les objections ; elles ont assez souvent traversé mes oreilles : les voici, bien typées en ma mémoire.

— « Monsieur, un homme ne peut pas être universel ; il ne peut tout savoir et tout faire. »

— Eh ! c'est tout-à-point pourquoi nous proclamons l'impuissance de l'homme isolé, les vices du Morcellement, la nécessité de la convergence de forces différentes, de l'alliance des capacités diverses, la nécessité de l'Association.

— « Mais un homme ne peut pas avoir vingt états, et être habile en tous. »

— Aussi ne s'agit-il nullement de donner à chacun vingt états. La Civilisation, qui fait tout de travers, tombe dans les deux excès opposés d'extrême simplicité et d'extrême complication. Ou bien elle opère la division parcellaire du travail, comme dans ses manufactures, et alors elle applique la vie d'un homme à une opération qui dure une minute, une seconde, et recommence toujours. — Ou bien elle n'établit pas la division, et alors elle force le travailleur à se charger de tous les détails relatifs à son art, à son métier. Elle oblige un jardinier, par exemple, à savoir et à exécuter tout ce qui concerne la culture de deux ou trois cents plantes différentes ; ce qui est impossible en pratique. L'exploitation d'un domaine quelconque exige, pour être bien faite, une masse de connaissances théoriques et pratiques, en agriculture, en botanique, en physique, en administration, en relations commerciales, etc., etc., qu'aucun homme ne peut cumuler : hé bien ! la Civilisation n'a pour cela qu'un fermier, un paysan ignorant ! Elle jette toutes les affaires, tous les détails d'un métier, d'une profession, d'un état, sur les bras d'un homme. En Harmonie, au lieu d'un jardinier affecté à la culture de trois cents plantes différentes, vous avez pour cette culture, — faite en grande échelle, bien entendu, — trois cents Groupes. — Il en est de même pour toutes les Industries, et vous ne vous affiliez qu'au nombre de Groupes qui est en rapport avec vos facultés, votre vouloir-faire, et votre savoir-faire.

— « Mais, Monsieur, un homme de génie (bon! voici la sollicitude obligée pour l'homme de génie. De quoi on s'inquiète!) ne consentira pas à sortir de son cabinet pour aller travailler à la terre. Il ne se soumettra pas à vivre sous un régime où vous le forcerez à changer de travail de deux heures en deux heures. »

— « Où vous le FORCEREZ! où vous le FORCEREZ!!! c'est ce *forcerez* qui revient là toujours, exprès pour vous faire damner! Eh! génie ou non, bon Dieu! qui parle de forcer personne? Si un savant veut passer sa vie dans son cabinet, qui l'oblige à en sortir? qui le force d'interrompre son travail? Qu'il ne l'interrompe ni pour boire, ni pour manger, ni pour dormir; qu'il travaille dans son cabinet jusqu'à y crever, SI CELA LUI CONVIENT, est-ce que la forme sériaire s'oppose à cela? Ce que nous disons, — et cela est banal, — c'est que la nature use et tue l'homme qui occupe continuellement son esprit et laisse dormir son corps; que la fatigue du travail de tête trop prolongé devient un supplice intolérable; qu'au lieu d'aller se promener sur une route, dans la rue, dans un champ, de mettre bêtement un pied devant l'autre, à la manière des Civilisés, pour prendre de l'exercice et se délivrer de l'obsession d'une pensée, le savant, après son travail de tête, sera heureux d'aller au travail des champs ou des jardins. Il trouvera là des Groupes ardents, intrigués, joyeux, qui vaudront bien, pour le distraire et l'exercer, le grand exercice, la grande distraction des Civilisés, leur maussade, leur désœuvrée, leur éternelle et insipide promenade! Et certes, qui a travaillé de tête le sait : une

idée maîtresse d'un cerveau échauffé par une trop longue incubation de la pensée, c'est une abominable torture !

Et quand elle s'y cramponne et s'acharne, lorsqu'elle vous poursuit au bain, dans la rue, au lit, partout !... qu'elle s'est établie sous le crâne, irritant, mordant, tenaillant toutes les fibres d'un cerveau qui tinte, c'est à rendre fou de douleur ! Alors on la maudit, cette société impuissante et flasque, qui n'a ni charmes ni exorcismes, et vous livre ainsi, sans secours et sans aide, aux griffes aiguës du démon des cruelles insomnies.... — Laplace a exprimé quelque part ces tortures du savant, récriminant de ce que notre société est trop pauvre en mobiles extérieurs capables de faire diversion à cette fièvre de tête ardente. Il déclare que, pour lui, quand il avait eu le bonheur de rencontrer quelque forte et valable distraction au dehors, il retrouvait, dans son cerveau rafraîchi, sa pensée alerte et vigoureuse, et qu'alors, et souvent sans effort et sans peine, il découvrait ce qu'il avait trop long-temps et vainement poursuivi. — Messieurs de l'objection, accepterez-vous la réponse de Laplace ? vous paraît-il compétent, et serez-vous dorénavant tranquilles sur le sort des hommes de génie au Phalanstère ?

§ IV.

Hors d'icelle, point de salut.
Le Catéchisme.

Voici la thèse :

Tout homme a des forces musculaires et intellectuelles. C'est donc que tout homme est appelé à user de son corps et de son intelligence, — chacun, sans doute, en proportion des doses naturelles de ses facultés.

En outre, l'exercice doit être proportionnellement intégral ; car si un seul membre, un seul muscle est exercé, l'équilibre naturel des parties dans le tout est détruit. Les sucs nourriciers et la force se portent d'abord sur le muscle dont l'exercice les appelle ; bientôt il y a excès, exubérance monstrueuse, ou fatigue, exténuation, atonie, atrophie, — et les autres parties du corps non exercées s'appauvrissent, se débilitent, s'altèrent.

La santé, la vigueur du corps et de l'âme (*mens sana in corpore sano*), sont au prix d'un exercice intégral, équilibré, des facultés de l'âme et du corps. Cela est d'une surabondante évidence. Point d'Harmonie hygiénique sans cela. — Or, il n'y a pas d'exercice intégral équilibré, et par suite, de santé, de vigueur intellectuelle et corporelle, d'harmonie psycho-physiologique dans l'homme, hors du régime des Séries, hors de la loi d'alternance des fonctions.

Admirez à quelles honteuses aberrations la raison humaine est pourtant parvenue, en prétendant façonner l'homme à la Civilisation ! A mesure que l'esprit se resserre, que l'âme se matérialise, que le corps se pétrifie, que les populations s'énervent, que *l'espèce ouvrière*, — car, au milieu de nos fanfaronnades de liberté, il est bien vrai qu'il existe chez nous des *espèces*, — que l'espèce ouvrière, dis-je, s'abâtardit.... leur système industriel se perfectionne ! Et quand l'homme est descendu plus bas en rang que la brute des bois, — plus bas, car elle bondit dans ses bois, forte, libre et fière ! — quand le titre humain s'oblitère et s'efface ; quand ils ont fait l'homme, cheval aveugle, roue, piston, manivelle, oh ! alors, c'est l'apogée de leur perfectionnement industriel ! — Eh ! quelle est donc la valeur de votre Industrie, si elle n'aboutit qu'à la dégradation du travailleur, à l'esclavage et à la misère des populations ?

C'était bien justice, que la raison humaine recueillît cette honte, et fût traînée jusqu'au bout de ces monstrueuses conséquences. Qu'il s'agisse d'âme ou de corps, n'est-ce pas toujours, en effet, de répression qu'elle a parlé? N'a-t-elle pas voulu toujours se poser dominatrice, et régenter la nature? L'âme et ses passions, le corps et son organisme, l'orgueilleuse a prétendu faire tout entrer de force dans le cadre d'acier de la forme sociale et des lois qu'elle avait faites.

Voyez donc ! quand tout change, se meut et se transforme ; quand l'Alternance est le signe, la manifestation, l'acte même de la vie ; quand, dans l'univers infini, il n'est mathématiquement pas une molécule en re-

pos, et que la fixité absolue d'une seule molécule suffirait pour détruire l'ordre général, on veut IMMOBILISER L'HOMME !.... L'homme, que Dieu a si richement doté d'intelligence, de force, de passions variées, d'infinies facultés, on veut le soustraire à cette loi d'Alternance, mère des équilibres et des hautes Harmonies, loi de vie, avec laquelle un être est en affinité d'autant plus intime, qu'il occupe un degré plus élevé dans l'échelle des êtres! Mais c'est une révolte corps à corps contre l'ordre naturel des choses, contre la volonté de Dieu, révélée par les besoins, les désirs et les Attraits qu'il a mis en nous. Races flétries, dégénérées, souffreteuses, au sang impur! intelligences éteintes! torpeur des âmes! ennuis dévorants! maladies des corps et des esprits! déformations des êtres! dégénérescences!... vous témoignez, vous accusez, vous punissez!

Vienne donc la réintégration paradisiaque, le baptême du bonheur, le temps des joies, des plaisirs changeants, des travaux variés, des contrastes infinis! Vienne sur la terre le mouvement, la vie, la liberté! Vienne enfin la loi d'Alternance éveiller les puissances endormies, délivrer les ressorts comprimés, les facultés esclaves.... Hommes! hommes! jusques à quand vous perdrez-vous donc en des disputes vaines? Riches de la terre, puissants de la terre, il n'en est pas un parmi vous qui ne puisse sonner lui-même l'heure de la délivrance! oreilles sourdes, intelligences sourdes, cœurs sourds, combien de temps encore faudra-t-il vous jeter la Parole, et combien de temps vous demander l'épreuve.... l'épreuve sur une demi-lieue carrée de terrain?

CHAPITRE TROISIÈME.

Développement intégral des puissances industrielles :

RICHESSE GÉNÉRALE.

J'appellerai le froment, et je le multiplierai, et je ne vous frapperai plus par la plaie de la famine.
Je multiplierai le fruit des arbres, et les semences des champs, afin qu'à l'avenir vous ne portiez plus l'opprobre de la stérilité et de la famine.
ÉZÉCHIEL. XXXVI, 29, 30.

§ I.

La division du travail et l'emploi des machines qui en est la suite, opèrent une prodigieuse diminution de main-d'œuvre. C'est en cela que réside leur avantage. . . . . LÉMONTEY.

Il est facile de voir que, sous le rapport de la quantité de production et de la perfection industrielles, ou de la création des richesses, le régime sériaire cumule tous les avantages, soit que l'on considère le *mécanisme matériel*, soit que l'on ait en vue le *mécanisme passionnel*.

Mécanisme matériel. Pour comprendre, sous ce rapport, la puissance productive du travail sériaire, il faut se remettre en mémoire les effets productifs inouïs du principe de la division du travail, dont nous avons déjà plusieurs fois parlé. S'il y a quelque chose de merveilleux dans l'industrie civilisée, ce sont les incroyables développements matériels imprimés, dans les temps modernes, à l'industrie manufacturière. Entrez dans une fabrique, dans une usine de France ou d'Angleterre, comptez les bras employés, examinez les produits, et vous ne voudrez pas en croire vos yeux. Cette fécondité repose sur le mode de fabrication en grand, qui permet d'employer le principe de la division du travail, et d'appliquer les machines aux opérations de la production simplifiées par cette division. — Dix personnes font quarante-huit mille épingles par jour!

Toute vérité nouvelle, dit Lémontey, à ce propos, ressemble à un ambassadeur chez des peuples barbares, où il n'obtient créance qu'après un long circuit d'avanies, de négociations et de sacrifices. Si le premier qui observa deux forgerons se partager entre eux la fabrication d'un clou, eût prédit que le principe d'une action aussi simple serait un jour le régulateur des destinées de l'Europe commerçante, eût-il recueilli d'autre réponse que le sourire de la pitié? Cependant la division du travail, qui multiplie les produits en diminuant la main-d'œuvre, a fait de si rapides progrès, qu'une telle prédiction ne paraîtrait aujourd'hui qu'une remarque vulgaire... Il me paraît hors de doute que la postérité la placera un jour à côté des grandes causes qui, telles que l'imprimerie et la découverte de l'Amérique, ont fortement agi sur le sort du monde.

Or, en Civilisation, le principe de la division du travail n'a pu recevoir d'application que dans la seule branche de l'industrie manufacturière. Il ne peut s'introduire ni dans les exploitations agricoles, ni dans les ménages morcelés, où la complication ancienne est nécessairement maintenue. Et pourtant ces travaux agricoles et domestiques sont bien autrement importants, bien autrement considérables que les travaux manufacturiers.

Eh bien ! pour ces travaux, comme en tout emploi de l'activité humaine, nous avons reconnu que le principe sériaire, non pas seulement permet, mais exige la division du travail, le travail parcellaire. Les effets productifs de ce mécanisme sont donc incalculables.

§ II.

1009. J'ai dit quelquefois que les écrivains ne nous donnaient que de la crotte dorée, et que moi je leur donnais de l'or crotté. St Martin.

Voulez-vous apprécier, par un exemple, la valeur de la substitution du régime sériaire, — opérant en *grande échelle* et en *division du travail*, — aux complications infinies du Morcellement ? Prenons le plus menu, le plus infime détail du travail domestique, le décrottage et le cirage des chaussures. On peut faire honte à la Civilisation là-dessus. — Etablissons la comparaison sur un nombre de deux mille chaussures. Le régime morcelé entremet, chaque jour, pour le nettoiement d'un pareil nombre de chaussures, cinq cents domestiques,

terme moyen, et plus, peut-être... Je ne parle pas d'une armée de brosses, pinceaux, boîtes et bouteilles à cirage, etc. Si vous tenez compte du *temps perdu*, vous n'estimerez pas trop haut en cavant à un quart-d'heure la dépense de temps par paire de chaussures. C'est donc, par jour, pour nettoyer deux mille chaussures, *cinq cents heures de travail de domestiques*... dans la Civilisation perfectionnée.

Entrez, un matin, dans l'atelier de décrottage d'un Phalanstère.

Il y a, pour cette fonction de travail domestique, cinq opérations distinctes.

1° Apporter les chaussures et les assembler par rang d'espèces;

2° Enlever la crotte;

3° Mettre le cirage;

4° Donner le luisant;

5° Emporter les chaussures, et faire la distribution.

Le premier et le dernier de ces cinq services sont faits par les Pages de ronde; les trois autres, par la Série des décrotteurs, enfants de huit, dix, douze ans.

Or, vous verriez vingt-quatre brosses circulaires, tournant sur elles-mêmes, au moyen d'un mécanisme, — comme des meules à émoudre. Ces roues-brosses, gra-

duées en dimensions et en degrés de dureté, sont appropriées aux diverses espèces de chaussures, et se divisent en trois classes, celles qui enlèvent la crotte, celles qui mettent le cirage, celles qui donnent le luisant. A chacune des vingt-quatre roues, un enfant. Quatre ou cinq autres enfants fournissent incessamment ceux-ci de chaussures qui passent des brosses circulaires sèches aux brosses imbibées de cirage, et de là, aux secondes brosses sèches, où elles reçoivent le luisant, en un tour de roue. — En moins d'une heure, trente-six enfants auront parfait un ouvrage qui coûte cinq cents heures de travail de domestiques aux Civilisés, et comporte beaucoup de gaspillage. Il est inutile d'ajouter que le mécanisme est disposé dans l'atelier de manière à éviter la poussière et toute incommodité. Les dispositions d'hygiène et d'agrément vont toujours sans dire en tout atelier sociétaire.

Etablirai-je ici que ce travail, qui aujourd'hui avilit ceux qui le font, pour lequel il faut à la Civilisation des *valets*, — ces esclaves modernes, est exécuté, en Association, par une Série dans les rangs de laquelle on compte les enfants des hommes les plus riches et les plus considérables de la Phalange; que la domesticité civilisée a disparu, que ces enfants, après leur séance d'une heure, vont passer à d'autres séances, à d'autres ateliers, dans des salles d'école, etc., qu'ils sont et seront des hommes, et non des animaux de service appelés *domestiques?* Non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici.

Ici, j'établis seulement que le Morcellement affecte

500 heures *de travail de domestiques* à une besogne que le régime sériaire exécute beaucoup mieux en 36 heures de *travail d'enfant*, qui doit être estimé moitié moins que le précédent : donc, en ramenant à la même unité de travail, c'est, d'un côté 500 heures, et 18 de l'autre. Or, si vous faites application à la France, en supposant, il est vrai, que chaque Français aurait une chaussure, — ce qui doit paraître aujourd'hui singulièrement *chimérique*, *utopique*, *fort beau*, *mais irréalisable avec des hommes*... un pays dans lequel chacun aurait des souliers, pensez donc! — quoi qu'il en soit, admettez l'utopie d'une paire de souliers en France par individu, fixez à 2 francs seulement la valeur de la journée de travail, vous trouverez :

Que le Morcellement dépenserait par jour, en France, pour le décrottage des souliers, 8 millions d'heures de travail ; — l'Association n'en dépense que 288 mille ; ce qui fait, par jour :

Un million 333 mille francs, en Morcellement (1) ;

Et. . . . . 48 mille francs seulement, en Association.

(1) Pour se convaincre que cette énorme dépense de 1 million 333 mille francs par jour, pour décrottage de chaussures en France, en supposant chacun chaussé, n'est point une estimation exagérée, il faut réfléchir que le décrottage n'est jamais aujourd'hui payé moins d'un sou par paire de chaussure, souvent deux sous, trois sous. Eh bien! en cavant au plus bas, à un sou, vous trouvez pour une population de 32 millions 500 mille individus, la somme de 1 million 725 mille francs ; 393 mille francs de plus que l'estimation ci-dessus, pour payer le cirage et l'usure du matériel.

Une économie de 1 million 285 mille francs par jour, sur le décrottage des chaussures en France! quatre cent millions par an! n'est-ce donc rien? sur le décrottage des chaussures!... Jugez par cela du reste. — Riez donc, Civilisés; c'est si drôle, l'arithmétique! Et puis, allez lire vos journaux, écouter les discours de vos députés orateurs, et nager dans les débordements de palabres que chaque budget nous ramène périodiquement. Riez des économies infinitésimales de l'Association, et faites des révolutions pour obtenir quelques misérables rognures à votre budget, que chacune de vos révolutions, encore, a le don de faire croître à vue d'œil. Riez, riez, mais riez donc!

Leurs économistes viennent leur dire *que*, *sans la division du travail*, *un homme ne ferait peut-être pas plus d'une épingle par jour*, *qu'à coup sûr il n'en ferait pas plus de vingt..... qu'au moyen de la division du travail et des machines*, *il en sort des ateliers*, *par jour et par tête d'ouvrier*, 48 *mille* (1). Ce sont des faits qui sont là; il suffit de regarder,... eh bien! ceux qui leur disent cela, sans conclure à rien, ce sont des gens réputés très-savants. — Celui qui vient donner le moyen logique, irréfutable, d'étendre cette fécondité inouie à tous les travaux, tout en affranchissant le travailleur de la misère et de l'abrutissement, celui-là, ils en rient!... « Fourier, ah! oui, Fourier.... Attendez donc, c'est » celui qui veut enrichir le monde en faisant des éco- » nomies sur les allumettes, et payer avec des œufs de

(1) Adam Smith, précédemment cité.

poule la dette d'Angleterre.... ah ! charmant.... hi ! hi ! » hi ! » — Eh ! voilà plus de quarante ans que nos économistes dansent sur les 48 milles épingles d'Adam Smith, et ils en restent là ! Allons, riez, riez bien ; riez de l'application du *calcul infinitésimal* à l'économie agricole et domestique ; riez. Vous ne rirez jamais autant que vos enfants riront de vos livres, de vos opinions, de vos sciences, de vos croyances, de vos dogmes et de vous.... et encore faudra-t-il que vous arriviez à en rire bientôt vous-mêmes.

Nous conclurons de tout ceci, que les dispositions du régime sériaire sont, *sous le rapport matériel*, éminemment favorables, soit que l'on envisage la quantité, soit que l'on envisage la perfection des produits. Ces dispositions sont donc, dans l'ordre *matériel*, les conditions mêmes du *maximum* de richesse.

Il est facile de voir que, sous le rapport de l'*ordre passionnel*, les dispositions du régime sériaire marchent aussi tout droit au maximum.

§ III.

> Dieu a caché un trésor dans le travail !
>
> De La Mennais.
>
> Quand vous dites que Dieu a caché un trésor dans le travail, pourquoi rester en chemin, et ne pas dire encore qu'en l'y cherchant on peut le trouver ? pourquoi ne pas formuler la Loi de ce travail créateur ?
>
> Clarisse Vigoureux.

Mécanisme passionnel. — La quantité du produit dérivant de l'énergie du travail, résulte évidemment de

l'entraînement, de la fougue industrielle, de l'Enthousiasme des corporations et des Séries. Le raffinement indéfini des produits, la perfection industrielle, sont garantis par l'active et incessante Rivalité des Groupes; et ainsi, cette jalousie d'artiste, multipliée par la masse du Groupe, élevée à ses puissances successives dans les Séries et les Phalanges, et surexcitée par leurs intrigues sans nombre et sans fin, fait éclore cet acharnement émulatif, cet amour de la perfection, qui créent en toutes choses des prodiges inouis.

Vous ne comparerez pas les résultats de notre industrie, morne, exténuée, bourrelée d'ennui, sans vie ni passion, aux résultats de l'Industrie harmonienne, nourrie de gaieté et de facétieuses critiques, passionnée, ardente à l'œuvre, dévorée d'ambition. La chaleur et la vie circulent partout, courent à pleins canaux. Ceci ne se compare pas, mais s'oppose. C'est le blanc et le noir, la lumière et les ténèbres, le calme et l'ouragan. Il n'y a ni volonté, ni force, ni habileté, ni talent sans la passion vive, sans la passion tenace, sans la passion ardente! La passion anime et vivifie comme le soleil.

Sous le régime sériaire, les vocations étouffées respirent à l'aise et prennent essor; les facultés ensevelies ressuscitent; les populations grossières, les masses humaines, auxquelles notre société a jeté un mauvais sort et qui dorment d'un lourd sommeil, se réveillent et se dressent. Debout! c'est la trompette apocalyptique qui sonne aux quatre coins de l'ancien monde et le condamne, pour inaugurer la jeune Jérusalem. Réveillez-

vous, réveillez-vous ! Voici le temps de la passion, l'ère de la liberté ! De ces bourbes et de ces glaçons, l'étincelle a jailli. Le feu a pris, les flammes courent, l'humanité a conquis son génie, son unité, sa vie. Maintenant, elle EST. Les langues de feu de l'Esprit sont descendues. Sur tous les fronts humains le nom d'homme se lit, et c'est la passion qui a restauré sur ces faces dégradées l'inscription divine, le type longtemps effacé de la création. — La volonté fait la transfiguration, la passion fait la volonté.

Ainsi, en matériel et en passionnel, toutes les dispositions concourent à la perfection dans le régime des Séries.

Pour emporter la conviction du lecteur et achever sur l'excellence de ce mécanisme industriel, nous allons analyser ici un de ces chapitres de quelques pages, dans lesquels l'auteur du *Traité de l'Association* a su concentrer des volumes. Le voici, et c'est en lettres d'or qu'il faudrait l'écrire.

L'auteur, dans ce chapitre intitulé : SUR L'OPTION DE DIEU ENTRE LE TRAVAIL SÉRIAIRE ET LE TRAVAIL MORCELÉ (1), rappelle d'abord trois principes souvent émis par la philosophie, et dont elle n'a jamais su faire aucun usage sensé :

(1) Traité de l'Association domestique-agricole, t. 2, p. 227, 1re édition.

1° *Ne pas croire la nature bornée aux moyens connus;*

2° *Garder que des erreurs devenues des préjugés ne soient prises pour des principes;*

3° *Oublier ce que nous avons appris en politique sociale, et reprendre les idées à leur origine.*

1° et 2° *Ne pas croire la nature bornée aux moyens connus :* on peut donc présumer qu'elle tient en réserve quelque autre moyen que le Morcellement, qui, loin d'être un procédé d'art social, n'est qu'absence de génie, sceau d'ignorance et d'apathie imprimé sur la politique ancienne et moderne, et sur les sciences exactes qui devaient la suppléer.

La nature brute assemble les humains par couples dans les huttes sauvages : ceci est l'assemblage de reproduction et non de travail : il restait donc à inventer *le procédé d'assemblage industriel.*

Pour se dispenser de cette recherche, la seule urgente, les philosophes ont déclaré que le mode sauvage, l'état de couple ou ménage conjugal, était destinée industrielle de l'homme. Cette réunion pourtant n'est que l'absence de toute combinaison, puisqu'elle est le moindre des assemblages domestiques.

Mais la philosophie ne daigne jamais spéculer sur les combinaisons domestiques. Des anciens sophistes, entravés dans ce calcul par la coutume de l'esclavage, et, de plus, tout pétris d'ambition, tout préoccupés de s'immiscer dans les fonctions administratives, n'envisagèrent en politique sociale que le gouvernement, sans chercher à porter sur d'autres

points les vues de réformes et d'exploration. Ils laissèrent le travail domestique dans l'état brute ou état de couple tel qu'ils l'avaient trouvé.

Voilà leur négligence bien constatée : aucune recherche en mécanisme domestique sur les moyens de la nature, qu'ils nous peignent pourtant comme *n'étant pas bornée aux moyens connus*. Pourquoi donc la supposer bornée à un seul procédé industriel, *au ménage en couple*, *sans Association vicinale ?* N'est-ce pas là le vice qu'ils dénoncent eux-mêmes, en disant : *Gardez que les erreurs*, *devenues des préjugés*, *ne soient prises pour des principes.*

. . . . . .

3° *Oublier ce que nous avons appris en politique sociale, et reprendre les idées à leur origine*. . . . . .
. . . . . .

Or, quelle est l'origine des idées sociales ? est-ce dans les rêveries de Socrate et Platon qu'il faut en chercher la source ? Non, sans doute ; il faut remonter aux conceptions divines, bien antérieures à celles de la raison humaine.

Dieu, avant de créer les globes , n'a pu manquer de statuer sur leurs destinées sociales, sur le mode le plus convenable à leurs relations industrielles et domestiques. C'est une vérité que j'ai établie dans le cours de la 1re partie des Prolégomènes : il faut la reproduire quand il s'agit de *reprendre les idées à leur origine*. Remontons donc à l'idée sociale primitive, à l'intention de Dieu sur l'ordre *domestique-industriel* de nos sociétés.

Dieu ne peut opter pour l'exercice des travaux humains,

qu'entre des Groupes ou des individus, qu'entre l'action *sociétaire* et *combinée*, ou l'action *incohérente* et *morcelée*. C'est un principe à rappeler sans cesse.

Comme sage distributeur, il n'a pas pu spéculer sur l'emploi des couples isolés, opérant sans unité, selon la méthode civilisée; car, l'action individuelle porte en elle-même sept germes de désorganisation, dont chacun suffirait à lui seul pour engendrer une foule de désordres. Nous allons, par le tableau de ces vices, juger si Dieu a pu hésiter un instant à proscrire le travail morcelé qui les engendre tous.

VICES DE L'ACTION INDIVIDUELLE EN INDUSTRIE.

≺ *Travail salarié, Servage indirect.*

1° Mort du fonctionnaire.
2° Inconstance personnelle.
3° Contraste de caractère du père et du fils.
4° Absence d'économie politique.
5° Fraude, larcin, défiance générale.
6° Intermittence d'industrie par défaut de moyens.
7° Conflit d'entreprises contradictoires.

≺ *Contrariété de l'intérêt individuel avec le collectif.*
≺ *Absence d'unité dans les plans et l'exécution.*

Dieu aurait adopté tous ces vices pour base du système social, s'il se fût fixé à la méthode philosophique ou travail morcelé : peut-on soupçonner le Créateur de pareille déraison? Donnons quelques lignes à l'examen de chacun de ces caractères, avec parallèle des effets sociétaires **.

1° *La mort :* Elle vient arrêter les entreprises d'un homme dans les circonstances où personne, à l'entour de lui, n'a ni l'intention de les continuer, ni les talents ou capitaux nécessaires.

** Les Séries passionnelles ne meurent jamais : elles remplacent chaque année, par de nouveaux néophytes, les sectaires que la mort leur enlève périodiquement.

2° *L'inconstance :* Elle s'empare de l'individu, lui fait négliger ou changer les dispositions ; elle s'oppose à ce que l'ouvrage atteigne à la perfection, à la stabilité.

** Les Séries ne sont pas sujettes à l'inconstance ; elle ne saurait causer ni fériation ni versatilité dans leurs travaux. Si elle enlève annuellement quelques sectaires, d'autres aspirants s'agrègent et rétablissent l'équilibre, qu'on maintient encore par un appel des anciens, qui sont corps auxiliaires dans le cas d'urgence.

3° *Le contraste de caractère* du père au fils et du testateur à l'héritier, contraste qui fait abandonner ou dénaturer par l'un les travaux commencés par l'autre.

** Les Séries sont exemptes de ce vice, parce qu'elles rassemblent par affinités de penchants et non par liens de consanguinité, qui est gage de disparate dans les penchants.

4° *L'absence d'économie :* avantage pleinement refusé à l'action individuelle : il faut des masses nombreuses pour mécaniser tous les travaux, soit de ménage, soit de culture.

** Les Séries, par le double moyen de masse nombreuse et concours sociétaire, élèvent nécessairement le mécanisme au plus haut degré. J'ai donné sur ce sujet, aux Prolégomènes, les détails les plus satisfaisants.

5° *La fraude et le larcin* : Vices inhérents à toute entreprise où les agents ne sont pas co-intéressés avec répartition proportionnée aux trois facultés de chacun ; au capital, au travail et aux lumières.

** Le mécanisme sériaire, pleinement à l'abri de fraude et larcin, est dispensé des précautions ruineuses qu'exigent ces deux risques.

6° *L'intermittence d'industrie* : Manque de travail, de terres, de machines, d'instruments, d'ateliers, et autres lacunes qui, à chaque instant, paralysent l'industrie civilisée.

** On ignore ces entraves dans le régime sociétaire, constamment et copieusement pourvu de tout ce qui est nécessaire à la perfection et à l'intégralité des travaux.

7° *Le conflit des entreprises :* Les rivalités civilisées sont malveillantes et non émulatives ; un manufacturier cherche à écraser son concurrent : les industrieux sont des légions d'ennemis respectifs.

** Rien de cet esprit insocial dans les Séries, dont chacune est intéressée au succès des autres, et dont la masse n'entreprend que les cultures et manufactures dont le débouché est garanti.

⊸ *La contrariété des deux intérêts individuel et collectif*, comme dans le ravage des forêts, des chasses, des pêcheries, et la dégradation des climatures.

** Effets contraires dans les Séries ; concert général pour le maintien des sources de richesses et la restauration climatérique en mode intégral composé.

⊸ *L absence d'unité en plans et exécution* : l'ordre civilisé étant un monstrueux ramas de toutes les duplicités.

** Voyez, dans tous le cours des Prolégomènes, ainsi qu'au pivot *Ulter*, la combinaison de toutes les unités dans le mécanisme sériaire.

Enfin, ** *Le travail salarié ou servage indirect*, gage d'infortune, de persécution, de désespoir pour l'industrieux civilisé et barbare.

** Contraste frappant avec le sort de l'industrieux sociétaire, qui jouit pleinement des neuf droits naturels définis.

Après la lecture de ce tableau, chacun peut donner la conclusion, et connaître que Dieu ayant eu l'option entre ces deux mécanismes, entre un océan d'absurdités et un océan de perfections, il n'a pas même pu délibérer sur le choix.

Toute hésitation serait devenue contradictoire avec ses propriétés, notamment avec celle d'*économie de ressort :* il y contreviendrait en optant pour l'état morcelé et proscrivant l'Association, qui opère les économies de toute espèce : épargne de contrainte, de stagnation, de santé, de temps, d'ennui, de main-d'œuvre, de machines, de démarches, d'incertitude, de fourberies, de préservatifs, de déperdition et de duplicité d'action.

Telles sont, en abrégé, les lumières que nous eussions acquises en mécanique sociale, si nous avions, selon le précepte de Condillac, essayé d'oublier un instant nos préjugés scientifiques, d'en faire abstraction spéculative, *et de reprendre les idées à leur origine.*

Or, cette origine des idées sociales ne peut se trouver qu'en Dieu, qui long-temps avant la création des hommes, a dû poser la valeur des deux mécanismes sociaux, le morcelé et le sociétaire, et qui, ayant nécessairement opté pour le sociétaire, a dû nous donner des passions faites pour ce régime : aussi voyons-nous qu'elles sont incompatibles avec l'état civilisé.

On ne doit donc pas s'étonner si nos passions, cupidité, gourmandise, inconstance, etc., nuisibles dans l'état actuel, trouvent un emploi utile dans le régime sociétaire, et si l'éducation harmonienne spécule, chez l'enfant comme chez le père, sur le plein essor de ces passions, nuisibles dans l'état morcelé, parce qu'elles sont créées pour le service du sociétaire.

. . . . . .

Notre système de subdivision par couples réduit au minimum les moyens de mécanique, d'économie, de richesse et de vertu. Les familles formant à-peu-près autant de ménages qu'il y a d'enfants, sont tout à point l'élément de l'extrême discorde, et l'antipode de l'Association et de la richesse: dès-lors, choisir l'état de famille pour pivot du système social, c'est travailler positivement à organiser la désunion et la pauvreté.

Je viens de prouver qu'on ne peut pas supposer Dieu complice de cette impéritie philosophique; comme on n'en peut douter, il a opté pour le mode opposé, pour l'Association; il en résulte :

1° Que les passions dont il est l'auteur doivent toutes être adaptées aux convenances de l'Association, et toutes incompatibles avec l'état morcelé et civilisé;

2° Que les mêmes passions doivent produire dans l'état morcelé ou civilisé, les effets opposés aux vues de Dieu, à la justice, la vérité, l'économie et l'unité;

3° Qu'on doit attendre des passions développées en mode sociétaire, autant de bienfaits qu'elles engendrent de fléaux dans l'état morcelé.

Telles sont les conclusions où on serait arrivé depuis long-temps, si on eût voulu, selon l'avis des philosophes, *reprendre les idées sociales à leur origine*, remonter à leur vraie source, à l'option de Dieu sur les deux mécanismes sociaux.

§ IV

> C'est exciter la défiance des lecteurs, que de leur annoncer des richesses trop immenses pour leurs modiques désirs : cependant il faut dans les aperçus de cette Association exposer tout ce qui peut exciter l'intérêt. CH. FOURIER.

« LA RICHESSE de l'ordre combiné, » disions-nous, au premier volume, après comparaison des dispositions matérielles de l'Association et du Morcellement, « la RICHESSE de l'ordre combiné est un résultat sur lequel nous pouvons solidement piloter nos spéculations. C'est une fondation sur roc dur. C'est un point emporté, c'est un fait. »

Ce fait est maintenant démontré avec redoublement de preuves en matériel et en passionnel. Ces preuves se composent entre elles : elles ne s'ajoutent pas, elles se multiplient les unes par les autres. Quoique nous soyons loin encore d'avoir visité toutes les sources de splendeur de l'Ordre sociétaire, il convient de grouper ici et de passer en revue les principales forces productives dont nous avons déjà pu tenir compte, et de faire voir la loi de leur multiplication puissancielle. Un chapitre du *Traité de l'Association* va nous en fournir le moyen (1).

(1) Voyez *Traité de l'Association domestique agricole*, t. I, p 462. Lisez aussi sur cette thèse, dans le même volume, les chapitres :

De l'Économisme composé et puissanciel.

VICES DU SIMPLISME EN ÉCONOMIE.

. . . . . .

Accusons d'abord le génie moderne sur la manie des améliorations simples qui se contrecarrent et se neutralisent. Tel canton, aidé d'une société d'agronomes, a légèrement perfectionné une branche de culture : on chante victoire, et sur quoi ? Sur ce que le bien a fait un pas, tandis que le mal en a fait dix, par la dévastation des forêts et l'empirisme des climatures. Les modernes se défieraient de pareilles illusions, si la science les eût habitués à calculer sur l'ensemble des biens désirables, spéculer sur le tout combiné avec les parties; enfin, s'élever du mode simple au composé intégral.

Observons ce vice de *simplisme* dans l'ensemble des voies et moyens d'enrichissement; puis nous descendrons du tout à la partie, à la source, qui est la journée de travail.

Il est deux principes constituants du luxe ou richesse :

L'interne ou santé proportionnelle aux âges;
L'externe ou fortune proportionnelle aux classes;

La fortune nous assure les jouissances du luxe condi-

Bénéfices détaillés de la gestion unitaire : greniers, caves, comestibles, fruits, transports, p. 318 ; — *Distinction des bénéfices en génériques et puissanciels*, p. 359 ; — *Enormité des bénéfices relatifs : trentuple, centuple, milluple, infinitésimal*, p. 367 ; — et le *Post-ambule*, p. 492 du même volume.

tionnellement, et sauf la santé ou luxe interne, essor complet des facultés sensuelles.

L'économisme composé doit spéculer sur le concours des deux luxes; il tombe dans le mode simple, s'il organise un régime où les deux luxes ne marchent pas de concert, ne se prêtent pas un appui réciproque.

Le contraire a lieu en Civilisation : l'on y observe que la classe opulente a moins de vigueur que le campagnard, qui, peu rétribué en richesse externe dite fortune, obtient davantage en richesse interne ou santé : on ne voit guère la goutte s'installer dans les cabanes; on la voit fréquemment sous les lambris dorés.

L'ordre civilisé établit de fait un conflit des deux luxes, une scission entre eux, car le *luxe interne*, ou santé proportionnelle aux âges, est en raison divergente du *luxe externe*, ou fortune proportionnelle aux classes. Le riche est moins robuste que le pauvre; ce qui est en mécanique la plus monstrueuse duplicité d'action. Les deux luxes doivent, selon l'unité, être convergents; chacun des deux doit soutenir l'autre et conduire à l'autre. Quoi de plus vicieux qu'un assemblage de deux éléments qui se contrecarrent! c'est l'image de ces mauvais ménages où chacun des deux époux ruine à l'envi la maison.

Telle est parmi nous la marche des deux luxes, toujours en conflit : l'externe ou richesse entraîne à des excès qui altèrent la santé, ou luxe interne; et de même le luxe interne ou vigueur entraîne à des abus de plaisir qui compromettent la fortune. Tous deux se détruisent l'un par l'autre : comment nos beaux esprits osent-ils parler d'unité d'action et

d'économie de ressorts, quand la duplicité règne dans le jeu discordant ou simple de ce mécanisme où l'on s'éloigne de *la richesse* dans les fonctions qui donnent la santé, et où l'on s'éloigne de *la santé* dans les plaisirs que procure la richesse ? Peuvent-ils nier que le bonheur et la sagesse consisteraient dans un ordre de choses qui combinerait richesse et santé, conduirait à l'une et à l'autre simultanément ? Telle est la propriété du régime sociétaire.

Un préjugé nous a abusé sur le désordre actuel, ou conflit des deux luxes : on a pensé que la Providence avait voulu partager ses faveurs, donner au pâtre et au Sauvage la vigueur en indemnité de leurs privations. Ce sophisme présente une idée de balance équitable ; il n'est pas moins erroné : ce n'est pas ainsi que Dieu spécule sur la justice ; nous verrons à l'article du *malheur bi-composé*, qu'il ne veut rien de simple dans la destinée de l'homme, et qu'il ne place pas l'équilibre dans une divergence, mais dans une convergence d'éléments contrastés.

Tel est l'effet des Séries passionnelles. . . . . .
. . . . . .

Précisons bien ce tort radical de nos équilibristes sociaux, tout aheurtés à spéculer en simple, savoir :

Les politiques, sur la richesse, en négligeant la santé :
Les moralistes, sur la santé, en négligeant la richesse.

Tout étant composé dans la destination humaine, si la masse n'arrive pas aux deux luxes combinément, elle tombera dans les deux pauvretés cumulativement. C'est ce qui a lieu dans l'état actuel, où l'on voit une chute :

Des GRANDS en pauvreté relative,
en débilité comparative et relle :
Des PETITS en pauvreté réelle,
en débilité relative et obligée (1).

Tels sont les résultats constants de l'état morcelé. Peu importe que les théories prétendent nous conduire au luxe composé, ou luxe *interne et externe*, quand il est notoire que le Civilisé est moins robuste que le Sauvage, et le citadin moins que le villageois ; qu'enfin l'ordre civilisé fait diverger les deux luxes, au lieu de les faire converger, marcher de front.

Voilà l'erreur définie en sens général : j'ai analysé jeu simple et conflit dans la tendance aux deux luxes ; attaquons maintenant le simplisme sur quelque errement spécial ; des-

(1) Elle est obligée, en ce que le besoin de travailler les force à faire le sacrifice de leur santé dans des fonctions malsaines, des ateliers insalubres, des exercices outrés qui usent de bonne heure les tempéraments, exposent le peuple aux fièvres et épidémies, sans moyens de traitement. Il est donc en débilité *relative et obligée;* et rien n'est plus faux que ces visions d'équilibre qui placent la santé chez le peuple en dédommagement des richesses. Il a les germes de santé ; mais il est forcé à s'en priver lui-même, et se précipiter par misère dans les maladies, courir à la mort pour échapper à la famine.

L'esprit civilisé, tout sophistique, aime à se repaître de compensations illusoires comme celles que je viens de réfuter. La vérité est que l'homme étant un être de destin bi-composé, doit arriver ou au bonheur bi-composé dans l'état de choses voulu par Dieu, ou au malheur bi-composé sous les lois des hommes. C'est ainsi qu'on doit envisager la justice divine sociale : elle est franche quant aux voies et moyens ; invariable dans sa marche composée ; pleine en bienfaits comme en fléaux : témoin la peste bi-composée ou quadruple dont nous sommes frappés aujourd'hui ; enfin, elle est tout-à-fait incompatible avec les escobarderies de contrepoids et de compensation que le sophisme veut lui prêter.

cendons du tout à la partie, à la *journée de travail*. Nous allons distinguer sa valeur en degrés multiples, et arguer de ce calcul contre l'Économisme civilisé, qui ne spécule que sur la journée simple ou industrie apathique et réduite au plus bas degré de produit, à la moindre activité possible.

Comment travaillent nos athlètes salariés ? Ils ne cherchent qu'à esquiver la tâche. Ils baguenaudent si le maître s'éloigne : l'ouvrage est double si le maître surveille sans relâche.

Un ingénieur me disait d'un travail : « cela n'avance pas du tout, il y a 40 pionniers. — Cependant, répondis-je, 40 hommes robustes. — Bah ! 40 pionniers font de l'ouvrage comme 5 hommes ; ils travaillent par punition, sans gratification ; ils en font le moins qu'ils peuvent. » Même raisonnement va s'appliquer au parallèle de Civilisation et d'Association. Nous allons voir que 40 Civilisés de la classe des maîtres, des bons ouvriers, font de l'ouvrage comme 5 Harmoniens ; différence d'un à huit.

Analysons les incidents qui diminuent le produit de la journée d'un salarié : estimons la valeur des ralentissements actuels et des stimulants à mettre en jeu par l'Association.

1re PUISSANCE.

L'Esprit de Propriété aidé de la Vérité.

L'esprit de propriété est le plus fort levier qu'on connaisse pour électriser les Civilisés : on peut, sans exagération, estimer au double produit le travail du propriétaire, comparé au travail servile ou salarié. On en voit chaque jour les preuves de fait : des ouvriers d'une lenteur et d'une ma-

ladresse choquante lorsqu'ils étaient à gages, deviennent des phénomènes de diligence dès qu'ils opèrent pour leur compte.

On devrait donc, pour premier problème d'économie politique, s'étudier à transformer tous les salariés en propriétaires co-intéressés ou associés. C'eût été doubler la valeur des journées à gages, et par suite les avantages d'accélération.

Mais les salariés ne composent que les trois quarts de la population industrieuse (compte général établi sur les pays d'esclavage et de liberté). Comment élever l'autre quart des journées, celles des maîtres, au double produit?

Omettant ici les petits moyens, comme exemption de surveillance, retour des maîtres et commis aux travaux qu'ils inspectaient, je me fixe au levier le plus puissant, celui de la vérité qui règne en Association. Il suffirait, en agriculture et manufacture, de la garantie de vérité et fidélité des agents, pour que les chefs entreprissent une infinité de travaux auxquels ils n'osent pas même songer aujourd'hui. J'ai remarqué, en parlant des vergers, qu'on planterait vingt fois plus d'arbres à fruit, si on avait la garantie de n'être ni trompé sur la qualité du plant, ni volé du fruit, obligé de le cueillir en masse et avant maturité ; si on avait de plus la garantie de capitaux à prix non usuraire, comme on l'aura en Harmonie, après la chute de l'agiotage.

Ces deux ressorts, propriété et vérité, fournissent déjà plus de moyens qu'il n'en est besoin pour élever la masse des journées de travail à double valeur ; et dans cette hypothèse, une province d'un million d'habitants fournira le produit que peut donner aujourd'hui celle peuplée de deux millions.

2e PUISSANCE.

L'Extension de la Mécanique matérielle et sociétaire.

J'en ai cité en menus détails, des produits décuples, vingtuples, et même centuples en quelques branches. En y ajoutant le bénéfice des unités générales et du commerce véridique (avantages dont on se convaincra au 2e tome), on est fondé à doubler en masse l'estimation précédente, et l'élever de deux à quatre. Dans ce cas, le million d'hommes en vaudra quatre, ou bien la journée de travail estimée aujourd'hui un écu, vaudra quatre écus.

Donnons un exemple partiel, tiré de l'irrigation, branche de mécanique matérielle. Son seul produit peut doubler, en moyen terme, les récoltes de tant de pays chauds, Espagne, Levant, etc., tout à fait privés de moisson lorsque les pluies viennent à manquer. Tant d'autres n'ont que demi ou quart de récolte, faute d'arrosage, et ne cultivent pas les objets que la garantie d'eau leur permettrait d'introduire dans les pentes ou les plaines, si le travail des hauts bassins et des rigoles de pentes était généralement entrepris.

Cependant l'irrigation générale de pentes et plaines, travail de si grand prix, ne serait qu'un des mille prodiges de l'Association : quelle source de bénéfices !

3e PUISSANCE.

L'Enthousiasme Sériaire, Fougue de la Composite.

Un travail réfléchi donne à peine, malgré son activité, moitié de ce que produit le travail passionné, d'où naissent la dextérité, la fougue industrielle, et les prodiges incroyables

pour ceux mêmes qui les ont opérés. Ce levier suffit à lui seul pour élever un bénéfice déjà copieux par une bonne gestion. Ainsi la journée de travail dont le produit se trouvait *quadruplé* selon les chances des 1re et 2e puissance, parviendra au degré *octuple* par enthousiasme composé, levier de 3e puissance : il est attribut permanent des Séries pass., qui se jouent des obstacles : elles élèvent l'habileté, l'activité, à une perfection qui ne peut naître que des passions nobles, dont on ne trouve aucun germe dans les vils ressorts d'intérêt qui stimulent un maître en Civilisation.

4e PUISSANCE.

Le Retour des Improductifs au Travail.

Quel est aujourd'hui le nombre des travailleurs *actifs et positifs?* Il ne s'élève qu'au tiers de la population. J'ai prouvé (1re notice, 2e p.), qu'un ouvrier utile en apparence, ne fait souvent qu'un travail *négatif*, comme le mur de clôture, qui n'est pas produit réel et positif.

Dans le parallèle des travaux de Civilisation et d'Harmonie, on reconnaîtra que nous avons en fonctionnaires *nuls* ou *négatifs,* les DEUX TIERS de la population ; savoir :

Tableau des Improductifs en Civilisation.

Passion antérieure.	*Divisions intérieures.*	*Division postérieure.*
1. Femmes.	4. Armées.	9. Chômage.
2. Enfants.	5. Fiscaux.	10. Sophistes.
3. Valets.	6. Manufactures.	11. Oisifs.
	7. Commerce.	12. Scissionnaires.
	8. Transport.	

X Y Agents de destruction positive.
X Agents de création négative.

Division antérieure. LES PARASITES DOMESTIQUES.

1° Les trois quarts des FEMMES de la ville et moitié de celles de la campagne, par absorption aux travaux de ménage et à la complication domestique. Aussi leur journée n'est-elle estimée, en économisme, que le quint de celle de l'homme.

2° Les trois quarts des ENFANTS, pleinement inutiles dans les villes et peu utiles dans les campagnes, vu leur maladresse et leur malfaisance (1).

3° Les trois quarts des DOMESTIQUES de ménage, non cultivateurs, dont le travail n'est qu'effet de complication, surtout en cuisine, et la moitié des valets d'écurie, qui n'étant nécessaires que par suite du Morcellement industriel, deviennent superflus en Association.

(1) « J'observais un jour 5 enfants employés à garder 4 vaches ; (plus de bergers que de bêtes). Que faisaient-ils ? Ils mettaient leurs vaches dans les blés verts et en épi. J'avertis le premier de faire retirer la vache placée devant lui. Il me répondit : « Ce n'est pas la mienne. » Je fis même injonction au suivant, et j'en obtins pareille réponse. A les entendre, les 4 vaches n'étaient à aucun des 5 bergers. Je me retirai en haussant les épaules sur nos perfectibilités économiques.

» On prétend que les enfants de village travaillent beaucoup : rien n'est plus faux. On en jugera par le tableau des emplois de l'enfance dans l'état sociétaire, où son service est d'un produit supérieur à celui que donnent les pères en Civilisation, quoiqu'elle se borne à s'emparer des fonctions faciles qu'exercent aujourd'hui les pères ; fonctions qui, une fois envahies par les femmes et les enfants, laissent d'autant plus de marge aux travaux de force, comme irrigation et autres, dévolus aux athlètes masculins, qu'absorbent aujourd'hui la complication domestique et la répartition confuse des agens. »

Ces trois classes composant le ménage, forment une division à part dans la série des parasites. Elles cesseront d'y figurer dans l'état sociétaire, où la répartition judicieuse, l'emploi opportun des sexes et des services, réduiront au quart ou au quint le nombre des bras qu'emploie aujourd'hui l'immense complication des ménages morcelés ou familles incohérentes.

Division intérieure. Les Parasites sociaux.

4° Les armées de terre et de mer, qui distraient du travail la plus robuste jeunesse et la plus forte somme d'impôts, disposent ladite jeunesse à la dépravation, en la forçant à sacrifier à une fonction parasite les années qu'elle devrait employer à se former au travail dont elle perd le goût dans l'état militaire.

L'attirail d'hommes et de machines qu'on appelle armée, est employé à ne rien produire, en attendant qu'on l'emploie à détruire. Cette 2e fonction sera relatée plus loin. Nous n'envisageons ici l'armée que sous le rapport de stagnation.

5° Les légions de régie. On voit la seule douane absorber en France 24,000 hommes : ajoutons-y les droits réunis et autres armées de commis, gardes champêtres, gardes-chasse, espions, etc., enfin toutes administrations complicatives, comme celles de finance et autres, qui seront inutiles dans un ordre où chaque Phalange paiera tous les impôts à jour fixe et sur simple avis du ministre.

6° La franche moitié des manufacturiers réputés utiles, mais qui sont improductifs *relativement*, par la mauvaise qualité des objets fabriqués; objets qui, dans l'hypothèse

d'excellence générale, réduiraient l'usé et la fabrication à moitié de la déperdition actuelle, et souvent aux 3/4 dans les travaux entrepris pour le Gouvernement, que chacun s'accorde à duper.

7° Les 9/10mes des MARCHANDS et agents commerciaux, puisque le commerce véridique ou méthode sociétaire effectue ce genre de service avec le 10e des agents qu'y emploie la complication actuelle. (Ce nouveau mode commercial est une des belles branches d'Association, et je regrette de ne pouvoir en donner connaissance dans ces deux premiers tomes, qu'il est forcé de consacrer aux instructions préliminaires et aux dispositions domestiques.)

8° Les deux tiers des agents du TRANSPORT de terre et de mer, qui sont mal-à-propos compris dans la classe du commerce, et qui, au vice de transport compliqué, joignent celui de transport aventureux, notamment sur mer, où leur impéritie et leur imprudence décuplent les naufrages.

Plaçons dans cette catégorie la *contrebande*, qui souvent aboutit à décupler la somme des mouvements et agents qu'emploierait le transport direct. On a vu des étoffes, pour aller de Douvres à Calais, passer par Hambourg, Francfort, Bâle et Paris ; faire 500 lieues pour 7, le tout pour l'équilibre du commerce et de la perfectibilité.

Division postérieure. — LES PARASITES ACCESSOIRES :

9° Les CHÔMEURS légaux, accidentels et secrets, les gens inertes, soit par manque d'ouvrage, soit par récréation. Ils la refuseraient dans le cas de travail attrayant ; ils la poussent au contraire au double des concessions légales, chômant

Saint Lundi, le plus ruineux de tous les Saints, car il est festoyé 52 journées par an, dans les villes de fabrique.

Ajoutons les fêtes de corporation, de révolution, de carnaval, de patronage, de mariage, et tant d'autres qu'on ne voudra plus chômer dans un ordre où les réunions industrielles seront plus agréables que les festins et bals des Civilisés.

Dans le chômage, il faut porter en compte la station accidentelle. Si le maître s'éloigne, les ouvriers s'arrêtent : s'ils voient passer un homme ou un chat, les voilà tous en émoi, maîtres et valets, s'appuyant sur la bêche et regardant pour se délasser : 40 fois, 50 fois par jour ils perdent ainsi cinq minutes. Leur semaine ressort à peine à quatre journées pleines. Que de chômage, sans l'Attraction industrielle !

10° Les Sophistes, et d'abord les controversistes ; ceux qui les lisent et s'entremettent à leur instigation en affaires de parti, en cabales improductives. Il faut ajouter au travail de controverse qui embrouille chaque sujet, les commotions politiques et distractions industrielles dont il est la source.

Le tableau des controversistes et sophistes s'étendrait bien plus loin qu'on ne pense, à ne parler que de la jurisprudence qui semble un sophisme excusable ; supposons que l'ordre sociétaire n'engendre pas le 20e des contestations actuelles, et que, pour terminer ce peu de différends, il ait des moyens aussi expéditifs que les nôtres sont complicatifs ; il en résulte que les 19/20mes du barreau sont parasites, ainsi que les plaideurs, les témoins, les voyages, etc., etc. Combien d'autres parasites en sophisme, à commencer par les économistes, qui déclament contre le corps des parasites dont ils portent la bannière.

11° Les Oisifs, gens dits *comme il faut*, passant leur vie à ne rien faire. Joignons-y leurs valets et toute la classe qui les sert. On est improductif en servant des improductifs, comme les solliciteurs dont on a compté jusqu'à 60,000 dans la seule ville de Paris. Colloquons ici tout le monde électoral.

Les prisonniers sont une classe d'oisiveté forcée ; les malades encore mieux. On ne verra pas, chez les Harmoniens natifs, le dixième des malades qu'on voit en civilisation. Ainsi, quoique la maladie soit un vice inévitable, il est susceptible de correction et de réduction énormes. Sur dix malades il y en a neuf enlevés mal-à-propos au travail, par effet du régime civilisé ; neuf qui dans l'état sociétaire seraient bien portants, n'en déplaise aux médecins.

12° Les Scissionnaires, gens en rébellion ouverte contre l'industrie, les lois, les mœurs et usages. Tels sont les loteries et les maisons de jeux, vrais poisons sociaux, les chevaliers d'industrie, les femmes publiques, les gens sans aveu, les mendiants, les filous, les brigands et autres scissionnaires dont le nombre tend moins que jamais à décroître, et dont la répression oblige à entretenir une gendarmerie et des fonctionnaires également improductifs.

⋊ Classes pivotales.

1° *Directe.* Les agents de destruction positive ; ceux qui organisent le famine et la peste, ou concourent à la guerre. L'ordre civilisé accorde sa haute protection aux agents de famine et de peste ; il chérit les agioteurs et les Turcs ; il encourage toute espèce d'invention qui peut étendre les ravages de la guerre, fusées *Congrève*, canons *Lamberti*, etc.

(*Nota.* Les militaires, dans ce tableau, figurent en double

ligne ; ici comme faisant la guerre, opérant la destruction, et au nº 4, comme bornés à la stagnation, au rôle improductif. Ce n'est pas double citation, mais différence de rôle, double caractère qui exige deux articles distincts.)

A *Inverse*. Les agens de CRÉATION NÉGATIVE. J'ai déjà prouvé qu'ils sont excessivement nombreux ; que la plupart des travaux, tels que murs de clôture, sont relativement Improductifs : d'autres sont illusoires, par mal-entendu et maladresse, comme édifices qui s'écroulent, ponts et chemins qu'il faut déplacer et refaire. D'autres sont un ravage indirect : cent ouvriers paraissent faire un travail utile en abattant une forêt ; ils préparent la ruine du pays, et lui sont plus funestes que les ravages de guerre, qui se réparent. D'autres sont fléaux de contre-coups, prônés par l'économisme, comme l'invention d'une mode, qui réduira à la mendicité vingt mille ouvriers, dont la stagnation sera une source de désordres.

En spéculant sur le retour au travail de toutes ces classes d'improductifs que l'Association utiliserait d'emblée, nous pourrons encore tripler le produit. Il était *octuple* en 3e puissance ; il devient *vingt-quadruple*, car ces masses d'improductifs comprennent au moins les deux tiers de la civilisation ; et peut-être estimé-je trop bas : il est certain que la seule chance d'emploi *opportun* des trois sexes en industrie domestique, doublerait la masse de travail : or, leur emploi *inopportun* ne comprend que les trois articles de division antérieure, 1, 2, 3. Si le produit présumé de ces trois classes doit doubler la masse du revenu industriel, on peut bien le tripler pour les onze autres.

Nous ne sommes pas au terme de ces accroissements puissanciels : j'en citerai encore des moyens très-efficaces : comme

5e PUISSANCE.

Le rapide accroissement de la SANTÉ et de la force, tant des hommes que des animaux et végétaux. Pour en juger, il faut attendre le traité d'éducation intégrale, où je prouverai que la force d'un Harmonien doit égaler celle de trois Civilisés, et que cent jeunes femmes harmoniennes prises au hasard, seront de force à terrasser cent grenadiers civilisés. L'amélioration des animaux sera la même. Un ressort si puissant autorise bien à doubler l'estimation du produit sociétaire futur ; mais il faudrait donc élever l'accroissement de 24 à 48 ! Ici les données de richesse deviennent choquantes ; négligeons l'évaluation.

6e PUISSANCE.

La restauration des CLIMATURES indiquée à la note A, Introd. Cette nouvelle température devant garantir trois récoltes, sur les points qui en obtiennent dificilement une, et faciliter le parcours du globe par la cessation des ouragans, ce serait un nouveau sujet de doubler encore la somme du produit à espérer.

Viennent ensuite la SEPTIÈME PUISSANCE, ou voie de *transition*, dont on ne peut pas donner ici les détails, qui tiennent à des considérations cosmogoniques, et enfin les PUISSANCES PIVOTALES, « qui auront, » dit Fourier, « plus d'influence en accroissement de richesse, que toutes celles précédemment citées. » Il ajoute :

J'en ai suffisamment décrit pour assouvir les esprits les plus insatiables, et démontrer un vice inaperçu dans les plans

de nos économistes : en se bornant à spéculer sur le degré simple, ou état brut de l'industrie, ils se sont privés d'un précieux véhicule scientifique, de la curiosité ou manie d'exploration. S'ils étaient exercés sur les calculs d'amélioration puissancielle qu'on vient de lire, ils auraient fini par soupçonner la possibilité du succès, et proposer la recherche de l'ordre sociétaire, unique voie pour ramener à l'industrie tant de légions improductives.

Quant aux lecteurs que révolterait ce tableau de richesses futures, il est pour eux un moyen de s'y familiariser ; c'est de se rallier à l'esprit religieux, et reconnaître que notre globe a été dupe de sa prévention pour le régime civilisé et barbare ; les sophistes nous ont abusés 3000 ans, en nous disant, au sujet du bonheur, de la justice, de la vérité, de l'unité, de la richesse, tant de perfection n'est pas faite pour les hommes : l'esprit religieux nous ramènera à des opinions plus sensées, à l'espérance en Dieu, et à la conclusion : « que si cet ordre sociétaire, ce nouveau monde social, peut assurer à l'humanité tant de bonheur, il est impossible que la Divinité qui a entrevu cet océan de richesse et de vertu dans l'Association, n'ait pas avisé aux moyens de nous y conduire. »

A défaut, il y aurait impéritie et vexation dans le système de la Providence ; les Attractions seraient sans rapport avec les Destinées. Comment supposer pareille inconséquence chez le suprême économe, qui a si justement réparti toutes les impulsions, que nul animal n'ambitionne de s'élever à un autre bonheur que le sien. Si l'homme seul désire davantage, c'est qu'il n'est point fait pour les misères civilisées, point arrivé au sort que Dieu lui réserve.

Mais quelle étourderie à nos économistes de ne pas s'apercevoir qu'il y a sur la population civilisée, trois quarts d'im-

productifs, et que si l'on veut atteindre à la véritable économie, au triplement et quadruplement de produit, il faut s'élever à un mécanisme social différent. Ce ne peut être que le sociétaire ou combiné, puisque le monde industriel ne peut opter qu'entre deux ordres, la combinaison sociétaire, et l'incohérence ou morcellement actuel.

§ V.

L'âge d'or est devant nous.
SAINT-SIMON.

QUELQUE abondantes que soient les sources de richesses que nous venons de récapituler, nous n'avons envisagé pourtant qu'une des faces de la question, et nous serions encore bien au-dessous de compte, si nous estimions par cela seul le bien-être dont jouissent les Harmoniens. Ce que nous venons de voir, en effet, ce sont les avantages de la *production sociétaire*, les accroissements puissanciels de la richesse *effective*. Il faudrait maintenant, pour se rendre compte du bien-être qui en résultera, examiner les avantages de la *consommation sociétaire*, les accroissements puissanciels de la richesse *relative*. Selon notre habitude, recourons aux exemples.

Si vous vouliez recevoir chez vous en pur Morcellement, journaux, revues, brochures nouvelles, livres nouveaux, vous auriez à dépenser pour cela, par an, quatre, cinq, dix mille francs, je ne sais. Affiliez-vous en *cercle*, en *casino*, abonnez-vous au cabinet de lecture, et vous avez à votre disposition, pour un modique abonnement,

des jouissances qui vous auraient coûté, isolément, des sommes énormes.

Calculez ce qu'un homme aurait à dépenser pour soutenir un train de maison qui lui permît, chez lui, à chaque repas, de se donner choix, comme dans un grand restaurant, sur quelques centaines de mets différenciés en espèces et variétés.

Nos spectacles sont des plaisirs montés en mode *sociétaire*. En bon Morcellement, il faudrait que celui qui veut jouir du spectacle, fît jouer chez soi, pour sa femme et ses enfants, qu'il entretînt une troupe d'acteurs à ses frais, et eût chez soi son théâtre, comme il a sa cuisine, sa salle à manger, sa cave, son écurie et son grenier. — Le spectacle en maison particulière nous semble absurde? Eh! nos coutumes, domestiques et autres, paraîtront bien autrement absurdes, je le jure, aux yeux des Harmoniens.

Maintenant que j'ai expliqué sur quelques embryons d'esprit sociétaire, que nous possédons aujourd'hui, le principe de la multiplication du bien-être, par la jouissance en *participation sociétaire*, calculez, si vous le pouvez, les développements de ce principe au sein des Phalanstères. Voyons quelques détails :

Transport. Il en coûte, à Paris, 6000 fr. par an à tout ménage qui veut rouler carrosse, avoir seulement 3 voitures, une de ville, une de campagne et un cabriolet, entretenir les valets, renouveler les chevaux et équipages. Cette famille pourra, en Harmonie, moyennant 600 fr. par an, jouir de l'abonnement aux voitures de tous degrés, même de gala, et aux chevaux de selle.

Cette richesse, décuple quant aux frais du matériel, devient vingtuple si l'on porte en compte les avantages d'option sur un assortiment de voitures nombreuses de toute espèce, la dispense de débattre avec des marchands et ouvriers trompeurs, la dispense de laquais, de leurs voleries et intrigues, de leur espionnage et autres ennuis de surveillance qui font dire avec raison que la valetaille est le fléau des grands.

En fait de transport, les voitures et chevaux ne sont pas la seule voie sur laquelle il y ait des jouissances à désirer ; souvent les voitures ne sont qu'un pis-aller ennuyeux, comme dans Paris et Londres, où la voiture n'est guère que plaisir négatif, moyen d'échapper aux boues, aux intempéries et aux longues courses, puis aux embarras de la campagne parisienne, où la classe riche est emprisonnée dans ses châteaux, par les mauvaises routes et les pavés fatigants, bordés de 2 haies de fange dégoûtante. Les routes des environs de Paris sont le supplice du promeneur et du chasseur ; cloaque de boue pendant sept mois d'hiver, océan de poussière pendant 5 mois de belle saison, quelquefois dès le mois de mars, comme en 1825.

Le contraire a lieu en Association, où l'on ménage au transport des chemins à variantes, ayant trottoirs à charriots, trottoirs à voitures légères, trottoirs à piétons, trottoirs à chevaux et zèbres, voies ombragées, sentiers arrosés, etc. Sur cette 3e branche de transport, comme sur les deux précédentes, le bien-être sera au moins décuple du nôtre : nous voilà déjà au trentuple de jouissance comparative sur le transport.

Une quatrième branche de charme est celle des communi-

cations couvertes, dans tout l'intérieur des logements, étables, magasins et ateliers ; le plaisir d'aller aux séances de travail, à l'église, en visite, aux réunions de spectacle, bal, etc., sans s'apercevoir s'il fait chaud ou froid, sans courir aucun risque de rhumes ni fluxions au sortir d'un bal, d'où l'on s'en va chez soi par des couloirs chauffés. Si l'on s'en retourne à une lieue de là, on monte en voiture dans un porche chauffé, où les animaux partagent le bien-être des hommes. Je ne dirai pas qu'en ce genre de jouissance le bien-être des Harmoniens soit décuple du nôtre, car il n'en existe point pour nous. Les déplacements sont presque toujours gênants, souvent dangereux, même pour un roi ; car le roi de France n'a pas de porche couvert et chauffé ; il faut, pour monter en carrosse, qu'il reçoive la neige et la bise : on voit des femmes gagner une fluxion de poitrine au sortir du bal : un particulier, dans une matinée employée aux visites, aux affaires, est obligé de monter en voiture vingt fois, monter et descendre sans cesse des escaliers. L'on n'appréciera les embarras de ce genre de vie, que lorsqu'on pourra faire le parallèle du charme des communications couvertes, et se convaincre qu'en édifices comme en toutes choses, la distribution civilisée est le *monde à rebours*.

(*Nouveau Monde*, 1re éd., page 318.)

On a vu que, dès la fondation de l'Harmonie, tel qui aujourd'hui n'a qu'une cabane ou un grabat dans les greniers des villes, jouira de 800,000 palais (Phalanstères, manoirs de Phalanges), beaucoup plus agréables que les palais de Paris et de Rome, où l'on ne peut pas trouver le quart des agréments que réunira un Phalanstère, entre autres celui des communications couvertes et tempérées.

Ce même homme qui aujourd'hui est obligé de porter ses sabots à la main, de peur de les user (coutume des paysans

de la belle France), aura sur toutes les routes du globe l'admission gratuite dans les voitures de *minimum*, qui seront de bonnes diligences, bien suspendues ; puis le *minimum* de table, car les Harmoniens exercent partout l'hospitalité, comme on l'exerçait à la Grande-Chartreuse, où un voyageur pouvait s'installer pendant trois jours, bien reçu, bien nourri, bien logé, mais sans fourniture de vêtements, ni de voitures, qu'il trouvera en Harmonie partout où il en demandera.

Sous ce rapport, la richesse d'un tel homme s'élèvera bien au-delà du milluple, comparativement à l'état civilisé. Les rois mêmes pourront se dire mille fois plus riches ; car, à quelques journées de leurs états, n'allassent-ils que de France en Barbarie, ils ne trouveront ni gîte, ni subsistance ; encore moins des divertissements *composés*, c'est-à-dire plaisirs des sens et de l'âme, essor combiné des passions sensitives et affectives.

Un monarque est donc pauvre sous le rapport des logements, si, voulant voyager en Asie, en Afrique, il n'y trouve pas un abri, n'y rencontre que famine, voleurs, assassins, vermine, intempéries, et n'est pas même admis dans divers états, comme Chine ou Japon, où son goût pour les voyages l'aurait attiré. Que lui serviront, dans ce cas, les châteaux qu'il possède autour de Paris ou Londres, châteaux souvent fort ennuyeux pour lui et sa cour ? J'ai cité madame de Maintenon, qui de son propre aveu mourait d'ennui ; il paraît que Louis XV était de même avis, et désertait volontiers ses palais pour le Parc aux Cerfs (1) et la petite maison.

(1) Le monarque voyageant dans l'Harmonie, aurait trouvé beaucoup mieux dans les 800,000 palais du globe, ainsi qu'on le verra au traité du sympathisme occasionnel, sorte de plaisir que ne peuvent pas se procurer les monarques civilisés, même dans leur Parc

Quant au salarié qui, au lieu de palais, n'a pas même un grabat, comme les Lazarons de Naples, réduits à coucher dans la rue, s'il acquiert l'avantage de résider, faire bonne chère et se délecter dans 800,000 Phalanstères, se faire transporter gratuitement de l'un à l'autre dans d'excellentes voitures, ne sera-t-il pas sur ce point 800,000 fois plus riche qu'un seigneur civilisé, qui n'a qu'un château, où il vit souvent fort ennuyé et très-dépourvu en tous genres de plaisirs ?

La richesse RELATIVE peut donc, en Harmonie, s'élever, en quelques branches, au degré incalculable designé sous les titres de milluple et infinitésimal : en prenant le terme moyen de ces accroissements relatifs, combinés avec les effectifs dont traite le 1er chapitre, et les puissanciels dont traite le 2e, on verra que je suis excessivement au-dessous de la réalité dans mes évaluations de bénéfice général.

On le voit, lorsque l'on entre dans le monde harmonien, le calcul à la main, pour en évaluer logiquement, arithmétiquement les richesses, pour en dresser l'inventaire, on est ébloui, on croit rêver. Le Civilisé nie, sourit, dit *que cela est trop beau, et, par suite, impossible*; puis il parle de la charte, de la république, du progrès continu, et autres denrées de sa consommation intellectuelle de tous les jours.... — S'il montrait à un Sauvage une épingle, en lui disant qu'un civilisé en fait QUARANTE-HUIT MILLE pareilles en un jour, le Sauvage aussi ne voudrait pas croire ; mais j'ai déjà fait observer, à

aux Cerfs, qui n'est après tout qu'un sérail, une réunion de plaisir simple et de lien matériel. Ces sortes de jouissances, le sympathisme occasionnel et autres, ne s'établiront pas dans la 1re génération d'Harmonie ; tout ira par degrés. (*Traité de l'Assoc.*, t 1, p. 370.)

propos analogue, que le Sauvage est dans son droit, et que le Civilisé *éclairé* n'y est pas.

Quoi donc? dans un siècle qui se dit audacieux, libre penseur et franc du collier, dans un siècle très-fanfaron d'esprit fort, coiffé, drapé, — il faut dire aujourd'hui grimé, — à la révolutionnaire, dans cette France qui parle tant, gesticule tant, bat des deux mains sur son tambour, et crie à étourdir le monde qu'elle est la grande nation INITIATRICE, eh bien! — c'est pourtant vrai, — il y en a à peine un, par quarantaine de mille, qui puisse et ose soutenir le regard d'une IDÉE nouvelle, l'envisager en face! Ces penseurs libres ne peuvent penser que par masses, ces fières intelligences ne peuvent aller que par troupeaux.... Et c'est vraiment pitié encore que de voir en quels champs elles pâturent, et quelles herbes elles broutent! Pauvres libéraux, pauvres matamores, qui avez fait tant de bruit contre les vieilles idées dont vous vous prétendez affranchis, qui dansez si bravement sur les débris du vieux monde, les débris du passé, comme vous dites, vous êtes encore singulièrement esclaves de ses dogmes, après toutes vos mutineries philosophiques et démocratiques, allez!

C'est donc chose bien rare que le courage de l'intelligence? C'est donc un effort supérieur aux forces du grand nombre, que de prendre sa tête à deux mains, de poser une Idée là, en face, debout et nue, à deux pas devant soi, et d'articuler sur elle un jugement à soi, un jugement tranché? Qu'avez-vous donc à vous informer, pour la juger, pour l'accueillir et lui tendre la main, de

la réception que *les autres* lui ont faite ? — les autres !!!.. il n'y a pour chaque homme qu'un juge, qu'une autorité ; c'est celle de sa propre intelligence. — Je parle de l'homme qui pense.

Esprits indécis et flottants, races moutonnières, jusques à quand prendrez-vous pour force de tête, votre scepticisme qui n'est qu'une débilité ? Quand saurez-vous soutenir le regard d'une idée ? Quand cesserez-vous de voir, dans les réalités, des fantômes, comme les enfants qui ont peur la nuit, et comme ceux-ci, pour ne pas voir, de fermer les paupières ? *Gens éclairés*, qui ne tarissez pas sur la routine des paysans qui labourent vos terres, comprenez donc, enfin, que si la routine matérielle leur clôt les yeux, la routine intellectuelle vous clôt, à vous, l'œil de l'âme, l'intelligence.

Ce n'est pas l'intelligence qui fait défaut, c'est le courage, le courage qui vient du cœur. Oh ! ceux qui ont bon désir pour l'humanité, leur âme s'ouvre à l'espérance, et se fortifie du bon vouloir ; et le bon vouloir sait bien faire passage à l'intelligence. Debout donc les intelligences et les volontés ! debout, debout ! *sursùm corda !* l'étoile de la destinée brille sur nos têtes..... Courage, frères, et hors du désert ! dressons nos fronts et regardons le ciel ; courage ! la nuée lumineuse marche devant nous !

HARMONIE.

DEUXIÈME LIVRE.

ÉQUILIBRES SOCIAUX.

Equilibre approximatif : Phénomènes d'harmonie obscure, manifestés en civilisation.

CHAPITRE PREMIER.

> Le lecteur civilisé doit être traité comme un homme opéré de la cataracte, et que l'on n'expose que peu à peu à la lumière du soleil. CH. FOURIER.
>
> Laissez venir ces enfants près de moi.
>
> JÉSUS-CHRIST.

A LA rigueur, nous aurions pu étendre sur les équilibres précédents, le titre d'*équilibres sociaux*, car c'est une fière influence de la forme sériaire sur la sociabilité, que de remplacer la maladie, l'infirmité, la mort, par la santé, la force et la vie ; l'abrutissement, la dé-

gradation intellectuelle et morale, par l'harmonieux et brillant développement de l'âme et de l'intelligence : et la misère, le dénuement, la faim, par les grands flots de la richesse sociale répandus abondants sur le monde, comme des eaux vives et lustrales, effaçant les vieilles souillures dans le baptême du bonheur universel. — Pourtant le lecteur va comprendre bientôt la spécialité transcendante des influences que nous allons indiquer.

En ce siècle méticuleux, où l'on refuse de croire à la logique et au calcul quand ils amènent des résultats inaccoutumés, il convient, ici surtout, de s'appuyer sur des faits clairs, nets, indéniables, vus et sus de chacun ; — ici surtout, dis-je, car nous allons voir l'affection entre les hommes, la générosité, la loyauté, la justice, la vérité, le ralliement des classes, la fusion harmonique des partis, résultats inaccoutumés vraiment ! — Pour bien prouver en cette thèse, nous allons évoquer encore le souvenir des premiers temps de la vie, et nous remettre en mémoire cette organisation des jeux et des travaux libres, telle qu'elle se produit chez les écoliers, quand ils sont défilés des pédagogues et des règlements. Le lecteur, maintenant qu'il connaît la forme sériaire, ne peut plus douter que l'organisation de ces jeux n'en soit l'image approximative et confuse. C'est le régime sériaire, autant que faire se peut en pareil milieu. — Eh bien ! examinons les influences sociales de ces dispositions, et comparons-les au mode de *solité*, au mode étroit, morcelé et civilisé.

§ I.

INDUSTRIE MORCELÉE.

Mode de Solité. — Essors et Effets subversifs.

C'est au dedans de lui-même que sont les plus cruels ennemis de l'homme ; ce sont ses propres passions.
Dogme des philosophies et religions subversives.

Deux coqs vivaient en paix : UNE poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
LA FONTAINE.

Si vingt écoliers d'une classe n'avaient de rapports entre eux qu'au sujet d'*une seule* fonction à laquelle ils seraient exclusivement et simultanément adonnés, celle de faire des thèmes, je suppose, les Rivalités éclateraient entre les individus sur toute l'échelle des places, de telle sorte que

Le second jalouserait le premier,

Le troisième jalouserait les deux premiers, et surtout le second ;

Et ainsi jusqu'au dernier, qui jalouserait tous les autres, d'autant plus violemment qu'ils seraient plus à sa portée.

En outre, le premier ne serait pas disposé à être l'ami du second, en qui il verrait un rival dangereux, ni du troisième, du quatrième....

Même disposition du second à l'égard du troisième, du quatrième, du cinquième.....

Et ainsi de suite. — A partir du bas, on jalouserait en remontant; à partir du haut, on craindrait en descendant. Ce serait donc sur toute la ligne des vingt écoliers, une échelle de jalousies réciproques, bien graduées, et engendrant de bonnes haines.

Cette échelle double de haines ascendantes et descendantes serait renforcée en outre par une échelle descendante de mépris, car les plus forts ne manqueraient pas de faire sentir leur supériorité, et de jeter le dédain au-dessous d'eux, sur les faibles.

Supposez que vingt autres écoliers aient formé hiérarchie sur une nouvelle branche, comme serait le *jeu de barres*, par exemple, et qu'ils n'aient entre eux de rapport qu'à propos de cet exercice seulement. Pour cet exercice de corps, comme pour l'exercice d'esprit, — permettez-moi d'appeler le thème un exercice d'esprit, — vous verriez encore les mêmes effets éclater bien vite. A peine les supériorités constatées, l'Ambition, l'Amour-propre, les Rivalités feraient éclore inévitablement des haines. Mieux les distinctions seraient faites, plus de haines seraient envenimées ; et, comme nos jeunes gens ne sont pas retenus par les *convenances sociales*, elles se traduiraient en *piles* et en *coups de poing*.

Or, cette combinaison qui arme les passions les unes contre les autres, et met les individus d'autant plus âpre-

ment aux prises qu'ils sont plus près voisins... c'est précisément la combinaison civilisée.

Chacun, en effet, n'étant adonné qu'à un seul état, se trouve, plus ou moins régulièrement, par rapport à ses compétiteurs, dans la position de l'un des écoliers que nous venons de mettre en scène. — Dans l'armée, dans la magistrature, dans tous les services publics et particuliers, dans l'atelier depuis l'artiste jusqu'à l'homme de peine, chaque fonctionnaire n'ayant qu'une fonction, qu'une carrière ouverte, qu'une ligne devant soi, se trouve en disposition de repousser durement les inférieurs qui veulent le dépasser, et de marcher sur le ventre de ceux qui sont en avant. Les concurrents, comme des chars luttant de vitesse sur une route trop étroite, se choquent, se renversent... sur les pierres, dans la boue, dans le fossé, n'importe.

Cet arrangement des choses est si vicieux, si faux, qu'il faut, en vérité, que l'homme ait un bien grand fonds naturel de bonté, d'honneur, de justice et d'affectivité, pour que les hostilités ne soient pas, en pareilles circonstances, mille fois plus aigres et plus corrosives encore que la réalité ne les produit. C'est, sans contredit, une curieuse chose que d'entendre les déclamations éternelles contre la nature de l'homme et les passions, lorsque l'on comprend ces données et leurs résultats. Eh! moralistes impotents du cœur et du cerveau, savants ineptes, reconnaissez donc que ce sont vos combinaisons sociales qui faussent toutes les notes du clavier de l'âme. La nature de l'homme, que vous accusez, se montre bien

étrangement souple et débonnaire, puisqu'elle ne brise pas chaque jour l'enveloppe de fer que vous lui forgez ! — Il est vrai que vous prenez soin de la cercler, l'enveloppe.... gendarmes et bourreaux, prisons, gibets à pendre, gibets perfectionnés par la philanthropie ou guillotines.... si vous n'aviez pas cet attirail *positif* pour soutenir vos dogmes et vos lois, nous verrions comment irait cette société que vous avez faite, que vous acceptez, que vous vantez si haut !

Il y a deux choses : l'homme et la forme sociale. L'homme a une organisation physique et passionnelle donnée. Elle ne peut pas changer, elle vient de Dieu, c'est le fait de nature. Si les moralistes avaient eu à créer l'homme, je sais bien qu'il serait autrement. Ils nous auraient certainement supprimé l'Amour, l'Ambition, l'esprit de Rivalité et d'Intrigue, le besoin du Changement, le penchant au Luxe... Je ne sais en vérité pas ce qu'ils auraient laissé au cœur humain ; l'amour de la Famille, je pense, et peut-être quelques flasques et solitaires accords d'Amitié. Puis ils nous auraient passionnés pour la résignation, la modération, la privation, que sais-je ! toutes les ritournelles sentimentales, onctueuses ou farouches, dont le moralisme nous a obsédés dès le berceau, tous tant que nous sommes. Par malheur, Dieu, qui ne réservait pas l'homme aux jouissances très-morales de la modération, qui ne le destinait pas aux privations, qui lui donnait en partage un beau globe à féconder, à gouverner, et lui preparait un avenir de richesses infinies, un océan de joies ; Dieu a composé à l'homme, à la femme, à l'enfant, des goûts et des pas-

sions fort peu philosophiques. Que ces Messieurs se résignent donc, — puisque résignation ils veulent, — à prendre les penchants naturels tels qu'ils sont. Eh! que gagnent-ils à les contrarier? Jamais les immoralités et les dépravations ne se montrent plus furieuses et plus débordées qu'aux époques où les étables philosophiques et morales sont le mieux garnies.

La forme sociale étant variable et la nature de l'homme irréductible, il est évident que c'est sur la forme sociale, et non sur la nature de l'homme, que la raison doit chercher à opérer des mutations. Il faut qu'elle trouve une forme sociale qui s'accommode à l'organisme passionnel de l'homme, et non pas qu'elle s'acharne, — comme le serpent sur la lime d'acier, — à mordre l'homme, à le diminuer, à le couper, à le réduire, pour le faire entrer de force dans telle ou telle forme qui ne lui va pas.

Je voudrais voir les cordonniers s'aviser un jour de nous apporter des chaussures tiers ou quart plus petites que nos pieds, pointues, triangulaires, rondes, quelconques de forme, enfin; les tailleurs et les chapeliers nous confectionner aussi des habits et des chapeaux de dimensions étroites, bizarres, hors de toute proportion avec nos tailles, hors de tout rapport avec nos membres, et tous se mettant à nous dire:

« Messieurs, vous êtes mal faits, très-mal faits: il » faut rectifier les imperfections de votre mauvaise na- » ture. Voici des chaussures, des habits, des chapeaux » confectionnés d'après les saines doctrines. Il faut que

» vos pieds entrent ici, vos têtes, là. On fera entrer de
» de force; allons ! point de honteuses faiblesses, sur-
» montez la nature, rien n'est plus noble; souffrez, rési-
» gnez-vous, rien n'est plus glorieux, rien n'atteste
» mieux la dignité de l'homme... C'est le signe de la
» grandeur d'âme... La vertu exige que vos chairs et
» vos os entrent dans les formes que voici. Laissez-
» nous donc pétrir vos chairs, couper vos os, tailler vos
» muscles... O hommes sans cœur, sans force et sans
» vertu! hommes dépravés et corrompus, résisteriez-
» vous à la voix de la raison, de la conscience, du devoir,
» de l'honneur, de la religion, de Dieu, des anges, des
» saints... qui vous crient sans cesse, — par nos or-
» ganes, — que votre nature est mauvaise, disgracieuse,
» laide, corrompue, diabolique; qu'il est indigne que
» vous ne tentiez pas de réformer cette nature, et que
» les lois humaines et divines vous en puniront? Trem-
» blez, malheureux! vous accumulez sur vos têtes toutes
» les vengeances de Dieu; vous allumez le feu inextin-
» guible de sa colère! Oh! vous serez punis par d'éter-
» nels tourments, contempteurs de Dieu, qui refusez si
» méchamment de mutiler le corps qu'il vous a fait, qui
» désobéissez à sa volonté sacrée, promulguée par nous,
» cordonniers, chapeliers, tailleurs... — moralistes,
» philosophes, législateurs, prêtres, — tous réforma-
» teurs de la nature, et véritables interprètes des pensées
» de Dieu ! »

Si nos tailleurs et nos cordonniers nous parlaient ainsi aujourd'hui, nous les enverrions à Charenton et à Bicêtre. S'ils appuyaient leurs prétentions sur les *mœurs*,

c'est-à-dire les habitudes, — *mores*, — sur les préjugés, les lois, les propos de nos grand'mères et de nos nourrices, nous nous y conformerions, OUI, NOUS NOUS Y CONFORMERIONS. — Oh! non, dites-vous, la déraison humaine n'irait pas jusque-là. — Non? Eh bien, allez voir comment sont traités les pieds des femmes à la Chine...

Ces prétentions à réformer le corps humain coïncident si exactement avec celles des réformateurs de l'âme humaine, que je n'ai pas pu m'empêcher de les faire parler ensemble. Ne chantent-ils pas en chœur et à l'unisson? Quelle différence trouvez-vous entre les dogmes insensés des uns et des autres? Serait-il plus raisonnable de déformer, de mutiler l'âme que de déformer, de mutiler le corps? Oh! raison humaine, raison pervertie et faussée, intelligences en aberration! morales absurdes, religions impies, tristes hypocondries de l'esprit humain, que de maux vous avez perpétués sur cette terre désolée! Que de douleurs vous sont dues!

Les passions, pourtant, sont si peu mauvaises en elles-mêmes, que si vous avez observé leur *jeu subversif* dans la forme particulière que nous avons examinée tout-à-l'heure, en *solité de fonctions*, dans un exemple qui, — tout court qu'il soit, — contient la formule générale des relations civilisées, vous allez voir maintenant les *mêmes passions* développer chez les *mêmes individus*, mais DANS UN MILIEU DIFFÉRENT, des effets très-heureux, très-beaux, très-harmoniques. Ne résultera-t-il pas de là, en pure doctrine de bon sens, qu'on ne doit pas vouloir changer la passion, mais le *milieu* dans lequel elle est appelée à se mouvoir?

§ II.

INDUSTRIE SÉRIAIRE.

Mode de Multiplicité et d'Alternance. — Essors et Effets harmoniques.

Les Passions que l'homme porte au dedans de soi, sont des dons de Dieu, qu'il a reçus pour être les mobiles de son bonheur et de l'harmonie sociale.

Dogme de la science harmonique.

PREMIER ÉCOLIER (récitant).

Deux coqs vivaient en paix : UNE poule survint,
Et voilà la guerre allumée.

DEUXIÈME ÉCOLIER (interrompant).

Dis donc, et s'il était survenu quarante poules au lieu d'une, crois-tu qu'ils auraient eu entre eux la guerre, ces deux coqs? *Propos de Collège.*

Nous avons constaté que le thème engendrerait bien des haines, si nos écoliers ne faisaient que le thème. Mais, au collège, d'autres études leur sont communes. Il y a déjà multiplicité, alternance, — sans liberté d'option, il est vrai. Or, il arrive que le plus fort en thèmes, n'est pas toujours, tant s'en faut, le plus fort en versions, en vers, en discours, en mémoire, en dessin, etc. Aussi, grâce à cette DIVERSITÉ de termes, *les rangs s'intervertissent dans les différentes compositions.* Voilà le germe des compensations et des équilibres. Celui qui domine dans une hiérarchie, trouve au-dessus de lui, en passant dans une autre, ceux qui tout à l'heure étaient au-dessous. — Inutile de dire que le plus fort en versions trouve, à part soi, la version beaucoup plus

glorieuse que le thème. C'est là un très-sage et très-utile effet d'amour-propre, puisqu'il sert à satisfaire l'individu, et le dispose à bonne amité pour les autres. Le ralliement commence. Déjà les supériorités se constatent sans obstacle, sans résultats fâcheux.

Ce n'est pas tout. Nous n'avons vu nos écoliers qu'entre les quatre murs blancs et froids de leur classe, de leur salle d'étude, cloués sur leurs bancs, épiés par des pédagogues qui les punissent pour un mot, pour un geste, pour un sourire, enclavés dans une discipline de contrainte, et condamnés comme des malfaiteurs à des *travaux forcés*.

Regardez, regardez maintenant! les voilà qui ont la clef des champs... ils sont lâchés, ils sont libres, et la gaîté leur revient, le franc rire éclate sur leurs lèvres.

D'abord, ils ne resteront pas inoccupés, oisifs, flâneurs, malgré cette banale affirmation, que le repos est ce que l'homme aime le mieux au monde. Ils sont bien libres de se reposer, ceux-ci; et ils se reposent si peu que dans cinq minutes la moitié déjà seront couverts de sueur et de poussière. — Les voilà à leurs fatigues, à leurs plaisirs, à leurs passions ardentes!

La balle fournit trois ou quatre jeux; les billes, cinq ou six. — Les bouchons et les sous servent à organiser plusieurs parties. — Les barres, — les noyaux, — les diables, — les toupies....

Et sur tous ces jeux vous les voyez former des hié-

rarchies différentes, car la force particulière et relative de chaque sujet est connue, par expérience, en chaque jeu.

Puis ils se mesurent au franchissement, au saut en hauteur ou en longueur, avec élan ou à pieds joints, et à tous les exercices gymnastiques proprement dits, si les moyens leur en sont fournis.

L'habileté dans le gravissement des murs et des rochers, dans la natation, le talent à patiner, établissent de nouvelles inégalités.

Si on leur a concédé quelques coins de terre, vous les voyez encore travailler à leurs jardins, sarcler, planter, arroser avec beaucoup de soins, prendre beaucoup de peines, et rivaliser aussi très-fortement sur ces objets.

Et tout cela avec amour et gaîté : au soleil, au froid, dans la neige, à la pluie même. Qui les y force? Rien, rien que le plaisir et la passion. C'est qu'aussi là ils sont libres, c'est qu'ils se choisissent et se groupent, c'est qu'ils quittent un jeu après une heure ou deux d'exercice, pour se délasser d'une fatigue par une fatigue d'un autre genre.

Eh bien! que résulte-t-il de toutes ces dispositions, de cette organisation confuse de Séries rivalisées et engrenées? Voyez-vous sortir maintenant de ces nouvelles combinaisons la jalousie aigre, individuelle, méchante? Les passions, dans ce nouveau milieu, font-elles éclore,

comme dans le milieu précédent, faux et étroit, haines, hostilités, mépris? Non, certes, non. Rivalités, esprit de corps, Ambition, Amour-propre, Accords et Discords, consonnances et dissonances, tout cela produit une belle harmonie... la plus belle, au moins, qu'on puisse observer en Civilisation.

Quelque irrégulière et incomplète qu'elle soit, cette organisation sériaire que les enfants réalisent en tout pays dans leur liberté, est pour les pères un bel exemple, une grande leçon, qu'il faut tout l'aveuglement créé par les dogmes philosophiques, pour n'avoir pas encore su mettre à profit : car là *c'est Dieu qui parle*, c'est à la nature qu'ils obéissent, ces enfants. La justice s'y rend mieux qu'à un tribunal : l'équité préside aux choix des distinctions. Dans ces Groupes, les réputations, les honneurs, les grades, ne sont pas usurpés. Vous les voyez, ces enfants, résoudre sous vos yeux tous les problèmes sociaux. La fusion s'opère entre toutes les classes. Le fils du pair de France et le fils du maréchal-ferrant se lient d'amitié forte et solide, l'enfant du riche se passionne pour l'enfant du pauvre.... Les supériorités font les accords, les inégalités font l'harmonie. Celui qui est fort en thème latin aide dans son travail celui qui est faible et peu avancé dans cette abrutissante industrie; ce dernier, à son tour, protège l'autre et lui donne des leçons dans un jeu où sa supériorité bien constatée lui a conquis une forte part d'influence. Et plus les catégories sont nombreuses, plus les inégalités sont diverses et graduées, plus les échanges de secours, d'aide, de protection sont fréquents, plus il en résulte

d'accords, plus ces accords sont forts, vibrants et brillants. Ces affinités qui se développent entre les enfants, tendent même à en créer par contrecoup entre les pères, à lier les familles. C'est dans ces groupes que vous voyez l'honneur, l'esprit de corps, les affections vives et généreuses, les sympathies de toute nature, naître et se développer ; et, malgré les vices nombreux de l'éducation civilisée, malgré les mauvaises influences du milieu social extérieur, du *monde à rebours* dans lequel on entre au sortir du collège, les amitiés qui y ont été nouées sont fortes et vivaces ; elles résistent souvent au souffle égoïste et délétère de la grande société.

Dira-t-on que ces accords sont dus à ce que l'intérêt ne joue pas encore son rôle dans ces jeunes têtes ? Eh ! si l'intérêt n'y est pas, l'amour-propre y est, bien vigoureux et bien exigeant, et vous voyez que cet amour-propre y concourt puissamment à l'harmonie. Et certes il y concourt uniquement par effet de la disposition des choses, puisque, dans l'hypothèse première, nous avons reconnu que la solité de fonction engendrerait, dans la petite société comme dans la grande, les effets passionnels les plus subversifs : injustice, désaffection, haine, hostilité, mépris.

Ce ne sont pas là des imaginations systématiques et vaines ; ce sont des faits constatés, vivants, partout réalisés, parlant haut et clairement pour qui sait et qui veut comprendre.

Fera-t-on objection de ce que ces dispositions des

enfants sont prises par eux sur des sujets futiles et de nulle valeur? Eh! bon Dieu, ont-ils l'initiative et la liberté sur le reste? Les études, on les leur impose; on ne les consulte pas pour elles. Il faut qu'ils les digèrent comme on les leur sert, quels que soient leurs goûts et leurs estomacs, dussent-ils en dépérir d'indigestions quotidiennes. Et d'ailleurs, est-ce là pour eux chose naturelle? tous ont-ils à cela disposition et vocation? est-ce que, par hasard, les hommes seraient venus au monde pour passer huit ans de leur jeunesse à pâlir sur des grammaires, des rudiments, des bouquins grecs et latins, attachés à un fastidieux travail dont ils ne sentent ni l'utilité, ni la convenance, trempant leurs doigts dans l'encre, usant silencieusement et gravement leurs pantalons sur des bancs? La nature ne dit point qu'elle veut tout cela, voyez-vous; — elle dit tout le contraire; elle le dit hautement *par la résistance que la grande majorité des sujets fait à ce régime.*

D'ailleurs, je me rappelle fort bien, et le lecteur trouvera sans doute en lui-même des souvenirs analogues; je me rappelle fort bien que nous avions, tout jeunes, au collège et avant, des vocations *utiles* très-prononcées : je me rappelle que nous mettions même en commun nos minces économies pour acheter de petits instruments, scies, haches, rabots, pelles, pioches et râteaux, enclumes et marteaux. Nous faisions avec constance et grand plaisir, nos jardins et nos plantations. Nous regardions comme haute faveur, et mettions en pratique des leçons de marcottage, de taille et de greffe; nous étions bien fiers des premières pousses de nos lilas, des

reprises et des fleurs de nos rosiers. Nos petites-raves et nos groseilles nous donnaient de délicieux goûters. Nous avons forgé, limé et fini des couteaux et des canifs. L'un de nous était devenu très-bon coutelier. Nous avons exécuté des roues hydrauliques, et de petites pompes aspirantes et foulantes, avec soupapes de cuir et ressort en fil de laiton, qui jouaient merveilleusement. Nous étions parvenus à fabriquer des arcs en frêne tellement parfaits, que c'était entre nos mains des armes dangereuses. Nous avons construit des fours maçonnés en briques et en tuiles, dont les voussoirs étaient réguliers et solides, et où nos pommes de terre cuisaient à point. Nous avons modelé en terre plastique, coulé des figurines et des médailles en soufre ou en plomb. Nous avons fait des cartonnages et des boîtes à compartiments, et j'en conserve assez religieusement deux qui datent de cette époque industrielle de ma vie, et me servent encore aujourd'hui. Puis, nous étions très-avides des explications de physique, de chimie ou d'histoire naturelle, qui se rapportaient à nos travaux mécaniques, et nous les retenions beaucoup mieux que le Rudiment de Lhomond, et les agréables règles du *Que retranché*, de la *question Ubi* et de la *question Quâ*.

Or, si tous ces germes eussent été développés; si toutes ces dispositions eussent été favorisées; si ces vocations, au lieu d'être dédaignées et perdues par l'éducation civilisée, eussent été accueillies, conduites passionnément, régulièrement et librement, comme elles le seront par l'éducation phalanstérienne qui épie, suit et seconde toutes les attractions de l'enfant; eh bien! elles

auraient porté fruit : elles auraient fait des mécaniciens, des agronomes, des artistes habiles, des hommes nourris d'une instruction scientifique, forte et solide... Peut-être aussi, — il faut bien tout dire, — un assez grand nombre d'entre nous n'eussent-ils appris, *proh pudor!* ni grec ni latin. Mais serait-ce donc là un si grand malheur? — Les dix-neuf vingtièmes n'apprennent toutes ces choses que pour les oublier ensuite. Que reste-t-il, à trente ans, à vingt-cinq même, en la plupart de nous, de nos études du collège? — La Civilisation m'emporte si, pour ma part, je suis capable aujourd'hui de lire sans une soixantaine de coups de dictionnaire une page de Tacite!

Et c'est quand on a méconnu toutes ces voies des jeunes vocations, quand on a foulé aux pieds tous ces bons germes, brisé, coupé, brûlé toutes ces tendres pousses du printemps, que l'on se plaint de la nature de l'homme, des dispositions de l'enfant! Eh! oui, la nature de l'enfant cause du dégât dans nos collèges; oui, la nature de l'homme cause du dégât dans nos sociétés; mais pourquoi avons-nous inventé des systèmes contraires à la nature de l'enfant, des lois contraires à la nature de l'homme, au lieu de nous rallier aux lois primordiales de ces natures? Dieu vous livre des enfants pour en faire des hommes, et vous voulez en fabriquer des lauréats du thème, des notaires hellénistes, des docteurs *in utroque*, des procureurs du roi, des bacheliers, des avoués... que sais-je! — Refaisons nos patrons, et prenons mieux les mesures...

CHAPITRE DEUXIÈME.

Equilibre de Justice distributive, par le mode d'Election dans les Séries.

> La condition d'Harmonie n'est pas seulement que toutes les parties concourent à l'ensemble, mais qu'elles y concourent librement.
>
> JEAN KEPPLER.

§ I.

> Il faut même que les juges soient de la condition l'accusé, ou ses pairs MONTESQUIEU.

Les images confuses de régime sériaire que nous venons d'examiner, nous ont manifesté des lueurs d'harmonie qui présagent les brillants effets de l'organisation sociétaire, comme la pointe du crépuscule annonce le jour. — Abordons les questions, et commençons par la

grande difficulté, l'estimation du Travail et du Talent, la distribution des grades.

Le Groupe est formé. A qui appartiendra le pouvoir électif? qui nommera chefs et sous-chefs dans le Groupe? — En toute évidence, ceci ne regarde directement que le Groupe lui-même; ceci ne peut être fait que par lui, par l'ensemble de ses membres.

Il est certain que la puissance de Talent et de Travail de chaque membre ne tardera pas à être exactement appréciée par ses collègues; elle se révélera bien vite à l'exercice, à l'expérience fréquemment répétée.— *Donc on constatera facilement la puissance de travail et de talent de chaque membre, dans le Groupe, par des grades ou par des nombres proportionnels* (1).

(1) Le procédé technique de cette constatation est une chose qui n'est pas nouvelle. Il est bien connu des élèves de l'école polytechnique et de tous les gens au fait du mode suivant lequel se pratique tout examen régulier. S'agit-il, par exemple, d'opérer le classement des élèves pour l'entrée dans les services publics? Voici comment on procède :

L'ensemble des matières de l'enseignement est divisé en plusieurs catégories qui fournissent un examen chacune. Tout élève doit répondre, dans chacun des examens, à une certaine quantité de questions faites à travers les matières qui le composent.

Or, à chaque réponse, l'examinateur attache un numéro appréciateur de la valeur de la réponse. Ces numéros varient de zéro à 20. Zéro, c'est pour la nullité de réponse; 20 est donné à la réponse tout-à-fait supérieure. Après l'examen on somme tous les numéros des questions, on divise le total par le nombre des questions : le quotient constitue le *nombre proportionnel* du candidat dans cet examen.—On fait de même pour tous les candidats et pour chaque examen.

Le meilleur moyen d'appréciation du mérite de chaque sujet, que l'on ait dans la société actuelle, c'est le concours, l'examen. C'est le procédé que l'on emploie soit pour l'admission aux différentes écoles du gouvernement, soit pour déterminer les rangs des élèves sortants, à répartir dans les services. — Or, il y a dans le principe du *concours* en lui-même une si grande force de justice, que chaque sujet en accepte volontiers pour soi tous les résultats. Et pourtant, qui ne sait combien, par le fait, ce mode d'appréciation est peu sûr aujourd'hui, combien sont hasardés les bulletins d'un examinateur qui vient, *dans une séance d'une heure*, juger le travail d'une année, et classer des sujets qu'il n'a jamais vus, qu'il ne connaît pas?

Les nombres ainsi obtenus à la suite des examens particuliers, sont multipliés par un coefficient qui indique la valeur et l'importance des examens relativement les uns aux autres, et la somme des produits donne le nombre définitif de chaque candidat, son titre, sa place dans l'échelle, son rang de mérite.

Cette opération, qui se pratique journellement pour tous les classements dans les grandes écoles du gouvernement, et sur laquelle il y aurait des choses à dire, est beaucoup plus compliquée que celle qui se fera dans chaque Groupe, et qui est l'opération fondamentale de la justice distributive harmonienne. Je ne donne cette note, au reste, que pour les gens toujours embarrassés des moindres petites choses, qui bâtissent des objections grosses comme des montagnes sur des pointes d'épingles. En général quand les choses sont claires et bien posées, les principes bien combinés, on trouve mille procédés techniques d'exécution pour un. L'architecte n'est tenu qu'à donner son plan et son devis; les épures de charpente et de coupe des pierres sont l'affaire des conducteurs. Ceci n'est pas dit cependant pour faire mépris du talent qu'il faut à cette tâche des solutions pratiques, où le génie de Fourier a montré aussi une extraordinaire puissance.

Dans les Groupes, ce n'est pas un étranger, un inconnu qui juge, un inconnu encore qui n'offre d'autre garantie que le *serment* qu'il a prêté et sa *probité*. — On sait ce que cela vaut, par le temps qui court, la probité et les serments. Nous en avons connu de ces probités d'examinateurs assermentés ! — Ce n'est pas un étranger qui juge, disais-je ; ce n'est pas sur un examen superficiel, sur un concours d'une heure, que l'on apprécie le mérite des gens L'examen est continuel, le le concours est toujours ouvert ; c'est sur l'ensemble des actes que l'on prononce ; et l'examinateur, c'est tout le monde, c'est le Groupe, *qui a intérêt à juger juste*. On se voit au travail, on se connaît, chacun donne sa mesure à tous ; l'épreuve se fait, se réitère, et se fait encore et toujours. Rien ne peut échapper aux cent yeux que le Groupe tient bien ouverts. Aussi ses bulletins sont-ils sûrs, et quand il nomme, il nomme bien : le choix est bon ; chacun est à son rang.

Si vous demandez l'admission à un Groupe, on vous reçoit, on vous accueille, vous avez titre de postulant. Mais ce titre ne vous confère encore aucune puissance, aucun droit. C'est à vous maintenant de faire vos preuves. La lice est ouverte : gagnez vos éperons ! gagnez votre épée ! Tous les ordres vous seront conférés à mesure que vous les aurez mérités. Vous avez toute liberté de faire sans cesse vos preuves en toute candidature.

Mais les présomptions, mais les vanités.... — Oh ! pas de vanité, pas de présomption, je vous prie. Avec

cela vous n'auriez pas beau jeu dans le Groupe. Ce genre-là, voyez-vous, y aurait peu de succès. S'il vous échappait quelques maladroites rodomontades, vous seriez bafoué à grand orchestre; c'est tout ce que vous y gagneriez.

Du reste, ces vanités, ces présomptions sont des plantes de Civilisation, qui ne peuvent pas croître sur le sol d'Harmonie. Elles ne germent que dans l'isolement, elles ne se développent que dans l'obscurité. L'homme qui vit seul, qui n'a pas fréquente occasion de subir des comparaisons directes avec ses égaux, ses inférieurs et ses supérieurs, s'enfle inévitablement à ses propres yeux. — C'est un fait bien connu dans les écoles. A l'école polytechnique, par exemple, ceux qui arrivent sans avoir passé par le collège, et dont l'éducation isolée a été faite par un précepteur ou par le père, ceux-là sont presque toujours des personnages fort ridicules et bouffis d'orgueil. Alors, on se met à les former. .. Au bout de trois mois ils sont méconnaissables, simples, ronds comme les autres et plus outrecuidants du tout, mais du tout...

Au reste, la Civilisation est en si grande affinité avec la fausseté et l'injustice, que le cas d'exception, chez elle, est celui où le mérite est récompensé, tandis que le cas de règle est le triomphe de la faveur, de l'intrigue. La sottise dorée y éclabousse généralement le talent crotté. Mille faquins brillent et s'ébattent dans le faste; et, à côté, des hommes de moyens, de science et de valeur, des hommes de génie même, portent de maigres

fracs troués aux coudes et ont faim. La société leur clôt, par une roche énorme, toute porte d'avenir. Vous pensez bien, je suppose, que je ne cherche point ici d'excuse à l'orgueil des derniers. Ceux-ci, l'orgueil est leur droit, leur devoir, leur vertu. Ce serait lâcheté à eux d'être modestes. J'établis seulement que nous vivons dans une société où il n'y a pas de procédé général, régulier et juste d'appréciation et de classement ; où l'on n'essaie même de classer que dans une seule branche, celle des services de l'Etat : et encore, jusqu'ici, sauf dans certains corps, Dieu sait comment on y classe !

Or, dans une société où les hommes ne sont pas appréciés à leur vraie valeur, où les jugements vagues et flottants posent des couronnes d'or sur des fronts obtus, et des étouffoirs de plomb sur les vives intelligences, dans une société d'injustices, d'erreurs, d'oppressions, comment voulez-vous que l'individu ne se replie pas sur soi et ne s'exalte pas dans son individualité ? Quel guide a-t-il pour éviter la présomption ? quel mètre pour se mesurer ? quelle balance où se peser ?

La présomption d'ailleurs est souvent, en Civilisation, un sentiment fort juste ; car la Civilisation comprime tous les essors, étouffe toutes les forces, et beaucoup ont la conscience qu'ils *pourraient* mille fois plus qu'ils ne *font*. Les fanfaronnades des enfants et de leurs pères ne sont, après tout, qu'une accusation portée contre une société qui étouffe et comprime au lieu de développer ; qui, loin de donner les vraies mesures, n'en donne que de fausses. —Quand on mesure faux, chacun se croit

trompé et réclame : quand il est notoire qu'on mesure juste, personne ne souffle.

En Harmonie, chacun est habitué, dès l'enfance, à se voir apprécié à sa valeur exacte dans les Groupes et dans les Séries, et à y apprécier exactement les autres. Vous faites sur les autres la justice que les autres font sur vous. C'est la justice mutuelle démocratique, sociétaire. Les faux jugements sont inconnus. Or, en pareille atmosphère, les suffisances et les mauvaises présomptions, — dont on ferait si vite raison d'ailleurs, —ne peuvent pas même se produire; car les conditions qui les engendraient en Civilisation n'existent plus.

Ensuite, voyez-vous, chacun de nous est né avec des aptitudes données. Il est de règle pour Dieu de ne pas créer des hommes qui ne soient propres à rien, qui n'aient pas une destinée : cela serait oiseux. Chacun est donc appelé à réussir dans certains ordres, et à y exercer des supériorités. Or il arrive, dans une société qui ne fait pas éclore les aptitudes, qui bouleverse toutes les destinations naturelles, qui ne met pas les individualités aux places où elles atteindraient leurs supériorités relatives, il arrive que ces individualités, faites pour jouir, dans leurs foyers naturels d'action, du sentiment de la supériorité qu'elles y atteindraient, sont exposées à transporter ce sentiment et sa jouissance dans des sphères où le hasard aveugle les a placées, où elles n'atteignent pas, par conséquent, les supériorités relatives réelles auxquelles elles étaient appelées. — Ce n'est pas le sentiment de la supériorité qui constitue la vanité et la pré-

somption; c'est ce sentiment *déplacé*. Une société qui brise toutes les convenances naturelles entre les hommes et les choses, qui fausse toutes les directions, qui dévoie toutes les aptitudes, trompe nécessairement les instincts de supériorité et en intervertit le sentiment.

C'est-à-dire que c'est notre forme sociale elle-même qui engendre ces presomptions que l'atmosphère harmonienne ne fait pas éclore et ne laisserait pas grandir.

Je dis donc qu'au sein des Groupes, le jugement des pairs et collègues mettra chacun à sa place. Que si même une erreur était commise, elle serait promptement réparée. Cela se voit : un talent mal apprécié n'a-t-il pas chaque jour à sa disposition, en effet, une arme offensive et défensive, une protestation vivante, la meilleure protestation du monde, celle du fait? L'exercice comparatif se renouvelle sans cesse! le mérite de chacun est, à chaque séance, étalé à côté du mérite des autres! Si la mesure a été mal prise un jour, on s'en aperçoit le lendemain, le jour suivant, et bientôt on rectifie l'erreur. Comment voudriez-vous que les divers membres du Groupe s'accordassent à faire hommage d'une présidence, à reconnaître une supériorité à celui d'entre eux qui ne mériterait pas?

Le Groupe est fortement intéressé à pratiquer la justice, à faire de bons choix, à avoir de bons officiers. S'il conférait la direction de ses affaires à un sujet peu capable, il compromettrait ses intérêts; il péricliterait lui-même. S'il ne donnait pas au talent, dans son sein,

l'influence et le rang qu'il mérite, s'il était gouverné par des chefs inhabiles, il serait bientôt montré au doigt par les Groupes rivaux qui l'épient, admonesté par la Série, démoli dans l'opinion de la Phalange.

Admirez l'effet de la rivalité des Groupes et des Séries. Lors même que chaque homme serait individuellement injuste, — ce qui n'est pas, — toute injustice n'en serait pas moins impossible dans les Séries. L'équité est forcée. Les Discords des Séries sont un instrument permanent de justice, une garantie pour chacun d'être apprécié ce qu'il vaut. Un passe-droit n'aurait pas été plutôt commis dans un Groupe, que déjà les Groupes rivaux l'auraient signalé. Un Groupe a toujours l'œil sur ses voisins. On critique le mauvais choix, on mord tant qu'il y a à mordre. Si, par impossible, le Groupe persistait à méconnaître un talent, les Groupes rivaux, toujours jaloux d'accroître leur force, ambitieux de supériorité, s'empresseraient de l'accueillir chez eux. Les droits du mérite sont bien garantis là où l'on se dispute les hommes d'un mérite naissant, où l'on s'arrache ceux d'un mérite reconnu.

Si bien qu'en Harmonie, l'enfant de l'homme le moins fortuné, le moins influent, le plus obscur, peut entrer partout, porter la tête haute, et, —s'il a plus de mérite réel, —monter plus haut que le fils du dix-millionnaire. Il y a pour lui justice, aide, protection, secours ! Tout cela est assuré. Il ira jusqu'au bout par la force même des institutions. Il en est des individus mis dans le mécanisme sériaire, comme des lettres mises à la poste :

tout arrive à destination, quelle que soit l'origine. Nul ne peut être intercepté. La justice distributive est à l'abri de l'influence des personnes; elle résulte du mécanisme social, de l'arrangement des choses, de l'institution.

Comparez avec cela la justice des Civilisés.

§ II.

Je ne suis pas l'amant de la place publique,
On n'y fait que brailler et tourner à tout vent.
ALFRED DE MUSSET.

Ils vous disent que Dieu depuis mil huit cent trente,
Pour mieux échelonner les rangs,
N'admet plus dans le ciel que des Saints à patente,
Et des Anges à deux cents francs.
X

C'EST donc à l'élection que tout se règle ici; j'entends tout dans les fonctions d'industrie, d'art, de science, dans les opérations actives, dans les travaux. Mais remarquons bien, avant de passer outre, que ce n'est ni l'élection libérale ou juste-milieu, ni l'élection républicaine.

Ici l'électeur est COMPÉTENT. C'est la base de la légitimité de l'élection. —Je vote dans mes Groupes, dans mes Séries, je nomme mes chefs, je délibère sur les propositions de la régence, je les rejette ou je les sanctionne; oui, cela est vrai. Mais mon action officielle et directe ne sort pas de sphères à moi bien connues et où mon influence est proportionnelle à mes lumières spéciales dûment constatées. Je ne serai pas admis à donner

mon vote dans les Séries dont je ne fais point partie; je n'ai rien à voir directement à leurs affaires. Irais-je là réclamer pour moi un privilège que je refuserais dans mes Séries à tout intrus qui voudrait y prétendre? Non, chacun vote dans les Séries auxquelles il appartient officiellement; cela est normal. — En pareilles circonstances, parlez-moi d'élection, à la bonne heure! Cet élection-ci produit de bons chefs, de vrais représentants, des représentants qui représentent. L'électeur est compétent.

Aujourd'hui, un malhonnête, homme, ou, si vous voulez, un très-brave et très-honnête bourgeois, par cela qu'il paie deux cents francs de contributions, a le droit de nommer LES PLÉNIPOTENTIAIRES DE LA NATION : — mais il est ignorant, inepte, il ne sait ni lire, ni écrire? — peu importe, il nommera : il paie deux cents francs de contributions — Mais il est obtus, presque idiot; il n'entend qu'à peser du sucre et vendre de l'huile au détail? — il nommera, il nommera, vous dis-je; il conférera pouvoir et mission pour aller faire les lois qui nous gouvernent; il paie deux cents francs de contributions!! — Et l'on vous prouvera encore que rien n'est plus sacré que la loi, c'est-à-dire que la collection des décisions prises par les mandataires de ces électeurs ineptes à deux cents francs, ou toute autre cote.

Et l'élection républicaine? Oh! ici c'est bien mieux encore. Ici, grand Dieu! c'est tout le monde qui est appelé. Chiffoniers, ouvreurs de portières, vendeurs de contremarques, rustres, ivrognes... tout malôtru *fran-*

çais enfin va donner sa voix et choisir législateurs, hommes d'état, chefs de gouvernement!! Il est vrai qu'on les baptise tous du nom glorieux de citoyens, citoyens français!... ils sont tous citoyens français, messieurs, et tous, par conséquent, doivent concourir à la formation des lois qui les concernent. On part de là, et l'on arrive en deux sauts au *suffrage universel*. — La logique mènerait bien au-delà encore si on la voulait suivre.

Certainement le principe de l'élection est, en soi, bon et juste. Certainement il est de raison, d'évidence, de droit incontestable, que les intérêts des populations soient traités comme ces populations l'entendent. Je vous fais bon marché de tous les pouvoirs *par la grâce de Dieu*, de toutes les impostures monarchiques ou religieuses sous lesquelles l'humanité a courbé et courbe encore les reins. Il n'y a de pouvoir *légitime*, en système absolu, que celui qui vient de l'*élection* ou du *consentement*. Oui, l'élection est bonne et juste ; oui, vous avez raison en principe, vous qui en voulez l'usage dans les affaires actives de l'humanité. Mais l'absurde, c'est de vouloir forcer l'application d'un principe *juste* à un ordre essentiellement *faux*. Aucun principe juste ne donne ses conséquences dans une société faite à contre-sens de la justice. En voulez-vous la preuve? Essayez de pousser jusqu'au bout quelque bon principe que ce soit, dans le milieu actuel, vous arriverez nécessairement à des résultats ridicules, perturbateurs, monstrueux. Plus votre principe sera vrai, plus l'application, souvent, en sera funeste. Plus votre logique sera serrée et vigou-

reuse, plus elle aura de puissance pour faire éclater le milieu faux dans lequel vous la voudrez faire entrer de force comme un coin de fer. — C'est là le secret de la puissance destructive de l'*idéologie politique* dont l'humanité a enregistré déjà, dans ses tristes annales, assez d'effets perturbateurs ou singulièrement niais.

Personne ne conteste l'excellence de la vérité ; chacun convient QU'IL FAUDRAIT *qu'elle régnât en toute relation*. Eh bien ! supposez que d'une parole, une Puissance surnaturelle réalisât subitement ce vœu ; que la vérité fût, par elle aujourd'hui, forcément introduite dans la société *telle qu'elle est*, ici en France...

Voyez-vous, calculez-vous l'effet? — Menées des gens d'affaires, fraudes des marchands, grivelages et marchés honteux des hommes politiques ; les innombrables turpitudes de l'industrie, du commerce, de l'administration, de la presse ; les haines cachées au sein des familles ; les trahisons fardées d'amour, les affections menteuses, les ignobles manèges d'intérêt : toutes les lâchetés superposées, en mille étages, des fondations au faîte de la société ; tout cela connu, étalé au grand jour ! rien à nier ! Tous les maris savent la conduite de leurs femmes ; toutes les femmes, la conduite de leurs maris. Ce qu'ont fait les mères, les filles le savent. Ce que les pères, qui sermonent tant, ont fait de leur jeunesse, leurs fils le savent. Chacun porte, écrits sur son front, ses faits et gestes, ses actes secrets. On sait le lieu, le jour, l'heure des choses. Intrigues, projets, sentiments, tout cela crève les yeux. Oh ! chacun de nous en sait cinq

cent mille fois plus qu'on n'en a jamais su en la rue de Jérusalem. — Voici les abîmes des souterraines infamies déchirés et éclairés, tous les cloaques débouchés, toutes les fosses de mensonges immondes ouvertes et remuées, et leurs vapeurs corrosives pesant sur le monde comme l'épaisse nuée de Sodome...

Tout est su, tout est connu! comprenez-vous l'effroyable énergie qu'auraient aujourd'hui ces trois mots! — Quelles relations resteraient debout? Comptez ce qu'il survivrait d'affections, de liens, à cette affreuse révélation universelle : comptez par ce que vous en auriez pu briser déjà vous-même, si vous aviez voulu parler!

Et puis, plus de préjugés! On saurait ce que valent tant d'idées de devoirs, tant de préceptes incarnés aux consciences... Vos prolétaires comprendraient ce que pèsent vingt-cinq mille droits qu'ils respectent, et la vieille spoliation dont ils sont victimes et que ces droits consacrent. Dans plus d'un reliquaire encore honoré, on reconnaîtrait des guenilles salies et des os ramassés dans les rues, en place des saints vêtements et des saints ossements; dans plus d'un sanctuaire encore debout, on trouverait une ironie à la place d'un Dieu... — Plus de préjugés!! Voyez-vous armées, peuples, femmes, tout, jusqu'aux enfants, se dresser subitement contre les lois, contre les devoirs, contre les dogmes, contre les choses de cette société? Voyez-vous le feu surgir, et la dévastation courir échevelée par le monde? Voyez-vous la société mordre à belles dents ses chairs, se déchirer le sein de ses ongles, se plonger les mains dans les flancs,

y fouiller, y tordre ses entrailles... — Il n'y aurait plus de préjugés ! ! ! Et que resterait-il donc debout ? — Il ne resterait debout que des intérêts ennemis, épées en mains, et face à face dans le champ clos, pour le furieux combat.... Oh ! viennent les Cosaques et les Tartares, viennent les hordes du Nord et la Barbarie armée, descendant sur nous par grandes vagues comme les plus hautes marées de l'Océan... Mais que les vérités cachées ne débordent pas, que la Vérité ne se rue pas sur nous ! la Vérité engloutirait notre société d'un coup...

Et ce que je vous dis de la Vérité, je vous le dis de la Justice, je vous le dis de la Liberté. Essayez donc un peu de la Justice qui mettrait chacun à sa place, qui briserait tous les faux contrats, qui bouleverserait toutes les fortunes en recherchant les origines, qui ferait rendre gorge à toutes les usurpations, qui ferait sauter tout *l'échafaudage de vos lois et de votre droit.*

Et essayez donc un peu de la Liberté.... qu'on soit libre un jour, seulement ! voyons, un jour, en Europe, sans magistrats, sans soldats, sans geôliers, sans bourreaux, sans forces compressives enfin ! un seul jour ainsi, et l'Europe est à sac... Nous préserve Dieu, vous dis-je, de la Justice, de la Vérité, de la Liberté... Ou, si cette infâme Civilisation devait durer, ce serait mon vœu et ma prière : Que Dieu plutôt les lâche sur la terre, ces trois Puissances plus terribles que la Peste, la Guerre et la Famine ; qu'il livre le monde à ces trois Anges exterminateurs, et qu'ils en finissent...

Je voulais donc vous dire que c'est une chose très-juste que de juger les raisins de bons fruits et de vouloir multiplier ces fruits; mais que c'est une chose très-folle que de prétendre récolter des raisins sur les ronces. Si vous voulez des raisins, qui sont les fruits des vignes, plantez des vignes. Si vous voulez la vérité, la liberté, la justice, qui sont les fruits de l'harmonie sociale, semez l'harmonie sociale. Votre société pousse l'injustice, l'oppression, la fraude, comme les ronces poussent les épines. C'est sa nature. — Ouvrez donc les yeux, vous qui avez des yeux et qui ne voyez pas. Depuis assez longtemps, certes, l'expérience se fait et le spectacle dure. Si moins épaisse était la cataracte des intelligences, n'aurait-on pas, depuis longtemps, jugé une société qui ne comporte ni la Liberté, ni la Justice, ni la Vérité? — La Vérité est la *pierre de touche* à essayer un ordre social. Tout ordre qui n'est pas compatible avec la Vérité, est un ordre faux. Qui peut nier cela?... qui?.... Tout le monde, hélas! en ce prodigieux siècle de bon sens et de lumières.

Les uns disent : voici des principes bons, justes, incontestables ; donc il faut les appliquer à la société. — Et les voilà à l'œuvre pour forcer l'application, qui avec des préceptes moraux, qui avec des dogmes idéologiques, qui par l'action, qui par la parole. En vue de la bonne fin qu'ils se proposent, ils tailleront dans la constitution politique qui n'en peut mais, et dans la constitution de l'homme aussi: quant à la constitution sociale, qui engendre tout le mal, qui engendre les mauvaises constitutions politiques elles-mêmes, qui est cause pre-

mière, source ou racine, oh! n'ayez peur que seulement ils la suspectent!

Aux principes idéologiques et logiques, aux vérités abstraites et de raison, les autres répondent par la *négation* de la raison, par la soumission de l'intelligence à la foi, — *credo quia absurdum*, — par la soumission de la volonté au droit divin, droit d'invention humaine s'il en fut jamais; enfin, par toutes sortes de choses intellectuellement honteuses.

D'autres encore soutiennent que les principes sont justes, vrais, bons, *mais qu'il est de la nature des choses* qu'aucun principe ne peut et ne doit être poussé jusqu'au bout; qu'une théorie peut être excellente, mais que la pratique absolue d'une théorie excellente doit être inévitablement mauvaise, que sais-je?... — Oh! ici surtout, honte et trois fois honte! C'est donc *de la nature des choses,* que la justice ne soit pas juste jusqu'au bout, que la vérité ne soit pas vraie jusqu'au bout; que tel principe, très-juste et très-vrai, cessera peu à peu d'être vrai et juste, à mesure que vous le pousserez à ses dernières conséquences!

Si bien qu'acceptant un milieu social essentiellement faux et s'y débattant avec les principes et les applications, tous les partis politiques et moralistiques, toutes les sectes philosophiques et religieuses, enfermés dans un grand cercle vicieux, sont comme dans un cirque des animaux de toutes races réunis, jouant des pieds et des

mains, des griffes et des dents, et faisant depuis longtemps un grand bruit. — Et ils y restent.

Il y a le Principe, et le Milieu dans lequel le principe doit être appliqué.

Si l'application du Principe au Milieu donne une dissonance, concluez que le Milieu, ou le Principe, ou tous les deux, sont faux. Et si le Principe est fondé en raison et clair à l'intelligence, concluez que c'est le Milieu qui est faux.

Et quand vous pensez, et que vous êtes face à face avec un Principe pour le juger en lui-même, poussez-le à ses dernières conséquences, et concluez hardiment à vrai ou à faux d'après le résultat. —Honni soit qui le nie, la Vérité est vraie jusqu'au bout.

Ces trois sophismes que j'ai dit, 1° l'application violente des vérités abstraites et de raison, des lois de justice, à un milieu faux; 2° la négation de la raison humaine dévorée par la *grâce de Dieu*, ou plutôt par ceux qui s'en coiffent; 3° la théorie de la vérité *vraie jusqu'à un certain point*, à la disposition des convenances; ces trois sophismes sont les trois têtes de chapitre sous lesquelles on peut classer toutes les erreurs de ce bas-monde. Vous les retrouvez dans tous les temps et dans tous les lieux, combattant ensemble, chacun ayant ses hauts et ses bas, chantant le progrès et le triomphe des saines doctrines quand il est vainqueur. Les trois partis d'aujourd'hui, Républicain, Légitimiste, Juste-Milieu, ne

sont-ils pas ces trois sophismes incarnés et vivants, ces trois sophismes en chair et en os, s'insultant réciproquement chaque matin dans leurs journaux, et chacun prouvant fort bien la vanité des deux autres? Cette incarnation, je le répète, est de l'histoire ancienne. L'humanité ne s'est assimilé jusqu'ici que ces trois sophismes sociaux. Elle n'a pas pris, dans cet ordre, d'autre nourriture; — aussi n'est-ce guère merveille qu'elle soit si souffreteuse, si piteuse et si maigre.

§ III.

Le contrat social n'est pas de ma façon,
Je ne l'ai pas signé dans le sein de ma mère.
ALFRED DE MUSSET.

L'important serait d'avoir des pétards et des nez de carton.
ALFRED DE MUSSET.

Prenez mon ours.
ODRY.

REVENONS à l'élection politique, qui a amené cette digression; examinons un peu ce qu'on en peut tirer en restant dans le milieu civilisé.

N'est-il pas clair, en principe, et évident pour tout homme de bonne foi, que le DROIT de concourir à la formation des lois qui régissent *tous les citoyens,* ne peut pas, sans insulter la justice, être retiré à l'immense majorité des citoyens, à un seul citoyen même, sous prétexte qu'ils ne paient pas assez d'impositions, ou sous tout autre prétexte que vous voudrez dire? Entre ce

droit et une cote d'imposition, quel rapport y a-t-il? Des lois faites sans le consentement de mon voisin, de vous, de moi, nous obligent-elles, vous, mon voisin et moi? Des décisions prises par je ne sais qui, des conventions écrites par quelques-uns, par un grand nombre si vous voulez, peuvent-elles rien imposer, en bonne justice, à ceux qui sont restés en dehors des contrats, qui n'étaient pas là, dont on n'avait pas l'aveu pour contracter, qu'on a repoussés du pied? Il est certain et très-certain qu'il n'y a pas plus de raison pour obéir à des lois ainsi faites, pour respecter leur autorité, que pour obéir et porter respect à quelque *Pouvoir de fait* que ce soit; que toutes les belles théories de légalité, de devoir, d'obéissance aux lois sacrées du pays, que l'on prêche aux peuples et que les peuples croient sur parole, ne sont que des sornettes, employées, conjointement avec les garnisaires et les gendarmes, pour faire marcher droit le troupeau et le contenir; qu'enfin, tout homme qui pense librement, quand bien même il conforme sa conduite aux lois, les méprise, ces lois sacrées, et tout le charlatanisme de leur baptême. — En toute évidence, pour qu'une loi fût obligatoire, pour qu'elle fût *devoir*, il faudrait au moins qu'elle fût consentie. Bien.

Donc il faut le suffrage universel! entends-je dire à mes côtés.—Le suffrage universel? eh bien! la loi sortie du suffrage universel recueilli dans la société actuelle, ne serait pas plus légitime que celle du monopole électoral, comme vous dites : non, pas plus légitime, en vérité; car les dix-neuf vingtièmes des populations qui

voteraient aujourd'hui, seraient incapables de donner le moindre mandat en connaissance de cause ; elles ne comprendraient seulement pas la valeur de leur droit ; elles ne sauraient pas ce qu'elles feraient en votant ! Oui, vos populations en sont là, qu'elles sont incapables de *contracter*. Elles sont frappées d'imbécillité politique ! et, qui plus est, elles vous donneraient la plus belle collection de droits politiques possible pour un sac de pommes de terre, ou une paire de sabots..... Quelle obligation, quelle légitimité légale pourrait donc en sortir, du suffrage universel ? — Et puis, vous auriez de bien meilleures lois en recueillant toutes les voix ignorantes et stupides des masses ? vous consolideriez bien l'Etat, en acceptant le suffrage de tous ceux qui veulent, ou à qui on ferait si facilement vouloir le renversement, je ne dirai pas de l'ordre de choses, mais du désordre de choses actuel, qui veulent mettre le désordre dans le désordre, multiplier le désordre par lui-même ? *Bravo,* le suffrage universel !

D'autres s'approchent et disent : « Nous ne voulons » ni le monopole de l'argent, ni le suffrage universel. » Nous consentons à *imposer* des lois aux populations » sans les consulter ; mais nous voulons de bonnes lois. » En conséquence, nous réglerons l'élection sur la *com-* » *pétence politique*. C'est aujourd'hui l'opinion des » hommes éclairés et honnêtes ; il n'y a que les égoïstes » ou les perturbateurs qui puissent se refuser, etc. » — Bon ! va pour la tyrannie de lois faites par les compétents. Mais alors, les hommes éclairés et honnêtes, qui veulent priver de leurs droits politiques tous les incom-

pétents, vont nous fournir un *moyen d'apprécier la compétence politique*. — J'attends le moyen.

Vraiment, le problème doit vous paraître difficile. Nous concevons bien, en effet, l'appréciation de la compétence en mathématiques, en chimie, en physique, en histoire naturelle, en agriculture, en mécanique, etc. Dans toutes ces branches d'industrie ou de savoir humains, il y a *un corps de doctrine*, et des hommes versés dans ces sciences ou ces industries peuvent sans doute apprécier le degré de mérite, de savoir, la compétence enfin d'un sujet en chacune de ces branches....

Mais, en politique, avez-vous une doctrine? voudriez-vous me dire sur quoi portera l'appréciation? qui examinera les candidats à la compétence politique? qui prononcera sur la compétence politique? Les juges seront-ils des docteurs de la république, ou de la légitimité, ou du juste-milieu, du tiers-parti, du quart-parti?..... et dans la république, les prendra-t-on chez les Montagnards, chez les Girondins, chez les Doctrinaires-Américains, chez..... chez..... chez....? Je n'en ferai pas l'énumération, puisque aujourd'hui, en 1835, il y a autant de doctrines et d'opinions que d'hommes. Voyons donc, les gens éclairés et honnêtes, qui ne voulez pas qu'on fasse de la politique sans la savoir, avisez à asseoir la compétence politique sur quelque base solide. Au milieu de ces flots de sables mouvants, la compétence politique est à mourir de rire! — Il y a un député philosophe, un des Civilisés les plus éclairés de la Chambre, sans contredit, qui est monté, l'année dernière, à la tri-

bune (1), et qui a établi, déclaré et posé en termes clairs et précis, « que *ni le gouvernement, ni l'opposition, ni lui, ne savaient ce qu'il faut à la nation.* » On n'a jamais rien dit de mieux que cela à la Chambre, ni avant, ni depuis ; et aucun des honorables n'a démenti ce fait, en venant dire : *Messieurs, je vais vous apprendre ce qu'il faut au pays.....* Hommes éclairés et honnêtes, apportez donc votre *mètre* de la compétence politique.

En conscience, les journalistes et les beaux diseurs qui nous inondent de théories sur la compétence politique, sur le suffrage universel, ou sur la légitimité de l'élection à deux cents francs l'électeur, devraient au moins, — car il est des badauds qui s'y prennent, — prévenir leur monde par la déclaration du poëte :

> Ce que je dis est bon pour les buveurs de bière
> Qui cassent la bouteille après le premier verre.

En résumé, nous voyons que la Civilisation étant dans l'impossibilité de reconnaître les droits, ne peut pas, d'après sa propre logique, constituer un seul devoir. — Il y aurait bien d'autres choses encore à examiner ; mais il serait trop long de donner ici le fouet à toutes les sottes théories qui le méritent. Ici la critique ne peut qu'être indiquée. — Revenons à l'élection phalanstérienne.

(1) M. Jouffroy, dans la discussion de la loi sur ou plutôt contre les associations.

§ IV.

> Quand on additionne les suffrages, le jugement n'a qu'une valeur arithmétique; quand on les pèse, il s'étend à l'ordre géométrique, en se composant, *et gravitate ferentis, et bonitate argumentorum.*
>
> JEAN KEPPLER.

DANS le milieu phalanstérien, le principe de l'élection s'applique franchement, et l'élection confère des pouvoirs *légitimes*, parce qu'elle repose sur la *compétence proportionnelle composée*, doublement basée sur la capacité de l'électeur et sur son intérêt à l'ordre général. Examinons :

Compétence de capacité. 1° L'électeur appelé au scrutin pour décider du rang d'un candidat, est toujours éclairé sur l'objet de sa candidature, puisque chacun, de son propre consentement, n'exerce l'élection que dans les sphères de ses spécialités particulières, dans les Groupes et dans les Séries auxquels il est affilié. Un mathématicien n'est nommé que par des mathématiciens; un chimiste, par des chimistes; un agriculteur, par des agriculteurs; et ainsi dans toutes les fonctions, parfaitement nettes, tranchées, et distinctes les unes des autres, comme nous l'avons vu.

2° L'électeur éclairé sur les matières de la candidature, est éclairé aussi sur le mérite des candidats, puisque la valeur particulière de tout candidat lui a été révélée, non pas dans *un* examen et dans *un* concours,

mais dans *cent* examens et *cent* concours successifs. Ce n'est pas seulement un échantillon de leur valeur que les candidats ont donné à leurs collègues qui les jugent; ils ont étalé devant eux leur valeur tout entière, manifestée par l'ensemble de leurs actes dans les Groupes et les Séries.

Le régime sériaire fournit d'ailleurs des garanties de justice et d'exactitude en surabondance; j'en vais citer une, entre autres, fort digne de remarque.

Il existe, parmi les hommes, des caractères naturellement dissonants, *antipathiques*. C'est un fait bien connu. La théorie estime, en terme moyen, le nombre de ces répulsions naturelles à vingt par individu au sein d'une Phalange de dix-huit cents personnes. C'est-à-dire que chaque habitant de la Phalange aurait à peu près vingt antipathiques dans la masse. Or, pourquoi l'Intelligence organisatrice, qui a eu en vue l'unité de l'action sociale, la formation des liens et des Accords, qui a mis au cœur de l'homme un si riche trésor d'affectivité, pourquoi cette intelligence créatrice a-t-elle semé quelques antipathies naturelles parmi les humains? pourquoi ces exceptions? pourquoi ces dissonances *obligées* dans le clavier des caractères? — Pourquoi? C'est que, s'il importe qu'il y ait Accord général et unité d'action dans le grand atelier humanitaire, il importe encore qu'il y ait, à tous les degrés des hiérarchies sociales, exacte et stricte justice. Or, si l'élément affectif présidait seul au choix des candidats, l'erreur pourrait être commise, car la générosité et l'affection sont sou-

vent aveugles. Il fallait donc prendre une garantie contre cet effet ; il fallait qu'un sentiment contraire, froid et taquin, vînt assister à l'examen, regarder de près, passer les concurrents à l'étamine, éplucher minutieusement les mérites. Il fallait une critique vive, alerte, pénétrante, n'omettant rien. Il fallait donc à chacun ses Antipathiques ; car les Antipathiques sont merveilleusement aptes à la critique.

Donc, quand une nomination quelque peu importante doit s'agiter, les Antipathiques des concurrents sont officiellement appelés à donner leurs avis respectifs. Ceci est de coutume en Harmonie, où l'on ne prodigue pas, comme en Civilisation, des marques d'affection aux gens que l'on déteste. Ce qu'on honore avant tout en Harmonie, c'est la vérité : on y a ses Antipathiques avoués.

En donnant leur avis, les Antipathiques exagèrent les imperfections ; sans nul doute ils grossissent les défauts; mais ils ont tout observé, tout scruté, tout analysé au microscope ; ils ont signalé tous les points faibles à l'œil de la critique bienveillante. Vous avez dans la conversation des femmes, quand elles en sont sur le chapitre d'une rivale, la preuve de l'habileté des Antipathiques à saisir toute défectuosité. — Leur rôle, cela va sans dire, est borné à la critique. Le jugement ne vient pas d'eux. — Les Sympathiques disent le pour, les Antipathiques, le contre : la masse prononce.

Cette importante fonction sociale des Antipathies naturelles est une des éclatantes preuves que le mécani-

cien qui a organisé l'homme en a bien exactement calculé tous les ressorts et pondéré toutes les forces! — On dit qu'un ancien, après avoir exposé les secrets de l'organisme physiologique de l'homme, s'écria, plein d'enthousiasme et de religiosité vraie : « Je viens de » chanter un hymne à la gloire de Dieu. » Certes, il a chanté aussi un hymne à la gloire de Dieu, celui qui nous a exposé les merveilles méconnues de l'âme, et qui nous a appris que les dissonances elles-mêmes avaient leur raison d'être et leur harmonique emploi dans le jeu de la Destinée vraie! Il faut comprendre qu'il possède la SCIENCE, celui qui nous révèle l'effet utile de tous les ressorts de l'économie passionnelle, et nous ouvre ainsi la voie du bonheur général.

Le jour qui tombe sur le mérite de chacun, dans le régime sériaire, est donc tel, — nous concluons de tout ce qui précède, — que les plus faibles vues en apprécient facilement le degré. Dès-lors, il est tout-à-fait impossible que la *résultante* des opinions de *tous* les électeurs soit erronée.

Maintenant que nous avons montré comment l'électeur phalanstérien *sait* ce qui est juste, prouvons qu'il a intérêt à *faire* ce qui est juste.

Compétence d'intérêt. C'est une chose évidente qu'une Phalange sera d'autant plus prospère et florissante, que ses manœuvres de toute espèce seront exécutées de la manière la plus parfaite. — La supériorité de richesse et d'éclat sera, toutes choses égales d'ail-

leurs, pour celles où tous les genres de Talent et de Travail seront le mieux reconnus, encouragés, honorés, récompensés. Il importe donc à la Phalange d'avoir les plus experts agronomes à la tête de ses cultures, les plus habiles mécaniciens dans ses fabriques, les plus habiles administrateurs à ses affaires, les plus savants professeurs pour son enseignement, etc. Or, tous les habitants étant sociétaires, immédiatement intéressés à la prospérité générale, dont chacun est copartageant, les affaires de la Phalange étant ainsi par le fait les affaires individuelles de tout le monde, et chacun désirant naturellement voir ses affaires aller le mieux possible, il est de toute évidence que, dans le milieu sociétaire, l'intérêt individuel lui-même dispose et tourne l'esprit à la justice. — Ceci doit sembler bizarre aux Civilisés.

Le Groupe a d'ailleurs, ainsi que je l'ai remarqué déjà, un intérêt d'amour-propre et d'esprit corporatif à la fois, qui l'*obligent* à apprécier équitablement ; car un Groupe mal dirigé ne pourrait pas tenir campagne dans les luttes et les rivalités des Séries. Il serait criblé de toutes parts et déserté par ses meilleurs soldats, qui passeraient bien vite à l'ennemi.

La compétence se trouve donc assise ici en MODE COMPOSÉ, et sur la *capacité spéciale*, et sur *l'intérêt formel* de l'électeur ; de telle sorte qu'en supposant les Harmoniens, — qui seront des hommes justes, — encore cent fois plus imbus de présomption personnelle, cent fois, plus aveuglés par la vanité que ne le sont les Civilisés,

en supposant que chacun commençât par s'appliquer à soi-même le bulletin le plus élevé, il resterait vrai que les bulletins postérieurs étant donnés par la masse suivant l'ordre des capacités, le résultat de l'élection n'en serait pas moins conforme à la justice ! L'amour propre individuel, quelque déraisonnable qu'on le supposât, serait donc rigoureusement paralysé, même dans le cas le plus défavorable ; car le plus fort bulletin que chacun s'administrerait, serait un *terme commun* à tous les membres de l'équation et disparaîtrait du calcul.

§ V.

Faites que l'ordre vienne des choses et non pas des hommes. HOBBES.

D'APRÈS ce que nous venons de dire on peut reconnaître que la justice repose, dans le mécanisme sériaire, sur une DOUBLE GARANTIE, GARANTIE INTÉRIEURE et GARANTIE EXTÉRIEURE.

La GARANTIE INTÉRIEURE se tire de la *quadruple compétence*, de la *compétence bi-composée* des votans, qui, en effet, sont compétents sur les matières du jugement, comme sur le mérite des candidats, et compétents en outre de par l'intérêt personnel et de par l'intérêt corporatif.

La GARANTIE EXTÉRIEURE provient du contrôle régulier exercé sur les jugements d'un Groupe ou d'une Série par les Séries et les Groupes voisins.

Ce dernier effet mérite d'être spécialement remarqué. Les affaires particulières d'un Groupe, d'une Série, d'une branche quelconque, sont réglées par ses propres fonctionnaires. Eux seuls y ont un droit d'intervention directe. Ceci est incontestable, c'est de principe et accepté par tout le monde, car personne ne serait disposé à ouvrir à l'intrusion ses Séries. Pourtant la liaison et la solidarité des parties dans la Phalange est telle, que la mauvaise gestion d'une branche compromettrait plus ou moins les intérêts de l'ensemble. — Donc il est juste que le milieu ambiant ait une action sur chacune des parties.

Eh bien! cette action du milieu ambiant, qui ne peut pas être une intervention directe au scrutin, gît précisément dans l'influence du contrôle externe exercé par les Groupes et les Séries les uns sur les autres. — Le Groupe ou la Série nomme; les autres critiquent, blâment ou approuvent. — A l'intérieur, l'élection; à l'extérieur, la sanction de l'opinion publique. En face du pouvoir d'exécution, la responsabilité.

N'oublions pas d'ajouter que la puissance élective est proportionnelle pour chacun, en chaque branche, à sa capacité reconnue et constatée dans cette branche. Cette influence proportionnelle est un fait de nature qui va de soi-même et n'a pas besoin d'être développé ici. Naturellement l'opinion d'un homme consommé dans une spécialité fait plus autorité que celle d'un debutant, et vous ne donneriez pas à un néophyte

une valeur égale, dans la pondération des votes, à la voix de celui qui l'enseigne et le guide.

Lors donc qu'un candidat aura passé à l'étamine de ses Antipathiques, qu'il aura été nommé par ses concurrents eux-mêmes, par des collègues qui se voient mutuellement à l'œuvre; que le choix aura été approuvé par la critique extérieure des rivaux, confirmé par l'adhésion des alliés, ratifié par l'opinion publique régularisée dans les Séries et formée en un grand Jury souverainement intéressé à la justice, croyez-vous que le choix ne sera pas strictement et mathématiquement bon et juste?

Je veux encore aller plus loin, et dire mieux que tout cela; je veux dire que tout sujet qui, dans les Séries, ne serait pas à la hauteur de son grade, offrirait spontanément sa démission tout de suite. En pareille position en effet, dans un pareil milieu, personne ne tiendrait deux jours sous le feu croisé dont il serait le point de mire. Ce serait la position la plus fausse et la plus malheureuse pour vous que d'avoir le grade, et qu'on vît à à côté de vous, au-dessous de vous, en rang inférieur, un homme qui vous surpasserait en mérite, qui en donnerait chaque jour la preuve publique à vous, aux autres, à tous. Vous le prieriez bien vite de prendre votre place.

Les principes que nous venons d'émettre sont susceptibles d'être exécutés par cent procédés pratiques différents, dans l'examen desquels il n'est pas ici de notre objet d'entrer. Nous dirons seulement que les

opérations électorales, qui coûtent chez nous tant de dérangements, de dépenses et de temps, se réduisent à fort peu de chose dans la combinaison sociétaire, — fussent même les grandes opérations où toutes les Phalanges du Globe sont appelées à prononcer.

Il est entendu en outre, que les principes précédents s'appliquent non-seulement aux choix des candidats en toute fonction et en tout degré des hiérarchies sociales, depuis la Phalange jusqu'au Globe entier, mais qu'ils fournissent encore le moyen précis de donner, sur quelque objet qu'on veuille le faire, l'expression de la volonté des masses compétentes et intéressées.

La question que nous venons de traiter prête à de grands développements que nous aborderons à un point de vue plus général et plus élevé dans un autre ouvrage. Terminons ce chapitre par sa conclusion spéciale, savoir :

Que le Régime sériaire possède incontestablement l'inappréciable faculté de mesurer le mérite, de jauger le talent et la puissance de travail de chaque individu en chaque fonction ou série dans les rangs de laquelle il est enrôlé. De telle sorte que la valeur relative de chacun, en toute fonction est exactement représentée par un grade *ou par un* nombre proportionnel.

Le problème de la Répartition au *prorata* du TRAVAIL et du TALENT, n'est donc plus qu'une pure question d'a-

rithmétique. Il n'offre pas plus de difficulté désormais que la rétribution proportionnelle au CAPITAL, que tout le monde connaît, et qui se pratique aujourd'hui dans toutes les Sociétés par actions, ou autres, pour la distribution des bénéfices aux sociétaires. Cet effrayant paradoxe de justice distributive n'est plus qu'un jeu d'enfant, une affaire de simple comptabilité ; c'est tout simplement l'application de la *Règle de société* aux titres numériques de chacun, en Travail et en Talent, déterminés aussi exactement qu'en Capital. Il est évident en effet que votre puissance de Travail ou de Talent étant cotée dans une fonction quelconque, il suffira de la multiplier par le nombre d'heures pendant lesquelles vous aurez travaillé pour avoir votre titre numérique, pour savoir ce que vous avez fourni en Travail et en Talent dans cette fonction.

NOTE RR. (2e édition.)

Si le lecteur veut se reporter à la note R (p. 270, 1er vol.), où la formule mathématique de la Répartition naturelle et intégrale est donnée, il verra que, la part individuelle de chacun étant représentée par la formule

$$p = Q\frac{c}{C} + R\frac{t}{T} + S\frac{\theta}{\Theta};$$

il résulte des explications du dernier chapitre que les valeurs des coefficients particuliers t et θ du Travail et du Talent de chaque sociétaire sont aussi rigoureusement connues que la valeur c de son Capital.

Aux débuts de l'organisation des Phalanstères, on fixera dans les *Actes de société* qui constitueront les contrats de fondation des Phalanges les parts générales respectives Q, R, S du Ca-

pital, du Travail et du Talent dans ces Associations. On fera à cet égard telles combinaisons qui paraîtront justes et convenables. Tous les projets d'Associations entre travailleurs ou entre ouvriers et patrons, qui se font aujourd'hui, contiennent leur clause à ce sujet. Celle qui nous paraît généralement la plus équitable et la meilleure, consiste dans les dispositions suivantes :

1° Détermination, par un Conseil, des *minimums proportionnels* c'est-à-dire des salaires et traitements à offrir aux ouvriers et employés de tous grades ;

2° Fixation d'un *minimum* de rétribution du capital engagé, c'est-à-dire du taux de l'*intérêt* ;

3° Répartition des *bénéfices* à chacun, *au marc le franc*, de ce qu'il a reçu, soit à titre d'émolument ou de salaire, soit à titre d'intérêt.

L'équité de cette combinaison, qui n'est autre chose, en principe, que l'expression même de l'idée de l'Association, est bien facile à saisir.

Supposons en effet qu'il s'agisse de fonder une entreprise quelconque pour laquelle il faut des fonds et du travail.

J'ai vingt mille francs ;

Vous avez vos bras.

Si l'on nous offre par an, à moi, 1,000 fr. pour le loyer de mon capital, à vous mille francs pour le loyer de vos bras, qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela veut dire que, pour l'entreprise, il y a équivalence entre votre concours et le mien. Il sera donc juste que nous ayons chacun la même part dans les *bénéfices*. — Et notez encore que je suis avantagé si mon capital est bien hypothéqué dans l'affaire ; car votre capital bras ou travail, perd tous les jours, — chaque heure vous rapprochant de sa fin, — tandis que mes vingt mille francs ne s'usent pas.

Les salariés et employés doivent donc généralement entrer dans la répartition des bénéfices pour une part au moins proportion-

nelle aux salaires et émoluments qu'ils ont reçus, et les capitaux pour une part proportionnelle à l'intérêt qui leur est dévolu.

On conçoit cependant qu'il peut être juste et nécessaire, dans une affaire où le capital courrait de grandes chances de perte, de lui ménager de plus grands bénéfices ; sans cela, il ne viendrait pas à l'entreprise. Dans telle autre, par la même considération, il faudrait accroître les gains du travail en raison des difficultés de la fonction, des dangers que court la santé ou la vie du travailleur, etc., etc. Mais la perfection, en fait de Répartition, ne peut pas être obtenue dans les Associations imparfaites, isolées et grossières que l'on tente aujourd'hui de toutes parts. Toutefois ce que nous venons de dire suffit pour démontrer sans réplique que, dès le début d'une fondation phalanstérienne, on établira très-facilement une Répartition déjà extrêmement satisfaisante.

Nous pouvons donc dire, sans aller plus loin, que pour l'application, pour la transition, pour les premières Phalanges à fonder, ce grand problème est complètement résolu, tous les coefficients, c, t, θ et Q, R, S, à déterminer dans l'équation pour avoir la part totale p de chacun, étant rigoureusement connus.

Au reste nous pouvons, d'un mot, donner la clef de la solution du problème supérieur et complet de la Répartition harmonique. D'un seul mot, le voici :

Supposons le Budget de Répartition dressé d'après les règles précédentes, au début d'une Phalange. Dès que l'organisation sera complète, que tous les rouages marcheront librement, que les sociétaires commenceront à vivre des mœurs du régime nouveau, on s'apercevra bientôt que telle fonction *attire trop*, que telle autre attire *trop peu*.

Or, il est évidemment de l'intérêt de tous, pauvres ou riches, actionnaires de différents degrés ou travailleurs encore non actionnaires, que la machine marche le mieux possible, que l'équilibre le plus parfait s'établisse entre tous ses organes.

D'un accord unanime donc, on reconnaîtra qu'il convient d'accroître, dans des proportions convenables, les avantages des services qui n'attirent pas assez, de diminuer ceux des fonctions qui attirent trop.

Il résulte de ce principe incontestable que la Phalange modifiera elle-même chaque année, sur le rapport et sur les propositions de sa Régence, en Assemblée générale de tous les sociétaires, les coefficients de Répartition, c'est-à-dire les valeurs Q, R, S, qui déterminent les parts respectives et générales du Capital, du Travail et du Talent, aussi bien que les valeurs spéciales du Travail et du Talent dans chaque branche d'industrie où elle trouvera bon de les modifier.

Le Budget de la Répartition sera donc toujours conforme à la volonté collective, pondérée naturellement et nécessairement convergente, de la population associée.

Rien n'est plus facile à comprendre que le théorème exposé dans cette Note, et quiconque l'aura compris reconnaîtra que cette difficulté, qui parait insoluble, de la Répartition proportionnelle au Travail et au Talent en toute fonction, aussi bien qu'au Capital, se résout avec une merveilleuse aisance. Il y a plus, c'est que non-seulement la solution coule de source et va d'elle-même, mais son système offre encore un admirable moyen de direction, d'équilibre, de distribution et de gouvernement des forces vives de la masse associée, par elle-même et sans gêner la liberté de personne, sans imposer quoi que ce soit à quiconque ! Je livre cette dernière considération au lecteur, et, s'il a quelque portée d'esprit, je l'invite à la prendre en méditation.

CHAPITRE TROISIEME.

Equilibre de Concorde générale, par l'engrenage des Séries.

Absorption des rivalités et antipathies collectives de chaque masse, par accord individuel des sectaires dans divers groupes et corporations;
Absorption des rivalités et antipathies individuelles de chacun, par ralliement en divers groupes et corporations, où les goûts coïncideront avec l'antipathique, et substitueront plusieurs affections accidentelles à une antipathie naturelle.

CH. FOURIER.

§ I.

Amicitias animat harmonica contemperatio.

J. KEPPLER. (*Intraduisible.*)

Nous venons de montrer comment se régularisent et se généralisent, au sein du régime sériaire, les effets si remarquables de justice distributive que nous manifestent, en tout pays, les approximations de ce régime, auxquelles arrivent les enfants, en suivant l'impulsion naturelle,

dans l'organisation confuse de leurs jeux. Jetons maintenant un coup-d'œil sur la généralisation des effets de ralliement et de concorde dont ces mêmes jeux nous ont offert des germes et quelques développements.

Si vous exposez à des gens comme il en est beaucoup qu'une des conditions de base du problème de l'Association, c'est de répartir proportionnellement au Capital, au Travail et au Talent, ils vous déclarent d'autorité, tout d'abord, qu'il est *impossible* d'obtenir un mode d'appréciation du Travail et du Talent. — Si vous parvenez à leur faire entrevoir que l'on peut obtenir cette appréciation et comment, les voilà qui vous déclarent, d'autorité encore, que ce seront alors d'effroyables hostilités entre les concurrents, entre les Groupes rivaux et les Séries rivales, et tout de suite ils vous évoquent les discordes, les guerres, les trois furies du Tartare grec, et leurs torches flamboyantes, enfin, tout ce que vous savez sur l'histoire des rivalités humaines.

« Certainement, » disent ces hommes hâtés d'objecter, « certainement, quand la Rivalité se sera mise entre vos Groupes, ils n'auront plus ni cesse, ni repos; l'esprit de corps s'en mêlera, ils seront actionnés à l'œuvre, ils prendront l'œuvre à deux mains, ils s'acharneront au travail. Oh! vous aurez des prodiges de science, d'art, d'industrie! Oui, tout cela est incontestable..... malheureusement ils ne resteront pas huit jours sans se battre, et adieu alors votre mécanisme et tous ses prodiges! »

Voilà ce que l'on dit, voilà ce que disent les esprits superficiels et sans portée, qui ne peuvent pas embrasser et apprécier l'*ensemble* des faits qu'on leur présente, qui ne veulent voir qu'un seul fait, et qui tirent de ce fait qu'il faut placer dans le milieu sociétaire, les conséquences qui formeraient son cortège naturel en milieu civilisé. — Ils ne veulent pas tenir compte du nouveau milieu où jouent les forces anciennes !

Oui, certes, les Rivalités individuelles et corporatives et les concurrences portent le désordre dans votre Régime civilisé, morcelé et maudit, qui répand sur la terre tous les fléaux infernaux. Qui nie cela ? Est-ce que nous l'ignorons ? Ne vous faisons-nous pas un tableau assez foncé en couleurs de tous les vices inhérents à la concurrence insociétaire ? Quelle simplicité est-ce donc de venir nous objecter les résultats de la concurrence mise en jeu dans le milieu faux dont nous avons produit la critique, quand il s'agit de la concurrence développée dans un tout autre milieu ? — Parce qu'un enfant frappant à coups de poing sur le clavier d'un piano, vous ferait une musique d'enragé, seriez-vous admis à dire : il y a dans cet instrument des notes horriblement dissonantes ; donc cet instrument ne produira jamais qu'un fracas odieux à l'oreille ? Eh ! non : écoutons le bon sens ; raisonnons dans l'hypothèse de l'Association et du fait sériaire ; tenons compte de ce fait, si nous voulons calculer la résultante des forces que ce fait combine...

Voyons! vous craignez que les Groupes rivaux n'en viennent à de fâcheux débats, qu'ils ne se prennent au

collet si ce sont des hommes, aux cheveux si ce sont des femmes ; sais-je ce que l'on ne dit pas ? — Allons, de bonne foi, examinons un peu la position et l'état des choses. Nous prononcerons après.

Tenez, je veux faire beau jeu à l'objection, je veux accumuler tout ce qui peut sembler le plus défavorable, je veux passer par la supposition la plus extrême : je veux prendre les deux Groupes les plus passionnés de la Phalange, deux fiers Groupes entre lesquels il y a rivalité plus active que ne nous en ont manifesté ces mémorables campagnes littéraires de la restauration, romantiques contre classiques, la barbe moyen-âge contre la perruque sacrée. Ces deux Groupes, voyez-vous, sont jaloux l'un de l'autre au délire, et, si vous le désirez, nous supposerons que vous et moi, enrôlés respectivement dans chacun de ces Goupes antagonistes, nous serions les deux natures les plus passionnées de la Phalange : deux Groupes composés de maniaques; vous et moi, les maniaques les plus échevelés, engagés dans ces deux Groupes. C'est bien là certes le cas extrême en examen des concurrences corporatives.

Eh bien ! entre nos deux Groupes, entre leurs membres respectifs, entre vous et moi, y aura-t-il pour autant une rencontre ? — Une rencontre ? Oui, sans doute, il y aura entre nous une rencontre ! il y en aura mille... mais pas à la manière des Civilisés perfectibles et bêtes fauves, qui se mettent des balles de plomb dans la tête et des lames de fer dans le ventre. Oui, nous deux, qui à midi rivalisons corporativement dans deux Groupes

émules, nous allons nous rencontrer à deux heures peut-être, ce soir, demain, vingt fois la semaine, cent fois le mois, dans des Groupes où nous sommes frères d'armes, où nous avons épousé les mêmes querelles, où nous servons sous le même drapeau.

Et je vous prie d'observer que plus nous possédons de puissance passionnelle, plus notre nature est ardente, plus nous sommes gens à prendre vivement fait et cause pour les fonctions auxquelles nous nous adonnons, plus nous sommes actifs à la rivalité, plus, en même temps, nous sommes riches en liens, en esprit corporatif, en Accords ; car vous sentez que le lien n'est jamais plus fort entre les membres du Groupe, que quand la Rivalité extérieure est plus puissante. L'action est égale à la réaction. Plus on rivalise à l'extérieur, plus à l'intérieur on serre les rangs. — Or, comme, par suite de la courte séance, de l'engrenage des Séries, de la migration des individus dans différents Groupes, et de leur rencontre dans nombre de Groupes amis ou alliés ; comme, par suite de ces combinaisons, les Rivalités sont purement corporatives et nullement individuelles ; et comme, aux plus fortes Rivalités corporatives des Groupes ou des Séries, correspondent au contraire les plus énergiques ralliements individuels dans les Groupes et dans les Séries, il résulte clairement et rigoureusement de là ce brillant, ce magnifique, ce merveilleux théorème :

Dans le régime des Séries, grâce aux courtes séances, grâce à l'engrenage général des Groupes par migrations et dispersion de leurs membres dans la

masse, les Phalanges qui auront organisé les Rivalités les plus vives et les plus nombreuses, seront, toutes choses égales d'ailleurs, non seulement les plus fécondes en attrait industriel, les plus ardentes à tous travaux, mais encore celles où l'on verra éclater les plus vives sympathies, les plus fortes affections, où les sentiments généreux seront le plus énergiquement développés; le dévouement à la masse, le plus complet; l'ordre, le plus parfait:

Autrement dit:

Dans le milieu harmonien, les natures individuelles concourent d'autant plus énergiquement à la multiplication et à l'accroissement des forces sociales et des liens sociaux, à l'Accord général et supérieur, à l'ordre, à l'Unité collective, qu'elles sont plus riches en Discords et en facultés d'antagonisme!

§ II.

Toute la nature est une immense mécanique de sympathies et antipathies, très-méthodiquement réglée, — et très-pénétrable au génie. CH. FOURIER.

La musique, c'est l'association par excellence.
G. SAND.

VOILA donc changées en éléments de prospérité, de bon ordre, d'harmonie sociale, ces natures cabalistiques, ces caractères à facultés antagonistes, qui font de si beaux dégâts au sein du système actuel, soit qu'ils jouent dans le ménage et la vie privée, soit qu'ils jouent

dans le gouvernement et la vie publique! Et, en vérité, le souverain Ordonnateur les aurait-ils créées, ces actives et puissantes facultés, s'il ne leur eût été donné de ne produire que les désordres et les fatales haines? — Une harpe qui n'aurait que les cordes *ut*, *mi*, *sol*, notes toutes à la consonnance, et qui manquerait ainsi des dissonances de la harpe à douze sons de gamme, serait-elle aussi riche, aussi capable d'harmonie que cette dernière? Non, non sans doute. Ne nous plaignons donc pas des richesses de notre nature, et avisons à les employer à notre bonheur.

Ah! vous craigniez que les Groupes d'une Phalange n'en vinssent aux mains? — Mais vous n'aviez donc pas réfléchi encore que, dans ce Groupe qui fait à cette heure du jour Rivalité avec celui où vous êtes, se trouvent vos amis, votre frère, votre père, votre enfant, votre femme ou votre maîtresse.... des êtres enfin avec qui vous avez contracté mille liens passionnés, mille affections corporatives, échangé mille bonheurs?

Et puis encore vous n'aviez pas réfléchi que ces Groupes, qui rivalisent si ardemment entre eux, sont affiliés à la même Série. Ce sont des compagnies du même régiment. Elles ont un drapeau commun. Ces rivales sont sœurs et bonnes sœurs.

Et toutes ces Séries, et tous ces Groupes, ne sont-ils pas associés dans la Phalange? tous ne sont-ils pas du même corps d'armée? S'ils sont travaillés par d'ardentes émulations, s'ils ont intérêt d'amour-propre et d'hon-

neur à se surpasser les uns les autres, ne sont-ils pas reliés et absorbés tous dans l'intérêt général, dans l'intérêt de la Phalange, *qui est l'intérêt personnel et direct de tous*, — à ne parler qu'intérêt?

Trois Groupes contigus dans l'échelle de la Série travaillent, perfectionnent, raffinent à l'envi : mais il ne convient nullement à chacun des trois que les deux autres manœuvrent mal et périclitent; car cela compromettrait l'aile de Série dans la coalition de laquelle ils sont unis contre une autre aile; cela compromettrait la Série elle-même, dont ils ont tous l'honneur à défendre; cela mettrait même immédiatement en danger le Groupe vainqueur, privé de son mécanisme de Rivalités par défaut ou mauvaises manœuvres des voisins dans le clavier de la Série. — Il est de l'intérêt de chaque note d'être juste, pleine, sonore et bien vibrante; mais il n'est pas de son intérêt que la note voisine soit fausse, étouffée ou criarde. Supposez que Petzold pût facturer un piano dont les touches fussent intelligentes : croyez-vous que la touche *ré*, qui discorde avec les touches *ut dièze* et *ré dièze*, ses voisines, désirerait que l'*ut dièze* et le *ré dièze* se brisassent? Non, non, non; car elle serait la première à y perdre.

Il en est de même des Groupes dans la Série, et des Séries dans la Phalange. Pour fiers rivaux et ardents émules en sciences, en arts, en toute industrie, que soient les Séries et les Groupes, tous sont intéressés au succès les uns des autres. Plus brillants et prospères seront les résultats fournis par chacun des Groupes, plus

la richesse générale augmentera, plus abondante sera la moisson commune, et plus forte, par conséquent, la récolte individuelle de chacun. — Ici donc on ne rivalise que pour bien faire, pour mieux faire, pour parfaire. Est-ce que tous les intérêts individuels convergents au grand foyer sociétaire, toutes les affections individuelles concourant au lien unitaire, n'entraînent pas toutes choses à l'harmonie? Est-ce que, en pareil milieu, le ton ne proscrit pas comme incongruité honnie et déshonorante, l'ombre même d'une querelle? — D'aigres disputes, des rixes dans un pareil milieu, quand tous les intérêts humains font voile de conserve! Allons, vous n'y pensez pas; vous transportez en Harmonie de tristes fruits de Civilisation; vous attribuez au beau figuier les rudes et déchirantes épines des ronces. Oh! en Civilisation, à la bonne heure, parlez-moi d'aigres disputes, de rixes et de guerres... C'est leur terrain! L'opposition radicale, directe, tranchée, des intérêts et des passions, y développe une férocité d'égoïsme à laquelle l'avenir croira plus difficilement sans doute que les Civilisés ne peuvent croire à l'Accord unitaire, au concert affectueux de l'avenir. Cela est forcé. Ayez, au lieu d'intérêts opposés, des intérêts convergents; au lieu du Morcellement, l'Association; au lieu de l'anarchie civilisée, l'organisation sériaire, et vous verrez bientôt que l'homme n'est pas né pour haïr son frère.

Eh bien! pourtant, ils ont préféré décréter que l'homme est essentiellement hostile à l'homme, que la guerre est d'essence humaine; ils ont mieux aimé faire un dogme de cette brutale et stupide impiété et mettre

ainsi le mal sur le compte de la nature de l'homme et de la volonté du Créateur, que de suspecter leur milieu social !—Que le vulgaire des hommes, par habitude du mal et par effet de désespoir, accepte cette idée, à la bonne heure : mais qu'en 1827 ou 28, un sophiste (1), prétendant au rôle de soleil intellectuel de l'humanité, et parlant Dieu, âme, harmonie universelle, s'en vienne étayer ce dogme monstrueux d'une ambitieuse théorie; qu'il jouisse d'un succès de vogue en produisant une sorte de science suprême qui apprend que la guerre est un fait fondamental, inhérent à la condition de l'humanité, nécessairement co-existant avec elle... ceci passe toute permission à laquelle ait droit un philosophe d'être absurde. Le vulgaire dit simplement : « Je crois qu'il y aura toujours des guerres parce qu'il y en a toujours eu jusqu'ici. » Le philosophe, lui, établit une théorie transcendentale pour prouver que cela doit être ainsi, et qu'il est philosophique qu'il en soit ainsi. — Avouons que les philosophes sont bien utiles à l'humanité qui les admire, et à l'État qui les paie !

En résumé, j'ai démontré mon théorème, savoir :

Qu'au sein d'une Phalange, il y a Accord général des Groupes et des Séries qui la composent, et que les Rivalités qui poussent énergiquement au travail et au raffinement en toutes fonctions, loin d'entraîner de fâcheux effets de désordre, concourent au contraire à créer les affections corporatives et resserrent le lien social en proportion de leur degré d'intensité ;

(1) M. Cousin, un philosophe très-fort, demandez à M. Thiers.

1° Parce que les corporations rivales sont toujours ralliées entre elles dans des lignes corporatives d'ordre supérieur, les Groupes dans la Série d'espèce, les Séries d'espèce dans la Série de genre, et ainsi de suite dans la Phalange : les ralliements étant d'ailleurs d'autant plus énergiques que les Rivalités sont mieux nouées ;

2° Parce que les corporations rivales se composent de membres mobiles, engagés les uns les autres dans une foule d'Alliances et d'Accords de toutes sortes, d'autant plus puissants que les Rivalités, et par suite les esprits de corps, sont plus vigoureux ;

3° Parce qu'il est de l'intérêt immédiat de chaque corporation que son mécanisme de Rivalités internes et externes soit solidement établi ;

4° Parce que tous les membres de toutes les corporations de la Phalange étant co-associés, copartageants; la prospérité, la richesse et la gloire de la Phalange étant, pour chacun d'eux, un intérêt personnel et direct, chaque individu et chaque corporation désirent nécessairement le succès de toutes les opérations ;

5° Enfin, parce que la convergence générale des intérêts et des affections établit nécessairement un *Ton* qui entraîne tout élément d'activité au grand foyer d'Harmonie, et prévient jusqu'à l'idée même, inconnue dans les mœurs des populations phalanstériennes, de la querelle, de la rixe et de la guerre.

Sans entrer dans de plus grands détails, sans accumuler des preuves superflues sur la question de l'équi-

libre des rivalités corporatives et du Ralliement des Groupes et des Séries antagonistes, nous ferons remarquer que ce Ralliement puise sa force dans deux faits fondamentaux :

1° L'ASSOCIATION ou la COMBINAISON CONVERGENTE, qui réunit à un même centre supérieur tous les intérêts intimement liés et tous les amours-propres corporisés ;

2° L'ENGRENAGE et la MOBILITÉ des Groupes et des Séries, qui disperse chaque individualité dans une foule de corporations différentes, et rattache par mille liens, les uns aux autres et à l'ensemble, les membres des corporations rivales.

A côté du jeu des Rivalités sociétaires, étudiez le jeu des Concurrences civilisées. Voyez, dans le milieu actuel, deux maisons en concurrence. Chacune tend à ruiner, écraser, anéantir l'autre. Menées, intrigues, dépréciation, manœuvres de toute espèce, avilissement du prix des produits, elles font tout pour réussir. Les Économistes imbécilles trouvent cela magnifique. Rien ne leur paraît plus admirable qu'un mécanisme industriel qui consomme chaque jour de monstrueux écrasements, entasse ruines sur ruines et où l'on voit à tout instant mille entreprises enfoncées et détruites par l'avènement d'une entreprise du même genre établie sur des capitaux et avec des moyens supérieurs. Comme ces désastres particuliers, comme ces forces usées, perdues, brisées, concourent puissamment à la prospérité de l'ensemble ! Et puis, n'est-ce pas, comme en pareils coupe-

gorges, les hommes doivent être bien disposés à s'entr'aimer! Quelle base bien calculée pour asseoir les affections générales et les sentiments sociaux!

Le Morcellement qui, opposant ainsi directement les intérêts et concentrant la Rivalité industrielle sur les individus, met forcément entre eux la haine, a le tort, en outre, de ne créer aucune Rivalité émulative entre les travailleurs. — Voici deux chefs de fabrique qui se haïssent à mort par effet de concurrence : les ouvriers des deux fabriques prennent-ils fait et cause, rivalisent-ils d'ardeur au travail pour faire triompher les produits de la fabrique où ils sont salariés? épousent-ils la querelle, eux qui n'épousent pas les bénéfices? — Pas le moins du monde. Ils se soucient et s'inquiètent peu du maître qui les paie au jour le jour. Chacun fait sa journée en travaillant le moins possible. Ils vont bien prendre à cœur la prospérité du maître qui les tond! Le plus souvent ils le haïssent, — et, c'est fâcheux à dire, quelquefois ils n'ont pas tort.

Dans les Séries, au contraire, toute l'énergie de la Rivalité est pour chacun une cause d'ardentes émulations corporatives, de surexcitation industrielle, et nullement de désaffection. Développée entre des Groupes, la Rivalité n'a rien d'hostile pour les individus qu'elle unit, au contraire, par de puissants et nombreux liens.

Les Rivalités corporatives des Groupes et des Séries sont donc des Rivalités de bon aloi, entraînant au perfectionnement de toutes choses, au bien général, ar-

mées de critiques gaies, facétieuses, piquantes, variant de couleur suivant la nature des réunions, et susceptibles de tous les tons, depuis la galanterie chevaleresque des unes, jusqu'aux bouffonneries et aux franches charges des autres.

§ III.

> L'état sociétaire, en donnant à une passion le plus vaste développement, l'essor en tout degré de gamme, est assuré d'en voir naître des gages de concorde générale, et des ralliements entre les classes les plus opposées. CH. FOURIER.

Que si vous avez étudié et bien compris ce qui précède, vous êtes à même de résoudre toute difficulté relative au jeu des Rivalités corporatives et des Ambitions individuelles dans le mécanisme industriel de la Phalange.

Si l'on vous objectait la possibilité de la discorde dans le sein du Groupe entre candidats concurrents, vous exposeriez comment, en tout cas, le Groupe en ferait promptement justice; combien un ressentiment personnel, en présence de la masse des juges naturels du mérite des candidats, serait ridicule d'abord, et ensuite étrange chez des êtres habitués à se mouvoir dans un régime de parfaite justice distributive, où eux-mêmes sont appelés et habitués à rendre cette justice aux autres ; que pareils sentiments seraient du plus mauvais ton, dans des Groupes composés de gens qui se conviennent, qui se sont acceptés et choisis, qui sont unis

entre eux par l'esprit de corps, par de vives passions, par les affections diverses dont le cœur humain est susceptible : vous montreriez enfin que tous les individus sont sociétaires d'intérêt et de cœur, et, surtout, vous développeriez le grand principe des Ralliements, *la multiplicité des chances, la surabondance des essors.* — Arrêtons-nous y un instant.

Le grand principe des équilibres en toute passion, c'est, en effet, *d'ouvrir une surabondance d'essors à chacune.* — La politesse, la gaîté, l'affection, viennent aux convives, et le sourire du bon vouloir court sur leurs lèvres, quand ils sont assis à une table somptueuse, et assurés d'un service aussi brillant pour le lendemain. — Les mêmes hommes se prennent en haine, si tous les jours ils ont à se disputer une chétive et insuffisante nourriture. Vous aurez beau prêcher des affamés et leur dire : « Modérez votre appétit. La faim, la soif, sont vos plus dangereux ennemis. Défiez-vous des convoitises de la nature, des faiblesses de la chair, de nature qui vous excite à manger les bons morceaux ; » la faim, la soif et les faiblesses de la nature seront plus fortes que vous. Et quand la morale crie aux Civilisés, qui sont des affamés au propre et au figuré : « Modérez votre Ambition. L'amour des richesses et des grandeurs est votre plus dangereux ennemi. Défiez-vous de la nature qui vous excite à solliciter les bonnes places, » l'Ambition, l'amour des richesses et la nature sont, encore ici, plus forts que la morale. — Par Dieu ! vous en avez depuis assez longtemps de belles preuves.

Tant que vous restez dans le dénuement social, vous avez beau faire tomber à verse des prédications de vertu, pousser sur les hautes et basses terres des marées de morale ; vos flots purificateurs ne roulent toujours que haines, conflits, guerres, lâchetés, trahisons, turpitudes de toute espèce, comme les profondes vagues du déluge ancien ne roulaient que des cadavres et des charognes.

Il vaut donc beaucoup mieux, pour établir l'Harmonie sociale, organiser un régime capable d'ouvrir à toute passion légitime, c'est-à-dire inoffensive dans son principe, une surabondance d'essors, que de continuer à prêcher l'abstinence, à moraliser, punir et damner les hommes qui, hors d'un pareil régime, seront toujours poussés au mal par la faim aussi bien que par l'Ambition, par l'Ambition aussi bien que par la faim.

Or, voyez que d'essors ouverts à tous et à chacun dans le régime sériaire. Sur tout objet de science, d'art, sur toute branche d'industrie et d'activité humaines, vous formez des Séries et des Groupes. Le Groupe, à lui seul, fournit autant de hiérarchies qu'il contient de sous-fonctions.—Celui-ci est chef de comptabilité; celui-là dirige les manœuvres de parade ; tel a la plus grande influence comme théoricien; tels autres se partagent le commandement des divers détails du travail, etc. Certes, il y a place pour tous les talents et toutes les prétentions. Ceux qui se sont trouvés dans des réunions où cette répartition des influences s'était accidentellement établie, y ont pu reconnaître que chacun, gouvernant dans les parties où il excelle, reçoit bienveillamment l'impulsion

dans les parties où il a moins de valeur et peu de prétentions. On se flatte volontiers que l'objet où l'on réussit est le plus important, le plus glorieux... Tant mieux! l'amour-propre est satisfait, désarmé, caressé même. C'est un échange de services, de bons procédés, de louanges flatteuses. On s'encourage, on s'excite, on s'exalte, on s'entraîne dans un concert d'affection. Il n'y pas là de place pour la haine. — Qu'on ne vienne pas, pour l'amour de Dieu ! faire objection ici à une vérité générale, par quelques misérables exceptions observées en milieu civilisé, c'est-à-dire dans un milieu faux et sur des hommes faussés.....

Et puis, qu'est-ce que ces essors et ces voies de Ralliement offerts par le Groupe, à côté de ceux que vous présentent l'ensemble des Séries, — même sans sortir encore de la Phalange, sans parler de la nation et du Globe? Voyez l'effet du mécanisme de l'engrenage général des Séries : Ici, vous êtes mon supérieur, mon professeur, vous m'aidez, vous m'instruisez, vous me formez; je vous dois mes progrès dans des travaux que j'aime... Et tout à l'heure, dans une autre Série, où mon ancienne expérience m'a conquis de hauts grades et où vous ne faites que débuter peut-être, je vais vous rendre vos bonnes leçons avec zèle, reconnaissance et joie. Et ce sera toujours entre nous échange de gratitude, de soins, d'affection et de dévouement. Il y a plaisir à obéir et à applaudir, quand on y trouve garantie d'être soi-même à son tour obéi et applaudi. Ces heureuses et bienfaisantes combinaisons, dues aux INÉGALITÉS NATUREL-

LES ET SOCIALES, se rencontrent mille et mille fois pour vous et pour moi, pour nous et pour tous.

Tout le secret de l'Harmonie est là, voyez-vous. Plus vous aurez d'INÉGALITÉS de fortunes, d'âges, de talents, de goûts, de caractères, voire de naissance ; plus vous aurez établi de divisions et de subdivisions dans la masse ; plus vous aurez nuancé de hiérarchies et combiné d'inégalités graduées en Series ; plus les notes de vos gammes seront nombreuses, et variés les timbres et les instruments de votre orchestre, plus brillantes seront alors les modulations, plus mélodieux et puissants les Accords, et ravissants les concerts ! Je le répète, la graduation, l'engrenage et le libre jeu des Inégalités, voilà, avec l'Attraction pour force motrice, tout le secret de l'Harmonie sociale.

Ainsi la route est spacieuse, la carrière est large, les ambitions peuvent courir sans se coudoyer. Allez ! allez ! il y a plus de fonctions que vous n'en pourrez remplir, plus d'honneurs que vous n'en pourriez porter, plus d'espace que vous n'en sauriez dévorer ! Il y a trois millions de Phalanges ; et, de chacune d'elles, partent des milliers de voies de fortune et de gloire, formant un réseau croisé sur le monde, réunissant leurs innombrables fils d'or et de soie au grand foyer de l'Unité-sphérique. Courage donc, ne restez pas en route et courts d'haleine !... Accomplissez les tâches, faites vos preuves, gagnez toujours des palmes nouvelles. Cueillez et récoltez ! En avant, en avant, les épis ne feront pas faute aux moissonneurs...

Vous voyez qu'il y a des distinctions sans nombre, des honneurs infinis, et que ces honneurs prodigués restent honorables, malgré leur multiplicité ; car ils représentent fidèlement les droits et les mérites ; car les rangs sont régulièrement hiérarchisés; car les décorations et les titres ont des significations claires, réelles, ce ne sont plus de ridicules mystifications, comme il en est tant aujourd'hui. Chaque distinction spéciale caractérise quelque chose qui a valeur sociale. Les rangs, les titres, les décorations ne sont plus, je vous le dis, fictions et vains noms : ce sont des étiquettes qui ne trompent pas, des signes vrais.

Or, vous comprenez qu'alors, loin de modérer les Ambitions, on les active, qu'on les agace, qu'on les fouette. Plus il y aura d'Ambitions en jeu, plus il y aura de forces déployées et employées. Voyez seulement à l'armée si déjà on ne trouve pas avantage à stimuler les hommes par l'appât des avancements.... Et puis, aux Phalanges, les ligues ambitieuses sont des moyens d'Accord et de Ralliement. Les inégalités et les contrastes font circuler les affections, échangent les bons offices, cimentent les dévouements passionnés des uns aux autres, de tous à la masse.

§ IV.

Ils disent que le malheur est la destinée du genre humain, que la vie est un temps d'épreuves, d'expiations.... puis, quand on leur demande quel est donc ce grand crime qu'il faut que l'homme expie, ils répondent que c'est mystère.....

Vos philosophes ne disent-ils pas aussi que l'homme est le roi de la création? — C'est un roi détrôné : rendez-lui son trône et ses palais, rendez-lui son génie et sa vertu en lui rendant ses passions ! La passion, c'est le génie et la vertu, le mérite et la récompense. CH. DAIN.

Les passions sont l'élan de l'homme vers sa destinée.
Madame DE STAEL.

La nature humaine est comme une pierre précieuse, taillée à mille facettes inégales, douées de mille polarisations différentes. Chaque individualité peut s'allier à toutes les individualités ambiantes, par un nombre plus ou moins grand de facettes et de pôles semblables ou concordants et sympathiques.

Les natures les plus riches, les plus élevées en titres passionnels et sociaux, sont évidemment celles qui possèdent la plus grande quantité de facettes et de pôles attractifs, qui peuvent former, en toute passion, les liens les plus nombreux et les plus puissants à la fois, celles enfin que Dieu a armées des affinités les plus variées, rendues aptes aux combinaisons affectives les plus fortes et les plus multipliées.

Ainsi, comme l'Oxygène, élément *pantogame* (1), qui

(1) Il faudrait comprendre, sous cette désignation de corps panto-

se combine avec tous les corps de la nature, est, dans le monde matériel et dans la chimie organique, le roi des corps élémentaires; de même, dans le monde social ou passionnel, le caractère le plus hautement prédisposé à toute affinité, le plus fortement doué de toute passion, le caractère omnimode et pantogame, sera aussi le Roi des caractères. — Dans le milieu social providentiel, chaque nature contribue à l'Harmonie en proportion composée du nombre et de l'intensité de ses Attractions. Chacun y joue un rôle d'autant plus important, qu'il porte en lui de plus hauts désirs; car les désirs sont des forces motrices qui passent toujours en acte. Les rangs occupés dans l'échelle des caractères, sont corrélatifs aux doses de passion. La plus forte intégrale passionnelle est au sommet. C'est ainsi que, dans tout système sidéral, le Soleil central, pivot de tourbillon, en est toujours la masse la plus *attrayante;* car l'Attraction mène le monde et en gouverne toutes les Harmonies.

Les natures les plus antipathiques ont toujours elles-mêmes quelques points par où elles se touchent. Elles ont toujours des notes consonnantes, et peuvent s'unir dans quelques accords particuliers, indépendamment de la fusion de toutes leurs modulations partielles dans la grande symphonie unitaire de l'ensemble.

Nous pourrions insister ici sur ce que LE CONCERT DES INÉGALITÉS GRADUÉES est la condition et la base,

game, l'oxygène, l'hydrogène et l'azote, la substance gazeuse sous sa triple modalité, majeure, mineure et neutre.

non-seulement de l'Harmonie sociale, mais encore de la Justice sociale. Nous pourrions même élever cet admirable théorème aux régions supérieures, et le montrer, dans tout son éclat, gouvernant les hautes Harmonies du monde, les Harmonies souveraines et la Justice éternelle. Mais ces dernières considérations surtout sortiraient du cadre imposé à ces deux volumes : elles rentrent dans celui d'un autre ouvrage où elles trouveront place. Remarquons seulement ici que si les théories d'*Égalité*, froissant toutes les conditions naturelles, et parfaitement contraires à l'Ordre des choses, sont à l'une des extrémités des absurdités et des injustices, à l'autre extrémité de la même échelle, se placent les faits de Féodalité : Féodalité de la naissance, Féodalité du capital, Féodalité de la capacité, Féodalité religieuse ou Théocratie, etc. Ces formes, attachant tous les avantages sociaux à une seule puissance, les ordonnant par rapport à une seule faculté, les distribuant sur une hiérarchie unique et souvent fermée, laissent comme des Parias les masses pressées au bas de cette échelle unique, sans compensations à leur infériorité, tandis que rien n'équilibre la supériorité de ceux qui trônent en haut. Ces formes sont celles du *pouvoir social* dans les Périodes subversives : Aristocratisme, despotisme, régime des castes dans toutes leurs variétés, oppression et domination sous tous leurs aspects !

Toute notre histoire est là, celle que les institutions religieuses de l'antiquité et du moyen-âge ont faite, celle que les institutions de la féodalité militaire ont faite, celle que l'argent nous fait aujourd'hui, et même celle que

les Saint-Simoniens nous voulaient faire. Il est malheureux que les esprits qui se révoltent contre ces diverses formules du despotisme, n'aient su leur opposer longtemps par réaction que les théories absurdes du *nivellement égalitaire*. Il fallait s'élargir l'esprit et comprendre que la justice humaine n'est, ni la distribution à dose égale de chaque avantage social à chaque individu, ni la concentration de tous les avantages dans certaines fractions, au détriment du reste, mais ceci : *La distribution proportionnelle et compensative de ces avantages répandus sur* TOUS, DANS UNE INFINITÉ DE HIÉRARCHIES DIFFÉRENTES, *en doses naturellement et socialement* INÉGALES, *corrélatives pour chacun, dans chaque hiérarchie, à ses titres spéciaux dans cette hiérarchie.*—Voilà la Justice ; voilà ce qui est bon à tous et pour tous; voilà ce qui est dans les convenances de la nature, de la raison, de la société; voilà ce qui peut établir l'Harmonie en multipliant pour chacun les satisfactions, les joies variées et les essors ; en puisant à pleines mains, pour tous, à la source infinie des bonheurs surabondants que la puissance amoureuse et paternelle de Dieu, ouvre à grands flots au sein de la Nature et de l'éternelle Harmonie des choses !

Il y a d'inépuisables trésors, et voilà qu'au lieu de les exploiter de bon accord, comme devraient faire des frères, vous vous entre-déchirez pour des misères ! Il y a de quoi donner surabondamment à tous, et vous disputez pour savoir ce que ceux-ci ou ceux-là n'auront pas ! préparons donc plutôt les tables du festin : l'espace est grand, et chacun est convié !...

Voilà, faites un monde où toute capacité utilisée soit rémunérée dignement sans prendre sur l'héritage de ceux qui sont nés bourgeois ou roturiers dans l'ordre des capacités; où toute famille qui porte un nom rendu glorieux par des actes passés, puisse étaler ce nom avec orgueil, et s'en faire, comme d'un joyau précieux, une noble parure, sans prendre sur la gloire des actes présents, sans étouffer l'essor des gloires à venir; où ceux que la fortune a favorisés puissent doubler leur fortune en l'engageant dans l'œuvre sociale au service de l'humanité et accroître par ce concours la source des richesses où tous viennent s'abreuver... Ayez des faveurs pour la beauté du corps, des autels pour la beauté de l'âme, des récompenses pour tous les mérites, des couronnes pour toutes les gloires ! ayez des récompenses, des couronnes et des autels pour toute force, pour toute passion, pour toute puissance, et faites ainsi converger *par* ATTRAIT, toute faculté sur l'œuvre du bonheur de tous !!

Ne voyez-vous pas qu'en proscrivant la Noblesse du nom, vous perdez une force pour l'œuvre humanitaire, et que vous la lui rendez hostile? que vous perdez une force et la rendez hostile en comprimant l'essor des Capacités? que vous perdez une force et la rendez hostile quand vous voulez ruiner le Capital au profit du Travail? que vous perdez une force et la rendez hostile quand vous voulez maintenir l'oppression et l'exploitation du Travail au profit du Capital? que vous perdez une force et la rendez hostile en prêchant le dédain de la Matière et le mépris de la Beauté? qu'en luttant contre la Raison au profit de la Foi, vous perdez une force et la rendez

hostile? qu'en détruisant le Sentiment religieux pour détruire des dogmes absurdes, vous perdez une force et la rendez hostile?

Vous mettez aux prises la Capacité contre la Naissance, la Fortune contre la Naissance et la Capacité; le Capital contre le Travail, et le Travail contre le Capital; la Matière contre l'Esprit, et l'Esprit contre la Matière; le Sentiment religieux contre la Raison, et la Raison contre le Sentiment religieux; la force contre la force, l'intérêt contre l'intérêt, la passion contre la passion! Et c'est quand vous avez armé ainsi toutes les Puissances naturelles et sociales les unes contre les autres, quand vous avez engagé le combat, et que vous sonnez la charge, et que vous poussez les houras de guerre, c'est alors que vous dites : « L'homme est un être dégradé, dont la nature n'est que » vice et corruption; Dieu a mis l'homme sur une terre » maudite, dévouée à toute division, à toute douleur et » à toute misère! »—Lui, Dieu! hélas! hommes de philosophie et de religion, c'est vous qui le faites stupide et infâme ainsi. Dieu est-il donc un vautour qui se repaisse de chair humaine, et se réjouisse à l'odeur des cadavres, que vous le dites décréteur de la division et de la guerre ici-bas! Et votre terre, fatalement vouée aux guerres, à vous entendre, pousse-t-il donc au printemps des baïonnettes et des épées de son sein?

Dieu a mis le désir du bonheur en nos âmes. Il a mis sur notre terre les fleurs que nous aimons, et les épis qui nous nourrissent. Notre terre centuple l'épi que

nous y semons. Elle pousse encore la moisson quand nous l'abreuvons du sang de nos frères...

Grand Dieu, bon et puissant! rends puissante la voix de ceux qui ont compris ta Loi et qui annoncent ton Règne à leurs frères! Ouvre les intelligences fermées, fais éclore en leur sein l'amour!... Et toi, belle Terre que nous avons si longtemps ravagée, beau Paradis dévasté qui pleures tes premiers jours, *toi dont l'âme est co-substantielle au feu et à la lumière* (1), prépare tes fleurs, tes grappes et tes épis, tes riches parures, tes voix et tes grandes Harmonies, car le terme des longs deuils approche, et voici bientôt le jour prédit de la réhabilitation, le beau jour de la fête et des renaissances!

Terminons ce chapitre consacré aux *Équilibres majeurs* (2), et, pour rentrer dans la spécialité de la science

(1) *Huic animæ terrenæ... quam luci et igni cognatam dixi.*
KEPPLER.

(2) On appelle *Equilibres majeurs*, ceux qui sont tirés du jeu des deux passions d'*ordre majeur*, Amitié et Ambition, et qui président surtout à l'ordonnance et à la hiérarchie des intérêts industriels. Les *Équilibres mineurs* sont ceux que fournissent les deux Affectives *mineures*, Amour et Famille. Ces derniers équilibres ne pouvant être etablis d'emblée au début de l'Harmonie, parce qu'ils reposent sur des mœurs loyales et autres dispositions inconnues aux Civilisés, dispositions qui ne viendront que comme conséquences de l'organisation régulière et sériaire des affaires de *Mode majeur*, nous nous abstiendrons d'en parler ici. Du reste, les principes généraux de ces Équilibres sont les mêmes que ceux qui concernent le majeur. Nous en renvoyons l'étude à l'ouvrage où nous traiterons les questions de *Haute-Harmonie*. Elle aura là sa place naturelle, et s'y développera à l'aise.

de ces Équilibres, condensons, dans la formule de ce glorieux théorème que nous avons pris pour épigraphe, et qu'il faudrait graver en lettres d'or, la double et merveilleuse propriété du Régime sériaire, sur laquelle nous avons eu principalement à insister ; savoir :

ABSORPTION DES RIVALITÉS ET ANTIPATHIES COLLECTIVES DE CHAQUE MASSE, PAR ACCORD INDIVIDUEL DES SECTAIRES DANS DIVERS GROUPES ET CORPORATIONS ;

ABSORPTION DES RIVALITÉS ET ANTIPATHIES INDIVIDUELLES DE CHACUN, PAR RALLIEMENT EN DIVERS GROUPES ET CORPORATIONS, OU LES GOUTS COINCIDERONT AVEC CEUX DE L'ANTIPATHIQUE, ET SUBSTITUERONT PLUSIEURS AFFECTIONS ACCIDENTELLES A UNE ANTIPATHIE NATURELLE.

FIN DU SECOND VOLUME
ET DE L'EXPOSITION ÉLÉMENTAIRE GÉNÉRALE.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE SOCIÉTAIRE.

(1er mars 1849.)

TOUS LES LIBRAIRES DES PROVINCES

Font venir de Paris les ouvrages, sur demande, et les livrent *aux prix* du Catalogue.

ON REÇOIT IMMÉDIATEMENT ET FRANCO

Par la poste, tout ouvrage demandé, en ajoutant 20 0/0 au prix coté au Catalogue. (S'adresser *franco* à la LIBRAIRIE SOCIÉTAIRE, rue de Beaune, 2, à Paris, et accompagner la demande d'un bon sur la poste ou à vue sur une maison de Paris.)

POUR LA VENTE EN DÉTAIL,

S'adresser à la LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE, quai Voltaire, 25, en face du pont National.

OUVRAGES D'ÉTUDES PROGRESSIVES.

I. OUVRAGES PRÉPARATOIRES.

Ces ouvrages, peu volumineux chacun, doivent être consultés par les personnes qui ne veulent que *tâter* d'abord les principes généraux de l'École phalanstérienne, connaître son but et le caractère de ses moyens. Toutefois, si l'on est *décidé* à aborder l'étude de la Doctrine, on peut aller immédiatement aux ouvrages d'Exposition.

LE SOCIALISME DEVANT LE VIEUX MONDE ou *le Vivant devant les morts*, par Victor Considerant, représentant du peuple; suivi de *Jésus-Christ devant les conseils de guerre*. (Cet ouvrage se compose de quatre parties : — *Qu'est-ce que le socialisme ?* — *Développements du socialisme.* — *Les caractères et les dangers du socialisme.* — *Les adversaires du socialisme*, — et contient une exposition des différents systèmes compris sous le nom de Socialisme). Un vol. in-12, format in-8 compacte, 2e tirage..... 2 f.

PRINCIPES DU SOCIALISME, *Manifeste de la Démocratie au XIXe siècle*, par V. Considerant, ancien élève de l'École polytechnique, Représentant du peuple. (Programme des questions sociales; étude des intérêts généraux et des besoins de

l'époque ; solutions des grands problèmes politiques et sociaux). 2e édition, grand in-18. Prix..... 50 c.

PETIT COURS DE POLITIQUE *et d'Économie sociale, à l'usage des ignorants et des savants ;* par le même. (Critique familière des préjugés de toutes les opinions.) 2e édit., 3e tirage. gr. in-32..... 40 c.

DÉBACLE DE LA POLITIQUE *en France ;* par le même. (Critique id. plus développée.) gr. in-12..... 1 f.

MANIFESTE DE L'ÉCOLE SOCIÉTAIRE *fondée par Fourier*, ou *Bases de la Politique positive ;* par le même. (Cet ouvrage s'adresse aux esprits habitués aux formes logiques et didactiques.) 3e édit. In-18..... 1 f.

APERÇUS SUR LES PROCÉDÉS INDUSTRIELS. — URGENCE DE L'ORGANISATION SOCIÉTAIRE, par Just Muiron 3e édit., in-12. Paris, 1849..... 2 f.

PAROLE DE PROVIDENCE, *suivi de Morceaux choisis* ; par Mme Clarisse Vigoureux. (Éloquente expression religieuse des idées fondamentales de la Doctrine.) 2e éd. gr. in-18..... 1 f.

THÉORIE DES FONCTIONS (*Coup d'œil sur la*), par A. Tamisier, Représentant du peuple, ancien élève de l'École polytechnique. (Vues générales philosophiques.) 2e éd. In-32. 50 c.

DE L'ANARCHIE INDUSTRIELLE, *Mémoire inédit de Fourier*. (Critique sociale et économique.) In-12..... 75 c.

LE PRÉSENT ET L'AVENIR, par J. B. Krantz, ingénieur des ponts-et-chaussées. Br. in-18..... 50 c.

QUELQUES MOTS SUR L'ORGANISATION DU TRAVAIL, par Baudet-Dulary. In-8°, 1848..... 10 c.—*Épuisé.*

Transition.

ALMANACHS PHALANSTÉRIENS, 1845, 1846, 1847, 1848, 1849. (Articles nombreux et variés. Almanach beaucoup plus volumineux qu'aucun de ceux qui se vendent au même prix.) In-16. Chaque exemplaire..... 50 c.

PRINCIPES PHILOSOPHIQUES, *politiques et économiques de l'École Sociétaire*, par V. Considerant. (*Paraîtra bientôt.*)

II. EXPOSITIONS ÉLÉMENTAIRES ABRÉGÉES.

Ouvrages excellents à consulter si l'on veut prendre une première notion générale de la Théorie. Toutefois, aucun d'eux ne donne une lumière suffisante pour déterminer une conviction approfondie.

VUE D'UN PHALANSTÈRE *accompagnée d'un texte explicatif.* (Voir plus bas à l'article OBJETS D'ART.)

L'ORGANISATION DU TRAVAIL *et l'Association* ; par Math. Briancourt, 2e édit., 4e tirage, gr. in-32..... 60 c.

—*Précis du même ouvrage*..... 25 c.

VISITE AU PHALANSTÈRE ; par le même. (Ouvrage descriptif sous forme de Voyage dans un pays organisé d'après la Théorie harmonienne.) gr. in-32..... 1 f. 50 c.

EXPOSITION ABRÉGÉE *du Système phalanstérien de Fourier*, suivi des *Études sur quelques Problèmes fondamentaux de la Destinée sociale* (9 *Thèses.*), par V. Considerant, 3e édit. 4e tir. gr. in-32..... 50 c.

— *Le même ouvrage* sans les Études..... 25 c.

SOLIDARITÉ, *Vue synthétique sur la Doctrine de Fourier*, par Hip. Renaud, ancien élève de l'École Polytechnique. 3e édit. 3e tirage. gr. in-18..... 1 f. 25 c.

Transition.

EXPOSITION DE LA THÉORIE *de Fourier*, faite à Besançon, par V. Hennequin. 3e édition, 1848. 1 vol. in-18... 1 f. 25 c

III. EXPOSITIONS ÉLÉMENTAIRES DÉVELOPPÉES.

DESTINÉE SOCIALE, par V. Considerant. (Cet ouvrage dont on peut aborder la lecture sans préparation, initie complètement à la connaissance de l'Organisation phalanstérienne et aux bases générales de la Doctrine.) Belle édition avec vignettes.

— Deux éd. de cet ouvrage ont été épuisées. Le 1er vol. de la 3e éd. (form. Charpentier), expose les principes généraux de la Science sociale, la critique de la société actuelle, la loi du développement historique de l'humanité et l'organisation économique du Régime sociétaire,..... 2 fr. 50 c.

— Le 2e vol. est consacré à la description du mécanisme actif et vivant de ce régime et à ses passionnels harmoniques.

— Il reste encore quelques exemplaires de la seconde édition, format in-8°, aux prix de 6 fr. chaque vol. complet.

LE FOU DU PALAIS-ROYAL. *Dialogues sur la Théorie Phalanstérienne*, par F. Cantagrel. (Complète la connaissance élémentaire après la lecture de l'une quelconque des *Expositions abrégées.*) 2e édit. fort vol. gr. in-18..... 3 f.

IV. OUVRAGES DE FOURIER.

On n'abordera ces ouvrages avec fruit qu'après être parvenu au degré de connaissance donné par les ouvrages de la précédente catégorie.

L'HARMONIE UNIVERSELLE *et* **LE PHALANSTÈRE**, *exposés par Fourier*. Recueil méthodique des œuvres choisies de l'auteur. — *Cet ouvrage, qui forme deux volumes in-18, format Charpentier*, paraît en 20 livraisons de 36 pages compactes, contenant la matière de 50 pages de l'édition in-8 des œuvres complètes. —La publication se compose de 20 livrai-

sons et constitue l'Exposition de la théorie de Fourier par la réunion des plus beaux morceaux de l'auteur.

Chaque livraison : 30 centimes.

Le premier volume est en vente ; le deuxième paraîtra prochainement.

THÉORIE DE L'UNITÉ UNIVERSELLE. (C'est l'ouvrage capital de Fourier.) 2e édit. 4 fort vol. in-8, contenant le *Plan du Traité de l'Attraction*, et quatre vignettes. (tomes II, III, IV et V des œuvres complètes.)..... 18 f.

— chaque volume séparément..... 4 f. 50 c.

— Le même ouvrage publié par livraisons. Prix de chaque livraison : 50 cent. pris au bureau. — *La souscription est permanente : une ou plusieurs livraisons par semaine, à la volonté des souscripteurs.*

LE NOUVEAU MONDE *industriel et sociétaire.* (Abrégé du précédent, mais néanmoins difficile à lire sans préparation.) 3e édit. fort vol. in-8. (tome VI des œuvres complètes.)..... 5 f.

THÉORIE DES QUATRE MOUVEMENTS. (Ne peut être lu avec fruit que comme complément d'études, après une connaissance avancée de la Théorie.) 3e édit. 1 fort vol. in-8. (tome I des œuvres complètes)..... 6 f.

— Les 6 vol. précédents ensemble..... 28 f.

ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE :

LE BERGER DE KRAVAN, ou Entretiens socialistes et démocratiques sur la *République* et les *prétendants monarchiques*, par Eugène Sue. (Cet ouvrage est le premier d'une série de petits livres socialistes d'Eugène Sue, que nous devons publier successivement sous le titre du *Berger de Kravan*).—Joli in-32 de 128 pages..... 50 c.

CONJURATION DES JÉSUITES, *Publication authentique du plan secret de l'Ordre*, par l'abbé Leone, préface par V. Considerant. 1 vol. in-8..... 5 fr.

MUSIQUE VOCALE (*Traité élémentaire de*), par M. et Mme Émile Chevé, très grand in-8..... 9 f.

MÉTHODE D'HARMONIE, par les mêmes. 2 v. gr. in-8. 15 f.

CONSEILS SUR LA ROYAUTÉ, *à Mgr le Comte de Paris*, par Jules de Presles. Paris, 1846..... 1 f.

ESQUISSE D'UNE SCIENCE MORALE, *Physiologie du sentiment*, par Alphonse Gilliot. 2 vol. in-8..... 10 f.

LE PROBLÈME DE L'ORGANISATION DU TRAVAIL *devant l'Acad. des sciences morales et polit.*, par M. Ramon de la Sagra. in-8°..... 20 c.

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

IMPRIMERIE LANGE LÉVY ET COMP., RUE DU CROISSANT, 16.

DESTINÉE SOCIALE.

PAR

VICTOR CONSIDERANT,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE ET CAPITAINE DU GÉNIE.

TOME TROISIÈME

(1re. LIVRAISON).

Les Destinées sont les résultats présens, passés et futurs des plans établis par Dieu, conformément aux lois mathématiques.

CH. FOURIER.

Jeune soldat, où vas-tu ?
Je vais combattre pour les lois éternelles descendues d'en-haut.....
Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

DE LA MENNAIS.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE SOCIÉTAIRE,
Rue de Seine, 10,

ET CHEZ LES DÉPOSITAIRES DU COMPTOIR CENTRAL DE LA LIBRAIRIE.

M D CCC XLIV.

IMPRIMERIE DE SAINTE-AGATHE,
A BESANÇON.

DESTINÉE SOCIALE.

PAR

VICTOR CONSIDERANT,

Capitaine du Génie, ancien Élève de l'École Polytechnique.

TOME TROISIÈME.

Les Destinées sont les résultats présens, passés et futurs des plans établis par Dieu, conformément aux lois mathématiques.

CH. FOURIER.

Jeune soldat, où vas-tu ?
Je vais combattre pour les lois éternelles descendues d'en-haut.....
Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

DE LA MENNAIS.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE DE L'ÉCOLE SOCIÉTAIRE,
Rue de Seine, 10,

ET CHEZ TOUS LES DÉPOSITAIRES DU COMPTOIR CENTRAL DE LA LIBRAIRIE.

M DCCC XLIV.

AVERTISSEMENT.

Cet ouvrage ne devait avoir que deux volumes. La matière s'étant développée au delà des prévisions de l'auteur, et l'*Intermède* ayant augmenté encore le second volume, force a été d'en faire un troisième qui commence au Traité de l'*Éducation*.

La 1re. livraison de ce troisième volume, qui va jusques à la fin du chap. VIII consacré aux *méthodes d'enseignement*, était imprimée déjà avant la composition de l'*Intermède*, et par conséquent avant l'époque de la publication du second volume.

C'est ce qui explique pourquoi la pagination de ce troisième tome continue celle du tome II.

Les questions relatives à l'éducation ayant été soulevées dans le public et devant l'être bientôt encore, à propos de la loi sur la liberté de l'enseignement, on a pensé qu'il pouvait être bon de livrer en ce moment cette

partie, depuis si longtemps imprimée, du troisième volume.

Aux réserves de l'Intermède, qui s'étendent sur cette livraison anciennement composée, l'auteur ajoute une observation : c'est que, à l'époque où furent imprimées ces pages, il n'était nullement question de la guerre soulevée par le haut clergé contre l'Université.

Ces mots, l'*éducation universitaire*, servaient alors à caractériser le système d'éducation de la société actuelle. C'est dans ce sens que l'*éducation universitaire* est ici critiquée. On se tromperait donc étrangement si l'on voulait faire peser sur l'Université, au profit de ses adversaires du jour, des critiques dont l'objet est beaucoup plus général. Si le système universitaire est nominativement et spécialement attaqué, c'est qu'il était le seul dont il pût être question il y a dix ans.

Ajoutons, pour être juste, que d'importantes améliorations ont été faites dans l'Université depuis dix ans, et que ce grand corps est véritablement en progrès. La liberté d'enseignement, que quelques-uns de ses membres redoutent à tort, lui sera, nous l'espérons, beaucoup plus utile que funeste, et le fera marcher plus rapidement encore, par le stimulant d'une concurrence utile, dans la voie des améliorations.

Louveciennes, septembre 1844.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LA 1re. LIVRAISON

DU IIIe. VOLUME.

L'ÉDUCATION.

ARGUMENT.

La Société doit l'Éducation à l'individu. 335

SUITE DE LA

TROISIÈME PARTIE.

HARMONIE.

TROISIÈME LIVRE.

L'ÉDUCATION. — SUBVERSIVE ET HARMONIQUE.

CHAPITRE PREMIER. Examen de l'Éducation subversive. Éducation publique. 361

CHAPITRE DEUXIÈME. Examen de l'Éducation subversive. Éducation particulière. 383

CHAPITRE TROISIÈME. Conditions générales de l'Éducation. 399

CHAPITRE QUATRIÈME. Éducation harmonique. — Prélude. 417

CHAPITRE CINQUIÈME. Premiers développemens. — Éducation passive ou du premier âge. 435

CHAPITRE SIXIÈME. Seconds développemens. — Éducation active. Initiation de l'enfant à la vie sociale-industrielle. 465

CHAPITRE SEPTIÈME. Troisièmes développemens. — Éducation active. Application; pleine entrée de l'enfant dans la vie sociale-industrielle. 305

CHAPITRE HUITIÈME. Des méthodes d'enseignement et du corps enseignant. 339

NOTE sur la langue unitaire et sur l'enseignement naturel des langues en Harmonie. 391

FIN DE LA TABLE DE LA 1re. LIVRAISON DU IIIe. VOLUME.

L'ÉDUCATION.

Ne faut il pas que, dès sa naissance, l'homme rencontre sous la Loi de Providence une éducation toute puissante de développement?

Et cette éducation ne consiste-t-elle pas à faire éclore toutes les facultés et instincts dont chaque sujet a été doué par le Dispensateur suprême, pour concourir à l'Harmonie générale, et trouver des jouissances infinies dans l'accomplissement de sa propre Destinée?

CLARISSE VIGOUREUX.

L'abeille change tout en miel, et l'araignée en venin. *Proverbe espagnol.*

L'ÉDUCATION.

ARGUMENT.

LA SOCIÉTÉ DOIT L'ÉDUCATION A L'INDIVIDU.

> Par cela seul qu'il existe, l'homme a tous les droits qui découlent du fait de son existence, c'est-à-dire tous ceux dont il a besoin pour vivre d'une manière conforme à sa nature.
>
> HEPP.

C'EST ici que nous aurions encore un compte à régler avec la Civilisation; car, ici, elle est en si flagrant délit d'absurdité et de malfaisance, que les Civilisés eux-mêmes n'ont qu'une voix pour l'accuser.

Chez nous, d'abord, l'éducation est une EXCEPTION. Sur trente-trois millions d'individus que contient la France, il y en a certes vingt-huit millions, au moins, qui n'ont pas reçu ce que

l'on appelle l'éducation. — Dans cette société-ci, vit qui peut, élève ses enfans qui peut. Elever les enfans, c'est la tâche de ceux qui les font; la société ne s'inquiète pas de savoir si ceux qui ont pu les faire, pourront les élever. — Seulement, elle a semé en quelques villes, çà et là sur le grand territoire de France, un certain nombre d'hospices d'enfans trouvés : encore nos savans économistes ont-ils récemment reconnu que cette ombre de prévoyance sociale est mauvaise et funeste chose, que cela augmente le nombre des enfans naturels. Ils prêchent maintenant pour que l'on ferme les portes de ces hospices. Il y aura alors, année commune, moins d'enfans naturels et plus d'infanticides; ce qui constitue un double avantage, — vu les dangers de l'accroissement de population, contre lesquels ils ont encore les belles recommandations de prudence que vous savez. Donc, que l'on ferme les hospices pour les enfans, et que l'on élargisse les prisons pour les mères.... la morale y gagnera, et le bourreau aussi.

Mais je disais qu'en pleine Civilisation et sur toute la surface de la belle France, l'éducation, — ce que l'on appelle éducation, — est un privilége uniquement réservé aux enfans des familles riches ou aisées : les autres, — vingt-huit

millions d'individus sur trente-trois, — sont dépourvus de toute culture. Des populations entières, au sein de la France, ne vous présenteraient sous ce rapport aucun trait de différence avec n'importe quelle population barbare.

Que dites-vous de ce résultat, de ce fait de brutale statistique? Cela vous semble-t-il dans l'ordre de ce qui doit être? Une société dans laquelle les humains que l'on élève sont en proportion seulement de cinq sur trente-deux! Et encore cette éducation exceptionnelle n'est-elle pas un fait d'institution sociale; c'est un fait purement familial. La loi qui exige que le père donne à son fils sa fortune, n'exige pas qu'il lui donne l'éducation.

Quand vous méditez avec le sentiment du bon et du vrai, quand vous rêvez ce que devrait être une société humaine, je vous le demande, l'image évoquée par ce sentiment du bon et du vrai, — qui est le meilleur juge de tous les deux, — n'est-ce pas celle d'une mère tendre et prévoyante, qui, à toute la sollicitude de la maternité, joindrait la puissance et la vaste intelligence dont Dieu n'a pas fait l'apanage de l'individu, mais de l'espèce; d'une mère qui aurait pour tous ses enfans le lait de ses mamelles, de douces

caresses, des soins, des secours; qui donnerait à tous, avec amour, aide et protection; qui tous les élèverait, les exercerait, les développerait dans le sens de leurs désirs et de leurs facultés; qui les doterait tous, qui les placerait tous, qui les bénirait tous?...

Oh! la société d'aujourd'hui n'est pas cette mère tendre, bonne, intelligente, prévoyante et secourable! La société d'aujourd'hui, c'est une méchante marâtre, sans cœur et sans entrailles, qui a bien quelques sourires pour un petit nombre de riches, de fainéans et de fripons, mais qui chasse du pied et maudit les grandes légions de ses enfans pauvres, dont les mains sont calleuses, dont le corps se courbe au dur travail. Elle ne leur parle, à ceux-là, que pour leur demander argent, sueurs, sang. Quand sonne pour eux l'âge de vingt ans, elle prend les plus forts, les plus grands, les plus robustes, les mieux venus; elle leur apprend à marcher en ligne sur trois de profondeur, et à se présenter régulièrement à la gueule des canons chargés à mitraille. Voilà la seule éducation dont la société fasse positivement son affaire à l'égard des masses, en tout pays civilisé.

Et puis, à ces pauvres malheureux parias, ton-

dus, écorchés, tués comme des bêtes de somme ou de boucherie, on parle du respect qu'ils doivent à la société, de l'amour qu'ils doivent à la patrie. On leur parle bien aussi, par Dieu! de l'amour de la gloire.... et c'est avec cela qu'on les fait se ruer par masses compactes sur des redoutes garnies, sur des batteries serrées; et quand ils se sont fait hâcher au nom de la gloire, on jette têtes, troncs, bras et jambes, des blessés avec des morts, tout pêle-mêle, dans les grandes fosses. On recouvre de terre, et c'est fini.... Oui, toute cette morale de devoirs, d'amour de la patrie, de respect à la société, d'amour de la gloire; toutes ces saintes cordes du cœur humain, servant aux classes qui exploitent à entortiller lâchement leurs victimes, tout cela, pour qui scrute et voit à nu les choses, est bien odieux et bien infâme. C'est un grand abusement à la fois et un grand sacrilége; et ce serait une fière journée que celle où les masses viendraient à comprendre ce qu'il y a de peu respectable et de peu sacré dans tout ce qu'on les a depuis long-temps façonnées à vénérer....

Je sais bien que cette expression nue et crue de la vérité soulèvera la colère des hommes méchans qui exploitent avec connaissance de cause, aussi bien que celle des niais qui ont encore

dans les oreilles les discours de leurs nourrices et de leurs grand'-mères; mais qu'y faire? Il faut les laisser accuser et crier contre les novateurs, qui ne leur parlent pas d'ailleurs d'aller à l'Association par les révolutions, mais bien leur prédisent les révolutions, s'ils n'arrivent pas à l'Association : — ce qui sera pure justice.

La première condition pour que la société ait le droit de réclamer de l'individu amour et respect, c'est d'abord qu'elle se soit mise en frais d'éducation pour lui. Une mère qui abandonne son enfant, n'a pas droit à l'amour de son enfant; elle a droit à sa haine.

LA SOCIÉTÉ DOIT L'ÉDUCATION A L'INDIVIDU.

Et maintenant, que doit être l'éducation?

HARMONIE.

TROISIÈME LIVRE.

L'ÉDUCATION, — SUBVERSIVE ET HARMONIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Examen de l'Éducation subversive.

ÉDUCATION PUBLIQUE.

Otez-moy la violence et la force ; il n'est rien, à mon avis, qui abastardisse et estourdisse si fort une nature bien née.

. . . . . .

Cette police de la plus part de nos Colléges, m'a tousiours desplu. On eust failly à l'adventure moins domageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraye geaule de jeunesse captive.... MONTAIGNE.

Je n'envisage pas comme une institution publique, ces risibles établissemens qu'on appelle colléges.

J. J. ROUSSEAU.

Ier.

On ne cesse de criailler à nos oreilles, comme qui verseroit dans un entonnoir. MONTAIGNE.

Ces tortures seront-elles éternelles !...

BYRON.

TOUT étant au rebours du bien en Civilisation, il arrive non-seulement que l'éducation n'y existe pas pour les masses, mais encore que l'éducation exceptionnelle de la minorité des privilégiés se fait dans des conditions ridicules et

pitoyables. Il n'y a, comme je le disais, qu'une voix sur l'absurdité de nos méthodes; mais on en reste là-dessus à une critique vague, mal faite, indolente et stérile. Rien n'est misérable comme les opinions du monde sur l'éducation. D'abord, c'est une vieille discussion qui est sur le tapis; aujourd'hui encore on en est à savoir si l'éducation doit être *publique* ou *particulière*.

Il est bien certain qu'à prendre les choses telles que nous les avons, chacune des deux opinions peut trouver de fiers argumens contre l'autre. Que n'a-t-on pas à dire sur nos pensions et nos colléges? Tout ce qui y est réglementé pour l'éducation a atteint le dernier degré de l'absurde. Un collége!!... Voici des enfans, des êtres pleins de vie, de séve, avides de joie et de mouvement; un sang vif et chaud bondit dans leurs veines : leur nature est toute d'expansion, elle jaillit au-dehors. Ces troupes d'enfans actifs, remuans, joyeux, babillards, sont en affinité avec l'air, le soleil, les grandes herbes des champs, la liberté, comme les jeunes couvées des fauvettes au mois de mai. Certes, les besoins de cet âge sont faciles à saisir; leurs goûts, leurs penchans, leurs passions sont palpables. Eh bien, quel compte tenez-vous des impérieuses manifestations de la nature qui parle par ces penchans

et ces goûts? Qu'en faites-vous, de ces enfans? — Ce que vous en faites? Vous les prenez dès l'âge de six, sept, huit ans; vous entassez ces frêles créatures dans des prisons, dans des bagnes, que vous appelez des colléges; vous les serrez dans des dortoirs et des salles d'étude nauséabondes, et dès le jour de leur entrée dans ce lieu fermé et maudit, vous commencez la torture....

Allons, les bourreaux, préparez les instrumens de supplice! Ce n'est pas un supplice d'un jour, ce n'est pas un supplice du corps : c'est un supplice de huit ans, de dix ans; c'est un supplice du corps et de l'âme à la fois. A l'œuvre, tourmenteurs, régens, pédans, *vendeurs de soupe, pions, chiens de cour* (1), et toute espèce d'argousins préposés à la chiourme! Voici des têtes blondes et des têtes brunes, des joues fraîches et rosées : les parens vous ont livré les victimes; ils vous les ont amenées en troupeaux, par les jours noirs, bas, humides et froids de la Toussaint; ils entrent chez vous avec l'hiver et dans

(1) A ceux qui trouveraient ceci de mauvais goût, je dirai d'abord que ce n'est pas de goût bon ou mauvais qu'il s'agit ici, et ensuite que ces désignations et mille autres que les élèves appliquent à leurs maîtres de pensions, professeurs, surveillans, etc., donnent la plus précise et la plus nette expression de la valeur de nos méthodes d'éducation. Qu'on essaie de faire une critique plus forte et plus concise que celle que renferment ces trois mots-là.

la semaine des morts. Et maintenant n'ayez peur qu'ils échappent, car vos grilles se sont refermées sur eux, et les murs de vos cours sont trop hauts pour que, si habiles grimpeurs qu'ils soient, ils puissent les franchir. C'est du fond de ces cours-là qu'ils verront désormais le soleil, si encore le soleil passe au haut de ces cours.

Et vous direz que ce n'est pas la question qu'ils vont subir pendant huit ans, que ce n'est pas un supplice, une torture? Comment, grands sots, imbécilles barbus, qui leur faites traduire chaque jour de latin en français, de français en grec et en latin, que la liberté est le premier de tous les biens, que la mort est préférable à l'esclavage, ce n'est pas un supplice et une torture que cet emprisonnement de huit années sous lequel vous les tenez, eux dont les natures vives, alertes et bouillantes, sentent mieux que vous et vos vieux Romains le besoin de liberté? Les bancs de bois sur lesquels vous clouez pour huit ans ceux pour qui le mouvement est la première condition de vie, ce ne sont pas des instrumens de supplice? Et vos rudimens, vos dictionnaires, vos syntaxes, vos livres lourds et indigestes, toutes ces belles choses que vous allez vous mettre à leur faire passer, bon gré mal gré, dans la mémoire; votre science de mots dont vous allez les

gorger ; toute cette métaphysique de règles à laquelle ils ne comprennent rien, et ne peuvent ni ne veulent rien comprendre ; tous ces auteurs latins sur lesquels vous les faites pâlir, et dont chaque verbe ne leur entre dans la tête, avec ses étymologies et ses dérivés, que comme un coin de fer dans le tronc d'un chêne ; toutes ces inutilités universitaires, fastidieuses et abrutissantes dont vous les bourrez aujourd'hui, par la seule raison qu'on faisait ainsi sous Charlemagne ; toute cette infâme routine d'éducation, qui est une honte même pour la Civilisation, dont chacun sent le vide, l'absurdité, la malfaisance, et qui ne s'en transmet pas moins de génération en génération ; et puis, vos *pensums*, vos punitions, vos duretés, vos ridicules caprices, vos vengeances, — car cela se voit chaque jour, chaque jour on voit là des hommes exerçant avec acharnement des vengeances sur des enfans ! — vos vengeances, dis-je, et par-dessus tout vos sots sermons, vos morales de chaque heure, de chaque instant !... ah ! vous ne voulez pas entendre que cette éducation-là constitue un supplice long et cruel, et que vous n'êtes pas des éducateurs, mais des geôliers et des bourreaux ?...

§. II.

Ceux qui, comme nostre usage porte, entreprennent d'une mesme leçon et pareille mesure de conduite, régenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes : ce n'est pas merveille, si en tout un peuple d'enfans, ils en rencontrent à peine deux ou trois, qui rapportent quelque iuste fruict de leur discipline. MONTAIGNE.

Que faites-vous des corps? Que faites-vous des âmes? Que faites-vous des intelligences? — Il faut développer, exercer, suivre les vocations et les attraits naturels, caresser les forces et les facultés naissantes.... que faites-vous? Dans vos institutions, où l'on vous jette par fournée la jeunesse à élever, vous avez une règle qui est la même pour tous, qui ne fait nulle acception des natures, des forces, des caractères. Vous attelez brutalement toutes ces intelligences à la même tâche; vous faites marcher du même pas les longues jambes et les jambes courtes. Ceux qui lisent deux fois leur leçon et la savent parce qu'ils ont la mémoire facile, sont récompensés; et, à côté, ceux qui l'ont étudiée trois heures et ne la savent pas, vous les accablez de punitions et de dures paroles; vous leur dites qu'ils sont des paresseux et des lâches; vous flétrissez leur âme par des injures *qui sont très-admissibles et qu'on*

ne réprouve pas, pour ce qu'elles sont adressées par des hommes à des enfans!

En admettant, — ce qui est certes bien contraire à la raison, — que toutes ces sottises, enseignées aux enfans et aux jeunes gens à si grandes doses d'ennui, de peines, de punitions cruelles et abrutissantes, dans les classes, soient des choses utiles et qu'il importe de leur apprendre, est-ce que ces procédés de l'enseignement ne sont pas des monstruosités flagrantes? Cette odieuse égalité de règle, de régime et de tâche, ce mépris des natures individuelles, ne constituent-ils pas une énormité qui stigmatise de la manière la plus éclatante nos procédés d'éducation? C'est au dix-neuvième siècle, si fanfaron et si vantard, que le procédé d'éducation, pour ceux qui peuvent avoir part à ce bienfait, consiste à les priver de leur liberté, à les enfermer dans des prisons jusqu'à seize, dix-huit, vingt-ans; à les contrarier, à les tourmenter de mille manières, jour par jour, pendant les plus belles et les plus ardentes journées de leur vie, et tout cela, pourquoi? — Pour leur meubler la tête d'une foule de bêtises qu'ils s'empresseront bientôt d'oublier, et dont il ne leur restera, après six semaines de vie dans le monde, qu'un profond mépris, bien mérité, pour les dogmes,

les maximes, les préceptes et les mœurs de ces personnages des vieilles sociétés qu'on leur a si ridiculement présentés pour modèles, à eux qui doivent vivre dans la France que vous connaissez.

Et cette éducation, je ne saurais trop le redire, n'a qu'une règle brutale pour toutes les natures; même ration pour tous les estomacs, même ration pour toutes les mémoires, même ration pour toutes les intelligences, mêmes études, mêmes travaux. Oh! cela est prodigieux! Mais quel est donc l'éducateur de chiens qui ait la même règle pour ses chiens d'arrêt, ses levriers, ses chiens courans, ses épagneuls et ses dogues de garde? lequel exige de ces espèces diverses des services identiques? Où est le jardinier si rustre, qu'il ne sache, en élevant ses plantes, donner à celles-ci plus d'ombre, à celles-là plus de soleil, à celles-ci plus d'air, à celles-là plus d'eau? En est-il un qui attache à toutes les mêmes tuteurs et les mêmes liens, qui les taille toutes de la même façon et aux mêmes époques, qui ente la même greffe sur tous les sauvageons? — La nature humaine ne vous semble donc pas valoir la nature végétale ou la nature animale, que vous faites moins de façon pour élever des pauvres enfans que pour élever des épinards, des laitues et des chiens?

Voyez ces enfans qu'on amène dans les colléges; ils diffèrent à mille titres. Ceux-ci sont colorés, bruns, sanguins; ils ont du vif-argent dans les veines, des ressorts d'acier tendus dans les membres; c'est le mouvement, la pétulance: d'autres ont de grands fronts mélancoliques, et des yeux noirs qui rêvent, — natures d'artistes, gravitant instinctivement vers les régions vagues et inconnues de la poésie; leurs longs regards s'élèvent et nagent dans les domaines de l'imagination et de l'intelligence; ils sont de la famille du bel enfant anglais de Lawrence: — là, vous avez les cheveux forts et crépus, les fortes volontés, les tempéramens bilieux, les âmes vigoureuses et trempées dur, dans des corps qui déjà accusent des formes rudes et carrées: et à côté, les blonds rosés, aux yeux bleus et doux, petits garçons timides et féminins, frêles et délicats, aux formes rondes et molles, pleins de gentillesse, et tout semblables aux jolies fleurs qu'ils aiment. Vous trouverez mille natures, mille tempéramens, mille caractères; car le genre humain a été créé par excellence riche en races, en espèces, en variétés infinies. Les natures et les caractères des enfans des hommes sont plus nombreux que les couleurs, les reflets et les formes des fleurs, des oiseaux, des insectes et des pierres précieuses qui brillent dans

la création; et tous ces caractères sont appelés à étaler chacun leur richesse propre dans la forme harmonienne, comme des rubis, des perles et des diamans enchâssés dans l'or d'une couronne de roi.

Eh bien! ces centaines de mille enfans, que la Civilisation va éduquer dans ses colléges, y vivent tous courbés sous le même joug : vous voyez, dans les colléges de Paris, infliger la même éducation au Russe et au Brésilien, à l'enfant espagnol et à l'enfant anglais! mais, encore une fois, les paysans les plus brutes n'attellent pas un bœuf avec un taureau, un étalon avec un hongre, et les uns avec les autres des chevaux de races différentes.... Et nos stupides éducateurs assujétissent aux mêmes dispositions tous les enfans qui leur tombent sous les mains, quoiqu'il soit évident qu'entre telles et telles de leurs victimes, il y a plus de différence qu'entre un cheval et un mouton!

Puis, quand ils sont à l'œuvre, quand régens et pédans travaillent sur cette jeune matière humaine, et que ces êtres, ainsi jetés violemment hors de toutes les attractions, et sentant la pesanteur du joug de plomb qu'ils portent sur le cou, le secouent et se révoltent contre l'aiguillon;

toutes ces vives protestations de la nature humaine et de la Destinée humaine contre les forces déformatrices, sont traitées par ces maîtres et ces pédans de mauvaises dispositions naturelles, et données en preuve *de la perversité native de la nature de l'homme !*

Oui, oui ! en plein dix-neuvième siècle, vous trouvez encore dans toutes les bouches ces mots : mauvais naturel, mauvais caractères....

§. III.

On dit que plusieurs sages-femmes prétendent, en pétrissant la tête des enfans nouveau nés, leur donner une forme plus convenable : et on le souffre ! Nos têtes seraient mal, de la façon de l'Auteur de notre être ; il nous les faut façonner au-dehors par les sages-femmes, et au-dedans par les philosophes. Les Caraïbes sont de la moitié plus heureux que nous.

J. J. Rousseau.

Mauvais naturel ! mauvais caractères !...

Comment, messeigneurs ! ces naturels sont mauvais, ces caractères sont pervers, ces enfans sont des créatures mal faites, parce que leurs estomacs et leurs intelligences ne peuvent pas digérer la nourriture que vous y fourrez de force ! ils sont pervers, parce qu'ils renvoient et

rendent tout cela! parce qu'ils souffrent des poisons que vous les contraignez à prendre! parce qu'ils ne s'acclimatent pas sous les latitudes universitaires! parce que, encore, ils se révoltent contre vos tyrannies odieuses et insupportables!! — Ils ne vous écoutent pas, ils vous narguent, ils vous méprisent, ils vous haïssent. Bon! Ne leur faites-vous pas réciter chaque jour que la haine de la tyrannie est la première vertu? ne trouvez pas mauvais qu'ils mettent vos leçons en pratique. En ceci, il est vrai, ce n'est pas à vous qu'ils obéissent, c'est à la nature; c'est elle qui leur révèle la haine et le mépris pour vous, pour se venger de ce que vous la méprisez vous-mêmes.

§. IV.

On nous a tant assujéti aux cordes, que nous n'avons plus de franches allures : nostre vigueur et liberté est esteinte. *Nunquam tutelæ suæ fiunt.* MONTAIGNE.

Ceux qui ont le plus à souffrir sont ceux qui ont reçu d'en haut les grandes mesures.
ST.-MARTIN.

Les caractères pauvres, vulgaires, les intelligences médiocres, les volontés faibles, dépourvues de réaction, se soumettent moins difficilement que les autres, aux réglemens et

aux dispositions stupides de l'éducation civilisée. Aussi les *bons sujets* de collége, les écoliers vertueux, ceux qui sont forts en thèmes, ceux pour lesquels on n'a pas assez d'éloges, qu'on propose pour modèles à tous les autres, et qui ont les prix de bonne conduite, sont-ils assez généralement des sots fieffés, des francs imbéciles. C'étaient précisément les natures inférieures, ou bien des natures tendres qui ont faibli, et que l'éducation civilisée a eu pouvoir de promptement dénaturer...

Mais malheur aux caractères ardens, passionnés, puissans! malheur à ces enfans faits pour être un jour des hommes prompts pour le conseil et pour l'exécution! malheur aux natures riches, énergiques, abondamment douées, qui ne supportent pas la castration! Tout ce qui n'est pas cire molle et pâte impressionnable, est nécessairement scissionnaire, et fait partie des bandes de révolte. Ce sont les enfans rétifs à l'éducation pédagogique, les mutins, les mauvais sujets, les paresseux, les indisciplinables, la chair à *pensums*, la matière taillable et corvéable à merci. Pour ceux-là, il n'y a pas assez de paroles insultantes dans le répertoire des régens, pas assez de punitions et de cachots dans les colléges. — Puis, quand cette lutte acharnée des maîtres

contre la nature des élèves a aigri et faussé les caractères; quand elle a bien développé les haines et les vengeances; quand une âme d'enfant s'est si bien tendue et raidie contre les violences de chaque jour, qu'il a lassé la rigueur des bourreaux; quand, dans cette lutte sans relâche et corps-à-corps d'un enfant contre toute une armée de pédagogues, l'enfant a déployé un courage, une persévérance, une force, une ténacité de volonté à faire honte à tous les hommes d'aujourd'hui, et qu'il est bien reconnu qu'on ne peut pas ployer et déformer cette nature de fer.... alors toutes les puissances collégiaques ameutées contre lui décident que cet enfant est un enfant maudit, indigne de soins et de pitié : et l'on renvoie ignominieusement l'héroïque enfant à sa famille, qui se désespère,—chose honteuse! —d'avoir donné le jour à un pareil monstre...! —Quel est, je le demande, l'enfant un peu vigoureux de cœur et d'âme, qui n'ait été traité de monstre par des parens trompés et des régens stupides?...

Va, noble enfant! le temps de ta délivrance approche.... tu n'as plus long-temps à sentir dans ta bouche le mors d'acier qui brise les dents et déchire les lèvres; tu n'as plus long-temps à être traité, par les brutes préposés à ton

éducation, comme une bête brute à dompter. Et vous, tendres mères, qui pleurez sur vos fils, calmez vos craintes et vos douleurs, et par avance réjouissez-vous, car vous n'avez pas enfanté des monstres! Si votre enfant se révolte contre une éducation monstrueuse, c'est un bon signe.... réjouissez-vous! Vous verrez vos enfans devenir sous vos yeux des hommes utiles, honorables, loyaux; grandir en science, en habileté, en force et en talens: vous n'aurez plus à gronder, à punir, à faire pleurer et à pleurer vous-mêmes; vous n'aurez à enregistrer pour eux que des joies et des succès, à distribuer que des baisers et des caresses. Ah! si les mères savaient le sort qui attend leurs enfans aimés dans les Phalanges, elles courraient poser aujourd'hui les premières pierres des premiers Phalanstères.

Notre siècle sot et vantard a fait grand bruit de ce qu'il a supprimé la férule dans l'éducation et les colléges. Voilà, en vérité, une belle avance! Educateurs, avez-vous supprimé dans vos éducations la contrainte, la violence, la douleur? La férule n'était qu'une des formes de votre procédé d'éducation, qui est toujours le même, toujours la contrainte, la violence, la douleur. Est-ce que toutes vos punitions ne sont pas des férules? Est-ce que vous n'excitez pas toujours les souffrances et

les réactions, depuis la suppression de la férule? Chose indigne! on inflige encore aux enfans, aux jeunes gens, des punitions infamantes : on les met à genoux; on veut avilir et dégrader les âmes, non content d'étioler les intelligences. Misérables! qui osez toucher des âmes d'enfant avec la honte, comme des épaules de forçats avec un fer rouge!... (1)

Heureusement ici vous êtes impuissans et vaincus; car vos punitions ne constituent pas aux

(1) Quelle honte pour nous que ce mode odieux d'éducation, quand on songe qu'à cet égard nous en sommes à cent degrés au-dessous des anciens, dont on méprise si fort aujourd'hui les institutions au nom du *progrès;* quand on songe encore que Montaigne, il y a bientôt trois siècles, écrivait déjà les lignes suivantes, et que notre système d'éducation est toujours le même qu'au temps de Montaigne.

« Au lieu de convier les enfans aux lettres, on ne leur presente, » à la verité, qu'horreur et cruauté. Ostez-moy la violence et la » force; il n'est rien, à mon advis, qui abastardisse et estourdisse » si fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la » honte et le chastiment, ne l'y endurcissez pas. Endurcissez-le » à la sueur et au froid, au vent, au soleil, et aux hazards qu'il luy » faut mespriser. Ostez-luy toute mollesse et delicatesse au vestir et » coucher, au manger et au boire : accoustumez-le à tout : que ce » ne soit pas un beau garçon et dameret, mais un garçon verd et » vigoureux. Enfant, homme, vieil, i'ay tousiours creu et iugé de » mesme. Mais entre autres choses, ceste police de la plus part de » nos colléges, m'a tousiours despleu. On eust failly à l'adventure » moins dommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est » une vraye geaule de ieunesse captive. On la rend desbauchée,

yeux de la population à laquelle vous avez à faire, un titre de honte, mais de gloire. Quoi que vous fassiez, voyez-vous, ces enfans sont vos supérieurs; leurs jugemens redressent les vôtres. Ceux que vous accablez de punitions et d'insultes, eux, ils les portent en triomphe. Ceux que vous désignez à leurs parens comme sujets indisciplinables, caractères monstrueux, *enfans qui finiront mal*, ceux-là sont aimés et priment

» l'en punissant avant qu'elle le soit. Arrivez-y sur le poinct de » leur office, vous n'oyez que cris, et d'enfans suppliciez, et de » maistres enyvrez de leur cholère. Quelle manière, pour esveiller » l'appétit envers leur leçon, à ces tendres ames et craintives, » de les y guider d'une troigne effroyable, les mains armées de » foüets? inique et pernicieuse forme! Ioint ce que Quintilien en » a tresbien remarqué, que ceste imperieuse authorité, tire des » suittes perilleuses : et nommément à nostre façon de chastiment. » Combien leurs classes seroient plus decemment ionchées de fleurs » et de feüillées, que de tronçons d'osiers sanglants? i'y feroy » pour traire la ioye, l'allegresse, et Flora, et les Graces : comme » fit en son eschole le philosophe Speusippus. Où est leur profit, » que là fust aussi leur esbat. On doit ensucrer les viandes salubres » à l'enfant, et enfieller celles qui sont nuisibles. C'est merveille » combien Platon se monstre soigneux en ses loix de la gayeté et » passe-temps de la ieunesse de sa cité : et combien il s'arreste à » leurs courses, ieux, chansons, saults et danses : desquelles il » dit, que l'antiquité a donné la conduite et le patronnage aux Dieux » mesmes, Apollon, aux Muses et Minerve. Il s'estend à mille » preceptes pour ses gymnases. Pour les sciences lettrées, il s'y » amuse fort peu : et semble ne recommander particulièrement la » poësie que pour la musique. »

Essais de Montaigne, liv. 1er., ch. XXV.

parmi leurs camarades. Mères, qui vous désolez sur les mutineries de vos enfans, sur leur indocilité, leur obstination à ne rien faire et à narguer leurs geôliers, allez demander l'opinion des camarades : ils vous apprendront que vos fils sont intelligens, adroits, courageux, forts contre la douleur, et bons camarades; qu'ils se battent contre les forts pour défendre les faibles, qu'ils se font redresseurs de torts et d'injustices, qu'ils sont rois aux jeux comme aux mutineries et aux révoltes; qu'ils sont fidèles, entreprenans, aimés. Or, sachez que la nature n'a pas donné aux caractères inférieurs puissance d'exercer ainsi charme et ascendant sur les autres, et qu'il n'y a de déplorable que cette fatale éducation civilisée qui heurte sans intelligence, méconnaît et fausse brutalement les vives et nobles facultés, méchante éducation aveugle, qui enfouit dans son fumier les belles perles et les beaux diamans.

§. V.

Hélas! les meilleurs amis des enfans sont parfois comme l'hydrogène, dont la flamme éteint tout autre feu..... leur maxime, rigoureusement suivie, produirait des êtres mous et dociles à l'excès; la sève humaine s'éteindrait sous l'enveloppe morbide; réduit aux fonctions d'une terre labourable, l'enfant serait à jamais privé du souffle divin..... La coutume des Lacédémoniens, de faire mourir les enfans difformes, n'était guère plus barbare que celle qui consiste à rendre les esprits cacochymes.

JEAN PAUL.

Certes, nous le rendons servile et coüard, pour ne luy laisser la liberté de rien faire de soy.

MONTAIGNE.

Mais, ce qui est triste, profondément triste pour quiconque porte en son cœur le haut et religieux sentiment de la sainteté de la nature humaine, ce sont les victoires de l'éducation civilisée, plus encore que ses luttes cruelles; c'est lorsque, sous le fardeau croissant des punitions et des moralisations accumulées, la nature de l'enfant faiblit et plie, que le caractère cède, que l'âme demeure paralysée et perclue, qu'il y a prostration de toutes forces natives.... Quand ils ont atteint ce résultat, quand ils ont usé toutes les arêtes, détendu tous les ressorts, et façonné à leur discipline une nature ainsi débilitée et avachie, un enfant châtré.... quand ils ont éteint le feu qui s'échappait des yeux, et plié

sur un Rudiment de Lhomond une tête hébêtée qui naguère se dressait fière et fougueuse; quand ils ont fait au physique et au moral de vrais énervés de Jumiège, alors ils s'applaudissent, ils triomphent, ils écrivent aux parens qu'ils sont enfin parvenus à vaincre le mauvais naturel de leurs fils, que c'est fini, qu'il est dompté.... C'est un jour de fête dans la famille. Quelle bonne nouvelle, en effet? c'est fini, notre fils est dompté! — Oui, c'est fini, oui, ils ont bien dit, il est dompté votre fils; oui, l'homme est tué chez votre enfant, c'est fini. Réjouissez-vous; il menaçait d'être un homme, on vous en a fait un épicier : ce sera un garde national zélé, bon père, bon époux, bon citoyen, faisant bien son commerce, sot comme père et mère, et qui, un jour, bien enveloppé et serré dans son étroit égoïsme, bien dorloté dans son ménage, bien mijoté par sa femme qui le mènera, bien stupide, se réjouira aussi quand on lui ramènera du collége, *bien domptés*, les enfans de sa femme, qu'il appellera ses chers enfans, car il aura toutes les grâces de l'état.

O nature humaine, belle et brillante nature humaine! Noble face humaine, rayonnante, faite à l'image de Dieu, que Dieu avait créée haute et droite, et tournée vers le soleil : belle nature hu-

maine, qu'a-t-on fait de toi, qu'a-t-on fait de toi! — Comme on t'a courbée sur la terre! comme on t'a faite semblable aux animaux qui broutent, et comment voir dans ces troupeaux de Civilisés, le type humain des premiers jours!... Oui, certes, il faut qu'il y ait dans la race de l'homme une bien puissante et divine virtualité, pour que ce type ne soit pas oblitéré dans la race, pour que la race ne soit pas descendue aux vies inférieures, qu'elle ne se soit pas abîmée dans les dégénérescences, pour que les enfans qui naissent aujourd'hui des hommes soient encore des enfans de race intelligente, ordonnatrice et royale.... O société perverse! ô perverse éducation, chargée de déformer l'homme pour le façonner à cette société!!

Nos méthodes d'éducation sont en arrière sur notre Civilisation elle-même; car on conçoit que, si l'éducation ne peut pas être, dans les circonstances actuelles, une éducation de développement intégral, au moins pourrait-on rendre l'étude moins répugnante, comme l'école mutuelle l'a prouvé d'une façon éclatante: on pourrait aussi changer la nature des études, et substituer au moins quelque chose d'utile à cette infâme routine universitaire, à cette science de mots, à ce fatras de faussetés et de sottises, à ces

choses sans nom : mais la Civilisation, bonne mère de tous les vices, et protégeant spécialement la routine, étoufferait long-temps encore nos enfans avec son latin, son grec, ses Dieux et ses Déesses, et toutes les belles choses de Sparte et de Rome, fausses sans contredit en majorité de neuf sur dix, ce qui importe peu, du reste. — Il faudrait mille ans pour substituer à ces sottises malfaisantes l'étude de la physique, de la chimie, de l'histoire naturelle, des mathématiques, des sciences positives enfin, des arts, des lettres, et.... de sa langue, que l'on ne sait aucunement en sortant de nos colléges ; — *et ce ne serait pas encore là une bonne éducation.*

J'ai donc signalé quelques vices de notre éducation publique ; cela aurait-il paru à un partisan de l'*éducation particulière,* un argument en faveur de ce dernier système ?

CHAPITRE DEUXIÈME.

Examen de l'Education subversive.

ÉDUCATION PARTICULIÈRE.

> Toute notre sagesse consiste en préjugés serviles, tous nos usages ne sont qu'assujétissement, gêne et contrainte ; l'homme civil naît, vit et meurt dans l'esclavage : à sa naissance on le coud dans un maillot, à sa mort on le cloue dans une bierre : tant qu'il garde la figure humaine, il est enchaîné par nos institutions.
>
> J.-J. Rousseau.

§. I.

> Condillac ne forma qu'un cretin politique, et Rousseau n'osa pas essayer l'éducation de ses propres enfans. Bien sage fut-il, car il aurait sans doute réussi comme Cicéron, qui entremit toute la docte séquelle d'Athènes et de Rome pour faire de son fils le plus nul des êtres, un idiot dont l'unique relief se borna à porter le nom de Cicéron, hériter de son immense fortune, et avaler une cruche de vin en une seule gorgée.
>
> Ch. Fourier.

> D'ailleurs, j'ai déjà observé que tout père n'a pas cinquante mille livres de rentes.
>
> Ch. Fourier.

L'ÉDUCATION PARTICULIÈRE ! Mais où donc ont-ils mis leur intellect, où ont-ils placé leur part de bon sens naturel, ceux qui se font les apôtres de l'éducation particulière, qui la défendent comme pouvant constituer un système d'éducation ?

Qu'un homme riche, préoccupé de la crainte de certains désordres de notre éducation publique (et ils sont en nombre si grand, que nous ne pourrions pas même les passer en revue ici); que cet homme, dis-je, préfère être lui-même le pédagogue de son fils, ou qu'il lui en paie un dans sa maison, je le conçois. On peut choisir entre des infirmités nécessaires : les uns aimeront mieux un enfant borgne, les autres un enfant bossu; les uns l'enverront au collége, les autres l'élèveront chez eux. C'est bien. Mais que l'on soutienne spéculativement et systématiquement l'éducation particulière, qu'on écrive des théories sur ce sujet, ceci est hors de toute raison.

Vous voulez spéculer sur l'éducation particulière pour élever les humains? Mais, à ce compte, il faudrait donc que la première génération fût entièrement absorbée aux soins d'élever la seconde! A peine un homme cesserait d'être élève, qu'il deviendrait éleveur! Il n'y aurait plus qu'un état au monde, celui de pédagogue, et encore serait-ce loin de suffire à l'éducation de tous les enfans, puisque la vie moyenne n'est pas seulement le double de l'âge où cesse l'éducation.

Il y a un homme qui s'est chargé de faire la plus forte et la plus plaisante critique qui se puisse

imaginer de l'éducation particulière ; cet homme, c'est Rousseau ; cette critique, c'est l'Emile.

Et cependant Rousseau n'a pas fait Emile comme une critique ! Quand on songe qu'il y allait bon jeu, bon argent, on ne sait vraiment ce que l'on doit le plus admirer, ou du jugement de ceux qui se sont engoués d'un pareil système, ou de l'outrecuidance philosophique dont il fallait que Rousseau eût provision pour écrire quatre volumes sur ce système, dont son bon sens naturel lui révélait à chaque instant les contradictions et les absurdités.

« Plus on y pense, » s'écrie Rousseau, à mesure qu'il passe en revue les conditions nécessaires à l'éducation de son marmot, « plus on » aperçoit de nouvelles difficultés ; il faudrait » que le gouverneur eût été élevé pour son élève, » que les domestiques eussent été élevés pour » leur maître, que tous ceux qui l'approchent » eussent reçu les impulsions qu'ils doivent lui » communiquer ; il faudrait, d'éducation en édu- » cation, remonter jusques on ne sait où. Comment » se peut-il qu'un enfant soit bien élevé par qui » n'a pas été bien élevé lui-même ? » ... « Ce rare » mortel est-il trouvable ? je l'ignore », ajoute-t-il plus loin, en parlant du précepteur d'Emile. « Le

» tiendrons-nous (l'enfant) dans le globe de la » lune, dans une île déserte? l'écarterons-nous » de tous les humains? n'aura-t-il pas continuel- » lement dans le monde le spectacle et l'exemple » des passions d'autrui?...» Que dites-vous d'un Rousseau, qui comprend si bien l'impossibilité du système qu'il rêve, qui le dit si bien et si clairement, — et cela non pas une fois, mais cent, mais à chaque page, — et qui n'en fait pas moins quatre volumes compactes pour le soutenir? Rousseau, dans ce même Emile, a dit ceci : « Il n'y a pas un philosophe qui, venant à con- » naître le vrai et le faux, ne préférât le men- » songe qu'il a trouvé, à la vérité découverte par » un autre. Où est le philosophe qui, pour sa » gloire, ne tromperait pas volontiers le genre » humain? » — Dans un livre pareil, une condamnation pareille est au moins curieuse.

Que vous semble de l'éducation particulière considérée comme un système d'éducation? Rousseau lui-même ne sait pas s'il existe un *seul homme au monde* capable de conduire une éducation, ni un lieu où elle se puisse faire!

Du reste, le bon sens natif de l'homme est à chaque pas en contradiction avec les vues systématiques et arbitraires du philosophe. Vous

venez de voir son bon sens lui révéler ce principe vrai, que l'éducation de l'enfant, pour être bonne et heureuse, doit se faire dans un milieu ambiant convenablement préparé : Rousseau posant ce principe, c'est l'homme d'intelligence écoutant son instinct du vrai : Rousseau s'entêtant, après avoir accepté ce principe, à construire un système d'éducation pour un enfant isolé, placé en milieu civilisé, c'est Rousseau faussé par les traditions et les préjugés, c'est Rousseau le sophiste, Rousseau le philosophe. Son livre n'est qu'un tissu, en quatre volumes, de contradictions analogues; c'est la raison naturelle aux prises avec de fausses institutions, et se laissant mettre la chaîne au cou en grondant et grinçant les dents, comme un lion dompté, mais non apprivoisé; c'est l'homme aux prises avec le philosophe, l'Harmonien avec le Civilisé, le bon sens natif avec les idées reçues; c'est l'inspiration bridée par la routine.

Ensuite, il faut une fortune de *cinquante mille livres de rente* pour penser à se mettre en devoir d'accomplir ce genre d'éducation! aussi est-ce quelque chose de risible, que le ton fier et démocratique avec lequel Rousseau débute dans son cinquième livre, en écrivant : « *Puisque notre* » *jeune gentilhomme*, dit Locke, *est prêt à se*

» *marier, il est temps de le laisser auprès de sa* » *maîtresse.* Et là-dessus il finit son ouvrage. Pour » moi, qui n'ai pas l'honneur d'élever un gentil- » homme, je me garderai d'imiter Locke en » cela. » — Vraiment! eh! si ce n'est un gentilhomme que vous élevez, citoyen républicain de Genève, c'est donc alors le fils de quelque traitant, d'un homme de finance, d'un bourgeois millionnaire? C'est bien la peine de prendre vos airs, et de traiter dédaigneusement l'aristocratie nobiliaire, pour vous mettre en frais de cinq livres d'éducation à l'adresse de l'aristocratie financière! D'ailleurs, il ne s'agit pas de faire fi! de l'enfant du gentilhomme; si votre système d'éducation est bon, pourquoi le fils du gentilhomme ne participerait-il pas à ses bénéfices? faudra-t-il donc que le gentilhomme dise au fier bourgeois philosophe, comme, en temps de république, M. de Montmorency, je crois, à son perruquier qui le traitait par trop cavalièrement : « *Mais, citoyen, nous sommes égaux...?* »

§. II.

> Le plus souvent l'éducation cherche moins à développer les facultés des enfans, qu'à assurer le repos des maîtres par une discipline sévère.
>
> JEAN PAUL.

> Nostre ame ne branle qu'à credit, liee et contrainte à l'appetit des fantaisies d'autruy, serve et captive sous l'authorité de leurs leçons.
>
> MONTAIGNE.

Pour faire œuvre sociale et vraiment philosophique, — dans l'acception étymologique du mot, — il faut spéculer sur l'éducation générale. Il ne s'agit pas de l'enfant de telle ou telle classe, du fils de celui-ci, de la fille de celle-là. L'éducation sociale doit aller à tout, opérer tous les développemens. La nature distribue les caractères aux enfans des hommes, indépendamment du rang et de la fortune de leurs parens. Il n'y a pas de relation entre les caractères naturels et les catégories sociales. La première condition pour qu'un système d'éducation soit bon, c'est-à-dire dans l'ordre de la Destinée humaine, c'est qu'il soit universel et applicable à tous les individus : aussi un système qui exige une grande fortune particulière, un éducateur pour chaque enfant, et mille circonstances exceptionnelles, est-il nécessairement hors de l'Ordre universel, et par conséquent mauvais *à priori*, mauvais même pour les êtres sur lesquels on parviendrait à le pratiquer.

La nature proteste contre ce système d'éducation particulière, que le raisonnement culbute si facilement : le premier, le plus énergique besoin de l'enfant, c'est celui de la compagnie de ses semblables. L'enfant recherche l'enfant; longtemps avant de parler, il manifeste déjà cette vive attraction en tendant ses petits bras et souriant aux êtres de son âge. Quand vous isolez un enfant, quand vous le sevrez de la compagnie des autres enfans, vous enlevez de sa vie la joie et le franc rire; c'est une plante exotique abandonnée seule dans une serre chaude. Qu'a donc fait cet enfant, pour être ainsi traité comme un pestiféré enfermé dans un lazaret?

Fût-il élevé par les parens les plus tendres, le sort de l'enfant isolé est triste, et l'enfant est à plaindre. Fourier, dans les vingt pages pleines d'une poésie si haute et si vraie, qu'il a consacrées à quelques études d'*Analogie naturelle*, nous a donné en peu de lignes un bien ressemblant portrait de ce pauvre martyr de ses Attractions, privé d'air, de bruit, de joie, des vives affections de son âge :

« La groseille épineuse, à fruits isolés, dépeint l'enfant contraint, privé de plaisirs, harcelé de morale, et élevé isolément aux études. Son emblême ne donne qu'un fruit de pauvre espèce, *violet pâle*, couleur d'amitié avortée, dont on gêne l'essor chez

cet élève, en l'isolant de ses camarades. Ces enfans boursouflés de préceptes et d'études prématurées, deviennent pour l'ordinaire de médiocres sujets. Aussi le fruit hiéroglyphique n'est-il, malgré sa belle apparence, qu'un produit de peu de valeur, gonflé de sucs fades et de graines superflues, comme les enfans qu'on surcharge d'enseignement mal digéré. Ce groseiller est épineux, en signe de la gêne des malheureux enfans qu'il dépeint. »

Traité de l'Association, tom. 1, p. 526.

Ainsi, tous les reproches que nous avons faits à notre éducation publique tombent d'aplomb et plus lourdement encore sur nos éducations particulières. C'est toujours le même mépris des vocations, des facultés, des Attractions natives : c'est toujours un régime qu'on impose, des études absurdes à digérer, une nature individuelle qu'on emboite, bon gré mal gré, dans une méthode. Ici la contrainte est plus active et continue; c'est une tyrannie sans repos, dont les yeux sont toujours ouverts, un pédagogisme acharné auquel l'enfant n'échappe pas une minute, pauvre enfant gardé à vue par un précepteur, par un être qui ne peut pas s'égayer de ses jeux, que le bruit fatigue, qui gronde, fait apprendre des leçons, moralise, sermonne, punit.... Deux êtres séparés par un abîme de vingt, trente ans, quarante ans, — qui n'ont rien de commun : deux espèces différentes, que la Civilisation juxta-pose comme deux forçats accouplés, pour le malheur de tous les deux ! — Ah ! ce n'est pas merveille, que la

nature morale et physique de ces enfans soit appauvrie, qu'ils soient gauches, guindés, compassés, tristes. Ce ne sont pas des enfans; c'est un produit d'éducation civilisée qui n'a pas de nom.

Au collége, au moins, la surveillance n'est pas aussi soutenue et vétilleuse; ce n'est pas un combat corps à corps et sans relâche; l'enfant n'est pas si rudement garotté dans le maillot pédagogique; la chaîne attachée au cou de l'esclave est plus longue; tous ses mouvemens ne sont pas inévitablement suivis par l'œil froid et sévère du gardien : et puis, il y a les heures de récréations, et à ces heures les joies de la camaraderie, les mouvemens libres à l'air, les jeux et les ardeurs, les ambitions, les affections, les développemens que comporte le milieu, et que nous avons antérieurement examinés. Certes, tout cela est incomplet et souvent faux, nous le savons mieux que personne, mais au moins est-ce quelque chose; c'est moins de souffrance et plus de développemens; ce sont des affections, des heures de joie, des caractères qui se forment à la vie, quelques accords qui se répondent, quelques fleurs qui s'épanouissent. Aussi, en sortant du collége est-on sociable, simple, rond et facile à vivre; tandis que les produits de l'éducation particulière sont en général des caractères aigris, des

êtres égoïstes, vains, présomptueux, bouffis d'orgueil, et se superposant sottement à tout, parce qu'ils ne se sont frottés à rien. — Toutefois, je prie qu'on le remarque, ce que je signale de bien dans l'éducation de collége, c'est uniquement ce qui résulte spontanément du contact réciproque des natures mises en présence : presque tout ce qui appartient aux institutions, aux arrangemens pédagogiques, est funeste, absurde et délétère.

En résumé, le collége c'est la prison, mais avec la réunion des prisonniers et la descente plusieurs fois par jour au préau; — l'éducation isolée, c'est le prisonnier au cachot, au secret : — en tout cela, douleurs, contrainte, natures faussées ! L'éducation civilisée, c'est l'apprentissage, l'école pratique du malheur; la Civilisation ne saurait s'y prendre trop tôt pour y former les hommes !...

§. III.

> Mon but est de faire respecter la dignité de la nature humaine, et de terrasser les affreux préjugés qui empoisonnent notre existence et qui la privent des vrais plaisirs. J. DE MULLER.

Sans doute, comme la plupart de nos critiques, la critique que je viens de diriger sur les méthodes de l'éducation civilisée paraîtra exagérée à beaucoup de gens habitués à accepter sans ré-

flexion et sans examen ce qui existe, et à s'en contenter. Il est certain pourtant que je n'ai pas atteint l'expression de leur haut degré de malfaisance; mais il est certain aussi que ce mal ne peut être conçu que par qui a la vive perception du bien contraire. Il faut comprendre que nous vivons dans un bourbier social. Au milieu des eaux croupissantes, au sein d'une atmosphère depuis long-temps infectée, nous avons les sens émoussés, l'odorat fait à ces odeurs délétères, et ceux-là seuls qui ont monté sur les hauteurs où l'air est pur, peuvent apprécier le degré de méphitisme des couches inférieures. — Là où les Civilisés disent, c'est exagéré, les Harmoniens diront, c'était bien adouci.

Quoi qu'il en soit, cette critique est loin d'être complète. Un aussi vaste et important sujet demanderait des volumes pour être exploré, et nous avons montré seulement la cause fondamentale de la malfaisance absolue de nos systèmes dans le fait d'arbitraire, de mépris des natures, et de contrainte qui les domine. Nous avons fait voir que notre procédé d'éducation peut se traduire ainsi : arracher les jeunes générations à leurs vocations naturelles; leur imposer des études fastidieuses, dont les sept huitièmes n'ont pas même l'excuse d'une utilité réelle; provoquer

d'inévitables manifestations de répugnances ; accuser ces manifestations et punir. On veut atteindre des résultats contradictoires aux Destinées par des voies répugnantes aux natures; et comme les natures résistent et se révoltent, on en conclut que les natures sont mauvaises, et on sévit contre elles; de sorte que, — tant l'esprit humain est aveuglé ! — le plus haut problème de l'éducation morale consiste dans l'art de *façonner* les caractères, de les ployer aux choses, de *dompter le naturel.* — « Je ne connais qu'un bon éducateur, » me disait un jour un logicien qui raisonnait très-juste par rapport au milieu civilisé, « je ne connais qu'un bon éducateur, c'est Martin. » — C'était *Martin des lions* dont il entendait parler. Faites donc une critique plus acérée de notre éducation et de l'ordre de choses qui l'exige.... Ce père parlait à propos de son fils.... — Dites que j'ai exagéré !

Est-il nécessaire maintenant d'expliquer que ceux qui verraient, dans la critique précédente, une diatribe allant aboutir directement sur la *personne* de nos magisters, instituteurs, professeurs, précepteurs, etc., verraient de travers, et qu'il ne s'agissait pas pour moi de faire tomber le blâme sur les individus, mais sur les institutions qui mettent les individus en jeu. — J'ai person-

nifié dans le pédagogue l'éducation qui fausse, vexe l'enfant, et garotte misérablement la nature qu'il faudrait développer, comme j'ai personnifié le commerce anarchique et mensonger dans le marchand qui surfait, trompe, écorche, comme on personnifie la guerre dans le soldat, etc. C'est une figure de rhétorique dont je savais le nom au collége.

Le soldat français tue des Russes; le marchand s'enrichit sur les chalans; l'éducateur sermonne, punit, fausse et vicie les natures; l'agent de police passe sa vie dans les fanges; la fille de joie vit dans la crapule et meurt dans la boue; le gendarme empoigne; le bourreau fait jouer sa mécanique; le procureur du roi la pourvoit.... Ce qu'il y a d'odieux dans tout cela n'est nullement, en fait, imputable à l'individu. Changez l'arrangement des choses, tout cela disparait, tous ces odieux costumes civilisés tombent, et l'homme reste.

Il faut s'attacher à l'esprit, et non à la lettre. Encore une fois, je n'écris que pour les gens intelligens qui ont bonne volonté. Que les gens obtus laissent ce livre, que les ergoteurs passent leur chemin. Il en est beaucoup que l'on associera et dont on fera le bonheur sans qu'ils aient été forcés de comprendre préalablement la science

du bonheur et la théorie de l'Association. On peut se chauffer au soleil sans connaître le système du monde; on dîne bien sans savoir la chimie et la cuisine; on digère son dîner sans être physiologiste.

Le sens de ma critique est si éloigné d'être personnel et d'aller aux individus, que j'ai de très-bons amis dans l'enseignement, que j'ai conservé dans le cœur gratitude et affection pour la plupart de ceux qui ont travaillé à me fausser en mon temps de collége, et que je suis, enfin, fils et frère de professeur. Plût au ciel seulement que mon père vécût, et que je pusse lui faire hommage de cette critique! il eût certainement été, lui professeur, le premier à l'accepter.

Un système d'éducation, dans lequel les maîtres sont appelés par leurs élèves, *pions, chiens de cour*, etc., est évidemment répugnant, et, par le fait, faux et absurde en soi. Les enfans sont les êtres dépendans, les victimes; c'est à eux que l'on inflige cette éducation répugnante: voilà le fait saillant de la critique; c'est pour cela, en premier lieu, que l'éducation est mauvaise, parce qu'elle fait souffrir l'être à élever, qu'elle le détériore au lieu de le développer: elle est mauvaise ensuite, parce qu'elle fait souffrir l'éducateur lui-même. — Il y a des gens qui di-

sent : « Bah ! si les enfans souffrent, les maîtres et les parens ont aussi à souffrir.... » Puis ils en restent là ; ils ont tout dit ; le mal des uns leur semble *compenser* le mal des autres ; s'ils croient qu'il y a équilibre ou à-peu-près, c'est tout ce qu'il leur faut ! — Eh ! certainement, un des plus misérables sorts de Civilisation est celui de *maître d'études*, par exemple, dans un grand collége ; j'en conviens mille fois ; mais ceci est un complément de critique ; c'est une nouvelle face du mal : moi, j'ai surtout insisté sur la plus importante. Tous les jours on plaint les parens, les maîtres, les instituteurs, et ils se plaignent entre eux d'avoir à faire à des enfans qui leur donnent *tant de maux :* moi aussi je les plains ; mais je plains surtout les enfans qu'on ne s'avise pas de plaindre, et qui sont ici les premières et les plus intéressantes victimes. — Et puis, je fais mieux que plaindre les uns et les autres, car ma critique, — comme toutes nos critiques, — n'a qu'un but, un seul, c'est de faire vivement sentir le mal, pour provoquer l'application du remède. — Ce qui met de l'amertume dans notre critique, c'est un haut sentiment humanitaire, n'en déplaise à ceux qui ne comprennent pas cela. — La véritable philantropie ne consiste point à dire des sentimentalités philantropiques, et à conter des fadeurs à l'humanité.

CHAPITRE TROISIÈME.

Conditions générales de l'Education.

L'éducation unitaire doit élever les hommes aux perfections du corps et de l'âme. Nos instituteurs, armés de fouets, de palettes et d'abstractions métaphysiques, savent former des Nérons et des Tibères : laissons-leur ce honteux talent, fruit de l'éducation *partielle simple*, et étudions le système d'éducation *intégrale composée*, qui saura, d'un Tibère et d'un Néron, pris au berceau, former un monarque plus vertueux que les Antonins et les Titus.

CH. FOURIER.

§. Ier.

Qu'en résultera-t-il pour l'éducation ? Des élèves bariolés.

JEAN PAUL.

Tout cet échafaudage d'institution civilisée n'est qu'un choc d'élémens inconciliables, un assemblage monstrueux de toutes les duplicités d'action.

CH. FOURIER.

Nous nous sommes attachés jusqu'ici à la partie officielle de l'éducation, à l'éducation pédagogique : le mot éducation a pourtant un sens général beaucoup plus large que la signification restreinte dans laquelle on l'enclave d'ordinaire.

On doit entendre par éducation l'ensemble des circonstances qui agissent sur l'individu, qui le modifient d'une manière quelconque. Rousseau, qui savait fort bien poser de bons principes généraux, quoiqu'il leur fût toujours inconséquent deux lignes après, l'a parfaitement reconnu :

« L'éducation nous vient de la nature, ou des hommes, ou des choses. Le développement interne de nos facultés et de nos organes est l'éducation de la nature; l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement, est l'éducation des hommes; et l'acquit de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent, est l'éducation des choses.

» Chacun de nous est donc formé par trois sortes de maîtres. Le disciple dans lequel leurs diverses leçons se contrarient, est mal élevé, et ne sera jamais d'accord avec lui-même; celui dans lequel elles tombent toutes sur les mêmes points, et tendent aux mêmes fins, va seul à son but et vit conséquemment. Celui-là seul est bien élevé. . . . . .

» Puisque le concours des trois éducations est nécessaire à leur perfection, c'est sur celle à laquelle nous ne pouvons rien qu'il faut diriger les deux autres. »

Emile, liv. I.

Cette dernière conséquence est inévitable; il est clair comme le jour que l'éducation doit être UNITAIRE, et de plus, qu'elle doit se faire conformément à la nature. Or, voulez-vous juger l'éducation civilisée en vous plaçant au point de vue de cette condition de l'*Unité des impulsions;* voyez, je cite Fourier. Voici la tête du chapitre avec son titre :

QUADRILLE DE CONFLIT EN ÉDUCATION CIVILISÉE.

(*Traité de l'Association dom.-agr.*, tome 2, p. 284.)

« *Par diversion, plaçons ici le tableau d'un équilibre à la mode civilisée : c'est tout à point un sujet d'entr'acte, propre à confirmer que nos régénérateurs sont partout au superlatif de perfection idéale, et au superlatif de dépravation réelle.*

» *On sait quelle est leur fécondité en illusions de balance et contre-poids, leur intelligence à nous donner :*

» *En finance, des équilibres de colonnes de chiffres, à défaut de comptes exacts ;*

» *En constitution, des équilibres de droits et de pouvoirs, à défaut de libertés réelles ;*

» *En économisme, des équilibres de balance commerciale, à défaut de richesse effective ;*

» *En morale, des équilibres d'abstractions et de perfectibilités, à défaut de bonnes mœurs.*

» *Leur talent est de même force en éducation, où nous pouvons analyser une quadruple collusion d'enseignemens divergens,* donnés au même élève. *Le tableau serait plaisant, si les résultats n'en étaient déplorables. Il va confondre le régime civilisé, en l'opposant à lui-même.*

» Nos politiques, si exigeans sur l'unité d'action, n'ont pas observé que l'éducation civilisée, quel que soit le système adopté à l'égard d'un élève, entremet, pour l'endoctriner, quatre agences hétérogènes en principes et en intérêts ; qu'elles sont toutes quatre en conflit pour lui donner, durant son enfance, autant d'impulsions contradictoires, lesquelles, à l'âge de puberté, sont absorbées par une impulsion pivotale qui est l'*esprit du monde, l'immoralité fardée* et souvent affichée. Analysons ce bizarre mécanisme.

» D'ordinaire, un enfant de la classe aisée reçoit, dans son bas-âge, quatre sortes d'éducation :

1. *La Dogmatique;* 3. *L'Insurgente;*
2. *La Cupide;* 4. *L'Evasive;*

La Mondaine ou Absorbante.

1°. » La Dogmatique, donnée ostensiblement par les précepteurs et professeurs, qui recommandent le mépris des richesses perfides, et autres sornettes comme les vertus des deux Brutus, l'un immolant ses fils, l'autre immolant son père; ou bien les vertus des jeunes républicains de Sparte, qui, en tuant des Ilotes à la chasse, volant leur subsistance, exerçant la pédérastie collective, préludaient aux vertus patriotiques de l'âge mûr.

» L'institution, à la vérité, mêle à ces balivernes libérales, quelques préceptes excellens, mais qui ne font qu'effleurer et glisser. Il arrive de cette bigarrure, que l'enfant goûte et admet ce qu'il y a de plus dangereux, et repousse le peu qu'il y a de bon. La cause en est dans le conflit des trois impulsions suivantes.

2°. » La Cupide ou insociale, donnée secrètement par les pères, qui enseignent à l'enfant que l'argent est le nerf de la guerre, et qu'il faut avant tout songer à gagner du quibus, *per fas et nefas.* Les pères n'osent pas donner en toutes lettres cet odieux précepte; mais ils le prennent pour canevas de leur doctrine, et disposent l'enfant à être fort accommodant sur toute chance de bénéfice, à savoir façonner la morale aux convenances de l'intérêt.

» N'est-ce pas là le thême des leçons paternelles, sauf l'exception, qui confirme la règle? D'ailleurs, sur ce vice radical de l'éducation familiale, si quelques hommes probes font exception, leur nombre s'élève-t-il au 8e.? Pas même au 16e. *Rari nantes in gurgite vasto.*

3°. » L'Insurgente, donnée cabalistiquement par les camarades qui, dans leur ligue turbulente contre les pédans et les

pères, ont pour règle de faire tout le contraire de ce qu'on leur ordonne; railler la morale et les moralistes; briser, quereller, piller dès qu'ils ont un instant de liberté; se venger de la soumission forcée par la rebellion secrète et la dissimulation concertée; ériger l'esprit de révolte en point d'honneur, par dédain et sévices envers ceux qui favorisent l'autorité régentale.

4°. » L'ÉVASIVE, donnée furtivement par les valets, qui aident l'enfant à échapper au joug, le flagornent, le régalent en secret de friandises volées, pour se faire prôner auprès des pères. Ils le soutiennent et le conseillent dans toutes les menées tendant à l'affranchir des entraves morales : aussi l'enfant riche regarde-t-il les valets comme autant d'affidés secrets, et ceux-ci n'ont pas tort dans ce rôle; car les pères et mères sont déraisonnables au point de renvoyer sans autre motif, un valet qui déplairait à leurs enfans ou seulement au favori.

» Tels sont les champions qui se disputent l'arène, jusqu'à l'âge de 15 ans, où un cinquième athlète plus vigoureux vient prendre la part du lion, tout envahir. *Inter quatuor litigantes, quintus gaudet.* Ce vainqueur est,

⋊ » L'éducation MONDAINE ou *absorbante :* il faut la placer en pivot, puisqu'elle broche sur les quatre autres, et en élimine ou modifie tout ce qui n'est pas à sa guise.

» L'enfant, à 16 ans, lors de son entrée dans le monde, reçoit une éducation toute nouvelle; on lui enseigne à se moquer des dogmes qui intimident et contiennent les écoliers; à se conformer aux mœurs de la classe galante, se rire comme elle des doctrines morales ennemies du plaisir, et se moquer bientôt après des visions de probité, lorsqu'il passera des amourettes aux affaires d'ambition; enfin s'engager dans les folles dépenses, les emprunts usuraires, et communiquer sa dépravation à toutes les fillettes qu'il peut fréquenter.

» Voilà un quadrille d'éducations bien distinctes, dont quatre sont en concurrence jusqu'à l'âge nubile, où la pivotale vient éclipser et absorber toutes les autres. Avant cet âge, la 1re.

celle des savans, n'a qu'une influence apparente : c'est entre les trois autres que la pomme est disputée; elles envahissent le cœur, l'esprit et les sens de l'élève; et lorsqu'il atteint 15 ans, à peine lui reste-t-il de l'éducation dogmatique un léger fonds de préceptes vertueux, la plupart dangereux s'ils sont suivis à la lettre, mais qui n'ont d'empire qu'autant qu'ils se concilient avec les impulsions mondaines. »

Un conflit bien remarquable encore, est celui qui provient du choc de l'éducation *religieuse* avec les précédentes. Jusqu'à dix ou douze ans, les enfans sont abandonnés aux prêtres (par des parens, la plupart du temps incrédules, philosophes, athées, qui détestent les prêtres); ils sont amenés par les prêtres, aux environs de la première communion, à une aveugle et stupide créance à tout ce qu'il plaît à ceux-là de leur dire; ils portent des scapulaires et des chapelets, des reliques, du bois de la *vraie croix;* on les enfonce dans toutes les pratiques de sacristie; on abuse d'eux, faibles qu'ils sont; on leur meuble la tête avec des récits de miracles, des lectures absurdes, des contes sur l'enfer et le purgatoire; et pour en faire, quoi? — des voltairiens ou des athées, quand leur éducation sera finie, (car, au sortir du collége, qui croit au Christ, et combien croient à Dieu ou s'en soucient?) et des vieillards hébétés et stupides, s'ils vont jusqu'à la vieillesse cacochyme des Civilisés, qui les fait

retomber pathologiquement dans l'enfance, et ramène, par correspondance d'état organique, des êtres usés de mal et de débauches, dans les terreurs superstitieuses dont on avait frappé leurs esprits à huit ans. Cette honteuse et dernière infirmité, certaines gens ne rougissent pas, d'ailleurs de l'appeler une conversion sainte, un effet de la grâce, *le doigt de Dieu*, comme si Dieu intervenait dans de pareilles dégradations !

Du reste, ce qu'il faut remarquer, c'est que cette éducation d'église, cette odeur de sacristie dont on oint les enfans, et qui s'évapore si vîte au contact des idées philosophiques du siècle, forment conflit, non-seulement avec l'esprit du siècle, mais encore avec l'instruction dogmatique distribuée dans les colléges. Il n'y a certes pas accord entre les enseignemens de l'aumônier et les leçons du professeur. Le matin on fait admirer dans la classe les suicides de Caton et de Brutus, le meurtre patriotique de Scévola et beaucoup d'autres actes héroïques; le soir, à la chapelle, tous ces héros sont des damnés que le diable fait rôtir depuis fort longtemps, et qui rôtiront toujours. Pour qui se décideront-ils, vos enfans, pour les fiers profils et les têtes hautaines de Rome et de Sparte, dont on exalte ici les passions vigoureuses, ou pour les figures à cheveux

plats, les saints mendiants et tous les types d'humilité mystique que, là, on leur offre en exemple? prendront-ils pour modèle Alcibiade ou saint Antoine, Thémistocle ou saint Crepin?

Entendez-vous pourtant, et ne broyez pas l'intelligence de vos enfans sous tant de coups opposés; ne leur faites pas alternativement admirer et condamner les mêmes choses; ne leur dites pas qu'il faut mépriser l'argent, et en même temps qu'il faut se mettre en devoir d'en gagner beaucoup. — « Ce jeune homme ne peut plus être estimé par les honnêtes gens, » disait dernièrement, en plein salon, certain personnage, en parlant d'un jeune homme qui a préféré une carrière littéraire au commerce de son père. Ce personnage était un recteur d'académie, qui a passé sa vie à rabâcher à des milliers de jeunes gens, sur la foi de Cicéron et des autres, *qu'il n'y a d'occupation noble et digne de l'homme que l'étude des belles-lettres, de noble commerce que le commerce des muses!*

Enfin, pour comble de contradiction, observez que, dans un pays monarchique, des professeurs qui ont prêté serment à une charte monarchique, font, d'après les ordres mêmes du gouvernement monarchique, sucer aux jeunes générations le lait républicain et la haine de la royauté, haine

qui est la quintessence des livres anciens. Comme c'est conséquent et logique ! Certainement, la France, qui avait le caractère essentiellement monarchique, ne se serait jamais engouée de république et eût fait moins de révolutions pour des formes gouvernementales, si l'on n'eût pas exposé si infatigablement à l'admiration de chaque génération les vieilles doctrines de la Grèce et de Rome ; très-probablement on eût cherché les améliorations et les réformes en d'autres voies. Eh bien ! c'est la monarchie elle-même qui a donné et donne encore l'éducation républicaine. Au collége, elle monte les jeunes têtes au diapason républicain, et au sortir du collége elle met en prison ceux qui veulent faire de la république !!..... Et vous ne diriez pas que tout cela est bête et stupide ? plus bête que le Panthéon n'est gros. — Cette Civilisation n'est qu'un conflit de monstruosités, une lutte intestine de toutes sortes d'extravagances contradictoires, une Babel, un charivari étourdissant : c'est avec cette éducation d'incohérence que l'on arrive à des professions de foi du genre de celle de M. de Châteaubriand : « Bourbonnien par devoir, républicain par conviction, et monarchiste par raison. »

Hélas ! hélas ! sommes-nous condamnés à tremper long-temps encore nos plumes dans les misères et les stupidités civilisées ? Quand donc

sortirons-nous de ces bourbiers? Quand sera-t-on disposé à se rendre au bon sens? Quand n'aurons-nous plus à parler qu'avenir, bonheur, harmonie?

§. II.

Oh! les mots, les mots, les éternelles paroles
A. DE MUSSET.

Laissez-les donc forger, pour qu'ils deviennent forgerons.

Voici encore un aspect de l'éducation civilisée.

La vie moyenne est de trente-cinq ans chez nous. L'éducation civilisée, qui se prolonge jusqu'à dix-huit, vingt-deux, vingt-cinq ans et plus, *retient l'élève*, pendant tout ce laps de temps, *hors de tout emploi productif de ses forces :* ainsi, l'homme étant une machine de trente-cinq ans de durée moyenne, en Civilisation, on s'arrange de manière à la faire marcher à vide et dépenser *sans rien produire*, pendant les deux tiers de son existence! — Médecins, Légistes, Elèves des écoles civiles et militaires, etc., etc.; nous, enfin, qui sommes les gens élevés, *bien élevés*, comme on dit, n'aurions-nous pas eu tous, en mourant à vingt-deux, vingt-quatre, vingt-cinq ans, à nous rendre ce témoignage : *que nous avions*

beaucoup mangé, absorbé, consommé, coûté, sans avoir produit la valeur d'une obole?

Joignez ce caractère de notre éducation aux autres, et accouplez-le surtout à ce grand principe d'éducation, que les Civilisés répètent eux-mêmes chaque jour, savoir, que *pour bien savoir les choses, il les faut pratiquer.* Ils posent le principe que pour *apprendre* il faut *faire*, et, sous prétexte *d'apprendre*, ils empêchent de *faire* pendant les deux tiers de la vie moyenne!

§. III.

Vous mettez le grain de blé sur une pierre, et vous demandez après pourquoi il ne pousse pas d'épi.

Chanson méridionale.

Une partie de la semence tomba le long du chemin, où elle fut foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent. — Une autre partie tomba sur des pierres, et ayant levé, elle sécha, parce qu'elle n'avait point d'humidité. — Une autre tomba au milieu des épines, et les épines croissant avec la semence, l'étouffèrent. — Une autre partie tomba dans une bonne terre, et ayant levé, elle porta du fruit, et rendit cent pour un.

Luc. VIII. 5. 6. 7. 8.

Si la semence vient mal, ce n'est pas là faute de la semence. Semez bien, semez en bonne terre.

Nous avons vu que la Civilisation abandonne

sans éducation, sans soin, sans culture, la grande majorité des individus qui naissent sous ses lois; qu'elle livre les masses à la vive action de tous les vices engendrés par le dénuement dans les basses couches de la société, et laisse la misère, la crapule et la débauche s'attacher comme des ulcères rongeurs aux neuf dixièmes des générations naissantes.

Serait-ce donc qu'il n'est pas de l'intérêt d'une société que ses membres soient gens de travail, de talent, de bonnes mœurs, éduqués, habiles? Qui fait la gloire, la richesse, la prospérité d'un pays, sinon le travail, le talent, les vertus de ses citoyens?

Il est donc de l'intérêt direct de la société, comme de l'intérêt de l'individu, aussi bien que de droit humanitaire, qu'il y ait un système d'éducation publique, applicable à toute la génération naissante, une éducation qui soit un fait de providence sociale, et non un fait laissé au hasard des naissances et à la charge des familles. — Ainsi, l'éducation doit être *universelle* et non *exceptionnelle*.

Nous avons vu que l'éducation des Civilisés, fausse et absurde dans son objet, n'ayant pour ressort que la contrainte, amoindrit, comprime,

étouffe et violente les natures, étiole et déforme les corps et les âmes. — Serait-ce donc qu'il n'est pas de l'intérêt de la société que chacun de ses membres soit développé dans sa virtualité propre, qu'il lui apporte le concours de ses forces, de ses facultés natives? L'individu réussirait-il mieux, par hasard, dans les fonctions pour lesquelles il n'a pas de vocation, que dans celles vers lesquelles il se sent appelé par sa nature? toutes choses ne seraient-elles pas mieux faites, là où chacun ferait ce à quoi il est propre, qu'ici où tous les rôles naturels sont intervertis?

Il est donc de l'intérêt direct de la société, comme de l'intérêt individuel, ainsi que de droit humanitaire, que l'individu ne soit plus ajusté de force à une fonction par le hasard des circonstances et la force aveugle des mauvaises combinaisons, mais qu'il puisse, au contraire, aller franchement à ses aptitudes, et qu'il soit aidé dans le développement de ses vocations. Ainsi, l'éducation doit appeler les dispositions, et non les étouffer; féconder les germes, et non les écraser; elle doit obéir à la nature, et non lui commander; être *conforme aux vocations*, et non *arbitraire*.

Nous avons vu que les influences auxquelles

l'enfant est soumis, en éducation civilisée, sont autant d'impulsions contraires, autant de forces parfaitement opposées, qui s'entrechoquent et tiraillent simultanément l'élève dans les sens les plus différens; si bien qu'un enfant civilisé, travaillé par ces actions divergentes, est dans la position d'un homme écartelé à quatre chevaux. — Si pareille *divergence* est une monstruosité flagrante, il faut en conclure qu'une éducation raisonnable doit être *convergente* dans ses impulsions.

S'il est d'ailleurs contraire aux intérêts de la société et de l'individu, que l'élève soit condamné à l'improductivité jusqu'à l'âge de dix-huit ou vingt-cinq ans, qu'il soit réduit pendant tout ce temps à un état *passif, à apprendre un rôle,* — dont souvent même il n'aura pas une phrase à dire plus tard, — il convient alors que l'éducation soit pratique, exerçant et utilisant les forces aussitôt que possible, *active,* et non *passive.*

L'homme étant *corps* et *esprit,* et devant utiliser pour soi et pour les autres les facultés de son corps et de son esprit, il est de l'intérêt de l'individu, comme de l'intérêt social, que l'éducation prenne souci de ces deux ordres de facultés, qu'elle forme à la fois l'âme et le corps.

— « Les méthodes civilisées négligent le corps et pervertissent l'âme. » — L'éducation doit donc être *composée*, et non *simple*.

Par raisons analogues, il est dans l'intérêt de l'individu, comme dans l'intérêt de la société, que l'individu jouisse de toute la plénitude de sa vie ; qu'il développe toute sa virtualité ; toutes les forces de son corps et de son âme ; qu'il fournisse le *contingent complet* de ses facultés. — Donc, que l'éducation, au lieu de ne soigner qu'un côté du corps et de l'esprit; de ne s'attacher qu'à tel ou tel détail, l'éducation doit les embrasser tous, et introduire la perfection sur tous les points. — « Nos systèmes d'éducation ne tendent qu'à fausser pièce à pièce les développemens du corps, et vicier ceux de l'âme par l'égoïsme et la duplicité. » — L'éducation doit donc être *intégrale*, et non *partielle*.

Enfin, l'éducation doit favoriser les mouvemens dans le sens des penchans, ouvrir le champ aux essors; *développer* et produire toutes les richesses de la belle nature humaine, — et non les perdre misérablement sous les dures et idiotes lois de la *contrainte* pédagogique.

Donc, dans une société raisonnablement or-

ganisée, et *pour l'intérêt individuel comme pour l'intérêt collectif*, — qui s'accordent fort bien dans leurs exigences, quoi qu'on dise, (1) — l'éducation doit être :

UNIVERSELLE..... et non EXCEPTIONNELLE ;
CONFORME AUX VOCATIONS et non ARBITRAIRE ;
CONVERGENTE..... et non DIVERGENTE ;
ACTIVE..... et non PASSIVE ;
COMPOSÉE..... et non SIMPLE ;
INTÉGRALE..... et non PARTIELLE ;
DE DÉVELOPPEMENT..... et non DE CONTRAINTE.

A ces conditions, l'éducation sera

UNITAIRE ET ATTRAYANTE.

(1) Il ne manque pas de gens qui nous rient au nez à première vue, parce que nous disons que Fourier a apporté le moyen de combiner l'intérêt individuel avec l'intérêt général. — Ces gens-là imaginent que ces deux intérêts sont opposés, qu'ils se nient réciproquement, en principe et par leur nature même. — C'est une sotte idée, car qu'est-ce que l'intérêt général, sinon la somme des intérêts individuels ? Comment ce qui serait bon pour la société, c'est-à-dire pour tous les intérêts particuliers, ne serait-il pas bon pour ces intérêts particuliers ? l'absurdité est patente dans les mots. — Il y a accord parfait entre les exigences de l'intérêt individuel et les exigences de l'intérêt général ; et c'est parce que ces exigences s'accordent, parfaitement en principe, qu'il est possible, et très-possible, de réaliser leur accord en résultat. En bonne science sociale, tout ce qui nuit à l'individu nuit à la société ; tout ce qui nuit à la société nuit à l'individu. Les mauvaises formes sociales sont celles qui établissent une divergence entre ces exigences, qui sont d'accord en principe.

Ainsi, nous sommes amenés, pour faire bien, à faire tout l'opposé de ce que fait la Civilisation. On assujétit l'enfant; laissez-le libre : on étouffe ses penchans; épiez et favorisez leur marche : on exténue le corps en exténuant l'esprit; asseyez la vigueur de l'esprit sur la force du corps : on lui impose le travail et l'étude; laissez-lui solliciter l'admission aux études et aux travaux : on l'isole des autres, ou on lui donne des compagnons obligés ; laissez-le choisir ses amis comme ses travaux : prenez le contre-pied de ce qui se fait dans le monde *à rebours*, et vous aurez des dispositions convenables pour le monde *à droit-sens*. — Construisons, d'après ces principes, le système d'éducation naturelle, attrayante et unitaire.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Education Harmonique. — Prélude.

Tous seront appelés et tous seront élus.

§. Ier.

Tous les enfans sont élevés aux frais de la Phalange jusqu'à ce qu'ils soient en état de pourvoir eux-mêmes à leur entretien.

Construisons le système d'éducation naturelle, ai-je dit. — Non ; ce n'est pas cela ; ce n'est pas ainsi qu'il faut dire. Il vaut mieux dire, examinons quel système d'éducation va sortir du jeu des impulsions naturelles en milieu sociétaire. Entrons dans la Phalange.

La Phalange abandonnera-t-elle, comme le village, comme la commune morcelée, l'éducation à la charge des familles? Dans le village, dans la ville, dans la Commune civilisée, vos enfans croissent comme ils peuvent. Vous ne leur donnez pas d'éducation, vous ne le pouvez pas! c'est à peine si vous pouvez les nourrir!... qu'est-ce que cela fait à votre voisin, à Pierre, à Jacques, à Philippe, aux trois, quatre, cinq cents familles dont la juxta-position compose votre village, votre ville? — Rien. Vous ne vous tourmentez pas plus pour les enfans des autres, que les autres ne se tourmentent des vôtres, et, comme il y a insolidarité complète, tous ces égoïsmes sont parfaitement justes et légitimes.

Pensez-vous qu'il en soit ainsi dans la Phalange? La Phalange trouverait-elle son compte à laisser inoccupés, vacantes, oisives, destructives, les facultés de sa jeune génération? Est-ce qu'il n'est pas de son plus cher comme de son plus matériel intérêt, que toutes les recrues de sa jeune armée, qui se forme et grandit chaque jour, soient exercées, habiles, heureuses? Va-t-elle laisser ses forces naissantes se gaspiller, s'user à rien, se fausser, tourner à mal, par effet d'abandon et d'incurie? — Oh! non, non, mille fois non.

C'est donc l'intérêt même de la Phalange qui garantit l'éducation à tout enfant. Voilà la providence sociale engendrée au sein de la Phalange, et née de la combinaison sociétaire. — Premier point. — Supprimez tous les discours moraux et les sermons adressés aux parens sur l'obligation d'élever leurs enfans. — Economie au budget de la morale.

Et maintenant, l'éducation de la Phalange ressemblera-t-elle à notre éducation universitaire? La Phalange va-t-elle faire de tous ses enfans des savans en *us?* Est-ce un besoin pour elle de les ferrer de grec et de latin, de les barder de toutes ces choses stupides que nous avons eues à subir pendant huit ans, nous autres de Civilisation? — la Phalange? Elle a besoin de tout; il lui faut des agronomes, des mécaniciens, des professeurs, des artistes, des savans, des poètes, des administrateurs : il lui faut des hommes sérieux, profonds, tenaces, suivant et poursuivant une idée, une œuvre, une invention; il lui faut des hommes gais, actifs, légers, remuans, se mêlant à tout, voyant tout, portant la joie dans les Groupes : il lui faut les natures dévouées, bravant les dangers et les répugnances industrielles, fortes et s'animant aux obstacles; il lui faut les natures délicates, nuancées, scru-

puleuses, perfectionnant toutes choses, raffinant toutes choses, exigeant en toutes choses le fini, l'art exquis, le goût pur; il lui faut ceux qui aiment à tout commencer et ne rien finir, ardens au début, et lâchant pied bientôt après; il lui faut ceux qui blâment tout ce qui n'est pas commencé et ne s'engagent qu'après les premiers pas; il lui faut ceux qui n'aiment que finir, achever, donner la dernière main; les ébaucheurs ou metteurs en œuvre, les occasionels et les finiteurs; natures complémentaires, — inutiles, absurdes, malheureuses, fantasques, tourmenteuses dans l'isolement des fonctions civilisées, et qui deviennent magnifiques d'action, de puissance, et de riches emplois quand elles se complètent et s'emboitent au sein du milieu sociétaire! Il faut à la Phalange toutes les fonctions, tous les goûts, tous les caractères; il lui faut pour ses modulations toutes les notes du clavier passionnel, toutes les cordes, tous les timbres et tous les tons; il faut sur sa palette toutes les teintes et toutes les nuances; il faut dans l'Unité la variété infinie.

C'est pourquoi, beaux, joyeux petits enfans, vous pouvez venir dans la Phalange. Venez, avec vos caractères variés comme les couleurs et les parfums des fleurs de ses jardins; venez, tendres

boutons qui êtes tout l'avenir, venez vous épanouir au soleil d'Harmonie, qui dilate et fortifie, qui mûrit les moissons sans les brûler : venez; il y a pour les jeunes plantes, selon leurs besoins et leurs désirs, l'eau et l'air, l'ombre et le soleil.

L'éducation qui ressort naturellement des convenances phalanstériennes, sera donc cette éducation de développement qui aide les vocations à pousser, les caractères à manifester leurs dissemblances.

§. II.

La pierre que vous avez rebutée est celle dont on fera la tête de l'angle.

Psalm. CXVII. 22.

J'entends dire à mes oreilles : « Mais si les vocations de l'enfant ne conviennent pas au père.... »

Ah! vraiment, n'est-ce pas?

Quand, en Civilisation, une vocation parle, — car il arrive que certaines vocations vives se font quelquefois jour à travers les obstacles, — quand une vocation parle chez un enfant ou un jeune

homme, et que les plans de la nature sur ce caractère ne coïncident pas avec ceux que son père a conçus dans sa sagesse, on trouve tout simple que la volonté du père et les convenances de position l'emportent sur les convenances naturelles, et l'on a raison. C'est souvent le jeune homme lui-même qui sacrifie les goûts qu'il se sent, pour se faire une carrière, un état, un sort.

Mais qu'y a-t-il de commun entre les circonstances civilisées et les circonstances harmoniennes? Un père civilisé, dont le fils aurait du goût pour la maçonnerie, et qui peut le faire secrétaire d'ambassade, a raison de le mettre dans la diplomatie, dût-il même y rester gâcheur; car un gâcheur diplomate est encore mieux colloqué dans le monde qu'un maître maçon. Comment voulez-vous que cet enfant puisse donner cours à cet instinct, et que ses parens le veuillent? Il irait vivre avec des goujats; il ferait scission avec sa famille et sa classe.... Enfin, il est clair que, dans les circonstances civilisées, on ne peut pas suivre ses vocations et aptitudes naturelles; d'abord, parce qu'on ne les connaît généralement pas, ensuite parce que, fussent-elles connues, l'arrangement des choses ferait obstacle pour le pauvre, et même le plus souvent pour le riche aussi.

Dans la Phalange, c'est autre chose : dans la Phalange, vous le savez, toutes les industries, tous les travaux sont honorés, honorables, engrenés et compactes. Les fonctions les plus répugnantes, les plus méprisées aujourd'hui, sont les plus honorées dans la Phalange. Où ce sentiment prend-il sa racine? — Dans l'interêt, dans l'intérêt même, dans l'intérêt individuel combiné avec l'intérêt général, dans l'intérêt corporatif de la Phalange. Il n'y aurait pour elle ni richesse, ni prospérité, ni existence même, si les travaux répugnans, mais nécessaires, indispensables, n'étaient pas exécutés dans son sein. Or, dans les Phalanges, il n'y a plus de mercenaires, de parias, de salariés, plus de ces misérables à qui on ferait tout faire pour cinquante centimes; ce ne peut plus être la misère qui conduise au travail, mais la passion et l'enthousiasme; sans cela, il n'y aurait plus de Phalange. La Phalange tient donc les travaux pour honorables en proportion des difficultés, des obstacles, des répugnances qu'ils présentent; elle les paie dans cette proportion, en fortune ou en gloire. C'est exactement l'inverse d'aujourd'hui.

La masse honore le dévouement dont elle a besoin. Toute la société ancienne a glorifié le soldat qui tue et qui se fait tuer, *parce qu'elle*

avait besoin, pour première condition d'existence, de soldats tuant et se faisant tuer. — Rien n'était plus caressé, plus flatté, plus honoré, plus brillant, que le militaire pendant la révolution et l'empire : alors on avait besoin du soldat; les bourgeois sentaient que le corps du soldat était le rempart qui les séparait des Cosaques et du pillage; les patriotes comprenaient que le corps du soldat les préservait de l'envahissement et du démembrement. Les lâches eux-mêmes étaient les premiers à glorifier l'armée.

Aujourd'hui, tous ces gens-là la méprisent, parce que l'on est depuis vingt ans en paix. Oui, je dis qu'aujourd'hui l'armée est en défaveur auprès du boutiquier, du notaire, de l'avocat, du libéral, du contribuable, et même du patriote, qui n'a guère de sympathies dans l'armée que pour les mauvais sujets, les brouillons, les *pratiques*, et ceux des sous-officiers qui voudraient devenir officiers par l'expulsion générale de leurs supérieurs qui ne sont pas patriotes, — conformément aux pures doctrines démocratiques reçues, et qui ne datent pas d'hier. — On défait les Comtes pour se faire Duc. Connu. — Or, si demain Nicolas venait avec ses bandes, et qu'il fût d'humeur à faire la guerre en barbare, à piller et ravager quelque peu la France, oh!

alors, le soldat français grandirait subitement de dix coudées; il serait de nouveau fêté, couronné; il redeviendrait *héros, guerrier couvert de lauriers, favori de la gloire, fils de la victoire, etc.*

Voilà le principe. — Dans le *régiment*, on peut voir que déjà les corvées les plus dégoûtantes, relatives aux soins et à la propreté de la *caserne*, n'ont rien de déshonorant. Chacun y passe; les officiers et sous-officiers surveillent eux-mêmes; et s'il pouvait arriver dans le régiment *discipliné*, ce qui arrivera dans la Phalange *associée*, si quelques escouades se chargeaient volontairement de ces sortes de travaux, pour en éviter les répugnances à la masse, ces escouades dévouées seraient bien vues et honorées par les camarades.

— « Mais, Monsieur, s'il prend fantaisie à mon fils d'être cordonnier, balayeur, je serai donc obligé de le laisser prendre ces états? » — Que voulez-vous répondre à des objections ainsi tournées, après toutes les explications que vous avez données!... — Si vous ne pouvez pas vous transporter en esprit dans une Phalange, et la voir pour comprendre les effets de son mécanisme, attendez que l'on en ait construit et réalisé, et laissez ceci. Parce que vous avez le cordonnier,

le balayeur civilisé sous vos yeux, vous transportez tout cela dans les Phalanges, sans voir que tout cela y est changé et transformé. Vous n'avez donc pas compris le mécanisme des courtes séances, des Groupes, des Séries; vous ne vous représentez pas la propreté et le *luxe d'espèce* de tous les ateliers; vous ne sentez pas le point d'honneur de toute industrie; vous n'avez pas compris que la Phalange est un tout compact, à la prospérité duquel tous travaillent synergiquement, que tous les rameaux, toutes les branches se réunissent au tronc commun, qu'il y a fusion harmonique et convergente de tous les intérêts et de toutes les forces, que la Phalange proportionne les récompenses et les honneurs aux difficultés et aux répugnances des fonctions, qu'il n'y a plus le mercenaire dont l'un est cordonnier, l'autre balayeur, l'autre commissionnaire, plus d'hommes-machines que l'on meut avec un écu; mais des Séries dont les différens Groupes se sont chargés des travaux relatifs à la cordonnerie, aux services de propreté, etc., et qui expulseraient ignominieusement de leur sein l'individu qui accepterait un salaire particulier; que tel qui a passé ce matin deux heures à tailler des bottes dans les *élégans* ateliers de cordonnerie de la Phalange, vous donnera le soir à l'amphithéâtre une leçon de géométrie descriptive, lui savant, à vous ignorant; que

tel enfant qui a verni vos souliers, est le fils du plus grand dignitaire de la Phalange, et commande lui-même en plus de dix endroits; que votre cheval a été pansé ce matin par tel page qui se croit à juste titre de meilleur ton que pas une de nos nullités fashionnables du boulevard de Gand; que les vocations variées des enfans, des femmes, des hommes, et leurs nombreuses affections et relations dispersent tous les sociétaires indistinctement dans toutes les fonctions reliées et mariées en un seul grand corps; que les débuts industriels qui paraîtraient les plus humbles à un civilisé, s'allient aux plus grandes choses et aux plus grands caractères, et conduisent les Harmoniens aux postes les plus élevés; que Louis XVI, roi de France, n'en est pas moins roi de France, en Harmonie, pour être un habile forgeron et maçonner un mur dans le parc de Versailles; que les fonctions industrielles aujourd'hui réputées abjectes, sont des occasions et des moyens de développement pour le corps et d'instruction pour l'esprit; que tel enfant que ses goûts conduisent dans les ateliers de tannerie, de cordonnerie, de boyauderie, de boucherie, prendra dans ces ateliers, et dans les connaissances des hommes qu'il y trouvera, les premières notions de chimie, d'histoire naturelle, d'anatomie, etc., et entrera par ces portes dans telle science où

il se rendra célèbre plus tard; qu'on devient célèbre d'ailleurs à titre de grand industriel, comme à titre de grand artiste et de grand savant spéculatif; qu'il n'y a dans la Phalange ni manans, ni rustres, ni goujats, ni aristocrates impertinens; que tout Harmonien de quinze ans est plus instruit, plus adroit, plus habile, et sait mieux vivre que les plus distingués civilisés de trente ans; en un mot, qu'il y a lien, engrenage et mariage des fonctions, des Groupes, des industries, ralliement des individus au sein du luxe général, fusion des classes dans l'unité harmonique de la Phalange, et par conséquent du monde entier, et que le TON UNITAIRE glorifie toute industrie sur la terre....

Si l'on ne comprend pas ceci, on ne comprend pas le milieu phalanstérien, et il faut l'étudier. — Si on le comprend, les objections tombent d'elles-mêmes : on sent que les pères ne sont plus en lutte contre les vocations de leurs enfans; qu'ils sont enchantés, au contraire, au fur et à mesure qu'elles naissent chez eux et se développent, et qu'ils voient garçons et filles prendre parti dans les industries *miniatures*, s'enrôler dans les Groupes, gagner de l'avancement dans les Séries et les cadres de l'enfance. — Quand un enfant, après avoir fait preuve d'adresse et d'ha-

bileté, et prouvé son savoir-faire dans un examen passé sur un nombre d'industries exigé, est admis à un Chœur supérieur dont il convoite depuis longtemps l'entrée, cet avancement est une grande joie pour les parens, comme pour lui-même. Les parens tirent vanité de tous les trophées industriels de l'enfant, quelles que soient les industries ; il avance, il monte, il se développe en santé, en force, en intelligence ; il est heureux sous les yeux de ses parens. Que faut-il de plus aux parens ? Quel plus grand bonheur pourriez-vous réserver à des mères, des pères, à propos de leurs enfans, dans le paradis, quand vous seriez maître de disposer le paradis à votre gré ?

— Mais ce sera donc en toutes choses un paradis qu'une Phalange d'Harmonie ? — Ce sera mieux, beaucoup mieux du moins que toutes les descriptions qui nous en ont été faites. Le paradis, c'est le royaume de Dieu. Quand les lois de Dieu règneront sur la terre, l'homme aura reconquis le *paradis perdu ;* — ou plutôt, au paradis *terrestre*, état de *bonheur brut* des premiers jours, il aura substitué, par sa propre virtualité créatrice, le paradis *céleste*, c'est-à-dire le règne intégral du Bien et du Vrai dans l'ordre physique, dans l'ordre moral et dans l'ordre religieux. Et qui pourrait douter que le *réel* divin ne dépassât

infiniment en splendeur et en bonheur l'*idéal* humain tel qu'il a été conçu dans les époques de l'affliction et des misères !

Nous venons de voir que les parens seront bien éloignés de contrarier les vocations natives de leurs enfants, et que, dans toutes les dispositions propres à faire éclore celles-ci, ils salueront les gages du développement et du bonheur des êtres qu'ils aiment.

§. III.

L'ordre sociétaire se ralliera à la marche naturelle, qui est d'éduquer le corps avant l'esprit. CH. FOURIER.

On sait d'ailleurs, en Harmonie, que c'est par le matériel que l'éducation doit commencer. — La théorie c'est la généralisation des faits ; logiquement elle ne peut, elle ne doit venir qu'après les faits. La pratique d'abord, la science après : soyez soldats et manœuvrez ; plus tard vous dirigerez la manœuvre. Un enfant de quatre à cinq ans comprend et parle fort bien sa langue ; il n'a pourtant pas appris la syntaxe en nourrice ; vous montrerez les règles quand on saura assez les mots ; vous arriverez aux abstractions, aux spéculations, après avoir parcouru le domaine des réalités, des expériences. La théorie et la pratique se donnent la main, se soutiennent, s'entr'aident ; mais les choses passent par les sens

avant d'arriver à l'intelligence : à la pratique active appartient donc l'*initiation.* Formez d'abord un corps robuste, agile, alerte, si vous voulez avoir un esprit actif, solide et bien nourri. Ne surchargez pas un enfant d'études prématurées, qui affaibliront son esprit, émousseront son intelligence, débiliteront son corps : vous faites un double mal à cet enfant; vous le tuez au moral, vous le tuez au physique. Rallions-nous à la nature, et toujours prenons-la pour guide; la nature, c'est Dieu.

La nature inspire à tous les enfans, dès le bas âge, des goûts industriels; ils aiment le bruit des ateliers, le maniement des petits outils. Voyez-les aux Tuileries remuer, transporter du sable, creuser la terre et brouetter les déblais. Ils aiment à construire des maisonnettes, gâcher du plâtre ou de la boue, diguer les ruisseaux, établir des écluses et des moulinets; ils sont toujours en œuvre. Vous faites leur bonheur avec un petit marteau, un char, une petite pioche, une petite scie, un petit rateau, un jardinet dont vous leur confiez le soin. — Vous faites leur désespoir avec vos livres.

C'est donc la nature qui a voulu cela. Elle a voulu que le corps se formât et se fortifiât, avant

tout, par des exercices matériels; elle a donné aux enfans des vocations qui les entraînent à l'air, qui les poussent au mouvement, à l'action, parce que l'air, le mouvement, l'action, leur sont choses bienfaisantes et nécessaires. Elle ne leur a pas donné les goûts sédentaires qui conviennent à l'étude réfléchie que vous leur imposez avant le temps. Quand vous assujétissez la nature mobile de l'enfant à un travail qui exige le calme, la méditation, et que l'enfant se révolte contre vous, qu'il ne vous écoute pas, qu'il vous nargue et vous maudit, qu'il macule d'encre son livre et en déchire les feuillets, c'est lui qui a raison et vous qui avez tort, car il se défend contre vous qui l'attaquez. — Il est fort sot de se plaindre des enfans en pareilles circonstances, et de dire qu'ils sont paresseux. Quand vous vous plaignez de ce qu'un enfant n'aime pas l'étude, c'est tout juste aussi raisonnable que si vous vous plaigniez de ce qu'il n'aime pas l'eau-de-vie. Attendez. Plus tard, il sera homme à suivre deux heures, sans distraction, la même pensée, et à boire une bouteille de rhum avec vous. Vous voulez avoir les graines avant les fleurs, et les fleurs avant que les tiges n'aient levé. A chaque chose son temps. Ne bouleversons pas brutalement toutes les convenances, à la manière des infâmes coutumes et des odieuses institutions civilisées.

Ainsi, l'éducation consiste, dans la Phalange, à favoriser, par tous les moyens possibles, l'éclosion des vocations et le développement des natures. Il n'y a plus de moralisation, de pédagogisme, de sermoneries, de directions imposées. Quand le soleil, au printemps, réchauffe l'atmosphère et féconde la terre, il ne commande pas aux violettes de pousser des roses, aux jasmins de fleurir des renoncules; il anime toute plante dans son espèce, il vivifie tout germe dans son titre de vie; il fait croître l'hysope à côté du cèdre, la fougère sous le chêne, et la mousse sous la fougère. La Phalange agit sur les générations écloses en son sein, comme le soleil au printemps sur les plantes de la terre; elle réchauffe, aide, soutient, fortifie, nourrit, développe. En Harmonie, chacun sait que le plus grand tort que l'on pourrait faire à un enfant, serait de contrarier sa nature. Un être appliqué à d'autres fonctions que celles auxquelles son organisation le rend propre, y resterait toujours inférieur à ce qu'il aurait été en suivant son cours naturel; comme toute plante, gênée dans son développement normal, perd sa beauté, le luxe de ses formes, de ses couleurs, et finit par un avortement.

Comment étions-nous devenus, au collége,

adroits à la balle, aux billes, aux différens jeux, habiles à nager, à patiner, bons sauteurs, bons coureurs, bons jardiniers, etc.?... C'était en pratiquant les choses. En fait d'éducation, la Phalange s'appliquera donc à attirer l'enfant au travail, à lui présenter mille amorces, mille séductions, mille plaisirs pour l'entraîner à l'industrie. — Or, le ressort d'Attraction industrielle est toujours le même pour l'enfance et pour l'âge mûr; c'est toujours la formation des Groupes libres et leur affiliation en Séries, puisque ce sont les jeux libres des enfans qui nous ont manifesté ce mécanisme.

Le libre développement des vocations, voilà le principe de l'éducation ; la pratique des choses dans les Groupes et les Séries, voilà le moyen.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Education harmonique. — Premiers développemens.

ÉDUCATION PASSIVE OU DU PREMIER AGE.

Tout est céleste en toi : l'enfant candide et rose
Nouveau-venu du ciel, en garde quelque chose :
Un regard d'ange luit dans son bel œil d'azur.

ANAÏS SÉGALAS.

Le besoin et le droit des pères et mères, c'est le *gâtement*, c'est l'inépuisable caresse, l'éternelle adoration. Que, dans notre société, le père soit obligé d'imposer silence à cet *attract* naturel, de se contraindre péniblement pour établir le devoir de gouvernement que la loi lui a attribué, c'est une des nombreuses et déplorables contradictions de cette loi avec la nature, et rien de plus. Il faut être aveugle pour faire d'un mauvais arrangement des hommes une loi de Dieu.

D. LAVERDANT.

Eh! quoi, tu viens à moi les yeux en pleurs! ta mère
T'aura parlé peut-être avec un ton sévère?
Est-ce un jeu qu'on défend, un devoir imposé?
Est-ce un oiseau captif qui s'échappe et s'envole?
Une leçon bien longue à dire dans l'école?
Quelque jouet brisé?

ANAÏS SÉGALAS.

A la rigueur nous pourrions, sur l'éducation, en rester à ce que nous venons de dire; car nous avons mis les principes généraux d'une saine éducation dans un jour évident, et nous avons montré que la combinaison phalanstérienne, grâce au

parfait accord de tous les intérêts, doit nécessairement faire germer ces principes et produire immédiatement leur application. A titre d'étude du régime intérieur de la Phalange, nous examinerons pourtant, avec quelques détails, la pratique de cette éducation, dont nous allons parcourir les degrés successifs.

§. Ier.

CONVENANCES SPÉCIALES DU PREMIER AGE.

Wilderspin, l'un des habiles instituteurs de Londres, a constaté que la plus grande partie des plaintes, des querelles domestiques et des violences qu'elles entraînent, est produite par la nécessité d'élever les enfans. D. Laverdant.

En Harmonie, quand un enfant vient au monde, on ne l'envoie pas à dix, vingt ou quarante lieues en nourrice, abandonné aux soins éloignés et mercenaires de paysans pauvres. On ne voit pas, en Harmonie, sur les rivières et les fleuves, des coches chargés de marmots émigrants, comme ceux qu'on emplit incessamment à Paris d'enfans et de nourrices pour les en dégorger à Auxerre. Un pareil début dans la vie est peu propre à affectionner les enfans à leurs parens, et réciproquement ! on les envoie au loin en nourrice ; puis, après, on les envoie au loin en pension ; ensuite

on cherche aux garçons des places, aux filles des maris, qui les emportent plus loin encore. — Laissez faire, ils reviendront assez au lieu de leur naissance quand il s'agira de recueillir l'héritage après décès des parens.....

On dira qu'on n'envoie pas tous les enfans en nourrice. Je sais bien que les pauvres gens, — c'est la grande, l'immense majorité, — gardent chez eux les leurs, et pour cause. Mais comment vont les choses dans ces ménages des classes pauvres, et même dans ceux des classes moyennes, où il n'y a pas un appartement particulier pour les enfans? Dans ces malheureux ménages, les enfans sont partout, ici, là, dans la chambre à coucher, à la cuisine; les nourrissons crient dans leurs berceaux, les marmots se traînent par terre et crient; d'autres un peu plus forts, courent, fracassent, jacassent et crient. Vous les avez à droite, à gauche, dans vos jambes, pleurant, riant, renversant, faisant un bruit à vous étourdir. Ah! qui n'a pas vu tout cela et qui n'en a pâti souvent!.. C'est un supplice insupportable, un enfer. Comment voulez-vous que la mère la plus tendre y tienne? Ces malheureux enfans, on passe tout le temps à leur imposer silence, à les gronder, à les punir. On leur défend le bruit, ils recommencent le bruit, c'est de nature et de position,

c'est forcé ; ils désobéissent, on se plaint d'avoir des enfans aussi méchans, on se maudit, on pleure, on se désole. Il faut cependant que la mère travaille ; elle raccommode, gronde, torche, prépare le dîner, va et vient au milieu de tout cela. Après le travail ingrat de la journée, le père rentre ; il n'est pas là depuis un quart d'heure, qu'il a déjà la tête rompue. Les cris de l'enfant au berceau le réveilleront peut-être toute la nuit ; et puis surviennent les maladies, si fréquentes chez les enfans civilisés.... Poursuivez ce tableau avec vos souvenirs ; ajoutez, pour les parens, les ennuis de toute espèce, les chagrins, les jalousies, les antipathies de caractère, les querelles, toutes les misères de l'intérieur enfin....

Voilà pourtant ce qu'est en réalité cette vie de ménage dont on nous chante la paix, la poésie, les délices infinies, les heures suaves, les doux enchantemens ! Faites là-dessus des *feuilles de printemps* ou *d'automne*, et toutes sortes de palabres morales et poétiques, si vous voulez, et surtout essayez de faire comprendre à l'ouvrier que cet enfer intérieur lui donne plus de jouissances que le cabaret... Pour nous, qui sommes indignés de voir les sentimens tendres et les douces affections étouffés au cœur de l'homme par l'ivraie des misères domestiques, et qui vou-

lons la poésie et le bonheur, non pas seulement dans quelques stances d'ancienne ou de nouvelle école, mais incarnés dans l'humanité, on nous permettra de ne pas nous arrêter à de pareils roucoulemens; on nous permettra encore de ne pas voir dans de pareilles conditions les conditions d'une bonne éducation pour nos enfans.

Laissons ces tristes ménages des classes moyennes, laissons ces misérables ménages des classes pauvres, où chaque jour les nécessités de la vie forcent une mère à s'absenter et à abandonner sans surveillance des enfans en bas âge, enfermés et livrés aux hasards de mille accidens. On a cherché à remédier à ces grands vices par les *Salles d'asile*, qui sont une mesure de Garantisme. Mais ce n'est encore qu'une goutte d'eau dans un incendie. Quoi qu'il en soit, on doit applaudir vivement aux sentimens et à l'esprit dans lesquels ces établissemens ont été conçus. Une salle d'asile dans un quartier de ville, vaut mieux que cent sermons sur les devoirs des pères de famille; c'est de la philantropie *effective*, cela, c'est une *mesure utile*, aboutissant réellement au mal, et le saisissant pour le guérir ou du moins pour l'adoucir; ce n'est pas de la bavarderie flasque, morale et perdue dans l'air; c'est une institution : à la bonne heure !

L'éducation de la basse enfance se fait, dans les maisons riches, sous de meilleures conditions *matérielles* que dans les ménages dont nous avons parlé. — Il y a un appartement, un local consacré aux bonnes et aux enfans. — Voilà l'amélioration. Mais ces enfans sont tenus par des femmes salariées, ignorantes, qui les soignent comme elles savent, comme elles peuvent, et souvent, ainsi qu'on dit, pour l'amour de Dieu (1). Le plus pauvre des Harmoniens serait bien désespéré s'il voyait traiter son enfant comme le sont aujourd'hui ceux de nos plus riches maisons. Puis ces enfans sont victimes de leur rang : voyez aux Tuileries, ces marmots emmaillottés de dentelles, couverts de parures ridicules, coiffés de chapeaux à plumes; pauvres petites créatures guindées dans la vanité de leurs parens, bavant dans le velours et la blonde ! Ces enfans sont encore plus malheureux et moins bien portans que les marmots souillés et déguenillés du pâtre. Confiés à des gens inintelligens, ils sont fatigués de soins absurdes; puis on les fait paraître au salon quand la fantaisie en vient, et là on leur crée mille caprices par de sottes cajoleries.

(1) Il est curieux qu'en Civilisation on dise de tout ce qui est mal fait : *c'est fait pour l'amour de Dieu.* Une manifestation profonde est cachée dans cette locution.

Chez nos riches, les petits enfans sont des jouets pour des mères désœuvrées, des poupées qu'on habille et qu'on pare; et comme leurs enfans, désœuvrés aussi, font périr à force de caresses les oiseaux qu'ils aiment, de même ces mères exténuent leurs fils par l'obsession de leurs tendresses imprudentes.

« S'il existait, dit Fourier, des tribunaux à codes criminels sur les fautes commises dans le nourrissage, sur les imprudences dont l'enfant est victime, j'estime qu'il faudrait condamner à des peines afflictives les neuf dixièmes des femmes riches qui allaitent leurs enfans. On peut dire qu'elles ne sont pas nourrices, mais assassins du marmot, qui aurait besoin d'être sagement gouverné. Ces mères ne s'étudient qu'à lui créer mille fantaisies pernicieuses, qui sont pour lui un poison lent, et tuant la plupart des enfans riches. . . . . L'épouse, dépourvue de récréations, se jette à corps perdu dans la tendresse maternelle, dont l'excès n'est pas moins vicieux que celui de toute autre passion. Aussi les femmes riches sont-elles assassins de leurs nourrissons, à qui elles créent une foule de défauts. »

Traité de l'Assoc. dom.-agr., t. II, p. 171.

Ce n'est pas aux parens à faire l'éducation de l'enfant. Tout ce que nous avons dit du précepteur dans la critique de l'*éducation particulière*, s'applique bien mieux encore au père et à la mère. Il faut, pour élever un enfant, dix mille dispositions qui ne peuvent pas se trouver dans une famille, et dix mille facultés que ne peuvent

réunir aucun père, ni aucune mère. La nature, d'ailleurs, destine chaque homme à se reproduire, mais non à passer sa vie à élever son enfant. Elle spécule en éducation, comme en toute autre branche, sur l'économie de ressort; en conséquence, elle appelle l'enfant à l'éducation sociétaire, mutuelle, corporative, en lui donnant attrait, dès le bas âge, pour toutes les circonstances de ce régime, et répulsion pour tout système d'éducation isolée, préceptorale ou paternelle.

L'affaire des parens, c'est d'aimer, de caresser leurs enfans. La nature leur inspire pour ces petits êtres une adoration aveugle. Ils sont heureux de leur céder en toutes choses, de se plier à leurs volontés et à leurs caprices; c'est une idolâtrie. — Cette faiblesse passionnée, qui est le grand caractère, le caractère *naturel* de l'affection des parens pour leurs enfans, n'est certes pas chez eux le signe d'une capacité pour l'éducation, d'une destinée éducatrice. — Aussi les parens qui élèvent leurs enfans les *gâtent;* le mot est consacré. Et s'ils ne les gâtent pas, dans le sens ordinaire de la métaphore, ils les gâtent en sens inverse, ils les gâtent par des sévérités très-cruelles pour l'enfant qui les reçoit de ses parens, et tout aussi cruelles pour les parens qui

les infligent. Un père, une mère, qui punissent leur enfant, qui seulement sont avec lui sévères, contrarient directement le vœu de la nature. Aussi ils souffrent. Ce néanmoins, la philosophie civilisée veut que les garçons soient élevés par les pères, les filles par les mères, pour faire le bonheur des pères, des mères, des garçons et des filles, de tout le monde !

Or, notez-le bien, toute cette philosophie sur les pères, les mères et les enfans, qui semble être faite au profit de l'affection de famille, est funeste à cette affection, — que la Civilisation a l'air de prendre sous sa protection spéciale, au mépris des autres affections, tout aussi saintes et certainement plus larges et plus sociales. — Le sol du foyer domestique est un sol ingrat, où le développement des affections est bien plus compromis que favorisé. L'éducation de l'enfant s'y résout en une succession de contrariétés, de vexations, de luttes et de douleurs. Qu'on ne parle pas des joies maternelles, des doux momens; ceci est le fait de la nature, ce n'est pas le fait du système d'éducation.

Dans ce malheureux système, toutes les impulsions de l'enfant sont méconnues et froissées. L'enfant n'a ni les goûts, ni les habitudes, ni le

caractère de ses parens; il est enfant, les autres sont d'âge mûr. Le bruit qu'il fait, le mouvement qu'il prend, c'est de sa nature. Or, ce bruit, ce mouvement, vous incommodent, et vous lui imposez le silence et le repos qui vous conviennent, en lui disant d'*être sage*, c'est-à-dire de ne pas faire ce qui est dans sa nature, — parce que vous auriez à en souffrir. Mettez-le seulement au jardin, sur une pelouse verte, avec ses frères, ses sœurs, ses petits compagnons : là, s'il rit, s'il crie, s'il se livre à une gaieté bruyante en se roulant sur l'herbe, là vous ne lui dites plus qu'il *est sot*. Pour un peu de bruit et de mouvement *il est sot*, — dans la chambre, avec vous. Pour beaucoup de bruit et de mouvement, *il n'est plus sot*, — quand c'est au jardin, dans l'herbe, sur la pelouse; — vous le trouvez gentil et charmant, alors.

C'est pourtant ainsi que vont les choses ! voilà comment on forme l'esprit et la conscience des enfans ! voilà comment dès le berceau la pauvre créature humaine est tourmentée, livrée aux contradictions et aux douleurs !

Vous voyez bien que quand vous faites vivre, face à face et dans le même milieu, deux âges dont les exigences et les conditions de vie sont si diffé-

rentes, nécessairement tous deux souffrent. Le plus fort tyrannise, le plus faible se révolte. Regardez, c'est un combat qui s'établit : l'enfant résiste ; on s'acharne contre lui ; il résiste de plus belle ; il se sent dans son droit, l'enfant. Comment souffrirait-il les persécutions de ceux dont il ne doit attendre que des tendresses ? Il s'obstine, et l'on augmente les rigueurs.... puis on pardonne, on pleure, on le cajole, et... dix minutes après, on est revenu à la sévérité, à la dureté.... c'est une nouvelle scène de larmes et de colères. Ces pères sont durs, cruels, faibles et bêtes dans le même quart-d'heure. — Oh ! nous savons qu'il ne manque pas de braves gens qui appellent cela les douces jouissances de la famille et de l'intérieur. Leurs enfants leur sont une occupation ; ils s'occupent à les fâcher et à les amuser, à les contrarier et à les punir ; et, par ces vicissitudes d'autorité et de tendresse, ils se témoignent à eux-mêmes qu'ils sont gens ayant à la fois du caractère et des sentimens.... et de plus assez d'intelligence ; car ils appellent cela initier leurs enfans à la vie et leur faire le caractère !

Pauvres malheureux enfans ! il faut donc que dans ce désordre civilisé la souffrance vous vienne des cœurs mêmes où la nature a versé pour vous des sources vives d'amour et de tendresse ! il faut

qu'un père, qu'une mère vous tirent tous les jours tant de larmes des yeux ! Que peut-il donc sortir de bon de ces contrariétés incessantes, de ces luttes inintelligentes, cruelles et odieuses à la nature ? Ah ! pitié ! pitié du moins pour les enfans !

§. II.

APPLICATION : SÉRIE DES BONNES; CONSTRUCTION DES SÉRISTÈRES DE LA PREMIÈRE ENFANCE.

Sinite parvulos venire ad me. Laissez venir à moi les petits enfans. JÉSUS-CHRIST.

En Harmonie, on comprend qu'autre chose est la vie d'un enfant, autre chose celle d'un homme, et que les différentes conditions de vie, de caractère, d'action, demandent à se développer dans des milieux différens, appropriés à ces conditions. On ne jette pas pêle-mêle tous les âges dans le même appartement, comme chez nous. L'enfant n'est pas, pour cela, soustrait à la vue et à la tendresse de ses parens, comme nos enfans envoyés au loin en nourrice ou en pension, — car nous avons tous les extrêmes et tous les vices. — Non, ici les enfans sont élevés à côté de leurs parents; ils habitent le même édifice. Mais dans cet édifice, où tout est entendu, prévu, combiné, l'enfance a ses

quartiers à elle. Ce n'est plus la séparation et l'oubli; et ce n'est plus l'incohérent, l'insupportable et fatal mélange des âges et des natures. Le berceau n'est plus à trente lieues, et il n'est plus dans la salle à manger, ni dans la cuisine; vous ne verriez plus dans le Phalanstère, comme en nos maisons, les drapeaux salis des marmots, étendus, pour sécher, aux fenêtres de tous les étages et de toutes les pièces.

Entrons dans le quartier de la Basse-Enfance. Voici de grandes salles aérées, propres, élégantes, affectées aux différens âges et aux différentes natures. Ici tout est calculé pour les convenances d'hygiène et de premier développement sensitif. Les Civilisés savaient, dans leurs serres et leurs magnaneries, ménager avec art un milieu convenable à des vers-à-soie et à des végétaux exotiques : on sait ici, dans les appartemens de l'enfance, gouverner l'air, la température et la lumière, et faire une atmosphère salubre et favorable aux nourrissons qui y respirent. C'est un luxe de propreté, de soins et de bonne tenue; car la Phalange veille avec amour sur le berceau des générations naissantes! Ses fils ne sont-ils pas son bel orgueil et son plus cher trésor?

Aussi les fonctions qui se rattachent à la pre-

mière enfance sont-elles, dans les Phalanges, des fonctions hautes et vénérées. Un saint caractère de *maternité corporative* s'unit à ces services et les ennoblit. La *série des bonnes*, qui se dévoue aux pénibles soins réclamés par la Basse-Enfance sera l'un des *ordres religieux de l'Avenir*.

Il est fâcheux que nous soyons obligés de nous servir souvent, pour désigner des fonctions et des fonctionnaires d'Harmonie, des mots qui désignent les fonctions et les fonctionnaires correspondans dans la société actuelle. Ces mots emportent avec eux dans la Phalange l'idée et l'image qu'ils représentent aujourd'hui, et chacun ne se fait pas facilement à voir, sous ces mots, qui restent les mêmes, la belle et noble transfiguration que les choses ont subie. — Qui voudrait, par exemple, se représenter les Bonnes d'Harmonie, ne devrait pas se figurer nos mercenaires, dépourvues d'éducation, dont l'intelligence est restée sans culture, et qui subissent un service de domesticité, parce qu'il faut vivre.

La Série des Bonnes compte dans son sein les plus nobles dames et les plus gracieuses demoiselles de la Phalange; elle n'admet que des femmes attirées par une vocation décidée aux fonctions de *Maternité corporative*, et justifiant de capacité

spéciale pour le rôle qu'elles ambitionnent. Le lustre que l'importance de ces fonctions jette sur la corporation, les distinctions qui lui sont réservées, les priviléges qu'on y acquiert par l'élévation aux grades successifs, sont des appâts qui attirent de bonne heure les jeunes filles que la nature y prédispose. D'abord simples auxiliaires, comme dans les autres Séries, elles ne sont agrégées et ne prennent leurs grades qu'en justifiant de zèle, d'habileté et de connaissances proportionnelles. Puis, le service se fait dans cette Série comme ailleurs, en séances de courte durée; la faction est de deux heures, et puisqu'il faut que les Séristères des enfans soient toujours garnis, surveillés et gouvernés, les escouades de Bonnes se succèdent régulièrement, et se relèvent de poste à momens déterminés.

La Série des Bonnes opère sur les deux premiers termes de la Basse-Enfance, les *Nourrissons* ou allaités, les *Poupons* ou sevrés. (Voyez le tableau de la *Phalange en grande échelle*, page 93, et plus loin, page 467.) Ces deux termes fournissent plusieurs subdivisions d'âges, de tempéramens et de caractères, qui forment autant de groupes différens; tous ces groupes commandent des locaux et des fonctionnaires particuliers. Ainsi, dans l'une et l'autre division, vous aurez

d'abord les subdivisions suivantes tirées des caractères :

Nourrissons et Poupons.	Pacifiques. Mutins. Désolans.

Il est évident que ces six catégories demandent à être logées dans six salles différentes, et exigent des subdivisions analogues dans la Série des fonctionnaires, par exemple :

Les Bonnes des Pacifiques,	ce sont les moins patientes;
Les Bonnes des Mutins,	sont celles de caractère moyen;
Les Bonnes des Désolans,	sont les victimes ou endurantes.

Ces correspondances générales indiquées par la nature même des choses, se produisent spontanément, car l'Attraction conduit chacun à son poste, sous le régime de la liberté harmonienne.

En poussant plus loin les subdivisions d'âge, de caractère ; ajoutant celles qui dérivent des tempéramens, des méthodes différentes, des systèmes d'allaitement, etc. ; on aura une Série composée d'un nombre suffisant de Groupes : et mieux les subdivisions seront faites, mieux s'en trouveront les enfans ; mieux encore elles se prêteront aux aptitudes et aux goûts particuliers des fonctionnaires. Toujours le travail parcellaire et

la liberté d'aller à la nuance de fonction où l'attraction vous invite.

La Série des Bonnes, dont les rôles exigent beaucoup de qualités, tire donc un grand lustre de l'importance de ses fonctions; elle distribue des appointemens considérables, et fournit beaucoup d'avancement, vu le grand nombre d'officières que la surveillance exige. Cette Série fait à la fois partie du corps sacerdotal et du corps médical. A tous ces titres, et grâce à cet amour des petits enfans, que la nature a mis au cœur de la femme, amour qui se montre de si bonne heure, à l'état d'instinct, dans les soins dont la poupée est d'abord l'objet, — la Série des Bonnes recrute dans tous les âges, dans toutes les conditions, et compte dans ses rangs une bonne fraction du contingent actif des dames de la Phalange : — il n'est pas rare de voir de jeunes filles de sept à dix ans, déjà fort zélées, et très-expertes au service des Poupons et Nourrissons. — Il était bien nécessaire que les Attractions fussent distribuées de telle sorte que cette Série pût compter un nombreux personnel; car elle doit être, ainsi que nous l'avons remarqué, en activité continue, veiller jour et nuit sans relâche ; bien différente en cela de la plupart des autres Séries, qui n'agissent qu'à intervalles quelquefois fort éloignés.

Mais essayez de trouver la nature en défaut; essayez de trouver des travaux *nécessaires* qui n'aient pas leurs *attractions proportionnelles* dans l'humanité?

Voici donc nos différentes salles affectées aux différens ordres de la Basse-Enfance, puis les » pièces accessoires, comme dortoirs séparés » des salles bruyantes, pièces affectées aux fonc- » tions des Bonnes et Nourrices, et des méde- » cins qui visitent chaque jour les enfans, sans » distinction de riches ni de pauvres. » (*Fourier, Nouv. Monde, pag.* 201.)

Comme tout ici respire l'ordre, l'intelligence prévoyante, et la tendre sollicitude de la Phalange pour ses enfans! que les mères, qui viennent à chaque moment allaiter, caresser, et soigner elles-mêmes leurs nourrissons, ont de gracieuses paroles pour celles qui se sont si heureusement associées à leur maternité, pour ces secondes mères dont les Groupes rivalisant d'habileté, d'amour et de zèle, veillent incessamment sur les petits enfans!! — Laissons parler Fourier:

« La Civilisation, toujours *simpliste*, ou simple dans ses méthodes, ne connaît que le berceau pour asile du nourrisson; l'Harmonie, qui opère partout en ordre composé, donne à l'enfant deux situations; elle le fait alterner du berceau à la natte élas-

tique. Les nattes sont placées à hauteur d'appui, leurs supports forment des cavités où chaque enfant peut se caser sans gêner ses voisins. Des filets de corde ou de soie, placés de distance en distance, contiennent l'enfant sans le priver de se mouvoir, ni de voir autour de lui, et d'approcher l'enfant voisin, dont il est séparé par un filet.

» La salle est chauffée au degré convenable pour tenir l'enfant en vêtement léger, et éviter l'embarras de langes et de fourrures. Les berceaux sont mus par mécanique : on peut agiter en vibration vingt berceaux à la fois. Un seul enfant fera ce service, qui occuperait chez nous vingt femmes.

» Les Nourrices forment une série distincte et doivent être classées par tempérament, afin qu'on puisse les assortir aux enfans, surtout dans les cas de changement de lait. Le nourrissage indirect est fort usité en Harmonie, parce qu'il est très-lucratif et peu fatigant, et parce que les Harmoniens, plus judicieux que J.-J. Rousseau, penseront que lorsque la mère est d'une complexion délicate, il est très-prudent de donner à l'enfant une nourrice robuste; c'est le greffer, le renforcer, la nature veut ces croisemens; si on accole un enfant faible à une mère faible, c'est les exténuer tous deux pour l'honneur d'une rêverie morale. Au reste on s'appliquera beaucoup à perfectionner le régime d'allaitement artificiel, et l'employer concurremment avec le naturel, ou isolément. Dans l'état sociétaire, une mère, quelque opulente qu'elle soit, ne peut jamais songer à élever son enfant chez elle isolément; il n'y recevrait pas le quart des soins qu'il trouve au Séristère des pouparts ou nourrissons; et avec toutes les dépenses imaginables, on ne pourrait pas y réunir une corporation de *Bonnes passionnées,* intelligentes, se relayant sans cesse, en trois caractères assortis à ceux des enfans. Une princesse, malgré tous ses frais, n'aurait pas des salles si habilement soignées, des nattes élastiques, avec voisinage d'enfans qui se servent réciproquement de distraction, et sont assortis en caractères. C'est principalement dans cette éducation de prime enfance qu'on reconnaîtra combien le plus riche potentat civilisé est au-dessous

des moyens que l'Harmonie prodigue aux plus pauvres pères et enfans.

» Loin de là tout est disposé en Civilisation, de manière que le nourrisson fait le tourment d'une maison organisée pour le tourmenter lui-même. L'enfant, sans le savoir, désire les dispositions qu'il trouverait dans un sérisière d'Harmonie; à défaut de quoi il désole par ses cris, parens, valets et voisins, tout en nuisant à sa propre santé.

» A l'âge de 6 mois, où nous ne songeons pas à donner aux marmots le moindre enseignement, on prendra de nombreuses précautions pour former et raffiner leurs sens, les façonner à la dextérité, prévenir l'emploi exclusif d'une main et d'un bras qui condamne l'autre bras à une maladresse perpétuelle; habituer dès le berceau l'enfant à la justesse d'oreille en faisant chanter des trios et quatuors dans les salles de nourrissons, et promenant les poupons d'un an au bruit d'une petite fanfare à toutes parties. On aura de même des méthodes pour joindre le raffinement auditif au raffinement musical, donner aux enfans la finesse d'ouïe des rhinocéros et des cosaques, exercer de même les autres sens.

» Il est, sur chacun des 5 sens, quantité de perfectionnemens auxquels on façonnera l'enfant harmonien. Les Bonnes auront sur la culture du matériel divers systèmes en rivalité. De là vient que l'enfant sociétaire sera, à 3 ans, plus intelligent, plus apte à l'industrie, que ne le sont à 10 ans beaucoup d'enfans civilisés qui n'ont à cet âge que de l'antipathie pour l'industrie et les arts.

» L'éducation civilisée ne fait éclore chez l'enfant au berceau que des manies anti-sociales : chacun s'exerce à lui fausser les sens, en attendant l'âge où on lui faussera l'esprit. Si c'est en France, les parens et valets lui chantent à l'envi des airs faux et sans mesure : partout on lui ôte l'usage des doigts de pied et on l'habitue à se fausser un bras.

» Le rôle de Bonne exigera donc de nombreux talens, et ne se bornera pas comme en France à chanter faux et faire peur du loup. Les Bonnes s'exerceront surtout à prévenir les cris des en-

fans ; le calme leur est nécessaire, et ce sera sur l'art de le maintenir que s'exerceront les prétentions cabalistiques et émulatives.

» Le vacarme des petits enfans, si désolans aujourd'hui, se réduira à peu de chose ; ils seront très-radoucis dans les sératères, et il en est une raison bien connue, c'est que les caractères querelleurs s'humanisent avec leurs semblables : ne voyons-nous pas chaque jour les férailleurs et pourfendeurs devenir fort doux, et renoncer à l'humeur massacrante quand ils se trouvent en compagnie de leurs égaux ? Il en sera de même des marmots élevés dans un sératère d'Harmonie et distribués en plusieurs salles de caractère. J'estime que ceux de 3e. genre, les diablotins ou démoniaques, seront déjà moins méchans, moins hurleurs, que ne sont aujourd'hui les benins. D'où naîtra ce radoucissement ? Aura-t-on, selon le vœu de la morale, *changé les passions des petits enfans?* non, sans doute ; on les aura développées sans excès, en leur procurant les délassemens de réunion sympathique, la distribution en séries trinaires, en groupes de caractères benin, mixte, et malin, dans les 2 âges de prime enfance, comprenant Nourrissons et Poupons.

» Quelle distraction donne-t-on à ces diaboliques rejetons. Ce sera chose à inventer par les Bonnes : stimulées par les rivalités de méthodes, elles auront, en moins d'un mois, deviné ce qui peut calmer les enfans, et mettre fin à leur infernal charivari. Je me borne à établir en principe, la nécessité de les réunir en corps, et les distribuer par Séries d'âge et de caractère, de même que les Bonnes par Séries de caractères et de systèmes. La Série est toujours la boussole de toute sagesse en harmonie sociétaire ; c'est le fanal que Dieu nous présente dans le rayon de lumière. S'écarter du régime sériaire, c'est s'engager à plaisir dans les ténèbres.

» Le point où il est le plus à craindre d'échouer, c'est dans la tenue des petits enfans, parce qu'ils ne peuvent expliquer ni leurs besoins ni leurs instincts ; il faut tout deviner : quel en est le moyen ? celui qu'indique l'Attraction pour les pères mêmes ; for-

mer en tout sens des Séries, en fonctions, en salles, en tempéramens, en caractères, en âges, en méthodes et en tout.

» La Cabaliste, dans les salles où l'on élève les Nourrissons et Poupons, a pour aliment les méthodes rivales que pratiquent les Bonnes, dans la Phalange et dans les voisines. Ces méthodes sont un sujet de débat et d'esprit de parti chez les parens; ils ont l'option de confier leur enfant à telle classe de bonnes, sauf adhésion de celle-ci; elles ne reçoivent pas un enfant capable de compromettre leur renommée. Si pour vice de tempérament ou excès de malignité, il n'était admis par aucun groupe de bonnes, on le placerait à la salle d'ambigu, soignée comme d'autres.

» Les règles données sur l'éducation de la prime enfance, ne sont que l'application des principes généraux établis; et comme elles s'étendront à tous les âges, à toutes les relations, l'on voit que le Créateur a pourvu à tout par des méthodes fort simples dont l'observance garantit de tout écart. Cessons donc de prêter l'oreille aux alarmistes qui nous effraient de l'impénétrabilité des mystères : l'Evangile leur disait : *cherchez et vous trouverez;* mais en éducation comme en tout, ils ont mieux aimé faire le commerce de systèmes arbitraires et répressifs, que de chercher le système de la nature, qui, une fois connu, donne congé à toutes ces méthodes civilisées tendant à réprimer et changer les passions, soit des enfans soit des pères.

Nouveau Monde, pag. 205 et suiv.

§. III.

COMPARAISON DES RÉSULTATS.

> Et quand vous êtes tout de haine ou d'apathie, s'il n'y avait pas à délivrer des anges sur cette terre malheureuse, ce serait justice de vous y laisser avec ceux que vous ne savez ni améliorer ni aimer.
>
> CLARISSE VIGOUREUX.

Nous ne nous arrêterons pas plus longtemps aux deux premiers ordres de la *Basse-Enfance*, où l'éducation, purement matérielle, se borne à une culture toute sensitive. Nous donnons une esquisse et non un traité d'éducation; nous nous contentons de montrer que l'éducation si ingrate de ce premier âge, se prête comme toute autre fonction à l'application du procédé sériaire; et puis, nous ne pourrions pas décrire tous les détails, tous les moyens ingénieux, toutes les inventions heureuses que l'on admirera dans les Séristères de l'enfance, par la raison que nous ne pouvons pas prévoir tout ce que les Groupes et Séries de Bonnes créeront et perfectionneront chaque jour. Le rôle de la théorie est d'établir les conditions justes : les effets harmoniques se développent d'eux-mêmes sous le régime générateur de l'Harmonie; ici comme toujours l'ordre sériaire n'est que l'expression des convenances de nature.

Les convenances de nature ne veulent pas que l'enfant soit tenu isolément; méthode qui exige une femme par enfant, souvent deux, la mère et la bonne, et qui prive l'enfant des distractions dont il a besoin. Ces convenances repoussent de même le pêle-mêle des âges et des caractères. La différence des natures exigeant la différence des milieux et des régimes, il faut nécessairement avoir recours aux catégories sériaires pour mettre les choses en rapport avec les convenances naturelles; cela fait, le bien vient de soi-même. — Si l'on se tient en dehors de ces convenances, le milieu est faux, l'institution est fausse, les enfans souffrent, ceux qui les soignent souffrent, les parens souffrent, et tout va mal, avec beaucoup de peine, et les enfans ne sont pas élevés, ou sont mal élevés. — Voyez seulement aux Tuileries, par un beau jour, les groupes de ces enfans au bourrelet, qui s'approchent les uns des autres, se tendent leurs petits bras, et s'amusent de leurs joujoux, du sable, des cailloux, des fleurs. Ces enfans ont un air de contentement et de joie; ils s'animent de la gaieté bruyante des groupes de petites filles et de petits garçons qui courent, sautent, dansent à la corde, conduisent leurs cerceaux et s'épanouissent en mille jeux. Qui peut nier qu'en ce moment ces frêles créatures n'aspirent, avec l'air,

de la santé, de la force et du bonheur? — Deux heures plus tard, quand ces poupons seront séparés et ramenés chez leurs parens, ils pleureront, crieront à merci et désoleront la maison. Certes, ils ne seront plus dans des conditions de santé, de force et de bonheur: leurs larmes, leurs cris acharnés ne le prouvent que trop.

Il faut à nos enfans des compagnies assorties et variées, des distractions, une atmosphère de joie, des soins intelligens et dévoués, un développement doux et facile. Il leur faut les Bonnes, les grands Séristères, et les joyeux jardins des Phalanges! toutes les mères comprennent ceci. C'est pour leurs enfans la santé, la vie forte et le bonheur, dès l'âge où chez nous ils pleurent, souffrent et font souffrir, où leur santé s'altère et se flétrit; dès l'âge où il en meurt tant dans les bras des pauvres mères....

Jusqu'ici nous n'avions fait que développer au point de vue théorique le mécanisme sériaire et ses résultats généraux. Voici la première application spéciale du procédé, son premier emploi sur un détail déterminé, sur un service, sur un service de première importance par son objet, mais des plus pénibles, des plus difficiles, des plus ingrats par ses exigences, — l'éducation

des deux premiers ordres de Basse-Enfance. Or, que pensez-vous du résultat? que pourriez-vous désirer, que pourriez-vous imaginer de mieux? je vous suppose tout-puissant, je suppose que vous allez être obéi par enchantement, que vous n'avez qu'un mot à dire pour que l'on se conforme à votre volonté autour de vous. Qu'ordonnerez-vous de mieux pour l'éducation de la Basse-Enfance? Est-il un système, une méthode, une combinaison plus heureuse, plus souhaitable? — Non, n'est-ce pas, non, de bonne foi, non.

Eh bien! cette combinaison si belle, si bonne, si intelligente, cette combinaison qu'il faudrait réaliser par des sacrifices, par des réglemens, par des lois, cette institution qu'il faudrait construire à grandes peines, — elle se réalise spontanément, elle se construit d'elle-même, tous ces élémens viennent volontairement se mettre à leur place, au sein des conditions harmoniennes! qui contestera l'amour des femmes de la Phalange pour les enfans de la Phalange? pour leurs enfans, pour les enfans de leurs sœurs, de leurs frères, de leurs amis, de leurs amies, de tous les êtres pour qui elles sont passionnées à un titre quelconque?

Refusera-t-on que le cœur de la femme est

attiré par un doux et divin magnétisme vers toute douleur pour la calmer, vers toute faiblesse pour la secourir? est-ce que le cœur de la femme ne la mène pas près du berceau de l'enfant qui pleure, près du fauteuil du vieillard, au chevet de tous les malades, « des malades qu'elles touchent sans les blesser? » Qui oserait dire que les petits enfans courraient risque d'être abandonnés, pleurans et malades, et leurs salles désertées par les femmes de la Phalange, parce que le service de ces enfans est devenu un service intelligent, noble, libre et pieux, au lieu d'être un service inintelligent de domesticité salariée, et salariée d'un misérable salaire? Dirait-on encore que les pères de la Phalange, que la Phalange tout entière refusera d'environner de tous les honneurs qu'elle mérite, cette noble et dévouée corporation de la maternité? cette Providence vivante qui veille sur le berceau des générations, et dont l'œil ne se ferme pas? Non, on ne le dira pas; non, on ne calomniera pas, on ne blasphémera pas; — et nous disons ce dernier mot, parce que calomnier le cœur de la femme et l'esprit de l'humanité, est le plus grand de tous les blasphèmes (1).

(1) Mille autres usages aussi étrangers à nos mœurs ont été conservés dans le Léonais. Quand une femme devient mère, du pain blanc et du vin chaud sont envoyés de sa part à toutes les

Comparons les choses :

Aujourd'hui, nous avons des enfans, et en grand nombre, abandonnés par leurs pauvres mères, des enfans laissés là, exposés; il nous faut des tours et des hospices d'enfans-trouvés pour les recevoir, pour qu'ils ne meurent pas sur nos routes, sur le pavé de nos rues. — En Harmonie, un enfant serait sans parens, il sortirait

femmes enceintes du voisinage. C'est à la fois une annonce et un souhait d'heureuse délivrance : c'est un repas de communion entre la jeune épouse devenue mère, et celles qui attendent ce doux nom. Du reste, la naissance est un événement religieux et solennel, entouré de mille détails touchans. L'accouchée a autour d'elle toutes les jeunes mères du voisinage; chacune sollicite comme une grâce la faveur de présenter la première son sein au nouveau né; car, à leurs yeux, l'enfant qui vient de voir le jour, est un ange qui arrive du ciel; les lèvres innocentes sanctifient le sein qu'elles pressent pour la première fois et *portent bonheur !* Cette croyance est si vive, que le nouveau-né passe de bras en bras, et ne retourne sur le sein de celle qui lui a donné le jour, qu'après avoir trouvé autant de mères qu'il y a de jeunes épouses. Si par malheur la mort lui enlève sa mère véritable, ne craignez pas qu'il reste sans appui. Le recteur de la paroisse vient près de son berceau, que les femmes entourent silencieusement, et prend l'enfant dans ses bras, et choisissant parmi les mères qui sont là devant lui celle qui lui paraît la plus digne de ce dépôt précieux :

— Tenez, lui dit-il, voilà un fils que Dieu vous donne !

— Merci ! dit la pauvre femme; et elle emporte l'enfant dans ses bras.

Parfois, cependant, lorsque les voisines de la morte sont trop misérables pour qu'aucune d'elles se charge seule du nouveau né, il leur reste en commun, et comme une propriété indivise.

tout nu de terre, qu'il n'en serait pas moins assuré de soins aussi dévoués, aussi tendres que tous ceux qui ont des mères. En Civilisation, vous voyez des enfans perdant leurs mères, des mères perdant leurs enfans; — dans les Phalanges, l'enfant qui n'aurait pas de mère trouverait des mères, et la femme à qui la nature refuse des enfans trouverait aussi des enfans.

Chez nous, les enfans des classes les plus nom-

Une d'elles le loge, mais chacune a son heure pour le soigner, lui donner son lait. Nous avons vu de ces femmes qui se levaient la nuit pour aller à des distances assez grandes payer ainsi leur impôt de mère, et jamais une plainte n'est venue frapper nos oreilles.

A Saint-Pol, les nourrices ne commencent jamais à soigner un enfant sans faire le signe de la croix, et elles arrosent d'eau bénite les langes dont elles l'enveloppent.

Du reste, l'espèce de sainteté et de respect dont les nations sauvages entourent l'enfance, existe aussi dans le Leonais. Nul ne passera près d'une femme tenant un nourrisson sur ses genoux, sans lui dire avec une inclination de tête amicale :

— Dieu vous bénisse !

Si vous négligez cette salutation bienveillante, la mère vous suivra d'un regard inquiet, car vous avez jeté un *mauvais œil* sur son enfant; et il n'y a que les amis du démon, disent les femmes des campagnes, qui passent devant une nourrice sans lui souhaiter la bénédiction du ciel. Les haines les plus envenimées se taisent également à la vue d'un faible enfant. Il suffit qu'un homme porte son fils dans ses bras pour arrêter le *pen-ḃas* (1) de son plus implacable ennemi....

(Émile Souvestre, *Les Derniers Bretons.*)

(1) Bâton à tête.

breuses sont, dès leur naissance, abandonnés aux plus tristes conditions de développement; ceux même des classes riches, sont loin d'être placés dans des conditions heureuses; aussi la maladie et la mort exercent sur nos enfans de furieux ravages. — En Harmonie, les choses sont telles que des mères de Rois ne pourraient pas réaliser chez elles, pour leur nourrissons royaux, ce qui est réalisé dans la Phalange pour TOUS les enfans de la Phalange. — Au service de notre domesticité salariée, inintelligente et dont le caractère étouffe la dignité humaine, vous avez substitué un service intelligent, corporatif, et noble jusqu'à la religiosité!

Enfin, si vous calculez les dépenses d'argent, de peines, de temps, que coûte la pitoyable administration de la Basse-Enfance dans la société actuelle, vous voyez la combinaison sociétaire, qui produit de si bons fruits, réduire ses dépenses en proportion même de l'excellence de ses fruits!

Mais continuons notre étude; suivons nos enfans après leur sortie du berceau, et voyons sous quelles heureuses influences ils vont faire leurs premiers pas dans la vie active et intelligente.

CHAPITRE SIXIÈME.

Éducation harmonique. — Seconds développemens.

ÉDUCATION ACTIVE. INITIATION DE L'ENFANT A LA VIE SOCIALE-INDUSTRIELLE.

J'aime tes mouvemens, si souples quand tu joues :
J'aime à voir les couleurs qui nuancent tes joues.
Tes pas légers glissant sur les gazons foulés,
Ta bouche qui sourit, et ta grace ingenue,
Et tes cheveux tombant sur ton épaule nue,
Tout blonds et tout bouclés.

ANAÏS SIGALAS.

Nous concevons l'hésitation et le découragement des personnes qui ont jeté un regard intelligent sur les principes et les systèmes divers qui se disputent le champ de l'éducation. Cependant, nous les supplions de ne point désespérer, et de chercher avec nous le bien, loin des vieilles ornières.

DÉSIRÉ LAVERDANT.

Votre science égale celle de ces docteurs de la loi qui voulaient éloigner de Jésus ce petit peuple d'enfans qui s'en approchait curieux et confiant, par un sentiment instinctif, et comme pour recevoir un souffle de délivrance et de vie du divin Rédempteur.

CLARISSE VIGOUROUX.

Si est-il difficile de forcer les propensions naturelles : d'où il advint que par faute d'avoir bien choisi leur route, pour neant se travaille-on souvent, et employe-on beaucoup d'aage, à dresser des enfans aux choses, ausquelles ils ne peuvent prendre pied.

MONTAIGNE.

Si l'on veut que le mot Éducation ait un sens, un bon sens, il faut, nous l'avons vu, placer les êtres à élever, dans des milieux et sous des régimes

spéciaux et correspondant aux exigences spéciales de leurs diverses natures; en un mot, il faut établir les classifications naturelles, autrement dit, avoir recours au *procédé sériaire*. Si nous avons reconnu la nécessité de locaux, de salles, de régimes, de fonctionnaires distincts pour les différentes variétés d'enfans au berceau et à la lisière, adaptés en tout point aux exigences particulières à ces variétés, on comprend la nécessité de se conformer à des convenances analogues pour les âges postérieurs. Autre chose est l'enfant à la mamelle, autre chose est l'enfant qui court dans les jardins. Il est facile maintenant de saisir la haute valeur de la classification que nous avons fait connaître, page 93 (1), la distribution de la Phalange en seize Tribus et trente-deux Chœurs. Ce n'est plus seulement l'ordre de parade, la magnifique manifestation de cette vie totale et unitaire de la Phalange, composée de toutes les vies moléculaires de ses membres réunis par affinités électives en un tout harmonique, en un seul Être social, agissant,

(1) Rectifions ici une erreur qui s'est glissée tout le long du tableau de la page 93. Le mot *Chœur* s'y trouve sept fois répété à la place du mot *Tribu*. La *Tribu* est la division d'âge; et chaque Tribu se divise en deux Chœurs, le masculin et le féminin. La Série est ainsi composée de 16 Tribus et 32 Chœurs. Ces deux expressions sont parfaitement choisies pour le sens auquel elles sont affectées chacune.

manœuvrant, vivant comme un seul homme; cette distribution, cette échelle des âges est encore le cadre obligé, le cadre donné de l'éducation naturelle. Les Chœurs successifs sont en rapport avec les conditions successives de la vie; au fur et à mesure de ses développemens, de ses progrès, l'enfant s'élève sur les degrés ascendans de l'échelle. Monter ainsi d'un Chœur à un autre, c'est, pour l'enfant, prendre ses grades dans la vie. Rappelons ici les premiers termes de l'échelle :

Tribus.	Genres.	Ages.	Phases de l'Education.
⋮	Nourrissons. . .	0 an à 1 an.	1re. PHASE, Basse-Enfance.
⋮	Poupons.	1 an à 2 ans.	
⋮	Lutins.	2 ans à 5 ans.	
1re.	Bambins.	5 ans à 4 1/2.	
2e.	Chérubins. . . .	4 1/2 à 6 1/2.	2e. PHASE, Moyenne-Enfance.
3e.	Séraphins. . . .	6 1/2 à 9 ans.	
4e.	Lycéens.	9 ans à 12 ans.	3e. PHASE, Haute-Enfance.
5e.	Gymnasiens. . .	12 ans à 15 1/2.	
6e.	Jouvenceaux. . .	15 1/2 à 20 ans.	4e. PHASE, Adolescence.

Les trois premières *Phases* sont les cadres de la jeunesse *impubère;* la quatrième contient la jeunesse *pubère* (1).

(1) La vie forte et active de la jeunesse harmonienne retardera, au profit de la vigueur, l'époque de la puberté. Il ne faudrait donc pas s'étonner de voir porter ici à 15 ans 1/2 le terme moyen de cette époque.

Chaque Tribu renferme deux Chœurs, le Chœur masculin et le Chœur féminin. Les seize Tribus et les trente-deux Chœurs, présentant le cadre du personnel *actif* de la Phalange, les trois premiers termes, Nourrissons, Poupons, Lutins, qui ne renferment que des enfans de moins de trois ans, sont hors du cadre d'harmonie active. La Tribu des Bambins (enfans de 3 à 4 ans 1/2) commence seulement à intervenir dans l'industrie active ; aussi cette Tribu est-elle le terme de *transition*, le passage de la *passivité* à l'*activité*.

§. I.

PROBLÈME DE L'ÉDUCATION ACTIVE; OU ÉCLOSION DES VOCATIONS.

Des ressorts d'éclosion (1).

> Sexe fort, vous accusez vos rois quand vous manquez de liberté, et vous même ne l'avez jamais cherchée que pour vous seul, et comme vos rois, vous avez asservi le faible.
>
> Si vous souhaitez la liberté pour vous, cherchez-la dans la Loi qui la donnera à l'humanité entière.
>
> CLARISSE VIGOUREUX.

Nous ne nous sommes occupés jusqu'ici, comme on le voit, que de la première partie de l'édu-

(1) La métaphore, *ressorts d'éclosion*, qui, au premier aspect, peut choquer un puriste, devient légitime dans l'application qu'elle va recevoir ici.

cation de la Basse-Enfance, de cette époque où la vie n'est pour ainsi dire que végétative. Nous avons montré quelles étaient les conditions de bonne culture pour la jeune plante. Jusqu'à deux ans, l'éducation se borne à calculer avec intelligence et à réaliser avec sollicitude toutes les convenances de développement de la vie sensitive ; jusque-là, elle pourvoit aux besoins, et veille sur la santé. Elle nourrit et préserve, elle seconde la nature en l'aidant à former les sens. Voici donc que quand l'âme s'éveillera, elle s'éveillera dans un corps sain, apte à la vie, et préparé à s'assimiler le *maximum* des forces que la nature a réservées à sa constitution organique. Et plus tard, quand la force et l'intelligence seront développées chez l'enfant, quand il aura les yeux bien ouverts à la vie, il entrera dans le jeu de l'activité générale, il sera, comme tous les autres élémens mobiles autour de lui, attiré par ses puissances naturelles, emporté par les forces qui parleront alors en lui, et le conduiront elles-mêmes, dans l'œuvre de l'Harmonie sociale, à tous les actes correspondans à ses prédispositions individuelles. Une fois l'enfant entré dans le courant de la vie active, ce sont les circonstances de cette vie qui font son éducation ; il se développe en marchant dans le monde, et se mouvant dans sa liberté.

Mais l'enfant ne passe pas brusquement de l'état passif où nous l'avons laissé, à l'état actif dont nous parlons. Son âme ne s'éveille que graduellement; la conscience de ses facultés ne peut lui venir qu'au fur et à mesure de leur développement. Ainsi, entre le moment où l'enfant aura lui-même l'initiative active dans la conduite de sa vie, et les temps de passivité où la force dirigeante lui est tout extérieure, entre ces deux époques se trouve une époque fort intéressante, caractérisée par le passage de la vie végétative et purement individuelle, à la vie sociale; l'époque de l'éveil progressif des facultés, de la conscience, de la liberté. Cette importante transition correspond à la seconde partie de la 1re. *phase* de l'éducation, qui renferme les deux derniers termes de la Basse-Enfance, savoir : les Lutins ou enfans de 2 à 3 ans, commençant à *essayer* leurs forces; et les Bambins ou enfans de 3 ans à 4 ans 1/2, commençant déjà à les *employer ;* — les premiers ne figurant pas encore dans le cadre d'activité, les seconds y intervenant déjà quelquefois, et formant pour cette raison la *Tribu de transition.*

Or, évidemment, le problème d'éducation qui se présente pour cette nouvelle classe d'enfans, c'est le problème de l'ÉCLOSION DES VOCATIONS.

Nous avons suivi le principe souverain de nous rallier à la nature ; c'est de ce principe seul que nous avons déduit les lois du régime des deux premières années de l'enfance ; nous avons vu que le vrai et bon régime était celui qui se ployait facilement aux exigences de toutes les individualités. Le régime que nous avons décrit est bon et intelligent, parce que, au lieu d'imposer des lois arbitraires, indépendantes de la nature de l'enfant, il en épie, au contraire, toutes les exigences, pour y conformer ses lois. — Abandonnerons-nous ici ce principe ? Voici l'âme qui s'éveille ; elle sommeillait tout à l'heure. Tout à l'heure que le corps seul vivait, il était sage de demander à ce principe les conditions du développement. Maintenant que l'âme vient vivre avec le corps, n'écouterons-nous pas les désirs de l'âme, comme nous avons écouté les besoins du corps? La nature humaine serait-elle plus digne d'être écoutée, d'être prise pour boussole dans les besoins du corps que dans les attractions de l'âme ? et faut-il croire que l'harmonie de la nature humaine est détruite à l'avénement de l'âme? Non, certes non. — Nous avons vu qu'il fallait prendre pour guide les besoins de la vie corporelle, quand il n'y avait encore que la vie corporelle ; à présent que la vie animique va venir, nous prendrons pour guide les indications, les besoins, les désirs

de cette vie nouvelle. Et maintenant la tâche, toute délicate qu'elle soit, n'est plus ingrate comme aux premiers temps. Les indications de la nature deviennent claires, faciles à saisir; car l'enfant, maintenant, va, vient, comprend, parle, aime et rit. Ecoutons donc la voix de nos enfans, préparons pour eux une éducation convenante à leur nature, afin de pouvoir, au sein de l'Harmonie, à ces tendres créatures si longtemps opprimées, octroyer aussi la belle LIBERTÉ. Voici que les premières plumes sont venues à nos jeunes couvées; voici qu'elles battent déjà l'air de leurs ailes; or, les ailes sont faites pour les champs du ciel, et les plumes brillantes ne doivent pas s'arracher aux barreaux des cages odieuses, s'y ternir, s'y ronger, et y pourrir dans les ordures! L'air donc, le soleil et l'espace aux couvées du printemps! A nos beaux enfans, que la vie et le plaisir provoquent, le ciel et la liberté!

« Vous voulez donc qu'on laisse faire aux enfans tout ce qu'ils veulent; toutes les sottises imaginables!... Est-ce qu'il n'est pas connu que les enfans sont indociles, désobéissans, menteurs, paresseux, destructeurs?... Nierez-vous que les enfans ne soient pas possédés de la manie de briser et de détruire, etc., etc..... » Ceci est l'objection inévitable, et je vous assure que, même

ici, après tout ce qui précède, elle sera mille fois présentée. Or, je réponds :

1°. Que l'enfant ne sera pas *désobéissant* quand on ne lui commandera rien, ce qui est le cas général en éducation harmonienne. Quand vous n'aurez plus à lui défendre ce qu'il aime, et à lui imposer ce qu'il n'aime pas, il ne sera plus désobéissant ;

2°. Que l'enfant n'étant pas *paresseux* pour *s'amuser*, il travaillera quand vous aurez su rendre pour lui le travail *amusant ;*

3°. Enfin, que l'enfant ne sera pas *destructeur* quand il sera occupé, ardemment passionné pour l'industrie ; de cela, voici la preuve.

Dans je ne sais plus quel village du département de la Meurthe, résolution fut prise au conseil municipal de planter d'arbres le bord des routes de la commune. Les plantations furent faites. Les enfans du village les détruisirent. On répara les désastres, on planta sur nouveaux frais, et la commune prit ses précautions contre les enfans ; mais ce fut bien inutile. Maire, adjoint, maître d'école, gardes champêtres, tout le personnel du pouvoir, tout ce qu'il y a d'officiellement respec-

table dans la commune fut mis sur les dents. La manie de destruction était devenue une affaire d'esprit de corps, et de point d'honneur pour toute la gent gamine du village; cette manie s'était élevée de l'action individuelle à l'action corporative. Les menaces ne servaient pas plus que les exhortations, les exhortations pas plus que les menaces; la loi, la morale, la crainte, toutes les choses les plus saintes, rien n'y faisait : les arbres étaient pelés, brisés, rasés, à mesure qu'on les mettait en terre. On y avait renoncé.

Mais voilà qu'une idée vient au curé du village! Il demande au conseil municipal la concession de quelques arpens du terrain communal pour faire son expérience. Il rassemble la légion destructrice sur ce terrain, et lui apprend comment elle va devenir propriétaire de deux à trois arpens de jardins et de vergers, *si elle veut défricher, planter et semer ce terrain* sous sa direction. Le curé fut très-bien compris de sa petite armée, qui, sans plus de délibération, se mit à l'œuvre. On commença par enlever les pierres; les petits emportaient les petites, les grands les grandes; ils se réunissaient quatre et six pour pousser les plus fortes. Bref, la place fut nettoyée. Le bon curé fit distribuer des instrumens et arma sa légion comme il put; les défrichemens commen-

cèrent avec ardeur ; on eut des permissions pour enlever dans les bois des plants, que l'on arracha en bon ordre, et qui furent mis en terre, arrosés et soignés avec intelligence et passion par toute la bande. Tous ces travaux étaient des fêtes et d'ardentes fêtes pour ces enfans; si bien ils prirent goût et parti pour les plantations, qu'ils travaillèrent très-activement à celles que la commune recommença sur ses routes, si bien encore que ce sont eux, maintenant, qui font l'entretien, la surveillance et la police de ces plantations ! — Ces enfans étaient-ils *destructeurs, destructeurs-nés,* destinés à la *destruction?* Ce fait a été rendu public il y a quelques années; tous les journaux l'ont répété ; je regrette de n'avoir pas retrouvé dans mes notes le texte même du journal du lieu, qui le premier l'avait rapporté. Au reste, je n'ai choisi ce fait qu'à cause de son authenticité, car j'en aurais mille analogues à dire ; et quiconque sait observer et observe un peu les enfans, peut en voir de semblables tous les jours. Mais cela n'empêche pas les sottes idées de demeurer dans les cervelles où elles sont logées ; cela n'empêche pas de débiter toutes sortes de niaiseries sur les prétendus mauvais penchans natifs de l'homme ; cela n'empêche pas de calomnier sans cesse les malheureux enfants, et, qui pis est, de les laisser dans les tristes conditions où ils se trouvent ; — quitte à

les y écraser de sermons inutiles, de morales absurdes et de dures punitions. Pauvres enfans, que vos pères et vos maîtres sont sots!

Je dis que persister avec un entêtement aveugle dans les vieilles mauvaises idées, fermer l'oreille aux paroles si claires de l'expérience et des faits, abandonner, sans intelligence et sans pitié, l'enfance aux conditions douloureuses, aux influences subversives, et ne savoir que la calomnier et la punir; je dis que cela c'est plus voisin de la brutalité que de l'humanité! encore fais-je tort aux brutes, car les brutes réchauffent, défendent, nourrissent leurs petits, et ne les calomnient ni ne les punissent.

Les enfans ont besoin de faire et d'agir : vous ne leur donnez rien à faire, rien qu'ils puissent aimer à faire j'entends, et puis vous vous étonnez qu'ils défassent! ah! vous vous étonnez que les enfans brisent et détruisent par raison d'amusement, dans un état de choses si harmonique que les pères s'y organisent par bataillons et corps d'armée pour briser, détruire, brûler et tuer par raison D'UTILITÉ! vous entravez la nature, vous mettez des digues au ruisseau, et vous vous étonnez que la nature brise les entraves, que le ruisseau emporte les digues! le ruisseau n'est pas

mauvais ruisseau, ruisseau destructeur, parce que les digues font monter ses eaux, et que ses eaux renversent les digues ou passent par-dessus. Ouvrez-lui un bon et libre cours, utilisez sa force et sa vîtesse, usez de ses eaux, il deviendra source de richesse au lieu d'être instrument de dégât; soyez intelligent avec le ruisseau, il deviendra bon ruisseau. — Nous tiendrons désormais pour certain, jusqu'à preuve du contraire, que la nature de nos enfans est bonne, de la façon de Dieu, et que pour les facultés de l'âme, aussi bien que pour celles du corps, la tâche de l'éducation harmonienne est toute à favoriser le développement. Après la culture purement sensitive des deux premières années, nous voici donc amenés à l'époque où les vocations commencent à éclore : avisons à résoudre ce nouveau problème.

Il est dans l'œuf un germe; il est de la nature de ce germe d'éclore; mais l'éclosion n'aura lieu que si l'œuf est placé dans une température convenable. Il est dans l'enfant de nombreux germes de facultés industrielles, de nombreuses vocations; mais ces vocations ne sauraient éclore si elles ne sont environnées des circonstances favorables à leur éclosion.

Si l'intelligence de l'homme est servie par des

organes, il faut que les organes se forment d'abord. Il est donc logique que les exercices du corps, qui fortifient et développent le corps, précèdent chez l'enfant les exercices de l'intelligence. La nature a dû spéculer ainsi et distribuer à l'enfant des Attractions proportionnelles à cette marche, conséquentes avec ce principe. L'Education harmonienne, conforme à la nature, se prêtera donc à ces Attractions, et laissera au développement matériel, aux exercices du corps, une salutaire prépondérance sur ceux de l'intelligence, dans les deux premières phases de l'enfance. C'est le meilleur moyen de travailler au développement postérieur de l'intelligence, que de préparer convenablement les organes qui doivent la servir. Chaque chose en son temps ; les bourgeons d'abord et les feuilles, puis après, les fleurs et les fruits. Vous étiolez, vous tuez la plante, si vous l'assujétissez à des procédés artificiels pour la contraindre à intervertir l'ordre naturel de son développement. Préservez, soutenez, arrosez, nourrissez, voilà votre tâche.

§. II.

ÉTUDE DES PRINCIPAUX RESSORTS D'ÉCLOSION DES VOCATIONS.

. . . . . Hâtons-nous, ô mes sœurs :
Car des groupes d'enfans pressent leurs pas agiles
Pour nous ravir bientôt nos couronnes fragiles
Et nos sceptres de fleurs.

ANAIS SIGALAS.

C'est auprès des voleurs, des meurtriers, qu'il joue,
Qu'il sourit ; c'est affreux ! s'ils le rendaient méchant !
Tous ces hommes souillés, tachés de sang, de boue,
Vont le salir en le touchant.

ANAIS SIGALAS.

La nature a donné aux enfans des goûts généraux qui président merveilleusement à l'éclosion de leurs vocations individuelles ; examinons quelques-uns des plus remarquables, désignés par les noms suivants :

1°. Le FURETAGE ;
2°. Le *Fracas industriel ;*
3°. La SINGERIE ;
4°. La *Miniature industrielle ;*
5°. L'ENTRAÎNEMENT PROGRESSIF.

1°. Le FURETAGE ou penchant à tout manier, tout visiter, tout parcourir, varier sans cesse de fonctions. Ce penchant est incontestable ; à peine

l'enfant est-il en mesure de marcher, d'aller, de voir, de saisir, qu'il s'y livre ardemment. *Il touche à tout*, le mot est consacré ; et l'on sait bien que cette manie désole les parens, et fait faire à l'enfant dans la maison beaucoup de sottises. C'est là un VICE des enfans, un grand sujet de collisions, de punitions et de larmes. Quoi qu'il en soit, prenons acte du fait ; ce penchant existe, enregistrons-le.

2°. Le *Fracas industriel*, goût pour les travaux bruyans. Autre sujet de désolation pour les parens ; mais, tout désagréable qu'il puisse être pour eux, cet amour du bruit, ce penchant à l'entendre et à en faire, est bien réel et bien constaté. VICE si vous voulez, nous l'écrivons.

3°. La SINGERIE, ou manie imitative ; troisième VICE aussi connu que les deux précédens. Dès qu'il peut agir, l'enfant cherche à répéter les mouvemens qu'il voit faire, il imite. N'avez-vous pas vu auprès des maçons, des groupes d'enfans frappant, faute de marteaux, avec de petites pierres sur de grosses pierres, pour tâcher de tailler ces dernières ? ne les avez-vous pas vus chercher à façonner du bois auprès des charpentiers et des menuisiers ? ne font-ils pas l'exercice quand ils ont eu sous les yeux des soldats à la manœuvre ?

ne jouent-ils pas la comédie quand on les a conduits au spectacle? au jardin ils veulent un petit jardin; à la cuisine ils veulent cuire, préparer, éplucher, pétrir; les cuisinières ne peuvent pas s'en débarrasser : enfin tout ce que les enfans voient faire, ils veulent le faire.

Dans certaines provinces de France, où tout esprit social n'est pas encore tué par l'égoïsme et le mercantilisme civilisés, au village, bien entendu, on voit quelquefois un spectacle curieux, joyeux et touchant. Lorsqu'un homme ou une famille pauvre doit se construire une chaumière, tout le village se donne rendez-vous, le dimanche, pour le travail de l'apprêt des matériaux. Chacun s'y mettant, la besogne est bientôt faite; les pierres, la terre, les bois, les matériaux sont amenés sur le terrain, et, en partie souvent, donnés par les travailleurs à l'envi les uns des autres; il n'en coûte qu'un déjeûner, qui égaie encore le travail et auquel chacun s'empresse de fournir Eh bien! c'est une chose infaillible que dans ce fêtes de travail, décorées de gaieté et de bons sentimens d'humanité, les enfans sont les athlètes les plus ardens, les plus infatigables. La contagion du travail s'étend sur toute l'échelle des âges, et l'on voit les marmots amonceler du sable, et apporter des cailloux au tas, avec une patience et

une gravité des plus comiques. — Nous le répétons, tout ce que les enfans voient faire, ils veulent le faire.

4°. La *miniature* industrielle, goût des petits ateliers, petits instruments, etc. Il est constant qu'on fait le bonheur des enfans en leur donnant un petit ménage, de petites armes, de petits chariots, des scies, pioches, pelles et brouettes miniatures. Ils s'amusent et travaillent des journées entières avec ces sortes de jouets; vous voyez des enfans de trois ou quatre ans passer des semaines à colorier des soldats ou des animaux, si vous leur avez fait cadeau d'un petit attirail de peinture, etc.

5°. L'Entraînement progressif du faible au fort. Définissons ceci par un exemple, et, hâtons-nous de le dire, nous serons assez heureux pour pouvoir fournir de ce caractère un beau, un bon, un brillant emploi, connu, réalisé, pratiqué de nos jours.

Cet emploi, c'est notre *École mutuelle*. Je décris ce que j'ai vu de mes yeux, et étudié.

Le procédé étant le même pour tous les sujets d'enseignement, je me borne à parler de ce qui est relatif à la lecture et à l'écriture. C'était dans

une grande salle oblongue, propre, blanche, haute, aérée et bien éclairée. A l'une des extrémités s'élève le bureau du directeur, qui voit toute la salle, comme il est en vue de tous les points. En face du bureau sont rangés parallèlement, jusqu'à l'autre extrémité, douze bancs semblables à ceux de nos colléges. Le premier, au pied du bureau, est occupé par de tout petits enfans qui font avec leurs doigts de grandes lettres sur du sable. Puis, derrière celui-ci, on commence à écrire *en gros* sur l'ardoise, et progressivement, progressivement on arrive aux derniers bancs, où l'on voit fort joliment écrire *en fin* sur le papier. Ces douze bancs occupent le milieu de la salle. Voilà pour l'écriture.

Pour la lecture, c'est une disposition analogue. — A droite et à gauche des bancs, à hauteur d'appui et contre les murs, on a établi des demi-cercles en fil de fer gros comme le doigt. Chaque demi-cercle forme balustrade devant un tableau noir placé contre le mur, et les enfans rangés autour de la balustrade font face au tableau. Sur le premier tableau noir, on place de grandes lettres blanches, et c'est aux enfans du groupe à nommer ces lettres. Au demi-cercle suivant elles sont plus petites; plus loin, elles sont accouplées pour former des syllabes, puis des mots.

Plus tard on passe de la lecture des imprimés à la lecture des manuscrits, et le dernier Groupe déchiffre des manuscrits fort difficiles.

Sans nous occuper de la valeur des *méthodes particulières* employées pour enseigner l'écriture et la lecture, on voit que cette heureuse distribution *répartit progressivement les difficultés* de l'art de lire et de l'art d'écrire, depuis le premier Groupe où l'on ne sait encore ni lire ni écrire, jusqu'au dernier, où on lit et écrit très-bien. Dans chaque Groupe, l'élève qui a fait les plus belles preuves sous les yeux des autres, est nommé *Moniteur* pour la semaine suivante; il reçoit la médaille et dirige le travail du Groupe, dont il occupe la première place, les autres le suivant par ordre du mérite constaté dans la semaine. Puis, quand il a convenablement exercé le professorat sur un banc ou dans un demi-cercle, et que quelqu'autre devient capable de le remplacer, il quitte le Groupe dont il dépasse la force, et monte plus haut. — On le voit, ce sont deux Séries progressives ascendantes. Ces deux Séries sont d'ailleurs indépendantes, et tel est au 4e. banc d'écriture qui n'est encore qu'au 2e. cercle de lecture, ou réciproquement (1).

(1) Le plus souvent, chose qui a paru bizarre, et qui ne l'est

Or, l'influence de cette disposition est telle que, dans chaque Groupe, tous les élèves rivalisent avec une ardeur extrême, et sont possédés d'une incroyable passion de s'élever sur l'*échelle* des grades et des Groupes. La force de cette aspiration ascendante ne peut être comprise de qui n'en a pas été témoin. Quand une *Ecole mutuelle* est bien gouvernée, comme l'était celle que j'ai eu occasion d'étudier à Salins, les résultats de cette distribution progressive tiennent du prodige; car c'est vraiment un prodige que de voir, en Civilisation, des enfans mépriser en masse les jeux libres pour l'étude, quitter les balles, les billes et les palets pour se précipiter dans la classe à la première ouverture des portes et avant que la cloche les appelle! c'est un prodige que de voir quatre-vingts enfans de trois à douze ans s'instruisant passionnément les uns les autres, sous la direction d'un seul homme, sans férule, sans punitions, sans réprimandes.... Ces enfans tenaient trois heures et quatre heures à l'étude le matin; ils y rapportaient trois heures

pourtant pas, les enfans avancent plus vite dans la Série de l'écriture que dans celle de la lecture. Ecrire, dessiner des caractères que l'on a sous les yeux, est un acte plus concret, plus matériel, que l'acte de lire, c'est-à-dire de se rappeler des sons et des combinaisons de sons en voyant des caractères et des combinaisons de caractères.

et quatre heures de zèle acharné dans l'après-midi. J'ai vu l'influence de la passion corporative s'exercer sur des enfans si petits, qu'en vérité, si je ne l'avais vu, je n'y pourrais croire. Quand on les avait amenés une fois dans la salle, c'était force majeure à les y ramener toujours.

Je sais qu'il faut, pour que les choses aillent aussi bien, un directeur habile, un homme qui connaisse les enfans, qui sache les comprendre. Mettez là un pédant sans tact, il pourra sans doute déranger la machine, en diminuer infiniment la puissance et l'effet utile. Mais un butor aussi peut détraquer le meilleur chronomètre de Bréguet, sans que cela prouve rien contre le chronomètre.

Certes, avant que les résultats du Mutualisme aient été produits, c'était un problème qui semblait entièrement insoluble et chimérique dans son but, que celui de passionner des enfans en bas âge pour les ingrates études de l'écriture et de la lecture : on aurait ri au nez de quiconque eût affirmé *à priori*, qu'il avait une théorie, un procédé, un moyen pour rendre ces études ATTRAYANTES à une masse d'enfans, plus attrayantes que leurs jeux sur la place. Rendre ce genre de travail attrayant à des enfans aurait paru, à bon

droit, problème plus difficile que la proposition générale de rendre le travail attrayant pour les hommes. C'est pourtant chose acquise maintenant, et consacrée par l'irrécusable consécration du fait. Et à quoi ce beau résultat est-il dû? Tout simplement à ce que, dans l'ordre de ces études, on s'est rallié *partiellement* à la nature ; tout simplement à ce que l'on a utilisé *une, une seule* des tendances passionnelles de l'enfance, au lieu de la briser sous la violence des procédés arbitraires antérieurs. Jugez donc des effets que vous pouvez attendre en vous ralliant *intégralement* à la nature de l'enfant, en utilisant *toutes* ses tendances passionnelles !

Il faut distinguer entre le procédé du Mutualisme et l'application que jusqu'ici l'on en a faite. Le procédé est juste et bon, et prouve avec éclat la puissance de *l'esprit corporatif ascendant*, de *l'entraînement progressif du faible au fort;* — et c'est là ce que nous voulions mettre en lumière. Mais l'application de ce procédé est encore incomplète, simple, restreinte, et par suite, fausse : en effet, au lieu de l'étendre au développement de toutes les vocations de l'enfant, en laissant à chaque enfant la liberté d'aller aux objets spéciaux vers lesquels sa nature et son âge l'attirent, à des travaux industriels et intellectuels de toutes

sortes, dans lesquels il aurait à choisir, — on ne l'applique encore qu'aux études intellectuelles et abstraites de l'écriture, de la lecture, de la grammaire, etc., c'est-à-dire à des études fort ingrates par elles-mêmes, eu égard aux âges, et dont le temps n'est pas encore venu pour la plupart des sujets auxquels on les propose. — Remarquez bien que cette lueur, si brillante au milieu des ténèbres de notre système d'éducation, n'est pas autre chose que l'effet d'une application restreinte de la distribution en Groupes contigus et progressifs, c'est-à-dire de la Loi Sériaire.

Nous en avons assez dit pour faire connaître le ressort nommé ENTRAÎNEMENT PROGRESSIF OU TON ASCENDANT, dont la puissance gît dans l'inclination des enfans à suivre l'impulsion de leurs camarades un peu plus forts, un peu plus âgés. Remarquons que l'influence se communique dans l'échelle par les Groupes *voisins*. Le soldat ambitieux est beaucoup plus préoccupé du désir d'être caporal et sergent, que du désir d'être colonel; ce terme est trop éloigné. De même un Groupe de quatre ans recevra l'impulsion des Groupes de cinq et six ans, plutôt que des Groupes de douze et quinze; la distance est trop grande. Les enfans de quatre ans *révèrent* ceux de douze et quinze, mais ils sont bien plus vive-

ment *impulsionnés* par ceux de cinq et six, à cause des rapports d'âges, de fonctions et de forces. Les convenances du développement naturel exigeaient que l'Attraction fût ainsi disposée.

Aujourd'hui, en dehors de l'exemple que nous venons de citer, où l'on a su utiliser l'énergie de L'ENTRAÎNEMENT PROGRESSIF pour les études de l'*Ecole mutuelle*, en dehors de ce seul emploi, ce ressort ne conduit nos enfans qu'en des voies subversives. Ceux de dix ou douze ans brisent, cassent, maraudent, narguent les professeurs, méprisent le travail, *fripent* la classe, se battent, sont impudents, menteurs, et font mille tours pendables. Ces leçons-là profitent immédiatement à ceux de huit ans; ce sont des leçons autrement étudiées et suivies que celles des maîtres! puis les garnemens de huit ans forment ceux de sept, et ainsi de suite dès le commencement de la fréquentation. Toutes les bonnes habitudes des polissons civilisés se propagent si bien sur cette échelle, que l'on connaît les peines prises assez vainement, en général, par les parens des enfans bien nés, pour empêcher ces pernicieuses, et souvent très-pernicieuses fréquentations; car tous les vices descendent l'échelle et vont à l'enfance.

Or, en tout ceci, on ne manque pas d'accuser

le penchant, la nature de l'enfant. — « On ne » peut pas les tenir, » disent les parens et les surveillans, « on ne peut pas les empêcher de courir » avec les polissons ! à peine a-t-on tourné la tête, » crac ! ils vous échappent pour joindre les troupes » de mauvais sujets. Ils n'aiment que le mal, ils » n'ont de joie qu'à faire des sottises entre eux ! » — Et voilà ! ce même penchant, que nous avons vu tout à l'heure titré à l'*Ecole mutuelle* de noble émulation studieuse ascendante, ce même penchant est ici titré de VICE ! Qu'y voulez-vous faire ? les Civilisés ne veulent absolument pas que l'on distingue les causes de leurs effets. Quand il y a quelque mal, c'est toujours la nature qui a tort, jamais leurs combinaisons. Ce principe est admis. Déblatérez contre les passions naturelles de l'homme et de l'enfant, à la bonne heure ! on vous écoutera, vous serez couronné par les sociétés philosophiques, politiques, morales, etc., votre livre vous vaudra le prix Monthyon.... Mais malheur à vous, si vous établissez, clair comme le jour, que les circonstances de l'éducation sont mauvaises, que les circonstances sociales sont funestes, que c'est la nature qui a raison, et que l'on obtiendrait, des passions natives, les plus magnifiques résultats, si on voulait les employer, au lieu de les comprimer et de les fausser ! Ah ! les pédans et les saints du Sanhédrin vous feront

une belle affaire, et Barabas serait un bien honnête homme à côté de vous.... (1)

Mais, si vous voulez être conséquens, faites donc des lois contre les couteaux, les bêches, les pioches, les bâtons, les chaises, et tous les objets avec lesquels on a coupé des bras, cassé des jambes, blessé, tué! Punissez, incarcérez les rivières qui débordent! Nous dirons qu'il vaut mieux leur ouvrir un lit, faire rouler mille usines, et féconder les campagnes avec leurs eaux sur les bords.

Les enfans reçoivent l'impulsion d'en haut. Si le haut est plein de vices, les vices descendent le long de l'échelle des âges. Quand les pères ont les mains remplies d'immondices, les immondices coulent de leurs mains sur la tête des enfans, et les marmots ramassent ce qui en tombe à terre. Si l'âge mûr fait déborder sur l'enfance ses vices et ses débauches, c'est une monstruosité dont l'âge mûr ne doit pas faire responsable la nature de l'enfant. Quand les hommes seront probes, honorables, ardens au travail et à toutes les belles et nobles choses, les enfans les imiteront dans la

(1) Voyez, pour preuve, les TROIS DISCOURS A L'HÔTEL DE VILLE (annoncés à la fin du volume), et la polémique à laquelle ils ont donné lieu.

voie du bien, comme ils les imitent aujourd'hui dans la voie du mal. Que le haut se purifie, le bas deviendra propre.

Le miroir réflète, l'éponge s'imbibe ; si le miroir réflète les laides images qu'on lui présente, si l'éponge s'imbibe de la liqueur dégoûtante dans laquelle on la trempe, ce n'est ni le miroir ni l'éponge qu'il faut accuser. De même pour l'enfance, qui réflète comme le miroir, qui s'imbibe comme l'éponge. *Tels pères, tels fils,* le proverbe est vrai quand on le prend au pluriel. N'accusons pas les enfans.

En somme, nous venons de définir le FURETAGE, le *Fracas industriel,* la *Singerie,* la *Miniature industrielle,* l'ENTRAÎNEMENT PROGRESSIF (1), penchans fort peu honorés par les pédagogues.

Pour nous, nous allons faire l'éducation de nos enfans, par la vertu de ces cinq vices, et de

(1) Il serait facile de faire voir que les cinq tendances que nous venons d'examiner chez les enfans, ne sont autre chose que des différens modes, plus spéciaux à cet âge, d'expansion des douze passions primitives, dont la gamme a été exposée page 129. Ceci n'étant qu'une question d'analyse scientifique, nous nous contentons de l'indiquer, en énonçant, par exemple, que l'*entraînement progressif ascendant* est une combinaison d'Amitié et d'Ambition, surexcitée par la Composite qui vient s'y joindre en se manifestant dans l'action.

quelques autres encore qui viendront plus tard. Voyons d'abord le point de départ, l'ÉCLOSION DES VOCATIONS.

§. III.

EFFETS DU JEU DES RESSORTS D'ÉCLOSION.

L'autorité d'attraction, ce pouvoir magique et très-inconnu, qui doit charmer l'enfant rebelle, n'est autre que sa prévention, son engouement pour les chœurs et sous-chœurs un peu supérieurs en âge, ses aînés de 6 mois, d'un an, à peine 2 ans. Ils sont l'objet de son admiration, la classe à qui il ambitionne de s'allier et dont il suit passionnément, humblement, toutes les impulsions. Voilà quel est son maître adoptif; voilà cet instituteur naturel ou attrayant, à la recherche duquel se sont vainement épuisés les cerveaux philosophiques. CH. FOURIER.

Allons dans les jardins; suis tes compagnes blondes,
Enfant!.... ANAÏS SÉGALAS.

Ignorant d'un vain joug la science profonde,
Tu ne te courbes pas devant les lois du monde,
Le bonheur est ta seule loi.
ANAÏS SÉGALAS.

Je desirerois que de belle arrivée, selon la portée de l'ame qu'il a en main, il commençast à la mettre sur la montre, luy faisant gouster les choses, les choisir et discerner d'elle-mesme. Quelquefois luy ouurant le chemin, quelquefois le luy laissant ouurir.
MONTAIGNE.

Le célèbre Vaucanson était d'abord un petit garçon qui déchirait son rudiment et ne faisait pas grand'-chose avec sa grammaire. On raconte qu'un jour sa mère le mena avec elle chez son directeur de conscience, et qu'ayant, il faut le croire, quelques péchés à dire et quelque instruction dévote à recevoir, elle laissa, trois

heures durant, l'enfant attendre seul dans l'antichambre. Vaucanson s'ennuyait. Il y avait là une horloge. L'enfant regarda quelque temps le balancier qui battait les secondes. Puis, comme la mère ne venait pas, et qu'il s'ennuyait toujours, le mécanisme de l'horloge l'intrigua : il examina de plus près ; et bientôt, — les enfans sont si sots ! — il arrêta le pendule, le remit en mouvement, puis le décrocha. Un quart-d'heure après, il avait dévissé et revissé avec son couteau deux autres pièces. Bref, quand la mère, bien confessée, et M. le curé, arrivèrent, on trouva mon Vaucanson en train de remonter l'horloge qu'il avait démontée de toutes pièces. La mère, pour s'excuser auprès du bon curé, qui ne trouvait pas le mal si grand, monta une morale à son fils, comme bien on pense. Mais Vaucanson avait pris goût aux horloges, et malgré la morale, notre démon trouva moyen, à peu de jours de là, d'en inspecter une autre. Finalement, il en fit une ; et comme le succès légitime tout dans le monde, même les sottises des enfans, on cessa de le gronder pour s'émerveiller de son adresse et de son intelligence. C'est comme cela qu'on le laissa devenir le premier mécanicien du monde.

Si Vaucanson n'eût perdu patience à attendre sa mère dans une pièce où une horloge battait les

secondes ; s'il eût suivi, comme tout le monde, la carrière que le hasard des circonstances sociales et ses parens lui auraient faite, il eût été sans doute un tout aussi pauvre sujet que beaucoup d'autres.

L'exemple de Vaucanson est éclatant, parce que Vaucanson est célèbre ; mais la vie commune en fournit chaque jour d'analogues ; *ab uno disce omnes.* — Nous tirons de là ce principe, que pour éveiller les vocations, il faut mettre l'enfant en présence de leur objet, Vaucanson face à face avec son horloge.

Fourier se plaît à citer un exemple fort remarquable aussi d'*éclosion de vocation.* Tous les journaux de la capitale l'ont cité il y a quelques années, bien entendu sans en tirer aucune conséquence. Voici le fait en deux mots. — Un pauvre garçon charretier de 19 ans, qui gagnait 20 sous par jour à conduire sa charrette, est appelé à l'usine de MM. Manby et Wilson, à Charenton, pour transporter des scories. La vue de ces beaux ateliers l'émeut et le passionne. Il demande à être attaché à l'usine ; et, à quelques mois de là, le voilà tellement habile, qu'il remplace un excellent fondeur payé 20 francs par jour. Cet homme valait à peine 20 sous à la tête de sa charrette ;

par suite du développement de sa vocation, il arrive à valoir 20 francs.

Ainsi, à n'envisager même que le côté de l'intérêt, on le voit, il est de la plus haute importance pour l'Association phalanstérienne de développer les vocations, c'est-à-dire la valeur productive de tous ses enfans. La Phalange fera donc, ne fût-ce que par esprit de spéculation, toutes les dispositions favorables à l'*éclosion des vocations*. Ce ne sera plus par l'effet d'un hasard que Vaucanson et le charretier seront mis en face, l'un à dix ou douze ans, l'autre à dix-neuf, des circonstances industrielles capables d'éveiller leurs facultés particulières. Dès le bas âge, les enfans de la Phalange sont promenés au milieu des travaux, des ateliers de toute nature; ils sont placés journellement face à face, et plutôt mille fois qu'une, avec les choses homologues à leurs prédispositions naturelles; et, loin d'étouffer les vocations dans leur germe, toutes les circonstances variées de l'activité ambiante, les sollicitent continuellement, les excitent et les appellent sans cesse.

Le Furetage conduit les enfans vers les différens objets de l'activité générale, dans les jardins, dans les ateliers, vers les Groupes de leurs com-

pagnons plus âgés, qui déjà sont ardens à leurs petits travaux. Le *Fracas industriel* les égaie et les passionne ; l'aspect des petits outils adroitement maniés par leurs camarades, tout fiers de leur jeune habileté, les stimule et les charme ; l'entrain joyeux et bruyant de ces ateliers enfantins les transporte. Les voilà tout en œuvre pour faire ce qu'ils voient faire aux autres, tout désireux d'être admis dans ces Groupes où l'on a le PRIVILÉGE de tenir ces petits sarcloirs, ces légers marteaux de bois, d'atteler et conduire ces petits chariots, de manier ces mille jolis instrumens, de cultiver ces fleurettes, de jouir enfin de l'attirail progressif de l'*industrie miniature*, si charmant aux yeux de l'enfance ! Les jardins, les volières, les basses-cours, les petites étables, les cuisines, les ateliers sans nombre et les Groupes joyeux les appellent à l'envi. Mais pour être admis dans les rangs, il faut prouver son savoir-faire, il faut se mettre en état d'être agréé par les Groupes et les Chœurs où l'on ambitionne d'entrer, et qui, jaloux de leur réputation corporative, ne reçoivent que des sujets capables de la soutenir. On sait que les enfants sont bons juges et juges rigoureux des degrés de mérite de chacun d'entre eux, en toute branche à laquelle ils s'adonnent : aussi verriez-vous les jeunes candidats ardents à solliciter et à suivre les conseils et

les leçons bienveillantes des bons Patriarches de la Phalange, en proportion même du besoin qu'ils ont de ces leçons et de ces conseils, pour devenir aptes à subir honorablement les examens nécessaires à l'admission dans les Groupes et les Chœurs dont ils brûlent de se voir membres !

Tout le secret de l'éducation consiste à SOLLICITER LEURS VOCATIONS, et à éveiller en eux de VIVES AMBITIONS ASCENDANTES. Pour atteindre ce résultat, il faut disposer les choses du milieu ambiant, de manière à donner aux cinq ressorts que nous avons décrits plus haut, toute l'énergie dont ils sont susceptibles. Au lieu d'étouffer l'amour du *furetage*, il faut donc l'employer en mettant à la disposition des enfans tous les joujoux et petits instrumens qui se rapportent à leurs forces, en les encourageant à s'en servir. Loin de les gronder pour leur manie d'*imitation*, il faut les environner d'excitations industrielles, les placer au sein de toutes les activités et de tous les exemples dont l'imitation et la répétition peuvent profiter au développement de leur santé et de leurs facultés, soit du corps, soit de l'intelligence. Il faut surtout donner un grand relief, un relief sensible à leur esprit et à leurs yeux, aux faits qui auront pour objet de stimuler l'*entraînement progressif ascendant*. C'est pour cela que tout l'attirail des petits

instruments et ateliers de l'INDUSTRIE MINIATURE est RÉGULIÈREMENT GRADUÉ et adapté aux forces et aptitudes correspondantes; que les priviléges de parade et maniement d'outils se succèdent hiérarchiquement de Chœurs inférieurs en Chœurs supérieurs; que les grades et les Chœurs se tranchent aux yeux par des décorations, des costumes, des couleurs, des marques extérieures de plus en plus brillantes; que les examens sont de plus en plus forts et exigeants à mesure que l'on monte sur l'échelle des âges et des industries; c'est pour cela, en un mot, que la Phalange *organise pour l'enfance un régime complet de* SÉDUCTIONS PROGRESSIVES, *de* FASCINATIONS ASCENDANTES.

Terminons ce chapitre en empruntant au *Nouveau Monde* une liste *de Ressorts d'éclosion des vocations:* chacun d'eux mériterait un paragraphe particulier.

« L'enfant de 2 ans trouve aux petits ateliers d'une Phalange quantité d'amorces que la Civilisation ne saurait lui offrir; elles sont au nombre d'une vingtaine dont je vais donner un tableau.

1. Le charme de petits ateliers et de petits outils, en dimension graduée pour les divers âges (1).

(1) « L'état sociétaire peut seul présenter à l'enfant, dans toutes les branches d'industrie, un matériel échelonné qui fait le charme du bas âge, comme sera une échelle de chariots, bêches et outils

2. Les gimblettes harmoniques ou application de tout l'attirail des gimblettes actuelles, chariots, poupées, etc., à des emplois d'apprentissage ou de coopération en industrie (1).

3. L'appât des ornemens gradués; un panache suffit déjà chez nous pour ensorceler un villageois, lui faire signer l'abandon de sa liberté; quel sera donc l'effet de cent parures honorifiques,

en sept grandeurs différentes, appliquées aux sept corporations de lutins, bambins, chérubins, séraphins, lycéens, gymnasiens et jouvenceaux. Les outils tranchans, haches, rabots, ne sont pas encore livrés aux lutins et bambins.

» C'est principalement par emploi de cette échelle qu'on tire parti de la *singerie* ou manie imitative qui domine chez les enfans; et, pour renforcer cet appât, on subdivise les diverses machines en sous-échelons. Tel outil à l'usage des lutins est encore de 3 dimensions adaptées aux 3 catégories de hauts lutins, mi-lutins et bas lutins; c'est à quoi devront veiller ceux qui feront les préparatifs de la Phalange d'essai.

» On emploie de même cette échelle dans les grades industriels qui sont de plusieurs degrés, aspirant, néophyte, bachelier, licencié, officiers divers. » *N. M.*, p. 229.

(1) Exemple d'emploi des gimblettes industrielles :

« Nisus et Euryale touchent à l'âge de 3 ans et sont impatiens d'être admis parmi les bambins, qui ont de beaux costumes, beaux panaches, et une place à la parade sans y figurer activement. Pour être admis à cette tribu, il faut donner des preuves de dextérité en divers genres d'industrie, et ils y travaillent ardemment.

» Ces deux lutins sont encore trop petits pour s'entremettre au travail des jardins. Cependant un matin, le bonnin Hilarion les conduit au centre des jardins, au milieu d'une troupe nombreuse de bambins et chérubins, qui viennent de faire une cueillette de légumes. L'on en charge douze petits chars attelés chacun d'un chien. Dans cette troupe figurent deux amis de Nisus et Euryale, deux ex-lutins admis depuis peu aux bambins.

» Nisus et Euryale voudraient s'entremettre avec les bambins; on les dédaigne en leur disant qu'ils ne sauront rien faire, et pour

pour enrôler un enfant au plaisir et à des réunions amusantes avec ses pareils.

4. Les privilèges de parade et maniement d'outils; on sait combien ces amorces ont de pouvoir sur l'enfant.

5. La gaîté inséparable des réunions enfantines quand elles travaillent par plaisir ou attraction.

essai on donne à l'un d'eux un chien à atteler, à l'autre des petites raves à lier en botte; ils n'en peuvent pas venir à bout, et les bambins les congédient sans pitié, car les enfans sont très-sévères entre eux sur la perfection du travail. Leur manière est l'opposé de celle des pères, qui ne savent que flagorner l'enfant maladroit, sous prétexte qu'il est trop petit.

» Nisus et Euryale, congédiés, reviennent tout chagrins vers le bonnin Hilarion, qui leur promet que sous trois jours ils seront admis, s'ils veulent s'exercer à l'attelage. Ensuite on voit défiler ce beau convoi de petits chars élégans; les chérubins et bambins, après le travail achevé, ont pris leurs ceintures et panaches, ils partent avec tambours et fanfare, chantant l'hymne autour du drapeau.

» Nisus et Euryale, dédaignés par cette brillante compagnie, remontent en pleurant dans le cabriolet du bonnin; à peine sont-ils arrivés, qu'Hilarion les conduit au magasin des gimblettes harmoniques, leur présente un chien de bois, leur enseigne à l'atteler à un petit chariot, ensuite il leur apporte un panier de petites raves et oignons de carton, leur apprend à en former des paquets, et leur propose de prendre pareille leçon le lendemain; il les stimule à venger l'affront qu'ils ont reçu, et leur fait espérer d'être admis bientôt aux réunions des bambins.

» Ensuite les deux lutins sont conduits vers quelque autre compagnie et remis à un autre bonnin par Hilarion, qui a terminé avec eux sa faction de deux heures.

» Le lendemain ils seront empressés de revoir le bonnin Hilarion, répéter avec lui la leçon de la veille. Après trois jours de pareille étude, il les conduira au groupe de la cueillette des petits légumes, ils sauront s'y rendre utiles, et on les y admettra au rang de novices.

6. L'enthousiasme pour la Phalange, où l'enfant jouira de tous les plaisirs dont son âge est susceptible.

7. Les compagnies de table, variées chaque jour selon les intrigues du moment, et servies de mets adaptés au goût des enfans qui ont leur cuisine spéciale.

8. L'influence de la gastronomie sériaire qui a la propriété de

postulans. Au retour, à 8 heures du matin, on leur fera l'insigne honneur de les inviter à déjeuner avec les bambins.

» C'est ainsi que la fréquentation d'une masse d'enfans aura entraîné au bien deux enfans plus petits, qui, en Civilisation, ne suivraient leurs aînés que pour faire le mal avec eux, briser, arracher, ravager.

» Remarquons ici l'emploi fructueux des gimblettes : on donne aujourd'hui à l'enfant un chariot, un tambour, qui seront mis en pièces le jour même, et qui dans tous les cas ne lui seront d'aucune utilité. La Phalange lui fournira toutes ces gimblettes en diverses grandeurs, mais toujours dans des circonstances où elles seront employées à l'instruction. S'il prend un tambour, ce sera pour se faire admettre parmi les bas tambours, enfans qui figurent déjà en chorégraphie : je prouverai de même que les gimblettes féminines, poupées et autres, seront utilisées chez les petites filles, comme le chariot et le tambour chez les petits garçons.

» Des critiques diront que le menu service des douze petits chars à légumes serait fait plus économiquement par un grand char. Je le sais, mais pour cette petite économie on perdrait l'avantage de familiariser de bonne heure l'enfant à la dextérité dans les travaux agricoles, chargement, attelage et conduite, puis l'avantage bien plus précieux de créer aux enfans des intrigues sur les cultures auxquelles ils auront coopéré par ces petits services, qui les passionneront peu à peu pour l'ensemble de l'agriculture. Ce serait une bien fausse économie que de négliger ainsi les semailles d'Attraction industrielle, et les moyens de faire éclore les vocations; épargne aussi désastreuse que la concurrence réductive du salaire, qui réduit les ouvriers en victimes de naumachie, s'entretuant *politiquement* pour se disputer le travail. » *N. M.*, p. 226.

stimuler les cultures par la gourmandise, et lier tout le mécanisme industriel.

9. L'orgueil d'avoir fait quelque rien que l'enfant croit de haute importance : on l'entretient dans cette illusion.

10. La manie imitative, qui, dominante chez les enfans, acquiert une activité décuple quand l'enfant est stimulé par les prouesses de tribus enfantines plus âgées.

11. La pleine liberté d'option en sortes et en durée de travail.

12. L'indépendance absolue, ou dispense d'obéissance à tout chef qui ne serait pas choisi passionnément.

13. L'exercice parcellaire, ou avantage de choisir, dans chaque industrie, la parcelle sur laquelle on veut exercer.

14. Le charme des séances courtes, variées fréquemment, bien intriguées et désirées par leur rareté. Elles sont rares, même lorsqu'elles sont diurnales, car elles n'emploient à tour de rôle que 1/3 ou 1/4 des sectaires.

15. L'intervention officieuse des patriarches, des bonnins, des mentorins, tous chéris de la basse enfance qui ne reçoit d'enseignement qu'autant qu'elle en sollicite.

16. L'absence de flatterie paternelle, déjouée dans l'ordre sociétaire, où l'enfant est jugé et remontré par ses pairs.

17. L'harmonie matérielle, ou manœuvre unitaire inconnue dans les ateliers civilisés, et pratiquée dans ceux d'Harmonie où l'on opère avec l'ensemble des militaires et des chorégraphes, méthode qui fait le charme des enfans.

18. L'influence de la distribution progressive, qui peut seule exciter chez l'enfant le charme et la dextérité nécessaires en études industrielles.

19. L'entraînement collectif ou charme de suivre les collègues s'exaltant par les hymnes, parures, festins, etc.

20. Les esprits de corps très-puissans chez les enfans, et très-nombreux en régime sociétaire.

21. Les émulations et rivalités entre Chœurs et Sous-Chœurs contigus, entre groupes d'un même Chœur et d'une même série, entre catégories d'un Groupe.

22. La prétention périodique à s'élever, soit aux Chœurs et aux tribus supérieures, soit aux catégories moyenne et haute de chaque tribu.

23. L'enthousiasme pour les prodiges opérés par les Chœurs supérieurs en degré, selon la loi de déférence pour l'ascendant.

24. Les intrigues vicinales ou luttes émulatives avec les enfans des phalanges voisines et rencontre avec leurs cohortes. Ce ressort manquera à la phalange d'essai.

» Je ne mentionne pas ici d'autres stimulans qui n'agissent guère avant l'âge de 4 ans, tels que : *la concurrence des sexes et instincts, l'appât du gain et des forts dividendes.* Ces deux ressorts n'ont point encore d'influence sur les lutins et peu sur les bambins; ce n'est que parmi les chérubins qu'ils commencent à se développer.

» La réunion de ces amorces opérera en moins d'un mois, au bout duquel on aura fait éclore chez l'enfant 3 ou 4 de ses vocations primordiales qui, avec le temps, en feront éclore d'autres; celles où le travail est difficile ne pourront naître que vers l'âge de 30 à 32 mois. » (*N. M., p.* 215.)

Si nous avons bien établi que le vrai système d'éducation individuelle et sociale consiste à créer un milieu extérieur en parfaite harmonie avec les natures individuelles des êtres dont cette éducation doit opérer le plein développement, il est convenable d'envisager d'un peu plus près la composition de ce milieu. C'est ce que nous allons faire, en examinant le rôle de l'enfance, depuis l'époque de l'*éclosion des vocations*, dans cinq branches générales de Travail sériaire (1).

(1) Nous suivrons ici pas à pas le *Traité de l'Association dom. agr.* Voyez tom. II, pag. 190 et suiv.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Éducation harmonique. — Troisièmes développemens.

ÉDUCATION ACTIVE. APPLICATION ; PLEINE ENTRÉE DE L'ENFANT DANS LA VIE SOCIALE-INDUSTRIELLE.

L'enfant une fois initié à dix branches d'industrie, le sera bientôt à cent, et connaîtra à l'âge de 15 ans presque toutes les cultures, fabriques, sciences et arts dont s'occupent la Phalange et les Phalanges voisines. CH. FOURIER.

Fascheuse suffisance qu'une suffisance pure livresque !... Je voudrois que le Paluël ou Pompée, ces beaux danseurs de mon temps, apprinsent des caprioles à les voir seulement faire, sans nous bouger de nos places, comme ceux-cy veulent instruire nostre entendement, sans l'esbranler ; ou qu'on nous apprint à manier un cheval ou une pique, ou un luth, ou la voix, sans nous y exercer. MONTAIGNE.

Ce n'est pas assez de lui roidir l'âme, il luy faut aussi roidir les muscles : elle est trop pressée si elle n'est secondée ; et a trop à faire, de seule fournir à deux offices. MONTAIGNE.

I

TRAVAIL SÉRIAIRE DE RÈGNE ANIMAL, OU ÉDUCATION HARMONIQUE DES ANIMAUX.

Il sera démontré tout à l'heure que l'OPÉRA, modèle de toutes les actions mesurées convergentes, Série type en unité matérielle, exerce la plus haute et la plus heureuse influence dans l'éducation harmonienne. Ce résultat, quelque

bizarre que des Civilisés purs le puissent trouver à l'énoncé, doit être conçu par des lecteurs intelligens, initiés fort avant déjà dans les choses de l'Harmonie. Admettons-le provisoirement, afin de pouvoir lire un chapitre postérieur à celui où Fourier l'a démontré dans son *Traité*.

« Les travaux de règne animal confiés aux Séries d'enfans étant très-nombreux, je ne m'arrête pas à les décrire en détail; il est clair que l'enfant de 6 ans s'occupera plutôt des pigeons et des volières que des chevaux et des bœufs. Bornons-nous à examiner quelqu'un des emplois où l'enfance harmonienne opérera des prodiges qu'on n'oserait pas même exiger des pères civilisés. Je choisis l'éducation mesurée des animaux.

» C'est un travail que l'Association fait gérer en grande partie par les enfans de 5 à 9 ans, qui, aujourd'hui, ne savent qu'effaroucher et vicier les animaux. Il règne dans cette branche d'industrie une telle impéritie, que la Civilisation ne sait pas même élever le chien, qui doit être le conducteur des quadrupèdes et volatiles. Comment saurait-elle faire leur éducation, quand elle a manqué celle de leur chef?

» Une vérité bien inconnue jusqu'à présent, c'est que les animaux domestiques sont des êtres passibles d'Harmonie mesurée, et que leur éducation ne peut devenir profitable à l'homme qu'autant qu'ils seront élevés selon cette méthode. C'est ici un problème d'enrichissement colossal; il est bien digne de fixer l'attention d'un siècle qui, plus que jamais, juge tout au poids de l'or.

» Il s'agit de prouver que les animaux élevés en Harmonie mesurée, nous rendront le double de ce qu'ils nous rendent aujourd'hui, à égalité de nombre, et que cette éducation ne peut être faite que par des peuples élevés eux-mêmes à cette unité mesurée dont il faudra inoculer le goût aux animaux. Préalablement il faut former à ce talent l'homme qui doit les diriger. Or, ce n'est

qu'à l'opéra qu'on peut former à la mesure ce peuple, ces enfans qui doivent en communiquer le goût aux quadrupèdes et volatiles.

» Toute Phalange où le peuple ne serait pas élevé à la justesse mesurée qu'on n'acquiert qu'à l'opéra, éprouverait, indépendamment des autres dommages, une perte d'environ moitié sur le bénéfice que doivent donner les animaux domestiques dans cet état sociétaire où leur nombre s'élevera souvent au décuple de ce qu'il est parmi nous.

» S'il fallait les conduire selon la méthode confuse des civilisés, on ne parviendrait jamais à les diriger; ils se détruiraient eux-mêmes par le nombre; et l'homme obligé d'y donner quatre fois plus de temps, de soins et de gardes que n'en exige l'ordre mesuré, se ruinerait par l'éducation même de ces nombreux serviteurs qui doivent être sa principale richesse.

» Je dis PRINCIPALE, et c'est une vérité bien reconnue de tous les agronomes, qui s'accordent à dire : « si le fermier n'avait que » ses cultures de grains, s'il ne faisait pas des *élèves* ou animaux » destinés à la vente, il n'aurait jamais de bénéfice, et pourrait » à peine payer le prix de sa ferme. Il ne se sauve que sur les » *élèves*, soit en quadrupèdes, soit en volatiles. Une entreprise » d'abeilles ou de vers à soie enrichira plus un métayer que tous » ses guérets vantés par les poëtes. »

» S'il est une erreur pardonnable, c'est d'avoir ignoré pendant 3000 ans que nos animaux domestiques sont faits pour l'harmonie mesurée, et ne peuvent prospérer sans son intervention. Quand on n'a pas su découvrir cette destination chez les hommes où l'on en voit tant d'indices, faut-il s'étonner qu'on ait commis pareille bévue à l'égard des bêtes, qui offrent bien peu d'indices d'aptitude à l'harmonie; car on ne voit guère que le cheval qui soit susceptible d'accord mesuré : cet accord le charme dans la manœuvre en escadron; le plus mauvais cheval devient un Bucéphale pour suivre la masse escadronnée; il marchera jusqu'à la mort, et se crèvera plutôt que de quitter l'escadron. . . . . .

. . . . . .

Quatre quadrupèdes seulement nous paraissent initiés à quelques facultés d'harmonie mesurée, le cheval, l'éléphant, le singe et le castor.

« D'autres, comme le bœuf et le zèbre, en sont très-susceptibles, mais dans un état de choses impraticables parmi nous, et qui n'auront lieu qu'en régime sociétaire. Le chien, notre premier serviteur, est très-apte à diverses manœuvres harmoniques dont nous n'avons jamais eu l'idée. Nous savons l'élever à des tours de force, des danses de tréteaux, etc.; nous ne savons lui enseigner aucun procédé d'harmonie profitable à l'industrie. Si le cheval est fait pour l'harmonie des alignemens et des évolutions, le chien est destiné à d'autres, dont la principale est celle des gammes de direction, que l'ordre civilisé ne peut pas mettre en usage, parce qu'il n'a ni grands troupeaux, ni moyens de les élever.

» En Association, le troupeau le plus subalterne, comme celui des oies, forme des masses immenses qu'on ne parviendrait pas à diriger, si l'on procédait selon la méthode confuse des Civilisés, et surtout à la manière barbare des Français, qui ne savent diriger les bêtes qu'en les déchirant à coups de fouet, et disant : *pourquoi sont-ils chevaux, pourquoi sont-ils moutons ?*

» Tout animal domestique, en Harmonie, est élevé musicalement comme les bœufs du Poitou, qui marchent ou s'arrêtent selon le chant du conducteur. Mais ceci est excès, abus de l'influence musicale; on ne doit pas l'employer à fatiguer les hommes ; il suffira d'en user pour indiquer à l'animal ce qu'on exige de lui, selon la coutume des bergers, qui appellent au son du cornet.

» Dans ce genre de service, les chiens peuvent intervenir très-utilement. Ceux de l'Harmonie sont dressés à conduire des masses de bétail, ralliées sur un son de clochette ou grelot. Les animaux sont habitués, dès l'enfance, à suivre tel grelot dont le

son leur est connu par le signal des repas. Certaines espèces, bœuf, mouton, cheval, portent dès l'enfance et à l'époque de leur éducation, la sonnette ou le grelot qu'ils devront suivre toute leur vie, et qui suffira seul à les distribuer en pelotons et colonnes.

» Par exemple : pour classer et faire cheminer en bon ordre un troupeau de 24,000 moutons, trois ou quatre bergers à cheval sont rangés aux extrémités et au centre, avec quelques chiens de police et huit chiens de gamme, qui, au signal donné, agitent alternativement leurs colliers de sonnettes, et rallient autour d'eux les moutons élevés sur leur note. On range les sonnettes par tierce, afin que chacune s'accorde avec la suivante et la précédente.

» Ainsi le chien à collier de grelots UT passe le premier avec sa troupe de moutons, dont quelques-uns portent comme lui une sonnette en UT. Viennent ensuite la bande MI, la bande SOL et autres, dans l'ordre UT, MI, SOL, SI, RE, FA, LA, UT; chaque peloton comprenant environ 3000 moutons.

» Le diapason d'orchestre étant le même par tout le globe, un chien élevé dans un canton quelconque, peut servir pour tous les troupeaux du globe, et un animal connaît partout le grelot qu'il doit suivre. Cette méthode épargne une peine infinie dans la conduite des grands troupeaux, qu'on ne peut aujourd'hui mouvoir qu'en masses confuses, avec des fatigues énormes, à force de coups, de morsures et de brutalités, bien dignes de la Civilisation perfectibilisée.

» En Harmonie, on conduit plus aisément 50,000 moutons qu'aujourd'hui 300. Occupent-ils la route, des chiens sans collier courent sur les bords et empêchent qu'aucun ne s'écarte : ils sont d'ailleurs retenus par le son des grelots. Faut-il entrer dans un champ ou un pré, pour faire place à une caravane? on peut y faire entrer en deux minutes les 50,000 moutons. A cet effet, les bergers placés en tête, queue et centre, font signe aux chiens à collier de sortir des rangs : ils vont se ranger en ligne dans le pré, à cinquante pas de la route, et agitent successivement leurs

grelots. Les moutons en huit pelotons (1) vont se grouper autour des chiens, et la route est évacuée en un instant. Les Civilisés pour cette opération emploieraient une demi-heure, mille coups de fouet et dix mille morsures de chien.

» Je me borne à cette particularité, entre mille autres à citer sur l'éducation des troupeaux d'Harmonie. Les chevaux seront exercés au point de marcher sur quatre de front, sans autres guides qu'un petit nombre de cavaliers sonnant un appel différent pour chaque peloton.

» Moyennant cette méthode musicale, combinée avec l'amorce des repas, les convenances de terrain et la douceur générale des maîtres, on verra les zèbres et même les castors aussi privés que les chevaux, sauf la différence de traitement.

» Hors de l'état sociétaire et des Séries pass., il n'est pas même possible de tenter ces prodiges de régie animale; on s'engagerait dans une dépense quadruple du bénéfice, en essayant la méthode harmonienne; on trouverait partout des Civilisés grossiers et

(1) Un troupeau, ne fût-il que d'oies, marche dans cet ordre, par colonnes UT, MI, SOL, SI, que guident les chiens à sonnettes. Si les oies et autres animaux en prennent l'habitude, c'est que dès l'enfance on les y façonne. Plusieurs variétés d'oies, objets de rivalité entre plusieurs groupes, sont élevées selon diverses méthodes et dans des chambrées distinctes. Ces oiseaux contractent facilement l'habitude de ne pas se mélanger, et suivre la sonnette de leur chambrée. Pour les exercer à la bien connaître, on a soin de leur tendre des pièges sur de fausses notes; et c'est un travail qui fait partie de l'éducation des enfans.

Par exemple, trois groupes vont, à la même heure, porter à manger à trois chambrées d'oies. Le groupe des oies UT ira faire une feinte aux oies des chambrées MI, SOL; il agitera la sonnette du dîné en UT, et ne leur donnera rien. Après quelques instans d'impatience, elles entendront l'appel en MI ou en SOL, qui leur apportera réellement le repas. Dès qu'elles y auront été trompées une dizaine de fois, elles sauront fort bien distinguer leur note: les animaux ont un discernement exquis pour tout ce qui tient à

malfaisans, qui la contrarieraient; puis des animaux voisins, qui, n'étant pas formés à cette méthode, gâteraient par leur fréquentation ceux harmoniquement éduqués. De là vient que les agronomes civilisés n'ont pas même pu imaginer cette éducation naturelle attrayante, et se sont bornés généralement à la méthode violentée, infiniment plus longue et plus dispendieuse. Aussi l'Harmonie emploiera-t-elle à éduquer, régir et perfectionner ses immenses troupeaux, à peine le quart des individus qu'emploierait proportionnément la Civilisation, pour les hébêter, les abrutir et abâtardir les races.

» Les chefs de la Série d'éducation des chiens et des troupeaux auront le rang de *Sibyls* et *Sibylles* (titre des directeurs de l'institution). Un instituteur de chiens ou d'oies est en Harmonie un personnage de haute importance, car il doit former à ce talent des groupes de séraphins et séraphines opérant sous sa direction.

» L'on ne pourra discipliner ces immenses troupeaux, qu'autant que chacun connaîtra leur langage de convention, qui une

la gueule; on ne les voit jamais se tromper sur l'heure des repas; on croirait qu'ils connaissent l'horloge. Un cheval a-t-il stationné une seule fois dans une écurie de telle route, s'il repasse deux ou trois ans après, il reconnaît l'écurie et s'arrête à la porte.

Les Harmoniens mettront à profit cet instinct des animaux, toujours intelligens quand leur appétit s'y trouve intéressé. On est fort habile en Civilisation à leur donner une éducation *improductive;* on enseigne à des *chiens savans* mille grimaces et gambades, qui ne sont d'aucune utilité et qui consument en vain le temps de l'instituteur. On enseigne à des puces à traîner un petit chariot. On voit jusqu'à des ânes savans et des cochons savans. J'ai vu même un phoque obéissant, et bien stylé à faire des singeries. Ces tours de force inutiles dénotent quel parti l'homme pourra tirer des animaux, quand il saura faire de leur éducation un système unitaire et productif; travail auquel seront principalement employés les enfans, qui ont beaucoup de penchant à ce genre de fonction, et qui aujourd'hui ne savent qu'hébêter et maltraiter les animaux.

fois arrêté en congrès d'unité sphérique, sera le même par toute la terre. Si chacun étourdissait comme aujourd'hui les animaux, de cris divers et arbitrairement choisis, leur faible intelligence n'arriverait jamais à une discipline collective et unitaire.

» On exigera d'un enfant d'Harmonie, qu'il sache avant tout, vivre unitairement avec les animaux; qu'il connaisse leur vocabulaire d'appels et de commandemens principaux, afin de ne pas contrarier le système adopté pour les régir. L'enfant qui à 4 ans 1/2 manquerait de ces notions pratiques, serait refusé au chœur des chérubins : le jury chérubique lui répondrait, qu'on ne peut admettre au rang des Harmoniens un être qui n'est pas encore l'égal des animaux, puisqu'il ne sait ni leur langage, ni leurs convenances.

» N'est-ce pas être au-dessous des animaux que de méconnaître la déférence qu'on doit à leurs instincts? ils ne sont profitables pour nous qu'autant que nous assurons leur bien-être. De là vient qu'en France, où chacun se hâte de crever les chevaux à force de coups, de fatigues et de voleries sur la nourriture, on ne peut pas remonter localement la cavalerie, et on tire de ce quadrupède beaucoup moins de service qu'en Allemagne où il est ménagé. Le cheval de bataille du grand Fréderic était encore vivant à l'âge de 36 ans; ce même animal, entre les mains des Français, n'aurait pas passé 15 ans; les palefreniers lui auraient volé moitié de son avoine, et les maîtres l'auraient tué de coups, en disant, *pourquoi est-il cheval?*

» Les animaux sont heureux dans l'Harmonie, par la douceur et l'unité des méthodes employées à les diriger, par le choix et la variété des subsistances, par les soins de sectaires passionnés, observant toutes les précautions propres à embellir l'espèce : aucun de ces soins ne peut avoir lieu dans la brutale Civilisation, qui ne sait pas même disposer commodément les étables. On peut assurer sans exagération, que les ânes, dans l'Harmonie, seront bien mieux logés et mieux tenus que les paysans de la belle France.

» Le fruit de leur discipline et de leur bien-être équivaudra à

la différence d'une troupe réglée à une masse de barbares sans tactique. Vingt mille Européens battent aisément cent mille barbares et même plus, car les Russes n'étaient que sept mille contre la grande armée chinoise de plus de 100,000 hommes.

» C'est donc bénéfice du sextuple sur la discipline : il sera de même sans bornes sur la gestion des animaux d'Harmonie, améliorés par le mode composé, qui exige :

Discipline mesurée attrayante;
Procédé sériaire en perfectionnement;
Soins passionnés en amélioration de race;
⋊ *Régime unitaire.*

» Mais quel sera le nouvel Orphée qui rendra les enfans et les animaux si dociles à toutes les impulsions de discipline unitaire ? quel talisman mettre en jeu ? Pas d'autre que cet Opéra, traité de frivolité par nos moralistes et agronomes, tous d'accord à dire, « *qui bien chante et bien danse, peu avance.* »

L'adage peut être vrai en Civilisation ; mais il sera des plus faux en Harmonie, où cette discipline passionnée des enfans et des animaux, cette source d'énorme richesse, découlera principalement des habitudes contractées dès le bas âge à l'Opéra, école de toutes les unités matérielles mesurées. Nos prétendus sages, en méprisant l'école des harmonies mesurées, ne sont-ils pas le pendant de ces botanistes arabes qui, pendant 3,000 ans, dédaignèrent le café; ou de ces enfans qui, ne jugeant que les apparences, préfèrent une lourde pièce de cuivre au louis d'or dont ils ignorent la valeur.

» Tel est le vice où tombent nos moralistes, en dédaignant le spectacle, qui doit former l'enfance à la pratique des unités matérielles, et par suite aux unités sociales.

» Remarquons, au sujet de l'Opéra, comme des autres divertissemens, que dans l'état sociétaire ils sont en liaison intime avec le travail productif et coopèrent à ses progrès ; effet qui n'a point lieu en Civilisation, où l'industrie ne tire aucun secours, ni des jeux de cartes du citadin, ni des jeux de quilles du paysan.

Loin de là, les jeux et divertissemens civilisés provoquent en tout sens l'oisiveté, l'abandon du travail, et même le crime, le vol, le suicide, fruits ordinaires des jeux de hasard, surtout de la loterie. Il sera curieux de voir comment les divertissemens, entre autres les amours, qui aujourd'hui n'ont aucun rapport avec l'industrie productive, en deviennent les appuis dans l'état sociétaire.

» Une remarque plus importante encore, et qui naît de ce chapitre, c'est que l'animal qui donne double bénéfice par le perfectionnement attaché à l'éducation harmonique, donne un bénéfice décuple et douzuple par la faculté de quintupler et sextupler la masse qu'en éleveraient, sur pareil terrain, les Civilisés, qui ne connaissent ni l'art de discipliner au dehors des masses d'animaux, ni l'art de les harmoniser et distribuer dans d'immenses étables, comme celles de 10,000 poules pondantes par Phalange.

» Ce travail sera en grande partie confié aux soins des enfans, aidés de quelques Vénérables. Quelle mine de bénéfices, quelle source de réflexions pour un siècle qui ne rêve qu'aux moyens de GAGNER DE L'ARGENT, et qui va trouver une mine d'or dans chaque branche de travail, pourvu qu'elle soit exercée et distribuée par Séries passionnelles! »

Après cet admirable chapitre, le lecteur me permettra-t-il une parole? me permettra-t-il de le prier de réfléchir sur tout ce qu'il y a de puissant, de sublime dans ce don magnifique du bonheur et de l'harmonie, octroyé par l'Homme au monde inférieur, aux vies subordonnées à la sienne dans l'ordre de la création! Adam, l'Homme réhabilité, recompose les premières harmonies génésiaques! l'harmonie humaine gouverne les har-

monies inférieures ! la nature est sous la main de l'Homme ! l'Homme est plus que le Roi de sa création, j'ai presque dit qu'il en est le Dieu....

Ne disons pas ici ce que l'Homme PEUT sur les choses et sur les vies. Cette question n'est pas mûre ici. Elle viendra en son lieu. — Et nous vivons dans un siècle dont l'esprit est tel, que Fourier s'adressant à cet esprit, a dû terminer son chapitre par une considération de lucre !

II

TRAVAIL SÉRIAIRE DE RÈGNE VÉGÉTAL, OU CULTURES ENFANTINES DE L'HARMONIE.

« En opposant aux désordres civilisés la perspective du bonheur sociétaire, n'omettons jamais de donner des démonstrations en mode composé, ou positif et négatif, par preuve et contre-preuve. Ainsi, au tableau des prodiges industriels qu'opéreront les enfans harmoniens, il faut opposer celui du vandalisme et de l'oisiveté des enfans civilisés.

» J'ai dépeint les enfans comme vandales positifs, destructeurs par instinct et par esprit de corps. Envisageons-les maintenant comme vandales négatifs, refusant tous les travaux que la nature leur assigne dans le règne végétal.

» Il faut qu'en cette branche d'industrie, la nature ait compté beaucoup sur le service des enfans, car elle a créé en grande affluence les petits végétaux et arbustes qui doivent occuper le bras de l'enfant et non celui du père. Les deux tiers du parterre,

du potager et du bosquet, se composent de ces menues plantes adaptées à l'enfance.

» Les fleurs, à part un très-petit nombre, sont presque toutes le lot du travail enfantin et féminin; aussi la nature donne-t-elle aux femmes et aux enfans beaucoup de penchant pour les arbustes et fleurs, dont pourtant ces deux sexes n'exercent point la culture dans l'état actuel.

» Un bambin qui veut grader et monter aux chérubins, doit, dans ses trois épreuves, choisir au moins un végétal, comme pensée ou cerfeuil, et justifier qu'il a été admis au groupe qui cultive cette plante; admission qu'il ne peut obtenir que par un service utile et une dextérité éprouvée. Un chérubin postulant pour l'entrée aux séraphins, doit justifier, sur trois végétaux au moins, d'un service distingué et constaté par le suffrage des groupes compétens. Ces cultures lui donnent peu à peu des notions sur les diverses branches des sciences, car l'agriculture se lie à toutes.

» L'enfant harmonien prend parti très-activement dans les rivalités de canton à canton. Un groupe d'enfans cultivant les oreilles d'ours à la Phalange de Meudon, est piqué de voir que celles de la Phalange de Marly ont eu la palme pour le velouté ou autre qualité. Les vaincus veulent connaître la cause de cet insuccès qui tient peut-être aux différences de terres. Là-dessus, le Vénérable qui dirige ce groupe, leur fait une leçon sur les variétés de terres; et cette étude, répétée dans d'autres groupes, leur donne peu à peu des notions élémentaires sur le règne minéral. C'est déjà pour eux un appât à s'introduire dans les écoles, y demander quelque livre élémentaire sur telle branche de la minéralogie, comme le classement des terres.

» Ainsi l'Harmonie ne donne jamais à l'enfant aucun ENSEIGNEMENT SIMPLE. Elle ne l'initie à une science que par combinaison avec des notions pratiques déjà acquises sur telle autre science, et notamment sur l'agriculture, la maçonnerie, la charpente, la cuisine.

» Les intrigues de rivalités agricoles habituent de bonne heure

les enfans à l'esprit spéculatif. Il est très-nécessaire dans la culture des fleurs : quoi de plus difficile à élever à la perfection que la jonquille, le narcisse, la renoncule, la tulipe, les variétés de roses et d'œillets ? Si la nature exige tant de connaissances dans le soin de ces fleurs, c'est qu'elle veut former de bonne heure à l'esprit de calcul les enfans qui se passionneront pour les cultiver.

» Elle leur a ménagé aussi quelques lots dans la grande culture ; le blé noir, la vesce, la lentille, etc. : une troupe d'enfans qui s'adonnent passionnément au soin de ces végétaux, est obligée d'étudier les qualités de terre et d'engrais, raisonner sur l'influence des températures pour connaître les causes qui ont valu du succès à tel ou tel canton. L'enfant adonné *par rivalité passionnée* à ces occupations, deviendra insensiblement chimiste et physicien, tout en croyant ne s'occuper que des luttes émulatives de ses groupes, de son canton.

» D'où vient que l'éducation actuelle n'a sur l'enfant aucune de ces sortes d'influence, et qu'en aucun sens elle ne l'entraîne aux études ? C'est que les travaux auxquels on astreint l'enfant, manquent des trois ressorts qui le conduiraient à l'étude, ce sont :

» 1°. *La passion.* L'on ne sait pas le stimuler par des rivalités de canton à canton et de groupe à groupe, telles qu'elles existent dans une Série passionnelle.

» 2°. *L'emploi mixte.* Cet enfant ne travaille pas aux cuisines où il jugerait pratiquement des perfections ou défauts de l'objet qu'il a cultivé.

» 3°. *Le raffinement gastronomique.* Il serait dangereux aujourd'hui d'y habituer l'enfant, et cela devient indispensable dans l'Harmonie, où il doit savoir distinguer vingt nuances de saveur sur le moindre végétal, cerfeuil ou persil, qu'il aura cultivé ; sans ce raffinement, il ne saurait pas juger pourquoi son groupe a échoué ou triomphé dans ladite culture ; pourquoi tel canton a le 1er. rang, tel autre le 2e., 3e. dans l'opinion, relativement à ce végétal.

» Cette combinaison de leviers n'existant pas dans l'état civi-

lisé, faut-il s'étonner que l'enfant ne veuille s'adonner ni à la culture, ni aux sciences exactes, dont les rivalités de Série lui feraient de bonne heure sentir le besoin et demander l'enseignement, sans qu'on lui en suggérât l'idée !

» Résumons sur cet aperçu : d'une part, vandalisme et oisiveté ; d'autre part, occupation productive et études passionnées ; voilà le parallèle des deux éducations harmonienne et civilisée : celle-ci, je l'ai déjà dit, ne produit que de petits vandales qui bientôt deviendront de grands vandales.

» Tout est faussé dans le système agricole, par cette défection des enfans et des femmes, à qui la nature assigne tant de végétaux à soigner. Tous les arbustes en fleurs ou en fruits, et presque tout le potager et le parterre, doivent être envahis par les femmes et les enfans. Loin de là, un enfant civilisé n'entre au jardin que pour y manger les fraises et groseilles qu'il n'a point cultivées, y friper les fleurs et légumes : aussi, ce qu'il y a de plus à désirer dans un jardin, c'est que les enfans n'y mettent pas les pieds.

» Les botanistes nous peignent leur science comme la plus intéressante, la plus rapprochée de la nature : d'où vient donc qu'elle ne peut passionner l'enfant qui est l'être le plus voisin de la nature, et que loin de se prendre de belle passion pour la botanique, il ne fait que ravager les jardins et vergers, refuser tout travail agricole ?

» On nous dit que les paysans tirent parti de leurs enfans dès l'âge de 7 ans : sans doute, à force de coups de bâton ; mais quel service en obtiennent-ils ? Ils emploieront trente enfans à transporter en fardeau ce que conduiraient trois enfans harmoniens sur trois chars attelés de trois ânons.

» Une preuve incontestable que les Civilisés ne savent tirer en agriculture aucun parti ni des femmes, ni des enfans, c'est que l'homme est obligé d'abandonner les travaux qui lui sont spécialement attribués par la nature, et qui sont principalement les forêts et l'irrigation ; deux choses dont le cultivateur civilisé ne peut pas s'occuper, parce qu'il est absorbé par les travaux FÉMININS et ENFANTINS, tels que les petites étables et volailleries,

le potager et autres fonctions, dont les femmes et enfans devraient le dégager.

» Singulier résultat de la tyrannie masculine! L'homme croit avoir asservi les femmes; qu'en résulte-t-il? que c'est lui-même qui est esclave; qu'au lieu d'avoir subordonné les femmes, il a dégoûté de l'industrie femmes et enfans. Il se trouve réduit à exercer les travaux dont ces deux sexes devraient se charger; il est, de plus, obligé de prélever sur le produit de son travail, les frais d'entretien et dotation des femmes et enfans : c'est l'effet de toute tyrannie; elle se prend dans ses propres filets.

» Analysons mieux le trébuchet où est tombé le sexe masculin : sa véritable destination est de vaquer aux grands travaux qui exigent la force des bras : tels sont les trois emplois de

Culture des forêts;
Ouvrages d'irrigation;
Soin des graminées.

La troisième fonction absorbe tout; l'agriculteur ne peut vaquer, ni à la culture des forêts, ni à l'irrigation et aux ouvrages qu'elle exige: au contraire, le cultivateur ne s'attache qu'à détruire les forêts; il détruit par contre-coup les sources et moyens d'irrigation.

» Voilà donc deux des trois branches de grande culture gérées à contre-sens de la raison. Quant à la troisième, celle des graminées, comment est-elle traitée? j'y distingue trois vices des plus choquans.

» 1°. *Le défaut d'engrais et de qualité.* On en a si peu, qu'il faut ensemencer des champs en quantité énorme, et à peu près double de ce qu'emploiera l'Harmonie pour obtenir égale quantité de grain. Quant aux qualités d'engrais, c'est une distinction que ne fait ni ne peut faire le paysan civilisé.

» 2°. *Les jachères.* Des terres qui se reposent une année! le soleil se repose-t-il? manque-t-il à venir tous les ans mûrir les moissons? aurait-on besoin de jachères si on n'employait aux céréales que les terres convenables et soutenues des masses et qualités d'engrais nécessaires?

» 3°. *Les vices de détail.* On voit dans divers champs autant de pavots que d'épis. On y voit cent autres négligences qui ne seraient pas même connues dans l'état sociétaire, où des groupes d'enfans parcourent les champs pour les émonder.

» D'où viennent tous ces désordres? De ce que le sexe masculin est surchargé de la tâche des deux autres, qui ne font qu'un simulacre de travail.

» Mais quelle carrière va s'ouvrir pour l'industrie masculine, du moment où les deux autres sexes rentreront en disponibilité par le régime sociétaire! on verra tout à coup les 5/6es. des femmes en vacance industrielle, par la suppression des travaux compliqués et parasites qui naissent du morcellement des ménages, du soin pénible des enfans, de la mauvaise qualité des étoffes et des confections; enfin, des sots caprices de la mode, qui absorbent tant de femmes en ouvrage de couture interminables et en minuties superflues.

» Après la cessation de ces désordres, on s'apercevra que les 5/6es. des femmes sont disponibles : à quoi les occuper? A l'agriculture ; elles envahiront donc majeure partie des menus travaux qui occupent aujourd'hui les hommes.

» D'autres seront envahis par les enfans, qui seront amorcés à la culture par le régime des Séries *contrastées, rivalisées, engrenées.*

» Dès-lors il ne restera aux hommes dans la force de l'âge, que les fonctions de vigueur, comme les trois citées plus haut; puis celles de manufacture pénible, charpente, maçonnerie, forge, etc. Ils interviendront accessoirement dans toutes les menues cultures, parterre et potager, mais sans en supporter le soin permanent : ce sera le lot des femmes et enfans.

» Cette répartition naturelle est anéantie par la défection des enfans et la complication qui absorbe les femmes. Toute la masse du travail retombe sur l'homme seul, qui, surchargé de la sorte, doit négliger les branches les plus importantes, comme le soin des forêts et l'irrigation. Il effleure la tâche de son sexe, pour vaquer à celle de tous trois.

» Jugeons-en par un seul végétal, par les RAVES, sentier des vertus républicaines. Si la république ne doit vivre que de raves, au moins faut-il, pour le bon ordre, qu'on répartisse aux trois sexes le travail de culture; savoir :

Aux enfans les petites raves;
Aux femmes les raves moyennes ou navets;
Aux pères les gros ravognons.

» Telle serait la série naturelle de distribution; elle est impraticable dans l'ordre civilisé : vous y verrez le fier républicain obligé de cultiver lui-même les raves de toutes les dimensions, et de faire en plein l'ouvrage des deux autres sexes. Désordre inévitable hors des Séries, qui appliqueraient chaque sexe aux fonctions que la nature lui destine. C'est une des conditions nécessaires à faire naître l'Attraction industrielle, qui, même en Séries, ne pourrait pas se développer si on maintenait dans les travaux la confusion d'emplois qui y règne aujourd'hui; si on voulait, comme dans la Civilisation perfectibilisée, atteler une femme et un âne à la même charrue (coutume des provinces-nord de l'Espagne.) Les femmes ne sont guère moins maltraitées dans la belle France.

» On a vu par ce qui précède, combien les enfans sont éloignés de leur destination en travaux de règne animal et végétal, et combien il est évident que le régime civilisé ne les pousse qu'à l'oisiveté et à tous les vices anti-industriels. Les moralistes ont bonne grâce, après cela, de nous vanter les tendres enfans, si dignes de leurs vertueux pères, *petits vandales, bien dignes de grands vandales!* Voilà la vraie devise des enfans et des pères civilisés. »

III

LES CUISINES, OU EMPLOI MIXTE DES RÈGNES.

Le lecteur ne doit pas oublier, en commençant ce chapitre, la remarque que nous avons déjà faite ; à savoir : — que la Cuisine est la plus considérable et la plus importante de toutes les manufactures. Elle absorbe aujourd'hui presque tout le travail féminin, et l'homme même l'a déjà envahie dans les grands hôtels, les hôtelleries et les restaurans. Réduite aux mesquines proportions du ménage actuel, il n'est pas étonnant que cette industrie soit déconsidérée comme fonction ; mais dans la Phalange, les choses changent bien d'aspect. A la vue des immenses ateliers de la fabrication culinaire (1), on comprendra de suite la haute importance de cette branche, qui se rallie à toutes les sciences naturelles. La Cuisine, je l'ai déjà dit, est la plus belle, la plus utile et la plus importante branche de la chimie ; et comme la plupart des produits du règne animal et du règne végétal arrivent à cette industrie, c'est dans ses ateliers que les enfans prendront les

(1) Pour en juger par avance, il faut aller visiter les magnifiques ateliers de M. de Botherel, *rue de Navarin*.

premières connaissances des sciences naturelles, botanique, zoologie, anatomie, physique et chimie; c'est là qu'ils recevront les premières leçons de ces sciences, répandues généralement dans toutes les séries et nécessaires aux séries *gastrosophiques*.

La nature a donné à l'enfant une violente Attraction pour les manipulations culinaires, parce que la Cuisine, organisée en mode vrai ou sociétaire, est ainsi l'atelier d'éclosion des instincts scientifiques; parce que encore elle se lie à l'ensemble du travail agricole, puisque c'est là que les produits agricoles sont employés et *jugés;* et enfin parce qu'elle est *la grande école de la dextérité*. C'est dans ses ateliers que les enfans acquerront de bonne heure l'habileté pratique, l'adresse qui leur sera si nécessaire dans les laboratoires, dans les manufactures, et dans tous les actes de leur vie individuelle. J'ai vu un sujet fort distingué, sorti le premier de l'*Ecole polytechnique*, et qui, à l'*Ecole des mines*, où il y a de nombreuses manipulations chimiques à faire, a échoué faute de cette dextérité qu'il aurait si bien acquise, enfant, dans les Cuisines sociétaires. Aussi appréciait-il la haute importance des choses que l'on va lire, et que des personnes irréfléchies pourraient seules regarder comme futiles. Lisons donc

avec intelligence, et rappelons-nous bien que la nature ne se trompe pas dans les impulsions collectives qu'elle distribue, soit aux enfans, soit aux hommes faits.

§. I.

Influence des Cuisines en Éducation.

« Etrange paradoxe ! Il s'agit de démontrer l'utilité de la gourmandise chez les enfans; c'est peut-être le sujet le plus propre à confondre les antagonistes de l'Attraction, et mettre en évidence la sagesse du Créateur des passions.

» Si la nature est sage dans ses impulsions générales, elle doit être sage dans la plus puissante passion qu'elle ait donnée à l'enfant; c'est la gourmandise.

» Pour constater la justesse distributive de Dieu dans cette impulsion dominante des enfans, il faut prouver que la gourmandise tendra, *dans l'état sociétaire*, à les conduire aux trois foyers d'Attraction : *à la richesse, aux groupes, aux Séries industrielles.* Il n'y a de juste et louable en mécanique sociale, que les ressorts qui nous dirigent à ces trois buts, et par suite à l'UNITÉ SOCIALE.

» Signalons ici l'erreur de mots, et par suite l'erreur de jugement; vice condamné si souvent par nos sages, qui pourtant y tombent sans cesse.

« Les enfans, disent-ils, sont de petits gourmands; il faut les » corriger, modérer leurs passions. » Rien n'est plus faux : les enfans ne sont point gourmands, mais seulement *gloutons, goinfres, goulus.* Le mot gourmand est à peu près synonyme de *gastronome;* il se prend en bonne part, puisqu'on dit un FIN GOURMAND; on ne dira pas, *fin glouton, fin goinfre, fin goulu;* tous trois sont de genre trivial.

» Les Apicius sont gens de bonne compagnie, raisonnant savamment de leur art, dont ils sont trop préoccupés. Or, quel rapport entre un Apicius et des enfans qui mangent avec avidité des pommes vertes, des prunes à cochon! S'ils étaient gourmands, connaisseurs délicats, ils renverraient ces alimens aux pourceaux. Ils sont donc goinfres, gloutons, goulus; et pour les en corriger, il faut les ramener à la gourmandise ou gastronomie. Analysons les effets industriels à obtenir de cette métamorphose.

» On observe partout que la classe la plus réservée à table, est celle des cuisiniers; ils sont en général gastronomes, juges sévères, dissertant bien sur les mets, sans en faire aucun excès. Ils sont proportionnément la plus sobre des classes qui ont la bonne chère à discrétion.

» Le meilleur préservatif de la gloutonnerie serait donc, pour les enfans, un ordre de choses où ils deviendraient tous *cuisiniers* et *gourmands raffinés*, autrement dit *gastronomes*.

» La thèse étant des plus neuves, j'ai dû l'étayer de distinctions exactes sur le sens des mots, et sur les indices que fournit l'état des choses en Civilisation.

» Sur ce, on va reproduire l'objection déjà faite, au sujet de l'Opéra. « Vous voulez donc, dira-t-on, élever tous les enfans à » l'état de cuisinier! » Ce n'est pas moi qui veux; c'est l'Attraction qui en ordonne ainsi; et l'on va se convaincre qu'elle veut passionner pour la CUISINE tous les enfans.

» TOUS, *en style de mouvement, signifie les* 7/8es., *puisqu'il est connu que l'exception de* 1/8e. *confirme la règle.*

» Or, quand les 7/8es. des enfans seront passionnés pour jouer l'Opéra et faire la cuisine, en vaudront-ils moins pour cela? c'est ce que nous allons examiner.

» Observons d'abord que c'est le but indirect de la morale civilisée : elle exprime sans cesse et implicitement le vœu de voir les enfans se faire cuisiniers, car elle veut qu'ils s'adonnent au soin des animaux et des végétaux.

» Comment pourront-ils juger des méthodes préférables dans le soin des animaux et végétaux, s'ils ne connaissent pas les rap-

ports de manutention agricole avec les ressources de manutention culinaire? l'agriculteur qui ignore cet art, travaille sans principes et sans but, quant aux emplois.

» Ainsi font nos villageois, qui élèvent un animal ou cultivent un légume pour tâcher de tromper celui qui l'achètera; mais si, selon le vœu de la morale, on spécule sur un état d'unité et d'accord intentionnel; si le cultivateur veut favoriser le consommateur, il doit connaître l'emploi mixte ou art de la cuisine, et se guider dans ses cultures selon les convenances de cet art.

» De là résulte déjà que la cuisine est portion intégrante des études agricoles, et que, pour faire de l'enfant un parfait agronome en gestion animale et végétale, il faut de très-bonne heure l'initier aux raffinemens de cette cuisine, de cette gastronomie proscrite par les farouches amis des raves et des droits de l'homme.

» . . . . . .

» Nos soi-disant gastronomes, tant écrivains que praticiens, ne sont point du tout à la hauteur du sujet; ils le ravalent en le traitant sur le ton plaisant. Il est vrai qu'en Civilisation, la gastronomie ne peut jouer qu'un rôle très-subalterne, et plus voisin de la débauche que de la sagesse, mais en Harmonie elle sera révérée comme ressort principal d'équilibre des passions.

» Le sens du goût est un char à 4 roues qui sont :

1. La Gastronomie,	3. La Conserve, (1)
2. La Cuisine,	4. La Culture.

» La combinaison de ces 4 fonctions exercées en Séries passionnées, engendre la gastrosophie ou sagesse hygiénique, hygiène graduée, appliquée aux échelles de tempéramens, qui ne sont pas connues de la médecine civilisée.

» Conformément à sa propriété de *monde à rebours,* la Ci-

(1) On entend par *conserve*, les précautions physiques et chimiques employées à garder et améliorer les produits alimentaires, fruits, légumes, viandes, etc.

vilisation marche à contre-sens dans cette carrière; elle veut commencer par où il faudrait finir. Tout père approuverait fort que son fils et sa fille excellassent dans les 3e. et 4e. branches, *culture* et *conserve;* on veut même que les jeunes filles s'exercent à la 2e. branche, qui est la *cuisine :* ainsi on admet les trois branches de science qui ne peuvent pas créer l'Attraction industrielle, et on proscrit la 1re. branche, la *gastronomie* d'où naîtrait la passion pour les 3 autres. Cette gaucherie est encore une des prouesses de la morale tendant à nous rendre ennemis de nos sens, et amis du commerce, qui ne travaillent qu'à provoquer les abus du plaisir sensuel.

» D'autre part, des écrivains scandaleux donnent des leçons de gourmandise à nos Lucullus, qui ont bien assez des lumières de leurs cuisiniers, sans que la poésie et la rhétorique viennent leur prêter appui. Cette prostitution littéraire compromet la gastronomie, comme les billevesées de la secte Owen compromettent l'Association.

» La gastronomie ne deviendra science honorable, que lorsqu'elle saura pourvoir aux besoins de tous; or il est de fait que la multitude, loin de faire des progrès vers la bonne chère, est de plus en plus mal nourrie. Elle est privée même des comestibles salubres et nécessaires : on voit dans Paris 3 à 4,000 gastrolâtres se goberger au mieux, mais on voit à côté d'eux 3 à 400,000 plébéiens qui n'ont pas même de la soupe naturelle : on leur fait maintenant un simulacre de bouillon avec des ingrédiens qui sentent le lard rance, la chandelle et l'eau croupie. L'esprit de commerce va croissant et ses fourberies accablent de plus en plus les classes inférieures.

» La gastronomie ne sera louable qu'à deux conditions; 1°. lorsqu'elle sera appliquée *directement* aux fonctions productives, *engrenée, mariée* avec le travail de culture et préparation, entraînant le gastronome à cultiver et cuisiner. 2.° Lorsqu'elle coopérera au bien-être de la multitude ouvrière, et qu'elle fera participer le peuple à ces raffinemens de bonne chère que la Civilisation réserve aux oisifs.

» Pour atteindre ce but, il faut engrener les fonctions du goût, les rallier toutes à la plus attrayante des quatre, qui est la gourmandise. On est assuré que celle-là ne sera pas abandonnée, qu'elle restera toujours attrayante; il faut donc la choisir pour base de l'édifice, si l'on veut qu'il soit régulier et durable.

» Nos philosophes posent en principe que *tout est lié dans le système de la nature*, mais rien n'est lié passionnément dans notre système industriel : l'industrie doit former ses liens par les Séries gastronomiques; elles conduisent par passion, des débats de la table aux fonctions de cuisine et de conserve, puis aux cultures, enfin à la formation des échelles de tempérament, et des préparations culinaires adaptées au régime sanitaire de chaque échelle. On s'efforcera donc en Harmonie d'enrôler de bonne heure chaque individu aux 4 fonctions précitées, afin qu'il ne se borne pas au rôle ignoble de *gastrolâtre*, déshonneur de nos Apicius, dont tout le savoir se réduit à jouer des mâchoires, sans aptitude à agir dans les 3 autres fonctions du goût.

§. II.

Amorces et Progrès de l'Enfant aux Cuisines sériaires.

» Certaines caricatures nous peignent en détail le monde renversé; elles n'exagèrent pas : il est vraiment à rebours du bon sens et de l'économie, surtout aux cuisines.

» Si une Phalange, selon l'usage civilisé, occupe des Hercules de 30 ans à plumer des alouettes et trier du cacao, scandale qu'on voit chez tous les traiteurs et cafetiers, il faudra donc envoyer les bambins de 4 ans au travail pénible des pompes et de l'arrosage.

» Telle serait la conséquence de ces préceptes soi-disant moraux, qui veulent étouffer chez l'enfant les penchans à la gourmandise, à la fréquentation des cuisines, où la nature lui a ménagé

tant de fonctions. L'enfant se plaît au tracas des cuisines : il serait charmé d'y intervenir, si on lui fournissait tout l'assortiment de petits ustensiles ; marmites, pots et casseroles en miniature : ce serait pour lui le suprême bonheur.

» On refuse à l'enfant civilisé l'accès aux cuisines, pour diverses raisons :

1. Il est maladroit et brise les vaisselles.

2. Il renverse les mets, souille tous ses vêtemens.

3. Il se brûle ; il ne sait pas manier le feu ; on est forcé à lui en interdire même les approches.

4. On n'a, dans une cuisine civilisée, ni gardiens, ni instructeurs, ni moyens pour le façonner au travail.

5. L'enfance serait dans nos cuisines en trop petit nombre pour y opérer par Séries de groupes, distribution hors de laquelle tout enfant est transformé en vandale.

6. Les menus travaux, comme plumage, épluchage, pelage, etc., ne fournissent pas chez nous des masses d'ouvrage auxquelles on puisse affecter des groupes régulièrement équilibrés.

7. Nos cuisines manquent de la branche de confection enfantine ; elles ne préparent pas les trois sortes de chère : *Majeure* pour hommes, *mineure* pour femmes, *neutre* pour enfans, et *pivotale* ou commande.

» ⋈ Enfin, la cuisine serait pour l'enfant une école de dépravation, par les sottes complaisances des domestiques, et les accidens fâcheux qui souvent en seraient la suite.

» Ainsi la première école de l'enfant, la cuisine, lui est interdite en Civilisation. Je la place au premier rang, parce que le stimulant y est plus fort que partout ailleurs. La cuisine exerce en lui l'esprit et les sens ; car, au charme du mobilier miniature qu'il trouve là comme dans d'autres ateliers, se joint l'influence de la gourmandise, passion très-généralement dominante chez les enfans de deux premières phases, 0 à 9 ans.

» Sans doute ils ne sont pas friands de viandes ni de ragoûts ; mais sous le nom de CUISINES SÉRIAIRES, je comprends tous les ateliers de comestibles, entr'autres ceux de confiserie, fruiterie,

laiterie, qui sont les lieux les plus attrayans pour l'enfant; la boutique du confiseur est pour lui le paradis terrestre; et c'est au Séristère de confiserie, annexe des cuisines, qu'est la première école des poupons et bambins. Le jardin, éminemment utile à l'éducation de l'enfant, est en chômage une partie de l'année; la cuisine est constamment en activité.

» Parvenu à l'âge de raisonnement, aux chœurs des séraphins, 6 1/2 à 9 ans, il apprendra aux cuisines mieux que partout ailleurs, la progression nuancée ou échelle des fantaisies dont se composent les trois corps d'une Série; il y prendra parti après option raisonnée, et il en épousera quelques rivalités.

» . . . . . .

» Comme les intrigues de bonne chère sont les plus puissantes sur l'enfant tout dévoué au sens du goût, on s'efforcera de rendre la cuisine attrayante pour le jeune âge, l'enrichir d'un mobilier bien adapté aux travaux de l'enfance, et toujours distribué en triple échelle, grande, moyenne et petite, avec nuances dans les trois divisions pour satisfaire tous les goûts.

» Ce n'est pas un appât pour un enfant actuel, que de voir un rôti à la broche; mais c'est une amorce pour les enfans d'Harmonie, que de voir les broches nombreuses, disposées autour de trois feux saillans qui alimentent sept ou neuf genres de broches. Au grand feu, les grandes broches et fortes pièces; au moyen feu, les pièces moyennes; au petit feu, le menu rôt, les brochettes.

» Cet assortiment fournit des fonctions pour tous les âges. Les chérubins soignent les broches sous-minimes d'alouettes, becfigues et oisillons, placées en étage sur l'un des côtés du petit feu, où les séraphins soignent les broches sur-minimes, contenant cailles, grives et pigeons.

» Les lycéens et gymnasiens surveillent, au moyen feu, les deux ou trois espèces de broches à volailles et pièces de moyenne force.

» Enfin, les fonctionnaires adolescens surveillent, au grand feu, les broches de grandes pièces.

» Cette distribution échelonnée (1) amorce l'enfant; elle ne lui plaît qu'autant qu'elle est graduée par nuances, et qu'il peut y jouer en petit le rôle de singe ou imitateur de ses aînés.

» Je n'étends pas la comparaison aux ateliers de confiserie et fruiterie : leur affinité avec les goûts de l'enfance est si connue, qu'il convient de s'attacher, dans la théorie, aux branches les moins attrayantes, comme le four et la broche, que j'ai dû préférer par cette raison.

(1) Par exemple, un grand four de pâtissier, bien noir, bien malpropre, et garni de grillons sifflans, ne saurait plaire ni aux enfans, ni aux hommes. Si nous supposons, au lieu de ce sale atelier, trois fours inégaux, ornés alentour de marbre noir, pour éviter le noircissement causé par la fumée; si chacun des trois fours est adapté aux pâtisseries de diverses grandeurs, les groupes d'enfans seront charmés de faire cuire au troisième four les petits pâtés, petits gâteaux, mirlitons et menus objets qu'ils auront préparés. Leur intervention offrira triple avantage :

Exempter les hommes faits d'un ouvrage auquel suffisent les plus faibles enfans;

Former ces enfans au travail, à l'école d'hommes exercés;

Ménager à ces mêmes hommes une rivalité piquante, en ce qu'elle sera exercée par les enfans, leurs inférieurs.

Ainsi le régime sériaire ou industrie progressive crée pour les enfans une foule d'appâts dont le travail morcelé n'offre aucun germe. Nos travaux ne sont jamais assez étendus ni assez gradués pour comporter l'échelle d'ateliers en degré septénaire ou novennaire. Tout Séristère offre cette variété nuancée, au moyen de trois laboratoires de genre, subdivisés en deux ou trois laboratoires d'espèce.

Une telle échelle ne peut se former régulièrement que dans une association très-nombreuse, comme une Phalange de grande Harmonie à 15 ou 1600 sociétaires. On ne pourrait pas établir cette graduation dans une Phalange d'ordre simple, de 4 à 500 personnes; encore moins dans une petite réunion de 20 ou 30 ménages, qui ne sauraient fournir les assortimens de passions nécessaires.

» Rallions à un principe général tous ces aperçus.

» Dans l'Harmonie, où il conviendra d'attirer l'enfant aux cuisines, on devra lui ménager sur ce point une attraction bi-composée et non pas simple. Il y aurait appât *simple,* s'il ne se fondait que sur le luxe des ateliers. L'appât sera *composé,* si on y ajoute les rivalités d'émulation enfantine. Il sera *surcomposé* par les intrigues indirectes qui se lient à la culture ou à la fabrication. Enfin, il sera *bi-composé* ou quadruple, par le lustre des chefs et des fonctions.

» Un cuisinier civilisé est un fonctionnaire de peu de relief hors de la coterie des gastrolâtres : il n'en est pas ainsi d'un cuisinier d'Harmonie, qui souvent peut être un monarque, toute industrie étant compatible, en Association, avec le rang suprême. D'ailleurs, cette fonction se trouve liée avec les Séries de culture, de conserve, de chimie, de médecine hygiénique, d'économie sanitaire; et le cuisinier harmonien devient, par suite, un savant de premier ordre.

» Aucune des quatre amorces précitées ne peut se rencontrer dans les cuisines civilisées, pas même dans la confiserie ni la fruiterie, qui pourtant exercent encore de l'attraction sur l'enfant. Quelle sera donc leur influence dans l'ordre naturel ou sériaire, hors duquel aucun atelier ne saurait fixer l'enfant à l'industrie! »

IV

LIEN D'ATTRACTION ENTRE LES ÉCOLES ET L'INDUSTRIE.

Définissons-le par un exemple :

« Les études ne doivent, avons-nous vu, figurer qu'en second ordre; elles doivent naître d'une curiosité éveillée par les fonctions matérielles. Il faut que le travail de l'école soit lié à celui

des ateliers et cultures, et provoqué par les impressions reçues à ces ateliers.

» Par exemple, Nisus à six ans est passionné pour le soin des faisans et des œillets; il figure activement dans les intrigues des groupes qui soignent la faisanderie et l'œilleterie.

» Pour introduire Nisus aux écoles, on se gardera bien de mettre en jeu l'autorité paternelle et la crainte des férules, pas même l'espoir de récompense. On veut, au contraire, amener Nisus et ses pareils à demander l'instruction : comment s'y prendre ? Il faut amorcer les sens, qui sont les guides naturels de l'enfant.

» Le Vénérable Théophraste, qui, à la faisanderie, préside les chérubins et les aide de ses conseils, apportera à la séance un gros livre contenant les gravures des différentes espèces de faisans, de celles que possède le canton, et de celles qu'il ne possède pas. (C'est un volume de l'Encyclopédie naturalogique enluminée.)

» Ces gravures font le charme des enfans de cinq ans; ils en parcourent avidement la collection. Au-dessous de ces *belles images* est une courte définition. L'on en explique deux ou trois aux enfans. Ils voudraient entendre lire toutes les autres; mais le Vénérable de station ou le séraphin de ronde *n'ont pas le temps* de s'arrêter à ces explications.

» C'est une ruse convenue dans les Séristères de basse-enfance : chacun est d'accord à dire au chérubin, qu'on n'a pas le temps de lui expliquer ce qu'il veut savoir ; on lui refuse adroitement les instructions qu'il demande ; on lui observe que s'il veut connaître tant de choses, il n'a qu'à apprendre à lire, comme tel et tel qui ne sont pas plus âgés que lui, et qui sachant lire, sont déjà admis à la bibliothèque mineure.

» Là-dessus, le séraphin emporte le livre des *belles images* dont on a besoin aux salles d'étude. Pareil tour est joué aux enfans qui cultivent les œillets; on a excité leur curiosité sans la satisfaire en plein.

» Nisus, piqué de cette double privation, qu'il a essuyée aux

groupes de faisanderie et d'œilleterie, veut apprendre à lire pour s'introduire à la bibliothèque, et y voir les gros livres qui contiennent tant de *belles images*. Nisus fait part de ce projet à son ami Euryale, et tous deux forment le noble complot d'apprendre à lire. Une fois l'intention éveillée et manifestée, ils trouveront assez les secours de l'enseignement : mais l'état sociétaire veut les amener à *demander l'instruction;* leurs progrès seront trois fois plus rapides, quand l'étude sera *travail d'attraction, enseignement sollicité.*

» Ici j'ai mis en jeu l'un des goûts favoris de l'enfance, le goût des gravures enluminées, représentant les objets auxquels l'enfant s'intéresse activement par connexion avec ses travaux.

» Ce ressort paraît suffisant pour éveiller l'idée d'apprendre à lire : analysons mieux l'amorce, et distinguons-y un mobile bi-composé, double en matériel (M) et double en spirituel (S).

» M. 1°. L'impatience de connaître l'explication de tant de belles images.

» M. 2°. Le rapport de ces gravures avec les animaux ou végétaux qu'il soigne de préférence.

» S. 3°. L'envie de s'élever du sous-chœur des mi-chérubins au sous-chœurs des hauts chérubins, qui ne le recevront pas s'il ne sait pas lire.

» S. 4°. Les ironies de plusieurs des hauts chérubins qui, sachant déjà lire, se moqueront du retardataire.

» Mettez en jeu ces véhicules d'attraction bi-composée, et le succès sera aussi prompt qu'il serait lent et douteux si on recourait aux mobiles civilisés, à l'ordre du père et du pédant, aux pénitences et châtimens, aux faibles appâts de quelques méthodes actuelles, dont la plus vantée, le *mutualisme,* n'atteint pas même au véhicule composé, encore moins au bi-composé.

» Pareille méthode régnera dans les diverses branches d'étude ; écriture, grammaire, etc. On y entremettra toujours l'amorce bi-composée, les refus concertés et ruses innocentes pour éveiller l'émulation. Elle ne peut naître que sur les branches d'études analogues aux travaux que l'enfant exerce passionnément.

C'est donc en tout sens par le matériel d'industrie que doit commencer son éducation; et rien n'est plus mal entendu que la méthode *simpliste* des Civilisés, qui veulent faire de l'enfant un géomètre, un chimiste, avant de l'avoir amorcé aux fonctions propres à éveiller en lui le désir de connaître les mathématiques et la chimie, et de combiner ces théories avec la pratique par où il a débuté.

» C'est donc aux jardins et basses-cours, aux cuisines et à l'Opéra que doit commencer l'éducation de l'enfant; il ne doit passer à l'école que pour y étendre les notions dont il a déjà pris une teinture confuse en exercice industriel. »

V

OPÉRA HARMONIEN,

OU SÉRIE PIVOTALE EN UNITÉ MATÉRIELLE.

Voici un paradoxe bien autrement étrange encore que tout ce qui précède, aux yeux des Civilisés : — l'Opéra, institution et haute institution d'éducation !! — Voyons pourtant la question de près, et regardons-y avec notre intelligence. Il serait singulier que ce que nous avons à dire sous ce titre, fût déjà chose admise aujourd'hui; nous espérons le démontrer. — Procédons par ordre.

Nous avons vu que l'enfant, « aux cuisines de sa Phalange, distribuées en mode progressif, acquiert la dextérité, l'intelligence en menus travaux sur les produits des deux règnes qu'on y met en œuvre, » et qu'il y rencontre les élé-

mens d'initiation aux sciences naturelles. Nous allons voir qu'il trouve à l'Opéra les élémens de l'initiation à tous les beaux-arts, et qu'il y acquiert « l'esprit d'unité matérielle qui doit être type et voie de l'unité passionnelle. »

« L'*Opéra* est l'assemblage de tous les ACCORDS MATÉRIELS MESURÉS. Il est aisé d'y en compter une gamme complète.

K. *Intervention mesurée de tous les âges et sexes.*

1. Chant,	ou	Voix humaine mesurée.
2. Instrumentation,	ou	Son artificiel mesuré.
3. Poésie,	ou	Parole mesurée.
4. Geste,	ou	Expression mesurée.
5. Danse,	ou	Marche mesurée.
6. Gymnastique,	ou	Mouvemens mesurés.
7. Peinture,	ou	Ornemens mesurés.
✕. MÉCANISME,	ou	Distribution géométrique mesurée.

Ainsi, l'Opéra est l'assemblage de tous les accords matériels, le lieu de convergence des principales actions mesurées, le foyer où se concentrent les rayons des beaux-arts. Cette définition établie, examinons d'abord l'Attraction qu'il inspire.

Cette Attraction des hommes et des enfans pour l'Opéra est un fait trop évident pour que nous ayons autre chose à faire que d'en prendre simplement acte en l'énonçant. Les plus beaux, les plus magnifiques emplois de l'activité humaine, sont ceux dans lesquels l'individu se combine avec

la masse en MODE MESURÉ ou régulièrement harmonique. Aussi la nature a distribué à l'homme de puissantes Attractions pour ce mode; et comme les enfans, qui ne sont pas encore faussés par la société, sont aujourd'hui beaucoup plus près de la nature que leurs pères, ces Attractions éclatent vivement en eux à l'aspect de tous les actes exécutés en mode mesuré. Nous avons constaté leur MANIE IMITATIVE à propos des travaux exécutés devant eux en *mode individuel*. Cette manie devient bien autrement violente quand ils sont témoins de manœuvres harmoniques, d'*évolutions mesurées*, telles que celles

Des militaires à l'exercice;
Des thuriféraires à la procession;
Des danseurs à l'Opéra.

« Qu'on rassemble cent Bambins ou grands Poupons pris au hasard. Si on leur fait voir ces différentes manœuvres, ils s'empresseront de les imiter. A défaut de fusil, chacun d'eux prendra un bâton; à défaut d'encensoir, une pierre suspendue à une corde; à défaut de houlette, une branche de saule.

» Que si on leur fournit de petits fusils, petits encensoirs, petites houlettes, vous les verrez transportés de joie, écoutant avec une docilité respectueuse les leçons qu'on voudra bien leur

donner sur les évolutions. Leur enthousiasme croîtra encore si on ajoute costume et attirail, si on leur donne de petits bonnets de grenadiers, petits surplis pour la procession, petits chalumeaux pour les figures chorégraphiques. »

Il n'est personne qui n'ait vu, aux approches de la Fête-Dieu, la preuve de cette influence des manœuvres mesurées sur l'enfance. Fleuristes et Thuriféraires sont ardens aux exercices préparatoires; quinze jours à l'avance ils apprennent et répètent avec passion, chaque soir, les nombreuses figures qu'ils exécuteront avec tant de charme, lors de la cérémonie sainte. Les derniers jours, *ils vont aux fleurs*, ils se répandent dans les prairies, comme un essaim d'abeilles, et cueillent à l'envi les marguerites aux blanches pétales, les roses sauvages, les coquelicots et les bluets dans les blés, les fleurs du caille-lait, de la nielle, et de l'esparcette, les jolis bouquets bleus des myosotis, et toutes les autres. Que le jour soit beau, maintenant, pour cette belle fête antique, la plus religieuse fête du christianisme, et vous verrez les Chœurs des jeunes lévites faire au Saint-Sacrement un digne cortége! Les femmes et les jeunes filles accompagnent les bannières et jettent dans l'air les brillantes notes de leurs voix pieuses; les prêtres, dans leurs plus riches orne-

mens, entourent le dais sacré, qui avance avec lenteur et majesté dans les rues toutes pavoisées de branches vertes et de fraîches feuillées; la foule se découvre et s'agenouille sur son passage, et quand il s'arrête, à intervalles réglés, les chants cessent, tout fait silence, et les jeunes Chœurs de Thuriféraires et de Fleuristes entrelacent alors autour de lui les mouvemens mesurés de leurs évolutions, croisent sur lui, en cadence, leur encens et leurs fleurs.

Remarquez que cette belle fête vous donne seule, aujourd'hui, l'idée de la *Série de parade, en échelle des âges.* Tous les âges et tous les sexes sont représentés. Les femmes et les jeunes filles chantent les airs brillans des cantiques; les hommes chantent les notes plus graves de la liturgie chrétienne; les adolescents jettent l'encens dans l'air, et les enfans jettent les fleurs. Les âges complémentaires y assistent aussi; car les mères mènent par la main, dans la procession, les enfans trop jeunes pour figurer dans les Chœurs; et ces enfans, en lévite blanche aussi, puisent aussi dans leur corbeille de fleurs suspendue à leur cou par un ruban rose, et jettent aussi des fleurs quand ils voient les Chœurs en jeter. Le Poupon lui-même intervient dans cette belle fête, en petit St. Jean-Baptiste, vêtu d'une peau de mou-

ton enrubanée, et porté sur les bras de sa nourrice. Et tous les âges, tous les sexes, tous les mouvemens et toutes les voix se composent en un tout unitaire, et manœuvrent sur un Pivot, le Saint-Sacrement et son collége de prêtres, le Saint-Sacrement qui brille au centre du cortége, comme un soleil au centre de son tourbillon.

Oh! c'est dans les Phalanges qu'il faudra voir cette fête! Les harmonies des sexes et des âges sont bien autrement nombreuses, bien autrement graduées, mesurées et cadencées dans la moindre Phalange, que dans les plus magnifiques processions des cathédrales de nos grandes villes! les accords bien autrement pleins, variés et brillans! — Les hommes, les femmes et les jeunes filles, qui ne font qu'*assister* à nos processions, *figurent* dans les cérémonies religieuses des Phalanges. Les Chœurs au-dessous de la puberté donnent à eux seuls douze douzaines ou 144 figurans, ainsi prélevés :

THURIFÉRAIRES. (Garçons.)	FLEURISTES. (Jeunes Filles.)
12 CHÉRUBINS.	12 CHÉRUBINES.
16 SÉRAPHINS.	16 SÉRAPHINES.
20 Lycéens.	20 Lycéennes.
24 Gymnasiens.	24 Gymnasiennes.
72	72
144	

Les Tribus plus jeunes apportent des recrues pour les emplois accessoires ; et les Tribus supérieures pour les autres fonctions religieuses de la cérémonie.

Représentez-vous donc cette fête splendide, où les trente-deux Chœurs de la Phalange offrent chacun son contingent à la milice sainte, où les Phalanges déploient tous leurs luxes de décorations et de costumes, toutes leurs magnificences d'ornemens et de bannières, toutes leurs puissances d'instrumentation et de voix harmonieusement mariées, toute leur science d'évolutions et de manœuvres ! Représentez-vous la Fête-Dieu ainsi célébrée le même jour sur toute la terre, l'encens, les fleurs, les hymnes et les cantiques montant au ciel de tous les points du Globe ! le Globe entier, d'un pôle à l'autre, pavoisé de sa grande humanité, mariant toutes ses voix, ralliant ses peuples et ses races en un immense accord, en un seul hymne chanté dans la même langue, la langue d'amour et de bonheur, la langue de Dieu, la seule langue qu'il aime et qu'il entende.... Ah ! c'est à ravir l'âme au ciel, car si vous voyiez aujourd'hui dans un rêve apocalyptique les Phalanges et les Jérusalem de la Terre de l'avenir, vous croiriez que les Phalanges et les Jérusalem célestes sont descendues d'en-haut sur

cette Terre bénie et radieuse ! Terre radieuse et paradisiaque, qui communies maintenant dans l'harmonie mesurée des sphères; Terre radieuse, qui roules dans le ciel, comme un diamant étincelant sous les feux du soleil ! Terre, tu es dans le ciel ; qu'as-tu maintenant à envier au ciel !

Mais j'ai dépassé mon but en parlant de ces hautes harmonies, car mon but était seulement de montrer que nos enfans, *si rétifs* à des exercices mornes et solitaires de lecture et d'écriture, sont *parfaitement dociles* et *passionnément subordonnés* dans les *exercices et les évolutions mesurées* des processions de nos villes et de nos villages. La puissance du mode mesuré est telle sur eux, qu'un mois encore après le jour de la fête, vous les voyez jouer aux petits abbés, faire de petites chapelles, de petits reposoirs.

Faites une remarque. Vous avez compris la puissance du mode mesuré : demandez-vous à quoi la Civilisation a su en faire un emploi régulier? à deux choses seulement : à ses armées, qui sont la destruction organisée, et à son théâtre, qu'il faut bien se garder de confondre avec le théâtre harmonien. — Il en devait être ainsi, puisque la Civilisation n'est que le jeu subversif des choses. Comment la Civilisation, avec son

morcellement industriel, pourrait-elle adapter le mode mesuré à l'industrie générale ?

En Harmonie, l'emploi du mode mesuré est un fait qui dérive de l'essence même des conditions industrielles. Indépendamment des grands travaux extérieurs des ARMÉES INDUSTRIELLES de tout degré, la plupart des travaux intérieurs un peu considérables, comme les vendanges, les moissons, les fauches, les labours, les constructions, la direction des grands troupeaux, et cent autres opérations, s'exécutent journellement, dans le sein de la Phalange, par mouvemens de masses manœuvrant en mode mesuré. Le mode mesuré est le mode puissant, le mode industriel par excellence. Il est donc du plus haut intérêt d'habituer les Harmoniens dès l'enfance à ce mode d'action, pour lequel l'homme a d'ailleurs un si grand attrait. L'Opéra, qui réunit, comme nous l'avons vu, tous les genres d'actions mesurées, est donc l'école naturelle et attrayante où l'enfant se façonnera de bonne heure à tous les exercices matériels du mode mesuré ; c'est dans les Chœurs de l'Opéra qu'il acquerra la justesse de la voix et de l'oreille, la précision des mouvemens, l'obéissance passionnée dans les manœuvres d'ensemble, et par-dessus tout l'amour de l'Unité, dont l'Opéra harmonien lui présentera toujours l'image :

« L'Opéra harmonien, » dit Fourier, « est une école de morale en image : c'est-là qu'on élève la jeunesse à l'horreur de tout ce qui blesse la vérité, la justesse et l'unité. Aucune faveur ne peut excuser, à l'Opéra, celui qui est faux de la voix ou de la mesure, du geste ou du pas. L'enfant d'un prince, dans les figures et les chœurs, est obligé de souffrir la vérité, et les critiques motivées de la masse. C'est à l'Opéra qu'il apprend à se subordonner en tout mouvement aux convenances unitaires, aux accords généraux. L'Opéra est donc l'école MATÉRIELLE d'unité, justice et vérité : il est, sous ces rapports, l'image de l'esprit divin, le vrai sentier de la morale.

» C'est non-seulement en tableaux, mais aussi en relations sociales que l'Opéra est sentier d'unité. Par exemple, en fait de langage, quelle honte pour les Civilisés, qu'avec leurs jactances de perfectibilité ils ne puissent pas se comprendre de voisins à voisins, ni régulariser le langage, pas même de province à province d'un même empire, vivant depuis mille ans sous les mêmes lois !

» C'est à l'habitude générale de la scène que les Harmoniens devront en grande partie l'unité de langage et même de prononciation réglée en congrès universel. Tout est lié dans le système des unités; le langage est le premier anneau de cette vaste chaîne : sa duplicité actuelle est le sceau de réprobation pour la sagesse philosophique. Où donc prétend-elle établir l'unité, si elle ne peut pas même l'introduire dans la première des relations sociales, celle du langage, qui entraînerait toutes les autres unités matérielles, et par suite les spirituelles ?

» Nous reviendrons sur l'excellence de l'Opéra comme levier d'éducation et voie de lien amical entre tous les inégaux d'un canton. Avant d'insister sur ce sujet, il faut faire connaître plus amplement les Séries industrielles dont on retrouve l'emblème dans les Séries musicales et chorégraphiques. Aussi l'Opéra sera-t-il chéri des Harmoniens, à titre d'image du régime social qui fera leur bonheur. Chez nous, il n'est qu'un tableau sans intérêt, sans analogie : notre système social n'établissant que le règne de

toutes les duplicités politiques et morales, quel charme peut nous offrir une image matérielle de toutes les unités, dont aucune, pas même celle de langage, ne nous est connue? »

Nous croirions faire injure au lecteur en nous considérant comme tenu de lui expliquer que l'Opéra harmonien est tout autre chose que l'Opéra civilisé. L'Opéra est la Série la plus générale, la plus complète du domaine des beaux-arts; c'est une Série si large, que tous les individus de la Phalange y interviennent à quelques titres et pour quelques emplois, car les autres Séries artistiques viennent chacune aboutir à celle-ci, qui les met toutes en réquisition et en action composée-convergente : peintres, musiciens, chanteurs, chorégraphes, mécaniciens, architectes, poëtes y agissent de concert. Aussi l'Opéra, tant par la vive attraction qu'il exerce sur la jeunesse, que par la réunion active de tous les beaux-arts qui s'y concentrent, devient-il l'*École souveraine d'éclosion de tous les nobles instincts artistiques* que Dieu a déposés avec profusion dans l'âme humaine.

D'ailleurs, et ceci ne doit pas être oublié, les spectacles de l'Opéra harmonien se combinent en tout point avec l'ensemble de la vie harmonienne; car le théâtre des Phalanges n'est autre chose que la représentation des manifestations de la

grande activité humaine, concentrées dans leur essence la plus haute et la plus poétique.

Ces spectacles offrant l'expression brillante et mesurée du mouvement social, entraînent toutes les individualités dans l'œuvre de l'ensemble par la puissance des séductions qu'ils exercent sur la masse, et se coordonnent ainsi au grand concert des actes industriels, au Ton unitaire dont ils donnent le diapason général en *mode matériel* (1). Voilà donc, employée au bien, régularisée pour le bien, cette puissance des grands spectacles sur les masses, puissance dont on ne peut nier l'énergie, et qui, dans notre société, n'est pas réprouvée sans bonnes raisons par la classe religieuse et par la classe des moralistes sévères, puisqu'elle n'entraîne guère aujourd'hui qu'aux dissipations, aux folles dépenses et souvent à la démoralisation. — D'ailleurs, c'est toujours ici le procédé harmonien, qui consiste, non pas à détruire les forces en haine des mauvais effets qu'on en a tirés jusqu'ici, mais bien à les diriger avec intelligence à de bons, à de beaux, à de nobles effets.

(1) Dans un autre ouvrage, qui sera consacré à l'étude et à la description des hautes harmonies sociales et cosmogoniques, nous verrons que le CULTE donnera le diapason général du Ton unitaire en *mode religieux et spirituel.*

L'Opéra est la Série pivotale en ordre matériel, ou la réunion harmonique de tous les mouvemens mesurés de cet ordre. Nous avons dit en commençant ce chapitre, que l'Opéra harmonien, c'est-à-dire la grande école du mode mesuré, devait être une haute institution d'éducation; ce paradoxe est déjà démontré : nous avons dit encore que l'opinion n'était peut-être pas fort éloignée aujourd'hui d'admettre ce que nous avions alors à démontrer; c'est ce qu'il nous reste à faire comprendre.

Ne sait-on pas, en effet, déjà, que c'est par l'emploi du *mode mesuré*, que nous sommes parvenus à mouvoir nos armées régulières, des armées de deux cent et quatre cent mille hommes? Comparez nos pauvres conscrits, ces jeunes paysans gauches, lourds et sans tenue, qui arrivent au régiment en sabots, avec les soldats qui ont une ou deux années seulement d'uniforme, c'est-à-dire avec ces mêmes conscrits après les premiers temps de leur éducation militaire. Certes la différence est grande pour le maintien, la prestesse, le dégagement et l'habileté. Eh bien! comment cette éducation aurait-elle pu être conduite sans l'emploi du mode mesuré? N'est-ce pas en mode mesuré qu'ils apprennent à manier le sabre, le fusil, le canon, à manœuvrer à pied

ou à cheval? N'est-ce pas aux sons mesurés des tambours, des clairons et des marches de la musique militaire placée en tête de chaque régiment, que les évolutions s'exécutent; que les pelotons et les bataillons accommodent leurs pas et leurs mouvemens? Et les commandemens partis du colonel, transmis hiérarchiquement aux chefs-de-bataillon, aux capitaines, et simultanément exécutés sur toute la ligne, n'est-ce pas là aussi du *mode mesuré* mis en action? Ainsi, l'on admet bien que l'emploi du *mode mesuré*, pour l'éducation des troupes et pour la direction des mouvemens militaires, est la condition même de l'existence de nos grandes armées.

Voici maintenant un autre exemple qui rentre mieux dans la spécialité du sujet que nous traitons. C'est l'exemple des *salles d'asyle*. Les salles d'asyle sont déjà nombreuses à Paris, où la première a été fondée en 1828. Allez visiter une salle d'asyle, si vous ne connaissez pas encore ces bons et pieux établissemens; aucun spectacle à Paris ne vous donnera de meilleure et de plus douce émotion. Le but de la salle d'asyle est de recevoir pour la journée les enfans, en bas âge, du quartier environnant. L'établissement se compose d'une cour plantée d'arbres, munie d'un auvent spacieux. Quand il fait beau, les enfans

jouent dans la cour au soleil ; ils se réunissent sous l'auvent quand il pleut. Dès sept heures du matin les mères ou les grandes sœurs amènent les petits enfans à l'Asyle, où ils restent jusqu'à sept heures du soir ; on les reçoit depuis l'âge de vingt-deux mois jusqu'à six ans.

Or, vous verriez dans la cour trois cents petits enfans, pleins de gaieté et de gentillesse, jouant, sautant, dansant à la corde et se roulant sur le sable au soleil, — et pour ces trois cents enfans un seul surveillant ! J'ai vu dans la cour de la salle d'asyle de la rue St.-Hypolite, un petit jardinet tout éblouissant de fleurs, et au milieu des fleurs un cerisier nain, pas plus haut que les enfans de trois ou quatre ans, qui jouaient à côté ; ce cerisier était couvert de belles cerises rouges, que chacun des enfans aurait pu cueillir en avançant la main. Eh bien ! aucune de ces jolies cerises n'était cueillie, aucune de ces jolies fleurs n'était touchée, toutes ces jolies tentations étaient respectées ! et notez, s'il vous plaît, que ces petits enfans sont bien libres, car souvent le directeur est à côté et reste des demi-heures entières sans paraître. — Mieux que cela ! quand de nouveaux enfans arrivent à l'Asyle, sitôt qu'ils s'approchent du petit jardin, ce sont les autres qui leur apprennent qu'*on n'y touche pas*, et aucun

n'y touche. Il n'y a jamais eu une gronderie à faire, une punition à infliger : pourtant la séduction est grande. C'est l'influence du Ton qui règne là, l'influence du Ton unitaire.

Mais voici ce qui est joli. Quand tous ces petits enfans sont à s'amuser dans leur cour, où ils s'amusent tant, que *la moitié au moins*, nous disait le bon directeur, *oublieraient de manger et laisseraient, sans y toucher, leurs petits paniers pleins de nourriture, si l'on n'y prenait garde;* quand ils s'amusent tant, disais-je, voici que le maître donne un coup de sifflet..... à ce coup de sifflet, petites filles et petits garçons quittent subitement le jeu et viennent se mettre en file, chacun à son rang : trois cents enfans, et des poupons de vingt-deux mois ! et tout fait silence ! — « Attention, mes enfans ! » dit le maître ; et au second coup de sifflet tous croisent les mains derrière le dos. Au troisième coup de sifflet, le maître battant la mesure avec un livre en bois, les deux régimens de petites filles et de petits garçons se mettent à marcher en marquant le pas et en chantant sur l'air de Malborough :

Nous nous mettons en marche,
Mironton, ton, ton, mirontaine ;
Nous nous mettons en marche
Pour aller travailler ;
Car il faut s'occuper
Pour ne pas s'ennuyer,
Pour ne pas s'ennuyer.

Et les voilà marchant en mesure sur deux files, toujours chantant en mesure, et chantant, sur un air d'abord, puis sur un second, puis sur un troisième, tous les mouvemens qu'ils font, toutes les évolutions qu'ils exécutent pour aller, en bon ordre, prendre les places accoutumées sur les bancs de la salle. — Le maître donne-t-il un coup de sifflet, tout s'arrête, marche et chant. C'est un silence parfait, vous entendriez une mouche voler. — Quand la mesure reprend, la marche et le chant reprennent. C'est merveilleux.

Je ne décrirai pas la série des petits exercices de lecture, de numération, de mouvemens, qu'on leur fait exécuter pendant deux heures que dure la séance, et qu'ils exécutent tantôt en chantant, tantôt sans chanter, mais toujours régulièrement, toujours simultanément, toujours *en mesure*. Cela serait trop long à dire; allez voir la salle d'asyle de la rue St.-Hypolite; c'est la plus intéressante, parce que c'est la plus nombreuse. Allez la voir, et vous ne regretterez pas votre course, et vous comprendrez ce que l'on peut, sur des masses aussi jeunes, avec le chant, avec le pas régulier, avec le mouvement cadencé, avec un emploi, encore si faible et si confus cependant du *mode mesuré !*

A côté de la cour et de la salle des tout petits, il y a la cour et les salles d'école mutuelle pour les grands. Trois cents garçons dans l'école mutuelle des garçons, trois cents filles dans l'école mutuelle des filles, apprennent à lire, à écrire, à dessiner, font de l'arithmétique, de la géométrie et du solfége, sous la direction d'un seul maître et d'une seule maîtresse ! ! Voilà donc, grâce à l'imitation, grâce au mutualisme, grâce à l'entraînement progressif ascendant, et grâce surtout à un emploi encore fort restreint du mode mesuré, six cents enfans et plus, tenus, gouvernés, instruits sous la direction seulement de trois grandes personnes !

Je dis six cents et plus, car il y a eu quelquefois jusqu'à onze cents enfans présens dans l'établissement de la rue St.-Hypolite. En vérité, il n'est pas permis de fermer les yeux à de pareilles révélations. Représentez-vous seulement ces onze cents enfans passant, isolément chacun, la journée dans leurs familles, et calculez ce qu'ils feront de sottises; que d'ennuis et de désolations ils coûteront à leurs parens; ce qu'ils pousseront de cris, ce qu'ils verseront de larmes ! Aussi le maître de la salle d'asyle vous le dira-t-il, comme il me l'a dit et comme je le savais d'avance : « IL EST BIEN PLUS FACILE D'EN TENIR ET D'EN ÉLEVER

» TROIS OU QUATRE CENTS, QUE D'EN TENIR ET D'EN
» ÉLEVER TROIS OU QUATRE. »

Et qu'est-ce encore, bon Dieu ! que la puissance des moyens de nos pauvres salles d'asyle, à côté de la puissance immense, de la richesse exubérante, de la fécondité inouïe des moyens d'éducation de la moindre Phalange? Voilà que cependant, déjà, pour les petits enfans des riches, on commence à fonder des salles à l'imitation de celles qui n'ont été fondées qu'en 1828 pour les enfans des pauvres ! — Allez visiter une salle d'asyle, et si vous avez seulement jeté les yeux sur la théorie de l'éducation phalanstérienne, vous en reviendrez Phalanstérien.

Nous ne pouvons plus craindre d'être arrêtés par aucun homme intelligent et sensé, en prenant nos conclusions et en résumant ainsi ce que nous avons établi sur l'Opéra des Phalanges.

L'Opéra est l'Ecole des harmonies du *mode mesuré*, c'est-à-dire du mode dont l'emploi est le plus fécond, le plus puissant, le plus magnifique dans le domaine de la grande Industrie phalanstérienne.

L'Opéra est l'Ecole d'*éclosion des vocations artistiques* et la cause incessante du perfectionne-

ment des beaux-arts, qui viennent y concentrer leurs rayons.

L'Opéra est l'Ecole *des mœurs actives d'Harmonie*, par l'influence qu'exercent sur les masses de spectateurs ou d'acteurs, la magie de ses grands spectacles, qui représentent ces mœurs dans leur essence la plus haute et la plus poétique, et qui glorifient les grands hommes et les corporations dans leurs œuvres les plus utiles au service de l'humanité.

L'Opéra est l'Ecole de la *subordination passionnée* de l'enfance et de la jeunesse, dans le chant, les évolutions, les manœuvres, et dans tous les mouvemens mesurés de la vie sociale industrielle, par le charme que possède l'action des accords d'ensemble de la masse, toute-puissante sur l'individu qui en fait partie. A l'Opéra, l'enfant et l'adolescent se façonnent donc à intervenir harmoniquement dans tous les grands accords.

Enfin, l'Opéra est le *Diapason* qui, depuis les Phalanges et les villes de différens degrés, jusqu'à la Capitale du Globe, donne sur toute la terre, dans les beaux arts, et par suite dans toutes les branches de l'activité humaine, le *Ton d'Unité*, le *Ton d'Harmonie*.

A tous ces titres, on voit bien que le Théâtre, et spécialement l'Opéra harmonien, n'est pas une institution propre seulement à répandre le plaisir sur le monde et à distribuer largement, à tous, les jouissances des beaux-arts, dont les masses misérables et incultes sont aujourd'hui totalement privées; il est propre encore à policer ces masses, à créer les artistes, à féconder les germes des plus belles et des plus nobles facultés humaines, à diriger ces facultés sur les plus grandes choses, à en combiner les puissances en les portant à leur plus haute, à leur plus brillante énergie : l'Opéra harmonien est donc l'ECOLE PIVOTALE DE L'UNITÉ *en mode matériel.*

Mais toi, Seigneur, par qui tout s'enchaîne et se classe,
Qui dus marquer à tout son lot, sa fin, sa place;
L'ordre est ta gloire, à toi, comme tous dons parfaits;
Qui donc impunément dérangea ton ouvrage?
Quel pouvoir malfaisant t'outrage
En paralysant tes bienfaits?

Madame AMABLE TASTU.

Nous avons vu que, la nature humaine apportant toutes les facultés sociales en germe et en puissance, le problème consistait à créer le milieu favorable à la pleine éclosion, au développement harmonique et libre de ces facultés natives qui émanent de Dieu même, foyer de tout

attrait, de toute activité. Les études que nous venons de faire sur l'ordonnance de certaines branches spéciales de l'activité humaine dans la Phalange, nous ont suffisamment avancés dans la connaissance de ce milieu *convenant à la nature de l'homme*, pour que le lecteur, s'en représentant la réalisation, se puisse avec facilité rendre compte du développement heureux, du jeu souple, multiple et spontané de ces facultés, et des effets merveilleux de leur expansion convergente.

A la clarté de ce Génie divin qui s'est levé sur les vieilles ténèbres de la subversion; qui, du haut de notre époque dont il est sorti, et planant au-dessus de nos têtes, comme le Soleil au zénith, verse à flots abondants la lumière sur l'avenir et sur le passé, nous avons reconnu notre Royaume de la Terre : la nature de notre âme nous apparaît dans sa splendeur originelle, et nous retrouvons le sens perdu de sa parenté primitive avec Dieu. Hélas ! combien notre *intelligence* avait outragé notre *Ame* et calomnié Dieu ! que l'esprit de vertige et d'erreur s'était longtemps emparé de notre *raison* pendant qu'elle contemplait l'*Ame* humaine dans les déformations *passagères* subies au milieu des hontes et des douleurs de la subversion sociale ! Cette intelligence aveuglée, passant étourdiment, sans l'aper-

cevoir, à côté de l'un des deux termes du rapport, demandait compte à la nature humaine du mal qu'engendrait seule la fatalité des choses ambiantes, l'organisation sociale délétère qui altérait et corrompait jusque dans ses sources vives, cette nature noble et divine ! C'était à l'essence même de l'organisme que notre intelligence faussée rapportait le mal, au lieu de le rapporter au milieu qui vicie et qui pervertit cet organisme admirable ! C'était contre cet organisme, chef-d'œuvre de la divinité, que l'intelligence en aberration faisait effort par la contrainte physique, morale, religieuse, par toute répression et toute compression, depuis le *pinsum* et la férule, jusqu'à la damnation et à la guillotine, pour accommoder la nature humaine à une forme sociale qui la blesse, qui la meurtrit, qui la torture, pour l'acclimater dans une atmosphère qui l'empoisonne ou l'abâtardit.....

En enlevant un coin du voile qui nous a caché si longtemps notre DESTINÉE SOCIALE, en déployant aux yeux de l'intelligence quelques tableaux de ce monde de magnificence, de bonheur et de gloire, au sein duquel l'Homme, Roi de la Terre, est appelé à communier en Dieu dans l'harmonie des Mondes et des Univers, nous avons réhabilité la nature humaine longtemps

méconnue ; nous avons coupé par la racine cet arbre du désespoir et de l'impiété, qui étendait depuis si longtemps ses tristes rameaux dépouillés sur notre Terre, qui secouait sur cette Terre désolée ses fruits remplis de cendres amères, et nourrissait de tristesses, de douleurs et de déceptions les Peuples abusés. Nous avons montré comment un homme, un Génie qui sera à jamais sur notre planète la plus puissante et la plus féconde incarnation du génie de l'humanité, comment FOURIER a fait la découverte de l'Ame humaine et du Monde social, comment il a entrepris de venger Dieu, en dissipant les erreurs et les impiétés accumulées jusqu'à nous, d'âge en âge, en instituant enfin sur la terre le glorieux Sacrement de la *Liberté* et le Saint Sacrement du BONHEUR.

C'est un *premier degré* D'INITIATION que nous avons voulu donner ici aux hommes d'intelligence et de bonne volonté. Encore quelques pages, et cette première tâche sera terminée ; et ceux qui nous auront suivis avec bonne foi, ceux dont nous aurons eu puissance d'ouvrir les yeux à la belle lumière, ceux que nous aurons conduits au parvis du temple élevé par FOURIER, pourront entrer plus avant et pénétrer avec facilité, d'eux-mêmes, dans le sanctuaire.

CHAPITRE HUITIÈME.

Des Méthodes d'Enseignement et du Corps enseignant.

A la mode de quoi nous sommes instruits, il n'est pas merveille si n'y les escoliers n'y les maistres n'en deviennent pas plus habiles. MONTAIGNE.

Que faut-il que les enfans apprennent? — Ce qu'ils doivent faire étant hommes. AGÉSILAS.

Ceux-là s'embesongnoient après les paroles, ceux-ci après les choses; là c'estoit une continuelle exercitation de la langue, icy une continuelle exercitation de l'âme.... ils ont voulu d'arrivée mettre leurs enfans au propre des effets, et les instruire non par ouïr dire, mais par l'essai de l'action, en les formant et moulant vivement, non-seulement de préceptes et paroles, mais principalement d'exemples et d'œuvres.... Mon régent me feroit une belle harangue *in genere demonstrativo*, avant qu'il me persuadast que son escole vaut cette-là. MONTAIGNE.

Nous ne dirons que quelques mots sur l'objet de ce chapitre, malgré l'intérêt qu'il comporte. La matière nous déborde, et ce volume a déjà dépassé les limites dans lesquelles il devait être resserré.

L'enseignement doit être considéré sous trois faces : 1°. par rapport aux *Enseignés* ou *élèves ;* 2°. par rapport aux *Enseignans* ou *professeurs ;* 3°. par rapport aux *Méthodes* d'enseignement.

§. Ier.

LES ÉLÈVES.

Pour revenir à mon propos, il n'y a rien tel que d'allecher l'appétit et l'affection, autrement on ne fait que des asnes chargez de livres : on leur donne à coups de fouët en garde leur pochette pleine de science, laquelle pour bien faire, il ne faut pas seulement loger chez soy, il la faut espouser.

MONTAIGNE.

Ce système de corporisation a pour effet de développer dans l'âme de l'enfant une émulation sous l'empire de laquelle le travail et l'étude ne sont plus qu'un jouet pour lui. A. PAGET.

Pour que l'enseignement soit harmonique par rapport aux Enseignés, il faut d'abord que ceux-ci y prennent plaisir, l'acceptent avec joie, s'y donnent avec passion. Or, ce beau résultat exige deux conditions : 1°. que l'*instruction soit sollicitée* par l'élève, et non imposée à l'élève ; 2°. *que le maître soit chéri* de l'élève, et non repoussé par lui.

Il est incontestable, d'après ce que nous avons vu, que ces conditions sont pleinement satisfaites dans le régime harmonien. Dans les Groupes dont ils suivent les drapeaux, les enfans et

les jeunes gens acquièrent des notions scientifiques déjà fort avancées, par les conversations instructives et animées de ceux qui les y précèdent, par la fréquentation continuelle et très-variée d'amis, de collègues, de supérieurs compétens, et par l'action, par la *pratique* elle-même, qui est le meilleur professeur et surtout le meilleur initiateur du monde.

Plus ils apprennent dans les choses qui vont à leurs vocations, plus ils veulent apprendre et savoir. Ces désirs de connaissances, éveillés dans les travaux intelligens et passionnés des Groupes, excités par l'exemple, par l'émulation, par les conversations de chaque jour et de chaque heure; surexcités par les ardentes rivalités des Séries, par la magique puissance de l'entraînement progressif ascendant, n'accordent ni trève ni repos à ces jeunes ambitions. Les trophées de nos Miltiade ne laissent pas dormir nos Thémistocle. Il faut apprendre ce qu'ont appris déjà les camarades! il faut savoir ce que savent les rivaux, les autres Groupes, les Cohortes de la Phalange et des Phalanges voisines! il faut conquérir ces connaissances qui font tant de supériorité à ceux qui les possèdent! Ce ne sont plus des théories abstraites, creuses, répugnantes, dont l'enfant ne comprend pas l'utilité, pour lesquelles il ne

sent pas en soi de désir, qui ne vont ni à ses goûts, ni à son intelligence, qui ne se rattachent à rien de ce qu'il fait et de ce qu'il aime ! Les théories, maintenant, se présentent à l'élève, familiarisé avec les choses dont elles s'occupent, fortement intrigué sur leurs différens objets, comme des leviers dont il va se servir pour augmenter ses moyens et ses forces; comme des secours puissans dont la bienfaisance est par lui comprise ; qui agrandiront la sphère de son activité, et mettront, en étendant encore leur cercle et leur portée, de l'ordre dans ses idées acquises. Il veut perfectionner ce qu'il sait, il veut connaître mieux, il veut apprendre mieux, mieux savoir, apprendre et savoir encore ! L'instruction est donc vivement désirée, avidement demandée par tous les élèves, SOLLICITÉE AVEC PASSION dans tous les rangs.

Leurs maîtres, d'ailleurs, ne sont plus de pauvres cuistres qui se sont faits régens par nécessité dure, sans goût, sans vocation, sans amour pour la science et pour l'enseignement, sans affection pour les enfans..... Ce ne sont plus des pédans chagrins et moroses, au front sévère, à la mine refrognée, au nez bourré de tabac, armés de férules et de pensums; tenant classe pour en vivre maigrement et faire végéter leur

pauvre famille; toujours grondant, toujours commandant, toujours punissant, enseignant le plus souvent ce qu'ils ne savent pas; embourbés dans d'inintelligentes routines et y embourbant avec eux les malheureux soumis à leur domination despotique et obtuse ! O le vilain monde que nous avons (en général), dans le bas enseignement surtout, pour allécher nos enfans aux études ! les aimables et gracieux *initiateurs* pour nos enfans ! — Et c'est à ces pauvres malheureux enfans que l'on s'en prend des invincibles répugnances qui leur viennent là, tout ensemble, et des absurdes systèmes d'instruction par lesquels on les torture, et de ce détesté personnel de magisters ignares, stupides et brutaux? de maîtresses d'école radoteuses, rechignées et acariâtres? de vieux cuistres colériques, mâles et femelles, que la joie irrite et qui punissent le sourire? enfin de toute cette kyrielle rogue des pédagogues en *us* et en *ogue*, qui les désolent et les martyrisent *sous prétexte d'instruction !....*

Dieu merci ! mes beaux enfans, la baguette d'or de la Fée d'Harmonie vient de faire disparaître cette triste cohue pédagogique, ces créatures *intra* ou *extra*-universitaires. Vous voilà délivrés de ces figures..... et maintenant que vous sentez le besoin de l'instruction, que vous sollicitez les

leçons de la science, que vous brûlez de savoir; maintenant, beaux enfans misérablement opprimés jusqu'ici, pauvres jeunes ESCLAVES à qui n'ont jamais songé les grands pourfendeurs politiques du despotisme, les burlesques et farouches champions de la liberté et des *droits de l'homme;* jeunes générations émancipées, voici, pour vous aussi, l'ère de la *liberté!* Les DROITS DE L'ENFANT sont reconnus et sacramentellement respectés dans les Phalanges..... Enfans, suivez vos vocations, allez à vos affections saintes et CHOISISSEZ vos guides, choisissez librement vos professeurs et vos maîtres.

Vos maîtres, ce seront maintenant d'abord vos jeunes amis et vos jeunes amies des Groupes, dont vous reconnaissez passionnément la supériorité d'habileté et de connaissances : ce seront ensuite les personnes de tout âge auxquelles vous êtes affectionnés; de gracieuses dames, aussi bonnes que savantes, et pleines pour vous de sollicitude et de tendresse : ce seront encore les Patriarches de la Phalange, qui voient renaître en vous leur jeunesse d'autrefois, leurs goûts industriels et scientifiques, et qui vous lèguent sur leurs vieux jours les trésors des connaissances amassées dans de longues vies remplies de grands travaux et de fécondes études. Tous les âges supérieurs ten-

dent la main à l'enfance et à la jeunesse, et aident à l'envi les générations qui arrivent, à monter les degrés du savoir humain, à entrer dans la noble carrière des sciences, des arts, du développement intégral de l'intelligence. Enfans et jeunes gens! choisissez donc les études qui vous sourient dans l'ensemble des connaissances humaines! et, dans ces intelligentes et habiles cohortes qui vous aiment, choisissez aussi vos instituteurs et vos maîtres; — car maintenant vous êtes LIBRES!

§. II.

LE CORPS ENSEIGNANT.

> Celui qui veut professer et qui a pour lui le talent, la confiance, n'a pas besoin de mendier la protection d'une soubrette de la maîtresse d'un chambellan qui peut parler au roi, et faire obtenir la préférence. Ni le roi, ni les femmes de chambre ne donneront ces sortes de places. FOURIER.

Quelles belles et nobles fonctions que celles du *Corps enseignant* en Harmonie! Le corps enseignant, dans les Phalanges, est une continuation, un développement supérieur de la maternité et de la paternité. Les pères et les mères ont donné la vie matérielle; le corps enseignant donne la vie de l'esprit, le développement de l'intelligence et des facultés qui constituent l'homme dans sa dignité, qui posent sur son front la couronne

royale, le signe glorieux de sa domination sur le monde et de sa parenté avec Dieu, l'auréole de la Science. — Les Institutrices et les Instituteurs sont les mères et les pères spirituels des générations humaines.

« Comment se fait-il donc que les instituteurs tiennent le dernier rang dans la civilisation perfectibilisée; qu'un agioteur, un être malfaisant, ait des revenus de prince, et que le rôle d'instituteur soit partout un metier de forçat, de mercenaire subalterne? Dans nos grandes villes comme Lyon, Bordeaux, les professeurs ont à peine de quoi frayer avec les vendeurs d'allumettes. Qu'il est plaisant de les entendre vanter leur civilisation perfectible, nier que l'on puisse découvrir d'autre société que celle qui réduit les savans à la besace. » *T. de l'A., t.* 2, *p.* 336.

Rien n'est maigre et piteux, en effet, comme le sort de nos régens, professeurs et autres officiers de l'université. A part ce qui concerne un petit nombre d'entre eux, privilégiés quelquefois par des talens très-remarquables, le plus souvent par la faveur et l'intrigue, qui exercent à Paris ou dans les premiers postes des provinces, c'est quelque chose de révoltant que l'exiguité du traitement de ces malheureux régens. Il y a là bien des hommes honorables, laborieux et méritans; car ce ne sont pas eux, après tout, qui font l'absurde et l'odieux de nos systèmes d'éducation, ni qui en sont les causes responsables; ils en pâtissent les premiers : leur tâche

est des plus dures, des plus monotones et des plus pénibles. (On ne peut pas être impunément l'*instrument* de l'oppression, des douleurs et de l'abâtardissement des générations naissantes.)

Ces pauvres gens sont d'ailleurs le plus souvent chargés de famille ; et comme leur métier est si ingrat qu'il n'est couru que par des nécessiteux, on voit, dans toutes les villes de second et de troisième ordre, en France, ces malheureux prêtres de la littérature et de la science, réduits à des émolumens fort inférieurs à ceux des *rats de cave* de l'endroit, condamnés à vivoter dans la plus étroite lésine, à se tout refuser, à regarder beaucoup pour dépenser une pièce de six liards. La grande majorité du corps universitaire en France joint à peine les deux bouts de l'an, et reste accrochée, la vie durant, à la queue du diable. Ils vantent à leurs élèves l'*aurea mediocritas*, (un peu, il est vrai, comme le bouc faisait fi ! des raisins trop verts ;) mais encore, l'*aurea mediocritas* du poëte épicurien de Tibur, n'est-elle pas cette misère qui sort si piteusement par les coudes percés des infortunés qui traduisent ses vers et les commentent à nos enfans dans les colléges.

Ajoutez à cela qu'ils n'ont aucune garantie,

qu'ils sont livrés sans merci à tous les caprices du ministère, à toutes les intrigues des bureaux. Il n'y a pas de loi dans l'université, ou plutôt il y en a mille dont le chaos permet aux bureaux de mener tout le personnel comme de la valetaille. Le département de l'instruction publique est, sans contredit, celui de tous les départemens ministériels où l'arbitraire est le plus complet; c'est bien autre chose que dans l'armée; et il serait peut-être impossible qu'il en fût autrement. Joignez à cela qu'il n'y a pas d'esprit de corps dans le personnel universitaire, pas de dignité et de résistance corporative. Chacun de ces malheureux professeurs et régens est, individuellement, soumis aux intrigues, aux dénonciations calomnieuses, à mille petites haines extérieures et intérieures. Tout collége est un misérable théâtre de jalousies, de délations, de viles adulations et de tripotages perpétuels. Un recteur d'académie, un proviseur, le principal d'un collége communal lui-même, sont autant de pachas au petit pied, soumis à la verge ministérielle, et s'en vengeant bien sur leurs inférieurs! Qui a vu clair dans ces régions universitaires, sait fort bien que c'est un vrai cloaque de sottise, de pédanterie, d'intrigues et de bassesses, où les gens honorables sont presque toujours abreuvés de fiel et de vinaigre.

Voilà pour nos instituteurs officiels, brevetés et payés par l'Etat. Il faut encore colloquer ici l'immense catégorie des pauvres curés de campagne, « qui travaillent plus ou moins à former des élèves, les catéchiser en religion, les initier aux élémens des sciences, » et qui sont de beaucoup trop rognés, et mal nantis pour représenter convenablement sur la terre le Dieu splendide qui règne au sein de la magnificence et de l'harmonie des mondes. — Viennent enfin les *magisters*, dont chacun est bien le savant du village, mais qui n'en est pas moins souvent le plus misérable, le plus écourté, le plus piteux habitant.

Voilà au complet notre *corps enseignant* civil et religieux! ôtez-en le ministre de l'instruction publique, les dignitaires qui l'avoisinent, les évêques et quelques officiers universitaires des grandes villes, recteurs ou autres, et voyez ce qui reste.... la misère enrégimentée.

Dans ces tristes conditions, la dignité humaine ne peut pas tenir. Aussi, à côté de quelques caractères nobles et forts, qui savent résister et porter leur sort avec une fierté stoïque et sévère, est-il dans cette cohue de régens, de maîtres d'école, de maîtres de pension et

d'instituteurs civilisés, une quantité de valetaille aussi souple quand elle devrait être indépendante et digne, qu'elle est dure et despote là où elle devrait être bienveillante et souple.... avec les enfans. La flexibilité de l'épine dorsale, la sotte et gauche obséquiosité du pédagogue, et sa platitude infinie, sont en effet proverbiales partout où vit cette espèce minable, qui devient servile en tyrannisant la faiblesse, et qui fait d'indignes passe-droits en faveur des enfans riches, pour être quelquefois admise, moyennant force mensonges adulateurs sur la gentillesse et les aptitudes des rejetons, à piquer l'assiette chez les parens, au bas bout de la table.

Ah ! certes, cette position subalterne, ce sort misérable et ces mœurs sans dignité ne sont pas la position, le sort et les mœurs du corps enseignant en Harmonie ! Tout cela s'enrichit, se relève et s'anoblit ! En Harmonie, le corps enseignant, industriel, scientifique, littéraire, artistique, civil ou sacerdotal, est amplement doté ; on s'accorde à l'environner de la considération et des honneurs que ses importantes et nobles fonctions méritent ; d'autant mieux que chacun peut s'y affilier pour telle ou telle branche de sa compétence spéciale où il a conquis une juste réputation. « Chacun, » dit Fourier, « exerçant dans

une quarantaine de Séries, parvient avec le temps à la perfection théorique ou pratique dans quelqu'une ; dès-lors il est fonctionnaire enseignant, sans avoir besoin de commission ministérielle ni de protection en cour. Il suffit qu'un individu, homme ou femme, soit jugé apte à donner l'instruction, pour qu'elle lui soit demandée. Le professorat théorique ou pratique n'est jamais concédé que par l'opinion ; les dividendes affectés à l'instruction sont rétribués par degrés à ceux qui ont notoirement donné le plus de soin et de lustre aux leçons et à l'instruction des élèves.... « L'instruction est organisée comme chez les Grecs, où tout sophiste était libre d'ouvrir une école, et n'avait d'élèves que ceux que la confiance lui amenait. » Il est sans doute inutile de remarquer que cette liberté ne comporte pas le moindre danger au milieu des contre-poids de toutes sortes et au sein de l'ordre parfait du régime harmonien.

Donc chacun pouvant parvenir au corps enseignant, chacun comprenant la haute importance de ses fonctions pour la société entière et pour les siens, chacun se trouve porté à donner le plus grand lustre à ce corps ; c'est à l'unanimité qu'il est élevé aux honneurs suprêmes. Au reste, l'enseignement libre de l'Harmonie est

organisé et hiérarchisé comme tous les autres services, comme toutes les autres grandes Séries. « Ainsi, l'instituteur aujourd'hui destitué de ses ingrates fonctions, soit par défaut de protection, soit par contre-coup des querelles de parti, obligé d'être, en Civilisation, le plus rampant et le plus misérable des hommes, prendra place parmi les dignitaires les plus honorés et les plus indépendans : il en sera de même des curés et vicaires. Un curé, dit Fourier, jouira des honneurs et avantages de Magnat dans la Phalange; un simple vicaire pourra mener le train d'un évêque d'aujourd'hui.

L'enseignement jouissant de tous les avantages généraux du procédé sériaire, les maîtres ne sont pas imposés aux élèves, *ni les élèves aux maîtres.* Les Groupes se forment, ici comme ailleurs, par concours d'affections et de convenances mutuelles, par affinités scientifiques et par sympathies caractérielles.

On ne doit pas avoir de peine à comprendre, après cet aperçu, que le CONCERT AFFECTUEUX *des maîtres et des élèves* se réalise pleinement en Harmonie; — tandis qu'écoliers et professeurs ne réalisent d'autre concert, en Civilisation, qu'un concert de punitions, d'insolences, de mépris, de colères, de révoltes et de haines....

§. III.

LES MÉTHODES D'ENSEIGNEMENT.

> On nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots et les coudre en clauses, encore autant à en proportionner un grand corps estendu en quatre ou cinq parties, austres cinq pour le moins à les savoir briesvement mesler et entrelasser de quelque subtile façon. MONTAIGNE.

Sur cette question la solution doit être prévue par le lecteur. — On annonce chaque jour des méthodes nouvelles; chacune triomphe à son tour, ou du moins vise à la victoire sur toutes les autres et se déclare modestement universelle. Cette prétention est ridicule, même pour les bonnes, et cela est facile à concevoir. Une méthode peut correspondre à telle nature d'esprit, à tel et tel caractère. Elle est excellente pour celui-ci, — c'est justement une raison qui la démontre détestable pour celui-là, dont le caractère est en franc contraste ou en pleine opposition avec l'autre. Puisque les natures et les caractères diffèrent, il faut bien des méthodes différentes. Loin de les réduire, de les éliminer pour en faire dominer une à l'exclusion de toutes les autres, il en faut avoir beaucoup : elles seront toutes bonnes, à la condition d'être offertes à des caractères qui soient en convenance avec elles; tant mieux pour celle qui rendra service au plus

grand nombre; elle prendra, sans ruiner les autres, le premier rang en importance; le rang pivotal : le Soleil, pour sa gloire, n'a pas besoin de dévorer les planètes et leurs satellites; bien au contraire, il les échauffe et les éclaire. Ecoutons Fourier sur la question des méthodes; son chapitre n'est qu'une indication, une ébauche, mais il suffit pour ouvrir les idées.

« Je n'en donne ici que neuf (neuf méthodes); j'en ai d'autres égarées dans les manuscrits. C'est une gamme difficile à mettre au net; un seul homme n'y réussirait guère; c'est pourquoi je la réduis au mode simple de sept touches; c'en est assez pour mettre sur la voie ceux qui voudront l'amplifier et l'achever.

Gamme simple en méthodes d'enseignement.

⋊ Amorces Locales et Spéciales.

Cardinales.
1. *Analyse directe*,
2. *Analyse inverse*,

3. *Synthèse directe*,
4. *Synthèse inverse*.

Distributives.
5. Cab. *Les progressions composées*, le classement des hommes et des choses en degrés et ordres.
6. Pap. *La méthode ambiante ou hachée*, les parcours et retours; les études multipliées et alternées.
7. Comp. *Les alliages et applications*, le parallélisme composé; les éphémérides, mnémoniques, jeux adaptés.

⋊ L'Analogie universelle.

» *Explications*. 1. L'*Analyse directe* ou méthode visuelle.

» Cette méthode comprend les arbres généalogiques, et les tableaux en regard, en ordre composé, présentant par colonnes d'années ou de règnes, les événemens et les individus historiques.

» 2. *L'Analyse inverse* ou méthode alphabétique. Elle comprend les dictionnaires, plus multipliés que jamais; quelques-uns en ordre composé ou classement de matières: l'encyclopédie méthodique est une ***analyse inverse composée.***

» Ces deux méthodes sont généralement approuvées et employées; personne n'a songé à accuser de ridicule aucune des deux; elles se prêtent un appui mutuel. Il est surprenant qu'on n'ait pas opiné de même à l'égard des deux méthodes synthétiques, et qu'on ait raillé d'Alembert parce qu'il a eu le bon sens de remontrer son siècle sur l'étourderie qui, depuis 3000 ans, fait négliger la synthèse inverse et prévaloir exclusivement la directe.

» 3. *La Synthèse directe* est, en enseignement comme en histoire, la série des lumières acquises à partir des notions élémentaires, ou la série chronologique partant des âges les plus reculés, pour arriver successivement au temps présent ou au terme d'une période, comme l'histoire du Bas-Empire jusqu'à sa conquête par les Ottomans. C'est la méthode qu'on a toujours suivie en enseignement synthétique.

» 4. *La Synthèse inverse* procède à contre-sens. Elle remonte du présent au passé, ou des connaissances acquises aux élémens de la science; méthode aussi nécessaire que la précédente, mais inusitée. D'Alembert fut ridiculisé lorsqu'il osa la proposer en histoire. Je dénoncerai plus loin cette prévention des modernes, qui en enseignement admettent les deux analyses et ne veulent pas admettre les deux synthèses. Cependant on les voit tous assister à des expériences de physique, où ils prennent le goût de la synthèse inverse, qui, du spectacle des connaissances acquises, remonte au principe de la science.

» 5. *Les Progressions composées*, qui classent les hommes et les faits par degré d'importance. Par exemple, sur la Série des Rois de France ou d'Angleterre, on peut former divers tableaux gradués:

» Tableaux d'effets politiques, tels que la célébrité, par échelle d'individus et échelle de classes;

» Tableaux d'effets matériels, comme celui de la durée des règnes, de la proportion des dépenses et autres branches d'administration.

» Cette méthode est cabalistique, en ce qu'elle oppose par premiers et derniers rangs les personnages, et les met en lutte graduée, assignant des premiers et derniers rangs, premiers et derniers ordres. J'ai dû la rapporter à la passion dite cabaliste, qui procède ainsi par Séries contrastées et graduées.

» 6. *Le genre ambiant ou haché*, débutant par un parcours superficiel, puis des retours partiels sur quelques portions de théorie, puis des examens plus approfondis, et des comparaisons de divers traités, gloses, controverses, variantes, etc.

» Cette méthode alternante et papillonnante se rapporte à la 2e. passion distributive, nommée papillonne. Celui qui procède ainsi, a besoin de cumuler plusieurs études sans jamais se borner à une seule. Les écoles civilisées ne sont point en mesure de donner ce genre d'enseignement, et pourtant il est, comme tout autre, nécessaire à certains caractères qui ont la papillonne parmi leurs dominantes. C'est à peu près le seul dont je puisse faire usage.

» 7. *Les alliages et applications;* il en est de plusieurs espèces : les éphémérides présentent des relations qui aident beaucoup la mémoire; les mnémoniques la soulagent quand elles sont ingénieuses, comme celle du vers hexamètre suivant, qui contient en autant de syllabes initiales, tous les noms des conciles œcuméniques :

Ni,co,e : Ca,co,co : Ni,co,la : La,la,la : Lu,lu,vi : Flo,tri.

» Le premier est Nicée ou Nicomédie, le dernier est Trente, *Tridentinum*.

» On emploie pour l'instruction des enfants beaucoup de jeux figurés, jeux de cartes, jeu de l'oie, en adaptant à chacune des cases ou des pièces, un événement, un sujet quelconque.

» A cette méthode se rapportent les parallèles, genre que Plutarque a traité en simple. Je ne sache pas que personne l'ait traité

en composé, par application d'un seul personnage à une masse d'autres comparativement examinés, et formant la monnaie d'un caractère *cumulatif*. Ce serait un sujet fort neuf pour un écrivain versé dans l'histoire; il deviendrait par ce traité, un PLUTARQUE COMPOSÉ.

» Par exemple, on peut faire en ce genre un parallèle très-frappant, de Bonaparte avec un quadrille de Rois de France :

Pivotal.	Quadrille.		Cumulatif.
CHARLEMAGNE.	*Clovis,*	*Louis IX,*	BONAPARTE.
	Hugues Capet,	*Louis XIV.*	

» Les rapports du personnage cumulatif avec Louis XIV et Charlemagne sont si nombreux et si saillans, que depuis la restauration l'on n'a pas fait entendre le moindre éloge de Louis XIV, qui auparavant occupait seul la déesse aux cent voix, et qui, en politique sociale, opérait selon le principe de Bonaparte, L'ÉTAT, C'EST MOI. Ce n'est guère que depuis un ou deux ans que ce roi est un peu amnistié.

» J'ai ébauché le parallèle ci-dessus; il devait former le sujet de la note H : mais je le supprime, comme touchant aux affaires de parti, auxquelles je suis étranger, et dont j'aurais parlé en juge neutre, en analyste fidèle; c'est un moyen sûr de déplaire à tous les partis.

» La 7e. méthode, comprenant ces parallèles composés, etc., correspond à la passion dite *composite* ou *exaltante*, 3me. des distributives. Cette méthode abrège le travail de mémoire, autant que les logarithmes abrègent le calcul.

» ⋊ L'ANALOGIE UNIVERSELLE; méthode indiquée à l'article Pivot inverse (1). Celle-ci doit s'allier avec les 7 autres, s'appliquer à chacune, sauf à discerner laquelle ou lesquels des 7 conviennent à un caractère : en y ajoutant le secours de l'analogie, on peut conjecturer que le progrès de l'élève sera triple en rapidité.

(1) *Tr. de l'As.*, t. 1, p. 497.

» ⋈ En *transition*, j'ai placé une méthode vague, dite *amorce locale* et *spéciale*. Elle consiste à faire usage des bizarreries et écarts de règles qui peuvent exciter l'attention. Cette méthode irrégulière devient bonne, pourvu qu'elle réussisse à intéresser et stimuler. C'est à l'instituteur à savoir discerner les irrégularités convenables à chaque élève, les transitions opportunes qui réussiront à éveiller la curiosité.

» Par exemple, Nisus âgé de 14 ans n'a pas de goût pour l'étude de la géographie, mais il s'intéresse vivement à une guerre où se trouve son père, et dont chaque jour les gazettes apportent les détails. Il faut lui en faire suivre les opérations sur la carte, jour par jour, en pointant avec des épingles les positions d'armées. Ce sera un procédé de transition ou amorce locale et spéciale. Quand il connaîtra ce pays, quand il s'y sera intéressé, il faudra savoir l'exciter à l'étude de la sphère entière, étendre sa curiosité aux régions vicinales, et de proche en proche à toute la mappemonde.

» Laquelle des 7 méthodes faudra-t-il appliquer? Ce ne sera pas celle des civilisés, l'analyse directe, qui décompose progressivement de l'ensemble aux parties; rien n'est moins engageant pour les élèves; on en rebute les 9/10 si on leur présente la sphère armillaire et ses cercles : on les rebute plus facilement encore par la synthèse inverse, qui enseigne les distributions capricieuses et ridicules faites par la politique.

» Peut-être on les amadouerait par un mélange des deux synthèses, de l'inverse ou division politique, avec la directe ou distribution des bassins; genre d'enseignement inconnu aujourd'hui : et peut-être faudrait-il combiner avec cette étude par bassins, un aperçu de géologie, ou autres *amorces locales et spéciales*.

» Le but étant de créer un germe d'intérêt chez l'étudiant, et de développer ce germe par des moyens quelconques, toujours bons s'ils réussissent à passionner pour l'étude, on ne voit pas de quel motif peuvent s'appuyer les civilisés en proscrivant telle ou telle des 7 méthodes. Au dernier siècle, on blâma d'Alembert sur ce

qu'il conseillait l'emploi de la synthèse inverse en étude de l'histoire. On lui reprochait *de vouloir détruire le charme de l'histoire, et porter la sécheresse mathématique dans les méthodes d'enseignement.*

» Etrange prévention ! aucune des 7 méthodes ne porte la sécheresse. Elles sont toutes utiles, sauf application aux caractères faits pour les goûter ; et le système d'enseignement ne sera pas intégral, si on ne les emploie pas toutes : il restera beaucoup de caractères qui ne voudront pas mordre à l'hameçon, et qu'on accusera de nonchalance, d'impéritie, quand le tort sera tout entier du côté des méthodes inconvenantes.

» Appliquons cette règle à l'histoire de France, la plus insipide peut-être qu'il y ait au monde ; car jusqu'au règne de François Ier., on y rencontre à peine un dixième des personnages ou des événemens qui puisse exciter quelque intérêt ; et par cette raison, il convient de la faire étudier selon l'avis de d'Alembert, en synthèse inverse remontant du présent au passé. Jamais on ne réussira d'emblée à fixer l'attention sur Pharamond, Clodion, Mérovée et Childeric ; non plus que sur une galerie de monarques insignifians, comme

Louis-le-Bègue,	Charles-le-Simple,
Louis-le-Gros,	Charles-le-Gros,
Louis-le-Hutin,	Charles-le-Chauve,
Louis-le-Fainéant,	Philippe-le-Long,

et tant d'autres de même force, parmi lesquels deux ou trois exceptions, comme CHARLEMAGNE, attestent la fadeur générale du sujet.

» Pour intéresser un élève, il sera plus prudent de commencer par les derniers rois, et remonter jusqu'à François Ier. Ici, d'Alembert et sa méthode inverse auront gain de cause ; puis, pour amorcer à l'étude des règnes antérieurs, il faudra recourir à d'autres voies, comme parallèles, éphémérides, contrastes. L'échelle inverse, ou marche rétrograde, n'aurait plus d'attrait au-delà de François Ier.

» Au sujet de ces méthodes, applicables à l'histoire de France,

remarquons le tort des Français, qui ont raillé d'Alembert pour avoir proposé la plus convenable à l'histoire de leur pays. Tel qui ne s'intéressait ni à Philippe-*le-Long* ni à Pepin-*le-Bref*, s'intéresse au roi existant, et par suite à son père, à son aïeul; de proche en proche on l'amènera facilement à étudier le règne de Louis-le-Grand, qui, après avoir tant guerroyé et fatigué le monde, n'a su pousser sa frontière qu'à 24 heures de sa capitale, sans pouvoir atteindre seulement à ses limites naturelles, BIESBOS; MEUSE; versans de ROËR, KILL ET SARRE; VOSGES; JURA; LÉMAN; ALPES et PYRÉNÉES (dont l'Espagne a gardé trois grandes vallées en versant français).

» L'intérêt que ce règne doit exciter sous d'autres rapports, se reportera sur les règnes également fameux par les guerres et conquêtes inutiles, comme ceux de Charlemagne et Louis IX. La synthèse inverse est donc, quoi qu'on en dise, une méthode fort utile, et très-opportune en sujets arides, si elle est soutenue de parallèles composés.

» Il est vrai que d'Alembert en la proposant eut un tort; il aurait dû se signer D'ALEMBERTINGHAM ou D'ALEMBERTENDORFF; moyennant cette précaution, son avis aurait été déclaré un trait de lumière. Si l'on veut faire tomber dans l'oubli une idée heureuse, il suffit de *la faire présenter en France par un Français*.

» On verra au traité des caractères, que moitié d'entre eux étant d'ordre inverse, en majeur comme en mineur, cette moitié incline à préférer les méthodes inverses, comme celle que proposait d'Alembert. Ceux qui opinent exclusivement pour l'une ou l'autre, sont également dans l'erreur, toute voie étant la meilleure quand elle réussit à créer l'émulation, rendre l'étude attrayante et profitable.

» Si nous avions à prononcer sur les procédés contraires de deux pêcheurs, dont l'un attraperait les poissons par la tête et l'autre par la queue, chacun de nous dirait: je donne la préférence à celui qui apportera le plus de poisson; pris de tête ou de queue, peu importe, pourvu qu'on le tienne; et si tous deux en prennent

une ample quantité, laissez-les pêcher chacun à sa guise : on paralyserait l'un des deux, en l'astreignant à imiter le procédé de l'autre.

» La règle est la même en fait d'enseignement. Qu'on prenne la science en tête ou en queue, peu importe, pourvu que l'étudiant la saisisse. Or, il est certain qu'en histoire moderne, la science prise en queue, en synthèse inverse, intéressera mieux que si l'on débutait par l'origine des empires actuels, dont les premiers âges sont si insipides à la lecture, qu'il est impossible qu'un enfant y prenne le moindre intérêt.

» Pourquoi donc proscrire ni la synthèse inverse, ni aucune autre méthode? L'institution doit les varier selon les caractères des étudians, selon les doses d'intérêt que peut exciter chaque sujet traité.

» Ce serait maladresse d'employer une méthode unique pour enseigner les histoires ancienne et moderne : l'intérêt est vif d'un côté et nul de l'autre. L'enfant retient aisément les histoires anciennes, parsemées de merveilleux et de monstruosités. Au moyen de cet alliage, le crime est composé et noble chez les anciens ; il est trivial et simple chez les modernes, où le merveilleux ne figure jamais.

» De-là vient qu'un lecteur, à moins d'intérêt spécial, ne parvient que difficilement à retenir quelques parcelles de l'Histoire de France primitive, et que loin d'être fondé à proscrire dans cette étude la synthèse inverse, il faut l'y introduire, étayée des trois méthodes 5, 6, 7 et autres, que l'Harmonie emploiera concurremment ; évitant le mode exclusif et simple qui se fixe au procédé d'un sophiste en crédit, le généralise dans les écoles, et le proscrit peu après, pour substituer au gré de quelqu'autre sophiste un mode également vicieux, par cela seul qu'il est exclusif.

» Cette manie exclusive du monde savant s'est malheureusement étendue des parties au tout. Sur l'ensemble des études sociales, ils ont exclu la moitié la plus intéressante, celle de l'avenir ou des destinées. Les regards de la science ne se portent

que sur le passé ; elle s'extasie devant quelque vieille pierre qui date du déluge, devant quelques antiquailles inutiles, comme le zodiaque de Denderah, d'où on ne tirera pas la moindre connaissance utile au bonheur des sociétés.

» Absorbée dans ses explorations rétrogrades, elle néglige toute recherche ultrograde : on a même frappé de ridicule cette étude, qui, si on l'eût traitée régulièrement, aurait conduit bien vîte à la découverte de quelque branche de destinée, au moins du garantisme, 6e. période. On aurait conclu à cette recherche, du moment où la science aurait su constater l'abîme où court le monde civilisé.

» On a vu que loin de pencher pour l'exclusivité de méthode, en enseignement, ni en cultures, les Harmoniens ménageront, dans chaque Phalange, l'emploi des 7 méthodes unies à celles de pivot et transition, sauf à en appliquer à chaque sujet ce qui sera adapté à ses moyens naturels.

» De cet assortiment de méthodes naîtra *l'intégralité spirituelle* d'enseignement. On y joindra *l'intégralité matérielle ;* 1°. par les ouvrages (1), dont on meublera la bibliothèque minime (destinée à l'enfance) ; 2°. par le concours de lumières et de centénaires instruits en tous genres, et qui abonderont dans les divers cantons.

» Cette réunion complète de moyens matériels et spirituels élèvera dans chaque Phalange l'enseignement au degré INTÉGRAL COMPOSÉ ; perfection très-supérieure à celle que peuvent offrir aujourd'hui les capitales de Paris et Londres, où l'enseignement est à une distance infinie du degré intégral composé. Au reste, il n'est qu'au berceau tant qu'on ignore la voie des progrès rapides, l'analogie des substances avec les passions, PIVOT INVERSE.

(1) *Tr. de l'As.*, t. 2, p. 131.

On comprend facilement que ces diverses sortes de méthodes sont applicables aux objets les plus divers des connaissances humaines. D'autres méthodes leur seront d'ailleurs adjointes, et nous répétons que l'on ne doit voir ici qu'une indication, un simple aperçu. Le sujet est des plus vastes et des plus féconds.

Terminons en disant que le PROCÉDÉ GÉNÉRAL D'ENSEIGNEMENT dérive toujours de la loi sériaire, et que la science se distribue progressivement, en échelle graduée, des maîtres aux derniers Groupes des élèves.

« Parmi nous, les enfans envoyés à une école, sont confondus pêle-mêle sans classement. Lorsque cent étudians fréquentent un cours, il faut que le professeur abonde à servir et endoctriner toute cette pétaudière, dont les 3/4 au moins sont incapables de raisonner avec lui, et qui pis est, n'en ont aucun désir. Il peut s'en rencontrer une dizaine de bien disposés : c'en serait assez, car un professeur ne doit jamais avoir plus de 8 à 10 élèves ; il est matériellement impossible qu'il donne des soins efficaces à une réunion qui excéderait la douzaine.

» Les sybils et sybilles d'Harmonie (1) n'admettront que ce petit nombre de disciples titrés pour la conférence individuelle. Ensuite l'instruction se distribuera par degrés, par des pro-sibyls et sous-sibyls, qui, aspirant aux grades supérieurs, et reconnus aptes à donner l'enseignement de 2e., 3e., 4e. degrés, jouiront déjà d'une répartition sur le dividende alloué au corps sibyllin

(1) Nom générique donné par Fourier aux membres du corps enseignant.

» Nos écoles n'admettent pas cette échelle progressive et sociétaire d'instituteurs. Callisthène est chargé d'enseigner la rhétorique; il en doit enseigner seul toutes les branches; il n'a pas dans son école de vice-professeurs et sous-professeurs co-intéressés comme le sont les entrepreneurs d'un pensionnat. L'Harmonie établit cette graduation en toute espèce d'enseignement, sur les cultures et manufactures comme sur les sciences et arts.

» Le *mutualisme d'enseignement* doit, pour être intégral, s'étendre aux plus petits enfans; c'est-à-dire que, parmi les bambins mêmes, il doit exister déjà de petits sibyls titrés, aptes à donner l'enseignement à de moindres bambins, et passionnés pour ce genre de travail, qui sera plus fructueux de la part des enfans que de la part des hommes faits, conformément aux lois du charme corporatif ascendant.

» Dans notre civilisation perfectibilisée, un professeur mesquinement soldé et recevant tout-à-point autant de traitement qu'il en faut pour ne pas mourir de faim, est obligé de suffire à une cinquantaine, à une centaine d'étudians. Qu'arrive-t-il? Qu'il leur donne des leçons superficielles, expéditives. Chacun de part et d'autre ne s'occupe qu'à éluder la tâche, et n'attend que l'épuisement du clepsydre. La plupart n'écoutent pas le professeur, qui de son côté s'inquiète fort peu si on l'écoute : il en donne au public pour son argent. Désordre inévitable dans tout système où l'instruction n'est pas sollicitée comme faveur, et progressivement distribuée.

» Par contre, les leçons, en Harmonie, sont d'autant plus fructueuses *en tous degrés*, que les maîtres étant nombreux, se bornent à quelques élus qu'ils affectionnent, et que les élèves sont en affinité avec les maîtres et avec la science. »

On sent qu'au sein des conditions si fécondes, si heureuses de l'Education des Phalanges, la richesse et la puissance du système et des mé-

thodes D'ENSEIGNEMENT dont nous venons de donner une idée, réaliseront dans des générations aux corps sains et vigoureux, aux intelligences ouvertes, alertes et fortes, aux âmes ardentes et passionnées, des prodiges d'instruction, des merveilles de progrès et de développemens intellectuels. Un enfant de douze à quinze ans, d'aptitude ordinaire, élevé en Harmonie, déconcerterait nos pédans d'aujourd'hui, comme Jésus à cet âge embarrassait, dans le temple, les docteurs de la loi; bien peu de nos vieux savans actuels pourraient lutter avec nos jeunes gens, en variété, en étendue, en solidité et surtout en *bonne qualité* de connaissances.

Cette considération de la *qualité des connaissances* mériterait un chapitre à part. Aujourd'hui on a bien l'esprit de faire l'apologie de l'enseignement universitaire, par cela, dit-on, qu'il distribue les connaissances *nécessaires* pour entrer dans certaines professions, barreau, médecine, magistrature, etc..... Et en quoi la grande majorité des sottes études de vos sots colléges sont-elles donc nécessaires dans ces professions ? Elles sont *nécessaires* là, parce que vous avez décrété dans votre sagesse et dans votre routine, *qu'il faut les posséder pour y pouvoir entrer*. A ce compte, vous prouveriez aussi la nécessité de savoir esca-

moter la muscade, danser sur la corde, marcher sur les mains, faire la roue, avaler des serpens et des épées nues, pour les professions et les places de magistrat, député, diacre et archevêque !.... Vous n'avez qu'à faire, de ces aimables talens, une condition d'admission aux places que nous venons de dire. — Quelle pitoyable argumentation ! légitimer un vice parce que c'est un autre vice qui l'impose ! Ceci rappelle l'explication des races malfaisantes de la création, desquelles d'honnêtes gens tenant à justifier le bon Dieu, n'ont rien trouvé de mieux à dire en sa faveur, sinon que sa bonté avait créé cette mauvaise race que voici, pour qu'elle dévorât la mauvaise que voilà, et ainsi de suite : — ce qui ne les empêche d'ailleurs pas de vivre toutes ici-bas et de nous jouer chacune de fort vilains tours ;... — et cela sera très-justement ainsi, jusqu'à ce que, au lieu de continuer à nous dévorer les uns les autres, à leur exemple, nous avisions enfin à mettre quelque peu d'ordre dans les affaires de notre planète.

Ne finissons pas sans dire que les champions officiels de l'université, sont maintenant obligés d'abandonner eux-mêmes la cause de leur absurde enseignement, de la façon la plus amusante. Ils n'osent plus, en effet, le soutenir pour sa valeur propre et comme *but ;* ils cherchent à

le défendre comme *moyen*. — Et comme moyen de quoi? direz-vous, lecteur. Car enfin, s'ils avouent que ces misères du rudiment, ces haillons grecs et latins, n'ont pas de valeur réelle, à quoi bon faire perdre à leur propos huit et dix belles et bonnes années de la vie, sacrifiées à ces méchantes broutilles? A quoi bon abreuver la jeunesse de répugnances, de dégoûts, et l'hébéter, en la nourrissant continuellement et sans pitié de ces nauséabondes déjections du passé, puisqu'ils avouent qu'elles sont inutiles?— A quoi bon, cher lecteur? — Il paraît que c'est pour former l'esprit et le cœur de la jeunesse !

Les enfans d'Harmonie n'eussent-ils sur nous que le bénéfice du retranchement de la plus grande partie des choses universitaires, ils nous en seraient déjà cinq fois supérieurs. Qui a fait sur nous, en tant qu'hommes et que caractères, en force de corps, en largeur, en portée et en vigueur d'esprit, la supériorité des Grecs et des Romains? Eh, bon Dieu ! c'est d'abord que leur éducation était plus gymnastique; c'est qu'ensuite, Grecs et Latins qu'ils avaient le bonheur de naître, on n'avait pas pu imaginer de les abrutir dix ans, comme nous, sur l'étude universitaire du grec et du latin.... On les élevait pour leur pays, pour leur état social, pour leurs

mœurs. Ces anciens n'énervaient pas leurs générations par de mortelles indigestions d'une indigeste antiquité; leur jeunesse en était aux *choses*, on a mis la nôtre aux *mots :* voilà tout le secret de leur supériorité.

Au reste, qu'on ne s'y trompe pas : si nous prenons à partie l'éducation universitaire, c'est que cette éducation est ce que nous avons de mieux aujourd'hui. Ce n'est pas au profit de ses adversaires que nous faisons la critique de l'Université. C'est la meilleure éducation civilisée, que nous voulons mettre en regard de l'éducation harmonienne. Nous entendons combattre le système de l'éducation civilisée dans sa forme la mieux organisée, la plus forte et la plus complète. Tous nos systèmes d'éducation propagent et perpétuent dans les générations la débilité, l'hébétude et l'impuissance, indépendamment de toutes les pédanteries des vaines éruditions et des sciences de mots qu'ils mettent en crédit au détriment de la belle et bonne science de la vie, du monde et des choses. L'ennui attaché fatalement aux études actuelles; l'extravagance de ces systèmes qui fatiguent, qui obsèdent, qui exténuent, pour des misères intellectuelles répugnantes, le cerveau des enfans et des jeunes gens; l'insuffisance des exercices physiques; la priva-

tion des joies vives et franches, des travaux manuels exécutés avec passion, au grand air, ou dans des ateliers salubres, décorés et pourvus de tout ce qui convient aux goûts de l'enfance et de la jeunesse ; l'oppression enfin au moyen de laquelle seulement on peut maintenir les élèves sous ce régime monstrueux et contre nature, engendrent généralement dans les colléges, dans les pensions, même et surtout peut-être dans les petits séminaires, comme dans les prisons et les bagnes, des vices monstrueux et contre nature... Vous voulez priver ces enfans des joies, des développemens et des plaisirs de leur âge, vous leur imposez de monotones, de froides et de stériles études, qui ne conviendraient pas même à des vieillards au sang glacé ; eh bien ! les beaux enfans que les mères vous donnent, sont bientôt des vieillards usés et rachitiques.... Vous labourez et vous ensemencez le champ des déviations ! vous y faites pousser avec une effrayante précocité les fleurs empoisonnées du vice, ces fleurs pâles et livides, qui cachent dans leur sein la maladie, l'imbécillité, la mort.... Toutes les pensions, tous les colléges, presque sans exception, sont des lieux infectés où la race humaine s'étiole, où la santé se gâte dans ses sources vives, où le mal qui attaque l'enfance civilisée et la ravage, est aujourd'hui plus que jamais contagieux

et terrible, où plus que jamais, enfin, les mères doivent trembler de laisser leurs fils et leurs filles....

Pour vos enfans donc, mères qui les aimez, pour les corps que l'on exténue, pour les intelligences que l'on obsède, pour les âmes que l'on flétrit, sonnez la charge, accourez à la guerre sainte !... ou plutôt, puisque nous n'avons pas à briser, mais à fonder, laissons-là notre expression de guerre : venez, venez bâtir les Phalanges heureuses où vos fils désormais seront habiles, robustes, savants et toujours joyeux. L'éducation actuelle est pour vos enfans une nourrice au lait corrompu. Mères ! hâtons-nous de changer la nourrice.

Et vous, professeurs et régens civilisés, qui, pour un chétif salaire, tenez en main la verge et traînez la chaîne de l'instruction publique ou privée, vous tous, instituteurs infortunés, qui semez la science et récoltez le mépris et la misère, c'est vous qui allez bientôt avoir un sort auquel vous ne vous attendiez guère ! Quand on va multiplier les Phalanges, il va falloir dégrossir les masses, les initier dans chaque canton à l'orthographe, à la syntaxe, à la littérature, aux sciences, etc. Ce que sait la majorité d'entre vous

suffira dans les premiers temps; vous en apprendrez un peu plus ensuite, et d'ailleurs vous serez bons à mille choses autres que l'enseignement. Quelle vie vous allez mener! Vous allez être recherchés, courus, disputés par les Phalanges. Un cuistre, dans les débuts de l'Harmonie, se payera au poids de l'or; jugez du taux des vrais savans! — D'ailleurs, qu'est-il besoin de ces considérations personnelles, pour décider les hommes intelligens et honorables, qui sont encore nombreux dans les bagnes de l'enseignement? Ceux-là, dont seulement nous recherchons le suffrage, connaissent mieux que personne la malfaisance de nos systèmes; ils font chœur avec nous pour les stigmatiser : par amour de la science et de l'humanité, ceux-là seront assurément les premiers convertis, et les plus fervens apôtres. *Sursum corda!* Délivrons les enfans! Et les enfans de nos enfans nous béniront dans les siècles.... Quelle belle et noble gloire, que d'avoir bien mérité de l'enfance!

NOTE

SUR LA LANGUE UNITAIRE ET SUR L'ENSEIGNEMENT NATUREL DES LANGUES EN HARMONIE.

> Vous avez beau dire en cent langages differens *qu'il pleut*, ce n'est toujours que de l'eau qui tombe. UN GASCON.

Nota. Comme les plus mauvais argumens sont justement ceux auxquels nous devons nous attendre, ne laissons pas aux esprits forts qui soutiennent l'éducation actuelle, un joint où engager une objection absurde. Voici ce qu'ils diraient, si nous n'y mettions bon ordre : ils crieraient que nous sommes des barbares, des *utilitaires,* des *mathématiciens,* des vandales; que nous ne comprenons pas Homère, que nous méprisons Horace, Virgile et la docte antiquité; que nous voulons proscrire la poésie, le bon goût, les belles études, les belles fleurs antiques..... — Ta, ta, ta, ta.... et qui vous parle de cela, Messieurs? Oh! vous voudriez bien que nous tinssions ce langage! Comme vous nous larderiez de votre esprit, si acéré quand vous en aiguisez la pointe sur une phrase de Cicéron, sur un pentamètre de Perse ou de Juvénal, — que je voudrais voir tous deux un moment à vos trousses! — mais nous ne vous donnerons pas cette petite récréation.

D'abord, nous ne proscrivons rien, nous ne prescrivons rien, et nous n'imposons rien. Nous disons simplement qu'il est temps de mettre le génie humain en liberté, et de cesser l'abrutissement et la débilitation de l'enfance, que l'on poursuit si méchamment sous prétexte de lui orner l'esprit. Les chefs-d'œuvre de l'antiquité seront beaucoup plus généralement connus et beaucoup mieux appréciés en Harmonie, qu'ils ne le sont sous

votre régime. Il suffit d'avoir passé par vos colléges pour être dégoûté de Virgile et d'Horace, et fuir au seul nom des poètes charmans que vous avez eu l'art de nous rendre si fastidieux et si insipides. De grâce, ne vous constituez point avec tant de chaleur les avocats de ces beaux génies; calmez-vous : vous avez pour leur gloire vraiment trop d'ardeur, et nous doutons un peu qu'ils vous témoignassent grande satisfaction, s'ils avaient occasion de connaître ce que vous avez bien voulu faire pour eux.

L'Harmonie possédera une langue universelle, plus riche que ne sont aujourd'hui toutes les langues du monde ensemble. Le chaos des langues convient au chaos social. Quand les peuples sont isolés, parqués dans d'étroites nationalités, dans des coutumes et des mœurs appartenant à tous les degrés de la subversion, les uns sauvages, les autres barbares, ceux-ci patriarcaux, ceux-là civilisés; quand, au lieu d'une magnificence de Variétés, ralliées dans la grande Unité supérieure de l'espèce constituée dans sa force et dans sa puissance, ils ne composent que des fragmens hétérogènes, hostiles les uns aux autres; quand les nations désunies se haïssent, se pillent, s'égorgent, et reproduisent en grand l'anarchie que le principe du Morcellement établit dans le sein de la Commune et de l'État; dans un pareil tohubohu social, ce n'est pas merveille sans doute qu'il y ait autant de langues divergentes que d'intérêts opposés et divergens. Chaque nation, chaque peuplade s'enclot dans sa langue, qui l'isole intellectuellement et affectivement des autres, comme une frontière armée. Chaque province, chaque village même a son patois. Cela est fort bien pour le Morcellement : mais en Harmonie, c'est autre chose; et l'unité de langage, comme les unités industrielles, politiques, administratives, religieuses, etc., se déploie sur le Globe entier : la langue harmonique universelle est le VERBE de l'Humanité constituée dans sa loi de vie, dans son Unité.

Toutes les langues fragmentaires engendrées çà et là dans les étroites et fausses conditions du Morcellement, sont des instru-

mens intellectuels essentiellement faux et incomplets. La langue unitaire, correspondant à la manifestation intégrale du génie de l'Humanité, jouira pleinement du caractère d'omnimodalité. De là vient que les manifestations de l'esprit humain, écloses dans l'une quelconque de nos langues parcellaires, ne peuvent être, sans mutilations et déformations, traduites dans les autres langues, resserrées chacune dans son génie exclusif; tandis que ces mêmes œuvres trouveront à se produire admirablement, au contraire, sous les formes pantologiques de la langue unitaire, et sans rien perdre de leur caractère authocthone.

Ainsi, tout inondée qu'elle sera de créations et de chefs-d'œuvre nouveaux, au sein des conditions toutes puissantes de l'Harmonie, l'Humanité ne perdra pas, pour autant, le petit nombre des chefs-d'œuvre anciens. — Les archéophiles futurs seront parfaitement libres, d'ailleurs, d'étudier les langues anciennes, bien que la masse ne perde plus alors son temps à apprendre ces vieilles conventions sonores abrogées.

Avant la découverte et la formation de la langue naturelle unitaire, on adoptera une des langues actuelles, qu'il faudra enseigner dans les Phalanges et dans les armées industrielles. Quant aux autres langues modernes et aux langues anciennes, qui en aura le désir les apprendra avec facilité. Ce n'est plus, en effet, la méthode des rudiments. Les paléoglottes et les hétéroglottes se forment en Séries et en Groupes d'hellénistes, de latinistes, de germanistes, de britannistes, etc., dont les membres peuvent se réunir pour des études, des lectures, des parties de plaisir ou d'industrie, mais qui se voient surtout fréquemment à table. Dans ces réunions spéciales, toute autre langue que celle du Groupe est interdite; si bien que les enfans et les jeunes gens acquièrent, dans les Phalanges, la connaissance des langues mortes ou étrangères, avec la même facilité que l'on apprend sa langue naturelle. De cette sorte, il pourra être curieux de voir, dans la Phalange d'essai, des enfans, *sans y songer,* plus instruits en grec et en

latin, au bout de six mois, qu'on ne l'est aujourd'hui après six longues années consacrées dans les colléges à l'étude *exclusive* de ces langues.... et des enfans pleins de santé, heureux, joyeux, habiles à mille travaux, et, outre les mots, sachant bien des choses.

Voyez avec quelle prodigalité merveilleuse la Série jette des roses et des épis partout où la Civilisation n'a su faire pousser que d'inextricables ronces aux épines douloureuses !

Nous avons fait connaître les principes, les moyens et les méthodes de l'éducation harmonienne ou naturelle. Ces méthodes s'appliquent à tout élément et initient l'enfance à l'ensemble des carrières. Cependant si, en montrant comment se développent les vocations, les facultés et les talens de nos enfans, nous avons déjà dépassé de beaucoup les termes ordinaires du problème de l'éducation, il ne nous en restera pas moins une tâche plus élevée encore à remplir, en montrant comment se forment les caractères, comment se développent dans les cœurs des jeunes générations harmoniennes les sentimens les plus purs et les plus hautes vertus sociales.

FIN DE LA 1re. LIVRAISON DU 3e. VOLUME.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA LIBRAIRIE SOCIÉTAIRE, RUE DE SEINE, 10.

C. FOURIER. THÉORIE DES QUATRE MOUVEMENTS ET DES DESTINÉES GÉNÉRALES, 2e. édit. (tome 1er. des Œuvres complètes), 1 vol. format in-8°. . Prix. 7 50

THÉORIE DE L'UNITÉ UNIVERSELLE; OU TRAITÉ DE L'ASSOCIATION DOMESTIQUE-AGRICOLE, 2e. édit. (Tom. II, III, IV et V des Œuvres compl.), 4 vol. format in-8°. 24 »

LE NOUVEAU MONDE INDUSTRIEL ET SOCIÉTAIRE, 2e. édition. (Tom. VI des Œuv. compl.), 1 très-fort vol. in-8°. 6 »

JUST MUIRON. APERÇUS SUR LES PROCÉDÉS INDUSTRIELS; URGENCE DE L'ORGANISATION SOCIÉTAIRE (2e. édit.), in-12. . . . . 2 50

CLARISSE VIGOUREUX. PAROLE DE PROVIDENCE (*Epuisé.*) La nouvelle édition est sous presse.

V. CONSIDERANT. MANIFESTE DE L'ÉCOLE SOCIÉTAIRE, OU BASES DE LA POLITIQUE POSITIVE. Nouvelle édition revue et augmentée. 1 vol. in-18. . . . . 1 25

DESTINÉE SOCIALE, 2 vol. in-8°. (le premier est épuisé.) En vente séparément le 2e. vol. . . . . 5 »

DÉBACLE DE LA POLITIQUE EN FRANCE. Brochure in-12. 1 50

IMMORALITÉ DE LA DOCTRINE DE FOURIER. Broch. in-8°. » 40

RÉCLAMATION CONTRE M. ARAGO et THÉORIE DU DROIT DE PROPRIÉTÉ. Broch. in-8°. 1 25

A. PAGET. INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA SCIENCE SOCIALE. (2e. édit.) 1 vol. in-8°. . . . . 3 »

A. PAGET et E. CARTIER. EXAMEN DU SYSTÈME DE FOURIER ET DES PRINCIPALES OBJECTIONS QUI Y ONT ÉTÉ FAITES. Broch. in-8°. . . . . 3 »

F. CANTAGREL. LE FOU DU PALAIS-ROYAL. (*Epuisé.*) La 2e. édition (format Charpentier) est sous presse.

CH. PELLARIN. FOURIER, SA VIE ET SA THÉORIE, avec des Lettres inédites et 3 *fac-simile*. 1 fort v. in-12. 5 »

PUBLICATIONS A BON MARCHÉ

Pour aider à la propagation de la Théorie de Fourier.

LE 7 AVRIL. Banquets commémoratifs pour la naissance de Fourier. Broch. in-18. . . . . » 20

DE LA POLITIQUE NOUVELLE, convenant aux intérêts actuels de la société, par V. Considerant (2e. édit.). Broch. in-18. . . . . » 15

PETIT COURS DE POLITIQUE ET D'ÉCONOMIE SOCIALE, à l'usage des ignorants et des savants. Broch. in-18. . » 40

LES ENFANTS AU PHALANSTÈRE. Broch. in-32. . . . . » 40

DES FRUITIÈRES, OU ASSOCIATION DOMESTIQUE POUR LA FABRICATION DU FROMAGE DE GRUYÈRE, par W. Gagneur. Broch. in-8°. . . . . » 40

SUR LE DROIT DE PROPRIÉTÉ, par Ch. Pellarin. Broch. in-12. . . . . » 30